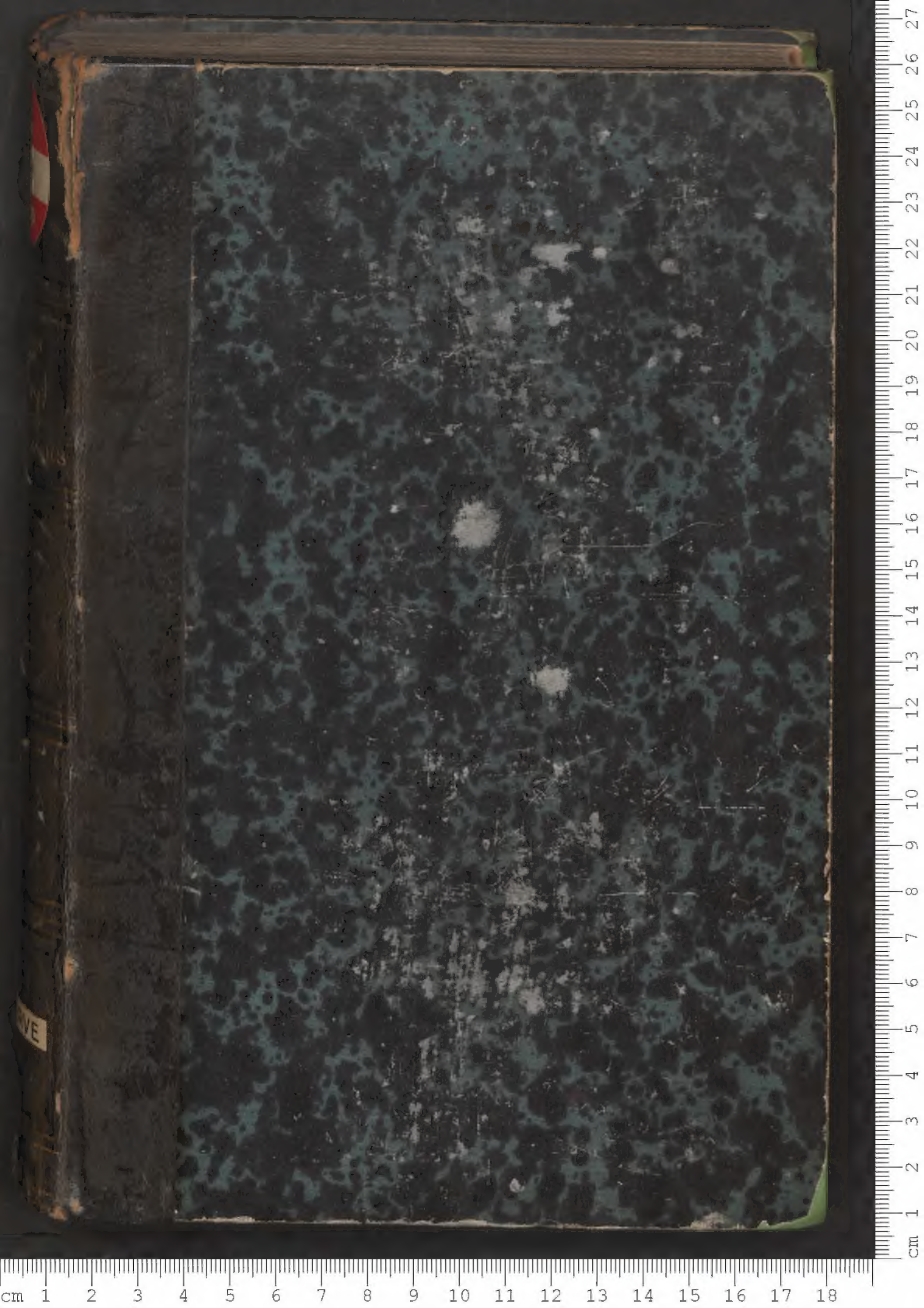


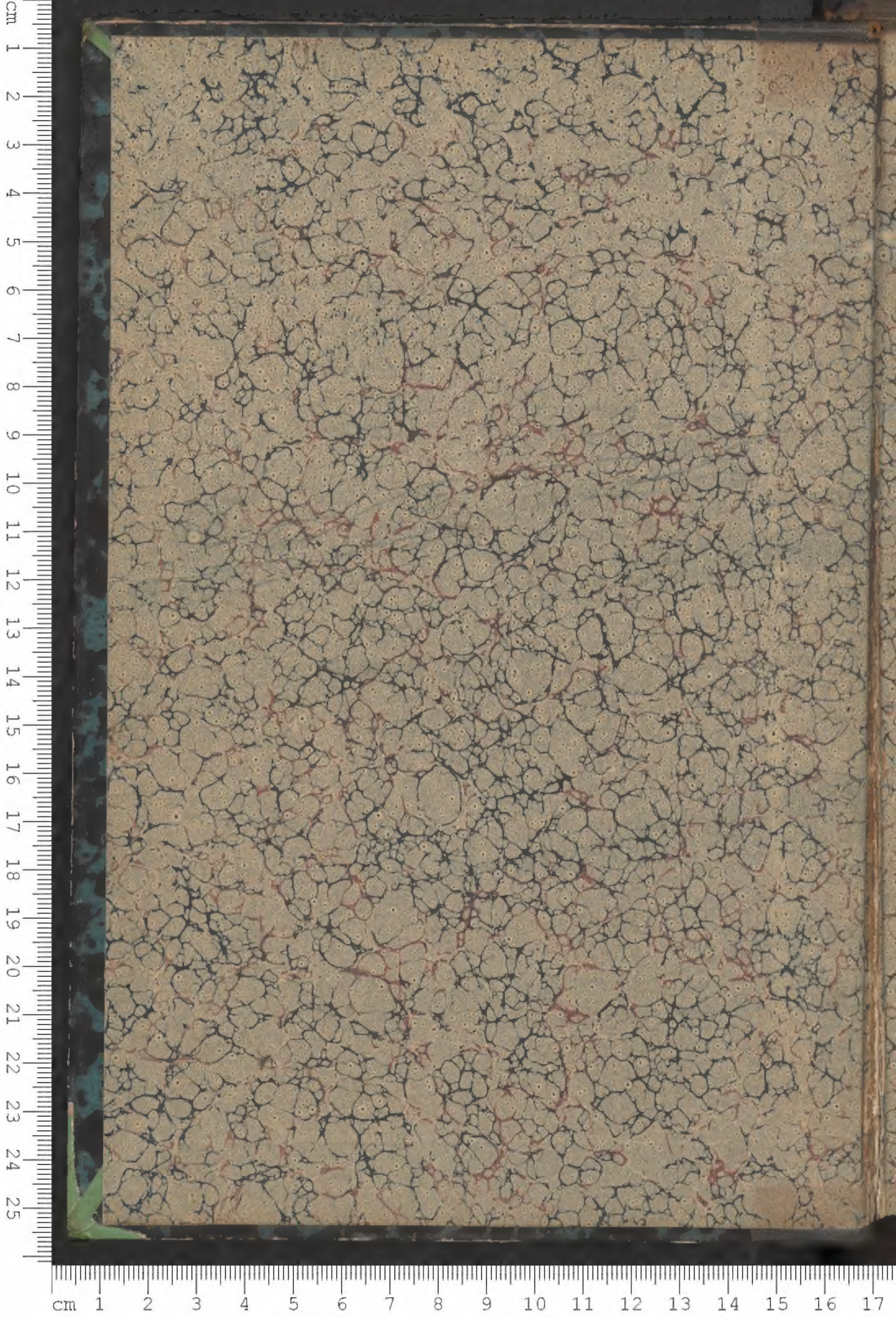
E. HATIN

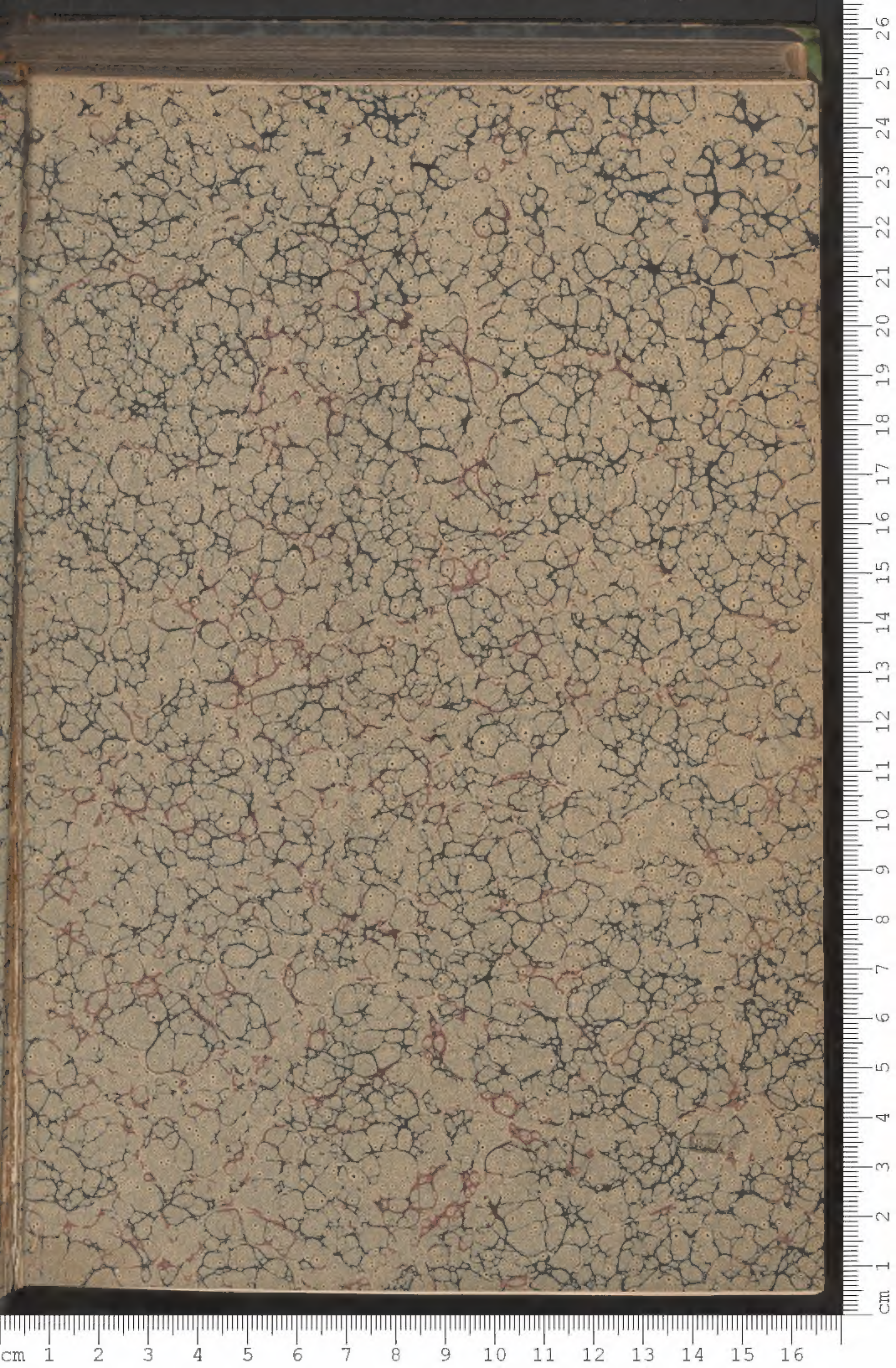
HISTOIRE
PITTORESQUE
DES VOYAGES

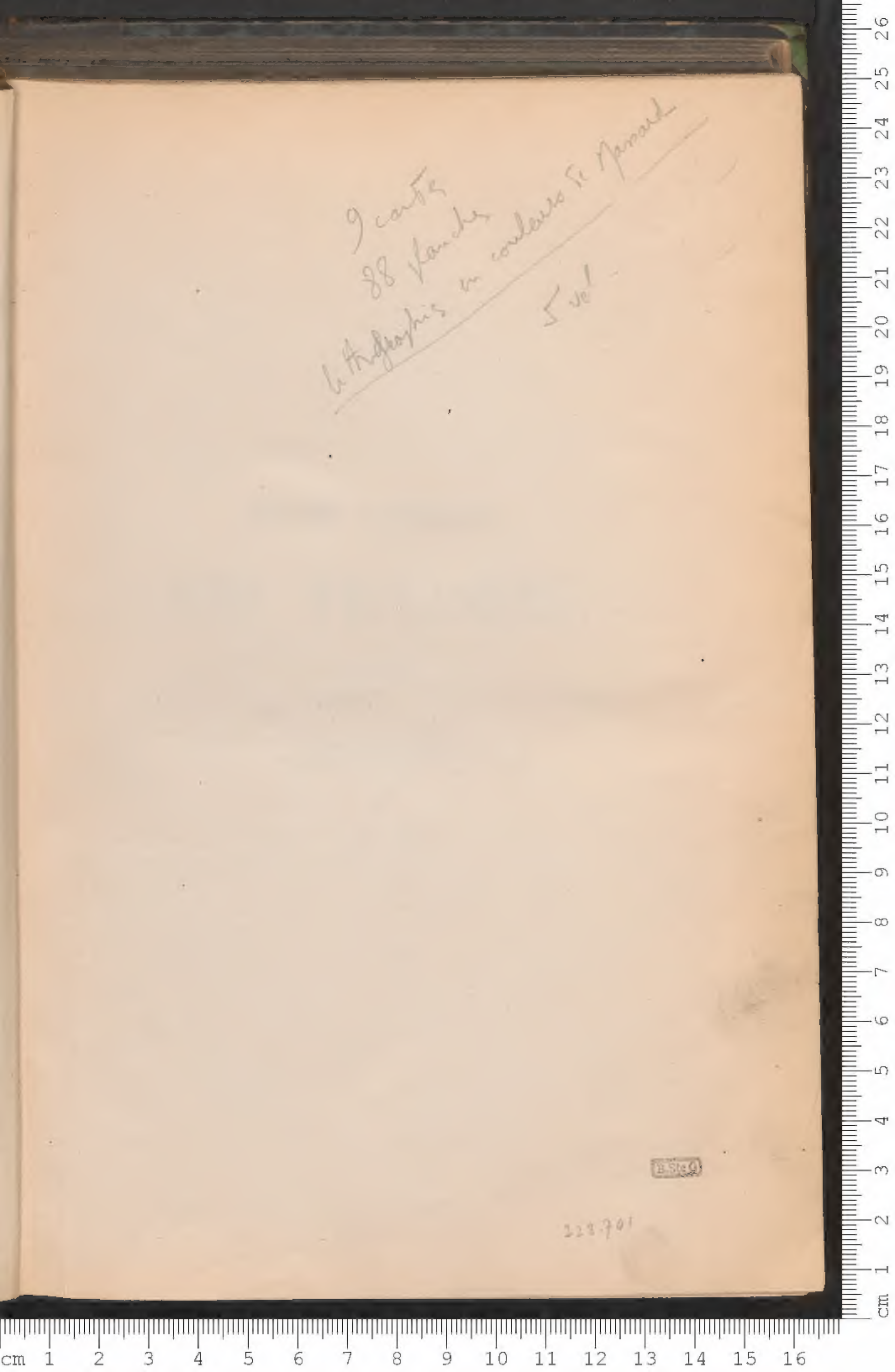
I










9 cartes
88 planches
lithographies en couleurs et Manuel
5 vol.

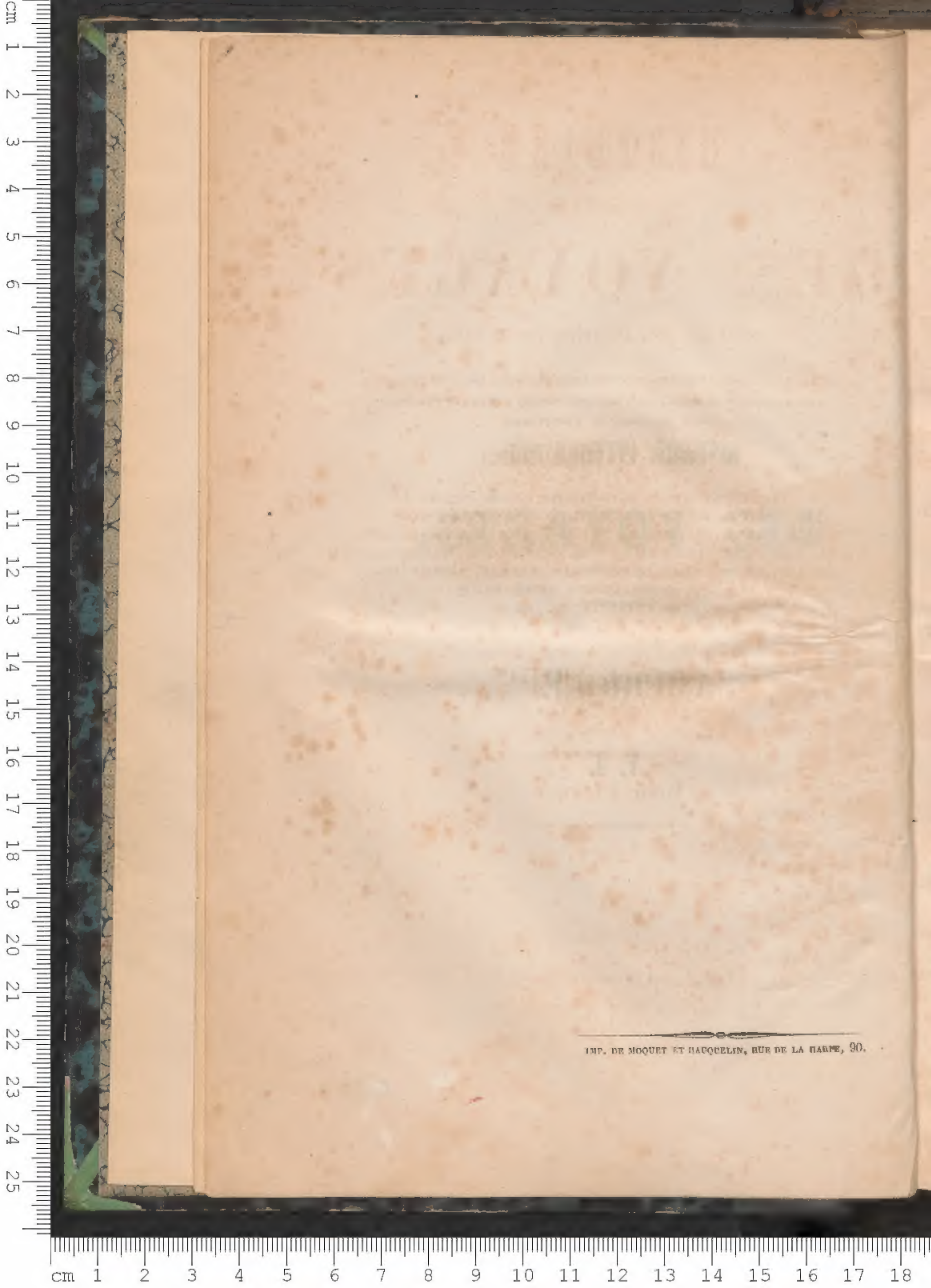
HISTOIRE PITTORESQUE

DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

T. I.





IMP. DE MOQUET ET HAUQUELIN, RUE DE LA HARPE, 90.

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE

RECUEIL DES DESCRIPTIONS PITTORESQUES, DES RÉCITS CURIEUX,
DES SCÈNES VARIÉES, DES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES,
DES MŒURS ET COUTUMES

QUI OFFRENT UN INTÉRÊT UNIVERSEL.

EXTRAIT DES VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB, PIZARRE,
LA CONDAMINE, WALTER RALLIGH, MISTRESS TROLOPPE, BULLOCK
TAVERNIER, BERNIER, TACHARD, MARCO POLO, CHAPPE, KAEMPFER, MORIER,
DROUVILLE, BURCKHARDT, ANDRÉ BRUE, BRUCE, LEVAILLANT, VOLNEY, CAMPBELL,
MAGELLAN, BYRON, WALLIS, BOUGAINVILLE, SURVILLE, MARION, COOK,
LAPÉROUSE, D'ENTRECASTEAUX, PETER, DILLON,
DUMONT D'URVILLE, ETC., ETC.

PAR L.-E. HATTIN.

Tome Premier.

PARIS,

CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE HAUTEFEUILLE, [illegible]

1843


MAPPEMONDE
en deux Hémisphères
ET
SOUS LA DIRECTION
de Mr
J. G. Barbié du Bocage
À PARIS, MAISON BASSET
RUE ST. JACQUES.

INTRODUCTION.

On pourrait diviser l'histoire des voyages en deux périodes bien distinctes, du 15e siècle au 18e, et du 18e jusqu'à nos jours; celle-là toute mercantile, celle-ci toute scientifique; la première, d'un intérêt individuel ou national; la seconde, d'un intérêt universel. Le puissant mobile qui poussait les conquérants du nouveau monde à travers les immensités de l'Océan, c'était l'or, c'était la soif des richesses; c'est pour la découverte de quelques mines qu'ils entassaient les ruines et les cadavres : à nos contemporains une plus noble ambition; en affrontant si courageusement la mort, ils ne veulent qu'ajouter une page au grand livre de la science, un fleuron à la couronne de gloire de la patrie.

Bien que les voyages antérieurs au 15e siècle n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage, nous croyons cependant devoir en dire quelques mots pour montrer où en était la science géographique au siècle de Colomb et de Gama, et établir une sorte de lien entre les anciennes découvertes et les modernes.

Les premiers peuples, plongés dans l'ignorance et l'apathie, n'ayant d'autre souci que de se procurer une nourriture facile, s'inquiétèrent peu de reculer les bornes si resserrées de leur univers; le moindre obstacle les trouvait sans force, et ce qui ne tombait pas de soi-même sous leur conception, le merveilleux était là pour l'expliquer.

Mais quand les besoins eurent grandi avec la population, des relations d'intérêt s'établirent peu à peu de tribu à tribu, les connaissances s'étendirent, la nécessité enfanta les arts; il se trouva un homme au cœur intrépide, au cœur *triplement cuirassé d'airain*, qui osa sur un frêle esquif affronter l'Océan : la navigation fut créée.

Chaque jour alors vit s'agrandir le domaine des découvertes, chaque jour apportait une nouvelle invention, un perfectionnement nouveau; le génie du commerce de son souffle créateur faisait éclore de puissantes nations; les Babyloniens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois, parcouraient la Méditerranée, la mer Rouge, la mer des Indes, fécondant leurs rivages incultes et semant partout sur leur passage les arts et la civilisation : Tyr et Sidon, ces belles souveraines de la mer, s'élevaient au plus haut point de splen-

dens, et allaient porter leur commerce jusque sur les côtes de la Gaule et du nord de l'Espagne. Ce serait une curieuse étude, sans doute, que celle des premiers pas de ces premiers navigateurs; malheureusement aucun de leurs écrits n'est parvenu jusqu'à nous.

Les Grecs firent faire un pas immense à la science géographique, mais plutôt par leurs expéditions militaires que par leurs voyages, car à peine si leurs annales, tout empreintes, d'ailleurs, de ce fabuleux dont aimait à s'entourer ce peuple à la vive imagination, nous ont laissé les noms de quelques voyageurs. Le premier, le plus célèbre, c'est Homère, le grand poète, l'historien, le géographe, le génie universel. Homère parcourut la Grèce et ses îles, l'Asie-Mineure, la Méditerranée, l'Egypte, l'Espagne, les côtes du Péloponèse, étudiant les pays et les peuples, préparant les matériaux des admirables descriptions qu'il a prodiguées dans ses poèmes; puis il traça sur le bouclier d'Achille, cette première et impérissable carte, toute la cosmographie de ces siècles reculés, encadrant dans d'ingénieuses fictions les descriptions les plus précises, les notions les plus positives.

On peut regarder l'expédition des Argonautes, qui eut lieu au commencement du 13e siècle avant J.-C., comme la première expédition maritime des Grecs, et il est à regretter qu'Hésiode, leur historien, ait entremêlé de tant de fables le récit des exploits de ces célèbres navigateurs, car il est difficile de bien saisir la vérité sous le vernis brillant du chantre des *Ouvrages et des Jours*. Pourtant il paraît à peu près certain que les Argonautes s'avancèrent, à travers la Bithynie, la Thrace et la mer Noire, jusqu'au pied du Caucase; mais l'on ignore absolument par quelle route ils retournèrent dans leur patrie.

Cinq siècles environ après Homère, Hérodote vint jeter un grand jour sur l'histoire encore si confuse de ces temps reculés. Il parcourut les côtes du Pont-Euxin, du Bosphore au Phasis, explora les régions entre l'Hypanis et le Borysthène; il visita Tyr, Suze et Babylone, s'avança jusqu'à l'extrémité de l'Egypte, et s'arrêta enfin dans le midi de l'Italie, où il composa son admirable histoire. A peu près dans le même temps, Carthage, alors à l'apogée de sa puissance, envoyait Hannon fonder des colonies au delà du détroit des Colonnes.

La Grèce et Rome semèrent des colonies sur tous les rivages connus; leurs marchands et leurs généraux reculèrent de quelques pas les bornes du monde au nord de l'Europe, et dans le centre de l'Asie et de l'Afrique; mais il ne paraît pas que ces peuples ambitieux aient jamais soupçonné l'existence de terres nouvelles, ou du moins ils n'en eurent que des idées bien vagues qu'ils ne songèrent point à éclaircir.

Les commencements de l'ère chrétienne furent d'un intérêt presque nul pour la géographie, et ce n'est guère que vers le 7e siècle que l'on vit s'éveil-

ler l'esprit d'observation aux récits des nombreux pèlerins qui visitaient le Saint-Sépulcre. Les croisades vinrent ensuite et durent nécessairement agrandir le cercle des connaissances. C'est à la religion que nous devons les progrès des sciences dans ces siècles de barbarie, c'est à sa voix que les Ascelin, les Carpin, les Rubruquis, allaient, sans guide, sans arme, à travers des contrées barbares, au devant du féroce Tchinghiz-Khan, dont le nom seul faisait trembler les plus braves, pour tâcher de détourner de nos pays ce terrible fléau. Nous devons à ces intrépides ambassadeurs du pape et de saint Louis un tableau curieux et fidèle des mœurs des Mongols. Rubruquis prit sa route à travers la Crimée et les provinces situées sur les bords du Volga et de la mer Caspienne; il traversa les déserts qui s'étendent entre le Don et le Volga, et parvint jusqu'à Karakoroum, la célèbre capitale du Cathay, l'épouvantail de l'Asie. Le soin avec lequel Rubruquis étudia les mœurs, les usages, les produits des pays qu'il parcourait, l'exactitude qu'il mit à en déterminer la position, rendirent sa relation extrêmement précieuse pour l'Europe du moyen âge, en renversant de nombreuses erreurs et propageant une foule de connaissances nouvelles.

Tandis que l'Europe s'en remettait ainsi à quelques moines, à quelques pèlerins, du soin de conserver le flambeau de la science, un peuple aujourd'hui relégué parmi les barbares, et chez lequel à cette époque semblait s'être retirée la civilisation, relevait dans l'antique Asie le culte des arts et les implantait sur cette terre d'Afrique devenue depuis le repaire de la barbarie : je veux parler des Arabes. Dès le 9e siècle, on vit se manifester la passion de ces conquérants pour les découvertes et les courses aventureuses, et jusqu'au 15e ils élargirent dans tous les sens le monde connu des anciens. Leurs voyages dissipèrent l'obscurité qui enveloppait encore le nord de l'Asie; mais leurs travaux sur l'Afrique, surtout, ont une grande importance : car les courageuses tentatives qui ont signalé le commencement de ce siècle ont à peine ajouté quelques renseignements à ceux qu'ils nous ont laissés sur ces contrées inhospitalières.

Pendant que les Arabes portaient leur commerce de Samarkande à Carfou, de l'Egypte au détroit de Gibraltar d'un côté, et au cap Corrientes de l'autre, et du détroit de Gibraltar aux côtes de la Guinée; pendant qu'ils parcouraient les rives du Niger, qu'ils allaient trafiquer jusqu'à Bornou et Timbouctou, villes florissantes alors par leur commerce et leurs richesses, et qui furent depuis l'objet de tant de recherches, un autre peuple, non moins fanatique et tout aussi brave que les enfants de Mahomet, les Normands se signalaient par leurs exploits sur les mers du Nord. Dès le 7e siècle ils visitèrent l'Irlande et y fondèrent plusieurs villes; vers le milieu du 8e, ils abordèrent les îles Feroe et l'Islande, et, cent ans plus tard, ils atteignirent le Groenland. Il paraît même

certain que le hasard les poussa sur les côtes de l'Amérique septentrionale, et qu'ils y formèrent des établissements qui depuis ont disparu sans laisser de vestiges.

Mais bientôt le monde entier retentit du bruit des découvertes de Marco Polo, le plus célèbre des voyageurs du moyen âge, le Humboldt du 13ᵉ siècle, comme l'a dit un savant géographe. Les voyages de cet illustre Vénitien excitèrent une sorte d'enthousiasme, et aujourd'hui encore ils sont un sujet d'étonnement pour les hommes les plus entreprenants, quand on songe à la difficulté des communications à cette époque. Ils embrassent une période de vingt-six ans, de 1271 à 1297, et tracent une ligne immense dans l'intérieur de l'Asie, et sur les mers qui en baignent les côtes méridionales. Observateur judicieux, historien naïf et sincère, Marco Polo nous a laissé de précieux détails sur la Chine et sur les fameux Mongols, alors maîtres du monde. Enfin, c'est aux relations de ce voyageur que nous devons peut-être Colomb et le nouveau monde.

Les récits de Marco Polo, comme nous l'avons dit, avaient été accueillis avec avidité : aussi vit-on se presser une foule de voyageurs sur la route qu'il avait tracée, et pendant les deux siècles suivants, la religion et le commerce dirigèrent de nombreuses expéditions sur l'Asie; mais elles ont peu ajouté aux notions que nous avait transmises le célèbre Vénitien, et nous ne faisons que les mentionner, pour passer de suite aux voyages modernes, que nous allons esquisser à grands traits.

Jusqu'ici les progrès ont été lents et difficiles, les résultats incomplets; maintenant une nouvelle carrière va s'ouvrir où se précipiteront à pas de géant les Portugais et les Espagnols; en quelques années le monde aura grandi de moitié. L'audace des hommes a dompté le génie des mers, l'univers des anciens s'écroule, un nouvel univers se déroule devant les Européens, avec sa brillante végétation, ses plaines embaumées de fleurs et de fruits, ses montagnes aux veines d'or et de pierres précieuses : Christophe Colomb a planté le drapeau castillan sur la terre des Antilles, Vasco de Gama a doublé le cap de Bonne-Espérance et ouvert les portes des royaumes du soleil.

Deux larges routes s'offrent au génie des hommes, l'ambition et la cupidité sont excitées au plus haut degré par les merveilleux récits des conquérants du nouveau monde ; aussi les découvertes et les conquêtes se succèdent avec une prodigieuse rapidité. En moins de vingt années, de 1498 à 1516, les Portugais, sous les ordres des Gama, des Albuquerque, des Almeida, ont exploré les côtes orientales de l'Afrique, connues jusque là des seuls Arabes; les mers des Indes et de la Chine ont été sillonnées dans toutes les directions par leurs cara-

velles, qui s'avancent jusqu'au Japon, et l'Asie a vu leurs bannières se promener victorieuses de Calicut à la Chine.

Pendant que les Portugais poursuivent leurs exploits à l'orient, Colomb explore les côtes de l'Amérique, à laquelle Américo Vespucci donne son nom; Pinson et Cabral découvrent le Brésil, Cortez envahit le Mexique, Pizarre parvient à travers des flots de sang à la conquête du Pérou; chaque jour de nouvelles côtes sont abordées par de nouveaux conquérants.

Cependant les connaissances en géographie étaient dès lors assez avancées pour qu'on sût qu'une grande partie du globe restait encore à découvrir; mais une pensée surtout dominait les esprits et stimulait au plus haut point les ambitions rivales : il s'agissait de trouver un chemin plus court pour arriver aux Indes et aux îles que parfument les épices. Aussi la recherche d'un passage au nord et au sud détermina de nombreuses expéditions qui furent fécondes en heureux résultats.

En 1520, Magellan franchit le détroit redoutable qui porte son nom, et conduit le premier vaisseau européen dans l'Océan Pacifique, dont, sept ans auparavant, Vasco Nunez de Balboa avait pris possession au nom du roi d'Espagne. Au nord, d'intrépides marins, parmi lesquels Jacques Cartier, Walter Raleigh, John Davis, Hudson, Baffin, s'avancent, à travers des mers de glace, à la recherche d'une route au Grand-Océan, et si leurs courageux efforts n'ont pu atteindre le but qu'ils se proposaient, ils n'en ont pas moins été pour la science d'un immense intérêt, et les noms de ces hardis navigateurs sont inscrits en caractères impérissables sur les glaces éternelles de la Nouvelle-Zemble, du Groenland et du Spitzberg.

Maintenant, si nous quittons ces froides et inhospitalières régions pour porter nos regards sur cet immense océan qui s'étend entre l'Amérique et l'Asie, et que, jusque alors, on avait cru désert, nous verrons un cinquième monde sortir de ses flots comme par enchantement.

Vers la fin du 16e siècle, Mendana s'élance sur ce vaste théâtre, et, dans une course de quinze cents lieues, il aborde une foule de terres nouvelles, entre autres les fameuses îles de Salomon, qu'il ne put retrouver lui-même dans un second voyage, et qui, pendant plus d'un siècle, furent l'objet de tant de recherches. On avait cru reconnaître, à la description qu'il en avait faite, des îles d'or dont on avait rêvé l'existence dans ces mers inconnues.

Les Hollandais descendent à leur tour dans la lice, et veulent eux aussi s'essayer à la solution du problème qui depuis si long-temps occupe les navigateurs : ne peut-on arriver aux Moluques sans doubler le cap de Bonne-Espérance? C'est dans le but de résoudre cette question qu'est préparée la célèbre expédition de Lemaire et Schouten. Ces braves marins s'avancent à travers

mille dangers jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, et, en 1615, le cap Horn est franchi, la nouvelle route des Indes est enfin trouvée.

Les découvertes alors se succèdent rapidement sur cet océan inexploré où l'on ne pouvait faire un pas sans voir surgir quelque île nouvelle. Lemaire et Schouten avaient découvert la mer Mauvaise, et avaient pénétré entre l'archipel des Amis et celui des Navigateurs. — En 1642, Tasman aborde la terre de Van Diémen, la Nouvelle-Zélande, l'archipel des Amis, et nomme la Nouvelle-Hollande. — En 1700, Dampier, géographe habile autant qu'intrépide marin, poursuit la reconnaissance des terres australes, et donne son nom au détroit qui sépare la Nouvelle-Bretagne de la Nouvelle-Guinée, qu'il a franchi le premier

Une nouvelle période commence avec le 18e siècle; de plus glorieuses pensées animent les peuples de l'Europe; le génie du commerce fait place au génie de la civilisation; l'esprit d'examen succède à l'esprit mercantile. Et quel vaste champ est ouvert à la science! quelle noble carrière à la généreuse ambition des navigateurs! Que de mondes nouveaux à explorer! que de natures nouvelles à étudier! Les expéditions dès lors sont dirigées dans un but d'observation plutôt que de découvertes.

Cependant deux questions immenses restent encore à décider : — Existe-t-il des terres australes? — Le continent septentrional de l'Amérique est-il continu; les hommes de l'occident ne peuvent-ils aborder le détroit de Bering que par le Grand-Océan, et le passage tant cherché par les Hudson et les Baffin est-il donc une chimère?

L'honneur de résoudre la première de ces questions était réservé au plus célèbre, au plus populaire des navigateurs, à l'immortel Cook, et Vancouvert, l'un de ses plus intrépides compagnons, devait trancher la seconde. Bien d'autres s'y étaient essayés avant eux, bien d'autres les suivirent avec honneur dans cette carrière si féconde. Nommons les plus illustres, traçons en quelques mots la marche rapide de la géographie pendant ces cent dernières années.

Tandis que Byron, Wallis et Carteret se succèdent sur l'Océan Pacifique, Bougainville aborde la délicieuse Taïti, objet de tant de récits merveilleux, et fait connaître les terres de la Louisiade et le bel archipel des Navigateurs. — Surville, en 1769, retrouve dans les Arsacides ces fameuses îles de Salomon, découvertes un siècle auparavant par Mendana. — Cook, dans trois voyages successifs, de 1769 à 1779, achève presque entièrement l'exploration de la cinquième partie du monde. Outre de belles reconnaissances, on lui doit la découverte de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides et des îles

Sandwich, dont il traça un tableau si brillant, sans pouvoir, hélas! se douter qu'il chantait son tombeau.

La fin tragique de Cook ne put arrêter l'élan des navigateurs. En 1786, La Pérouse fut envoyé par le gouvernement français pour explorer la côte nord-ouest de l'Amérique, et reconnaître les mers du Japon. Déjà il avait accompli d'importants travaux dans le nord, et, coupant la ligne, il s'était élancé sur les mers du sud, quand le génie des tempêtes l'arrêta dans sa course, et le brisa sur les tristes écueils de Vanikoro. — D'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de son infortuné compatriote, s'immortalisa par ses explorations dans l'Océan Pacifique. — Après lui, les King, les Duperrey, les d'Urville, les Laplace, les Bougainville, sillonnèrent dans tous les sens cette vaste étendue de mers, et en complétèrent la reconnaissance.

Malgré les hardies investigations de Vancouvert, et de Kotzebue après lui, qui semblaient avoir démontré l'impossibilité d'un passage nord-ouest, quelques habiles marins avaient encore conservé l'espoir de pénétrer dans les mers polaires par la baie de Baffin. Ross et Parry s'élancent audacieusement dans ces mers inhospitalières, et, puissamment aidés par Franklin, chargé de les seconder par terre, ils reconnaissent les anciennes découvertes de Bylot, de Baffin, etc., pénètrent dans le goulet du Prince-Régent et s'avancent jusqu'à l'entrée du détroit de l'Hecla et de la Furie. Mais là doivent s'arrêter leurs efforts, leur audace doit reculer devant ces masses de glaces accumulées par les courants, et qui menacent à chaque instant de briser leurs navires. Dès lors, si l'on put croire que le passage nord-ouest n'était point absolument une chimère, au moins on fut forcé d'avouer qu'il serait inutile, qu'il n'y a point de route praticable pour les vaisseaux à travers ces flots éternellement glacés.

A ces explorations de la mer du Nord se rattache le nom d'un de nos infortunés compatriotes, Jules de Blosseville, marin aussi savant qu'intrépide, qui, chargé par le gouvernement, en 1833, de reconnaître les côtes du Groenland, paraît s'être perdu dans ces dangereux parages. Long-temps on conserva l'espoir de le retrouver sur quelque île sauvage. L'Europe savante déplorait depuis plus de deux ans la mort de Ross quand Humphrey le recueillit dans la baie du Prince-Régent; mais depuis la disparition de la *Lilloise*, plusieurs expéditions ont été envoyées à sa recherche sans produire le moindre résultat, et personne, hélas! n'ose plus espérer.

Pour compléter cette esquisse, il nous resterait bien des noms à citer : resserré dans les étroites limites d'une introduction, nous n'avons pu qu'indiquer les points culminants, poser pour ainsi dire quelques jalons qui pussent guider l'explorateur dans cette immense série des conquêtes de l'homme sur la nature; il nous resterait à nommer une foule d'intrépides voyageurs qui, pour

n'avoir point affronté les fureurs de la mer, n'en ont pas moins acquis des droits sacrés à la reconnaissance du monde savant par leurs courageuses explorations dans l'intérieur des continents, de l'Afrique surtout, si peu connue encore, et dont les immenses déserts, avec leurs sables mouvants et leurs féroces tribus, ne sont pas moins terribles que l'océan avec tous ses dangers. Qui ne connait les noms des Bruce, des Mungo-Park, des Cailliaud, des Clapperton, des Caillé, des frères Lander, et tant d'autres non moins illustres ? Il faudrait des volumes pour analyser les travaux des infatigables voyageurs qui se sont succédé sans relâche depuis le 15e siècle. En traçant cette rapide esquisse nous avons voulu seulement mettre le lecteur à même d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des progrès de la géographie, lui placer dans la main, si je puis m'exprimer ainsi, le fil qui doit le guider dans le vaste champ des découvertes.

Maintenant disons un mot du but que nous nous sommes proposé dans la publication de cet ouvrage.

Le tableau que nous venons de présenter, tout imparfait qu'il est, suffit pour faire voir de quel intérêt doit être le sujet que nous traitons. Il est peu de livres, en effet, qui puissent présenter un attrait aussi puissant, aussi varié que les recueils de voyages, et cependant à peine en possédons-nous deux ou trois, et encore tellement volumineux qu'ils ne peuvent trouver accès dans toutes les bibliothèques. C'est que les matériaux sont immenses et que l'on est entraîné malgré soi par la fécondité du sujet.

Il y a dans les voyages deux parties : l'une technique, scientifique : l'autre descriptive, pittoresque. C'est à cette dernière que nous nous attacherons principalement, sans négliger toutefois ce que la première partie pourra nous offrir d'attrayant et de facile. Ainsi nous ne prendrons point le navigateur au port pour le suivre degré à degré, l'œil sur la boussole et la sonde à la main. A moins de quelque événement remarquable qui mérite d'arrêter un instant notre course, nous franchirons à toutes voiles les immensités de l'océan, sans nous inquiéter des variations de l'aiguille ni du caprice des vents, pour nous hâter d'aborder la terre et de marcher à la découverte.

Alors nous raconterons les pays et les peuples tels qu'ils ont apparu aux premiers voyageurs, avec leur belle nature et leurs mœurs si naïves, disant de leurs origines ce qu'elles offrent de curieux, les suivant dans leur vie publique et dans leur vie privée, dans leurs temples et dans leurs maisons, sur la place publique et sur les champs de bataille. La forme de leur gouvernement, leur grossière mythologie, leurs fêtes, leurs coutumes bizarres, nous offriront une mine féconde en détails piquants. Puis, avec les voyageurs mo-

dernes, nous les reverrons plus civilisés, mais non plus heureux ; nous admirerons les changements prodigieux survenus en si peu d'années dans leur manière d'être, sans toutefois suivre cette transformation dans toutes ses phases : car nous ne voulons faire ni un cours d'histoire, ni un cours de géographie.

L'ordre que nous avons suivi est celui qui nous a paru le plus logique, le plus rationnel. Quand on parle de voyages, de découvertes, les premiers noms qui s'offrent à la pensée, c'est Christophe Colomb, c'est l'Amérique. C'est donc par l'Amérique que nous commencerons. C'est de là d'ailleurs que se sont répandus parmi les Européens ces récits merveilleux qui devaient les entraîner sur les mers et changer la face du globe.

Quelques années après la découverte des Antilles, Vasco de Gama franchit le cap de Bonne-Espérance, et l'Asie, à peine connue jusque là par les vagues relations de quelques commerçants, s'ouvre immense aux conquêtes des Portugais avec ses puissants royaumes et ses trésors merveilleux.

Bien qu'une partie des côtes de l'Afrique ait été de tout temps visitée, nous ne l'avons placée qu'en troisième ligne, parce que, malgré sa proximité, l'intérieur en est resté long-temps inconnu. C'est depuis la fin du siècle dernier seulement qu'il s'est présenté des voyageurs assez courageux pour affronter les sables brûlants de ses déserts, et tandis que l'intérêt qui s'attache aux découvertes va s'affaiblissant pour les autres pays, à mesure qu'ils passent sous le niveau de la civilisation, c'est avec une sympathie de plus en plus vive que nous suivons les pas des intrépides explorateurs de l'Afrique.

Viendront ensuite les voyages autour du monde, auxquels nous avons réservé la plus large place dans notre recueil, parce qu'ils sont les plus nombreux, qu'ils touchent à tous les points du globe, et qu'aujourd'hui encore de savants et infatigables marins travaillent avec une admirable ardeur à cette mine inépuisable.

En publiant cette Histoire des voyages, nous n'avons point eu la prétention de faire un ouvrage savant, mais simplement un recueil d'un intérêt facile et universel, qui restât sous tous les rapports à la portée du plus grand nombre, qui pût être lu par tous avec fruit, sans fatigue et sans ennui.

Pour cela, nous avons puisé à toutes les sources, nous avons mis à contribution les nombreux écrivains qui ont enrichi la bibliographie des voyages, élaguant de leurs récits la partie purement nautique, comme aussi les détails scientifiques qui ne se rattachent qu'indirectement aux voyages, et qui, bien placés dans une relation particulière, ne pourraient trouver place dans une collection sans la grossir démesurément. Ainsi débarrassé d'accessoires sou-

vent oiseux, presque toujours fatigants, notre recueil offrira une suite non interrompue de descriptions pittoresques, de curieux récits, de scènes variées à l'infini; un choix, en un mot, de tout ce que les différentes relations présentent de plus piquant. Nous n'aurons eu, du reste, dans la préparation de ce travail, que le mérite de la patience, et si nous sommes parvenu à rendre accessible à tous l'étude des voyages, si féconde en enseignements précieux, et à fournir ainsi un aliment profitable à cette ardeur d'apprendre qui depuis quelques années embrase tous les esprits, nous aurons atteint notre but et nous nous croirons suffisamment récompensé.

L. Eugène HATIN

HISTOIRE

PITTORESQUE

DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

DÉCOUVERTES ET PREMIERS ÉTABLISSEMENTS

CHRISTOPHE COLOMB.

Premier voyage. — Prologue du journal de Colomb. Pénible navigation. Découverte de San-Salvador Prise de possession. Conduite des naturels.

Nous laisserons aux biographes le soin de discuter la naissance et les commencements de Christophe Colomb. L'envie, qui le poursuivit jusqu'à sa mort, s'empara de son berceau, et chercha par des fables absurdes à dénigrer son origine, sans songer que l'obscurité de son extraction n'eût pu que rehausser son mérite aux yeux de la postérité. L'opinion la plus accréditée le fait naître dans le Montferrat, en 1441, d'une illustre famille. Jeune encore, il abandonna ses études pour se livrer entièrement à la navigation, vers laquelle l'entraînait un penchant irrésistible. Le bruit des conquêtes des Portugais avait exalté sa vive imagination; il étudia avec ardeur les ouvrages des anciens, compara leurs connaissances géographiques avec les relations de Marco Polo; et ses méditations, et quelques faits nouvellement remarqués, le convainquirent de l'existence de pays inconnus au delà de l'Océan. Enflammé

d'une noble ambition, poussé par son esprit aventureux et intrépide, il ne songea plus dès lors qu'aux moyens de s'immortaliser en marchant à la découverte de ce nouveau monde. Sa fortune ne lui permettant pas de tenter à ses frais une aussi vaste entreprise, il s'adressa au gouvernement de Gènes; mais ses propositions furent rejetées comme des fables. Ses tentatives auprès des cours de Portugal, de France et d'Angleterre, n'eurent pas plus de succès; partout on le traitait de visionnaire. Ce ne fut qu'après cinq ans des démarches les plus persévérantes qu'il parvint enfin à se faire écouter d'Isabelle, reine de Castille, qui consentit à lui fournir les moyens de poursuivre l'exécution de ses projets, et le revêtit de pouvoirs très étendus.

Nous ne pouvons mieux faire connaître les vues qui dirigeaient Christophe Colomb qu'en citant le prologue pompeux de son journal.

« *In nomine Domini nostri Jesu-Christi.* Gloire à vous, très chrétiens, très hauts, très excellents et très puissants princes, roi et reine des Espagnes et des îles de la mer, nos souverains, qui, dans la présente année 1492, avez si glorieusement terminé la guerre contre les Maures, dont la domination pesait encore sur l'Europe, et les avez chassés par la force des armes de la superbe Grenade, où, le 2 janvier de cette présente année, je vis flotter les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, la citadelle orgueilleuse, et le roi maure sortir humblement de la cité, et baiser les mains de Vos Majestés et de Monseigneur le Prince! Dans ce même mois, vous souvenant des renseignements que j'avais donnés à Vos Altesses sur les terres de l'Inde, et sur un prince qui est appelé le Grand-Khan, ce qui veut dire roi des rois, dont les prédécesseurs, ainsi que lui-même, avaient envoyé plusieurs fois à Rome pour demander des docteurs de notre sainte foi qui pussent les instruire des vérités de l'Evangile, sans que le saint-père leur en eût jamais envoyés; déplorant l'aveuglement de tant de peuples plongés dans l'idolâtrie et livrés à des doctrines de perdition, Vos Altesses, comme princes catholiques, amis et propagateurs de notre sainte foi, et ennemis de la secte de Mahomet, ont résolu de m'envoyer, moi Christophe Colomb, dans les susdites contrées de l'Inde, à l'effet de voir les susdits princes, et le pays et les habitants, et d'examiner le caractère et la nature de tous, et les moyens à prendre pour leur conversion à notre sainte religion, et ont voulu que j'allasse en Orient, non par terre, comme c'est l'usage, mais par mer, en gouvernant droit à l'ouest, route que, jusqu'à présent, on ne sache pas que personne ait suivie. Vos Altesses, ayant chassé tous les Juifs de leurs royaumes, m'ont ordonné, dans ce même mois de janvier, de me rendre, avec un armement convenable, dans les susdites parties de l'Inde, et m'ont, à cet effet, conféré de grandes faveurs, m'anoblissant, de sorte qu'à l'avenir je pourrai m'appeler

Dos; me nommant grand-amiral de l'Océan, et vice-roi et gouverneur de toutes les îles et continents que je découvrirais, et qui, par la suite, pourraient être découverts dans l'Océan, voulant que mon fils aîné me succédât, et ainsi de suite, de génération en génération, à perpétuité. Je partis en conséquence de la ville de Grenade, le samedi 12 mai de la même année 1492, pour me rendre à Palos, où j'armai trois vaisseaux, et, le vendredi 3 août de la même année, une demi-heure avant le lever du soleil, je levai l'ancre, ayant à bord d'abondantes provisions et un bon nombre de matelots, et je fis voile vers les îles de Vos Altesses nommées les Canaries, pour de là naviguer à l'ouest jusqu'à ce que j'arrive aux Indes, et que je puisse remettre votre message aux princes de ces riches contrées, et accomplir les ordres de Vos Altesses. A cet effet, je me propose de relater très exactement, pendant le voyage, tout ce que je pourrai faire, voir et éprouver, écrivant chaque nuit ce qui se sera passé dans le jour, et, chaque jour, la navigation de la nuit; et, en outre, je me propose de dresser une carte sur laquelle je tracerai les eaux et les terres du Grand-Océan, ayant soin de déterminer exactement leur position avec la latitude équinoxiale et la longitude occidentale, et je joindrai à cette carte une description détaillée par écrit. Mais surtout je devrai renoncer au sommeil, afin de donner toute mon attention à la navigation; et pour mener à fin cette immense entreprise, il me faudra un grand courage et de grands efforts. »

Ce fut donc le vendredi 3 août 1492 que Christophe Colomb, avec trois caravelles, *la Sainte-Marie*, *la Pinta* et *la Nina*, et 90 hommes seulement, partit pour aller faire ces immortelles découvertes qui devaient changer la face du globe.

Son équipage était presque tout composé de volontaires que l'espoir d'un riche butin avait attachés à sa fortune. Mais, quand ces hommes se virent au milieu de mers inconnues, leurs beaux rêves firent bientôt place à la frayeur. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient; on avait fait plus de mille lieues, et l'on ne découvrait rien, rien que la mer, avec son horizon sans bornes. De temps à autre pourtant quelques pronostics, toujours trompeurs, venaient pour un instant ranimer leur courage; vingt fois ils s'étaient crus à la veille de toucher la terre, vingt fois leur espérance avait été déçue. Aussi le découragement s'était emparé des plus intrépides : la révolte finit par éclater ouvertement sur la petite flotte, et Colomb eut à essuyer les plus violents outrages de la part de gens exaspérés par l'idée d'une mort certaine; sa vie même courait à chaque instant d'imminents dangers.

Cependant, dans les premiers jours d'octobre, des signes, qui semblaient de plus en plus certains, vinrent encore une fois relever leur courage, prêt à

succomber. On trouvait fond avec la sonde, les vents étaient plus inégaux; l'air, dit Colomb, était aussi doux, aussi embaumé qu'une matinée d'avril à Séville; des troupes nombreuses de petits oiseaux voltigeaient au dessus des caravelles; enfin ils virent flotter près d'eux une branche d'épine encore fleurie, ils tirèrent de l'eau un morceau de bois travaillé. Plus de doute cette fois, la terre était proche. Du plus profond découragement on passa à la joie la plus vive, et, pendant tout le jour, chacun fut aux aguets dans l'espoir de découvrir le premier cette terre tant désirée. Colomb fit faire des prières, et ordonna aux pilotes de se tenir constamment sur leurs gardes.

Vers les dix heures du soir, il était sur la dunette de son vaisseau, lorsqu'il crut voir briller une lumière dans l'éloignement. N'osant s'abandonner à ses espérances, tant de fois trompées, craignant que ce ne soit une illusion des sens, il appelle Pierre Gutierrez, qui croit la voir comme lui. Il doute encore, il craint d'être abusé par ses désirs : il fait venir Rodrigo Sanchez. Celui-ci n'aperçoit rien d'abord, la lumière s'était éclipsée. Mais bientôt elle reparaît; ils la voient tous trois passant rapidement sur l'horizon et variant sans cesse d'intensité, comme si elle était portée par quelque pêcheur dont la barque s'élevait et s'enfonçait avec les vagues. Malgré les doutes de ses compagnons, Colomb regarda cette lueur comme un signe certain de la proximité d'une terre habitée.

A deux heures du matin, un coup de canon tiré de *la Pinta* fit bondir le cœur des Espagnols : c'était le signal si impatiemment attendu, c'était la terre, c'était la vie. Les matelots de *la Pinta* avaient en effet découvert la côte, dont ils n'étaient qu'à deux lieues. Le premier qui l'aperçut, nommé Rodrigo de Triana, crut sa fortune assurée; mais, sur le témoignage de Gutierrez et de Sanchez, la pension de dix mille maravédis qui avait été promise par le gouvernement espagnol à celui qui découvrirait le premier la terre fut adjugée à Colomb, qui la toucha toute sa vie.

Ce fut le 12 octobre 1492, un vendredi, que Colomb contempla pour la première fois le nouveau monde. Les premiers rayons du jour lui firent reconnaître une île plate, longue d'environ vingt lieues, couverte d'arbres et d'herbes épaisses qui lui donnaient le plus riant aspect. Il fit mettre aussitôt les chaloupes à la mer, et il entra dans la sienne revêtu d'un riche costume écarlate, l'épée à la main et l'étendard au vent. Les commandants des deux caravelles montèrent en même temps dans leur barque, portant chacun une bannière où étaient représentées une croix verte et les initiales couronnées du roi et de la reine de Castille.

A peine débarqués, Colomb et tous ses matelots se prosternèrent, en versant des larmes de joie, pour rendre grâces à Dieu de l'heureux succès de leur

voyage. Se relevant bientôt, Colomb déploya l'étendard royal, et, au nom du roi et de la reine de Castille, il prit solennellement possession de l'île, à laquelle il donna le nom de San-Salvador. Les équipages lui prêtèrent serment d'obéissance en la double qualité d'amiral et de vice-roi. Cet étranger, que naguère encore ils traitaient avec tant de mépris, était devenu le plus grand de tous les hommes; les plus mutins se montrèrent ses plus dévoués, ses plus enthousiastes admirateurs. La joie était à son comble et se manifestait par les transports les plus extravagants.

Les habitants de l'île, apercevant les vaisseaux qui s'avançaient voiles déployées, et les prenant pour des monstres ailés sortis du sein de la mer, s'étaient rassemblés en foule sur le rivage, épiant avec anxiété leurs moindres mouvements. Quand ils virent approcher les chaloupes, et des êtres d'une nature inconnue descendre sur le rivage, ils s'enfuirent effrayés dans les bois. Mais bientôt ils se remirent de leur première terreur, et on les aperçut revenir à pas timides en donnant des marques de respect et d'adoration. D'abord ils contemplèrent avec un muet étonnement le teint, la barbe, l'armure éclatante, les riches vêtements des Espagnols; puis, prenant peu à peu de l'assurance, ils s'en approchèrent, touchèrent leur barbe, examinèrent leurs mains et leur figure, dont ils admiraient la blancheur. Ils les regardaient comme des habitants des cieux, et croyaient que leurs vaisseaux étaient sortis du firmament de cristal qui bornait leur horizon.

Les naturels n'attiraient pas moins la curiosité des Espagnols. Ils étaient entièrement nus, et peints de la manière la plus bizarre, les uns au visage, au nez ou autour des yeux seulement, les autres par tout le corps; leurs cheveux étaient noirs et épais, liés autour de la tête en forme de tresse, ou flottant sur leurs épaules; ils avaient la taille dégagée, le teint cuivré, les traits agréables, le front large et les yeux d'une beauté admirable. Les femmes étaient nues comme les hommes, et généralement très bien faites. Ils étaient d'un caractère doux et affable, et d'une extrême simplicité. Ils ne connaissaient pas le fer et n'en soupçonnaient pas même les propriétés, car, voyant des armes de ce métal, il leur arriva plusieurs fois de les prendre par le tranchant et de se faire des blessures dont ils paraissaient fort surpris. Ils n'avaient pour toutes armes que des javelines d'un bois durci au feu, dont la pointe était armée d'un caillou ou d'un os de poisson. Leurs pirogues étaient des troncs d'arbres creusés; les unes ne pouvaient contenir qu'un homme, d'autres en contenaient jusqu'à quarante ou cinquante. Ils les dirigeaient avec une adresse merveilleuse à l'aide de pagayes, rames en forme de pelle, et si elles venaient à se renverser, ils se jetaient à l'eau, les relevaient sans la moindre peine, les vidaient avec des calebasses, et s'y replaçaient on ne peut plus agilement.

Ils se montraient avides des moindres colifichets qu'ils pouvaient obtenir, et auxquels ils attachaient une valeur surnaturelle, dans l'idée qu'ils venaient du ciel. Ce qui paraissait surtout les charmer, c'étaient de petites sonnettes, qu'on leur attachait aux jambes et au cou. Ils donnaient en échange des perroquets, qui vivent apprivoisés au milieu d'eux, et du coton, dont ils livraient jusqu'à vingt-cinq livres pour quelques morceaux de verre ou de faïence. Ils apportèrent aussi une espèce de pain appelé *cassava*, qui formait la principale partie de leur nourriture. Ils employaient pour le faire une grande racine nommée *yuca;* ils la coupaient par petits morceaux, qu'ils râpaient et mettaient en presse; puis ils en faisaient un gâteau large et mince, qui, séché, pouvait se garder long-temps, et qu'on trempait dans l'eau quand on voulait le manger. C'était un aliment insipide, mais assez nourrissant. Ils cultivaient encore une autre espèce d'yuca, dont la racine se mangeait ou bouillie ou rôtie.

L'attention des matelots se porta particulièrement sur une espèce de feuilles jaunes que les habitants portaient comme collées au bout du nez, et qu'on reconnut bientôt pour de l'or. Colomb leur demanda d'où venait cet ornement; ils lui répondirent par signes en lui montrant le midi, et l'amiral crut comprendre que de ce côté se trouvaient des régions où abondaient l'or et les pierres précieuses. Quelque hâte qu'il eût d'aller à la recherche de ces pays fortunés, il voulut cependant reconnaître sa première conquête. L'île lui parut partout couverte de beaux arbres et sillonnée par plusieurs ruisseaux; au milieu on apercevait un lac assez étendu. Il passa devant deux ou trois villages, dont, à son approche, tous les habitants accoururent sur la côte, se prosternant comme pour adorer les Espagnols, qui leur semblaient des êtres surnaturels, et les invitant par signes à descendre à terre. Mais Colomb pressa sa reconnaissance, et partit dès qu'il eut renouvelé ses provisions, impatient de poursuivre ses découvertes, si heureusement commencées, et surtout d'arriver aux montagnes d'or objet de tous ses rêves.

Isabella. Cuba. Hispaniola. Généreuse hospitalité du cacique Guacanagari. Retour de Colomb en Espagne. Brillante réception.

En quittant San-Salvador, Colomb ne savait de quel côté diriger sa course Il apercevait tout autour de lui une foule d'îles, qui, toutes plus riantes l'une que l'autre, semblaient l'inviter à les venir visiter. Il s'arrêta quelques jours dans une des principales, qu'il trouva plus délicieuse encore que les autres et qu'il nomma Isabelle. « En approchant de cette île, dit-il dans son Journal, on sentait venir de terre les parfums les plus doux, les plus suaves. Ici tout es*

vert ; l'herbe est fraîche comme au mois d'avril en Andalousie ; il y a de grands lacs entourés de merveilleux bocages ; le soleil est obscurci par des nuées d'oiseaux d'une infinie variété, dont le chant est si doux qu'on voudrait ne jamais quitter ces lieux ; des arbres de mille espèces portent chacun un fruit particulier, et tous d'une saveur admirable. Je ne sais où porter mes pas, et mes yeux ne se lassent point d'admirer tant de richesses. »

Quelques jours après il découvrit Cuba, et là encore il recommence ces descriptions enthousiastes dont est semée sa narration, et que justifie bien d'ailleurs le spectacle si nouveau qui se déroulait à chaque instant sous ses yeux. Il y a tant d'éclat, tant de luxe, une si prodigieuse variété dans la végétation de ces ardents climats ; la verdure des bois est si belle, le coloris des fleurs si brillant, l'air si pur, le ciel si azuré ! Les forêts sont peuplées d'oiseaux au plumage éclatant, et chaque plante est chargée d'insectes qui étincellent aux yeux comme des pierres précieuses. C'était d'ailleurs avec l'œil passionné d'un amant que Colomb contemplait toutes ces merveilles ; à son admiration se joignait encore la joie du triomphe : ses désirs étaient accomplis, il savourait avec avidité le fruit de ses longs et pénibles travaux.

Ce que Colomb voulait surtout, c'était découvrir un pays opulent et civilisé dont il pût faire le centre de ses opérations. Cuba, malgré sa beauté, n'était point encore ce qu'il cherchait ; il en partit donc dès qu'il l'eut explorée.

Le 5 décembre il arriva en vue d'Haïti, qu'il nomma Hispaniola, à cause de la ressemblance que ses arbres et son terrain lui présentèrent avec ceux d'Espagne. En visitant les côtes, quelques matelots aperçurent un grand nombre de naturels, qui prirent aussitôt la fuite, et s'étant mis à leur poursuite, ils parvinrent avec beaucoup de peine à s'emparer d'une jeune sauvage. Elle était entièrement nue et fort jolie. L'amiral la fit habiller, et la renvoya après lui avoir donné quelques babioles, dont elle parut enchantée. Les habitants, rassurés par le récit de la jeune femme, se hasardèrent à revenir auprès des Espagnols et les conduisirent bientôt dans leurs maisons, où ils leur servirent du cassava, des poissons et des fruits ; en un mot ils se montrèrent tels que les ont dépeints tous ceux qui les premiers ont pénétré dans cette île célèbre, et bientôt la meilleure intelligence régna parmi les Européens et leurs nouveaux amis.

« Ces naturels, dit Colomb, sont si doux, si paisibles, si affectueux, que je puis assurer qu'il n'existe pas dans l'univers une meilleure nation, ni un meilleur pays. Ils aiment leurs voisins comme eux-mêmes ; leur parole est douce et gracieuse, et le sourire est toujours sur leurs lèvres. Ils sont nus, mais leurs manières sont pleines de décence et de candeur.... Ils disposaient si généreusement de tout ce qu'ils possédaient qu'il faut en avoir été témoin

pour le croire. Si on leur demandait quelque chose, ils le donnaient aussitôt sans jamais refuser, et se montraient pleins de joie de le pouvoir donner...... Ils ne connaissent point les distinctions de la propriété, chez eux tout parait être commun.... »

Un jour on vit approcher un canot rempli d'insulaires : c'était une députation envoyée par un puissant cacique, nommé Guacanagari, qui régnait sur une grande partie de l'île. Il envoyait à l'amiral un de ses principaux officiers, pour le prier de se rendre à sa cour, et lui offrir en son nom des présents qui consistaient en un masque dont les oreilles, la langue et le nez, étaient d'or battu, et une ceinture bordée d'os de poissons fort menus, travaillés en forme de perles. Colomb, en attendant qu'il pût s'y rendre lui-même, y envoya quelques uns de ses gens qui furent reçus avec les plus grands honneurs par le cacique et les habitants.

Dans ces entrefaites, l'amiral eut la douleur de voir périr sous ses yeux sa caravelle, que l'imprudence d'un pilote fit échouer sur un banc de sable. Guacanagari ne fut pas plus tôt informé du malheur de ses alliés qu'il s'empressa d'accourir à leur secours, et avec un zèle admirable il leur prêta toute l'aide qui dépendit de lui. Ses sujets, à son exemple, cherchèrent par tous les moyens à faire oublier aux Espagnols la perte qu'ils avaient faite. Ayant remarqué leur ardeur pour l'or, ils leur apportaient tout ce qu'ils possédaient de ce précieux métal, sans rien exiger en échange, mais acceptant avec la plus grande joie les bagatelles qu'on leur donnait, et surtout les grelots, dont le retentissement leur causait la joie la plus folle quand ils se les attachaient autour du corps, et se mettaient à faire mille gambades extravagantes.

Le cacique surtout se plaisait à ménager à Colomb des surprises qui pussent lui être agréables. Un jour, en descendant de sa chaloupe, l'amiral rencontra un des frères de ce prince, qui le conduisit dans une habitation richement ornée, où le roi vint le trouver aussitôt et l'aborda en lui mettant une lame d'or au cou. Un autre jour, cinq caciques, sujets du roi, étant venus le voir avec des couronnes d'or sur la tête, le prince en ceignit lui-même une des plus brillantes, et allant trouver l'amiral, accompagné de ses vassaux, il la lui déposa sur le front. Colomb, pour répondre à de si généreux procédés, passa au cou de Guacanagari le collier qu'il portait; il se dépouilla de son habit, et l'en couvrit de ses propres mains; puis il lui fit chausser des bottines rouges et lui passa au doigt un anneau d'argent. Deux des caciques reconduisirent l'amiral jusqu'à sa chaloupe, et lui présentèrent, en le quittant, chacun une lame d'or.

Cependant *la Pinta* avait disparu depuis plusieurs jours et toutes les recherches qu'on avait faites pour la découvrir avaient été inutiles. Colomb craignit

que son capitaine n'eût fait voile pour l'Espagne afin d'y porter la première nouvelle des découvertes et de lui en dérober la gloire. Ce soupçon le détermina à presser son départ, et lui fit remettre à d'autres temps la recherche des mines qu'il pensait trouver dans le centre de l'île. Il prit donc congé de ses alliés, et apres avoir pourvu à la défense du fort qu'il avait fait élever sur la côte, il leva l'ancre le 4 janvier 1493, emmenant avec lui quelques Américains. Le 15 mars à midi il entrait dans le port de Palos, d'où il était parti le 3 août de l'année précédente, ayant accompli en moins de huit mois la plus grande des entreprises maritimes.

Le retour de Colomb fut célébré par les transports de la joie la plus vive. Sans attendre les ordres de la cour, les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnèrent, et l'amiral, en sortant de sa caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'à des têtes couronnées. Après avoir écrit à leurs Majestés Catholiques, il partit pour Séville, avec toutes les richesses qu'il avait apportées du nouveau monde et quatre Américains. Il y reçut une lettre de la Cour avec cette suscription : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales. » Ferdinand et Isabelle l'assuraient, dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime et de leur reconnaissance, et le pressaient de se rendre auprès d'eux.

Son voyage de Seville à Barcelonne, ou se trouvait la cour, fut un véritable triomphe. De toutes parts on accourait sur son passage et l'air retentissait des plus bruyantes acclamations. On lui fit à Barcelonne une reception digne des services qu'il avait rendus à l'Espagne. Tous les courtisans, suivis d'un peuple innombrable, se portèrent à sa rencontre pour le feliciter, et son entrée dans la ville peut se comparer à ce qu'on avait vu de plus brillant en ce genre. Les Indiens ouvraient la marche; ils étaient peints de diverses couleurs et parés d'ornements d'or, suivant la mode de leur nation. Après eux on portait differentes sortes de perroquets vivants, et quelques oiseaux et animaux empailles d'espèces inconnues, des plantes rares, des couronnes, des bracelets indiens et d'autres ornements d'or, qu'on etalait avec grand soin. Puis venait Colomb, à cheval, et entouré d'une brillante cavalcade de jeunes Espagnols. La foule était si grande qu'il était presque impossible d'avancer dans les rues; les balcons et les croisées étaient remplis de dames, les toits même étaient couverts de spectateurs. Le roi et la reine, revêtus des habits royaux, le prince d'Espagne à leurs côtés, et entourés de la cour la plus brillante qu'ils avaient pu reunir, l'attendaient dans un vaste et magnifique salon, sous un riche dais de brocart d'or. En entrant, Colomb se prosterna devant Leurs Majestés pour leur baiser la main; mais Ferdinand le [illegible] et lui ordonna de s'asseoir. Il lui de-

manda ensuite de lui raconter son voyage, et après en avoir entendu le merveilleux récit et avoir examiné avec la plus grande attention toutes les richesses qu'il avait rapportées, le roi et la reine se jetèrent à genoux, et toute la cour entonna des cantiques d'actions de grâces.

Colomb fut reconduit à sa demeure par tous les courtisans, au milieu des bruyantes acclamations du peuple, et pendant tout son séjour à Barcelonne il se vit comblé des plus grands honneurs.

Deuxième voyage. — Violente tempête. La Guadeloupe. Anthropophages Fondation d'Isabelle. La Vega Real Montagnes aurifères.

Cependant le vice-roi des Indes ne s'endormait point au milieu de ses triomphes; il roulait dans sa tête les plus vastes projets, et déjà il avait hâte de partir. Ferdinand, de son côté, ne désirait pas moins vivement la poursuite de ces découvertes dont il se promettait à la fois tant de gloire et tant de richesses. En peu de temps on eut armé dix-sept vaisseaux, on y embarqua des chevaux, des instruments de toute sorte, des marchandises pour le commerce et pour les présents, enfin tout ce qui peut être nécessaire à un nouvel établissement. Quinze cents volontaires s'étaient enrôlés sous les ordres de l'amiral, qui partait revêtu des pouvoirs les plus illimités, et le 25 septembre 1493 l'expédition sortit de la baie de Cadix.

La traversée n'offrit rien de remarquable; la flotte n'éprouva d'autre accident qu'une tempête qui la surprit au milieu de la nuit, vers la fin d'octobre. Elle était accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables. Elle dura quatre heures, et les équipages se crurent en grand danger jusqu'au moment où ils virent se jouer au haut des mâts et le long des cordages plusieurs de ces feux follets qui se montrent quelquefois sur les vaisseaux battus de la tempête, lorsque l'atmosphère est fortement chargée d'électricité, et qui ont toujours vivement frappé l'imagination superstitieuse des matelots. Voici comment en parle Fernando Colomb :

« Dans la nuit du samedi, au milieu d'une forte pluie et de coups de tonnerre, saint Elme apparut sur le mât de perroquet avec sept cierges allumés, c'est-à-dire que l'on vit ces feux que les matelots assurent être le corps de saint Elme; sur quoi ils se mirent à chanter force litanies et oraisons, persuadés que, dès qu'il se montre dans la tempête, il n'y a plus aucun danger. »

Dans les premiers jours de novembre la flotte croisait dans les Antilles, et après avoir inutilement cherché un port dans plusieurs de ces îles, dont ils prirent possession sans y avoir découvert la moindre trace de créatures humaines, les Espagnols descendirent, le 4, sur celle qui leur parut la plus considé-

rable, et que Colomb nomma la Guadeloupe. Ils trouvèrent sur la côte un village dont les habitants s'étaient enfuis à leur approche. Il se composait de vingt à trente maisons construites en cercle autour d'une grande place. Les huttes étaient faites de troncs d'arbres entremêlés de branchages et de roseaux, et couvertes de feuilles de palmier. L'ameublement consistait en des hamacs de coton et quelques ustensiles de calebasses et de terre. Il s'y trouvait une grande quantité de coton, brut ou filé, et même quelques tissus assez bien travaillés, ainsi que beaucoup d'arcs et de flèches armées d'os aigus. Il y avait aussi des oies domestiques comme celles d'Europe, et des perroquets de la plus grande taille et du plumage le plus éclatant. C'est là enfin que les Espagnols virent pour la première fois des ananas, dont la saveur et le parfum leur parurent délicieux. Mais ce qui attira surtout l'attention des Castillans, et les remplit d'horreur, ce fut la vue d'ossements humains épars çà et là comme les restes des repas de ces sauvages. Ils avaient aussi trouvé dans les huttes des crânes qui semblaient destinés à servir de vases. Ces hideux objets les convainquirent qu'ils étaient dans le pays de ces féroces Cannibales ou Caraïbes qui répandaient la terreur sur toutes les mers voisines.

Quelques hommes s'avancèrent dans les terres pour tâcher de lier des communications avec les naturels; mais toutes leurs courses furent inutiles; ils ne purent s'emparer que de quelques femmes, qui les confirmèrent dans l'idée qu'ils étaient sur une île des Caraïbes. Elles leur apprirent que la plupart des hommes étaient partis avec leur roi pour une expédition lointaine, et leur donnèrent des détails sur ces barbares, dont elles étaient les prisonnières. Leurs armes étaient des arcs et des flèches empoisonnées. Ils faisaient de continuelles descentes dans les îles, dévastaient les villages, s'emparaient des femmes les plus jeunes et les plus belles pour en faire leurs esclaves, et emmenaient les hommes pour les tuer et les manger. Par un raffinement de cruauté révoltant, ils attendaient que les jeunes prisonniers fussent devenus des hommes; ils les engraissaient alors pour leurs festins, poussant la barbarie jusqu'à les priver de leur virilité pour que leur chair fût plus tendre et plus délicate.

Qu'on juge de l'inquiétude qui dut saisir les Espagnols, après avoir entendu de semblables récits, quand ils s'aperçurent un soir qu'un capitaine et huit hommes manquaient à l'appel. Le lendemain ils n'avaient point encore paru. On fit des décharges d'artillerie; des détachements furent dirigés de tous les côtés, mais leurs recherches furent inutiles, et, le soir, ils revinrent épuisés de fatigue et encore plus alarmés par les nouvelles preuves d'anthropophagie qu'ils avaient découvertes dans plusieurs villages. Ils avaient vu des membres humains suspendus aux poutres d'une maison, comme pour sécher; ils avaient trouvé la tête d'un jeune homme récemment tué qui saignait encore, et plu-

sieurs parties de son corps qui bouillaient avec de la chair d'oie et de perroquet, tandis que d'autres rôtissaient devant le feu.

Colomb, désespérant de revoir ses malheureux matelots, impatient d'arriver à Hispaniola et d'avoir des nouvelles des compagnons qu'il y avait laissés, allait mettre à la voile, quand, à sa grande joie, on les vit qui faisaient des signes du rivage. Ils s'étaient égarés dans une forêt sans issue et tellement épaisse que le feuillage les empêchait de voir les astres, qui auraient pu les diriger; le hasard seul les avait ramenés en vue de la flotte.

Après avoir croisé quelque temps au milieu des îles Caraïbes, et les avoir presque toutes reconnues et nommées, Colomb arriva sur les côtes d'Hispaniola. Mais quelle fut sa douleur quand il n'aperçut plus que des ruines à la place du fort qu'il avait élevé, qu'il ne retrouva plus un seul de ses malheureux compatriotes, qu'il s'attendait à voir si heureux de son retour! Il lui fut impossible de connaître les causes ni les auteurs de cet affreux désastre. Les soupçons planèrent sur Guacanagari, mais sans qu'on pût acquérir la preuve de sa trahison. La douleur qu'en ressentit Colomb vint encore s'accroître des dissensions qui éclatèrent parmi les Espagnols.

La première pensée du vice-roi avait été d'élever un nouveau fort sur les ruines de l'ancien; mais, craignant que le climat ne fût insalubre, il longea les côtes pour trouver un endroit plus favorable, et, ayant abordé dans un lieu qu'il jugea propice à ses desseins, il fit débarquer tout son monde. Un camp fut établi autour d'un beau bassin; on dressa le plan d'une ville, qu'il nomma Isabelle, et bientôt les travaux furent en pleine activité.

Après avoir assis sa petite colonie, Colomb songea à explorer l'intérieur de l'île, qu'il ne connaissait point encore; il espérait y trouver les montagnes de Cibao, d'où les Indiens tiraient leur or. Il envoya à la découverte une petite caravane sous les ordres d'un de ses plus intrépides capitaines, et elle revint bientôt apportant une assez grande quantité d'or, et faisant de merveilleux récits sur la beauté du pays et la douceur de ses habitants.

Quelque temps après, Colomb partit lui-même pour l'intérieur avec quatre cents hommes bien armés, afin d'imposer au terrible cacique qui régnait sur les montagnes de Cibao et dont le nom seul jetait l'effroi parmi les Indiens. Il emmena avec lui les ouvriers et les munitions nécessaires pour la construction d'un fort qu'il voulait élever dans ces montagnes. Sa petite armée sortit de la ville en ordre de bataille, enseignes déployées, au son des tambours et des trompettes. Le second jour, parvenus au sommet d'un rocher escarpé qu'ils n'avaient pu gravir qu'en s'y frayant une route, ils crurent voir devant eux la terre promise, tant était magnifique la perspective qui se déroulait à leurs yeux. Au dessous d'eux se déployait une plaine immense, sillonnée par

mille petites sources qui se croisaient en tout sens et y entretenaient une verdure et une fraîcheur perpétuelles; çà et là, à travers des palmiers d'une hauteur prodigieuse et d'énormes acajous, on apercevait des villages et des hameaux nombreux encadrés dans des bosquets bigarrés des couleurs si variées de la végétation tropicale. Les Espagnols ne pouvaient se lasser de contempler cette délicieuse contrée, qui semblait réaliser l'idée qu'ils s'étaient faite du paradis terrestre, et qu'ils nommèrent la *Vega Real*.

L'armée entra dans la plaine au son d'une bruyante musique. On peut s'imaginer la surprise des Indiens quand ils entendirent pour la première fois résonner les tambours et les trompettes, quand ils virent sortir de leurs montagnes, enseignes déployées, cette troupe de guerriers dont les armes lançaient des éclairs. Les chevaux surtout leur inspiraient une admiration mêlée de frayeur. Las Casas rapporte qu'ils s'imaginèrent d'abord que le cavalier et sa monture ne faisaient qu'un seul être, et ils étaient saisis d'étonnement quand ils voyaient un homme descendre de cheval. A l'approche des Espagnols, il s'enfuyaient dans leurs maisons, et leur simplicité était telle qu'ils se croyaient parfaitement en sûreté lorsqu'ils avaient barricadé leurs portes avec quelques roseaux.

Après deux jours de marche à travers cette plaine délicieuse, où chaque site présentait le luxe sauvage et sublime d'une nature encore vierge, ils arrivèrent au pied d'une chaîne de montagnes fort élevées. C'étaient les montagnes d'or de Cibao, le but de leur excursion, l'objet de tous leurs rêves. Le lendemain ils entrèrent sur le territoire de ce pays fortuné. Ici pourtant ce n'était plus la riante nature de la Véga; de toutes parts on n'apercevait que des rochers stériles. Mais on se consola bientôt de cette aridité en voyant briller dans tous les ruisseaux de nombreuses paillettes d'or. Colomb ne douta plus que ce pays ne renfermât plusieurs mines : il résolut donc d'y établir une forteresse, et pour cela il choisit une riante situation sur une éminence presque entièrement entourée par une petite rivière dont les eaux étaient d'une éclatante pureté et dans le lit de laquelle il trouva des morceaux de jaspe et d'autres pierres curieuses, et des blocs du plus beau marbre.

Mœurs des habitants d'Haïti. Croyances et superstitions. Danses, Ballades.

Laissons Colomb poursuivre ses plans d'établissements, pour nous occuper quelques instants des naturels, de ces peuples si simples et si bons, dont la confiante hospitalité devait être si cruellement payée.

Les habitants d'Haïti avaient quelques croyances, mais vagues et simples comme leurs mœurs. Ils croyaient à un être suprême, immortel, tout-puis-

sant et invisible, qui habitait le ciel; ils lui donnaient une mère, mais point de père. Dans leurs prières, ils ne s'adressaient jamais directement à lui, mais à des divinités inférieures nommées *Zemés*, placées comme des médiatrices entre le ciel et la terre. Chaque cacique avait son Zemé, dont il conservait l'image dans un temple particulier et qu'il consultait dans toutes ses entreprises. Cette image était le plus souvent quelque monstre hideux grossièrement sculpté en bois ou en pierre. Chaque famille, chaque individu avait aussi son Zemé particulier, ou génie protecteur. Ils les plaçaient dans toutes les parties de leurs maisons ou les gravaient sur leurs meubles; ils leur attribuaient le gouvernement de toutes choses, et pensaient que leur influence s'étendait sur les saisons et les éléments.

Les Indiens avaient leurs *butios*, ou prêtres, qui prétendaient avoir des rapports intimes avec les Zemés. Ils pratiquaient des ablutions et des jeûnes rigoureux; ils respiraient la poudre d'une certaine herbe qui leur causait une ivresse momentanée, et pendant cette sorte de délire ils assuraient avoir des visions et s'entretenir avec les Zemés, qui leur dévoilaient l'avenir ou leur enseignaient l'art de guérir les malades. Leur corps était entièrement peint ou tatoué de différentes espèces de Zemés, que les Espagnols regardaient comme autant de figures du diable.

On n'a conservé les détails que d'une seule de leurs cérémonies religieuses. Quand le cacique voulait célébrer une fête en l'honneur de son Zemé, il en faisait partout annoncer le jour. Ses sujets accouraient de toutes parts, et se formaient en une longue procession, les hommes et les femmes mariées parés de leurs plus beaux ornements, et les jeunes filles entièrement nues. Le cacique marchait en tête, frappant sans relâche sur une espèce de tambour. Lorsqu'ils étaient arrivés à la porte du temple, le cacique s'asseyait sur le seuil, ne cessant de faire résonner son tambour jusqu'à ce que toute la procession fût entrée. Les femmes portaient en chantant des corbeilles remplies de fleurs et de gâteaux, et les butios recevaient les offrandes en poussant des hurlements. Ils rompaient les gâteaux après les avoir présentés au Zemé, et en distribuaient les morceaux aux chefs de famille, qui les gardaient toute l'année avec le plus grand soin, comme des préservatifs contre tous les accidents. Puis les femmes chantaient des airs nationaux en l'honneur du Zemé ou de leurs anciens caciques, et la cérémonie se terminait par une invocation au dieu, pour le prier de protéger la nation.

Chaque cacique avait encore trois idoles, qui étaient en grande vénération parmi leurs sujets; ce n'étaient que de simples pierres. Elles avaient chacune leur vertu particulière : l'une fécondait les grains, l'autre faisait accoucher les femmes sans douleur, la troisième gouvernait le soleil et la pluie.



Hespanola

Ces peuples n'avaient sur la création que des idées confuses; ils croyaient leur île la plus ancienne de toutes. Ils pensaient que le soleil et la lune étaient sortis d'une caverne que l'on voit encore aujourd'hui à quelques lieues du Cap-Français. Cette caverne est très profonde et très élevée, mais fort étroite; elle n'est éclairée que par l'entrée et par une ouverture pratiquée dans la voûte, et c'est par là que sont sortis le soleil et la lune. Cette grotte renfermait deux idoles, et elle était en grande vénération parmi les habitants, qui y faisaient de fréquents pèlerinages, et s'y rendaient en chantant et en dansant pour porter des offrandes aux Zemés qu'ils voulaient implorer.

Les hommes, suivant eux, étaient sortis d'une autre caverne, les grands par une large ouverture, les petits par une étroite crevasse. Ils avaient été long-temps sans femmes; mais, un jour qu'ils se promenaient sur les bords d'une source, ils aperçurent au milieu d'un bocage de jolis animaux : c'étaient des femmes. Lorsqu'ils voulurent s'en emparer, elles leur glissèrent des mains comme des anguilles, sans qu'il leur fût possible de les saisir. Enfin certains hommes, dont les mains étaient plus rudes et calleuses, parvinrent à prendre quatre de ces femmes, et ce furent elles qui peuplèrent le monde.

Tant que les hommes habitèrent cette caverne, ils n'osaient en sortir que la nuit, car le soleil les changeait en pierres ou en arbres. Il y eut un cacique nommé Vaganiona qui envoya un de ses gens à la pêche; celui-ci oublia l'heure, et, s'étant laissé surprendre par le soleil, il fut métamorphosé en un oiseau dont la voix est si mélodieuse que les Castillans l'avaient pris pour le rossignol. Chaque année, à la même époque, on l'entend la nuit déplorer son triste sort en sons lamentables; et c'est pour cela qu'il ne chante que dans les ténèbres.

Les Haïtiens ont aussi une tradition sur le déluge universel, et elle n'est pas moins bizarre que les précédentes.

Il y eut jadis dans l'île un cacique redoutable qui tua son fils unique pour avoir conspiré contre lui. Il rassembla ensuite ses os et les renferma dans une gourde, pour les conserver, suivant l'usage de ces peuples. Quelque temps après, le cacique et sa femme, voulant contempler les restes de leur fils, ouvrirent la gourde; mais, à leur grand étonnement, ils en virent sortir plusieurs poissons de différentes grosseurs. Le cacique se hâta de refermer la gourde et la plaça sur sa hutte, se vantant d'y tenir la mer en prison et d'avoir du poisson tant qu'il en voudrait. Mais quatre frères jumeaux qui avaient entendu parler de cette gourde, poussés par un sentiment irrésistible de curiosité, voulurent, pendant l'absence du cacique, essayer de voir ce qu'elle renfermait. Dans leur empressement, ils la laissèrent tomber par terre. Elle

se brisa, et il en sortit un torrent impétueux, entraînant dans son cours des dauphins, d'énormes requins, de monstrueuses baleines. Ce torrent ne cessa de couler que lorsqu'il se fut répandu par toute la terre et qu'il eut formé l'Océan, ne laissant à découvert que le sommet des montagnes, qui sont les îles actuelles.

Les habitants d'Haïti avaient une singulière manière de traiter les malades et les morts. Dès qu'on désespérait de la vie d'un cacique, on l'étranglait par respect, pour lui épargner la honte de mourir comme tout le monde. Quand un homme du peuple était à la dernière extrémité, on l'étendait dans son hamac, on mettait à sa tête du pain et de l'eau, et on le laissait ainsi mourir ; ou bien on le portait devant le cacique, et si celui-ci voulait y consentir, on faisait au malade l'honneur de l'étrangler. Lorsqu'un cacique était mort, on ouvrait son corps et on le faisait sécher au feu pour le conserver. De tout autre on ne gardait que la tête ou quelque membre.

Ils avaient une idée vague de l'existence de l'âme après sa sortie du corps. Les morts apparaissaient pendant la nuit, ou même pendant le jour à des voyageurs isolés; ils s'avançaient comme pour les attaquer, mais dès qu'on faisait signe de les frapper, ils s'évanouissaient, et l'on ne frappait que les arbres et les rochers. Souvent ils se mêlaient parmi les vivants, et on les reconnaissait à leur manque de nombril. Aussi les Indiens, dans la crainte de ces apparitions, redoutaient de se trouver seuls dans l'obscurité.

Ils croyaient à un lieu de délices où les esprits des bons, après leur mort, allaient se réunir à leurs ancêtres et à tous ceux qu'ils avaient aimés. Là ils jouissaient éternellement de tous les plaisirs qui avaient fait leur bonheur sur la terre, vivant sous de frais ombrages, au milieu des plus belles femmes, et se nourrissant de fruits délicieux. Chaque peuplade assignait à ce séjour de délices le lieu plus particulièrement chéri de sa province; la plupart, cependant, s'accordaient à le placer sur les bords d'un lac, dans une délicieuse région de la partie occidentale de l'île, où se trouvaient les plus belles vallées, produisant en abondance un fruit délicat appelé *mamey*, de la grosseur d'un abricot. Les naturels pensaient que les âmes demeuraient cachées pendant le jour sur le sommet inaccessible des montagnes, et que, la nuit, elles en descendaient pour manger le mamey : aussi se gardaient-ils bien d'y toucher, de peur de priver de leur aliment favori les âmes de leurs ancêtres et de leurs amis.

La danse, à laquelle les Indiens se livraient avec tant de passion, n'était pas seulement pour eux un amusement ; c'était souvent des cérémonies d'un caractère mystérieux. Comme celles de tous les peuples du nouveau monde, leurs danses, par des signes que les initiés seuls pouvaient comprendre, espèces

d'hiéroglyphes en action, représentaient les principaux événements de leur histoire, les entreprises qu'ils méditaient, leurs chasses, leurs combats. En les exécutant, dit un historien, ils chantent des ballades nommées *areytos*, qui se transmettent de génération en génération et qui célèbrent les exploits de leurs ancêtres. Comme nos ménestrels ont coutume de chanter en s'accompagnant sur la harpe ou sur la guitare, ainsi les Indiens chantent et dansent en frappant sur une sorte de tambour de basque fait d'une écaille de certains poissons. Ils ont aussi des ballades d'amour, des lamentations de deuil, et toujours l'air est en harmonie avec ce qu'ils veulent exprimer.

Quand un cacique mourait, ils célébraient dans un chant funèbre les principaux événements de sa vie, et ce sont ces ballades qui forment leur histoire. Quelques unes, d'un genre grave et sacré, contenaient leurs traditions, les fables et les superstitions dont ils composaient leur croyance religieuse. Les butios les apprenaient aux fils des caciques, qui seuls avaient le droit de les chanter devant le peuple dans les fêtes solennelles.

Telles étaient les mœurs de ces premiers habitants d'Haïti, si simples et si heureux dans leur simplicité. C'est ainsi qu'ils passaient leur vie dans une oisiveté complète, couchés sous leurs ombrages odorants, ou se livrant à la danse ou à quelques autres jeux. Et qu'avaient-ils besoin de travailler? Chez eux régnait un printemps continuel; leurs rivières abondaient en poissons, leurs bocages en oiseaux de toute espèce, et leurs arbres étaient toujours chargés de fleurs et de fruits délicieux. Et puis parmi eux tout était commun, on n'y connaissait pas le *mien* et le *tien*.

A ce tableau tracé par tous les voyageurs, qui ne plaindrait ces pauvres *sauvages*, comme on les appelait, en songeant à la destinée que leur prépare la civilisation européenne, à eux qui l'accueillent avec tant de confiance et une si généreuse hospitalité.

La Jamaïque. Curieuse manière de pêcher la tortue. Visite d'un cacique et de sa famille. Hostilités de Caonabo. Stratagème d'Ojeda, il enlève Caonabo. Ligue des caciques. Grande bataille.

Colomb laissa une petite garnison dans le fort de Saint-Thomas, et se hâta de retourner à Isabella, afin de s'y préparer à partir pour de nouvelles découvertes, selon les ordres de sa cour. Son but était de poursuivre la reconnaissance des côtes de Cuba, qu'il croyait être le continent asiatique. Et puis toutes les fois qu'il montrait de l'or aux habitants de ces côtes, tous indiquaient le midi, et semblaient vouloir faire entendre par leurs signes qu'il y avait de ce côté quelque grande île où ce métal abondait. Il avait pensé que ce pouvait être Babèque, île imaginaire décrite par quelques crédules géo-

graphes comme la source de l'or, et dont la pensée le poussait sans cesse à de nouvelles courses.

D'abord il découvrit la Jamaïque, qui le frappa par la beauté de ses montagnes et de ses forêts, et par le grand nombre de villages dont elle était couverte. A l'approche de la flotte, une multitude de canots remplis de sauvages peints de diverses couleurs et ornés de plumes s'avancèrent à sa rencontre. L'attitude de ces hommes était menaçante; ils brandissaient leurs lances en poussant de grands cris, et ce ne fut pas sans peine que Colomb put aborder pour réparer un de ses vaisseaux. Il prit donc le parti de retourner à Cuba, et bientôt après il se trouva engagé dans un groupe d'îles qu'il nomma le *Jardin de la Reine*. La richesse de leur végétation, les parfums que la brise en apportait, l'éclatant plumage des oiseaux que l'on voyait se jouer dans les bocages, semblaient répondre aux descriptions qu'on avait faites de l'Orient, et contribuèrent à entretenir Colomb dans son erreur.

Un jour la petite flotte rencontra des pêcheurs qui employaient pour prendre des tortues un singulier expédient : ils avaient un poisson à peu près de la grosseur d'un hareng, et dont la tête était garnie de nombreux suçoirs, à l'aide desquels il s'attachait si fortement à sa proie qu'il était impossible de lui faire lâcher prise. Ils lui nouaient à la queue une corde déliée, d'environ cent brasses de long, et le laissaient nager librement. Il se tenait ordinairement à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'il aperçût sa proie; alors, plongeant avec rapidité, il enfonçait ses suçoirs dans la partie inférieure de l'écaille de la tortue, et ne lâchait sa victime, quelque grosse qu'elle fût, que lorsque les pêcheurs les avaient amenés tous les deux hors de l'eau. On dit qu'ils pêchent ainsi jusqu'à des tortues de cent livres.

L'amiral, voyant toujours fuir sans pouvoir jamais l'atteindre l'objet de ses chimériques espérances, reconnaissant d'ailleurs que l'état de ses vaisseaux ne lui permettait pas de pousser plus loin ses recherches, se décida, à son grand regret, à revenir à Hispaniola. Il se dirigea donc vers la Jamaïque, et passa une nuit dans une de ses baies. Le lendemain matin il allait mettre à la voile, lorsqu'il vit s'avancer du milieu des îles trois canots, dont l'un, très grand, était orné de peintures et sculptures. Il portait un cacique et sa famille, composée de sa femme, de deux filles, de deux fils et de cinq frères. L'aînée des filles paraissait avoir dix-huit ans; elle était très bien faite et avait des traits agréables. Toutes deux étaient nues, mais leur maintien était plein de pudeur. Sur la proue du canot un porte-étendard, la tête surmontée d'une touffe de belles plumes, revêtu d'une espèce de manteau aussi de plumes de diverses couleurs, portait une bannière blanche. Deux Indiens ayant des bonnets de plumes de formes et de couleurs pareilles, et le visage peint de la mê-

me manière, frappaient sur des tambourins; deux autres, coiffés de bonnets de plumes vertes artistement tressés, tenaient des trompettes d'un beau bois noir, d'un travail remarquable. Il y en avait encore six autres, aussi chamarrés de plumes, qui semblaient attachés au cacique.

Ils s'approchèrent du vaisseau amiral, et le cacique monta à bord avec toute sa suite. Il était orné de tous les insignes de la royauté. Sa tête était ceinte d'un diadème de petites pierres de diverses couleurs, mais principalement vertes, disposées avec beaucoup de symétrie, séparées de distance en distance par de grandes pierres blanches, et réunies sur le front par une large attache d'or. Il portait deux plaques d'or aux oreilles, et une autre suspendue à un collier de grains blancs; une ceinture de pierres semblables à celles de sa couronne complétait sa parure. Sa femme avait à peu près les mêmes ornements, et, en outre, un petit tablier de coton, et deux bandes de coton autour des bras et des jambes. La plus jeune des filles était sans ornement; l'aînée portait une ceinture de petites pierres, a laquelle etait suspendu un tissu de coton très étroit, brodé de pierreries.

Le cacique distribua des présents à tous les matelots, et dit à Colomb que les merveilleux récits qu'on lui avait faits l'avaient décidé à quitter son pays pour le suivre avec toute sa famille, afin d'aller rendre hommage à son roi puissant, et voir les royaumes dont on racontait tant de prodiges. Colomb, songeant aux dangers que courraient au milieu de ses matelots des gens si simples et si ignorants, ne put se résoudre à les emmener. Il répondit donc au cacique qu'ayant encore beaucoup d'îles à visiter, il reviendrait le prendre sur ses vaisseaux avant de retourner dans son pays. Et le cacique, apres lui avoir fait des adieux pathétiques, reprit tristement le chemin de ses états.

A son retour à Isabella, Colomb y retrouva tout dans le plus grand désordre. De cruelles maladies s'etaient déclarées parmi les Espagnols et avaient encore augmenté leurs mauvaises dispositions. Pendant l'absence de Colomb, ils s'étaient portés envers les naturels à toutes sortes d'excès, et toutes les peuplades s'étaient armées contre eux. Colomb eut facilement raison de ces faibles guerriers. Un seul restait à soumettre, le plus redoutable ennemi des Espagnols, Caonabo, le terrible cacique de Cibao. C'était un homme d'un courage et d'une audace à toute épreuve. Doué de talents naturels pour la guerre, et d'une intelligence supérieure à celle des autres sauvages, il n'avait pu voir tranquillement l'île envahie par des étrangers. Mais depuis que le fort Saint-Thomas s'était élevé au milieu de ses états, sa fureur ne connaissait plus de bornes : il jura de le détruire de fond en comble.

Il rassembla donc dix mille guerriers, armés de massues, d'arcs et de lances durcies au feu, et, s'avançant en silence au milieu d'épaisses forêts qui déro-

baient ses mouvements à tous les yeux, il arriva à l'improviste au pied de la forteresse, qu'il avait espéré surprendre. Mais il avait affaire à plus fin que lui. Cinquante hommes seulement défendaient la forteresse; mais ils avaient à leur tête un jeune gentilhomme nommé Ojeda, sur la valeur et les exploits duquel les historiens des premières découvertes racontent des merveilles. Grâce à sa vigilance, Caonabo trouva l'ennemi prêt à le recevoir.

Trompé dans son attente, le rusé cacique résolut de réduire les Espagnols par la famine, et il les tint pendant trente jours étroitement bloqués. Mais il se rebuta plus vite que la garnison. Ojeda, avec une prodigieuse activité, déjouait tous ses artifices, inventait mille stratagèmes pour le fatiguer; il le harcelait par des sorties continuelles, où il lui tuait beaucoup de monde. Chaque jour ses forces diminuaient, et par les attaques meurtrières des assiégés, et par la désertion des Indiens, peu habitués aux longues expéditions. Il fut donc forcé de renoncer à son entreprise, et il leva le siége, plein d'admiration pour la valeur et les prouesses d'Ojeda.

Ce premier échec ne décourage point l'infatigable Caraïbe; il conçoit même des projets plus vastes et plus hardis. C'est à Isabella qu'il veut s'attaquer. Il a remarqué la faiblesse de la colonie; il sait que la division règne parmi ses ennemis; il y a beaucoup de malades, et la plupart des hommes valides sont disséminés dans l'île. C'est le moment d'agir : il va former une ligue entre tous les caciques pour attaquer les blancs partout où ils se trouveront, et les massacrer jusqu'au dernier.

Colomb, qui connaissait l'habileté de ce formidable cacique, n'était pas sans inquiétude sur ses projets. Il sentait le danger d'une guerre avec un ennemi rusé et féroce, dans un pays sauvage, au milieu d'épaisses forêts et de montagnes inaccessibles; et pourtant il ne pouvait laisser ses établissements sans cesse exposés aux attaques de ce chef audacieux. Ojeda vint le tirer de cet embarras, en lui offrant de s'emparer par surprise de Caonabo, et de le lui amener vivant.

Il choisit parmi les hommes les plus vigoureux et les plus intrépides dix cavaliers bien montés, et il se dirigea vers les états de Caonabo. Le cacique avait rencontré plus d'une fois Ojeda sur le champ de bataille; sa force prodigieuse, son adresse et son agilité surprenantes lui avaient inspiré pour ce guerrier la plus grande estime. Aussi lui fit-il le meilleur accueil. Ojeda lui dit qu'il venait de la part du chef des Espagnols lui apporter des paroles de paix et de magnifiques présents. Il fit tous ses efforts pour le déterminer à se rendre avec lui à Isabella afin d'y conclure un traité avec Colomb; il lui promit même pour le tenter la cloche de la chapelle, cette cloche qui causait tant d'étonnement aux Indiens. Quand ils l'entendaient et qu'ils voyaient les Espa-

gnols se diriger aussitôt vers la chapelle, ils s'imaginaient que la cloche parlait, et que les blancs s'empressaient d'obéir à ses ordres.

Persuadé par des offres si séduisantes, Caonabo consentit à se rendre à Isabella; mais, sous prétexte de sa dignité, il se fit accompagner d'une nombreuse escorte de cavaliers. Ojeda connaissait l'astuce profonde du chef caraïbe, et redoutait de sa part quelque sinistre projet. Il eut donc recours à un stratagème bien digne de son caractère aventureux et entreprenant, et que l'on serait tenté de prendre pour une fable, s'il n'était raconté, presque dans les mêmes termes, par tous les historiens contemporains.

Pendant une halte, il montra à Caonabo des menottes d'un acier si poli qu'elles paraissaient être d'argent. Il lui dit que c'était un des ornements dont se paraient les rois de Castille dans les grandes solennités, et qu'il était chargé de les lui offrir en présent. Il lui proposa de se retirer à l'écart pour revêtir ces ornements, de monter sur son cheval, et de venir ainsi richement paré s'offrir à l'admiration de ses sujets. Le cacique, passionné comme tous les Indiens pour les colifichets brillants, flatté surtout de l'idée de monter sur un de ces animaux si redoutés de ses compatriotes, donna dans le piége, et suivit Ojeda accompagné de quelques uns des siens. Alors on l'aida à monter en croupe derrière Ojeda, et on lui attacha solidement les menottes aux pieds et aux mains; puis ils vinrent caracoler au milieu des sauvages, qui ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant leur cacique monté sur un animal qui leur inspirait tant de frayeur. Ojeda manœuvra de manière à gagner du terrain, et se jeta brusquement dans une forêt dont les arbres le dérobèrent aux yeux de l'armée. Ses compagnons se précipitèrent à sa suite, et tirèrent leurs épées, menaçant Caonabo de l'en percer s'il faisait la moindre résistance. Ils l'attachèrent au corps d'Ojeda, puis s'enfuirent à toute bride dans la direction d'Isabella, où ils arrivèrent après une course de plus de cinquante lieues à travers d'épaisses forêts et des montagnes escarpées.

La joie de Colomb fut extrême en se voyant maître du seul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enfermé dans sa propre maison, en lui laissant néanmoins ses fers. La fierté de Caonabo ne l'abandonna point dans sa captivité. Il regardait l'amiral avec une sorte de dédain, tandis qu'il témoignait les plus grands égards à Ojeda. Loin qu'il parût lui garder rancune pour le stratagème qui lui avait ravi sa liberté, son admiration semblait au contraire s'en être accrue. Un jour Colomb lui demandant la raison d'une conduite si étrange : « C'est, lui répondit le cacique, que tu n'as pas osé venir toi-même m'enlever au milieu de mes sujets, et que ton officier a eu plus de cœur que toi. » Un ennemi si fier parut dangereux jusque dans les fers, et l'amiral résolut de l'envoyer en Espagne. On l'embarqua sur un navire prêt à faire voile, qui

périt avec plusieurs autres dans la traversée. Ainsi finit ce malheureux cacique, que son courage rendait digne d'un meilleur sort.

Cependant l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'île entière, et les trois frères de ce prince avaient réuni une nombreuse armée dans la Vega Real. Dans l'état de faiblesse où se trouvait la colonie, l'amiral ne put mettre sur pied que deux cents hommes environ et vingt cavaliers. Il emmena en outre vingt limiers, qui, par leurs aboîments et leurs cruelles morsures, inspiraient aux Indiens autant de frayeur que les chevaux, et à plus juste titre.

Quand les éclaireurs eurent appris aux Indiens l'approche de leurs ennemis, ils envoyèrent des espions pour en connaître le nombre. Ces peuples, qui n'étaient pas forts sur le calcul, employaient une manière de compter simple comme tous leurs usages, mais qui n'eût pas été toujours praticable : c'était de mettre à part autant de grains de maïs qu'ils apercevaient d'hommes ou d'objets qu'ils voulaient compter. Lors donc que les espions revinrent avec une seule poignée de maïs, les caciques sourirent de pitié, pensant qu'ils n'auraient qu'à paraître pour disperser une si faible armée ou l'écraser sous leurs masses innombrables. On porte en effet leur nombre à cent mille. Les deux armées se rencontrèrent près du lieu où fut bâti depuis San-Iago. Le combat ne fut pas long. L'infanterie espagnole, divisée en plusieurs pelotons, s'avança au bruit éclatant des tambours et des trompettes, et, cachée en partie par les arbres, fit une décharge générale qui jeta tout d'abord la confusion dans les rangs des Indiens. Ces malheureux, qui la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, furent frappés d'une terreur panique en voyant tomber des files entières de leurs compagnons qu'ils croyaient frappés par le tonnerre. Ojeda, fondant sur eux avec sa cavalerie, s'ouvrit un large chemin à travers ces faibles bataillons. Foulés aux pieds des chevaux, assaillis d'une grêle de balles et de coups de sabres, les Indiens furent frappés d'horreur en se voyant attaqués par des limiers féroces qui, leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlements, les étranglaient ou les renversaient et déchiraient en pièces leurs corps nus et sans défense. Un grand nombre restèrent sur le champ de bataille, les autres s'enfuirent sur les rochers les plus escarpés en poussant des cris lamentables.

Colomb pendant huit ou dix mois continua ses courses militaires dans les différentes parties de l'île où quelques ennemis s'agitaient encore, et imposa à toutes ces peuplades un tribut, soit en or, soit en coton.

Ainsi l'esclavage étreignit de ses lourdes chaînes ces peuples jusque là si libres, si heureux; ainsi s'évanouit leur bonheur : plus de paisible sommeil, pendant les brûlantes heures du jour, sur les bords du lac, à l'ombre des palmiers touffus; plus de jeux sous les bosquets odorants, plus de chansons,

plus de danses au son joyeux du tambourin ; maintenant l'esclavage, la douleur et le pénible travail.

Disgrâce de Colomb. Découverte des mines d'or de la Hayna. Aventures romanesques de Miguel Diaz ; ses amours avec une jeune cacique.

Pendant que Colomb travaillait à affermir la domination de son souverain dans ces nouvelles contrées, de puissants ennemis le desservaient auprès du roi, cherchant à inspirer sur sa conduite et ses projets les plus injustes soupçons. Ce fut au point qu'on envoya pour prendre connaissance des affaires un certain Aguado, qui se conduisit avec la plus révoltante arrogance. Mais l'amiral sut conserver une admirable modération.

Après des informations faites dans les formes les plus rigoureuses, le commissaire se disposait à repartir pour l'Espagne quand une violente tempête brisa dans le port les navires qui l'avaient amené. Il ne restait plus dans le nouveau monde que deux caravelles que Colomb avait fait construire depuis peu. Il offrit noblement le choix d'une des deux à son adversaire ; mais il déclara qu'il monterait l'autre pour aller plaider lui-même sa cause au tribunal incorruptible de ses maîtres et leur rendre compte de ses nouvelles découvertes.

Comme il attendait le moment favorable de mettre à la voile, on vint lui apporter la plus heureuse nouvelle qu'il pût recevoir. On avait découvert dans l'île une mine qui donnait les plus belles espérances. Cette découverte est attribuée à une aventure fort romanesque. Un jeune Aragonais, nommé Miguel Diaz, ayant blessé en duel un de ses camarades, s'était enfui de la colonie, et, après avoir erré quelque temps à l'aventure, il était arrivé dans une bourgade de la côte méridionale, où s'élève aujourd'hui Saint-Domingue, et y avait été très bien accueilli par les naturels. Le pays était gouverné par une Indienne, qui s'éprit bientôt du plus vif amour pour le jeune Espagnol. Diaz, de son côté, ne fut point insensible à sa tendresse ; ils s'unirent, et vécurent quelque temps très heureux ensemble.

Cependant le souvenir de sa patrie et de ses amis venait souvent attrister Miguel, et quelquefois son ennui était tel que la crainte seule du châtiment pouvait le retenir. Sa jeune épouse n'avait point tardé à remarquer sa tristesse, et son amour clairvoyant en eut bientôt deviné la cause. Elle chercha donc tous les moyens de le retenir auprès d'elle, et elle ne crut pouvoir mieux faire que d'attirer les Espagnols dans son pays. Connaissant leur passion pour l'or, elle apprit à Diaz qu'il s'en trouvait des mines fort riches dans les environs, et lui conseilla d'engager ses compatriotes à quitter le climat insa-

lubre d'Isabella pour venir habiter les riches contrées qu'elle gouvernait.

Diaz, s'étant assuré par lui-même de l'existence et de la richesse de ces mines, ayant en outre remarqué que le pays était sous tous les rapports bien préférable aux environs d'Isabella, résolut d'en aller donner avis à la colonie, espérant que d'aussi bonnes nouvelles lui obtiendraient son pardon. Il ne s'était point trompé. Le gouverneur partit lui-même pour explorer ces pays avec Diaz et une troupe de cavaliers bien armés; après quelques jours de marche ils arrivèrent à une grande rivière nommée Hayna, et sur ses bords ils trouvèrent de l'or en plus grande quantité qu'ils n'en avaient encore rencontré.

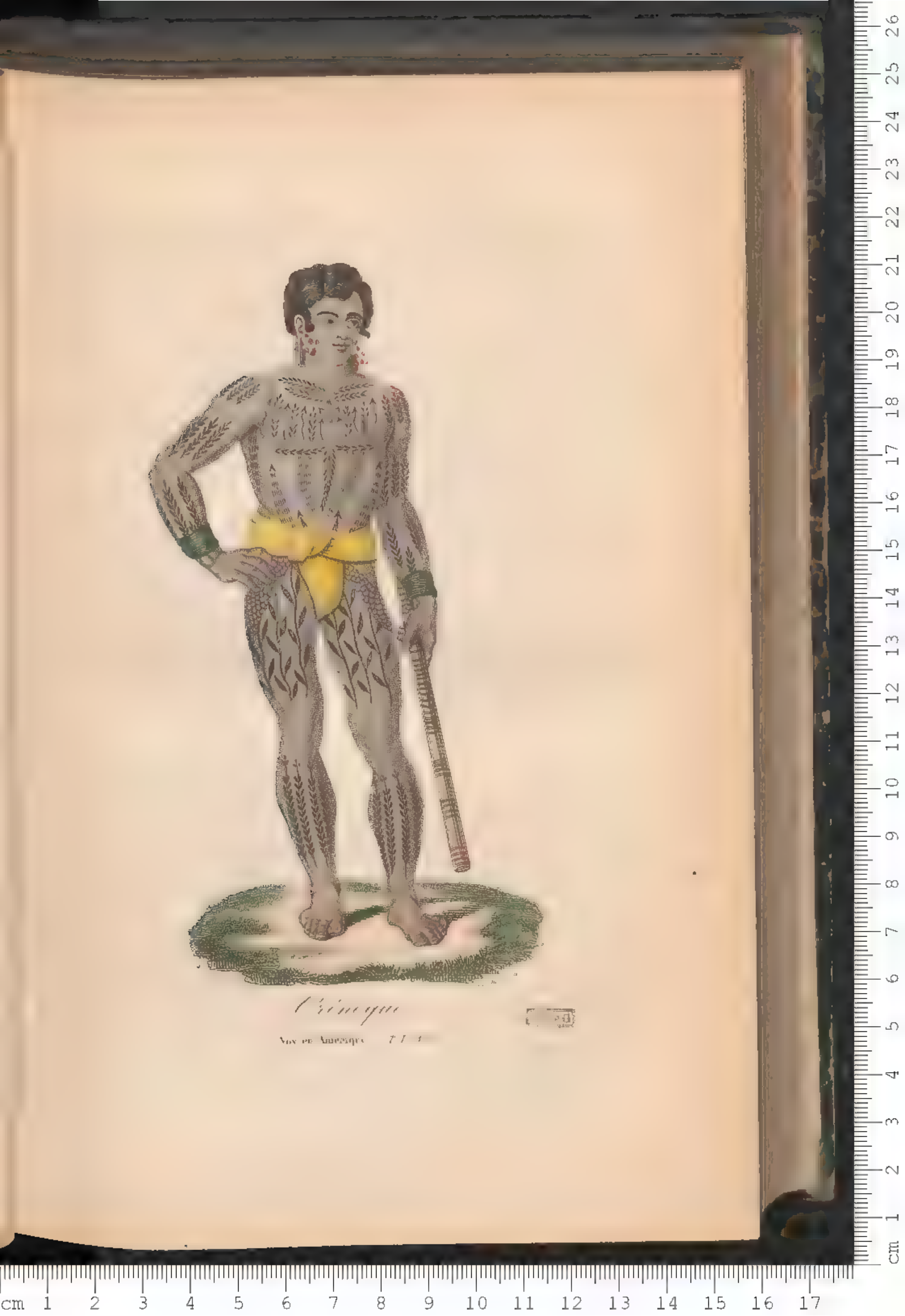
Diaz, noblement récompensé, demeura fidèle à la jeune cacique, et en eut, dit-on, deux enfants.

L'amiral fut transporté de joie en apprenant ces nouvelles. Son imagination, si prompte à s'enflammer, s'abandonna de nouveau à ses brillantes chimères : Hispaniola devait être l'ancien Ophir, et les mines de la Hayna les mines d'où Salomon avait tiré tout l'or du temple de Jérusalem. Il ordonna donc de construire une forteresse sur les bords du fleuve et de commencer aussitôt l'exploitation.

Troisième voyage. — Découverte du continent. Naturels. Iles des Jardins. Americ Vespuce.

En dépit de l'envie et de la malignité, Colomb reçut en Espagne l'accueil le plus flatteur, et dès qu'il eut rendu compte de ses derniers travaux, il ne s'occupa plus que des préparatifs d'un troisième voyage. Il rencontra alors une foule d'obstacles que lui suscitaient ses ennemis, mais il sut les vaincre par sa force de caractère et sa patience à toute épreuve, et, le 30 mai 1498, il partit avec une escadre de six navires, emmenant avec lui une petite armée, des artisans et une trentaine de femmes.

Dans les derniers jours de juillet, en longeant les côtes de la Trinité, qu'il découvrit dans ce voyage, Colomb aperçut au sud une terre à laquelle il donna le nom d'Isla-Santa, ne se doutant guère que ce pût être la terre ferme, ce continent qu'il poursuivait de ses plus ardents désirs. C'étaient les plaines de l'Orénoque. Il alla jeter l'ancre vers la pointe sud-ouest de la Trinité qui se rapprochait le plus de la terre qu'il venait de découvrir. A leur arrivée, un canot monté par une vingtaine d'Indiens s'approcha des vaisseaux jusqu'à la portée de l'arc, les hêlant dans une langue que personne ne put comprendre. Colomb aurait bien désiré les interroger; mais on eut beau faire briller à leurs yeux les plus jolis colifichets, rien ne put les déterminer à s'approcher davantage : ils restèrent deux heures immobiles à contempler les vaisseaux, tou-



Orinoque

Voy. en Amérique T. I.

jours prêts à s'enfuir si l'on faisait le moindre mouvement. Cependant ils étaient assez proches pour qu'on pût les examiner à l'aise. D'une taille dégagée, d'un teint plus blanc que les sauvages qu'on avait vus jusque alors, ils avaient autour de la tête des bandes de coton, et un tissu semblable, orné de figures coloriées, les couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils étaient armés d'arcs et de flèches, et portaient même des boucliers.

Colomb, se rappelant la passion des Indiens pour la danse, pensa que la musique aurait peut-être, pour les attirer, plus de puissance que les présents. D'après ses ordres, tandis qu'un Espagnol chantait au son du tambourin et d'autres instruments, les mousses se mirent à danser à la manière des sauvages. Mais les Indiens n'eurent pas plus tôt entendu cette harmonie que, la prenant pour le signal des hostilités, ils se mirent en défense et firent pleuvoir une grêle de flèches autour des vaisseaux. Les Espagnols y répondirent par quelques coups d'arbalètes, qui terminèrent bientôt cette scène bizarre. L'amiral se dirigea alors sur la côte qu'il avait aperçue au sud, et vint jeter l'ancre près d'une rivière dont les bords fertiles portaient des traces de culture. Le rivage se couvrit bientôt d'une foule de naturels, et ceux qui avaient des canots, enhardis par les signes d'amitié que leur faisait la flotte, vinrent avec confiance à bord des vaisseaux. Ces Indiens étaient d'une taille élevée et bien prise; leur démarche était pleine d'aisance. Ils avaient les reins et la tête ceints de bandes de coton peintes des plus vives couleurs. Les femmes étaient entièrement nues. L'odorat paraissait être chez eux le sens le plus aigu, celui par lequel ils jugeaient plus sûrement : ils flairaient tout, jusqu'aux barques, et même les matelots; mais l'odeur du cuivre surtout paraissait avoir pour eux quelque chose d'extrêmement agréable; aussi après les grelots c'était ce métal qu'ils préféraient.

Colomb apprit d'eux que leur pays s'appelait Paria, et que plus loin il était très peuplé. Il prit quelques guides et se dirigea du côté qu'ils lui avaient indiqué. Arrivé à une pointe qu'il nomma l'Aiguille, il s'arrêta dans un pays d'un aspect enchanteur. Les habitations étaient disséminées dans des bosquets chargés de fleurs et de fruits. Au tronc des arbres s'entrelaçaient des ceps de vignes pliant sous le poids d'énormes grappes, et sur les branches voltigeaient des milliers d'oiseaux du plus éclatant plumage. L'air y était doux et parfumé, et des sources limpides, serpentant dans les bocages, y entretenaient une verdure et une fraîcheur perpétuelles. Colomb donna à cette délicieuse région le nom de Jardins.

Les habitants accoururent au devant de l'amiral, ayant à leur tête le cacique, qui emmena les Espagnols dans sa maison et leur y servit un repas composé de fruits exquis et de différents breuvages, les uns blancs, faits avec du

maïs et ressemblant assez à la bière; d'autres, verts et vineux, qu'ils exprimaient des fruits. Ils traitèrent leurs hôtes avec une extrême affabilité. Ils avaient presque tous autour du cou des plaques et des colliers d'or. Mais ce qui éveilla surtout la cupidité des Espagnols, ce fut la vue des perles que les hommes portaient en bracelets, et dont beaucoup de femmes avaient des colliers. Avec quelques grelots et des morceaux de cuivre, ils les obtinrent facilement de ces bons sauvages, qui se faisaient un grand plaisir de donner à leurs hôtes tout ce qu'ils paraissaient désirer, et ils en emportèrent pour une valeur considérable.

La vue de ces richesses enflamma l'imagination de Colomb, et, toujours persuadé qu'il était sur une île, il se hâta de se remettre en route pour en faire le tour et arriver à l'endroit où, selon les indications des naturels, il croyait que les perles abondaient. Il trouva sur la côte d'excellents ports et plusieurs caps auxquels il donna successivement des noms. Mais plus il avançait, plus les terres semblaient se développer et s'étendre, et bientôt il ne lui fut plus possible de douter qu'il ne touchât le continent. Il en fit la déclaration formelle le mercredi 1er août 1498. Quelque envie qu'il eût de poursuivre une reconnaissance dont il espérait les plus vastes résultats, il fut obligé d'y renoncer pour le présent, car bientôt il se trouva engagé dans des détroits difficiles; et, contraint par l'épuisement de ses provisions et le mauvais état de ses vaisseaux, tourmenté lui-même par de cruelles maladies, il revint sur ses pas, et fit voile pour Hispaniola, où il arriva le 30 août, après avoir découvert dans la traversée les îles de la Conception et de l'Assomption, et celles de Margarita et de Cubagua, célèbres depuis pour la pêche des perles.

Pendant qu'à travers tant de dangers Colomb tentait la reconnaissance du continent américain, précisément à la même époque on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait si cher. Le bruit de ses nouvelles découvertes s'était répandu en Espagne. Un adroit aventurier, Alonzo de Ojeda, le même que nous avons vu se distinguer dans les premières expéditions, surtout par l'enlèvement de Caonabo, crut pouvoir profiter de circonstances qu'il jugea favorables à son ambition. Il était le favori de l'évêque de Badajoz, surintendant des affaires de l'Inde. Il obtint sans peine la communication des documents que l'amiral avait envoyés sur ses derniers travaux, et la permission d'armer une petite flotte pour marcher à de nouvelles conquêtes par la route qu'avait tracée Colomb. Il prit pour pilote Juan de la Cosa, homme d'expérience et de résolution, et élève de l'amiral, qu'il avait accompagné dans son premier voyage. Améric Vespuce, riche négociant florentin, qui avait d'assez grandes connaissances en géographie et en marine, fit les frais de l'armement. La flotte partit le 20 mai 1499, et vingt-sept jours après, guidée par les cartes de Colomb, elle

découvrit le continent, dont elle visita les côtes sur une grande étendue. Améric Vespuce écrivit une relation de ce voyage, où il eut soin de ne jamais parler que de lui, comme s'il eût été le seul intéressé, le chef de l'entreprise. On commença dès lors à donner son nom aux contrées méridionales du nouveau continent, et on l'étendit ensuite à la totalité. Ainsi l'intrigue et la jalousie ravirent à la couronne de gloire de Colomb l'un de ses plus beaux fleurons, et ce n'est que long-temps après que, par une tardive et bien faible reparation, l'on donna son nom à une province de ce vaste pays.

L'adelantado. Behechio. La belle Anacoana. Brillante réception faite à l'adelantado. Jeux. Festins.

Colomb, en quittant Hispaniola, y avait laissé pour gouverneur son frère don Barthélemy avec le titre d'adelantado. Celui-ci prit immédiatement des mesures pour exécuter les ordres du vice-roi relativement aux mines découvertes par Diaz, et se rendit sur les lieux avec une nombreuse suite. Il s'occupa sans relâche de l'érection d'une forteresse à laquelle il donna le nom de Saint-Christophe, que les ouvriers changèrent en celui de *Tour-d'Or*, à cause de la grande quantité de grains d'or qu'ils avaient trouvés en creusant les fondations. Il s'occupa ensuite de chercher un endroit propice pour un port de mer, et jeta, près de l'embouchure de l'Ozema, les fondements d'une ville qui devint Saint-Domingue. De là l'actif et infatigable adelantado partit pour visiter les domaines de Behechio, l'un des principaux chefs de l'île, le cacique de Xaragua, cette délicieuse province où les Indiens plaçaient leurs Champs-Elysées. Il savait que Behechio avait près de lui sa sœur Anacoana, la veuve du terrible Caonabo, qui, malgré la ruine de son mari, n'avait conçu pour les Espagnols que des sentiments d'admiration, les regardant comme des êtres surnaturels. Ce fut la connaissance des dispositions bienveillantes de cette princesse et de son ascendant sur l'esprit de son frere qui décida Barthélemy à entreprendre cette expédition.

Il rencontra Behechio sur les confins de ses états, à la tête d'une troupe nombreuse, armée d'arcs, de flèches et de lances. Etait-il venu pour s'opposer à l'entrée des Espagnols sur son territoire, et leur aspect formidable l'aurait-il dissuadé d'opposer une folle résistance, c'est ce que l'on ignore. Quoi qu'il en soit, il s'avança au devant de l'adelantado avec des demonstrations amicales, et sur l'assurance que celui-ci était dans des intentions pacifiques, il congédia son armée, et dépêcha des messagers pour ordonner les préparatifs d'une réception digne de l'hôte qui lui faisait l'honneur de le visiter. Après avoir traversé de vastes et fertiles contrées tributaires de Behechio, ils aperçurent une grande ville située près de la côte, dans une région délicieuse ; c'était la résidence du roi.

A leur approche, trente femmes de la maison du cacique vinrent au devant d'eux, chantant des ballades et dansant en agitant des branches de palmier. Les femmes mariées portaient des tabliers de coton brodé qui leur descendaient sur le genou. Les jeunes filles étaient entièrement nues; une bandelette ceignait leur front, et leurs cheveux flottaient sur leurs épaules; elles étaient belles et bien faites; elles avaient la peau douce et fine, et le teint d'un brun clair fort agréable. Elles se prosternèrent aux genoux de Barthélemy et lui présentèrent avec grâce leurs branches de palmier. Après elles venait Anacoana, étendue sur une petite litière portée par six Indiens. Comme les autres femmes, elle avait un tablier de coton bigarré de différentes couleurs. Sa tête, son cou et ses bras étaient ornés de guirlandes de fleurs.

Anacoana était une des plus belles femmes de l'île, comme semblait l'indiquer son nom, qui signifiait fleur d'or. Elle était douée d'une intelligence bien supérieure à celle de ses compatriotes, et elle s'était fait une grande réputation par la composition de ballades pleines de charme et de sentiment. Elle accueillit l'adelantado avec une grâce et une affabilité toutes particulières.

Barthélemy et ses officiers furent conduits à la maison du cacique, où on leur avait préparé un grand festin. Pendant deux jours qu'ils restèrent dans cette ville, Behechio leur donna tous les jeux et les fêtes qu'il put imaginer pour les amuser. Le plus remarquable de ces divertissements fut ce que nous appelons une petite guerre. Deux pelotons d'Indiens, armés d'arcs et de flèches, et entièrement nus, entrèrent dans une grande place et commencèrent une escarmouche. Mais, s'animant par degrés, ils combattirent bientôt avec tant de chaleur qu'il y en eut quelques uns de tués et beaucoup de blessés, ce qui parut accroître encore le plaisir que les Indiens prenaient à ce spectacle. L'adelantado fut obligé d'intervenir pour faire cesser le combat.

Quand les fêtes furent terminées, Barthélemy expliqua au cacique le but de son voyage. Behechio promit de bonne grâce de payer le tribut qu'on lui demandait, et envoya l'ordre à ses vassaux de semer à cet effet une grande quantité de coton.

Quelques mois après son retour dans la colonie, l'adelantado reçut avis du cacique de Xaragua qu'il était prêt à lui livrer le tribut dont ils étaient convenus. Il chargea don Diègue, son frère, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua, et il s'y rendit lui-même par terre afin de recevoir le premier hommage que les caciques rendaient à l'Espagne. Il fut accueilli, comme la première fois, avec une espèce d'enthousiasme; de toutes parts les Indiens accouraient au devant de lui et lui offraient des présents. Il trouva réunis dans la maison de Behechio trente caciques, qui avaient apporté une grande quan-

tité de coton et des provisions de toute espèce, d'autant plus précieuses que les vivres commençaient à manquer dans la colonie. Les jeux et les festins se succédèrent sans interruption en l'honneur de l'adelantado jusqu'à l'arrivée de la caravelle. C'était le premier bâtiment d'Europe qui paraissait dans ces parages. Anacoana, dont la demeure n'était située qu'à deux lieues de la mer, voulut aller voir le grand canot de ses amis. Elle avait fait préparer sur le rivage un logement fort bien meublé, où Barthélemy ne fut pas peu surpris de trouver, entre autres ornements, des siéges de bois artistement travaillés. Rien ne peut égaler l'étonnement et l'admiration que manifesta la veuve de Caonabo à la vue de la caravelle, et la joie avec laquelle elle accueillit la proposition qu'on lui fit d'aller à bord. Un canot richement orné l'attendait au rivage; mais elle préféra monter dans la chaloupe de l'adelantado. A leur approche la caravelle fit une décharge d'artillerie. Ce tonnerre au milieu des éclairs et de la fumée jeta l'épouvante parmi les Indiens; mais Anacoana, remarquant le calme de l'adelantado, fut la première à rassurer ses femmes, qui, dans leur frayeur, voulaient se précipiter à la mer, et monta gaîment sur la caravelle, dont elle ne pouvait se lasser d'admirer tous les détails.

L'adelantado, ayant ainsi, par des mesures adroites et conciliatrices, amené l'une des plus riches provinces de l'île à se soumettre volontairement, prit congé du bon cacique et de sa sœur, qui ne se consola de son départ qu'en lui faisant promettre qu'il reviendrait bientôt. Malheureuse et trop bonne Anacoana!..... Mais comment aurait-elle pu prévoir le sort cruel que lui préparaient un jour ces blancs auxquels elle offrait une si franche, une si cordiale hospitalité.

Retour à Hispaniola. Déplorable état de la colonie. Conduite odieuse de Bobadilla. Colomb est chargé de chaînes.

Il était temps que Colomb arrivât à Hispaniola. L'adelantado avait été vaincu par la révolte, et il était obligé de se tenir enfermé dans Isabella. L'île était parcourue en tout sens par des bandes de séditieux qui semaient partout l'effroi sur leur passage. Hispaniola, cette île si riche et si belle, sur laquelle Colomb avait fondé tant d'espérances et qui ne devait être pour lui qu'un sujet continuel de tourments et d'inquiétude, Hispaniola était en proie à la plus déplorable anarchie. Les guerres et les séditions avaient interrompu le travail des mines et la culture de la terre, et tari ainsi toutes les sources de richesse. Toutes ces bourgades naguère encore si animées, où les Espagnols avaient été reçus avec une si touchante hospitalité, où ils s'étaient vus presque adorés comme des divinités bienfaisantes, étaient maintenant désertes et silencieu-

ses. Ceux de leurs habitants qu'avaient épargnés la faim et l'épée erraient dispersés dans les montagnes. Ces vallées que quatre ans auparavant les Espagnols avaient trouvées si riantes, si parfumées de fleurs et de fruits, n'offraient plus que des scènes de deuil et de dévastation. Partout on ne voyait plus que misère et souffrance.

Colomb essaya d'abord de tous les moyens de douceur pour ramener les séditieux au devoir; il alla même, pour s'épargner les horreurs d'une guerre d'Espagnols contre Espagnols, jusqu'à accepter les conditions les plus humiliantes pour sa fierté. Partout il crut devoir pour l'exemple punir de mort quelques uns des plus coupables. Cette juste sévérité lui fut reprochée comme une cruauté par ses implacables ennemis, qui ne laissaient échapper aucune occasion de ruiner son crédit et de déverser sur ses projets les plus odieuses insinuations. Sa déposition fut décidée à la cour d'Espagne, et l'on fit partir Bobadilla avec les titres d'intendant de justice et de gouverneur général.

Le nouveau gouverneur mit à la voile à la fin de juin 1500, et le 23 août il arriva en vue de Saint-Domingue. Le lendemain de son arrivée, après avoir entendu la messe avec une grande ostentation de piété, il fit proclamer les lettres patentes qui le constituaient gouverneur général du nouveau monde avec un pouvoir illimité, et il se fit remettre, non sans quelque peine, les clefs de la citadelle.

Colomb apprit bientôt ce qui se passait à Saint-Domingue, et ce qu'on lui dit de la conduite de Bobadilla lui sembla si étrange qu'il pensa que ce ne pouvait être que quelque aventurier effronté. Il rassembla donc le peu de troupes qui se trouvaient près de lui, espérant avoir promptement raison de ce nouvel ennemi. Mais en route il rencontra un alcade qui lui signifia les pouvoirs de Bobadilla. L'amiral supporta cette humiliation avec sa fermeté habituelle, et se hâta de se rendre à Saint-Domingue pour s'entendre avec le nouveau gouverneur.

Quelle ne fut pas sa surprise en arrivant d'apprendre que Bobadilla s'était logé dans sa maison, qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux et tout ce qu'il possédait! Il n'avait pas eu le temps d'en demander raison, qu'il fut arrêté et chargé de chaînes, ainsi que ses frères. Bobadilla commença alors une longue instruction où déposèrent les ennemis les plus acharnés de l'amiral, et qui se termina par un arrêt de mort. Pourtant il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un homme revêtu de si hautes dignités; il le fit partir pour l'Espagne avec toutes les pièces de la procédure.

Cependant les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude sur leur sort; la brutalité avec laquelle on les avait traités était peu faite pour les rassurer.

Lorsque Villejo, chargé de les conduire en Espagne, alla prendre l'amiral pour le faire embarquer : « Villejo, lui dit-il tristement, où me conduisez-vous? — Au vaisseau sur lequel nous allons nous embarquer, Monseigneur. — Nous embarquer! Serait-il vrai? Villejo, ne me trompez-vous pas? — Par votre vie, Monseigneur, j'ai ordre de vous conduire en Espagne. » L'infortuné avait cru marcher à l'échafaud : ces paroles lui rendirent tout son courage.

En sortant du port, Villejo, dont le noble caractère s'était révolté à la vue de tant d'affronts, voulut lui ôter ses fers : « Non, dit-il avec une noble fierté : c'est au nom de Leurs Majestés qu'on m'en a chargé, on ne me les ôtera que par leur ordre, et je les conserverai ensuite comme un monument de la reconnaissance dont on a payé mes services. » Et il le fit ainsi; il les garda suspendus dans son cabinet, et il voulut qu'après sa mort ils fussent enfermés avec lui dans son cercueil.

L'arrivée de Colomb chargé de chaînes produisit en Espagne la plus pénible sensation; des murmures d'indignation éclatèrent de toutes parts. Ce fut aussi avec une surprise et un mécontentement extrêmes que le roi et la reine apprirent l'étrange abus que l'on avait fait de leur autorité en se portant à des violences qui les déshonoraient. Ils envoyèrent aussitôt l'ordre de mettre sur-le-champ les trois frères en liberté et de les traiter avec les plus grands égards. En même temps ils écrivirent à Colomb dans les termes les plus affectueux pour lui exprimer leurs regrets des mauvais traitements qu'il avait soufferts, et ils lui firent compter deux mille ducats pour qu'il pût se rendre à Grenade, où était alors la cour. Il y fut reçu avec la plus grande considération, et on lui promit de le réintégrer dans tous ses biens, dans tous ses honneurs et priviléges.

Cruautés des Espagnols envers les Indiens. Ovando. Odieuse Trahison. Mort d'Anacoana.

On avait promis à Colomb la destitution de Bobadilla. Bientôt on reçut d'Hispaniola des plaintes nouvelles qui hâtèrent la réalisation de cette promesse. Le roi et la reine furent saisis d'indignation en apprenant la manière cruelle dont les naturels étaient traités sous son gouvernement. Eux si libres jusque là, si heureux dans leur île, dont la fécondité ne réclamait aucun travail, il leur fallait à présent se courber du matin jusqu'au soir sous les plus pénibles travaux, et au moindre prétexte, des châtiments barbares leur étaient infligés. Il n'y avait pas de cruautés que ces infortunés n'eussent à souffrir de la part de leurs maîtres inhumains. Ces misérables, qui pour la plupart étaient sortis des cachots de la Castille, se donnaient dans la colonie des airs

de nobles seigneurs. Ils ne pouvaient sortir qu'accompagnés d'un train nombreux de domestiques. S'ils voyageaient, le trot des mules ou des chevaux eût été trop fatigant pour des gens si délicats; il fallait que les naturels les portassent sur leurs épaules dans des espèces de hamacs, tandis que d'autres tenaient au dessus de leur tête des parasols de feuilles de palmier pour les garantir du soleil, et agitaient des éventails de plumes pour les rafraîchir. Et ils faisaient ainsi de longues routes, sans s'inquiéter de la fatigue de leurs porteurs, sans prendre garde que le sang ruisselait de leurs épaules déchirées. Et quand ces insolents parvenus arrivaient dans un village, tout ce qui flattait leur caprice, ils s'en emparaient, gaspillant ce qu'ils ne pouvaient emporter, forçant les caciques à danser devant eux pour amuser leurs seigneuries, enlevant leurs filles et leurs parentes pour en faire leurs servantes ou leurs concubines. Et à la moindre résistance, au plus léger mouvement d'humeur, c'était le fouet, c'était la bastonnade, c'était la mort!

Mais ce ne sont là que des jeux. Ecoutez le vénérable Las Casas, qui raconte ce qu'il a vu, et dont on ne peut révoquer en doute la véracité. C'est au conseil des Indes qu'il s'adresse :

« Les Espagnols, montés sur de beaux chevaux, armés de lances et d'épées, n'avaient que du mépris pour des ennemis si mal équipés; ils en faisaient impunément une horrible boucherie. Ils ouvraient le ventre des femmes enceintes pour faire périr leur fruit avec elles; ils faisaient entre eux des gageures à qui fendrait un homme avec plus d'adresse d'un seul coup d'épée, ou à qui lui enlèverait la tête de meilleure grâce de dessus les épaules; ils arrachaient les enfants des bras de leur mère, et leur brisaient la tête en les lançant contre des rochers.... Pour faire mourir les principaux de ces nations, ils élevaient un échafaud de perches. Après les y avoir étendus, ils allumaient sous l'échafaud un petit feu pour faire mourir lentement ces malheureux, qui rendaient l'âme en poussant d'horribles hurlements, pleins de rage et de désespoir. Je vis un jour quatre ou cinq des plus illustres de ces insulaires qu'on brûlait de la sorte. Comme les cris effroyables qu'ils jetaient dans les tourments incommodaient un capitaine espagnol et l'empêchaient de dormir, il commanda qu'on les étranglât promptement. Mais l'officier chargé de cet ordre, ne voulant point se priver du plaisir de les faire griller tout à son aise, se contenta de leur mettre un bâillon afin de les empêcher de crier.. »

On ne peut arrêter ses regards sans horreur sur de pareils tableaux; la nature se révolte aux détails de ces cruautés. Elles furent telles que, douze ans à peine après la découverte de l'île, plus d'un million de ses habitants avaient péri victimes de leur barbarie, et que ce peuple si inoffensif disparut bientôt complétement de la surface de la terre.

Ferdinand et Isabelle comprirent qu'il était de leur dignité de ne pas laisser subsister plus long-temps un pareil ordre de choses. Ils s'occupèrent donc de trouver un homme qui pût y apporter un prompt et sûr remède. Leur choix se fixa sur Nicolas de Ovando, qui partit le 13 février 1502, avec la flotte la plus nombreuse qu'on eût encore envoyée dans le nouveau monde. A peine était-il en mer qu'il fut assailli par une horrible tempête, et l'un de ses plus grands vaisseaux périt avec 120 passagers.

Ovando parvint d'abord par la douceur et de sages mesures à rétablir un peu l'ordre dans la colonie; mais bientôt, cédant à de perfides conseils, il se laissa entraîner dans la voie de la rigueur et surpassa en barbarie tout ce que l'on avait encore vu.

Quelque artisan de malheurs parvint à lui persuader que les Indiens de Xaragua tramaient un complot contre les Espagnols. Sans se donner la peine d'approfondir ces insinuations dénuées d'ailleurs de tout fondement, il résolut de prévenir cette conspiration par un affreux stratagème. Il partit donc pour cette province à la tête de trois cents fantassins et soixante-dix cavaliers, sous prétexte de faire une simple visite d'amitié à Anacoana.

A cette nouvelle, la sœur de Behechio appela près d'elle tous ses caciques tributaires afin qu'ils l'aidassent à recevoir dignement le gouverneur, et se porta au devant de lui accompagnée d'un nombreux cortége. Les Espagnols furent reçus avec la même pompe qui avait accueilli l'adelantado lors de sa première visite. Pendant plusieurs jours, les jeux, les fêtes, se succédèrent; Anacoana se multipliait pour procurer à ses hôtes de nobles divertissements. Tous ces soins, tout ce dévoûment, ne purent détourner Ovando de ses funestes projets. Il proposa à la reine de Xaragua une fête à la manière espagnole, et il lui fit entendre qu'elle l'honorerait en y paraissant entourée de toute sa noblesse. Anacoana, sans défiance, retint ses trois cents vassaux, et leur donna, le jour fixé pour la fête, un grand repas, à la vue d'une multitude immense qu'avait attirée la nouveauté du spectacle. Toute sa cour se trouvait réunie dans une vaste salle dont le toit était soutenu par de nombreux piliers, et située près de la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols s'étaient avancés en ordre de bataille comme pour commencer la joute qui avait été annoncée. L'infanterie avait occupé, comme sans préméditation, toutes les avenues de la place; la cavalerie arriva ensuite ayant en tête le gouverneur général. A un signal convenu la salle du festin est envahie, et la cavalerie se précipite sur les Indiens sans défense, les foulant aux pieds des chevaux, les abattant à grands coups d'épée, sans pitié pour l'âge ni pour le sexe, et en fait une effroyable boucherie. Pendant ce temps les fantassins, qui s'étaient précipités dans la salle, s'emparèrent des caciques avant

qu'ils n'eussent eu le temps de se reconnaître, les attachèrent aux poteaux qui soutenaient le toit, et mirent le feu à la maison. Anacoana, destinée à des traitements plus honteux, fut chargée de chaînes et conduite à Saint-Domingue, où, après les plus cruelles tortures, elle fut ignominieusement pendue. Les massacres n'en restèrent pas là ; pendant six mois les Espagnols, sous prétexte d'étouffer les insurrections, mirent tout à feu et à sang, jusqu'à ce que enfin ils furent assouvis et jugèrent le bon ordre suffisamment établi, et en commémoration de ce triomphe, ils fondèrent une ville qu'ils nommèrent Sainte-Marie de la Vraie-Paix !

Quatrième voyage. — Horrible tempête. Enorme lingot d'or. Exploration des côtes du continent. Singulière conduite des habitants de Cariari.

Cependant Colomb supportait avec peine l'inaction dans laquelle il languissait depuis près d'un an. Le bruit des découvertes des Portugais et des conquêtes de Vasco de Gama s'était répandu dans toute l'Europe, et les merveilles qu'on en racontait avaient enflammé Colomb d'une noble émulation. Il brûlait de découvrir un détroit qui pût unir le nouveau monde avec les riches contrées qu'avaient conquises les Portugais. Après bien des démarches, il finit par obtenir l'autorisation d'armer une petite flotte, et, le 9 mai 1502, il partit pour son quatrième et dernier voyage, emmenant avec lui son frère Barthélemy, et Fernando, son plus jeune fils.

Colomb avait soixante-six ans quand il partit pour cette périlleuse expédition. Les fatigues et les souffrances morales avaient ruiné sa santé et courbé son corps, et pourtant il avait conservé dans son maintien cette noblesse et cette majesté qui le faisaient remarquer dans les beaux temps de sa gloire. Mais ses facultés intellectuelles avaient conservé toute leur énergie, comme le prouve assez l'ardeur avec laquelle il entreprit dans un âge aussi avancé l'expédition la plus aventureuse.

Constamment favorisée par les vents, la petite escadre toucha le 15 juin aux îles Caraïbes. De là Colomb fit voile vers Saint-Domingue dans l'intention d'y échanger un de ses vaisseaux, en mauvais état. En arrivant à l'entrée du port, il trouva la flotte qui avait amené Bobadilla prête à mettre à la voile. L'ex-gouverneur se disposait lui même à partir sur l'un des plus grands vaisseaux, qu'il avait chargé d'une immense quantité d'or, produit des revenus de la couronne sous son administration. On remarquait parmi ces richesses un énorme lingot d'or vierge dont les chroniques espagnoles font les plus merveilleux récits. Il avait été découvert par un esclave sur les bords d'un ruisseau, et ses maîtres, dans leur ivresse, avaient fait tuer un porc qu'ils servirent à leurs amis sur ce

grain, et il se trouva assez grand pour le tenir tout entier. Bobadilla l'avait acheté pour Leurs Majestés. On assure qu'il pesait 3,600 écus d'or.

Colomb envoya demander à Ovando la permission d'entrer dans le port pour s'y mettre à l'abri contre un orage dont de sûrs pronostics lui faisaient craindre l'approche. Cette permission lui fut refusée. Vivement peiné d'un refus aussi dur, l'amiral n'en voulut pas moins sauver du danger la flotte qui était prête à partir. Il fit donc prier Ovando d'en retarder de quelques jours le départ, l'assurant de nouveau que des signes de plus en plus certains pronostiquaient l'approche d'une violente tempête. On se rit de ses prédictions et Bobadilla leva l'ancre.

A peine avait-il atteint la pointe orientale d'Hispaniola qu'un effroyable ouragan éclata sur la flotte, brisant, engloutissant tout. Le vaisseau que montaient Bobadilla et les plus violents ennemis de Colomb périt avec tout son équipage, son beau lingot d'or et tous ces trésors acquis par tant d'injustices et de cruautés. Jamais la mer n'avait englouti tant de richesses. La plupart des bâtiments furent submergés, les autres regagnèrent Saint-Domingue dans un délabrement complet; un seul put continuer sa route, c'était le plus petit de la flotte, c'était celui qui portait les débris de la fortune de Colomb, ramassés par ordre d'Isabelle pour lui être restitués.

La nouvelle de ce terrible événement répandit la consternation dans les deux mondes; on le regarda comme un juste châtiment du Ciel pour les indignes traitements que l'on avait fait subir à Colomb, et les regrets furent universels, surtout quand on apprit les généreux avis qu'il avait donnés au gouverneur. Ainsi périt en un instant, dit un auteur, le fruit de tant de tyrannie et de violence : l'or fut englouti, et il ne resta plus que le souvenir des crimes qu'il avait coûté.

Pendant la tempête Colomb avait tenu sa petite escadre près de la côte et elle avait peu souffert. Dès qu'il fut en état de se remettre en mer, il dirigea sa course du côté de la terre ferme, et au bout de quelques jours, il découvrit l'île de Guanaga, tout près de la côte des Honduras. En approchant il aperçut un canot plus grand que tous ceux qu'il avait encore vus. Au milieu s'élevait une espèce de tente en feuilles de palmier, sous laquelle était assis un cacique avec sa famille. Vingt-cinq Indiens manœuvraient le canot, rempli d'une foule d'objets qui dénotaient un assez haut degré de civilisation.

Les Indiens ne manifestèrent aucune frayeur; ils s'approchèrent même sans hésiter de la caravelle de l'amiral. Colomb descendit dans le canot et examina avec le plus grand intérêt tout ce qu'il contenait. Il remarqua entre autres choses de petites haches en cuivre, des clochettes et d'autres objets du même métal; des vases artistement travaillés en terre, en marbre et en bois dur; des

pièces et des mantes de coton teintes en diverses couleurs, et une grande quantité de cacao, que les Espagnols ne connaissaient pas encore, et qui servait tout à la fois aux naturels de nourriture et de monnaie. Les hommes avaient des ceintures de coton; les femmes s'enveloppaient dans de larges mantes. Tous ces indices ne pouvaient laisser aucun doute sur la proximité de pays civilisés. Les Indiens apprirent à Colomb qu'ils venaient d'une riche contrée située à l'ouest, et l'engagèrent à se diriger de ce côté, en s'efforçant de lui faire comprendre la magnificence du peuple qui l'habitait. Si Colomb eût suivi cet avis, en un jour ou deux il arrivait à Yucatan, et la découverte du Mexique jetait un nouveau lustre sur ses dernières années. Mais toutes ses pensées ne tendaient alors qu'à découvrir un détroit pour arriver aux opulentes contrées de l'Inde.

Il gouverna donc vers la terre ferme, et après quelques lieues il découvrit le cap des Honduras. L'adelantado débarqua près d'une rivière qu'il nomma de la Possession, parce que ce fut sur ses bords qu'il prit possession du pays au nom des rois catholiques. Les naturels accoururent à l'approche des Espagnols, leur apportant des provisions de toute espèce, du pain de maïs, des poissons, des volailles, des légumes et des fruits de différentes sortes. La plus grande variété se faisait remarquer dans leur accoutrement. Quelques uns portaient de petites jaquettes de coton, quelques uns une ceinture seulement; d'autres étaient entièrement nus, ayant toutes les parties du corps couvertes de figures d'animaux empreintes au moyen du feu; un assez grand nombre avaient les cheveux tressés par devant. Les chefs étaient coiffés de bonnets de coton blanc ou de couleur. Les jours de fête ils se peignaient le visage en noir, ou se faisaient de grandes raies de diverses couleurs autour des yeux. Dans un endroit les habitants avaient les oreilles percées et en même temps si larges et si écartées qu'elles étaient hideuses, ce qui valut à cette côte le nom de côte de l'Oreille.

En quittant la rivière de la Possession, il longea la côte appelée aujourd'hui des Honduras, et pendant quarante jours il eut à lutter contre le temps le plus affreux. J'ai bien vu des tempêtes, dit-il dans une lettre, mais jamais je n'en ai vu de si longues ni de si violentes. C'était une tempête continuelle dans les cieux, de grosses pluies, des éclairs et des coups de tonnerre si épouvantables, qu'on se fût cru à la fin du monde. Les voiles se déchiraient, les cordages se rompaient, les vaisseaux se fendaient. Les provisions étaient toutes avariées, et les marins, brisés de fatigue, anéantis par la terreur, ne songeaient plus qu'à se disposer à la mort. Colomb lui-même souffrait horriblement de la goutte, et ses tourments s'accroissaient encore de l'inquiétude qui le dévorait. Plusieurs fois il se trouva si mal qu'il pensa que sa fin approchait. Enfin on parvint à un cap où la côte, faisant angle, tournait tout à coup au sud, et dès

qu'ils l'eurent doublé, un vent favorable enfla les voiles et ils purent voguer librement. En reconnaissance, l'amiral donna à ce cap le nom de *Gracias a Dios* (grâces à Dieu).

Colomb continua de longer les côtes, s'arrêtant le moins possible, brûlant du désir d'atteindre bientôt le but de son voyage, car ses vaisseaux étaient presque hors de service, et ses matelots n'avaient plus la force de manœuvrer. Un triste événement vint encore ajouter au découragement de son équipage : une de ses chaloupes, qui était allée chercher des provisions, périt dans une rivière qu'il nomma *del Desastro*, la rivière du Désastre. Force lui fut donc de s'arrêter, et, le 15 septembre, il jeta l'ancre entre une petite île et le continent, dans une situation ravissante. L'île était couverte de bosquets de palmiers, de cocotiers, de bananiers et d'autres arbres chargés des plus beaux fruits, et de doux parfums s'exhalaient des arbrisseaux odorants et des fleurs dont elle était émaillée. Colomb la nomma *la Huerta*, le Jardin : les naturels l'appelaient Quiribiri. On voyait s'élever à la distance d'une petite lieue, sur les bords d'une riviere, au milieu d'un riant paysage, un joli village nommé Cariari.

A la vue des vaisseaux, les habitants se rassemblèrent sur le rivage armés de flèches, de massues et de lances, et paraissaient se disposer à défendre vaillamment leur pays ; mais pendant deux jours les Espagnols restèrent tranquillement à bord, uniquement occupés de réparer leurs vaisseaux, sans faire mine de vouloir aborder. Quand les sauvages virent que ces êtres extraordinaires dont l'approche leur avait causé tant de frayeur ne songeaient point à leur faire de mal, la crainte fit place à la curiosité. Ils agitèrent leurs manteaux comme pour faire des signes de paix et engager les Espagnols à venir à terre ; bientôt même s'enhardissant, ils se jetèrent à la nage et s'approchèrent des vaisseaux, apportant des manteaux et des tuniques de coton, qu'ils offrirent aux Espagnols, ainsi que des ornements d'or qu'ils portaient au cou. Mais l'amiral défendit tout trafic, et il leur fit des présents sans vouloir rien accepter en échange, désirant leur donner une idée favorable de la générosité des blancs. La fierté de ces sauvages fut blessée de ce refus, et voulant rendre dédain pour dédain, ils jetèrent sur le rivage tous les cadeaux qu'ils avaient reçus, et les Espagnols les y retrouvèrent le lendemain.

Voyant que les étrangers persistaient à ne point descendre à terre, les Indiens employèrent tous les moyens qu'ils purent imaginer pour leur inspirer de la confiance. Une barque s'étant un jour approchée de la côte pour tâcher d'y faire de l'eau, un vieil Indien d'un aspect vénérable sortit d'un bosquet, agitant en signe de paix une bannière blanche, et conduisant deux toutes jeunes filles, dont le cou était orné de différents bijoux d'or. Le vieillard s'appro-

cha de la barque avec elles, et les remit aux mains des Espagnols, en cherchant à leur faire entendre que c'étaient des otages qui répondraient de leur sûreté. Les Espagnols débarquèrent alors avec confiance, et firent tranquillement leur provision d'eau : car tout le temps qu'ils furent à terre, les Indiens se tinrent à distance, évitant tout mouvement qui aurait pu leur inspirer de la défiance. Quand le vieil Indien vit que la barque s'apprêtait à partir, il fit signe d'emmener les jeunes Indiennes et se retira sans vouloir entendre aucune observation. En montant à bord, les jeunes filles ne témoignèrent ni chagrin ni alarmes de se voir entourées de gens qui devaient leur paraître si extraordinaires. Colomb, pour répondre à la confiance que lui avaient témoignée des sauvages, fit toutes sortes de bons traitements aux jeunes Indiennes, et après les avoir fait habiller, il les para de divers ornements, et les renvoya à terre. Mais la nuit était venue et le rivage était désert : il fallut donc les ramener aux vaisseaux, et elles y passèrent la nuit sous la protection de l'amiral. Le lendemain en les voyant revenir, en apprenant surtout le bon traitement qu'on leur avait fait, le vieillard témoigna la plus vive reconnaissance. Mais l'orgueil des sauvages avait été tellement blessé du refus qu'on avait fait de leurs présents qu'ils renvoyèrent les jeunes filles pour qu'elles rendissent aux Espagnols ceux qu'elles avaient reçus, et quelques instances qu'on leur pût faire, elles n'en voulurent garder aucun : et pourtant elles en avaient paru bien enchantées.

Le jour suivant, l'adelantado s'étant approché du rivage, deux Indiens s'avancèrent dans l'eau à sa rencontre, et, le saisissant dans leurs bras, ils l'enlevèrent de sa chaloupe et le portèrent jusqu'au rivage, où ils le firent asseoir avec beaucoup de cérémonies sur un banc de gazon. Barthélemy leur demanda des renseignements sur le pays qu'ils habitaient, et le notaire se disposa à dresser un procès-verbal de leurs réponses, apprêtant une plume, de l'encre et du papier. Mais à peine avait-il commencé à écrire que les Indiens s'étaient enfuis épouvantés, s'imaginant, à la vue de ces apprêts mystérieux, qu'on voulait jeter sur eux quelque charme magique. Après peu d'instants on les vit revenir avec précaution, lançant en l'air une poudre odorante dont ils brûlaient quelques grains en se plaçant de manière que le vent en poussât la fumée sur les Espagnols, dans l'intention sans doute de paralyser ainsi leurs sortiléges. Et ce fut aux intrépides Castillans à trembler à leur tour dans l'appréhension de quelque sorcellerie : car telle était encore la superstition de ce siècle que Colomb lui-même fut persuadé que les habitants de Cariari étaient de grands enchanteurs.

En parcourant les villages voisins, don Barthélemy trouva dans une maison plusieurs sépulcres. Dans l'un se trouvait un corps embaumé; un autre en

renfermait deux, enveloppés dans du coton, et si bien conservés qu'ils n'exhalaient aucune odeur. Ils étaient parés des ornements qu'ils avaient préférés pendant leur vie. Les tombeaux étaient ornés de peintures et de sculptures grossières représentant divers animaux ; sur quelques uns même on remarquait des figures informes par lesquelles on avait voulu représenter sans doute les héros qu'ils renfermaient.

Cruelle situation des Espagnols dans l'île de la Jamaïque. Mendez et Fieschi. Eclipse de lune. Stratagème de l'amiral. Retour et mort de Colomb.

En quittant Cariari, Colomb visita la côte de Veragua, et il la trouva si riche qu'il résolut d'y établir une colonie. Mais les attaques continuelles des habitants le forcèrent de renoncer à ce projet. Il lui fallut donc reprendre ses courses, qui devenaient de jour en jour plus pénibles, et il fut si maltraité par de continuelles tempêtes qu'il fut obligé de faire échouer ses navires à la Jamaïque, île encore sauvage, et qui offrait à peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré et depuis long-temps assiégé par les besoins et la maladie ; ses vaisseaux faisaient eau de tous côtés, et il manquait d'ouvriers pour les rétablir ; tout ce qu'il avait pu faire, c'était de les amarrer au port avec de bons câbles, et de faire construire deux barraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à Hispaniola n'était que de trente lieues ; mais, ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque, il fallait suivre les côtes, et alors il y avait deux cents lieues de route. Cependant, deux Castillans, Mendez et Fieschi, risquèrent ce périlleux voyage. Il n'y avait pas d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que d'obtenir des vaisseaux et des secours de Saint-Domingue. Les deux aventuriers castillans y arrivèrent après des fatigues inexprimables. Ovando retint long-temps Mendez sans prendre aucune résolution ; et ce ne fut que fatigué par ses instances qu'il lui accorda la permission de se rendre à la capitale. Mendez y acheta un navire, et, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque ; mais on lui suscita des difficultés qui retardèrent encore son départ, et dans l'intervalle, Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar avec une barque, pour aller prendre des informations certaines sur l'état de l'amiral et de son escadre.

On peut s'imaginer à quelle extrémité Colomb et ses gens étaient réduits par le retard du secours qu'ils attendaient depuis plus de six mois. La mauvaise qualité de nourriture et les fatigues d'une si rude navigation avaient réduit l'équipage à un état déplorable. S'ils avaient reçu quelque soulagement des habitants de la Jamaïque, il ne leur avait pas ôté la crainte de se voir aban-

donnés dans une île sauvage, et condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée, qui n'avait agi que faiblement sur les Castillans tant qu'ils avaient espéré quelque chose du voyage de Mendez et de Fieschi, produisit des mouvements séditieux lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance. Ils soupçonnèrent l'amiral de n'oser retourner à Hispaniola, dont on lui avait refusé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez et Fieschi que pour faire sa paix à la cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, et de s'embarrasser si peu du sort de tous ses gens qu'il n'avait peut-être fait échouer ses navires que pour faire servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeait chacun de penser à soi, et de ne pas attendre que le mal fût sans remède. Les plus violents ajoutèrent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colomb, ne ferait un crime à personne de les avoir quittés; que le ministre des Indes occidentales, leur ennemi, n'en recevrait pas plus mal ceux qu'il verrait arriver sans eux; et que la cour, persuadée enfin que personne ne pouvait vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur que les mécontents, ne gardant plus de mesure, s'assemblèrent le 2 janvier 1504, et prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères, dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux de l'escadre, et l'autre était trésorier militaire. L'amiral était retenu au lit par la goutte. L'aîné des Porras vint le trouver, et lui dit insolemment qu'on voyait bien que son dessein n'était pas de retourner sitôt en Castille, et que sans doute il avait résolu de faire périr tous les équipages. L'amiral répondit qu'il ne comprenait pas d'où pouvait lui venir cette idée; que tout le monde savait comme lui que, si l'on avait relâché dans cette île, et si l'on y était encore, c'était parce qu'on n'avait pas pu faire autrement; qu'il avait envoyé demander des navires au gouverneur d'Hispaniola, et qu'il ne pouvait rien faire de plus; qu'il n'était pas moins intéressé que tous les autres à retourner en Castille; que d'ailleurs il n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du conseil, et que, si l'on avait quelque parti favorable à proposer, il l'embrasserait avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison, Porras reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il était décidé à retourner en Castille, et que ceux qui ne voulaient pas le suivre pouvaient rester à la garde du Ciel. Il s'éleva aussitôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient, les uns, *Nous vous suivrons*; d'autres, *Castille, Castille*; et d'autres, *Capitaine, que ferons-nous?* Quelques uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colomb, ce mot : *Qu'ils meurent.* L'amiral voulut se lever, mais il ne put se

soutenir, et l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'adelantado parut, une hallebarde à la main, et se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, et, prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui représentèrent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix pirogues que l'amiral avait achetées des Américains, et pour s'y embarquer aussitôt, lui et tous les mutins, avec autant d'empressement et de joie que s'ils eussent été près de débarquer à Séville. Il ne resta guère avec les Colomb que leurs amis particuliers et les malades. L'amiral, les ayant fait assembler autour de lui, les excita, par un discours fort touchant, à prendre confiance au Ciel, et leur promit de se jeter aux pieds de la reine pour faire recompenser leur fidélité.

Dès le même jour, les séditieux prirent le chemin de la pointe orientale de l'île. Ils s'y arrêterent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels ils enleverent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'amiral, ou le tuer, s'il refusait de les satisfaire. Ils ajouterent qu'il était résolu de les exterminer, qu'il en avait usé de même avec les peuples de Véragua, et que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel etait de le prevenir. Lorsqu'ils se virent à l'extremite de l'île, ils entreprirent d'abord de traverser le golfe, sans faire réflexion que la mer était fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues que, leurs pirogues s'etant remplies d'eau, ils crurent les soulager en jetant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour ramer. Ces malheureux, voyant des épées nues et quelques uns de leurs compagnons deja étendus morts, sautèrent dans l'eau; mais après avoir nagé quelque temps, ils demanderent en grâce qu'on leur permit de se délasser par intervalles, en tenant le bord des pirogues. On ne leur répondit qu'en leur abattant les mains à coups de sabre, et plusieurs se noyèrent. Le vent augmentait, et la mer devint si grosse, que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur leur situation, et proposé plusieurs partis qui ne pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement et de désespoir, ils tenterent encore une fois le passage; mais la mer ne devenant pas plus calme, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tenterent de passer pour la troisieme fois, et leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors, abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, et ne doutant plus que Mendez et Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'île, et causèrent mille maux aux insulaires pour en tirer des vivres.

L'amiral était réduit à vivre aussi par le secours des Américains ; mais sa conduite était fort différente : il faisait régner parmi ses gens une exacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins, et par des exhortations paternelles. D'ailleurs il ne prenait jamais rien qu'en payant, et jusque alors il n'avait rien reçu des Américains qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ils n'étaient pas habitués à faire de grandes provisions, ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés, qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencèrent à s'éloigner, et les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Ses lumières astronomiques lui avaient fait prévoir qu'on aurait bientôt une eclipse de lune. Il fit dire à tous les caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt assemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement et de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis, et qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûte a ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir ? Quels dangers n'ont-ils pas courus en voulant passer à l'île d'Haïti, pendant que ceux que j'y ai envoyes ont traversé sans peine ! Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, et, pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez dès ce soir la lune rougir, s'obscurcir, et vous refuser sa lumière ; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

En effet, l'éclipse commença quelques heures après, et les barbares épouvantés poussèrent d'effroyables cris. Ils allèrent aussitôt se jeter aux pieds de l'amiral, et le conjurer de demander grâce pour eux et pour leur île. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice ; et, feignant de se rendre, il leur dit qu'il allait se renfermer et prier son Dieu, dont il espérait apaiser la colere. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, et les Américains recommencèrent à jeter de grands cris. Enfin, lorsqu'il vit reparaître la lune, il sortit d'un air joyeux pour les assurer que ses prières étaient exaucées, et que Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux, il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons et dociles, et qu'ils fourniraient des vivres aux chrétiens. Depuis ce jour, non seulement ils ne refusèrent rien aux Espagnols, mais ils évitèrent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'amiral, qu'il se formait sous ses

yeux un nouveau parti, qui l'aurait jeté dans de mortels embarras. Un apothicaire, nommé Bernardi, et deux de ses compagnons, Villatora et Zamora, avaient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentiments, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, et qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colomb. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste, si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir d'Hispaniola n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misère avait engagés dans cette conspiration. Le capitaine, nommé Diégo d'Escobar, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec Roldan Ximenès, et que l'amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission, parce qu'avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colomb, il l'avait jugé propre plus que personne à remplir exactement ses vues. Les ordres qu'il lui avait donnés portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colomb ni avec ceux qui les accompagnaient; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, et de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'amiral, afin de faire concevoir qu'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot; il fit débarquer un baril de vin et un porc; il fit appeler l'amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando; et, s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; et qu'en attendant, il le priait d'agréer cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un envoyé de ce caractère, et le misérable présent qu'il lui apportait. L'amiral s'aperçut aussitôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens; il les assembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyants, qui, jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencèrent à craindre que le dessein du gouverneur ne fût de laisser périr les Colomb et tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'amiral calmèrent la multitude; il se flatta même de pouvoir engager, par la même voie, les déserteurs à rentrer dans le devoir: il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venait de recevoir, et leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent; mais ses bontés furent mal reçues. Porras jura que de

sa vie il ne se fierait aux Colomb, et que, jusqu'à l'arrivée du secours, il continuerait de vivre dans l'indépendance; il ajouta que, si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui et pour sa troupe, et que, s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié; et qu'au reste, ses gens ayant été forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes et leurs marchandises, il convenait que l'amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur chef commun, la fureur des rebelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grâce, ils l'enlèveraient par force; et Porras, se tournant vers eux, leur dit que l'amiral était un cruel dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sortilége à la cruauté; que cette barque qui n'avait paru qu'un instant était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, et que, si la barque eût été réelle, il n'aurait pas manqué, dans l'extrémité à laquelle il était réduit, de s'y embarquer avec son fils et son frère; que le plus sûr était de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne et d'enlever tout ce qu'il y avait sur ses vaisseaux. Il faut convenir que, s'il n'est pas très extraordinaire que l'on prît Colomb pour un sorcier, il n'était guère conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se retrouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

Porras s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires; et s'étant arrêté dans un village nommé Mayma, où quelques années après on vit naître une bourgade castillane sous le nom de Séville, il parut se disposer à forcer les Colomb dans leur retraite. L'amiral était encore retenu au lit par les douleurs de la goutte. Il frémit d'indignation en apprenant que les rebelles étaient prêts à l'attaquer; cependant, la prudence l'emportant sur sa colère, il chargea don Barthélemy, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission, et d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter. Mais ils ne lui donnèrent pas le temps de faire cette proposition : à peine eurent-ils aperçu sa troupe, qu'ils s'avancèrent les armes à la main, en criant: *Tue, tue!* L'adelantado excita ses gens par les motifs de l'honneur, et leur donna l'exemple du courage. Le combat fut engagé; une décharge qui se fit à propos renversa d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança sur l'adelantado, et fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main; mais don Barthélemy, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps, et le fit son prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, et le reste se sauva par la fuite. Ainsi, l'amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frère, car les rebelles avaient juré de ne

pas ménager sa vie, si la victoire s'était déclarée pour eux. Elle ne coûta qu'un seul homme à l'adelantado; mais quelques uns furent dangereusement blessés. Lédesma, pilote connu par son courage et par sa force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle était à découvert; un autre coup faillit de lui abattre le bras, et d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville. Comme on l'avait cru mort, et qu'il était demeuré sur le champ de bataille, les Américains du village de Mayma, surpris de voir étendus par terre et sans mouvement des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approchèrent de lui, et voulurent toucher ses blessures, pour observer quelles plaies faisaient les épées. Ce mouvement ayant rappelé ses esprits, *Si je me lève*...! s'écria-t-il d'une voix terrible: et de ce seul mot il causa tant d'épouvante aux Américains qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Le lendemain du combat, tous les rebelles qui s'étaient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jeter aux pieds de l'amiral et de s'engager par de nouveaux serments. Il les accueillit avec bonté, mais à condition que Porras, leur chef, demeurerait dans les chaînes, et qu'ils recevraient eux-mêmes, jusqu'au départ pour Hispaniola, un capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choisir pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

Il se passa une année entière avant l'arrivée du navire que Mendez et Fieschi avaient acheté à San-Domingo. Diègue de Salcédo, que l'amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour presser le gouverneur, parut en même temps avec deux caravelles qu'il avait équipées, comme le navire, aux frais des Colomb. On peut juger de la joie avec laquelle ces sauveurs furent reçus. Enfin, tous les Castillans s'étant rassemblés le 28 juin 1504, on mit à la voile pour Hispaniola.

Colomb ne fit que toucher à cette île, où ses ennemis lui avaient preparé de nouvelles humiliations, et il se hâta de quitter un lieu devenu pour lui le sujet de tant de chagrins après avoir été le théâtre de sa gloire. Il fit voile pour l'Espagne le 12 septembre 1504, et, après une traversée qui ne fut qu'une tempête continuelle, il débarqua le 7 novembre à San-Lucar. Colomb s'était flatté de trouver en Espagne quelques consolations pour ses dernières années, quelques dédommagements aux maux qu'il avait soufferts pour sa patrie. Mais là comme partout il n'y avait plus pour lui que disgrâce. Le chagrin qu'il en ressentit hâta la fin d'une existence ébranlée par tant de secousses. Il mourut à Valladolid le 20 mai 1506, dans sa soixante-cinquième année.

—

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

FERNAND CORTEZ.

Départ de la Havane. Aventures de Jérôme d'Aguilar chez les anthropophages. Manière de combattre des Mexicains. Grande bataille.

On vit bientôt une foule de conquérants et d'aventuriers, avides, les uns de gloire, les autres de richesses, se précipiter dans la route qu'avait ouverte le génie de Colomb; chaque jour amenait sa conquête. Tandis que les nouveaux maîtres d'Hispaniola fouillaient en tous sens les entrailles de cette île féconde et en tiraient par an jusqu'à 400,000 marcs d'or, Ojeda et Vespuce parcouraient les côtes de l'Amérique jusqu'au golfe de Darien; l'intrépide Vasco Nugnez de Balboa, franchissant l'isthme de Panama, découvrait la mer du Sud et ouvrait ainsi la voie aux conquérants du Pérou; le golfe du Mexique était exploré dans tous les sens, et Grijalva pénétrait dans l'Yucatan, qu'il nomma la Nouvelle-Espagne.

Jusque là cependant on s'était borné à explorer les côtes et à en prendre possession; puis l'on repartait après avoir obtenu des peuples du rivage, moitié de gré, moitié de force, tout ce que l'on avait pu d'or et de bijoux. Velasquez, qui commandait à Cuba, pensa qu'il y avait mieux à faire que de vaines parades. Enflammé à la vue des richesses que Grijalva avait rapportées de l'Yucatan, il songea à former dans ces pays un établissement solide. Il se hâta donc d'équiper une flotte puissante, et il en donna le commandement au célèbre Fernand Cortez.

La flotte partit du port de la Havane le 10 février 1519, et quelques jours après mouilla à Cozumel, où Cortez passa une revue générale de ses troupes, qui se montaient à 508 soldats et 109 matelots, outre un grand nombre de nobles Castillans que l'ardeur des conquêtes entraînait à sa suite. Pendant qu'on s'occupait à radouber un vaisseau, on aperçut au loin un canot qui paraissait venir de la terre ferme et se diriger à toutes rames vers la flotte. Le



général fit mettre quelques soldats en embuscade dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder, afin de tâcher de surprendre ceux qui le montaient et d'en obtenir des renseignements. En effet, ils ne furent pas plus tôt à terre que les Espagnols se ruèrent sur eux. Mais quelle ne fut pas leur surprise en entendant le cri de *Castille! Castille!* poussé par un de ces hommes qui courait à eux les bras ouverts. Les Castillans l'accueillirent avec une joie mêlée d'une vive curiosité, et le conduisirent au général.

Ce malheureux ne différait en rien des Américains; il était nu comme eux; il avait le teint basané et les cheveux tressés autour de la tête. Il portait une rame sur une épaule, sur l'autre une espèce de filet en forme de sac, dans lequel étaient ses provisions et un livre d'heures qu'il avait toujours conservé et auquel il attribuait dans ce moment le bonheur de se retrouver au milieu des chrétiens: il était armé d'un arc, de flèches et d'un bouclier. Cortez, après l'avoir embrassé et couvert de son propre manteau, lui demanda le récit de ses aventures. Et ce ne fut pas sans peine qu'on put le comprendre, car il entremêlait continuellement des mots américains avec des mots castillans. Enfin on apprit de lui qu'il se nommait Jérôme d'Aguilar, qu'il était né en Andalousie, de nobles parents. Jeune encore il était passé en Amérique, et dans un voyage du Darien à Saint-Domingue, la caravelle qu'il montait avait échoué sur des bancs de sable en vue de la Jamaïque. Il s'était jeté dans un esquif avec vingt de ses compagnons, et la mer les avait poussés sur les côtes de l'Yucatan, où ils n'avaient pas tardé à être arrêtés par les naturels. De vingt qu'ils étaient, sept étaient morts de fatigue; les autres furent conduits à un cruel cacique, qui commença par sacrifier a ses idoles cinq de ces infortunés, dont il mangea ensuite la chair. Aguilar et les autres, réservés pour la fête prochaine, avaient été renfermés dans une cage où on les engraissait avec le plus grand soin. Mais ils étaient parvenus à s'en échapper, et après avoir erré pendant plusieurs jours à travers d'epaisses forêts, ils étaient tombés entre les mains d'un cacique moins féroce, sous le pouvoir duquel il avaient mené une vie assez douce, quoique contraints à de pénibles travaux. Tous ses compagnons étaient morts successivement, à l'exception d'un qui avait épousé une riche Américaine dont il avait plusieurs enfants.

Les Espagnols regardèrent comme une faveur du Ciel la rencontre d'un compatriote dans un pays où il leur était si difficile de marcher sans guide. Aguilar était resté huit ans dans ces contrées; il en connaissait les usages et les différentes langues: il pouvait donc leur être d'un grand secours, et il devint en effet l'un des principaux instruments de la conquete du Mexique.

De Cozumel les Castillans allèrent mouiller à la rivière de Grijalva, et à

peine y furent-ils entrés qu'ils se virent assaillis par une multitude innombrable qui fit pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de pierres. Les Espagnols furent obligés de leur disputer le terrain pied à pied. Enfin, l'artillerie faisant de larges trouées dans leurs rangs, culbutés par le choc irrésistible des Castillans, ils disparurent entre les bosquets, dans l'intention sans doute d'aller défendre leur ville, vers laquelle ils avaient vu se diriger un détachement. Mais Cortez les poursuivit si vivement qu'il y arriva aussitôt qu'eux et s'en empara avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. C'était une ville grande et bien peuplée; elle etait fortifiée d'une espece de palissade formée de gros troncs d arbres, entre lesquels étaient ménagées des ouvertures pour le passage des flèches.

Le lendemain Cortez fit reconnaître le pays par des detachements, et bientôt il fut informé qu'on découvrait une armée innombrable de Mexicains.

La maniere de combattre de tous ces peuples étant à peu près la même, il n'est pas sans intérêt de connaître leur ordre de bataille. Voici comment Diaz le décrit.

Leurs armes sont l'arc et la flèche . la corde de leur arc est faite du nerf de quelque animal ou de poil de chèvre filé : leurs flèches sont armées d'un os pointu ou d'une arête de poisson. Ils ont encore une espèce de dard ou zagaie qui leur sert de demi-pique, et qu'ils lancent au besoin. Quelques uns portent de larges sabres d'un bois fort dur incrusté de pierres tranchantes; les plus robustes y joignent des massues fort pesantes, dont la tête est armée d'un caillou. D'autres enfin n'ont que des frondes, dont ils se servent pour lancer de grosses pierres avec autant de force que d'adresse. Les caciques et les officiers ont seuls des armes défensives : ce sont des cuirasses de coton et des rondaches de bois ou d'écailles de tortues garnies de métal et même d'or quelquefois. Tous les autres combattent nus. Ils se peignent le visage et le corps de diverses couleurs pour se donner un air plus terrible. La plupart ont sur la tête une espèce de couronne de très grandes plumes, qui semble les grandir. Ils ont quelques instruments militaires pour se rallier ou s'animer au combat : ce sont des flûtes de roseau, des écailles de mer et une espèce de tambour fait d'un tronc d'arbre creusé dont ils tirent quelque son avec de grosses baguettes. Leurs bataillons n'ont aucun ordre de rangs et de files; mais il y a des divisions, dont chacune a ses chefs, et le corps d'armée est ordinairement suivi d'un corps de reserve pour soutenir ceux qui se rompent. Leur première attaque est toujours furieuse; quand ils ont epuisé leurs flèches sans que l'ennemi paraisse ébranlé, ils se précipitent en poussant des cris horribles, sans autre methode que de se tenir serrés dans leurs bataillons. Mais comme ils attaquent tous ensemble, ils fuient aussi tous en-

semble, et lorsque la crainte leur a fait tourner le dos, il n'est plus possible de les arrêter.

Ce n'est pas sans effroi que les Espagnols se virent en présence d'une armée si nombreuse. Cortez lui-même comprit le danger; mais il n'était point au dessus de son courage. Il plaça sa petite armée au pied d'une éminence qui ne laissait point à craindre d'être enveloppés par derrière et d'où l'artillerie pouvait jouer librement; et, ayant ranimé leur courage par des paroles d'espérance, il monta à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers et se jeta dans un taillis voisin, pour prendre l'ennemi en flanc quand une diversion deviendrait nécessaire.

Les Américains, arrivés à la portée des flèches, firent leur première décharge, puis ils se ruèrent avec impétuosité sur les Espagnols, sans que les arquebuses ni les arbalètes les pussent arrêter. Cependant l'artillerie faisait dans leurs rangs pressés d'horribles ravages; mais ils se rejoignaient pour remplir les vides, et, poussant d'épouvantables cris, ils jetaient en l'air des poignées de sable dans l'espoir de cacher leur perte. Ils s'étaient avancés au point d'engager le combat corps à corps, et déjà les Espagnols commençaient à craindre, lorsque Cortez et ses cavaliers vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaisse. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vue des chevaux, que les Mexicains prirent pour des monstres dévorants à têtes d'homme et de bête, répandit l'épouvante parmi les plus braves. Bientôt la déroute fut générale, mais en se retirant ils continuaient de faire tête, moins pour combattre que pour se défendre de ces monstres terribles sur lesquels ils osaient à peine lever les yeux et dont ils craignaient d'être dévorés en fuyant. Ils laissèrent sur le champ de bataille plus de huit cents morts. Les Castillans ne perdirent que deux hommes; mais ils eurent soixante-dix blessés. En commémoration d'une si éclatante victoire, ils élevèrent un temple à Notre-Dame de la Victoire, et la première ville qu'ils fondèrent dans cette province reçut le même nom.

Les Mexicains épouvantés demandèrent la paix, et elle fut faite de si bonne foi que les jours suivants se passerent en visites réciproques où régnait la plus grande confiance. Parmi les présents que fit à Cortez le cacique de Tabasco on remarquait vingt femmes américaines qu'il lui donna pour faire du pain de maïs à ses troupes. Mais quoi que put faire Cortez pour inspirer à ce cacique une haute idée de la puissance du roi d'Espagne, il ne put le déterminer à se ranger au nombre de ses sujets. Quelques seigneurs du pays qui étaient venus visiter Fernand, ayant entendu hennir les chevaux dans sa cour, demandèrent avec une sorte de frayeur de quoi se plaignaient les *yeguanez*, mot qui signifie dans leur langue *puissance terrible*. Cortez leur dit qu'ils étaient fâché

de ce qu'il n'avait pas châtié plus sévèrement le cacique et sa nation pour avoir eu l'audace de résister aux chrétiens. Aussitôt ils firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux et de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, et leur promettant, pour les apaiser, d'être toujours amis des chrétiens.

Ambassade de Montezuma. Magnifiques présents. Peintres mexicains. Courriers mexicains. Montezuma. Prodiges.

Cortez se remit bientôt en route afin d'atteindre le but de son voyage; le Jeudi Saint il aborda à Saint-Jean-d'Ulua, et le jour suivant il fit débarquer sur le continent toutes ses troupes, ses chevaux et son artillerie. Le jour de Pâques, il vit arriver, suivis d'un brillant cortége, deux des principaux officiers de Montezuma, l'empereur du Mexique, qui les dépêchait pour connaître les intentions des nouveaux venus. Cortez, qui avait cru devoir, pour leur en imposer, prendre un air de grandeur, leur répondit fièrement qu'il était venu de la part de Charles d'Autriche, monarque de l'Orient, pour confier à l'empereur Montezuma des secrets d'une haute importance; qu'il demandait par conséquent l'honneur de le voir.

Cette réponse parut vivement contrarier les ambassadeurs, car ils avaient ordre de tâcher par tous les moyens possibles de dissuader Cortez de ce projet. Mais avant de s'expliquer, ils demandèrent la liberté d'offrir les présents de leur maître. C'étaient des mantes de coton si fines et si bien travaillées qu'on les aurait prises pour de la soie; des plumes des couleurs les plus éclatantes et les plus variées, des tapisseries représentant différents sujets en plumes dont les teintes étaient nuancées avec un art infini; c'étaient des armes de toutes sortes, des arcs, des flèches, des rondaches, toutes en bois précieux; puis venait une grande quantité de bijoux en or, quelques uns enrichis de pierreries, tous d'un travail admirable. On remarqua surtout deux disques d'une grande dimension, l'un d'or, représentant le soleil en bosse, l'autre d'argent, représentant la lune. En offrant ces présents à Cortez, ils lui dirent qu'ils avaient ordre de le traiter avec les plus grands égards, mais qu'ils devaient le prier de s'arrêter le moins possible sur les terres de l'empereur, et de renoncer au dessein de le voir. Cortez leur répondit, d'un air fier, qu'il regarderait comme une insulte le refus d'une audience, et que, pour l'honneur du grand roi qu'il représentait, il ne rentrerait point dans ses vaisseaux sans avoir obtenu ce qu'il demandait; ils devaient avertir Montezuma de sa résolution, et il attendrait sa réponse, ajoutant qu'il serait fâché qu'elle tardât trop à venir, parce que alors il se verrait forcé d'aller la solliciter de plus près. Les deux Mexicains,

déconcertés par la fermeté de cette déclaration, ne répondirent que pour prier Cortez de ne rien entreprendre avant la réponse de la cour, lui promettant jusque là toute l'assistance dont il aurait besoin.

Les ambassadeurs avaient dans leur cortége des peintres de leur nation, qui, dès leur arrivée, s'étaient attachés à représenter, avec une diligence admirable, les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçaient, avec assez de vérité, toutes sortes d'objets et de figures. Cortez, averti du travail de ces peintres, sortit pour se procurer ce spectacle, et ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils traçaient leurs dessins. On l'assura qu'ils exprimaient sur ces toiles non seulement les figures, mais les discours même et les actions, et que Montezuma apprendrait de cette manière toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec ses envoyés. Fernand, pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avait affectées, craignant qu'une image sans force et sans mouvement ne donnât de lui une idée peu avantageuse, conçut le dessein d'animer ce tableau, de lui donner de la vie en faisant manœuvrer ses troupes.

Il annonça aux Mexicains qu'il voulait leur rendre les honneurs qui n'étaient accordés dans son pays qu'aux personnes d'une haute distinction. L'infanterie forma un bataillon, et tout le canon de la flotte fut mis en batterie. Cortez, montant à cheval avec ses officiers, commença par des courses de bagues; ensuite il partagea sa troupe en deux escadrons, qui exécutèrent une espèce de combat avec tous les mouvements de la cavalerie. Les Américains, dans leur première surprise, regardèrent d'abord avec frayeur ces animaux qui leur paraissaient si terribles, et, frappés de leur obéissance, ils en conclurent que des hommes capables de rendre si dociles des monstres si redoutables devaient être des hommes surnaturels. Mais quand l'infanterie fit deux ou trois décharges, quand surtout tonna l'artillerie, ils furent frappés d'une telle épouvante que les uns se jetèrent à terre, et les autres prirent la fuite. Les ambassadeurs eux-mêmes ne purent cacher leur effroi, et Cortez ne les rassura que difficilement, en leur assurant que c'était par ces fêtes militaires que les Espagnols honoraient leurs amis. Il fallut que les peintres inventassent de nouvelles figures pour exprimer ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Les uns dessinaient des soldats armés, les autres peignaient des chevaux dans l'ardeur du combat. Ils essayaient même de représenter un coup de canon autant que cela était possible, par du feu et de la fumée.

Les deux officiers se hâtèrent d'envoyer à Montezuma leurs observations avec les tableaux des peintres et les présents dont Cortez les avait chargés. Ces dépêches furent portées par des courriers que les empereurs du Mexique

entretenaient en grand nombre pour cet usage. On choisissait pour cela les enfants les plus dispos, et on les exerçait à la course dès leur bas âge. La principale ecole où l'on dressait ces courriers était le grand temple de la ville de Mexico; Il s'y trouvait, au sommet d'un escalier de cent vingt degrés, une idole monstrueuse, et des prix tirés du trésor public étaient donnés à celui qui arrivait le premier aux pieds du Dieu. Ils etaient disposés de distance en distance, et, se relayant toujours avant d'être fatigues, ils parcouraient les plus longues routes avec une étonnante rapidité.

La reponse vint en sept jours quoiqu'on fût à soixante lieues de la capitale, et qu'elle fût précédée d'un present porté sur les épaules de cent Américains : Montezuma envoyait ces richesses à Cortez pour lui témoigner l'estime qu'il faisait de lui, et la haute opinion qu'il avait de son roi; mais les circonstances ne lui permettaient pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa cour. Ce refus était pallié par divers prétextes plus ou moins plausibles. Cortez insista : nouveau message, nouveau refus, avec l'ordre aux étrangers de partir sans réplique. Tous ces obstacles n'etaient point capables d'arrêter un homme de la trempe de Cortez; sa résolution était inébranlable : cette audience qu'on lui refusait, il l'obtiendrait les armes à la main. Tel fut son dernier mot aux ambassadeurs, qui le quittèrent aussi irrités que surpris d'une pareille obstination.

On ne saurait voir sans admiration la marche audacieuse de Cortez s'avançant avec cinq cents hommes à la conquête d'un des plus puissants empires du nouveau monde, surtout quand on songe aux obstacles qu'il lui fallut surmonter. Car ce n'etaient pas seulement les naturels qu'il avait à redouter, mais il devait toujours être en garde contre les attaques de la révolte ou les embûches de la jalousie. D'un côte, c'etait Velasquez qui, envieux de ses succès, envoyait une flotte contre lui avec ordre de se saisir de sa personne; d'un autre côte, ses soldats, persuadés de plus en plus par tout ce qu'ils voyaient qu'ils allaient avoir affaire à une puissance formidable, et effrayes de leur petit nombre, reculaient devant les difficultes, et parlaient de se rembarquer. Cortez sortit victorieux de ces épreuves : il vainquit ou gagna les émissaires de Velasquez, et pour ôter a ses soldats toute envie de l'abandonner, il fit échouer ses vaisseaux, et les força ainsi à partager sa fortune.

L'empire du Mexique était alors au plus haut point de grandeur. Sa longueur, de l'est à l'ouest, était de plus de cinq cents lieues, et sa largeur, du midi au nord, d'environ deux cents. C'etait par la force des armes qu'il avait fondé sa puissance; son premier chef avait été un simple capitaine. Ensuite les Mexicains s'etaient donné un roi, choisi parmi les plus braves, parce que chez eux la vertu suprême c'etait la valeur. Montezuma, selon les peintures

qui formaient leurs annales, était le onzième de ces rois. Quoique son père eût occupé le trône, il n'avait dû son élévation qu'à ses grandes qualités naturelles. Mais dès qu'il fut couronné, toutes ses vertus, qui n'étaient que le fruit d'une hypocrisie adroitement calculée, disparurent pour ne laisser plus voir que des vices. Il avait porté l'orgueil jusqu'à bannir de sa cour les officiers d'une naissance commune, ne donnant qu'à la noblesse les emplois même les plus vils. Il paraissait rarement à la vue de ses sujets; il ne se communiquait même qu'avec beaucoup de réserve à ses ministres et à ses domestiques. Il avait inventé une foule de cérémonies gênantes pour ceux qui l'approchaient, et le respect même lui paraissait une offense s'il n'était poussé jusqu'à la servilité. Quelquefois, dans la seule vue de faire sentir son pouvoir, sans autre raison que son caprice, il exerçait d'horribles cruautés; il créait sans cesse de nouveaux impôts, et il n'était pas jusqu'aux mendiants qui ne fussent obligés d'apporter quelque chose au pied du trône. Ces violences avaient jeté la terreur dans tout l'empire, et la terreur avait bientôt amené la haine. Quelques provinces s'étaient révoltées, mais il les avait bientôt écrasées, et s'il différait le châtiment de quelques unes, c'était afin de ménager des victimes pour ses cruels sacrifices.

Tel est le portrait que tous les historiens tracent de ce fameux Montezuma que sa ruine a immortalisé. L'arrivée des Espagnols, les merveilles qu'on lui racontait de ces hommes extraordinaires, l'avaient plongé dans une sorte de stupeur, et d'épouvantables prodiges étaient venus encore ajouter à ses craintes. Une effroyable comète avait paru pendant plusieurs nuits, semblable à une pyramide de feu; elle avait été suivie d'une autre qui avait la forme d'un serpent à trois têtes, et qui, se levant à l'ouest pendant le jour, sillonnait toute l'étendue du ciel avec une indicible rapidité, lançant d'innombrables étincelles. Un grand lac, dans les environs de la capitale, avait rompu ses digues; un temple s'était embrasé. On avait entendu dans l'air des voix plaintives qui annonçaient la fin de la monarchie, et toutes les idoles répétaient ce funeste pronostic.

Mais deux prodiges, entre tous les autres, vinrent surtout frapper l'imagination de Montezuma. Quelques pêcheurs prirent sur les bords du lac de Mexico un oiseau d'une grandeur et d'une figure monstrueuses, et l'apportèrent à l'empereur. Il avait sur la tête une lame luisante comme un miroir, et les reflets qu'y produisait la réverbération du soleil avaient quelque chose de sombre et d'effrayant. Quand Montezuma fixa les yeux sur cette lame, il y vit la nuit avec son obscurité et ses étoiles brillantes, et l'illusion était telle qu'il se retourna vers le soleil, comme s'il eût douté qu'il fît jour en ce moment. Lorsqu'il y reporta ses regards, la nuit avait fait place à une vision

bien plus effrayante : c'étaient des hommes inconnus qui venaient en armes du côté de l'orient, et qui faisaient un horrible carnage de ses sujets. Les prêtres et les devins, qu'il fit appeler, virent le même prodige; puis l'oiseau s'échappa tout à coup de leurs mains.

Peu de jours après, un laboureur se présenta au palais et insista pour être introduit près de Montezuma. Il raconta qu'il avait vu en songe l'empereur endormi dans un lieu écarté, et tenant à la main une pastille allumée; qu'une voix lui avait ordonné de prendre la pastille et de la lui appliquer sur la cuisse, ce qu'il avait fait sans que l'empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avait dit : « C'est ainsi que ton souverain s'endort pendant que le tonnerre gronde sur sa tête, et que des ennemis s'avancent pour anéantir son empire et sa religion. » Là dessus le laboureur se mit à faire à Montezuma une exhortation fort vive, puis il sortit brusquement sans qu'aucun des officiers eût la hardiesse de l'arrêter. Montezuma songeait à le faire punir de son insolence, quand tout à coup il sentit à la cuisse une douleur extraordinaire : on y regarda aussitôt, et l'on aperçut la marque d'une brûlure récente, dont la vue effraya singulièrement l'empereur.

Entrée dans Mexico. Magnifique cortége de **Montezuma**. Audience de l'empereur. Palais impérial.

Cependant Cortez avançait toujours, encouragé par le concert de plaintes qu'il entendait de toutes parts s'élever contre Montezuma. Moitié force, moitié persuasion, il avait soumis les Tlascalans et s'était fait de ces fiers républicains des amis dévoués. Dès lors il ne rencontra plus d'obstacles sérieux, et il arriva presque sans opposition à quelques lieues de Mexico. Là encore il reçut une nouvelle députation de Montezuma : c'était cette fois un de ses neveux qui venait tenter un dernier effort et tâcher d'ébranler la résolution de Cortez. Ses efforts n'eurent pas un meilleur succès. Le général espagnol, après avoir donné quelque repos à ses troupes, les fit avancer en ordre de bataille, enseignes déployées. Son armée se composait alors de quatre cent cinquante Espagnols et de six mille Tlascalans que la haine et la jalousie contre les Mexicains avaient entraînés à sa suite.

Enfin on arriva en vue de Mexico, qu'on reconnaissait facilement pour la capitale de l'empire à la hauteur et à la magnificence de ses édifices. Un corps de plus de quatre mille hommes, composé de la noblesse et des principaux officiers de la ville, vint au devant du général, et quoique leurs compliments ne fussent qu'une simple révérence que chacun faisait en passant à la file devant la tête de l'armée, cette cérémonie ne laissa pas que de l'arrêter long-temps. Aussitôt qu'on fut arrivé à la porte de la ville, la noblesse mexicaine se rangea

des deux côtés pour laisser l'entrée libre, et les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont les maisons étaient uniformes, avec des terrasses et des balcons, sur lesquels se pressait une foule immense. Mais la rue elle-même était tout à fait déserte. On dit à Cortez, qui paraissait s'en étonner, que c'était l'ordre exprès de l'empereur, qui voulait l'honorer par une distinction sans exemple en venant lui-même le recevoir à la tête de toute sa cour.

En effet, on vit bientôt paraître la première partie du cortége de ce monarque : elle était composée de deux cents officiers de la maison impériale, tous en costumes semblables, avec de grands panaches de même forme et même couleur. Ils marchaient deux à deux, les pieds nus et les yeux baissés. En arrivant à la tête de l'armée, ils se rangèrent le long des murs, et laissèrent voir dans l'éloignement une autre troupe plus nombreuse et plus richement vêtue, au milieu de laquelle brillait par dessus tous Montezuma. Il était porté sur les épaules de ses favoris, dans une litière d'or bruni dont l'éclat perçait à travers les ornements de plumes brillantes dont elle était revêtue. Quatre des principaux dignitaires de l'empire marchaient à ses côtés, et soutenaient au dessus de sa tête un magnifique dais de plumes vertes tissues avec un art infini et entremêlées de quelques figures en argent. Il était précédé de trois magistrats armés d'une verge d'or qu'ils levaient par intervalle pour avertir que l'empereur approchait. A ce signal tout le peuple se prosternait : lever les yeux eût été un sacrilége.

Cortez descendit de cheval à quelque distance de Montezuma ; ce prince mit en même temps pied à terre, et des officiers étendirent aussitôt des tapis dans l'intervalle qui les séparait. L'empereur s'avança lentement et avec gravité, appuyé sur les bras des princes d'Istacpalapa et de Tezcuco, ses neveux. Il paraissait avoir quarante ans ; sa taille, d'une hauteur moyenne, semblait plus dégagée que robuste ; il avait le nez aquilin, les yeux pleins de vivacité, et le teint moins basané que ne l'ont ordinairement les Américains ; ses cheveux descendaient jusqu'au dessous des oreilles. Toute sa personne avait un air de majesté, qui ne paraissait pourtant pas sans quelque apprêt. Un manteau de coton d'une extrême finesse lui couvrait presque tout le corps ; attaché simplement sur ses épaules, il était bordé d'une frange d'or qui traînait jusqu'à terre. Les joyaux d'or, les perles et les pierres précieuses dont il était couvert semblaient plutôt un fardeau qu'un ornement. Sa couronne était une espèce de mitre d'or qui se terminait en pointe par devant, et dont l'autre partie, moins pointue, se recourbait vers le derrière de la tête. Ses souliers étaient d'or massif, et retenus par des courroies passées dans des boucles de même métal, et qui montaient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe.

Cortez s'avança de son côté d'un air noble, et fit une profonde révérence,

que l'empereur lui rendit en baissant la main jusqu'à terre, suivant l'usage de son peuple, et la portant ensuite à ses lèvres. Cette civilité, qu'on n'avait jamais vu pratiquer aux empereurs mexicains, parut encore plus étonnante chez Montezuma, dont on connaissait l'orgueil, et qui saluait à peine ses dieux d'un signe de tête. Une pareille déférence, et la démarche qu'il faisait en se portant au devant du général étranger, firent sur l'esprit du peuple une impression d'autant plus favorable à Cortez, que, révérant tous les decrets de leur empereur avec une soumission aveugle, ils se persuadèrent que Montezuma, ce prince si hautain, n'avait pu s'abaisser à ce point sans de puissantes raisons, dont ils devaient respecter la justice et la force. Cortez portait sur ses armes une chaîne d'émail ornée de pierres fausses, mais d'un très grand éclat, et dont il avait toujours eu le dessein de faire le présent de sa premiere audience. Comme il était auprès de l'empereur, il la lui passa au cou, malgré les remontrances des deux princes, qui trouvaient trop de familiarité dans cette politesse. Montezuma sembla ne point partager leur scrupule, et il se montra si satisfait du présent, qu'il le contempla long-temps avec admiration. Il ne voulut pas rester en arrière de générosité : pendant que les officiers lui faisaient leur cour, il se fit apporter un collier qui passait pour le plus riche joyau de la couronne, et le passa de ses propres mains au cou de Cortez. Il était composé de coquilles fines d'un très beau cramoisi, fort estimées dans cette contrée, à chacune desquelles pendaient quatre écrevisses d'or. Cette nouvelle faveur porta au dernier degré l'étonnement des Mexicains. Après une courte entrevue, Montezuma donna ordre à un de ses neveux d'accompagner Cortez jusqu'au logement qui lui était destiné, et, toujours appuyé sur le bras de l'autre, il remonta dans sa litière et se retira avec la même pompe.

Tous les historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la capitale du Mexique au 8 novembre 1519. Ils font une brillante description du logement qu'on avait préparé pour Cortez. C'était un des édifices qu'avait fait bâtir le père de l'empereur ; il égalait en grandeur le premier des palais impériaux. Il était entouré de murailles fort épaisses, flanquées de tours de distance en distance, et ressemblait plus à une forteresse qu'à un palais. Toute l'armée trouva facilement à s'y loger. Le premier soin du général fut d'en reconnaître toutes les parties, afin de prendre les mesures qu'exigeait la prudence. Les salles destinées aux officiers étaient tendues de tapisseries de coton, la principale étoffe du pays, mais dont le prix était rehaussé par la richesse des couleurs et la délicatesse du travail. Les chaises étaient de bois, d'une seule pièce, et habilement sculptées. Les lits n'étaient composés que de deux nattes, l'une étendue et l'autre roulée comme un chevet; ils étaient entourés de courtines en forme de pavillon. Les princes eux-mêmes n'avaient point un coucher plus délicat.

Le soir du même jour, Montezuma, suivi du même cortége, se rendit au quartier des Espagnols. Cortez alla le recevoir dans la première cour et le conduisit à son appartement. L'empereur s'y assit d'un air familier et fit asseoir Cortez auprès de lui; après un assez long entretien, il pria le général d'accepter de riches présents qu'il avait fait apporter, et il en distribua quelques uns aux officiers espagnols qui assistaient à l'audience.

Le jour suivant, Cortez sollicita l'honneur de faire sa cour à Montezuma, et cette faveur lui fut accordée de si bonne grâce, que les officiers qui devaient l'accompagner arrivèrent avec la réponse. C'étaient les maîtres des cérémonies de l'empire. Fernand se fit suivre de quatre capitaines et de six de ses plus braves soldats. Les rues étaient remplies d'une multitude immense qui se pressait autour du cortége en poussant des acclamations. Les Espagnols découvrirent de fort loin le palais de Montezuma, et furent frappés de sa magnificence. On y entrait par trente portes auxquelles répondaient autant de rues; la façade principale, qui donnait sur une vaste place, dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe noir, rouge et blanc. Sur la porte du milieu brillait un large écusson aux armes de Montezuma : c'était une espèce de griffon, dont la moitié du corps représentait un aigle, et l'autre moitié un lion; il avait les ailes déployées comme pour prendre son vol, et sous ses griffes se débattait un tigre en fureur. En approchant de l'entrée, les officiers mexicains qui accompagnaient le général firent quelques pas en arrière avec une sorte de mystère, comme s'ils eussent craint de fouler un lieu sacré; puis ils se rangèrent sur une double ligne, de manière à n'entrer que deux à deux. Après avoir traversé trois vestibules incrustés de jaspe, ils parvinrent aux appartements de l'empereur, et les Espagnols furent vivement frappés de leur grandeur et de leur magnificence. Des nattes admirables par la délicatesse et la variété du travail couvraient les planchers; les murs étaient revêtus de tapisseries de coton couvertes de dessins éclatants des plus riches couleurs. Les lambris étaient de cyprès, de cèdres, et d'autres bois odoriférants, et ce qu'il y avait d'admirable surtout, c'est l'art avec lequel toutes les pièces en étaient disposées pour se soutenir mutuellement, les Mexicains ne connaissant point l'usage des clous ni des chevilles. Les salles étaient remplies d'officiers de tous les rangs. Les ministres attendaient les Espagnols à la porte de l'antichambre, où ils les reçurent avec les marques d'un profond respect. Avant de les introduire, ils déposèrent les riches costumes qu'ils avaient revêtus pour les recevoir, la bienséance ne permettant point de se présenter devant l'empereur avec une brillante parure.

Montezuma était debout et revêtu de tous les insignes de la dignité suprême. Il fit quelques pas pour aller au devant du général, et lui posa les mains sur

les épaules lorsqu'il se baissa pour le saluer; puis, promenant sur les Espagnols un regard plein de douceur, il s'assit et fit donner des siéges à Cortez et à tous ses gens. Pendant cette audience, qui se prolongea longuement, Montezuma fit preuve d'une rare intelligence et de connaissances variées. Il se montra assez disposé à reconnaître pour souverain le roi d'Espagne, en qui, grâce à l'habileté de Cortez, il voyait le descendant du fondateur de son empire, le réformateur que les prophéties annonçaient au Mexique. Mais il ne se montra pas si facile sur le chapitre de la religion; il avait un principe dont il ne voulait point se départir : ses dieux, disait-il, étaient bons au Mexique, comme celui des chrétiens aux pays qui l'adoraient. Pourtant on parvint à lui faire bannir de sa table l'usage de la chaire humaine, sans pouvoir toutefois le dissuader des sacrifices.

Enlèvement de Montezuma, sa captivité. Il est chargé de chaînes. Il fait hommage de son empire au roi d'Espagne.

Les premiers jours se passèrent en fêtes et en réjouissances. Montezuma rendait aux Espagnols de fréquentes visites et les comblait chaque jour de nouveaux présents. Les nobles, à son exemple, s'efforçaient, par toutes sortes de soins et de services, de se concilier l'estime et l'amitié de leurs hôtes, et le peuple ployait les genoux devant le moindre soldat espagnol. Enfin le quartier des étrangers était respecté comme un temple, et l'armée s'y était reposée de ses fatigues dans l'abondance et la tranquillité, lorsque des nouvelles arrivées de Vera-Cruz vinrent troubler cette heureuse existence.

Escalante, commandant de la nouvelle colonie, s'était activement occupé à fortifier la place et à se gagner des amis, et il n'avait eu que de bons rapports avec les habitants du pays. Pourtant il avait dû prendre les armes pour repousser une injure que lui avait adressée un général mexicain nommé Qualpopoca. Les Espagnols avaient remporté une victoire éclatante, mais elle leur avait coûté leur commandant et sept de leurs plus braves soldats. Le conseil de Vera-Cruz, en lui exposant les suites fâcheuses que la victoire même laissait à redouter, lui demandait ses ordres et un successeur pour Escalante.

Ces fâcheuses nouvelles jetèrent Cortez dans le plus grand embarras : il craignait que Montezuma n'eût ordonné ou tout au moins approuvé la conduite de son général, et quelques indices vinrent le confirmer dans cette pensée : il apprit que la tête d'un Espagnol nommé d'Arguello avait été apportée à l'empereur. Il assembla donc ses officiers pour les consulter sur les moyens de sortir honorablement de ces difficultés. Les avis furent très partagés et ne purent satisfaire Cortez ; tous offraient d'imminents dangers sans promettre d'a-

vantages bien grands. Il fit sentir alors la nécessité de frapper un grand coup, qui fût capable de faire une profonde impression sur l'esprit des Mexicains et de leur inspirer à la fois du respect et de la crainte : il leur proposa de s'emparer de la personne de Montezuma et de le retenir prisonnier dans leur quartier. C'était là une audace sans exemple ; mais il sut si bien en pallier les difficultés, faire ressortir les avantages qui résulteraient du succes, qu'il entraîna tous les avis.

Pour ne point causer d'alarme, il choisit l'heure où il avait coutume de rendre sa visite à l'empereur. Il ordonna que toutes les troupes se tinssent sous les armes dans le quartier, que les chevaux fussent sellés, et que tous les mouvements se fissent dans le plus grand silence. Ensuite, ayant fait occuper par quelques brigades l'entrée des principales rues qui conduisaient au palais, il s'y rendit escorté de trente soldats d'élite, avec cinq de ses capitaines. On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, parce qu'ils avaient pris l'habitude de les porter comme un ornement militaire. Montezuma les reçut sans défiance, et les officiers se retirèrent dans un autre appartement, suivant l'usage qu'il avait lui-même établi.

Cortez prit un air chagrin et commença son discours par des récriminations. Il se plaignit vivement de l'insolence de Qualpopoca, qui, au mepris de la paix, avait attaqué les Espagnols de Vera-Cruz, qui de sang-froid avait massacré un de ses soldats, qui avait été jusqu'a publier que l'empereur avait ordonné cet attentat. Montezuma parut interdit et se hâta de protester de son innocence. Cortez repondit qu'il en était convaincu ; mais qu'il ne serait pas aussi facile de persuader ses soldats, et que ceux de l'empereur continueraient d'ajouter foi au recit de son général, si cette calomnie n'était effacée par un desaveu public : que, dans cette vue, il venait proposer à Sa Majesté de se rendre sans bruit, et comme de son propre mouvement, au quartier des Espagnols, pour y passer quelque temps avec ses amis ; qu'une si noble confiance n'apaiserait pas seulement le courroux de son roi et les soupçons de ses soldats, mais qu'elle tournerait à l'honneur de l'empereur en effaçant une tache qui le ternissait : qu'il lui jurait, au nom du plus grand prince de la terre, qu'il serait traité parmi les Espagnols avec tout le respect qui lui etait dû.

Montezuma, atterré par une si étrange proposition, demeura quelque temps immobile de colère et de surprise. Cortez, qui ne voulait employer la force qu'à la dernière extremité, chercha de nouveaux moyens de persuasion; il lui dit que le quartier des Espagnols était un de ses palais, où il leur avait fait souvent l'honneur de les visiter, et que ses sujets ne s'étonneraient pas de l'y voir passer quelques jours, surtout pour se laver d'une imputation qui faisait tort à sa gloire. Enfin le fier monarque perdit patience, et, ne dissimu-

lant pas qu'il avait pénétré le motif de cette demande, il répondit brusquement qu'un empereur du Mexique n'était pas fait pour la prison, et que, quand il serait assez lâche pour s'abaisser à ce point, ses sujets ne le pourraient jamais souffrir. Cortez prit alors un ton plus ferme, et lui déclara que, s'il cédait de bonne grâce, il lui renouvelait l'assurance qu'il trouverait chez les Espagnols tous les égards, toute la vénération due à son rang, mais que, s'il s'obstinait à résister, il ne répondait pas de sa vie. Ces débats se prolongèrent long-temps. Enfin l'empereur céda, et, se levant brusquement, il déclara à Cortez qu'il se fiait à lui et qu'il était prêt à le suivre, puisque telle était sans doute la volonté des Dieux. Il donna donc aussitôt des ordres, annonçant que, pour des raisons qui intéressaient le bien de l'empire et qu'il avait concertées avec la Divinité, il avait résolu d'aller passer quelques jours dans le palais de son père; et en même temps il chargea un capitaine de ses gardes d'aller arrêter Qualpopoca et tous ses officiers.

Il sortit de son palais avec un cortége nombreux; les Espagnols entouraient sa litière, le gardant sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la ville que les étrangers enlevaient l'empereur, les rues se remplirent aussitôt d'une grande multitude qui poussait des cris de vengeance; les uns se jetaient à terre, d'autres témoignaient leur affliction par des larmes. L'empereur, pour les rassurer, prit un air gai, et leur fit entendre qu'il n'était point prisonnier, que c'était volontairement qu'il allaitpasser quelques jours chez les étrangers pour se divertir avec eux; il leur ordonnait sous peine de mort de s'abstenir de toute assemblée tumultueuse.

Les soldats espagnols vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il voulait occuper, et l'accès en resta libre à tous ses officiers et à tous les seigneurs mexicains qui voulaient lui faire leur cour. Toutefois, sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettait qu'un certain nombre à la fois, et, sans affectation, l'on prenait toutes les précautions pour s'assurer du noble prisonnier. Dès le premier jour, Cortez lui rendit une visite, avec les mêmes cérémonies qu'il avait toujours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre. Le prince, feignant d'avoir oublié la violence qu'on lui avait faite, affecta un air gai et content, et distribua de ses propres mains un grand nombre de présents, s'efforçant par tous les moyens de dissiper les soupçons qu'auraient pu concevoir ses ministres, afin de conserver au moins dans l'esprit de ses sujets la dignité de son rang. On apportait du palais impérial tout ce qui devait être servi sur sa table, et les plats auxquels il n'avait pas touché étaient distribués aux soldats espagnols. Il connaissait le nom et même le caractère de tous les officiers, et la familiarité dans laquelle il vivait avec eux leur

fit croire qu'il avait oublié ses ressentiments, ou que les témoignages continuels qu'il recevait de leur respect et de leur affection l'avaient persuadé qu'ils n'avaient eu en vue que sa gloire et la justice. Il passait les soirées à jouer avec Cortez au totoloque, espèce de jeu de quilles, avec de petites boules et de petites quilles d'or. Montezuma distribuait son gain aux soldats espagnols, et Cortez distribuait le sien aux petits officiers mexicains. C'était ordinairement un des capitaines de Fernand, Alvarado, qui marquait le jeu, et plus d'une fois il lui arrivait de favoriser son général. L'empereur, qui s'en apercevait fort bien, loin de s'en fâcher, le raillait agréablement de compter mal, et ne l'engageait pas moins le jour suivant à prendre la même peine. Enfin, soit qu'il fût naturellement doux et libéral, et que la disgrâce l'eût ramené à son caractère naturel, soit qu'il se fît violence pour plaire aux Espagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un frère. On lui permettait quelquefois d'aller se promener sur le lac et dans ses maisons de plaisance; mais il était toujours accompagné d'une nombreuse escorte qui le ramenait le soir dans sa prison.

Cependant le capitaine des gardes qui avait été envoyé pour se saisir de Qualpopoca et de ses officiers arriva avec ses prisonniers chargés de chaînes. Leur procès fut immédiatement instruit, et ils furent condamnés à être brûlés vifs devant le palais impérial. Cortez crut qu'il était important de presser l'exécution de la sentence, et, dans la crainte que Montezuma ne tentât de sauver des malheureux dont tout le crime était d'avoir exécuté ses ordres, il prit une résolution qui surpasse encore tout ce que jusqu'ici nous avons vu de plus audacieux dans ses entreprises. Il se fit apporter des fers dont on charge ordinairement les criminels, et, suivi d'un soldat qui les portait à découvert, et de quelques officiers, il se rendit à l'appartement de l'empereur. Il aborda le monarque avec toutes les marques de respect qu'il avait coutume de lui prodiguer; mais bientôt, prenant un air sévère, il lui déclara que Qualpopoca et ses complices étaient condamnés à mourir; qu'en avouant leur crime, ils avaient protesté que c'était par son ordre qu'ils l'avaient commis; qu'une pareille accusation demandait un châtiment, quelque haut que fût placé le coupable. Et d'un ton ferme et absolu il ordonna qu'on mît les fers à l'empereur du Mexique, et il se retira sans lui laisser le temps de répondre, défendant qu'on lui permît aucune communication avec ses ministres.

Un traitement si inattendu, si humiliant, frappa l'infortuné monarque d'une telle stupeur, qu'il n'eut pas la force de resister, ni même de se plaindre; il demeura quelque temps comme anéanti et hors de lui. Quelques uns de ses domestiques, qui étaient présents, fondaient en larmes, sans avoir la hardiesse de parler; ils se jetaient à ses pieds pour soutenir le poids de ses chaînes; ils faisaient passer quelques morceaux d'étoffe entre le fer et sa peau

pour la garantir des meurtrissures. Quand Montezuma revint de cette espèce d'égarement, il donna d'abord quelques marques de douleur et d'impatience; mais il se calma bientôt, et parut se résigner à son malheur comme à un châtiment qui lui venait du Ciel.

Cependant les Espagnols hâtaient l'exécution des coupables. Ayant appris que dans une des maisons de l'empereur se trouvaient entassées une multitude d'armes de toute espèce, ils allèrent s'en emparer et en composèrent le bûcher sur lequel furent brûlés Qualpopoca et ses complices. Cette exécution se fit en présence de presque toute la ville, sans qu'il se manifestât le moindre mouvement : il semblait que les Mexicains fussent frappés d'une sorte de fascination.

Aussitôt que le bûcher fut éteint, Cortez retourna auprès de Montezuma, qu'il aborda d'un air gai et caressant. Il lui dit que le feu avait fait justice des traîtres qui avaient eu l'insolence d'attenter à la réputation de leur souverain, et, le félicitant du courage qu'il avait eu de satisfaire à la justice du Ciel par le sacrifice de quelques heures de liberté, il lui fit ôter ses fers.

Cet acte de sévérité imprima aux Mexicains une crainte mêlée de respect, et permit pendant quelque temps aux Espagnols de respirer en paix. Cortez sut mettre habilement à profit ces instants de repos. Tandis qu'il envoyait explorer les mines, il s'occupait lui-même activement à asseoir sur des bases solides la puissance espagnole dans Mexico. Nous avons dit que des prophéties annonçaient aux Mexicains qu'il viendrait de l'Orient un descendant de leur fondateur pour réformer leur empire et en étendre la puissance. Cortez avait eu l'adresse de persuader à Montezuma que le roi d'Espagne était le conquérant promis, et il l'amena à consentir à lui rendre entre ses mains un hommage solennel comme son premier sujet. L'orgueil du fier monarque eut sans doute bien à souffrir de toutes ces humiliations; mais en promettant tout, il espérait probablement se débarrasser de ses tyrans, dont le joug lui devenait de plus en plus intolérable. Il assembla donc toute sa noblesse, et lui déclara ses intentions. Le roi des Espagnols, leur dit-il, était le monarque tant de fois promis par les oracles et si ardemment désiré : ils devaient donc reconnaître les droits héréditaires de ce prince. Il ajouta que, si ce grand empereur était venu en personne, il aurait déposé sa couronne à ses pieds; mais qu'en son absence il lui en devait faire hommage dans la personne de son ambassadeur; que, pour lui marquer son respect et sa soumission, il avait résolu de lui envoyer ses plus riches trésors; qu'il souhaitait que tous les caciques de l'empire imitassent son exemple, et l'aidassent, par leurs offrandes, à composer un présent qui ne fût point indigne de leur premier maître.

De quelque courage que se fût armé Montezuma, plusieurs fois son émo-

tion le força d'interrompre son discours, et l'on dit qu'en prononçant ce terme d'hommages, il s'arrêta quelques instants, et ne put retenir ses larmes. Cortez, voyant que la douleur du souverain faisait une vive impression sur les caciques, se hâta de les rassurer en protestant des intentions toutes paternelles du roi son maître.

Quelques jours après, Montezuma fit porter à Cortez les riches présents qu'il destinait au roi d'Espagne : c'étaient une grande quantité d'ouvrages d'or curieusement travaillés, des pierres précieuses, de fines étoffes de coton, des tableaux, des tapisseries tissues des plus belles plumes du monde, enfin tout l'or qui se trouvait en masse dans la fonderie impériale. Les caciques apportèrent aussi leur contribution, et cet amas de richesses monta bientôt, en or seulement, à près de deux mille cent marcs. Cortez préleva le quint pour le roi, un autre quint pour lui, et le reste fut partagé entre les officiers et les soldats.

Quand l'empereur eut ainsi rempli tous ses engagements, il fit appeler Cortez, et prenant un air sevère et menaçant auquel il ne l'avait point habitué, il lui dit que, n'ayant plus de motifs ou de prétextes pour rester à Mexico, il devait s'apprêter à partir; que, s'il demeurait plus long-temps, il ne répondait point de la sûreté des Espagnols. Cortez n'était point sans inquiétude; il savait que les seigneurs avaient réuni une nombreuse armée et se disposaient à venir arracher leur souverain de sa prison, soulevant le peuple et l'excitant à exterminer ses tyrans. Cependant il chercha à gagner du temps, espérant toujours le retour d'un vaisseau qu'il avait envoyé en Espagne. Il répondit à Montezuma que son intention était bien de retourner dans sa patrie, mais qu'ayant perdu ses vaisseaux, il lui fallait le temps d'en reconstruire d'autres. Montezuma, qui était décidé, en cas de résistance, à employer la force, fut si satisfait de voir Cortez se rendre à ses désirs, qu'il l'embrassa vivement, et lui promit de l'aider de tout son pouvoir dans ses préparatifs.

Soulevement des Mexicains. Mort de Montezuma. La triste nuit.

Cependant, comme on ne voyait point arriver le jour du départ, la révolte, qui depuis long-temps grondait sourdement, finit par éclater avec violence. Le quartier des Espagnols était tous les jours en butte à de nouvelles attaques, qui devenaient de plus en plus acharnées, et où les Mexicains deployaient un courage digne d'un meilleur sort. Ce n'était plus partout et sans cesse que des scènes de carnage. Après une journée plus terrible encore que les autres, où le combat, commencé avant l'aurore, n'avait fini qu'à la nuit,

Cortez s'était retiré dans son appartement, sous pretexte de faire panser une blessure qu'il avait reçue à la main. Mais, comme il le dit lui-même, il y portait une blessure bien plus profonde et plus cuisante. Il ne pouvait se dissimuler l'impossibilité de soutenir plus long-temps la guerre sans perdre sa réputation, sans perdre son armée tout entière : car il finirait par succomber sous les attaques d'une multitude qui se renouvelait sans cesse, toujours plus exaspérée, plus avide de vengeance. Leur forteresse était bâtie sur une chaussée qui s'avançait dans le lac, et qu'on pouvait facilement couper : alors toute retraite leur serait fermée, il leur faudrait périr jusqu'au dernier. Et pourtant comment se décider à quitter cette capitale du Mexique sur laquelle il avait fondé de si brillantes espérances. Il n'y pouvait songer sans une poignante douleur.

Il avait passé la nuit dans cette cruelle agitation, et il ne savait encore à quel parti s'arrêter, quand un nouveau sujet de chagrin vint ajouter à ses perplexités. Montezuma, désespérant de ramener ses sujets à la soumission tant que les Espagnols seraient si près d'eux, le fit mander et lui ordonna d'un ton absolu de se disposer à partir. Cortez, pensant qu'une retraite honorable était le meilleur parti qu'il eût à prendre, repondit qu'il était prêt à obéir; mais il demanda que tous les Mexicains posassent les armes avant qu'un seul Espagnol quittât le quartier; puis, pour sauver sa dignité, il ajouta que dans cette circonstance il cédait moins à l'obstination de ses ennemis qu'à son respect pour l'empereur. Montezuma parut satisfait de cette réponse, et donna immédiatement des ordres pour faire executer une condition qu'il trouvait juste.

Tandis qu'il se livrait à ce soin, on entendit sonner l'alarme dans toutes les parties du quartier. C'était un nouvel assaut des Mexicains. Ils s'étaient avancés avec tant de furie que déjà leur avant-garde se trouvait au pied du rempart. En vain l'artillerie et les arquebuses répandaient dans leurs rangs un affreux carnage; ils se serraient, et, foulant aux pieds, sans distinction, les blessés et les morts, ils s'avançaient plus acharnés, poussant des cris épouvantables. Déjà quelques uns avaient sauté sur le rempart; d'autres, protegés par une nuée de flèches, battaient à grands coups de haches les portes et les murs. C'en était peut-être fait des Espagnols.

Montezuma, fidèle à la convention qu'il venait de faire avec Cortez, le fit informer qu'il avait résolu de se montrer à ses sujets pour leur donner ordre de se retirer, et inviter les nobles à lui venir exposer paisiblement leurs prétentions. On pense avec quelle joie cette proposition fut accueillie. L'empereur n'était pas sans crainte sur le succès de la démarche qu'il était sur le point d'entreprendre; aussi est-ce en proie à la plus vive agitation qu'il s'y

disposa. Il revêtit le manteau impérial et tous les ornements qu'il ne portait que dans les grandes occasions, afin d'imposer plus de respect et de calmer plus facilement l'effervescence de la foule. Il se rendit sur le rempart avec les nobles Mexicains qui étaient restés à son service, et protégé par une double haie de soldats espagnols. Un de ses officiers avertit à haute voix les habitants de prêter une respectueuse attention au grand Montezuma, qui venait écouter leurs demandes et les honorer de ses faveurs. A ce nom, le tumulte tomba tout à coup, et la plupart des mutins se prosternèrent. L'empereur fit approcher les officiers qu'il reconnut dans la foule, et leur prodiguant les caresses, il les remercia du zèle qu'ils témoignaient pour sa liberté. Mais il les assura que c'était volontairement qu'il demeurait avec les Espagnols; qu'il avait pris néanmoins le parti de les congédier, et qu'ils consentaient eux-mêmes à s'éloigner dès que les Mexicains seraient rentrés dans leurs maisons. Il ordonnait donc à tous ceux qui le reconnaissaient pour maître de quitter immédiatement les armes.

Ce discours fut écouté sans que personne eût l'audace de l'interrompre; mais personne non plus ne parut disposé à se retirer. Un profond silence tint quelques instants en suspens cette multitude naguère encore si tumultueuse; mais le bruit recommença par degrés, la sédition reprit toute sa force, des cris s'élevèrent contre Montezuma, qu'on accusait de traîtrise et de lâcheté, et bientôt les injures furent suivies d'une grêle de traits qui semblaient dirigés contre lui. Quelque empressement qu'eussent mis les Espagnols à le couvrir de leurs boucliers, il fut atteint de plusieurs coups de flèches, et une pierre vint le frapper à la tête et le renversa sans mouvement. C'était le plus fâcheux contre-temps qui pût arriver à Cortez; aussi ce fut avec un emportement terrible qu'il se précipita à la défense des remparts. Mais déjà les ennemis avaient disparu. A peine avaient-ils vu tomber leur maître que, saisis d'une mortelle épouvante, ils s'étaient enfuis précipitamment, comme s'ils eussent été poursuivis par la colère du Ciel.

Quand l'empereur revint à lui, il s'abandonna à un si violent désespoir qu'il fallut le retenir pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il repoussait tous les soins, et sa douleur s'exhalait en effroyables menaces, qui bientôt se terminaient par des gémissemens et des pleurs. Le coup qu'il avait reçu à la tête était dangereux; cet état d'exaspération continuelle le rendit mortel. Il expira le troisième jour, en chargeant, dit-on, les Espagnols du soin de le venger. Mais peut-on croire que ce monarque infortuné se soit ainsi mépris jusqu'à ses derniers moments sur ses véritables ennemis? N'est-on pas tenté de mettre en doute la véracité des auteurs espagnols, quand on les voit pousser l'esprit de parti jusqu'à traiter de témérité brutale, de férocité, la bravoure héroïque

de ces hommes qui combattaient nus pour leur liberté contre des tyrans armés de fer et d'armes meurtrières. Car, si l'on se sent tout d'abord saisi d'admiration pour l'intrépidité de cette poignée d'Espagnols affrontant les forces d'un puissant empire, on ne peut refuser non plus un légitime hommage à la conduite des Mexicains. Après avoir prodigué l'accueil le plus hospitalier à des gens qui parlent en maîtres, ils ne se déclarent contre eux que lorsqu'ils ne peuvent plus douter que leur empereur est retenu dans une honteuse captivité. A la valeur qui brave la multitude ils opposent cette valeur, plus difficile peut-être, qui affronte la mort se présentant sous une forme nouvelle et terrible; ils s'instruisent au milieu du carnage; ils se disciplinent dans la destruction. Ils comprennent ce que peut ce mépris de la mort; et dussent-ils échanger la vie de mille Mexicains contre celle d'un Espagnol, ils anéantiront la tyrannie dans un fleuve de sang. C'est là, si l'on veut, le calcul du désespoir; mais ce désespoir est magnanime, et, sans la mort de Montezuma, il est probable qu'il aurait écrasé les Espagnols. Mais ce funeste événement leur fit tomber les armes des mains au milieu de la plus vive exaspération, et cette sensibilité, qui leur fait honneur, sauva leurs ennemis. C'est ainsi que les vertus des Mexicains tournèrent plus d'une fois contre eux.

Cortez fit porter le corps de Montezuma dans la ville par six des officiers qui étaient demeurés près de lui, et du haut de leurs remparts les Espagnols purent admirer la pompe de ses funérailles. Pendant la maladie de l'empereur, les Mexicains n'avaient fait aucun mouvement, et le général augurait bien de cette tranquillité. Mais il apprit qu'ils avaient employé ces trois jours à se choisir un nouveau maître, et à faire d'immenses préparatifs de guerre. En effet, le jour même des funérailles de Montezuma, on vit déboucher de toutes parts des troupes nombreuses qui s'emparèrent des avenues du quartier, et pendant quelques jours ce furent de continuelles attaques, toujours plus acharnées, toujours plus meurtrières. Enfin les Mexicains étaient parvenus à rompre tous les ponts; ils avaient creusé des tranchées, élevé des remparts: il ne pouvait plus rester d'espoir aux Espagnols. Cortez assembla tous ses officiers et leur exposa le danger de leur situation. Il n'y eut qu'une voix sur la nécessité d'un prompt départ: mais comment l'effectuer? Serait-ce de jour, ou si l'on choisirait la nuit. Après une longue discussion, on se décida pour ce dernier parti, et l'exécution en fut fixée à la nuit suivante.

Après avoir pris toutes les mesures que nécessitaient les circonstances, le général se fit apporter le trésor de Montezuma; il en tira le quint de la couronne, dont on chargea quelques chevaux blessés; et pour ne pas s'embarrasser d'un fardeau inutile, il résolut d'abandonner le reste, qui se montait à plus de sept cent mille écus. Cependant, comme quelques soldats paraissaient

peu satisfaits de ce parti, il permit à chacun d'en prendre ce qu'il se croirait capable de porter dans sa marche, et la plupart se chargèrent avec une imprudente avidité, qui devint funeste à plusieurs.

Il était près de minuit quand les Espagnols sortirent de leur quartier, dans le plus profond silence. Ils marchèrent quelque temps sans rencontrer aucun obstacle; déjà l'avant-garde avait franchi le premier canal à l'aide d'un pont volant, et le corps d'armée la suivait, quand tout à coup d'épouvantables cris s'élevèrent de toutes parts et furent immédiatement suivis d'une nuée de flèches qui jeta le désordre et l'effroi parmi les Espagnols. Ils se trouvaient alors divisés en trois corps, et avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, avant qu'ils eussent pu se rejoindre, ils s'étaient vus enveloppés de tous côtés par une innombrable multitude altérée de sang et de vengeance. Aussi pendant quelques heures le carnage fut horrible. Quand, au point du jour, les débris de l'armée purent enfin se réunir, il manquait dans les rangs deux cents Espagnols et plus de mille Tlascalans. Le souvenir de cette nuit fatale s'est conservé dans la Nouvelle-Espagne; on l'appelle encore *noche triste*, la triste nuit.

La douleur de Cortez fut si vive, qu'on le vit répandre des larmes. Cependant, rassemblant tout son courage, il se hâta de profiter des instants que les Mexicains donnèrent aux funérailles de leurs morts. Il réorganisa sa petite armée, et se mit en route pour Tlascala, sous la conduite des troupes de cette république. Il fut constamment suivi dans sa marche par une armée de Mexicains qui grossissait tous les jours, et il lui fallut soutenir encore de nombreux combats. Mais à force de prudence et de courage il en sortit victorieux, et il atteignit enfin le territoire de ses fidèles alliés, qu'il reconnut à la muraille que ces peuples avaient élevée pour la défense de leur frontière, et dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Il y reçut les marques du plus vif attachement; son entrée dans Tlascala se fit avec la plus grande pompe, et les Espagnols purent enfin se reposer des fatigues de tant de combats.

Nouvelle expédition contre Mexico. Défense héroïque des Mexicains. Guatimozin. Reddition de Mexico.

Cortez avait lui-même beaucoup souffert dans cette pénible retraite; il avait reçu plusieurs blessures qui firent craindre un instant pour sa vie. Mais grâce aux bons soins que lui prodiguèrent les Tlascalans, il fut bientôt rétabli. En quittant Mexico, il n'avait cédé qu'à la nécessité, se promettant bien d'y revenir dans des temps meilleurs. Tout ce qu'il avait vu n'avait fait que l'affermir de plus en plus dans le projet de soumettre à l'Espagne ces contrées opulentes. Aussi, dès que ses forces le lui permirent, il s'occupa activement

à réorganiser son armée, et au bout de quelques mois, il se trouva à la tête de forces assez considérables pour tenter la conquête du Mexique. Ses troupes se composaient de neuf cents fantassins espagnols bien armés, de quatre-vingt-six cavaliers, et de plus de cent mille alliés. Il avait en outre dix-huit pièces d'artillerie, avec une abondante provision de balles et de poudre.

Les Mexicains avaient appris les projets de Cortez, et ils n'étaient point restés dans l'inaction. Le nouvel empereur, Guatimozin, avait fait d'immenses préparatifs de défense. Aussi la marche des Espagnols ne fut qu'un combat continuel; il leur fallait emporter d'assaut le moindre village, le moindre monticule. Les Mexicains défendirent leur territoire pied à pied avec un héroïsme digne d'admiration. Mais ils luttent en vain, en vain ils se font massacrer, entassant les cadavres pour arrêter leurs ennemis : leur multitude indisciplinée doit reculer devant la tactique habile de Cortez, devant ces armes meurtrières qui font de si larges trouées dans leurs rangs; chaque jour ils perdent du terrain, et l'armée espagnole arrive enfin sur les bords du lac qui baigne Mexico.

Bientôt ce lac immense se couvrit d'une quantité prodigieuse de canots chargés de guerriers aux armes et aux plumes éclatantes, et présenta aux Espagnols un spectacle à la fois magnifique et terrible. Mais que pouvaient ces frêles embarcations contre de lourds brigantins, qui, se précipitant à force de rames et de voiles, en coulèrent bas ou en brisèrent par un seul choc autant qu'ils en rencontraient, tandis que l'artillerie étendait au loin ses terribles ravages. Aussi cette vaste surface fut-elle bientôt balayée, et les Espagnols vinrent mettre pied à terre à l'entrée de Mexico. Là ce fut pendant quelques jours un horrible massacre; chaque maison était une forteresse qu'il fallait emporter d'assaut; les rues étaient creusées de nombreuses tranchées qu'on ne pouvait franchir qu'en les comblant de cadavres. L'élite des Espagnols périt dans ces meurtrières journées, et peut-être l'armée entière eût été ensevelie sous les ruines de Mexico, si on ne fût parvenu à s'emparer de Guatimozin, qui, voyant son palais attaqué, s'était embarqué avec toute sa famille pour lui chercher quelque part un asyle plus sûr. Dès qu'il se vit au pouvoir des Espagnols, l'empereur envoya l'ordre à ses sujets de déposer les armes, et la reddition de la ville ne rencontra plus dès lors aucun obstacle. Mexico, naguère si riante et si belle, n'offrait plus qu'un spectacle hideux; les morts entassés pêle-mêle avec les décombres étaient si nombreux, que Cortez se hâta de sortir de la ville jusqu'à ce qu'on l'eût purgée de ces germes d'infection.

L'avidité des vainqueurs dévorait en idée les trésors de Guatimozin, et quand on vit que Cortez n'en parlait point, de violents murmures éclatèrent contre

lui ; on l'accusait de s'entendre avec l'empereur, et pour se laver de ces soupçons, il fut obligé de consentir qu'on mît à la torture cet infortuné monarque, pour le contraindre à découvrir le lieu où il avait caché ses richesses. Guatimozin fut étendu sur des charbons ardents, et un de ses principaux officiers fut livré près de lui au même supplice. C'est à ce seigneur, dont il entendait les plaintes, que Guatimozin, qui souffrit ce cruel supplice avec une constance inaltérable, adressa ce sublime reproche : *Et moi, suis-je donc sur un lit de roses !* Cortez fit enfin cesser cette odieuse cruauté, et il fallut en croire l'empereur, qui déclara avoir jeté tous ses trésors dans le lac. Mais on fit d'inutiles recherches pour les découvrir, et le dépit qu'en ressentirent les Espagnols entra sans doute pour beaucoup dans l'arrêt de mort qu'ils prononcèrent deux ans plus tard contre le successeur de Montezuma : on l'accusa de conspiration, et il expira sur le gibet.

Ainsi fut opérée par une poignée d'aventuriers sans mission la conquête du puissant empire du Mexique, que l'on peut regarder comme l'un des plus beaux exploits des âges anciens et modernes. La prise de la capitale amena la reddition de tout le royaume, et Cortez déploya une si intelligente activité, que Mexico eut bientôt relevé ses ruines, et devint plus florissante que jamais.

Cependant, malgré l'éclat des services que Cortez avait rendus à l'Espagne, il lui fallut, comme tous les conquérants de l'Amérique, essuyer les attaques de la haine et de l'envie. Rappelé pour se justifier des accusations de ses ennemis, il n'en put triompher qu'à moitié, et, ainsi que Colomb, il mourut dans la disgrâce et le chagrin.

DÉTAILS SUR L'ANCIEN MEXIQUE.

Lac de Mexico. Description de Mexico. Palais et maisons de l'empereur. Ménageries. Arsenaux. Places publiques. Commerce.

Avant de passer à la description de Mexico, il n'est pas sans intérêt de parler du lac qui baignait cette ville célèbre.

Le lac de Mexico présente une singularité qui ne se rencontre nulle part ailleurs. Il est divisé en deux parties qui ne sont séparées que par une digue de pierre. La première, un peu plus élevée que l'autre, dans laquelle elle se déverse, est d'eau douce ; elle est toujours calme et abonde en poisson. La seconde partie est d'eau salée ; elle est sujette à de violentes agitations, et l'on n'y trouve aucune espèce de poisson. Elles ont l'une et l'autre environ sept

lieues de long et autant de large; leur circonférence commune est d'à peu près trente lieues. Les villes nombreuses qui s'élevaient sur les bords de ce lac étaient sujettes à de fréquentes inondations qui en rendaient le séjour parfois très dangereux. Les digues qu'avaient fait construire à grands frais les anciens rois ne suffisaient pas toujours pour arrêter la violence des torrents qui se précipitaient des montagnes voisines. Depuis, les Espagnols imaginèrent de creuser un canal pour recevoir et détourner les eaux qui se jettent dans le lac et le font déborder ; mais ce travail, qui a coûté à l'Espagne des sommes immenses, et aux Mexicains d'incroyables fatigues, n'a encore produit que des résultats peu satisfaisants.

La ville de Mexico s'élève sur le bord septentrional du lac salé ; mais elle est sillonnée de tant de canaux qu'on la dirait bâtie dans le lac, comme Venise l'est dans la mer. Elle était autrefois composée d'environ vingt mille maisons, et les rues en étaient toutes fort larges et fort belles ; quelques unes, dans toute leur largeur, étaient des canaux traversés par un grand nombre de ponts. La plupart des maisons avaient deux portes, l'une donnant sur la chaussée, l'autre sur le canal. Elles étaient petites, basses et sans fenêtres, et cela par un singulier ordre de police, qui voulait que les simples habitants fussent plus humblement logés que les seigneurs ; mais elles étaient propres, commodes, et capables, malgré leur exiguïté, de contenir plusieurs ménages. Si l'on en croit les premiers voyageurs, Mexico aurait été trois fois grande comme Marseille, et l'emportait de beaucoup sur Venise par sa belle apparence ; ce qui venait sans doute de la multitude des palais de l'empereur et de la noblesse, et surtout de la hauteur de ses temples. On s'imaginera facilement combien devaient être nombreuses les maisons des nobles, quand on saura que l'empire n'avait pas moins de trois mille caciques ou seigneurs de ville, qui étaient obligés de venir passer une partie de l'année dans la capitale, sans compter la noblesse inférieure et les officiers du palais. Une des grandes incommodités de la ville, c'était le manque d'eau douce, celle du lac ne pouvant servir à aucun des besoins de la vie ; ils en faisaient venir par des aqueducs de terre cuite de Chapultépeque, petite montagne à trois milles de la ville. C'est encore du même lieu qu'on en tire aujourd'hui.

Le premier des palais impériaux, nommé *Tepac*, était d'une grandeur et d'une magnificence surprenantes. On y entrait par trente belles portes qui donnaient sur autant de rues, et dont la principale, comme nous l'avons déjà dit, était surmontée des armes de l'empereur. La partie des édifices qui servait de logement au souverain renfermait trois grandes cours, ornées chacune d'une belle fontaine ; cent chambres de vingt-cinq à trente pieds de long, et cent bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou dans la construction de ce

vaste bâtiment, tout y était d'une solidité que les Espagnols ne pouvaient se lasser d'admirer. Les murs étaient un mélange de marbre, de jaspe, de porphyre, et de différentes pierres, les unes noires et rayées de rouge, les autres blanches, jetant le plus vif éclat. Les toits étaient formés de planches minces, mais fortes et jointes avec beaucoup d'art. Toutes les chambres étaient curieusement parquetées de cèdre et de cyprès, et nattées à hauteur d'appui. Les unes étaient enrichies de tableaux et de sculptures représentant différentes sortes d'animaux; les autres revêtues de riches tapisseries de coton, de poil de lapin et de diverses plumes. Les lits répondaient peu à cette splendeur. C'étaient simplement des nattes et une couverture. Mais peu d'hommes couchaient dans ce palais; il n'y restait le soir que les femmes de l'empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les suivantes et les esclaves. Il n'était pas rare d'en voir cent cinquante enceintes à la fois; mais la couronne ne pouvant être dévolue qu'aux enfants des trois impératrices, les autres faisaient ordinairement périr leur fruit par des drogues meurtrières. La plupart étaient les filles des principaux seigneurs, entre lesquelles Montezuma s'était attribué le droit de choisir celles qui lui plaisaient. Elles étaient entretenues avec le plus grand luxe : mais leurs moindres fautes étaient sévèrement punies.

Outre le Tépac, l'empereur avait dans la ville plusieurs autres maisons, dont chacune offrait quelques singularités remarquables. L'une, percée de vastes galeries que soutenaient des colonnes de jaspe, renfermait toutes les espèces d'oiseaux qui naissent au Mexique, et dont le plumage ou le chant était plus particulièrement estimé. Les oiseaux de mer étaient nourris dans un étang d'eau salée, et ceux de rivière dans de grandes pièces d'eau douce; ceux des bois et des champs peuplaient toutes les galeries. On les plumait dans certaines saisons pour vendre leurs plumes, dont on faisait des étoffes, des tableaux et d'autres ornements. Cette précieuse marchandise formait une branche importante de commerce, et donnait un revenu considérable.

Dans une autre maison, l'empereur avait son équipage de chasse, composé particulièrement d'un grand nombre d'oiseaux de proie, dressés à tous les exercices de la fauconnerie; les uns renfermés dans des cages nattées et commodes, d'autres perchés sur des bâtons. Une cour de la même maison était remplie de lions, de tigres, d'ours et d'autres bêtes féroces inconnues en Europe, rangées par ordre dans de grandes cages de bois. Quelques relations vantent dans ce nombre un animal très rare qu'elles nomment le taureau du Mexique, et qui n'est autre que le bison, espèce de taureau vigoureux et féroce, qui a la bosse du chameau et la crinière du lion. Les mêmes écrivains racontent que, dans une troisième cour, on voyait renfermés dans des

vases, dans des trous, dans des caves, un horrible assemblage de vipères, de scorpions et d'autres animaux venimeux, et jusqu'à des serpents à sonnettes et des crocodiles, qu'on nourrissait du sang des victimes humaines immolées dans les temples.

Dans les chambres hautes de cette maison l'empereur faisait nourrir des bouffons, des bateleurs, et aussi des nains, des bossus, des aveugles, et tous ceux qui avaient apporté en naissant quelque singularité monstrueuse. Ils avaient des maîtres qui leur faisaient apprendre divers tours de souplesse accommodés à leurs défauts naturels, et on en prenait un si grand soin, leur condition était si douce, que plus d'un père estropiait ses enfants pour leur procurer une vie paisible et l'honneur de servir a l'amusement de leur maître.

Mais ce qui, sans doute, paraîtra plus étrange encore, c'est que l'empereur avait choisi cette maison pour y exercer plus particulièrement ses pratiques de religion. Il y avait fait construire une chapelle dont la voûte était revêtue de lames d'or et d'argent étincelantes de pierres précieuses, et il s'y rendait chaque nuit pour consulter ses dieux, au milieu des cris et des hurlements des hôtes sauvages de ce palais.

Deux autres maisons se faisaient encore remarquer, l'une servant d'arsenal pour fabriquer les armes, l'autre de magasin pour les conserver. Les plus habiles ouvriers étaient entretenus dans la première, et ils y étaient traités avec une distinction égale à leur talent. L'art le plus commun était celui de faire des flèches et d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en faisait de prodigieux amas, qui se distribuaient successivement aux armées et aux places frontières; mais il en restait toujours une grande quantité dans le magasin. Les autres armes étaient des arcs, des carquois, des massues, des epees garnies de pierres qui en faisaient le tranchant; des dards, des zagaies, des frondes, et jusqu'aux pierres qu'elles servaient à lancer; des cuirasses, des casques, des casaques de coton piqué à l'épreuve des fleches; de petits boucliers, et de grandes rondaches de peau qui couvraient tout le corps, et qui se portaient roulées sur l'épaule jusqu'au moment de combattre. Un appartement particulier renfermait les armes de l'empereur. Toutes ces armes, suspendues dans l'ordre le plus parfait, étaient ornées de feuilles d'or et d'argent, de plumes rares et de pierres précieuses, et offraient un coup d'œil éblouissant. Cet immense dépôt était vraiment digne du plus grand monarque et de la plus brave nation.

Mais, de tous les palais de Montezuma, celui qui causa le plus d'étonnement aux Espagnols fut un grand édifice que les Mexicains nommaient *la Maison de tristesse*. La seule architecture de cette maison inspirait la tristesse. Les murs, le toit et tous les meubles en étaient noirs et lugubres; les fe-

nêtres, fort étroites, étaient fermées d'une espèce de jalousies si serrées qu'elles laissaient à peine quelque passage à la lumière. C'est là que l'empereur se retirait dans les grandes calamités publiques, et lorsqu'il avait perdu quelque femme ou quelque parent qu'il aimait.

Toutes les maisons de l'empereur étaient entourées de jardins admirablement cultivés, dans lesquels jaillissaient de nombreuses fontaines d'eau douce. Les fruits et les légumes en étaient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendait au marché, et que, suivant les principes de la nation, un prince ne devait pas chercher du plaisir dans ce qui faisait un objet de lucre pour ses sujets. Mais on y voyait les plus belles fleurs de ce riche climat, disposées en compartiments jusque dans les cabinets, et toutes les variétés d'herbes médicinales que le Mexique produit en abondance, et Montezuma se faisait honneur d'y laisser prendre gratuitement les simples dont les médecins avaient besoin pour leurs malades.

Entre plusieurs grandes places qui faisaient un des principaux ornements de Mexico et qui servaient de marchés, il en était une, nommée *Tlateluco*, que l'on vantait plus que toutes les autres. C'était, dit Herrera, l'une des plus vastes du monde; aux jours de foire, il s'y réunissait plus de cent mille hommes, et les tentes étaient si pressées qu'on avait grande peine à circuler. Toutes les boutiques étaient couvertes de toiles de coton à l'épreuve du soleil et de la pluie. Les relations espagnoles s'étendent longuement sur le nombre et la variété des marchandises qui y abondaient. Nous croyons devoir emprunter à Gage un aperçu qui pourra donner une idée du commerce et des arts chez les anciens Mexicains, et qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt.

Les marchandises les plus communes, dit cet auteur, étaient diverses espèces de nattes, fines et grosses, toutes sortes de vaisseaux de terre peints ou vernis; des peaux de divers animaux, surtout de cerfs, apprêtées avec ou sans poil, et diversement coloriées; des monceaux de plumes, des oiseaux en plumes, de toutes les espèces et de toutes les couleurs; des toiles et des draps de coton; des toiles composées de feuilles et d'écorce d'arbres, de poil de lapin et de plumes; du fil de poil de lapin, et d'autres fils de toutes les couleurs. Il y avait des lieux particuliers pour les objets qui demandaient beaucoup de place, comme la pierre, la chaux, la brique, et les autres matériaux de construction.

Mais la plus riche partie du marché était celle où l'on vendait les ouvrages d'or et de plumes. On y trouvait toutes sortes de tableaux en plumes des couleurs les plus variées. Les Mexicains excellaient dans cet art; ils représentaient avec tant de vérité les animaux, les arbres, les fleurs, les herbes, etc., que ces

ouvrages excitaient au plus haut point l'admiration des Espagnols. Mais ce n'était qu'à force de patience et de travail qu'ils atteignaient cette perfection : souvent un ouvrier passait un jour entier sans manger pour mettre une plume à sa vraie place, la tournant et la retournant mille fois, au jour et à l'ombre, pour mieux juger de son effet.

Leur orfèvrerie était aussi fort belle. Ils faisaient d'excellents ouvrages au moule, et les gravaient ensuite avec des poinçons de caillou. Il en était parmi ces ouvrages qui épuisèrent toute l'habileté des artistes européens de l'époque, entre autres des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, c'est-à-dire alternativement d'or et d'argent, coulés sans aucune soudure, et des chaudrons, aussi coulés, avec des anses mobiles. Ils jetaient en moule des poissons dont les écailles étaient alternativement d'or et d'argent; des perroquets qui remuaient la tête, la langue et les ailes: des singes qui faisaient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, etc.—Ils excellaient aussi dans l'art d'emailler, et de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

On vendait dans la même partie du marché de l'or, de l'argent, du cuivre, etc., ainsi que des pierres précieuses, des couleurs, des coquillages, et des amandes de cacao, qui servaient de monnaie courante dans le pays, comme cela existe encore aujourd'hui : cent vingt des plus grosses et deux cents des plus petites valent environ cinq sous de notre monnaie. Il y avait des quartiers distincts pour les fruits, pour les herbes et les graines, pour les viandes et pour les animaux. Une vente considérable était celle d'une sorte de terre ou limon poudreux, qui s'amassait, dans une certaine saison de l'année, sur l'eau du lac. Cette substance en se formant ressemblait beaucoup à l'écume de la mer; on l'enlevait avec une sorte de réseau, on la mettait en tas pour la faire condenser, puis on en pétrissait des gâteaux plats semblables à des briques. Cette marchandise n'était pas recherchée seulement des Mexicains; elle s'envoyait au loin dans les provinces, où elle était aussi estimée que le meilleur fromage l'est en Europe. On croit que c'est l'excellence de cette écume qui attirait sur le lac la prodigieuse quantité d'oiseaux dont il était couvert en tout temps et plus particulièrement en hiver.

Tous les marchands du Tlateluco payaient à l'empereur un droit pour leur boutique, moyennant lequel ils devaient être garantis des voleurs par des officiers qui veillaient incessamment à la sûreté du commerce.

Il y avait au milieu de ce vaste marché un édifice d'où l'on en pouvait apercevoir toutes les parties, et dans lequel siégeaient douze vieillards pour juger les contestations qui s'élevaient entre les négociants.

Le principal commerce se faisait par échange; on donnait une poule pour une gerbe de maïs, de la toile pour du sel, etc., et les cacaos servaient de

monnaie courante pour les appoints. Ils avaient différentes mesures en bois et en terre pour les liquides et les solides, etc.

Si l'on ajoute à tous les traits de cette description la brillante activité de deux cent mille canots, des formes les plus variées, qui voltigeaient sans cesse d'un bord à l'autre du lac, et de plus de cinquante mille qui sillonnaient en tous sens les canaux de la ville, on concevra sans peine l'impression que Mexico dut produire sur l'esprit des Espagnols, et l'exaltation de leurs récits paraîtra moins surprenante.

Origine. Cour impériale. Audiences de l'empereur. Ses repas. Couronnement des empereurs. Revenus de la couronne.

Comme presque tous les peuples de la terre, les Mexicains, parmi les fables qui enveloppent leur origine, ont placé la tradition d'un déluge universel. Leurs idées sur l'origine des choses avaient des rapports singuliers avec les livres de Moïse, et bientôt nous verrons dans leurs cérémonies une analogie frappante avec celles des chrétiens. Ils racontaient que Dieu avait créé de terre un homme et une femme; que ces deux modèles de la race humaine, s'étant allés baigner, avaient perdu leur forme dans l'eau, mais que leur auteur la leur avait rendue, avec un mélange de certains métaux, et que le genre humain tirait d'eux leur origine; que, les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs, ils avaient eté punis par un déluge universel, à l'exception d'un prêtre américain, nommé *Tezpi*, qui s'était mis avec sa femme et ses enfants dans un grand coffre de bois, où il avait rassemblé aussi quantité d'animaux et d'excellentes semences; qu'après l'abaissement des eaux il avait lâché un oiseau nomme *aura*, qui n'etait pas revenu, et successivement plusieurs autres, qui ne s'étaient pas fait revoir; mais que le plus petit, et celui que les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs, avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec.

Cet heureux couple arriva au pied de la montagne de Culnachau, une de celles qui environnent la vallée du lac. Il y mit au monde un grand nombre d'enfants, qui naquirent tous muets. Un jour une colombe vint se percher sur un arbre fort élevé et leur apporta la parole; mais l'un n'entendant point le langage de l'autre, ils prirent le parti de se séparer. Quinze chefs de famille qui eurent le bonheur de parler la même langue s'unirent pour aller chercher une autre habitation. Après avoir erré pendant cent quatre ans, ils arrivèrent au bord du lac, ou ils fondèrent une ville qui devint Mexico.

Les premiers habitants du Mexique paraissent avoir eté des sauvages sans religion et presque sans gouvernement, se nourrissant de leur chasse et de

racines, et dormant dans des grottes ou des buissons. Peu à peu ils se réunirent en corps et se donnèrent un roi. Mais ce ne fut que sous Montezuma Ier, le cinquième de leurs rois, que l'empire du Mexique commença à jeter quelque éclat. Montezuma II le porta au plus haut degré de splendeur et de puissance. Ce prince fastueux s'ingéniait à inventer de nouvelles cérémonies. Non seulement il avait doublé le nombre des officiers de sa maison, mais il en avait exclu toutes les personnes d'une naissance commune, ne voulant être entouré que des plus nobles seigneurs. Il avait deux sortes de garde : l'une de soldats qui occupaient toutes les cours de son palais; l'autre, intérieure, composée de deux cents nobles qui entraient chaque jour au matin dans les appartements. Toute la noblesse de l'empire, celle même des provinces les plus éloignées, était appelée à ce service, qui était organisé par bourgades et se faisait à tour de rôle. Les antichambres étaient leur principal poste, et ce n'est que rarement que le maître les recevait.

Les audiences publiques de l'empereur étaient rares; mais elles duraient une grande partie du jour, et les préparatifs en étaient imposants. Tous les nobles qui avaient l'entrée du palais recevaient l'ordre d'y assister, et les conseillers d'état devaient être rangés autour du trône pour être prêts à donner leur avis sur les points importants ou difficiles. Un grand nombre de secrétaires, placés suivant leurs fonctions, notaient les demandes des suppliants et les réponses ou les arrêts du prince. Ceux qui voulaient se présenter avaient donné leurs noms à des officiers chargés de ce soin. Ils étaient appelés l'un après l'autre. Chacun entrait nu-pieds et les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences; à la première il disait *Seigneur*, à la seconde *Monseigneur*, à la troisième *Grand seigneur*. Le suppliant, après avoir exposé sa demande, et reçu la reponse, à laquelle il ne lui était pas permis de répliquer, se retirait, en répétant les trois révérences, sans tourner le dos, et surtout sans lever les yeux. La moindre faute dans l'observation de ce cérémonial était punie sur-le-champ avec une extrême rigueur, et les exécuteurs du châtiment attendaient le coupable à la porte.

L'empereur mangeait seul, et quelquefois en public, mais toujours entouré du même faste. Ordinairement on lui servait environ deux cents plats. Ils étaient la plupart si bien assaisonnés qu'ils plurent tout d'abord aux Espagnols, et se répandirent même dans la suite jusqu'en Espagne. On rangeait d'abord tous ces mets autour d'une salle sur de vastes buffets. Montezuma, avant de se mettre à table, en faisait la revue, et marquait ceux qui lui plaisaient davantage. Le reste était distribué entre les nobles de sa garde; et cette profusion, qui se renouvelait tous les jours, était la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque toutes les personnes que leur de-

voir appelait au palais étaient nourries à ses frais. Après ses repas, il prenait ordinairement d'une espèce de chocolat, qui consistait dans la simple substance du cacao, battue en écume. Ensuite il fumait du tabac mêlé d'ambre gris, pour s'exciter au sommeil. Lorsqu'il avait donné quelques instants au repos, on faisait entrer les musiciens, qui chantaient, au son des instruments, diverses poésies, dont les vers avaient leur nombre et leur cadence. Le sujet ordinaire de ces chants était quelque trait de l'histoire du pays, ou des hauts faits du monarque et de ses prédécesseurs.

Herrera nous a laissé des détails fort curieux sur la manière dont Montezuma était servi. La table, dit-il, était une espèce de coussin, ou une paire de peaux rouges. Le siége de l'empereur était un petit banc d'une seule pièce, creusé au milieu, remarquable par la beauté du travail et la richesse des peintures. Les nappes et les serviettes étaient du coton le plus fin et plus blanches que la neige; elles ne servaient qu'une seule fois au souverain, et passaient ensuite aux tables des officiers. Quatre cents pages, tous gentilshommes, portaient les viandes et les déposaient dans une grande salle; l'empereur les examinait, et d'une baguette qu'il portait à la main il désignait celles qu'il voulait qu'on lui servît. Alors les maîtres d'hôtel les mettaient à chauffer sur des brasiers. Avant qu'il se mît à table, vingt femmes des plus belles se présentaient avec des bassins pour lui donner à laver. Lorsqu'il était assis, un maître d'hôtel tirait une balustrade de bois qui divisait la salle pour empêcher qu'il ne fût incommodé par ceux qui étaient admis à l'honneur de le voir dîner. Pendant tout le repas il régnait un profond silence qui n'était interrompu que par les saillies de quelques bouffons qu'il se plaisait à provoquer. Les écuyers le servaient à genoux, sans lever les yeux, et les pieds nus : car on ne pouvait entrer dans la salle que nu-pieds, sous peine de la vie. Les nobles de service étaient toujours obligés d'assister à ses repas, et se tenaient à quelque distance de sa table. Parfois il leur envoyait quelque plat, qu'ils mangeaient respectueusement. Outre les bouffons, il y avait des nains, des bossus et d'autres gens contrefaits, qui s'évertuaient à exciter la gaîté du maître. Les plats et le service n'étaient que de terre, et quoique fort bien travaillés, ils ne paraissaient qu'une fois devant l'empereur. Mais les vases et les coupes étaient d'or, avec leur soucoupe du même métal; quelquefois c'étaient des coquilles richement garnies. On tenait prêtes plusieurs sortes de boissons, dont quelques unes étaient parfumées, et l'empereur désignait celles qu'il voulait boire. Il mangeait rarement de la chair humaine, et il fallait qu'elle eût été sacrifiée. Lorsque le couvert était levé, les dames qui lui avaient donné à laver, et qui étaient restées debout pendant tout le repas, sortaient, comme tous ceux auxquels il avait été permis d'y assister.

Il ne restait dans la salle que les officiers de garde, et si l'empereur avait envie de dormir, il s'appuyait contre le mur, assis sur le siége qui lui avait servi au dîner.

Les empereurs mexicains ne recevaient la couronne que sous des conditions fort onéreuses. Après l'élection, le nouveau monarque était obligé de se mettre à la tête de ses troupes, et de remporter quelque victoire sur les ennemis de l'état, ou de conquérir quelque nouvelle province. Aussitôt que le succès des armes avait ratifié le choix des électeurs, l'empereur rentrait triomphant dans la capitale. Tous les nobles, les ministres et les sacrificateurs l'accompagnaient au temple du dieu de la guerre, et l'on y sacrifiait sous ses yeux une partie des prisonniers. On le revêtait du manteau impérial; on lui mettait dans la main droite une épée d'or, symbole de la justice, et dans la main gauche un arc et des flèches, symbole du commandement; puis le cacique de Tezcuco lui posait sur la tête une riche couronne. Alors un des principaux seigneurs, connu pour son éloquence, lui adressait un long discours où non seulement il le complimentait au nom de ses peuples, mais où il lui retraçait les devoirs attachés à la dignité suprême. Le chef des sacrificateurs s'approchait ensuite pour recevoir son serment, serment dont on ne trouve d'exemple dans aucune nation. Outre la promesse de garder la religion et les lois de l'empire, et de rendre bonne justice à ses sujets, on lui faisait jurer que, pendant tout le cours de son règne, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages par leurs débordements, les campagnes ne seraient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air et du soleil.

Voici, sur la cérémonie du couronnement, quelques particularités singulières que nous a transmises Gomara. On portait, dit-il, le nouveau prince au grand temple, tout nu, et dans le plus profond silence. Il s'y prosternait à terre, et baisait le pavé devant l'idole de Vitzilipuztli. Le grand-prêtre, en habits pontificaux, et suivi de plusieurs autres prêtres vêtus de longues robes, lui venait oindre tout le corps d'une peinture fort noire. Ensuite, faisant sur lui quelques bénédictions, il l'arrosait d'une eau mêlée de feuilles de cèdre, qui était gardée précieusement dans le temple. Il lui mettait sur la tête un manteau blanc, parsemé de figures de têtes de mort, sur lequel il en mettait un autre de couleur noire, et sur celui-là encore un autre, tout blanc. Il lui passait ensuite autour du cou une sorte de lacets auxquels étaient attachés les insignes de la royauté, et il lui posait sur les épaules une petite coquille remplie d'une certaine poudre qui devait le préserver de tout mal et de tout sortilége. Enfin on lui attachait au bras gauche un sachet plein d'encens, et on lui mettait à la main droite un encensoir plein de charbons ardents. L'empereur se

levait alors, encensait l'idole, puis s'asseyait pour entendre le discours qui lui était adressé, comme nous l'avons dit, par un des principaux seigneurs. Il était conduit ensuite dans une grande salle du temple, et, chacun s'étant retiré, il se plaçait sur un lit, et restait quatre jours sans sortir, passant tout ce temps en oraisons, en pénitences et en sacrifices. Il ne mangeait qu'une fois le jour; la nuit il se baignait en grande eau, et dans le bain il se tirait du sang des oreilles. Les offrandes de pain, de fleurs et de fruits, qu'il faisait aux idoles, devaient être teintes du sang de sa langue, de son nez, de ses mains et d'autres parties. Au bout des quatre jours, on le venait prendre pour le conduire à son palais au milieu des fêtes les plus brillantes. Ces cérémonies lui imprimaient un caractère si sacré, qu'on n'osait plus le regarder au visage.

Les revenus de la couronne devaient être immenses, puisque avec tant de frais pour l'entretien de la cour, ils suffisaient à tenir sans cesse en campagne deux ou trois grosses armées et des garnisons dans les principales villes; ce qui n'empêchait pas de former un fonds considérable qui croissait chaque année de ce qu'on mettait en réserve. Outre les mines d'or et les salines, dont le revenu était considérable, il y avait des impôts excessifs dont les pauvres même n'étaient pas exempts. Le tribut des nobles ne consistait pas seulement à garder la personne de l'empereur et à servir dans ses armées avec un certain nombre de leurs vassaux, ils lui devaient faire encore de nombreux présents, qu'il recevait comme volontaires, tout en en faisant sentir la nécessité.

Organisation judiciaire. Ordres de chevalerie. Épreuves et initiation des chevaliers.

Le gouvernement de l'empire était admirablement organisé. Il y avait un premier conseil des finances, un conseil suprême de justice, un conseil de guerre, un conseil de commerce, et par dessus tous un conseil d'état, où l'on portait directement les grandes affaires, et par appel les sentences des tribunaux inférieurs. Chaque ville avait en outre son tribunal particulier pour la prompte expédition des affaires sommaires, et des officiers, assez semblables aux prévôts de l'Europe, qui faisaient des rondes régulières armés d'un bâton, marque de leur dignité, et suivis de quelques sergents.

L'empire n'avait point de lois écrites; l'usage tenait lieu de droit et ne pouvait être altéré que par la volonté du prince. Au reste, tous les conseils étaient composés non seulement de citoyens riches qu'on devait supposer à l'épreuve de la corruption, mais encore de ceux qui s'étaient distingués par leur conduite dans les temps de paix ou de guerre. Ce qui est bien digne de remarque, c'est que leur mission n'était pas seulement de punir le crime; par une plus noble attribution, digne du peuple le plus civilisé, ils étaient chargés de re-

compenser le mérite, qu'ils devaient chercher partout où il se cachait. Il n'y avait point de faute légère pour ceux qui exerçaient des fonctions publiques; le moindre défaut d'intégrité était puni de mort.

Le conseil d'etat n'était composé que des électeurs de l'empire et des princes du sang; ils étaient logés et nourris dans le palais, pour être toujours prêts à paraître devant l'empereur, qui n'ordonnait rien sans les avoir consultés. Ils étaient distingués par des titres étranges, composés de plusieurs idées qui ne formaient qu'un mot dans la langue du pays : l'un se nommait *Prince des traits à lancer*; un autre, *Coupeur d'hommes*; le troisième, *Épancheur de sang*; le quatrième, *Seigneur de la maison noire*. Il ne se passait rien dans l'empire dont on ne leur rendît compte; aucune sentence de mort ne s'exécutait que sur un ordre formel de leur main.

Il n'y avait point de plus grand bonheur pour les Mexicains que de plaire à l'empereur, et surtout d'obtenir son estime par la voie des armes. C'était l'unique chemin qui fût ouvert au peuple pour parvenir à la noblesse, et aux nobles pour s'elever aux plus hautes dignités. Montezuma, afin d'entretenir parmi ses sujets une idee aussi importante au soutien de sa grandeur, avait institué une sorte de chevalerie ou d'ordres militaires auxquels étaient attachées de grandes prérogatives. Les historiens nomment trois de ces ordres, les chevaliers de l'Aigle, du Tigre et du Lion, qui portaient la figure de ces animaux suspendue au cou, et peinte sur leurs habits. Il y avait encore un ordre superieur pour les princes et les nobles, et l'empereur s'y était enrôlé lui-même pour lui donner plus d'éclat. On remarque parmi les distinctions de ce premier ordre le droit d'avoir tout le corps armé en temps de guerre, tandis que les autres chevaliers ne devaient être armés que juqu'à la ceinture. Les chevaliers de tous les ordres pouvaient porter de l'or et de l'argent, se vêtir de riche coton, se servir de vases peints et dorés, et mettre des souliers, toutes choses défendues au peuple. Ils portaient une partie de leurs cheveux liés d'un ruban rouge, et de gros cordons de même couleur, qui, sortant d'entre les plumes dont leur tête était ornée, pendaient plus ou moins sur leurs épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguait par le nombre des cordons. On augmentait ce nombre avec beaucoup d'appareil à mesure que le chevalier se distinguait par de nouveaux exploits.

Les chevaliers du grand ordre se nommaient Tecuitles. Cette dignité, la première de l'empire, ne s'accordait qu'aux fils des principaux seigneurs et l'on n'y parvenait qu'après les épreuves les plus longues et les plus cruelles.

Trois ans avant l'initiation, celui qui etait destiné à la chevalerie invitait à la fête ses parents, ses amis, les seigneurs de la province et tous les anciens tecuitles. Ce long intervalle était établi pour donner le temps au public d'étu-

dier la conduite du novice, et de s'enquérir de son courage et de ses mœurs. Le jour de l'assemblée, tous ceux qui la composaient, parés de leurs plus riches ornements, conduisaient le novice à l'autel. Il se mettait à genoux avec une égale affectation de grandeur d'âme et de piété. Un prêtre qui se présentait aussitôt lui perçait le nez d'un os pointu de jaguar ou d'un ongle d'aigle, et mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous. Après cette douloureuse opération, qu'il devait souffrir sans aucune marque d'impatience, le prêtre lui adressait un discours aussi ennuyeux par sa longueur que piquant par les injures dont il était rempli, et, passant des paroles aux actions, il lui faisait toutes sortes d'outrages, et finissait par le dépouiller de tous ses habits. Il se retirait tout nu dans une salle du temple, où il s'asseyait à terre pour y passer le reste du jour en prières. Pendant ce temps-là, toute l'assemblée s'abandonnait aux plaisirs du festin en sa présence, et quoique la gaîté fût poussée très loin, on ne lui adressait pas un seul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde se retirait sans le regarder, sans lui dire adieu. Alors les prêtres apportaient un manteau fort grossier pour le vêtir, de la paille sur laquelle il devait se coucher, et un morceau de bois pour lui servir de chevet. Ils lui donnaient de la teinture pour se frotter le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, les bras et les jambes, un encensoir et de la poix grossière pour encenser les idoles. On ne lui laissait pour compagnie que trois vieux soldats des plus endurcis aux fatigues de la guerre, qui étaient chargés non seulement de l'instruire, mais encore de troubler continuellement son sommeil : car, pendant l'espace de quatre jours, il ne devait dormir que quelques heures, et assis. S'il paraissait s'assoupir, ils le piquaient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit il devait encenser les idoles, et leur offrir quelques gouttes de son sang. Il faisait une fois, pendant la nuit, le tour de l'enclos du temple, et creusant la terre en quatre endroits, il y enterrait des cannes et des cartes teintes du sang de ses oreilles, de ses pieds, de ses mains et de sa langue. Ensuite il prenait son repas, qui consistait en quatre épis de maïs et un verre d'eau. Ceux qui voulaient se distinguer par leur force et leur courage ne prenaient rien pendant quatre jours. Après ces premières épreuves, le chevalier demandait congé aux prêtres pour aller continuer son noviciat dans les autres temples. Ses exercices y étaient moins rigoureux; mais ils duraient tout le reste de l'année, et pendant ce long temps d'épreuve il ne pouvait aller à sa maison ni s'approcher de sa femme. Vers la fin de l'année, il commençait à chercher un jour heureux pour sortir, et lorsqu'il croyait avoir trouvé des augures favorables, il en faisait avertir ses amis, qui venaient le prendre à la pointe du jour. Après l'avoir lavé et nettoyé soigneusement, on le ramenait, au milieu de la musique et des cris de joie, au premier temple, qui était

celui de l'idole Camatte. Là ses amis le dépouillaient de l'habit grossier qu'il avait porté si long-temps, et l'en revêtaient d'un très riche. Ils lui liaient les cheveux d'un ruban rouge, le couronnaient des plus belles plumes, et lui mettaient un arc dans la main gauche et des flèches dans la droite. Le grand-prêtre lui adressait une longue harangue remplie de l'éloge de son courage et d'exhortations à la vertu; il lui donnait un nouveau nom et le congédiait en le bénissant. Alors commençaient dans la famille du nouveau tecuitle de brillantes fêtes, qui se prolongeaient pendant plusieurs jours.

Religion, Divinités, Temples, Prêtres, Sacrifices et Fêtes des Mexicains.

Solis prétend que, malgré la multitude des dieux du Mexique, que les premières relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissait pas de reconnaître dans toutes les parties de l'empire une divinité supérieure à laquelle on attribuait la création du ciel et de la terre; mais que cette première cause de tout ce qui existe était pour les Mexicains un dieu sans nom, parce qu'ils n'avaient point dans leur langue de terme pour l'exprimer. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils le connaissaient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut toujours très difficile de leur persuader que le même pouvoir qui avait créé le monde fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyaient oisif dans le ciel. Ce qui paraît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des divinités qu'ils adoraient, c'est que les hommes commencèrent à les connaître à mesure qu'ils devinrent misérables, et que leurs besoins se multiplièrent. Ils les regardaient comme des génies bienfaisants dont ils ignoraient la nature, et qui se produisaient lorsque les mortels avaient besoin de leur assistance.

Ils ne laissaient pas de reconnaître l'immortalité des âmes, et de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur religion était fondée sur ce principe. Ils distinguaient divers lieux où l'âme pouvait passer en sortant du corps. Ils en mettaient un près du soleil, qu'ils nommaient la *Maison du soleil même*, et qui était le partage des gens de bien, de ceux qui étaient morts aux combats, et de ceux qui avaient été sacrifiés par leurs ennemis. Les méchants étaient relégués dans des lieux souterrains. Leurs enfants, et ceux qui naissaient sans vie, avaient leur demeure marquée. Ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie en avaient une autre. Ceux qui s'étaient noyés, ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultère, ceux qui avaient tué leur père, leur femme ou leurs enfants, leur seigneur ou un prêtre; enfin tous avaient leur demeure dans des lieux séparés qui convenaient à leur âge, à la conduite de leur vie et au genre de leur mort.

La principale idole des Mexicains, qu'ils traitaient de tout-puissant seigneur du monde, était adorée sous le nom de *Vitzilopochtli*. C'était une statue de bois, taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brancard, de chaque coin duquel sortait un serpent de bois. Elle avait le front azuré, et par dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendait d'une oreille à l'autre; sa tête était couronnée de grandes plumes dont les pointes étaient dorées; elle portait dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de pomme de pin disposées en croix, et au sommet, une sorte de cimier d'or accompagné de quatre flèches que les Mexicains croyaient envoyées du ciel; dans la main droite, elle avait un serpent azuré. Vitzilopochtli était le dieu de la guerre. *Tescatilpochtla*, qui paraît avoir tenu le second rang, était le dieu de la pénitence: les Mexicains s'adressaient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole était de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, vêtue et parée de rubans. Elle avait à la lèvre d'en bas des anneaux d'or et d'argent, avec un petit tuyau de cristal, d'où sortait une plume verte qu'on changeait quelquefois pour une bleue; la tresse de ses cheveux, qui lui servait de bande, était d'or bruni; et au bout de cette tresse pendait une oreille d'or, un peu souillée d'une espèce de fumée qui représentait les prières des pécheurs et des affligés. Entre cette oreille et l'autre on voyait sortir des aigrettes; et la statue avait au cou un lingot d'or qui descendait assez pour lui couvrir tout le sein; ses bras étaient ornés de chaînes d'or; une pierre verte, fort précieuse, lui tenait lieu de nombril. Elle portait dans la main gauche un chasse-mouche de plumes vertes, bleues et jaunes, qui sortait d'une plaque d'or si bien brunie, qu'elle faisait l'effet d'un miroir; ce qui signifiait que d'un seul coup d'œil l'idole voyait tout ce qui se passait dans l'univers. Elle tenait dans la main droite quatre dards, qui marquaient le châtiment dont les pécheurs étaient menacés. Tescatilpochtla était le dieu le plus redouté des Mexicains, parce qu'ils appréhendaient qu'il ne révélât leurs crimes; et sa fête, qu'on célébrait de quatre en quatre ans, était une espèce de jubilé qui apportait un pardon général. Il passait aussi pour le dieu de la stérilité et du deuil. Dans les temples où il était honoré à ce titre, il était assis dans un fauteuil avec beaucoup de majesté, entouré d'un rideau rouge sur lequel étaient peints des cadavres et des os de morts. On le représentait aussi tenant de la main gauche un bouclier avec cinq pommes de pin, et de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortaient du bouclier. Sous toutes ces formes, il avait l'air menaçant, le corps noir, et le front ceint de plumes de cailles.

Il paraît d'ailleurs que le peuple adorait tout ce qu'il croyait utile ou nuisible aux hommes, le feu, l'eau, la terre, les météores, les animaux. A l'égard des temples, leur architecture était d'une magnificence bizarre dont il serait

difficile de donner une idée autrement que par le dessin. Ils avaient tous des tours où l'on montait par des degrés. On y voyait non seulement quantité d'autels qui offraient les images et les statues des dieux, mais plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les seigneurs, comme les cours et les espaces voisins du temple étaient le cimetière du peuple.

Chacune des quatre portes du grand temple conduisait dans une vaste salle, et à des chambres hautes et basses, qui servaient de magasins d'armes : car les temples étaient tout à la fois des lieux de prière et des forteresses où l'on portait pendant la guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la ville. Quantité d'autres édifices aboutissaient de toutes parts aux murs d'enclos, et servaient de logement aux prêtres des idoles. On y voyait de grandes cours, des jardins, des étangs, et toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes qu'on y entretenait pour le service de la religion. Ces ministres des dieux jouissaient du revenu de plusieurs villages, qui les mettait dans une abondance réservée, dans toutes les nations, pour les chefs du clergé.

Quoique Vitzilopochtli fût le principal dieu des Mexicains, on conservait, dans un des étages qui étaient au dessus des deux autels du grand temple, une idole plus chère encore à la nation, mais dont le culte était moins régulier, et envers laquelle la dévotion du peuple n'éclatait avec beaucoup d'ardeur qu'à certains jours solennels. Elle était composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes, moulues et pétries ensemble avec du sang de jeunes enfants, de veuves et de vierges sacrifiées. Les prêtres la faisaient sécher soigneusement, et, toute grande qu'elle était, elle pesait peu. Le jour de la consécration, non seulement tous les habitants de Mexico, mais ceux de toutes les villes voisines, assistaient à cette fête avec des réjouissances extraordinaires; les plus dévots approchaient de l'idole, la touchaient avec la main, appliquaient à ses principales parties divers bijoux qu'ils croyaient sanctifiés par sa vertu, et les regardaient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'idole était renfermée dans un sanctuaire, dont l'entrée était interdite aux laïcs, et même au commun des prêtres. On bénissait en même temps, avec de grandes cérémonies, un vase plein d'eau qu'on gardait dans le même lieu. Cette eau sacrée n'était employée qu'à deux usages, l'un pour le couronnement de l'empereur, et l'autre pour l'élection du général des armées : on en arrosait les soldats et l'on en faisait boire au général. L'idole étant d'une matière que le temps ne manquait point d'altérer, on la renouvelait quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille était mise en pièces, qu'on distribuait comme de précieuses reliques entre les premiers seigneurs de l'empire, surtout aux officiers militaires. On faisait aussi dans le grand temple, à certains jours de l'année, une

idole dont la matière pouvait se manger, et que les prêtres depeçaient, pour en donner les fragments à ceux qui venaient les recevoir : c'était une espèce de communion à laquelle on se préparait par des prières et des purifications. L'empereur même assistait à cette cérémonie avec sa cour.

Quoiqu'une partie des victimes humaines fût sacrifiée dans le grand temple, et que les Mexicains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservaient les têtes, soit comme un trophée qui faisait honneur à leurs victoires, soit pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu qui contenait cet affreux dépôt était devant la principale porte du temple, à la distance d'un jet de pierre. C'était une espèce de théâtre de forme longue, bâti de pierre, à chaux et à ciment; les degrés par lesquels on y montait étaient aussi de pierre, mais entremêlés de têtes d'hommes dont les dents s'offraient en dehors. Aux côtés du théâtre, il y avait quelques tours qui n'étaient fabriquées que de têtes et de chaux. Les murailles étaient revêtues d'ailleurs de cordons de têtes en plusieurs compartiments, et de quelque côté qu'on y jetât les yeux, on n'y voyait que des images de mort. Sur le théâtre même, plus de soixante poutres, éloignées de quatre à cinq palmes les unes des autres, et liées entre elles par de petites solives qui les traversaient, offraient une infinité d'autres têtes enfilées successivement par les temps. Le nombre en était si grand, que les Espagnols en comptèrent plus de cent trente mille, sans y comprendre celles dont les tours étaient composées. La ville entretenait plusieurs personnes qui n'avaient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tombaient, d'en remettre de nouvelles, et de conserver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

La cruauté que déployaient les Mexicains dans leurs sacrifices surpasse ce que l'on a vu de plus révoltant chez les plus barbares nations de l'Afrique et des deux Indes. C'était dans la vue d'immoler paisiblement des hommes à leurs dieux que les Mexicains épargnaient le sang de leurs ennemis pendant la guerre, et qu'ils s'efforçaient de faire un grand nombre de prisonniers vivants. Montezuma ne fit pas difficulté d'avouer à Cortez que, malgré le pouvoir qu'il avait de conquérir la province de Tlascala, il se refusait cette gloire, pour ne pas manquer d'ennemis et pour assurer des victimes à ses temples. Et l'on a vu que le premier devoir des empereurs, après leur élection, était d'enlever des captifs et de les présenter au couteau des prêtres.

Herrera décrit les cérémonies du sacrifice. On faisait une longue file des victimes, environnées d'une multitude de gardes. Un prêtre descendait du temple, vêtu d'une robe blanche bordée par le bas de gros flocons de fil, et portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs et de miel; elle avait les yeux verts et les dents jaunes. Le prêtre descendait les degrés du temple avec beaucoup de précipitation; il montait sur une grande pierre

qui était comme fixée sur une plate-forme fort haute, au milieu de la cour, et qui se nommait *quahtixicali*; il passait sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre ses bras; et, se tournant vers les captifs, il la montrait à chacun l'un après l'autre, en leur disant : *C'est ici votre Dieu.* Ensuite, descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettait à leur tête pour se rendre, par une marche solennelle, au lieu de l'exécution, où ils étaient attendus par les ministres du sacrifice. Le grand temple en avait six qui étaient revêtus de cette dignité : quatre pour tenir les pieds et les mains de la victime, le cinquième pour la gorge, et le sixième pour ouvrir le corps. Ces offices étaient héréditaires et passaient aux fils aînés de ceux qui les possédaient. Celui qui ouvrait le sein des victimes tenait le premier rang, et portait le titre suprême de *topilzin*; sa robe était une sorte de tunique rouge et bordée de flocons; il avait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, et sur la lèvre inférieure un petit tuyau de pierre de couleur bleu céleste; son visage était peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avaient la tête couverte d'une chevelure artificielle fort crépue et renversée par des bandes de cuir qui leur ceignaient le milieu du front : ces bandes soutenaient de petits boucliers de papier, peints de différentes couleurs, qui ne passaient pas les yeux; leurs robes étaient des tuniques blanches entremêlées de noir. Le topilzin avait la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large et fort aigu; un autre prêtre portait un collier de bois de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussitôt que les captifs étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter l'un après l'autre, par un petit escalier, nus et les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre; le prêtre de la gorge lui mettait le collier, et les quatre autres la tenaient par les pieds et les mains : alors le topilzin appuyait le bras gauche sur son estomac, et, lui ouvrant le sein de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait; après quoi, se tournant vers l'idole, qu'il avait quittée pendant l'opération, il lui en frottait la face, avec quelques invocations mystérieuses. Les autres prêtres jetaient le corps du haut en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds, et les degrés étaient si roides qu'il était précipité dans un instant. Tous les captifs destinés au sacrifice recevaient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite ceux qui les avaient livrés aux prêtres enlevaient les corps pour les distribuer entre leurs amis, qui les mangeaient solennellement. Dans toutes les provinces de l'empire, ce cruel usage était exercé avec la même ardeur. On voyait des fêtes où le nombre des victimes était de cinq mille, rassem-

blées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisait des sacrifices à Mexico qui coûtaient la vie à plus de vingt mille captifs. Si l'on mettait trop d'intervalle entre les guerres, le topilzin portait les plaintes des dieux à l'empereur et lui représentait qu'ils mouraient de faim. Aussitôt on donnait des avis à tous les caciques que les dieux demandaient à manger. Toute la nation prenait les armes, et sous quelque vain prétexte les peuples de chaque province commençaient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques historiens prétendent que la plupart des Mexicains étaient las de cette barbarie, et que, s'ils n'osaient témoigner leur dégoût dans la crainte d'offenser les prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du christianisme.

Il y avait d'autres sacrifices, qui ne se faisaient qu'à certaines fêtes, et qui se nommaient *racaxipe velitzly*, c'est-à-dire écorchement d'hommes. On prenait plusieurs captifs, que les prêtres écorchaient réellement, et de leur peau ils revêtaient autant de ministres subalternes, qui se distribuaient dans tous les quartiers de la ville, en chantant et dansant à la porte des maisons. Chacun devait leur faire quelque libéralité, et ceux qui ne leur offraient rien étaient frappés au visage d'un coin de la peau, qui leur laissait quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissait que lorsque le cuir commençait à se corrompre, donnait le temps aux prêtres d'amasser de grandes richesses. Dans quelques fêtes, il y avait une sorte de duel entre le sacrificateur et la victime. Le captif était attaché par un pied à une grande roue de pierre. On l'armait d'une épée et d'une rondache; celui qui s'offrait pour le sacrifier paraissait avec les mêmes armes, et le combat s'engageait à la vue du peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non seulement il échappait au sacrifice, mais il recevait le titre et les honneurs que les lois du pays accordaient aux plus fameux guerriers, et le vaincu servait de victime.

La principale fête à l'honneur du dieu Vitzilopochtli était célébrée régulièrement au mois de mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles, consacrées au service du temple, pétrissaient avec du miel de la farine de maïs, dont on faisait une grande idole. Tous les seigneurs assistaient à cette cérémonie. On pétrissait ensuite des morceaux de la même pâte en forme d'os, et l'on nommait cette composition *la chair de Vitzilopochtli*. Les prêtres la coupaient en morceaux qu'ils distribuaient au peuple, sans distinction d'age ni de sexe : chacun recevait le sien avec des apparences de piété, qui allaient jusqu'aux larmes, le mangeait avec la même dévotion, et croyait avoir mangé la chair de son dieu. On en portait même aux malades. La cérémonie avait lieu au point du jour; c'était un péché capital de prendre la moindre nourriture, même liquide, avant midi. Les prêtres avertissaient les fidèles de s'en abstenir

rigoureusement, et chacun avait soin de cacher jusqu'à l'eau, pour que les enfants même n'en pussent demander. La solennité finissait par un sermon du grand-prêtre, qui recommandait l'observation des lois et des cérémonies.

On aurait eu peine à rapporter cette espèce d'imitation du plus saint des sacrements du christianisme sur tout autre témoignage que celui du P. Acosta; mais il insiste sur ces récits avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver une preuve de la sainteté même de nos institutions dans la malice du diable, qui les contrefait. « Par cela seul, dit-il, on voit clairement vérifié que Satan s'efforce, autant qu'il peut, d'usurper l'honneur et le service qui est dû à Dieu seul, quoiqu'il y mêle toujours ses cruautés et ses ordures. » Il pousse cette idée beaucoup plus loin lorsqu'il prétend reconnaître dans diverses pratiques de l'idolâtrie mexicaine les sacrements de la pénitence et de l'extrême-onction, la confession auriculaire, le mystère de la Sainte-Trinité, et la plupart des objets de la foi chrétienne.

De quatre en quatre ans, les Mexicains célébraient une fête qu'Acosta nomme *Jubilé*. Elle commençait le 10 mai, et durait neuf jours. Un prêtre sortait du temple, jouant d'une flûte, et se tournait successivement vers les quatre parties du monde; ensuite, s'inclinant vers l'idole, il prenait de la terre et la mangeait; le peuple faisait ensuite la même chose, en demandant pardon de ses péchés, et priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats demandaient la victoire dans leurs guerres, et des forces pour enlever un grand nombre de prisonniers qu'ils pussent offrir aux dieux. Ces prières se continuaient pendant huit jours avec des gémissements et des larmes. Le neuvième, qui était proprement celui de la fête, on s'assemblait dans la cour du grand temple; et le principal objet de la dévotion publique était de demander de l'eau; ce qui faisait donner à cette fête le nom de *Toxcoatl*, qui signifie sécheresse. Cette fête finissait par des sacrifices humains, comme celle des marchands, en l'honneur de *Quatzalcoatl*, dieu des marchandises. Quarante jours avant la célébration, ils achetaient un captif de belle taille; ils le paraient des habits de l'idole, et, dans cet intervalle, ils s'attachaient soigneusement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'étang du temple. Il était traité avec toutes sortes d'honneurs et bien nourri. La nuit, on le tenait enfermé dans une cage, et, pendant le jour, on le conduisait par la ville, au milieu des chants et des danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux prêtres venaient lui annoncer son sort. Il devait répondre qu'il l'acceptait avec soumission : s'il s'en affligeait, son chagrin passait pour un mauvais augure, et les prêtres faisaient diverses cérémonies par lesquelles on supposait qu'ils avaient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisait à minuit, et son cœur était offert à la lune. On portait le corps chez le principal marchand; il y était rôti, et préparé avec divers assai-

sonnements. Les convives dansaient en attendant le festin; et après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils allaient saluer l'idole au lever du soleil.

Outre les six sacrificateurs du grand temple, dont la dignité était héréditaire, chaque quartier et chaque temple avaient leurs prêtres, qui étaient appelés à cet emploi par élection, ou qui s'y consacraient dans leur jeunesse par un vœu particulier. Leur fonction ordinaire était d'encenser les idoles. Ils renouvelaient cet exercice quatre fois le jour, c'est-à-dire au lever du soleil, à midi, au soleil couchant et à minuit. Chaque fois, le son des trompettes, des tambours et d'autres instruments, formant un bruit lugubre, se faisait entendre dans les temples : à ce signal, le prêtre de semaine se mettait en marche, vêtu d'une robe blanche, avec son encensoir à la main. Il prenait du feu dans un grand brasier qui brûlait continuellement devant l'autel; et de l'autre main il tenait un vaisseau dans lequel était l'encens. Il encensait seul, quoiqu'il fût accompagné de tous ses collègues; ensuite on lui présentait un linge dont il frottait l'autel et les rideaux. Après cette cérémonie, ils allaient tous ensemble dans un lieu secret, où ils exerçaient sur eux-mêmes quelque rude pénitence, telle que de se meurtrir la chair et de se tirer du sang. L'office de la nuit s'observait scrupuleusement. Chaque temple avait ses revenus, et les prêtres étaient bien payés pour les rigueurs qu'ils exerçaient sur eux-mêmes; d'ailleurs, on a déjà remarqué qu'une partie de la piété des Mexicains consistait à se tirer du sang.

L'usage des prêtres était de s'oindre, depuis les pieds jusqu'à la tête, et les cheveux même, d'une graisse claire et liquide, qui leur faisait croître le poil dans toutes les parties du corps, et qui le faisait dresser comme le crin des chevaux. Ils en étaient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur était jamais permis de le couper, du moins jusqu'à leur extrême vieillesse, temps auquel ceux qui voulaient quitter leur profession étaient exempts de toute sorte de travail, et jouissaient d'une distinction proportionnée à l'opinion qu'on avait de leur vertu. Ils tressaient leurs cheveux avec des bandes de coton larges de six doigts. L'encens qu'ils employaient ordinairement n'étant que de la résine, leur teint, naturellement basané, en devenait presque noir. Lorsqu'ils allaient rendre hommage aux idoles, qu'ils tenaient dans des caves, dans des bois touffus ou sur des montagnes, ils s'y disposaient par une autre onction, composée de la cendre de plusieurs bêtes venimeuses, de tabac et de suie, pétris ensemble. Le peuple était persuadé que cette préparation les élevait au dessus du commun des hommes, et les mettait en commerce avec les dieux. Leur imagination se pénétrait de la même idée, car ils perdaient alors toute sorte de crainte, et, se croyant respectés de la nature entière, ils se hasardaient la

nuit au milieu des bois les plus sauvages, dans la confiance que les jaguars, les ours et les cougouars ne pouvaient leur nuire. Que d'extravagances, et que l'histoire de l'esprit humain est souvent humiliante!

L'enceinte du grand temple de Mexico renfermait deux monastères, l'un de jeunes filles entre douze et treize ans, et l'autre de jeunes garçons. Ces deux établissements, qui tenaient au service du temple, étaient situés vis-à-vis l'un de l'autre, mais sans aucune communication : ils avaient chacun leur supérieur du même sexe. L'emploi des filles était d'apprêter à manger pour les idoles, c'est-à-dire pour les prêtres, auxquels il n'était permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. La plupart de ces aliments étaient une espèce de pâtisserie de maïs et de miel. Ces jeunes filles se faisaient couper les cheveux en entrant au service des idoles; ensuite on leur permettait de les laisser croître. Elles se levaient la nuit pour prier, et pour se tirer du sang, dont elles étaient obligées de se frotter les joues; mais elles se lavaient aussitôt avec de l'eau consacrée par les prêtres. Leur habillement était une robe blanche. On les occupait à fabriquer de la toile pour le temple; elles étaient élevées d'ailleurs dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étaient punies avec la dernière rigueur, et la mort attendait celles qui manquaient à l'honneur. S'il se trouvait dans le temple quelque chose de rongé par un rat ou une souris, c'était un signe de la colère du Ciel, qui annonçait quelque désordre arrivé parmi les jeunes religieuses. On recherchait les coupables; et malheur, dans ces circonstances, à celles qui étaient soupçonnées du moindre dérèglement! On ne recevait dans ce monastère que des filles de Mexico; leur clôture durait un an; ce temps expiré, elles sortaient pour se marier.

Les jeunes garçons devaient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avaient les cheveux coupés en rond sur les côtés de la tête, où ils ne les laissaient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille; mais sur la nuque du cou, ils pouvaient les mettre en tresse. Leur nombre était de cinquante, et leur clôture ne durait qu'un an, comme celle des filles; mais dans cet intervalle, ils devaient se conformer aux règles de la chasteté, de l'obéissance et de la pauvreté. Leur emploi était de servir les prêtres dans tout ce qui concernait le culte. Ils balayaient les lieux saints, ils garnissaient de bois le brasier qui brûlait sans cesse devant la grande idole. La modestie leur était recommandée si soigneusement, que c'était un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. Ils allaient demander dans la ville, marchant quatre ou six ensemble d'un air humble; cependant s'ils n'obtenaient rien, ils avaient droit de prendre ce qui leur était nécessaire pour se nourrir, parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on supposait leurs besoins toujours pressants. On savait d'ailleurs que leur pénitence était continuelle : ils étaient obligés de se lever la nuit pour sonner des trompettes,

et faire entendre les autres instruments. Ils veillaient successivement autour de l'idole, pour entretenir le brasier; ils assistaient à l'encensement des prêtres, et ensuite ils entraient dans un lieu qui leur était destiné, pour s'y tirer du sang avec des pointes aiguës, et s'en frotter les tempes jusqu'au bas des oreilles. Leur habit était un cilice blanc, mais fort rude.

A certaines fêtes de l'année, les prêtres du grand temple et tous les jeunes religieux du monastère s'assemblaient dans un lieu environné de sièges; ils étaient armés de petites lames avec lesquelles ils se tiraient, depuis la cheville jusqu'au mollet, quantité de sang, dont ils devaient non seulement se frotter les tempes, mais aussi teindre les lames, qu'ils fichaient ensuite dans des boules de paille, entre les créneaux de la cour, afin que le peuple jugeât de leur ardeur pour la pénitence. Le lieu où ils se baignaient après cette opération portait le nom d'*Ezapan*, qui signifie eau de sang. Une même lame ne servait jamais deux fois; ils en avaient un grand nombre en réserve. Avant les fêtes, ils jeûnaient rigoureusement cinq ou six jours, se réduisant à l'eau; ils dormaient peu, et se mortifiaient le corps par de fréquentes disciplines. Le peuple observait aussi ces pratiques aux fêtes solennelles, surtout pendant celle du toxcoatl ou du jubilé. Leurs disciplines, faites de fil de maguey, étaient longues d'une brasse, et terminées par des nœuds; ils s'en donnaient de grands coups sur les épaules. Quoique les prêtres ne fussent obligés par aucune loi de se priver du commerce des femmes, ils y renonçaient dans ces grandes occasions, et quelques uns y formaient des obstacles invincibles par des blessures volontaires, qui leur ôtaient pour quelque temps l'usage et le goût du plaisir.

Le soin des funérailles appartenait aussi aux prêtres; elles n'avaient rien d'uniforme, et dépendaient presque toujours de la dernière volonté des mourants. Les uns voulaient être enterrés dans leurs terres, ou dans les cours de leurs maisons; d'autres se faisaient porter dans les montagnes, à l'imitation des empereurs, qui avaient leurs tombeaux dans celle de Chapultepèque; d'autres ordonnaient que leurs corps fussent brûlés, et que les cendres fussent enterrées dans les temples, avec leurs habits et ce qu'ils avaient de plus précieux. Aussitôt qu'un Mexicain avait rendu l'âme, on appelait les prêtres de son quartier, qui le mettaient à terre, assis à la manière du pays, et revêtu de ses meilleurs habits. Dans cette posture, ses parents et ses amis venaient le saluer et lui offrir des présents; si c'était un cacique, ou quelque personne considérable, on lui offrait des esclaves, qui étaient sacrifiés sur-le-champ, pour l'accompagner dans l'autre monde. Chaque seigneur ayant une espèce de chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuait aussi ce prêtre domestique et les principaux officiers qui avaient servi dans la maison,

les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur maître, les autres pour lui servir de cortége; et c'était dans la même vue que toutes les richesses du mort étaient enterrées avec lui. Si c'était un capitaine, on faisait autour de lui des amas d'armes ou d'enseignes. Les obsèques duraient dix jours, et se célébraient par des pleurs et des chants : les prêtres récitaient une sorte d'office des morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, et levaient plusieurs fois le corps avec un grand nombre de cérémonies. Ils faisaient de longs encensements, et jouaient des airs lugubres sur le tambour et la flûte. Celui qui tenait le premier rang était revêtu des habits de l'idole que le défunt avait le plus particulièrement honorée, et dont il avait été comme l'image vivante, car chaque noble représentait une idole; et de là venait l'extrême vénération que le peuple avait pour la noblesse. Lorsqu'on brûlait le corps, un prêtre en recueillait soigneusement les cendres, et, se couvrant d'un habit terrible, il les remuait long-temps avec le bout d'un bâton, et d'un air qui répandait la frayeur dans toute l'assemblée.

Lorsque l'empereur paraissait atteint d'une maladie mortelle, on mettait des masques sur le visage des principales idoles; ils y restaient jusqu'à sa mort ou sa guérison. S'il mourait, on en donnait avis aussitôt à toutes les provinces de l'empire, non seulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer tous les seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux qui n'étaient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort devaient s'y rendre les premiers : c'était en leur présence qu'après avoir lavé le corps et l'avoir parfumé pour le garantir de toute corruption, on le plaçait assis sur une natte où il était veillé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs et de gémissements. On coupait une poignée de ses cheveux, qui se conservaient soigneusement; on lui mettait dans la bouche une grosse émeraude, et on lui couvrait les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avait sa signification; par dessus on attachait la devise de l'idole qui était l'objet particulier de son culte, ou dont i avait été l'image. On lui couvrait le visage d'un masque enrichi de perles et de pierres précieuses. Ensuite on tuait, pour première victime, l'officier qui avait eu l'emploi d entretenir les lampes et les parfums du palais, afin que le voyage du monarque dans un autre monde ne se fît point dans les ténèbres, ni sur une route où son odorat fût blessé. Alors on portait le corps au grand temple, et tous ceux qui composaient le cortége étaient obligés de donner des marques extérieures d'affliction par des cris ou des chants lugubres. Les seigneurs et les chevaliers étaient armés, et tous les domestiques du palais portaient des masses d'armes, des enseignes et des panaches. Dans la cour du temple s'élevait un vaste bûcher auquel les prêtres mettaient le feu, et pendant qu'il brûlait, le grand sacrificateur récitait d'une voix plaintive des prières et des

invocations. Enfin, lorsque le bûcher était bien enflammé, on y plaçait le corps avec tous les ornements dont il était couvert; et au même instant, on y lançait les armes, les enseignes, et tout ce que chacun avait apporté dans le convoi. On y jetait aussi un chien qui pût annoncer, par ses aboiements, l'arrivée de l'empereur dans les lieux par lesquels il devait passer. C'était alors que les prêtres commençaient le grand sacrifice : il fallait que le nombre des victimes fût au moins de deux cents; on leur ouvrait la poitrine, pour en arracher le cœur, qui était jeté aussitôt dans le feu, et les corps étaient déposés dans des charniers, sans qu'il fût permis d'en manger la chair. Ce n'était point seulement à des esclaves qu'on réservait l'honneur d'être sacrifiés; on immolait aussi des officiers du palais, et même des femmes. Le lendemain, on se rassemblait après avoir fait garder le bûcher pendant toute la nuit; on ramassait la cendre du corps, surtout les dents, qui ne se consument point par le feu, et l'émeraude qu'on avait enfoncée dans la bouche. Les prêtres mettaient ces respectables dépouilles dans un vase, qu'ils portaient solennellement à la montagne de Chapultépèque; elles étaient, avec la poignée de cheveux qu'on avait coupée à l'empereur le jour de son couronnement, et qu'on gardait pour cette dernière cérémonie, renfermées sous une petite voûte dont l'intérieur était revêtu de peintures bizarres. On en bouchait soigneusement l'entrée; et par dessus on plaçait une statue de bois qui représentait l'empereur défunt. Les solennités continuaient l'espace de quatre jours, pendant lesquels ses femmes, ses filles et ses plus fidèles sujets venaient faire de grandes offrandes, qu'ils mettaient devant la voûte, sous les yeux de la statue. Le cinquième jour, les prêtres faisaient un sacrifice de quinze esclaves. Le vingtième, ils en sacrifiaient cinq, trois le soixantième, et neuf vingt jours après, pour terminer la cérémonie.

Figure, habillement, caractère, usages, mœurs, arts et langues des Mexicains.

Quoique le temps qui s'est écoulé depuis la conquête n'ait pu apporter beaucoup de changements dans la manière d'être des Mexicains, cependant la domination et le commerce de l'Espagne ayant presque entièrement changé leurs usages, il n'est pas surprenant qu'une si grande révolution dans leurs habitudes morales ait eu de l'influence sur le fond de leur caractère et même sur leur extérieur. Aussi les peintures des historiens et des voyageurs diffèrent-elles beaucoup suivant les temps. On lit, dans les premières relations, que les Mexicains étaient d'une taille médiocre, et plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tirait sur le jaune-fauve; qu'ils avaient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux rudes et plats; qu'ils

étaient sans barbe, ou qu'ils n'en avaient que fort peu, parce qu'ils se l'arrachaient, ou qu'ils s'oignaient la peau d'un onguent qui l'empêchait de pousser. Il s'en trouvait peu qui fussent aussi blancs que les Européens. Ils se peignaient le corps, et se couvraient la tête, les bras et les jambes, de plumes d'oiseaux, ou d'écailles de poissons, ou de poils de jaguar et d'autres animaux. Ils se perçaient les oreilles, le nez et le menton, pour mettre dans les trous, ou des pierreries, ou de l'or, ou des dépouilles d'animaux, par exemple des dents ou des ossements, les serres et le bec d'un aigle, ou des arêtes de poissons. Les seigneurs y plaçaient des pierres fines, et de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

Les femmes différaient peu des hommes pour la taille et le teint; mais elles conservaient leurs cheveux dans toute leur longueur, ayant un soin extrême de les noircir par diverses sortes de poudres et de pommades. Les femmes mariées les relevaient autour de la tête, et s'en faisaient un nœud sur le front; les filles les laissaient flotter sur le sein et les épaules. Dès qu'elles étaient devenues mères, leurs mamelles croissaient au point de pouvoir donner à teter à leur enfant quand elles le portaient sur le dos. Elles faisaient principalement consister la beauté dans la petitesse du front; et, par l'effet de frictions réitérées, leurs cheveux croissaient jusque sur les tempes. Elles se baignaient souvent; et, en sortant du bain chaud, elles entraient dans un bain froid, ce qui, par suite de l'habitude, n'avait aucun danger pour elles; ensuite elles se frottaient le corps avec une décoction de graines, qui servait moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piqûre des mouches.

Les Mexicains étaient entièrement nus, à l'exception des soldats, qui, pour se rendre plus terribles, se revêtaient de la peau entière d'un animal, dont ils ajustaient même la tête sur la leur. Cette parure, avec une bandoulière composée de cœurs, de nez, d'oreilles d'hommes, et terminée en bas par une tête, leur donnait un air de férocité. Les empereurs même et les grands ne se couvraient le corps que d'une sorte de manteau, fait d'une pièce de coton carrée, et noué sur l'épaule droite. Ils avaient pour chaussure des espèces de sandales. Sur la tête, ils ne portaient que des plumes soutenues par de légers cordons. Les femmes du peuple étaient presque nues; une sorte de chemise à manches courtes leur tombait sur les genoux; elle était ouverte sur la poitrine, et si mince, qu'ajustée sur la peau, on avait de la peine à l'en distinguer; leurs cheveux composaient seuls leur coiffure: sur quoi les Espagnols observèrent qu'elles avaient la tête plus forte et le crâne plus endurci que les hommes.

Suivant des relations plus modernes, les Mexicains sont d'une couleur brune; la plupart d'assez haute taille, surtout dans les provinces septentrionales



Ils se garantissent les joues du froid et de la piqûre des mouches en se frottant avec le suc d'herbes pilées. Ils se barbouillent aussi d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête, s'adoucir et se noircir les cheveux. Leur habillement consiste en un pourpoint court et des culottes fort larges. Un tilma ou manteau de diverses couleurs leur couvre les épaules, et, passant sous le bras droit, se lie, par les extrémités, sur l'épaule gauche. Ils se servent de bottines au lieu de souliers. Jamais ils ne coupent leurs cheveux, quand même la pauvreté les obligerait d'aller nus ou de se couvrir de haillons. Les femmes portent un *guaipil*, qui est une espèce de tunique fort large, et par dessus un *cobixa*, camisole de coton très fine. Lorsqu'elles sortent, elles y ajoutent une sorte de grand mantelet qu'elle relèvent pour s'en couvrir la tête quand elles sont à l'église. Leurs jupes sont étroites, ornées de figures de cougouars, d'oiseaux ou de fleurs, et comme tapissées, en plusieurs endroits, de belles plumes de canard. Les femmes des métis, des nègres et des mulâtres, qui sont en fort grand nombre, ne pouvant prendre l'habit espagnol, et dédaignant celui des Indiennes, ont inventé le ridicule usage de porter une espèce de jupe en travers sur les épaules et sur la tête. Mais leurs maris et leurs enfants mâles se sont par degrés arrogé le droit de suivre les modes d'Espagne, et, sans posséder aucun emploi, ils s'honorent entre eux du titre de *capitaine*.

Un des premiers historiens attribue aux Mexicaines deux pernicieuses pratiques, dont la figure et la santé de leurs enfants ne pouvaient manquer de se ressentir. Pendant leur grossesse, elles se médicamentaient avec différentes herbes, qui produisaient d'aussi mauvais effets sur les mères que sur le fruit qu'elles portaient dans leur sein; et, lorsque les enfants venaient au monde, non seulement elles s'efforçaient de leur raccourcir le cou, en le comprimant contre les épaules, mais elles les arrangeaient dans le berceau d'une manière qui empêchait le cou de s'allonger. On n'en rapporte pas d'autre raison qu'un préjugé naturel, qui leur faisait attacher de la grâce à cette difformité. A la naissance des garçons, on appelait un prêtre, qui leur faisait aux oreilles et aux parties viriles une petite incision, pour en tirer quelques gouttes de sang. Après avoir lavé lui-même l'enfant, le prêtre mettait à ceux des nobles et des guerriers une petite épée dans la main droite, et un petit bouclier dans la gauche; aux enfants du commun, il plaçait dans les mains les outils de la profession de leur père, et dans celles des filles, les instruments pour filer et coudre. La mère nourrissait elle-même ses enfants; lorsqu'un accident la forçait d'employer une nourrice, elle recevait sur son ongle quelques gouttes du lait étranger, et si son épaisseur l'empêchait de couler de dessus l'ongle, la nourrice était admise. Une femme qui allaitait un enfant devait manger des mêmes mets pendant tout le temps, qui était de

quatre ans. Herrera admire l'amour maternel de ces femmes, qui, dans ce long période, leur faisait éviter tout commerce avec leurs maris, de crainte d'une nouvelle grossesse. Il ajoute que celles qui devenaient veuves dans cet intervalle n'avaient pas la liberté de se remarier. Les enfants étaient soigneusement recommandés à la protection des dieux. On faisait des offrandes, des vœux et des sacrifices pour leur bonheur et leur santé. On leur mettait au cou des billets et d'autres amulettes, qui contenaient des figures d'idoles et des caractères mystérieux.

Chaque temple avait une école où les jeunes garçons du quartier allaient recevoir les instructions des prêtres. On leur enseignait non seulement la religion et les lois, mais aussi divers exercices, tels que danser, chanter, tirer des flèches, lancer le dard et la zagaie, se servir de l'épée et du bouclier, etc. On les habituait à coucher souvent sur la dure, à manger peu et prendre beaucoup d'exercice. Les enfants nobles étaient élevés dans une école particulière, où leurs parents leur envoyaient leur nourriture. Ils avaient pour instituteurs d'anciens guerriers, qui les formaient aux plus rudes travaux, et qui joignaient à leurs leçons des exemples de toutes les vertus. On les envoyait, dès leur première jeunesse, aux armées, pour y porter des vivres aux soldats : cet emploi, qui leur donnait occasion de prendre quelque idée des exercices et des périls de la guerre, servait aussi à faire connaître leur vigueur, leur courage et leurs inclinations. Ils trouvaient souvent dans ces essais le moyen de se distinguer par des actions d'éclat, et celui qui était parti chargé d'un vil fardeau revenait quelquefois avec le titre de capitaine. Après le cours des instructions, ceux qui marquaient du penchant pour le service des temples entraient dans le couvent de leur sexe; et s'ils se destinaient au sacerdoce, ils avaient des maîtres particuliers qui les instruisaient dans les mystères et les cérémonies de la religion; une fois consacrés à cette profession, c'était jusqu'à l'extrême vieillesse.

Les filles étaient élevées de même dans des principes d'honneur et de retenue. Dès l'âge de quatre ans on les formait, dans la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu, et la plupart ne sortaient point de la maison paternelle avant leur mariage. On les menait rarement aux temples; ce n'était que pour accomplir les vœux de leurs mères, ou pour implorer le secours des dieux dans leurs maladies. Elles y étaient accompagnées de plusieurs vieilles femmes, qui ne leur permettaient point de lever les yeux ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles et les garçons ne mangeaient ensemble avant l'époque du mariage. Les grands observaient cette loi jusqu'au scrupule. Leurs maisons étant fort grandes, ils y avaient des jardins et des vergers où l'appartement des femmes était séparé des autres bâtiments. Celles qui faisaient un

pas hors de l'enceinte prescrite étaient châtiées sévèrement ; dans leurs promenades même elles ne devaient jamais lever les yeux ni tourner la tête en arrière ; elles étaient punies lorsqu'elles quittaient le travail sans permission. On leur faisait regarder le mensonge comme un si grand vice, que, pour une faute de cette nature, on leur fendait un peu la lèvre.

L'âge de se marier, pour les hommes, était vingt ans, et quinze pour les jeunes filles. Cette cérémonie se faisait par le ministère d'un prêtre, qui, prenant par la main les futurs conjoints, leur demandait ce qu'ils souhaitaient. Sur la réponse du jeune homme, il attachait le bord de la robe dont il était revêtu pour la cérémonie au bout du voile que la jeune fille portait dans cette occasion, et conduisait les mariés à la maison qu'ils devaient habiter. Alors il les faisait tourner sept fois autour d'un fourneau, et leur union était consacrée. Mais ils étaient tenus d'obtenir préalablement la permission de leurs parents et celle du capitaine de leur quartier. Si leurs pères étaient pauvres, les enfants s'engagaient, en les quittant, à leur faire part du bien qu'ils pourraient acquérir, comme les pères qui étaient riches joignaient au bien qu'ils donnaient aux jeunes mariés la promesse de ne les jamais laisser dans le besoin. Un homme avait la liberté de prendre plusieurs femmes, et quoique la plupart n'en eussent qu'une, il n'était pas surprenant d'en voir qui en avaient cent cinquante. Les degrés de mère et de sœur étaient les seuls défendus. Peu de nations ont poussé au même degré la délicatesse sur la virginité. Une femme suspecte était renvoyée à ses parents le lendemain du mariage ; celle dont le mari était satisfait recevait à ce titre des présents et des honneurs extraordinaires. Aussi la crainte d'être trompés faisait-elle tenir aux hommes un compte exact de tout ce qu'ils donnaient, pour se faire restituer jusqu'aux moindres bijoux, si leurs espérances sur la sagesse de leurs femmes étaient trompées. Les époux divorcés ne pouvaient se remarier ensemble, sous peine de mort ; mais les femmes avaient la liberté de contracter de nouveaux liens lorsqu'elles en trouvaient l'occasion ; et ceux dont la délicatesse allait si loin pour les filles prenaient sans peine une veuve, ou la femme qu'un autre avait répudiée. Une mère, en mariant sa fille, lui recommandait particulièrement la propreté, le culte des dieux et les soins du ménage. Un père exhortait son fils à bien vivre avec sa femme, à se faire aimer de ses voisins, et surtout à respecter ses supérieurs. Il y avait des formules d'exhortations pour les pères et les mères, comme des règles de conduite pour les enfants ; elles se conservaient dans les familles, et les jeunes gens ne quittaient point la maison paternelle pour s'établir ou pour changer d'état sans en prendre une copie dans les caractères qui servaient d'écriture à la nation.

Les Mexicains, n'ayant point de lettres, employaient des figures hiérogly phi-

ques pour exprimer les choses corporelles, et se servaient de divers caractères pour l'expression des idées. Leur manière d'écrire était de bas en haut. Ils avaient une sorte de roues peintes, qui contenaient l'espace d'un siècle; les années y étaient distinguées par des marques particulières, et l'on y représentait avec des caractères convenus la date de chaque événement. Ce siècle était composé de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cent soixante-cinq jours. La roue etait divisée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans ou une indiction, et répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue ou ce cercle était entouré d'un serpent, et c'était le corps du serpent qui contenait les quatre divisions : la première, qui marquait le midi, avait pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu, et s'appelait *tochtli*; la seconde, qui signifiait l'orient, était indiquée par une canne sur un fond rouge, et se nommait *acatl*; l'hiéroglyphe du nord était une épée à pointe de pierre sur un fond jaune, et s'appelait *tecpatl*; celui de l'occident était une maison sur du vert, et portait le nom de *cagli*.

Ces quatre divisions étaient le commencement des quatre indictions qui composaient un siècle. Il y avait entre l'une et l'autre douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étaient successivement distribués, chacun avec sa valeur numérale, jusqu'à 13, qui était le nombre dont se composait une indiction. Cette manière de compter par 13 s'observait, non seulement dans les années, mais même dans les mois; et, quoique le mois des Mexicains ne fût que de 20 jours, ils recommençaient lorsqu'ils arrivaient à 13. Si l'on demande d'où leur venait cet usage, on répond qu'ils suivaient apparemment le calcul de la lune. Ils divisaient le mouvement de cette planète en deux temps : le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui était de 13 jours; et l'autre, du sommeil, d'autant de jours jusqu'à son coucher du matin. Peut-être aussi n'avaient-ils pas d'autre but que de donner à chacun de leurs dieux du premier ordre, qui étaient au nombre de treize, le gouvernement des années et des jours; mais ils ignoraient eux-mêmes l'origine et le fondement de leur méthode.

Il naît d'autres difficultés : la première, pourquoi ils commençaient à compter leurs années du midi; la seconde, pourquoi ils se servaient des quatre figures, d'un lapin, d'une canne, d'une pierre, d'une maison. Ils répondaient à la première par des traditions fabuleuses qui leur faisaient conclure que la lumière du soleil avait commencé dans son midi; d'ailleurs ils croyaient que l'enfer était du côté du nord, et cette idée suffisait seule pour leur persuader que le soleil n'avait pu naître que du côté opposé, qu'ils regardaient comme la demeure des dieux. Ils ajoutaient que le soleil se renouvelait à la fin de chaque siècle, sans quoi le temps aurait fini avec un vieux soleil. C'était un

ancien usage dans la nation de se mettre à genoux le dernier jour du siècle, sur le toit des maisons, le visage tourné du côté de l'orient, pour observer si le soleil recommencerait son cours, ou si la fin du monde était arrivée. Le soleil d'un nouveau siècle était un nouveau soleil, qui, suivant l'ordre de la nature, devait reproduire tous les ans, après le mois de janvier, la verdure sur les arbres; et poussant encore plus loin cette analogie entre le siècle et l'année, ils voulurent que, comme il y a quatre saisons dans l'année, il y en eût aussi quatre dans le siècle : tochtli fut établi pour le printemps, ou la jeunesse de l'âge du soleil, comme son commencement dans la partie méridionale; acatl, pour son été; tecpatl, pour son automne : et cagli, pour son hiver ou sa vieillesse. Ces quatre figures, dans le même ordre, étaient encore les symboles des quatre éléments, c'est-à-dire que tochtli était consacré à Tevacayohua, dieu de la terre; acatl à Tlalocatctultli, dieu de l'eau; tecpatl à Chetzalcoatl, dieu de l'air, et cagli à Xintlescutlil, dieu du feu.

A l'égard de leurs mois, qu'ils ne composaient que de vingt jours, il est clair que ce calcul était fort régulier, puisqu'ils en comptaient dix-huit, qui reviennent aux douze mois égyptiens de trente jours : ces mois ne se divisaient pas en semaines. On a vu plus haut que, quoiqu'il n'y eût que vingt jours dans ceux des Mexicains, leur division était aussi par treize, apparemment pour éviter la confusion : car, avec cette méthode, il suffisait de donner le nom de quelque jour que ce fût, avec son nombre correspondant, selon cette distribution de treize en treize jours, pour savoir à quel mois il appartenait, sans aucun risque d'erreur. Mais, outre la division des jours par treize, il y en avait une autre de cinq en cinq, qui servait à régler les *tianguez*, c'est-à-dire les marchés : c'était le 3, le 8, le 13 et le 18 de chaque mois, jours dédiés aux quatre figures, tochtli, acatl, tecpatl et cagli. Cette règle était invariable, quand même les années n'auraient pas commencé par tochtli.

Aux dix-huit mois, qui faisaient trois cent soixante jours, les Mexicains ajoutaient, à la fin de chaque année, cinq autres jours, qu'ils appelaient *nenontemi*; non seulement ces cinq autres jours avaient leur nom propre, mais ils entraient aussi dans le compte des treize. Ceux qui savent dans quelles erreurs la plupart des nations orientales sont tombées sur cette matière ne verront point sans admiration le cercle artificiel des Mexicains. Leur année bissextile avait aussi ses règles : la première année du siècle commençait le 10 avril, la seconde et la troisième de même; mais la quatrième, qui est la bissextile, commençait au 9, la huitième au 8, la douzième au 7, la sixième au 6, et de même jusqu'à la fin du siècle, qui se terminait le 28 mars, jour auquel on commençait la célébration des fêtes qui duraient les treize jours de bissextile, jusqu'au 10 avril.

Avant de commencer le nouveau siècle, on rompait tous les vases et l'on éteignait le feu, dans l'idée que le monde devait finir avec le siècle; mais aussitôt que le premier jour commençait à luire, on entendait retentir les tambours et les autres instruments, pour remercier les dieux d'avoir accordé au monde un autre siècle. On achetait de nouveaux vaisseaux, et l'on allait recevoir du feu des prêtres, dans des processions solennelles.

Il y avait au Mexique une sorte de livres par lesquels on perpétuait non seulement la mémoire des anciens temps, mais encore les usages, les lois et les cérémonies. La ville d'Amatitlan, dans la province de Guatimala, était célèbre par l'habileté de ses habitants à composer le papier et les pinceaux. On trouvait dans plusieurs autres villes des bibliothèques, ou des recueils d'histoires, de calendriers, et de remarques sur les plantes et sur les animaux. C'étaient des feuilles d'arbres équarries, pliées et rassemblées.

Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de pédants, prirent les figures qu'elles contenaient pour des caractères magiques, et livrèrent au feu tout ce qu'ils en purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en déplorèrent beaucoup les effets. Un jésuite, dont on ne rapporte point le nom, assembla, dans la province de Mexique, les anciens des principales villes, et se fit expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans un petit nombre de livres qui leur restaient. Il y vit plusieurs de ces roues qui figuraient leurs cycles, et dont Gemelli nous a laissé un dessin dans sa relation. Il y admira d'ingénieux hiéroglyphes, qui représentaient tout ce qui peut être conçu. Les choses qui ont une forme paraissaient sous leurs propres images, et celles qui n'en ont point étaient représentées par des caractères emblématiques. C'est ainsi qu'ils avaient marqué l'année où les Espagnols étaient entrés dans leur pays, en peignant un homme avec un chapeau et un habit rouge au signe de la roue qui correspondait à l'époque de l'événement. Mais ces caractères ne suffisant point pour exprimer tous les mots, ils ne rendaient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexicains aimaient les récits et se plaisaient à conserver la mémoire des faits, leurs orateurs et leurs poètes avaient composé des discours, des poemes et des dialogues, que les enfants apprenaient par cœur. C'était une partie de l'éducation qu'ils recevaient dans les colléges, et toutes les traditions se transmettaient par cette voie.

Pour donner une idée de ces curieuses légendes, nous citons une page d'une histoire mexicaine publiée avec la traduction espagnole dans un recueil du temps.

« Lorsqu'une fille se marie, l'entremetteur de mariage, I, doit la porter sur son dos, W, chez le jeune homme qui veut l'épouser. Il est éclairé par

quatre femmes, X, Z, qui portent à la main une espèce de torche de bois de pin, 1, 2, 3, 4. La fille et le jeune homme s'asseyent, dans une salle, sur des siéges placés sur une natte, O, et toute la cérémonie du mariage consiste à nouer un coin du bas de la robe de l'homme, L, avec un coin du voile de la fille, M. Ils offrent aux dieux du parfum de copal, Q, sur un réchaud. Deux vieillards, I, R, et deux vieilles femmes, N, V, servent de témoins. K, P, représentent les viandes qu'on sert aux mariés. Ils mangent ces viandes, et boivent, dans des tasses, T, du poulpe, représente par le pot S. »

Il était défendu au commun des Mexicains d'élever leurs maisons au dessus du rez-de-chaussée, et d'y avoir des fenêtres et des portes. La plupart n'étant bâties qu'en terre, et couvertes de planches qui formaient une espèce de plate-forme, à laquelle tous les historiens donnent le nom de terrasse, on conçoit que la commodité n'y était pas plus connue que l'élégance; dans les plus pauvres, néanmoins, l'intérieur était revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire et l'huile abondassent au Mexique, on n'y employait, pour s'éclairer, que des torches de bois de sapin. Les lits étaient de nattes ou simplement de paille, avec des couvertures de coton. Une grosse pierre ou un billot de bois tenait lieu de chevet. Les siéges ordinaires étaient de petits sacs pleins de feuilles de palmier. Il y en avait aussi de bois, mais fort bas, avec un dossier formé d'un tissu des plus grosses feuilles; ce qui n'empêchait point que l'usage ne fût de s'asseoir à terre, et même d'y manger. On reproche aux Mexicains d'avoir été fort sales dans leurs repas. Ils mangeaient peu de chair, mais ils ne rejetaient aucune espèce d'animaux vivants. Leur principale nourriture était le maïs en pâte, ou préparé avec divers assaisonnements. Ils y joignaient toutes sortes d'herbes, sauf celles qui sont très dures ou de mauvaise odeur. Le plus délicat de leurs breuvages était une composition d'eau et de farine de cacao, à laquelle ils ajoutaient du miel. Ils en avaient plusieurs autres, mais incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étaient si rigoureusement défendues, que pour en boire il fallait obtenir la permission des grands ou des juges. Elle ne s'accordait qu'aux vieillards et aux malades, à l'exception néanmoins des jours de fête et de travail public, où chacun avait sa mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passait pour le plus odieux de tous les vices. La peine de ceux qui tombaient dans l'ivresse consistait à être rasés publiquement; pendant l'exécution, la maison du coupable était abattue, pour faire connaître qu'un homme qui avait perdu le jugement ne méritait plus de vivre dans la société humaine. S'il possédait quelque charge publique, il en était dépouillé, et l'interdiction durait jusqu'à sa mort. Cette loi s'étant affaiblie depuis la conquête, les voyageurs ont observé que les Mexicains sont devenus les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Leur ancienne sobriété n'empêchait pas qu'ils ne fussent passionnés pour la danse, pour divers sortes de jeux et pour les tours d'adresse et d'agilité, que l'empereur honorait souvent de sa présence, et pour lesquels on distribuait des prix.

Chaque province du Mexique ayant été réunie successivement au corps de l'empire, il n'est pas surprenant qu'il y restât des différences considérables dans les lois et les usages, la religion étant l'unique point sur lequel il paraît que la politique des empereurs, plutôt que le penchant des peuples ou la persuasion, était parvenue à faire régner l'uniformité. Quant aux successions, par exemple, dans la capitale et tout son ressort, elles suivaient les degrés de parenté. Le fils aîné entrait dans tous les droits de son père, lorsqu'il était capable de les maintenir. Autrement le second fils prenait sa place, et s'il n'y avait point d'autre mâle, les neveux étaient appelés à l'héritage. Au défaut de neveux, les frères du père y arrivaient. S'il n'en restait point, surtout parmi les grands qui jouissaient d'un gouvernement par le droit de leur naissance, les vassaux avaient recours à la voix de l'élection, pour faire tomber leur choix sur le plus digne, dans l'opinion que l'intérêt public devait l'emporter sur les droits d'une parente fort éloignée. Dans les pays de Tlascala, de Guacoxingo et de Cholula, on suivait la même règle, avec cette différence, que celui qu'on substituait au véritable parent était soumis à de rigoureuses épreuves.

Le Mexique avait une espèce de seigneurs qu'Herrera compare aux commandeurs de Castille, c'est-à-dire qui recevaient de la faveur du souverain, ou pour récompense de leurs services, des terres dont ils n'avaient la propriét que pendant leur vie. Il y avait un autre ordre qui se nommait, en langag du pays, *les grands parents*, et qui était composé des puînés du premier ordre Il était subdivisé en quatre autres classes, qui répondaient aux quatre premiers degrés de parenté, et qui se distinguaient par le plus ou moins d'éloignement de la souche. Tous ceux dont la descendance était plus éloignée entraient dans la quatrième classe. Outre le droit de pouvoir succéder aux chefs de leur race lorsqu'ils y étaient appelés, leur noblesse les exemptait de tributs La plupart servaient dans les armées, et c'était parmi eux qu'on choisissait les ambassadeurs, les officiers des tribunaux de justice, et tous les ministres publics. Les chefs de races étaient obligés de leur fournir le logement et la subsistance.

Tous les caciques jouissaient du droit de la souveraineté dans l'étendue de leur domaine. Ils tiraient un tribut de tous leurs vassaux, sans en excepter cette espèce de seigneurs dont les biens ne se transmettaient pas par succession, et qui ne les possédaient que par la donation de l'empereur. Les officiers même payaient le tribut pour leurs emplois comme les marchands celui de

leur commerce; mais ils n'étaient pas obligés à d'autres services, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les seigneurs, et diverses corvées qui étaient le partage du peuple. Ils avaient même entre eux une espèce de syndic choisi dans leur corps, pour traiter de leurs affaires avec les seigneurs, et pour régler annuellement leurs comptes. Les plus malheureux hommes soumis à l'impôt étaient les laboureurs qui tenaient les terres d'autrui; ils se nommaient *mayèques*. Tous les autres vassaux pouvaient avoir des terres en propre ou en commun; mais il n'était permis aux mayèques que de les tenir en loyer. Ils ne pouvaient quitter une terre pour en prendre une autre, ni abandonner celle qu'ils exploitaient, et dont ils payaient le loyer en nature, par d'anciennes conventions dont l'origine était inconnue. Leurs seigneurs exerçaient sur eux la juridiction civile et criminelle. Ils servaient à la guerre, parce que personne n'en était exempt; mais on apportait beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, et il fallait que le besoin de troupes fût très pressant pour faire oublier que les mayèques étaient nécessaires à la culture des terres.

L'exemption du tribut n'était accordée qu'aux enfants en puissance de leurs pères, aux orphelins, aux vieillards décrépits, aux veuves et aux blessés. Il se levait avec beaucoup d'ordre dans les villages comme dans les villes. Le plus ordinaire était en maïs, en haricots et en coton. Les marchands et les ouvriers le payaient de la matière de leur commerce ou de leur travail. Il n'était pas assis par tête, chaque communauté était imposée en masse, et cette taxe se divisait entre ses membres; tous les particuliers regardaient comme leur premier devoir de payer leur quote-part. Le tribut en grains se levait au temps de la récolte; celui des marchands et des ouvriers s'acquittait de vingt en vingt jours, c'est-à-dire de mois en mois : ainsi les impôts se percevaient pendant toute l'année. La même règle s'observait pour les fruits, les poissons, les oiseaux, les plumes, la vaisselle de terre; et les maisons des seigneurs se trouvaient fournies sans embarras et sans interruption. Dans les années stériles et dans les temps de maladies contagieuses, non seulement on ne levait aucun impôt, mais si les vassaux d'un cacique avaient besoin de secours, il fournissait de ses magasins des subsistances aux plus pauvres, et des grains pour semer. Le service personnel des mayèques consistait à bâtir pour leurs seigneurs, et surtout à leur porter chaque jour de l'eau et du bois. Cette dernière corvée était répartie entre les villages, de sorte que le tour de chacun ne revenait pas souvent. S'il était question d'une construction, tous les vassaux s'y employaient avec autant de contentement que de zèle. Hommes, femmes et enfants, tous mangeaient à des heures réglées. On a souvent observé qu'ils sont peu laborieux lorsqu'on les applique seuls au travail, et que six Mexi-

cains, occupés séparément, avancent beaucoup moins qu'un Espagnol. Comme ils mangent peu, leurs forces semblent proportionnées à leur nourriture. Cependant, lorsqu'on trouve le moyen de les faire travailler ensemble, et par quelque motif autre que la crainte, ils ne perdent pas un instant. Comme ils respectaient presque également leurs caciques et leurs dieux, ils n'épargnaient pas leurs peines dans la construction des temples et des palais. Ils sortaient de leurs villages au lever du soleil. La fraîcheur du matin passée, ils mangeaient sobrement des provisions qu'ils portaient avec eux. Ensuite chacun mettait la main à l'ouvrage, sans attendre qu'il fût pressé par l'ordre ou les menaces des chefs, et le travail continuait jusqu'à la première fraîcheur du soir. A la moindre pluie, ils cherchaient à se mettre à couvert, parce qu'étant nus, et connaissant le dangereux effet de la pluie, ils craignaient d'y rester long-temps exposés; mais ils revenaient gaîment aussitôt qu'ils voyaient le temps s'éclaircir, et, le soir, retournant sans impatience à leurs maisons, où leurs femmes leur faisaient du feu et leur apprêtaient à souper, ils s'y amusaient innocemment au milieu de leur famille.

Les peuples de la province de Mistéque avaient treize langages différents. On attribue cette étrange variété à la disposition du pays, qui, étant rempli de montagnes très hautes, rendait le commerce fort difficile d'un canton à l'autre. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes et des labyrinthes de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places et des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des montagnes qui se nomment aujourd'hui Saint-Antoine, les Américains n'habitaient que des antres de dix ou vingt pieds de circonférence, qu'ils paraissaient avoir creusés, par un long travail, dans les plus durs rochers. On remarque deux montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pied, mais dont les sommets s'approchent tellement, que les Indiens sautent d'un côté à l'autre.

Les Tlascalans, dont on a vanté le courage et la fidélité, avaient pris des Mexicains l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis, et d'en manger la chair. Il paraît même qu'ils ne s'y étaient accoutumés que par représailles, pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils ne cessaient d'en recevoir. On a vu que l'amour de la liberté avait donné naissance à leur république, et que la valeur et la justice en étaient comme le soutien. Les relations espagnoles s'étendent beaucoup sur leur caractère; ils mangeaient peu, et se nourrissaient d'aliments très légers. Ils étaient actifs, et susceptibles d'apprendre et d'imiter tout ce qu'on leur montrait. Ils punissaient de mort le mensonge dans un sujet de la république, mais ils le pardonnaient aux étrangers, comme s'ils ne les eussent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlascalan. Aussi tous leurs traités publics s'exécutaient-ils de bonne foi. La franchise ne régnait pas

moins dans leur commerce : c'était un sujet d'opprobre entre leurs marchands que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt expose toujours à l'impuissance de rendre. Ils respectaient les vieillards ; ils châtiaient rigoureusement l'adultère et le larcin. Les jeunes gens d'une naissance distinguée qui manquaient de respect et de soumission pour leurs pères étaient étranglés par un ordre secret du sénat, comme des monstres naissants qui pouvaient devenir pernicieux à l'état lorsqu'ils seraient appelés à le gouverner. Ceux qui nuisaient au public par des désordres qui ne méritaient pas la mort étaient relégués aux frontières, avec défense de rentrer dans l'intérieur du pays ; c'était le plus honteux de tous les châtiments, parce qu'il supposait des vices dont on craignait la contagion. Les traîtres subissaient la peine de mort avec tous leurs parents jusqu'au septième degré, dans l'idée qu'un crime si noir ne pouvait venir à l'esprit de personne, s'il n'y était porté par l'inclination du sang. Les débauches qui blessent la nature étaient punies de mort, comme des obstacles à la propagation des citoyens, dans le nombre desquels la république faisait consister toutes ses forces. Entre mille sujets de haine, les Tlascalans reprochaient aux Mexicains d'avoir infecté leur nation de ce détestable vice. L'ivrognerie était si rigoureusement défendue, qu'il n'était permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards qui avaient épuisé leurs forces dans la profession des armes. Le territoire de la république ne produisant point de sel, ni de coton, ni de cacao, ni d'argent, il n'y avait point d'excès ou de luxe à craindre dans la bonne chère et dans les habits. Cependant les lois y avaient pourvu en défendant de porter des étoffes de coton, de boire du cacao délayé, de se servir d'argent et de sel, si ces richesses n'avaient été gagnées par les armes. Les Tlascalans n'étaient pas nus ; ils portaient une camisole fort étroite, sans collet et sans manches, avec une ouverture pour y passer la tête ; elle descendait jusqu'aux genoux, et par dessus ils avaient une sorte de soutane d'un tissu de fil.

La liberté qui régnait à Tlascala, et les avantages d'un bon gouvernement, y attirant de toutes parts quantité d'étrangers qui cherchaient à se garantir de la tyrannie de leurs caciques, ils y étaient reçus à la seule condition de s'y conformer aux lois. On y comptait, parmi la noblesse, environ soixante seigneurs qui s'étaient mis volontairement sous la protection de la république en qualité de vassaux. Elle avait des chevaliers qui avaient mérité ce titre par des actions héroïques ou des conseils salutaires, et qui en avaient été revêtus dans le temple avec beaucoup de cérémonies. Les riches marchands obtenaient aussi des distinctions, qui les élevaient par degrés à la noblesse ; mais, quelque pauvre que fût le noble, il ne pouvait exercer aucune profession mécanique. Les seuls degrés défendus pour le mariage étaient ceux de mère, de

sœur, de tante et de belle-mère. L'héritage ne passait point aux enfants, mais aux frères du père, et plusieurs frères pouvaient épouser successivement leur belle-sœur. Non seulement les lois permettaient la pluralité des femmes, mais elles y exhortaient ceux qui pouvaient en nourrir plus d'une. Un de leurs chefs en avait cinq cents. Cependant il n'y en avait que deux qui portassent le titre d'épouse; elles étaient respectées de toutes les autres, et leur mari ne devait pas coucher avec une concubine sans les avoir averties. Un enfant était plongé dans l'eau froide au moment de sa naissance, et les femmes s'y lavaient aussi dès qu'elles étaient délivrées. Rien n'est égal à l'attention qu'on apportait à leur inspirer l'habitude de la modestie et de la propreté.

Entre les flèches qu'ils portaient dans leur carquois, ils en avaient deux qui représentaient les deux fondateurs de la ville. Ils en tiraient d'abord une, et s'ils tuaient ou blessaient un ennemi, c'était un heureux présage. L'inutilité du premier coup passait pour un mauvais augure; mais chacun se faisait un point d'honneur de reprendre sa première flèche, et ce préjugé contribuait souvent à la victoire.

Les extravagances de leur polythéisme ne les empêchaient pas de reconnaître un dieu supérieur, mais sans le désigner par aucun nom. Ils admettaient des récompenses et des peines dans une autre vie, des esprits qui parcouraient l'air, neuf cieux pour leur demeure et pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils croyaient la terre plate, et, n'ayant aucune idée de la révolution des corps célestes, ils étaient persuadés que le soleil et la lune dormaient tous les jours à la fin de leur course : c'étaient pour eux le roi et la reine des étoiles. Ils regardaient le feu comme le dieu de la vieillesse, parce qu'il n'y a point de corps qu'il ne consume. Suivant leurs idées, le monde était éternel; mais ils croyaient, sur d'anciennes traditions, qu'il avait changé deux fois de forme, d'abord par un déluge, ensuite par la force du vent et des tempêtes. Quelques hommes qui s'étaient mis à couvert dans les montagnes y avaient été convertis en singes; mais, par degrés, ils avaient repris la figure humaine, la parole et la raison. La terre devait finir par le feu, et demeurer réduite en cendres jusqu'à de nouvelles révolutions, dont ils ignoraient l'époque.

Les Otomies, que leur haine pour les Mexicains, le séjour de leurs montagnes et leur ancienne simplicité semblaient devoir préserver du barbare usage d'immoler des victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne sacrifiaient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisaient dans leurs guerres; mais ils les hachaient en morceaux qui se vendaient tout cuits dans les boucheries publiques. Quelques missionnaires espagnols qui s'étaient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire

commençaient à s'applaudir du succès de leur zèle, lorsque, dans une maladie contagieuse, qui faisait beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la nation rassemblée sur une haute montagne : c'était pour y sacrifier une jeune fille à leurs anciennes divinités. Les missionnaires s'efforcèrent en vain de les arrêter : on leur répondit qu'en embrassant un nouveau culte, l'ancien ne devait pas être oublié ; et la jeune fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après le sacrifice, tous les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction. La plus singulière de leurs coutumes était celle qu'ils observaient pour le mariage : ils vivaient librement avec toutes les femmes jusqu'au jour qu'ils choisissaient pour se marier ; mais lorsqu'ils étaient décidés à contracter l'engagement conjugal, ils passaient une nuit avec la femme dont ils voulaient faire leur épouse, et s'ils lui trouvaient quelque défaut, ils étaient libres de la renvoyer ; au contraire, s'ils déclaraient le lendemain qu'ils en étaient contents, il ne leur était plus permis d'en prendre une autre. Alors ils commençaient à faire pénitence de tous les péchés de leur vie, surtout des libertés qu'ils avaient prises avec d'autres femmes ; cette pénitence consistait à se priver pendant vingt jours de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, et à se tirer du sang des oreilles et des bras. La femme exerçait aussi ces rigueurs sur elle-même ; ensuite les deux époux se rejoignaient pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il paraît néanmoins que cette loi ne regardait que le peuple, car les chefs de la nation avaient plusieurs femmes.

Dampier et Oëxmelin assurent que les Mosquitos n'avaient aucun principe de religion. Cependant on a découvert que leurs ancêtres avaient des dieux et des sacrifices. Ils donnaient tous les ans à leurs prêtres un esclave qui représentait leur principale divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on le revêtait des habits et des ornements de l'idole ; on lui imposait le même nom ; il recevait pendant toute l'année le même culte et les mêmes honneurs. Une garde de douze hommes veillait sans cesse autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir que pour fournir à ses besoins, et lui rendre un hommage continuel. Il occupait le plus honorable appartement du temple. Les principaux Mosquitos l'y servaient régulièrement. S'il lui prenait envie d'en sortir, il était accompagné d'un grand nombre de courtisans ou d'adorateurs. On lui donnait une petite flûte, dont il tirait quelques sons par intervalles, pour avertir le peuple de son passage. Les femmes alors sortaient avec leurs enfants dans les bras, et les lui présentaient pour les bénir ; tous les habitants du bourg marchaient sur ses traces. Mais on lui faisait passer la nuit dans une étroite prison, à laquelle on donnait le nom de *sanctuaire*. Ces soins et ces adorations duraient jusqu'au jour de la fête : on le sacrifiait alors dans une assemblée générale des deux parties de la nation. Un de leurs usages, qui

n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les femmes veuves. Après avoir enterré leurs maris, et avoir porté sur leur fosse à boire et à manger pendant quinze lunes, elles sont obligées, à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement et de les lier ensemble, pour les porter sur leur dos aussi long-temps qu'ils ont été en terre; ensuite elles les placent au sommet de leur cabane, si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre mari qu'après s'être acquittées de ce devoir.

Oexmelin nous a laissé de curieux détails sur les singes de ce pays. « Lorsqu'ils voyaient approcher des chasseurs, dit-il, ils se joignaient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables, et nous lançaient des morceaux de branches sèches, qu'ils rompaient avec beaucoup de force. Quelques uns faisaient leur fiente dans leurs pattes, et nous la jetaient à la tête. Je remarquai qu'ils ne se séparent jamais, et qu'ils sautent de branche en branche avec une légèreté qui éblouit la vue. On n'en voit pas tomber un seul; s'ils glissent quelquefois en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue : aussi ne gagne-t-on rien à les blesser. Un coup de fusil qui ne les tue pas sur-le-champ n'empêche pas qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche; ils y meurent, et n'en tombent que par pièces. Mais je vis avec plus d'étonnement qu'aussitôt qu'on en blessait un, ses voisins s'assemblaient autour de lui, mettaient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder, et que, s'il en coulait beaucoup de sang, ils la tenaient fermée pendant que d'autres apportaient des feuilles qu'ils mâchaient un moment, et qu'ils poussaient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai vu plusieurs fois, et qui m'a toujours causé de l'admiration. »

DÉCOUVERTE ET CONQUÊTE DU PÉROU.

PIZARRE ET ALMAGRO.

—

Alliance de Pizarre et d'Almagro. Affreuse détresse. La Gorgone. Tumbez. Les Mamaconas. Retour à Panama.

Si les premiers pas de Vasco Nugnez de Balboa sur les côtes du Grand-Océan firent honneur à son courage, ils n'avaient pas encore donné de grandes espérances. Les terres où il avait abordé, et par lesquelles on s'ouvrit dans la suite le chemin du Pérou, n'avaient offert que des bois stériles et des marais. Ce fut en 1514 que François Pizarre, Diègue Almagro, et Fernand de Luques, prêtre fort riche, tous trois établis à Panama, déjà possesseurs d'une fortune assez considérable qu'ils brûlaient d'augmenter, et dévorés de cette soif d'aventures et de découvertes qui se fait sentir lorsqu'une fois on a passé de l'ancien monde dans le nouveau, se présentèrent à Pedro Arias Davila, plus communément nommé Pédrarias, vice-roi de Panama, et lui firent agréer leurs prières. Le nom de Pizarre est devenu assez célèbre pour qu'on soit curieux de connaître son origine. Il était fils naturel de Gonzale Pizarre, ancien capitaine d'infanterie, habitant de Truxillo dans l'Estramadoure. Il avait un frère bâtard comme lui, nommé Gonzale Pizarre, comme leur père, et qui joua aussi un grand rôle dans l'histoire du Pérou, et deux frères légitimes. Nous les verrons bientôt le suivre tous dans son expédition; mais alors il n'eut pas d'autre compagnon que Fernand de Luques et Almagro. Ils firent entre eux une association dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre, connu pour homme de main, et long-temps exercé dans les guerres contre les Américains, serait chargé de l'expédition; qu'Almagro fournirait toutes les provisions et prendrait soin des préparatifs, et que Fernand de Luques ferait les autres dépenses. » Pour cimenter leur association, Fernand de Luques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, et donna les deux autres à ses associés.

La flotte consistait en un seul vaisseau qu'ils avaient acheté, et deux canots.

Pizarre fit voile vers l'île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, et passa, douze lieues plus loin, aux îles des Perles, ainsi nommées par Balboa, qui les avait découvertes. Il y fit de l'eau et du bois; il y prit du fourrage pour les chevaux, et, douze autres lieues au delà, il trouva un port qu'il nomma *de las Pinas*, parce qu'il trouva quantité d'ananas dans le voisinage. Tous les soldats descendirent, et l'équipage resta seul à bord. Ils remontèrent pendant trois jours la rivière de Bine; leur fatigue fut extrême, dans des terres pierreuses et stériles, sans aucun chemin, souvent entre des précipices où ils ne trouvaient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des soldats, mourut de ses peines. Ils cherchaient le cacique de la province; le peuple avait abandonné les cabanes et les champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournèrent à leur vaisseau, accablés de faim et de lassitude.

Mais loin de se rebuter, ils continuèrent leur navigation vers le sud. A dix lieues, ils entrèrent dans un autre port, où ils chargèrent du bois et de l'eau; ensuite n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres leur manquèrent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de maïs par jour. La viande était consommée, et comme ils avaient peu de futailles, l'eau vint à manquer aussi. Ils tombèrent dans une si affreuse misère, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de palmier, qui étaient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de poisson; mais une continuelle fatigue, jointe à de si mauvais aliments, ne tarda point à les épuiser. Ils avaient envoyé le vaisseau à l'île des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour, Pizarre s'efforça de soulager les plus faibles, prit sur lui les plus grands travaux, et secourut particulièrement les malades. Un jour ils aperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques braves, et marcha vers l'endroit d'où la lumière semblait partir: il y trouva quantité de cocos. Le vaisseau revint d'ailleurs avec des vivres, et sa vue seule ranima les malades. Mais il était déjà mort vingt-cinq hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au port le nom de *Puerto de la hambre*, c'est-à-dire port de la famine. Ils continuèrent d'avancer, et le jour de la Chandeleur ils se rendirent dans une terre qu'ils en prirent occasion de nommer *la Candelaria*, terre si dangereuse par son humidité, que leurs habits y pourrirent en peu de jours, et si coupée de montagnes et de bois, qu'il leur fut impossible d'y pénétrer. Ils remirent en mer pour débarquer plus loin. Un chemin qui s'offrit aux plus empressés les conduisit, après deux lieues de marche, dans un petit village sans habitants, mais dans lequel ils trouvèrent beaucoup de maïs, de la chair de porc, des pieds et des mains d'hommes; ce qui leur fit connaître qu'ils étaient chez une nation d'anthropophages. Ils retournèrent vers la mer, et bientôt ils arrivèrent dans un lieu qu'ils nommèrent *Pueblo-*

Quemado, c'est-à-dire peuple brûlé. Les habitants du pays leur firent une guerre opiniâtre, et leur tuèrent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le pays de Chincana.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la fortune, Almagro était parti de Panama sur un vaisseau qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Il suivit les côtes jusqu'à la rivière Saint-Jean, et, ne trouvant point Pizarre, il retourna sur ses traces en continuant de le chercher jusqu'à Pueblo-Quemado, ou diverses marques lui firent connaître qu'il y était venu des Espagnols. Les habitants du pays, animés par le succès qu'ils y avaient obtenu contre Pizarre, ne reçurent pas ses associés avec moins de bravoure. Ils renouvelèrent si souvent leurs attaques, qu'Almagro se vit forcé d'abandonner la côte après avoir perdu un œil dans la dernière action. Il apprit dans l'île des Perles que Pizarre était à Chincana, qui fait face à cette île; il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

La joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines; mais tant de fâcheuses aventures leur ayant appris qu'ils n'avaient pas trop de toutes leurs forces ensemble pour pénétrer dans des pays si bien défendus, ils recommencèrent à suivre la côte avec leur petite flotte, composée de deux vaisseaux, trois canots et deux cents Espagnols. La fortune leur préparait encore bien des peines. Ils trouvèrent quantité de rivières peuplées, à leur embouchure, de caïmans, sorte de crocodiles toujours prêts à dévorer les hommes. Après avoir consommé leurs provisions, ils n'eurent pour ressource que le fruit des mangliers, dont ce pays est couvert, et dont les racines, abreuvées d'eau de mer, donnent au fruit un goût fort amer. Leurs canots, qui ne pouvaient aller qu'à la rame, avaient à lutter sans cesse contre les courants, par lesquels ils étaient emportés vers le nord. Les habitants ne perdaient pas une occasion de les attaquer, et leur reprochaient d'être des paresseux qui aimaient mieux ravager les terres d'autrui que de cultiver le pays de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périssaient de misère, ou par les armes de ces barbares, fit régler entre les deux capitaines qu'Almagro retournerait à Panama pour en tirer des vivres et des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes, et ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le pays de Catamez, terre médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouvèrent abondamment des vivres. D'ailleurs, ils étaient soutenus par la vue de l'or, qui était fort commun dans la plupart des nations qu'ils avaient visitées, et dont ils se procuraient quelquefois une quantité considérable par des échanges paisibles ou par la force. Les Américains eux-mêmes qui les attaquaient avaient le visage parsemé de clous d'or, enchâssés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour y mettre cet ornement.

Après la découverte du Catamez, les deux capitaines jugèrent encore qu'ils avaient besoin de plus de monde, et Almagro fit une seconde course à Panama pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite île qu'ils nommèrent Gallo. Mais il était arrivé beaucoup de changements dans la Castille-d'Or. Pedrarias avait cessé d'y commander, et Pedro de los Rios était venu d'Espagne pour succéder au gouvernement. Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours, qui ne suffisaient pas à la grandeur de l'entreprise, ni même pour soulager la misère où Pizarre se trouvait dans l'île del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avaient souffert, et tremblant pour l'avenir, avaient écrit à leurs amis de Panama, qui supplièrent le gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse expédition, et lui demandèrent ses ordres pour faire revenir ceux qui s'y étaient malheureusement engagés. Los Rios envoya un lieutenant nommé Tafur, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étaient pas contents de leur sort. Tafur, malgré l'intention qu'il avait de les ramener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le pria de lui en laisser quelques uns. Il se mit à l'un des bouts du navire; puis ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le capitaine Pizarre avec ses soldats, et ordonna que ceux qui voudraient aller à Panama passassent de son côté. Il ne resta près de Pizarre que treize Espagnols et un mulâtre, qui s'offrirent de mourir pour lui, et de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. Ils se flattèrent du moins de retenir un des vaisseaux que Tafur avait amenés; mais toutes leurs prières et celles de Pizarre ne purent fléchir cet officier, qui craignait de déplaire au gouverneur. Il leur promit seulement, pour les consoler, qu'Almagro, dont il connaissait les dispositions, leur en enverrait un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une île qu'il avait nommée la Gorgone, où il était sûr de trouver de l'eau, et de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Le mauvais état de son bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Américains des deux sexes qu'il avait pris sur la côte de Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux lettres, l'une pour le gouverneur, auquel il reprochait de lui avoir enlevé ses gens, et de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettait à son entreprise; l'autre pour Almagro et Fernand de Luques, qu'il pressait instamment de le secourir.

L'île de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le soleil ne pénètre ja-

mais l'épaisseur, et surtout par la prodigieuse quantité de moustiques et de reptiles dont elle est remplie. Son circuit est d'environ trois lieues. Ce fut l'asyle que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avait manqué dans l'île del Gallo.

Tafur, retourné à Panama, fit au gouverneur une peinture si vive du courage et de la misère de Pizarre, qu'il parvint à l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait en lui offrant l'occasion de revenir; et pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro et de Lucques furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le gouverneur; ils lui représentèrent le tort qu'il faisait à la couronne; ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la cour, soit passion pour l'or, dont les déserteurs étaient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un navire; mais, soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un charpentier, et de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter, et sa derniere ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de lui venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnaît dans cette conduite du gouverneur l'embarras d'un chef qui souhaite une entreprise, et qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre et ses compagnons, voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils pensèrent à se faire un radeau des débris de leur navire, qui n'avait pu résister aussi long-temps qu'eux au climat de la Gorgone, pour s'approcher de la côte et descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils le prirent d'abord pour quelque monstre marin. A la vue même des voiles, ils n'osaient se persuader ce qu'ils désiraient si ardemment. Enfin, quand le doute ne fut plus possible, ils se livrèrent aux plus vifs transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs prisonniers dans l'île, sous la garde de Paez et de Truxillo, dont la santé s'était affaiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la mer, et d'aller droit à Tumbez sous la direction de deux hommes de cette contrée qu'il s'était attachés par ses caresses, et qui commençaient a savoir un peu d'espagnol.

Il prit sa route au sud-est, en remontant la côte, et vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une île située devant Tumbez, proche de Puna; il la nomma Sainte-Claire. Elle n'était pas peuplée, mais regardée des habitants du pays voisin comme un sanctuaire, parce qu'en certain temps ils y faisaient de grands sacrifices à quelques idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme de forme monstrueuse. Mais ils remarquèrent avec plus de joie que leurs guides ne les avaient pas trompés dans l'opinion qu'ils leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'île, ils trouvèrent quantité de petits ouvrages d'argent et d'or, tels que des mains, des têtes, et même un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouvèrent aussi des couvertures de laine fort propres et bien travaillées. Leur admiration fut extrême, et Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque entreprise importante. Les habitants l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit vers neuf heures du matin un radeau si grand, qu'il le prit pour un navire; bientôt il en aperçut quatre autres : chacun était monté de quinze Américains, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils eurent aperçu deux hommes de leur nation sur le vaisseau castillan. Ils allaient à Puna pour faire la guerre aux peuples de ce canton; mais leur curiosité pour la fabrique du vaisseau et pour l'habillement des Espagnols les fit retourner aisément vers la côte. Le pilote Barthélemy Ruiz observa la terre à son approche, et, ne voyant aucune apparence de danger, il mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizarre fit dire aux Américains des radeaux que son dessein était de rechercher leur amitié et qu'il les priait d'en avertir leur cacique.

On ne tarda pas à voir paraître sur le rivage une foule d'Américains qui venaient admirer les barbes et les habits des étrangers. Le cacique voisin, les croyant envoyés du ciel, ne tarda point à leur faire porter sur dix ou douze radeaux toutes sortes de viandes et de fruits, et divers breuvages dans des vases d'or et d'argent. Entre ces offrandes, Pizarre fut étonné de voir un animal qu'il prit pour un mouton : c'était un présent des vierges du temple. Un officier du cacique assura les Espagnols qu'ils pouvaient descendre sans défiance, et prendre ce qu'ils jugeraient nécessaire à leurs besoins. Pizarre envoya dans la chaloupe un matelot nommé Bocca-Negra, que les Américains aidèrent de bonne grâce à charger vingt pipes d'eau. L'officier américain, qui se nommait Orgo, continua de s'expliquer par les interprètes; il fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit qu'il venait de Castille; qu'il était

sujet d'un roi fort puissant, et que, par ses ordres, il avait fait le tour d'une grande partie du monde pour venir apprendre aux Américains que les divinités qu'ils adoraient étaient fausses, et pour leur faire connaître un Dieu créateur du ciel et de la terre, qui promettait une éternité de bonheur à ceux qui observaient ses lois. Il parla d'un lieu obscur et plein de feu, destiné à la punition de ceux qui ne le reconnaissaient pas. Orgo parut épouvanté de ce qu'on lui faisait entendre, et n'en prit pas moins de plaisir à boire du vin de Castille, qu'il trouvait fort au dessus du sien. On lui fit présent d'une hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas, et de quelques bijoux de l'Europe pour son cacique. En se retirant, il pria le capitaine de laisser descendre à terre quelques uns de ses gens. Alfonse de Molina consentit à le suivre, avec un nègre qui servait Pizarre.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Américains qui s'y étaient assemblés marquèrent une égale admiration pour la blancheur de l'un et pour la noirceur de l'autre; ils lavaient le nègre pour essayer s'ils feraient disparaître sa couleur. Molina ne fit pas difficulté de se laisser conduire dans une habitation voisine, qu'Herrera nomme le fort de Tumbez, parce qu'on y entrait par trois portes et qu'elle était entourée de cinq ou six murs. Il y vit de fort beaux édifices de pierre, des canaux, des fruits extraordinaires, des lamas qu'il nommait des moutons, qui ressemblaient à de petits chameaux, et des femmes dont il admira la parure et la beauté. Les vases d'or et d'argent y étaient fort communs, et tout y présentait l'apparence d'une grande richesse. Le récit que l'Espagnol en fit à son retour excita des transports de joie dans le vaisseau et fit encore gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens : l'état de ses forces ne lui donnant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire descendre Pedro de Candie, ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations, et reconnaître surtout par où l'on pourrait tenter l'attaque de la place lorsqu'on y reviendrait avec une flotte plus nombreuse. Voilà sans doute l'hospitalité de ces bonnes gens bien noblement récompensée !

Candie, accompagné du même nègre, fut agréablement reçu des Américains : ils le menèrent aussitôt à l'habitation. Le cacique auquel il fut présenté, le voyant armé d'un fusil, voulut en savoir l'usage. Candie en tira un coup vers une planche voisine, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit et l'effet saisirent les Américains d'une telle frayeur, que les uns se laissèrent tomber, et les autres poussèrent un grand cri. Le cacique, plus résolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un jaguar et un cougouar qu'il avait entre plusieurs bêtes féroces, et pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non seulement tomber encore une grande partie

des Américains, mais effraya les deux animaux jusqu'à les faire approcher de Candie avec un air de douceur. Le cacique ordonna qu'ils fussent ramenés; et, se tournant vers l'étranger, auquel il fit présenter une liqueur du pays, « Bois donc, lui dit-il d'un air d'admiration, puisque tu fais un bruit si terrible : tu ressembles, en vérité, au tonnerre du Ciel. » Candie visita la place, et fut conduit dans un monastère de vierges nommées *Mamaconas* qui étaient consacrées au service des idoles, et qui avaient fait demander au cacique la permission de le voir; elles s'occupaient à faire des ouvrages de laine, et la plupart etaient d'une rare beauté. Enfin Candie, retournant au vaisseau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premières. Il avait vu non seulement des vases d'argent et d'or, mais plusieurs orfèvres et d'autres ouvriers. Les mêmes métaux éclataient dans le temple, en plaques diversement enchâssées. La beauté des mamaconas, dont le nom signifiait *vierges du soleil*, frappa surtout l'imagination des Castillans : ils demandèrent au Ciel, par de ferventes prières, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si délicieuse contrée, et de les en rendre maîtres. Mais, ayant appris que le cacique de Tumbez avait envoyé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au roi Huayna-Capac, ils jugèrent qu'en si petit nombre, la prudence ne leur permettait pas de s'exposer aux caprices d'un prince dont toutes les apparences leur faisaient redouter le pouvoir.

Ils garderent un des habitants de Tumbez, et, remettant à la voile, ils s'avancèrent jusqu'au port de Payta, si célèbre depuis dans toutes les relations de cette côte. Plus loin, ils trouvèrent celui de Jangerata, vers lequel ils mouillèrent, sous une petite île, composée de grandes roches, où ils entendirent d'epouvantables hurlements. Mais, étant accoutumés à ne s'étonner de rien, ils y envoyèrent quelques braves, dont ils apprirent bientôt que le bruit venait d'une prodigieuse quantité de phoques. Ils doublèrent le cap, qu'ils nommèrent *El Aguza*, et, continuant de ranger la côte, ils entrèrent dans un port qui reçut d'eux le nom de Sainte-Croix. Déjà la renommée d'un petit nombre d'étrangers qui paraissaient pour la première fois dans cette mer s'était répandue dans tous les pays voisins; on y publiait qu'ils étaient blancs et barbus; qu'ils ne faisaient de mal à personne; qu'ils ne dérobaient et ne tuaient point; qu'ils donnaient libéralement ce qu'ils avaient, qu'ils étaient pieux et humains. Cette réputation, qu'ils ne devaient pas conserver long-temps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient point de côte où les peuples n'accourussent en foule, et ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin, au sud, un vent contraire jeta pendant quinze jours les Castillans dans le dernier embarras : ils ne firent que tournoyer, sans pouvoir abor-

der la côte, qu'ils ne perdaient pas de vue. Le bois et les vivres commençaient à leur manquer. Enfin, s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jeté l'ancre, qu'ils furent entourés de radeaux chargés de toutes sortes de rafraîchissemens. Mais comme il fallait aussi du bois, Pizarre fit descendre avec les Américains Alfonse Molina, pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que, dans la crainte de perdre ses câbles et de se briser sur les rochers de la côte, il ne put se dispenser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Américains; mais on le crut en sûreté chez une nation si douce. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara et Chimo, lieux où les villes de Truxillo et San-Miguel ont été fondées depuis. Les habitants de cette terre marquèrent tant d'humanité par leur empressement à fournir du bois et des vivres, que le matelot nommé *Boca-Negra*, charmé de leur naturel et de l'abondance du pays, quitta volontairement le bord, et fit dire au capitaine de ne pas l'attendre, parce qu'il était résolu de demeurer avec de si bonnes gens. Pizarre envoya aussitôt à terre, pour s'informer si ce n'était pas quelque artifice des Américains, qui le retenaient peut-être malgré lui; mais La Torre, qu'il avait chargé de cet ordre, lui rapporta que le matelot s'applaudissait de sa résolution, qu'il était gai et dispos, et que les habitants, charmés de l'affection qu'il marquait pour eux, l'avaient mis sur un brancard, et le portaient sur leurs épaules pour le faire voir dans le pays.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la rivière de la Chica, y prit quelques Américains pour les instruire et s'en faire des interprètes, et, bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens, qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une région qu'ils reconnaissaient pour la meilleure et la plus riche du nouveau monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer *Birou*, du nom d'une rivière qui l'arrose; et de là vient, avec quelque changement, celui de *Pérou*, sous lequel on a compris depuis plusieurs états qui portaient alors des noms différents.

Nouvelle expédition. Députation d'Huascar. Magnificence d'Atahualpa. Entrevue de Fernand Pizarre et d'Atahualpa. Massacre des Péruviens. Prodigieuses richesses. Mort de Pizarre.

Quoique Pizarre n'eût pas fait une route si longue et si pénible sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama, vers la fin de 1526, qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le nouveau monde. Ses associés, qui avaient été les plus riches habitants

de la Castille-d'Or, avaient employé comme lui tout leur bien à leur entreprise commune, et s'étaient même endettés fort au delà de leurs fonds. Le gouvernement paraissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle expédition, il ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un voyage à la cour. Étant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris et ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, et les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avait découvert, et qu'il esperait de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines et les dangers de la conquête.

Pizarre, muni des lettres qui l'établissaient gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de ses trois frères, qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

Dès son arrivée il se hâta de faire les préparatifs de son expédition ; il s'attacha un assez grand nombre de volontaires, et sa petite flotte, abondamment pourvue, mit à la voile au commencement de l'année 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina et de Candie lui faisaient espérer de grandes richesses ; mais, ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au dessous, et de débarquer ses gens et ses chevaux pour suivre la côte par terre. De larges rivières qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes et chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse et son courage pour inspirer de la résolution à ses soldats : il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté ; il les soutenait, il les conduisait jusqu'à l'autre bord ; enfin ils arrivèrent sans perte dans un lieu nommé Coaque, situé au bord de la mer, et presque sous l'équateur. Outre les vivres qu'ils y trouvèrent en abondance, ils y firent un tel butin, que, pour donner une haute opinion de leur entreprise, et faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama, l'autre à Nicaragua, dont la charge montait à plus de 30,000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes ; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étaient si mal instruits, que, pour faire cas de ces pierres, ils croyaient qu'elles devaient avoir la dureté du diamant, et résister au marteau : ainsi, craignant que les Américains ne pensassent à les tromper, ils en brisèrent un grand nombre, qu'ils jugeaient fausses, et leur ignorance les priva de trésors inestimables.

Pizarre s'avança jusqu'à la rivière de Chica, à trente lieues de Tumbez. Il paraît que son dessein avait été de pénétrer jusqu'à Payta, et qu'il alla effec-

tivement jusqu'à ce port ; mais quelques envoyés qu'il reçut de Cusco, de la part d'un prince nommé Huascar, qui lui faisait demander du secours contre Atahualpa, son frère, changèrent tout d'un coup ses résolutions. La mésintelligence de ces deux princes servit encore mieux les Espagnols au Pérou que les divisions des Tlascalans et de Montezuma n'avaient fait au Mexique.

Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la maison royale de Cusco était descendue d'un fils du Soleil, ils donnèrent la même qualité aux Castillans, et la raison qu'ils en apportaient était fondée sur une tradition fort respectée. Dans les anciens temps, disaient-ils, l'aîné des fils d'un inca, nommé Yahuarhacar avait vu un fantôme d'une physionomie fort différente de celle des habitants du pays. Ceux-ci en effet n'ont point de barbe, et leurs habits ne passent pas le genou ; ce fantôme, au contraire, qui s'appelait Viracocha, portait une barbe fort longue, et sa robe lui descendait jusqu'aux pieds ; il menait d'ailleurs en lesse un animal inconnu au jeune prince. Cette fable était si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avaient de grandes barbes, les jambes couvertes, et des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'inca Viracocha, fils du Soleil. Garcilasso fait entendre que ces impressions remplirent Atahualpa de frayeur, et lui ôtèrent le courage de se défendre, en lui persuadant que les guerriers inconnus étaient envoyés par le Soleil pour le venger de mille offenses qui l'avaient irrité contre la nation.

La députation d'Huascar étant arrivée au port de Payta, le gouverneur, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle était pour ses desseins, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à Tumbez, et s'occupa jusqu'à leur arrivée à jeter sur la rivière de Payta les fondements d'une ville qu'il nomma Saint-Michel. Il voulait que les vaisseaux qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques uns, trouvassent une retraite sûre à leur arrivée. Ensuite, ayant distribué entre ses gens l'or et l'argent qui étaient le fruit de son expédition, il ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinait à l'habiter.

Les députés d'Huascar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la province de Caxamalca. Ses troupes ne furent pas plus tôt arrivées de Tumbez qu'il se mit en marche pour aller trouver ce prince. Un désert de vingt lieues qu'il eut à traverser dans des sables brûlants, sans eau et sans secours contre l'extrême ardeur du soleil, fit beaucoup souffrir l'armée ; mais à l'entrée d'une province nommée Motupe, il commença heureusement à trouver des vallons peuplés, où les rafraichissements étaient en abondance. De là les Espagnols s'avancèrent vers une montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un envoyé d'Atahualpa, qui présenta au gouverneur des brodequins très riches et des

bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenterait devant l'inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'envoyé était lui-même inca, c'est-à-dire prince de la race royale, et se nommait Titu Autachi. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols et de son maître, en qualité d'enfant de Viracocha et du Soleil. Les présents consistaient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'oiseaux et d'autres animaux du pays, des vases, des coupes, des plats et des bassins d'or et d'argent, quantité de turquoises et d'émeraudes. L'abondance et l'éclat des ces richesses firent juger aux Espagnols que le prince qui les envoyait devait posséder d'immenses trésors. Mais ils ignoraient encore que les peuples, les regardant comme fils du Soleil et comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de religion, et que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colère du Soleil, qu'ils adoraient et qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprète qu'un jeune Américain, qui ne savait guère ni la langue de Cusco, qui était celle de la cour, ni celle des Espagnols. Quoique baptisé sous le nom de Philippe, d'où lui vint celui de Philippillo, il était fort mal instruit des mystères de la religion. Ne sachant que le jargon de son île, ou probablement même il était né dans la lie du peuple, il ne put rendre exactement le discours de l'inca ; aussi les Espagnols ne furent-ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibérèrent sur le jugement qu'ils devaient porter de cette démarche : les uns pensèrent que plus les présents étaient riches, plus ils devaient inspirer de défiance, et que c'était peut-être une amorce pour les faire tomber dans quelque piége ; les autres, qu'il ne fallait pas juger si mal des intentions d'un si grand prince ; que, sans négliger de justes précautions, on devait employer toutes les voies pacifiques avant d'en venir à la guerre, et que l'obscurité que l'on trouvait dans les termes de l'inca n'était peut-être que dans l'explication de l'interprète. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on espérait toujours trouver le prince. Dans tous les lieux du passage, l'accueil des habitants fut magnifique. Ils apportaient diverses sortes de viandes et de liqueurs, et l'on remarquait de toutes parts qu'ils n'avaient rien épargné pour les préparatifs. Ayant observé que les chevaux mâchaient leur frein, ils s'imaginèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissaient de métaux, ils allaient leur chercher de l'or et de l'argent en abondance, et les leur présentaient. Les Espagnols, comme on se l'imagine, se gardèrent bien de les détromper.

Pour répondre à la députation du prince, le gouverneur lui envoya Fernand, un de ses frères, et Soto. Ils ne le trouvèrent point dans la ville de Caxamalca. L'espérance d'affermir sa domination le retenait successivement en

d'autres lieux, occupé à faire égorger tout ce qu'il pouvait rencontrer de la famille royale et des partisans de son frere. On ne saurait disconvenir que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *curaca*, ou seigneur particulier de la ville, avait ordre de recevoir les fils du Soleil avec toute la distinction qu'on devait à ce titre. Il envoya au devant d'eux quelques officiers, et arrivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un palais où le prince était revenu, sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine, ils virent des gens de guerre envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ne pouvait deviner quel était leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'officier qui les commandait. Les Américains s'écartèrent, autant parce qu'ils avaient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devaient ressentir à la premiere vue d'un cheval en course. L'officier péruvien leur fit un salut, qui etait une espèce d'adoration, et les accompagna jusqu'au palais avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'inca était assis sur un siége d'or. Il se leva pour les embrasser, et leur dit : « Capac Viracocha, soyez les bienvenus dans mes etats. » On leur présenta des siéges d'or; et l'inca se tournant vers quelques seigneurs américains qui etaient près de lui : « Vous voyez, leur dit-il, la figure et l'habit de notre dieu Viracocha, tels que notre prédécesseur l'inca Yahuarhuacar a voulu qu'ils fussent représentés dans une statue de pierre. » Deux princesses d'une grande beauté présentèrent des liqueurs, et ces rafraichissements furent suivis d'un festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment. Il parla des deux puissances, le pape et l'empereur, qui concouraient à tirer les Américains de l'esclavage du démon. Pouvait-il se flatter, remarque l'historien, de faire entendre, par un discours de quelques lignes, des matières si nouvelles à cette nation ? Philippillo, qui n'y entendait pas beaucoup plus que l'inca même, lui en donna une explication à laquelle le prince ne comprit rien. Il y répondit néanmoins par un discours très raisonnable, dans lequel il recommandait ses sujets à la générosité des fils du Soleil. Rien de plus pathétique que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses peuples; ses officiers en furent touchés, et ne purent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur chef. Ils se retirerent plus charmés des richesses qu'ils avaient vues que sensibles à l'opinion qu'on avait d'eux.

Le gouverneur, apprenant que le prince devait venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, qui composaient toute sa cavalerie, en trois compagnies de vingt chacune. Il leur donna pour commandants Fernand Pizarre, Soto et Belalcazar, qui se rangerent derrière un vieux mur pour n'être pas vus d'abord des Américains, et leur causer plus de surprise en se montrant

tout d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent hommes, dont il fit un bataillon; et dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un prince qui venait avec des troupes nombreuses. La marche d'Atahualpa fut si lente, qu'il employa quatre heures pour faire une lieue. Il avait autour de lui les principaux seigneurs de sa cour. Ses gens de guerre étaient rangés en quatre corps de huit mille hommes, dont le premier composait l'avant-garde, et deux autres marchaient à ses côtes. Le quatrième, qui faisait l'arrière-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualpa, s'étant avancé avec les trois premiers, et voyant les Espagnols en bataille, dit à ses officiers : « Ces gens sont les messagers des dieux; gardons-nous bien de les offenser; il faut au contraire que nos civilités les apaisent. » En même temps Vincent de Valverde marcha vers lui, une croix de bois dans une main, et son bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne étonnèrent l'inca, qui, pour ne pas manquer à ce qui lui était dû, voulut savoir de quelques Américains familiers avec les Espagnols quelle était sa condition. Ils lui dirent que c'était un messager de Pachacamac. Valverde, ayant demandé et obtenu la permission de parler, commença un assez long discours, divisé en deux parties, que Garcilasso nous a conservé. Son exorde roule sur la nécessité de la foi catholique; il passe ensuite à la Trinité, aux châtiments et aux récompenses d'une autre vie, à la création, à la chute d'Adam, dans laquelle toute sa race est comprise, à l'exception de Jésus-Christ. Il parle de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la rédemption des hommes, de sa résurrection, des apôtres, enfin de la primauté de saint Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le pape, successeur de saint Pierre, informé de l'idolâtrie des Américains, et voulant les attirer à la connaissance du vrai Dieu, a chargé l'empereur Charles, monarque de toute la terre, d'envoyer son lieutenant pour les soumettre, et les faire entrer volontairement ou de force dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il apporte l'exemple du Mexique et d'autres pays. Enfin il déclare à l'inca que, s'il s'endurcit contre l'Evangile, il périra comme Pharaon. Cette foule de mystères, présentés rapidement et sans préparation, ne devait pas jeter beaucoup de lumière dans l'esprit du prince, et l'ignorance de l'interprète n'y pouvait guère mettre plus de clarté. Atahualpa, qui n'y avait rien trouvé d'intelligible pour lui que la menace de ravager son pays, fit un profond soupir. Il comprit bien que l'interprète savait mal la langue de Cusco, dont il s'était servi pour lui parler; et, dans la crainte qu'il n'altérât de même sa réponse, il la fit, ou du moins il l'expliqua dans une langue plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso et d'autres la rapportent, marque assez que Philippillo avait fait une étrange explication de nos mystères.

Cependant les Espagnols, ennuyés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du général pour quitter leurs rangs, et quelques uns montèrent sur une petite tour, où ils avaient découvert une idole enrichie de plaques d'or et de pierres précieuses, qu'ils se mirent à piller. Leur audace irrita les Péruviens, et la plupart se disposaient à punir ce sacrilége; mais l'inca défendit que les Espagnols fussent maltraités. Valverde, auquel on avait donné un siége, alarmé du bruit, se leva brusquement pour parler, et dans ce mouvement, il laissa tomber la croix et son bréviaire. Il se baissa pour les relever; ensuite, courant vers les Espagnols, il leur cria de ne faire aucun mal aux Américains. Sa course et ses cris furent mal expliqués, et passèrent au contraire pour une exhortation à la vengeance. On fondit de tous côtés sur les Américains; et ce qui est bien remarquable, c'est que, malgré une attaque si furieuse, l'ordre qu'avait donné Atahualpa de ne pas frapper les Espagnols fut généralement observé. Cent soixante Espagnols enveloppés par une armée n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du gouverneur, qu'un de ses propres soldats blessa légèrement à la main. Ils ne trouvèrent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contentèrent d'entourer la litière du prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée; mais le gouverneur, s'étant fait jour jusqu'à la litière, prit Atahualpa par la manche de sa robe, tomba et l'entraîna sur lui. Les sujets de ce malheureux prince, le voyant au pouvoir des Espagnols, ne pensèrent plus qu'à chercher leur salut dans la fuite; mais ils ne le purent faire assez promptement pour se dérober à la fureur de leurs ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'epée. Des enfants, des vieillards, des femmes, que la curiosité avait attirés à ce spectacle, furent étouffés, au nombre de plus de quinze cents, par la foule des fuyards. Près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu'à la fin du jour. Le commandant de l'arrière-garde, nommé Ruminaguy, entendant le bruit et voyant un Espagnol précipiter d'un lieu élevé un Péruvien qu'on y avait placé pour avertir lorsqu'il serait temps d'avancer, conclut que son maître était défait; et, loin de marcher à son secours, il prit, avec le corps qu'il commandait, la route de Quito, qui était à plus de deux cent cinquante lieues du champ de bataille.

Tel est le récit de Garcilasso. On peut le soupçonner de favoriser les Péruviens, ses compatriotes. Il contredit évidemment le recit de Zarate, historien espagnol, qui assure qu'Atahualpa avait pris ses mesures pour faire envelopper les Espagnols à un certain signal et les exterminer tous. Entre ces deux versions si différentes, rapportons-en une qui n'est suspecte d'aucune partialité: c'est celle de Jerôme Benzomi, Milanais, qui, voyageant au Pérou peu d'années après cet événement, avait connu la plupart des acteurs espagnols et pé-

ruviens. Son récit porte un air de vérité qu'on ne peut mieux lui conserver qu'en le donnant dans les termes de Chauveton, son vieux traducteur. L'importance de l'événement permet ces détails. « Cependant il venait nouvelles sur nouvelles au roi Atabaliba comme les chrétiens s'avançaient. On lui donnait à entendre qu'ils étaient en petit nombre, las, et qu'ils ne pouvaient cheminer s'ils n'étaient montés sur de grands daces (ils appellent ainsi les chevaux en ce pays-là). Quand il ouït cela, il se mit à rire de ces barbus, et cependant il renvoya d'autres ambassadeurs vers les Espagnols, leur dire que, s'ils aimaient la vie, ils se donnassent bien garde de passer plus avant. Pizarre leur répondit qu'il n'y avait remède, et qu'il fallait qu'il vît la grandeur et magnificence de sa majesté, avec honneur et révérence, toutefois, qu'à si grand seigneur appartenait; et quant et quant fait doubler le pas à ses gens, et pique lui-même. Comme il approchait de Cassiamalca, il envoie quelques capitaines et chevau-légers devant pour reconnaître un peu l'état et la contenance du roi, lequel s'était restré à demi-lieue de là pour la venue des étrangers. Ces capitaines espagnols, comme ils furent à la vue des gens du roi, commencèrent à manier leurs chevaux, les faire passader et voltiger devant eux, dont les poures Américains étaient aussi ébahis que s'ils eussent vu quelques monstres tout nouveaux; mais le roi n'en fit point d'autre semblant, ni ne changea sa contenance pour cela, ains se courrouça seulement du peu de respect et révérence que ces barbus avaient porté à sa majesté. Fernand Pizarre, qui était là, lui fit entendre par truchement qu'il était le frère du colonel de l'armée des Espagnols, lequel était venu de la Castille par commandement du pape et de l'empereur, qui désiraient avoir son alliance. Et pourtant qu'il plût à sa majesté s'en venir jusqu'en la ville de Cassiamalca, pour entendre là de grandes choses que le colonel avait charge de lui dire, et que, puis après, il s'en retournerait en son pays. Atabaliba répondit en deux mots qu'il ferait tout cela, moyennant que l'autre se retirât et sortît de son pays.

» Fernand Pizarre s'en retourna vers ses gens avec si courte réponse; bien ébahi au reste de la richesse et magnificence superbe de la cour et du train de ce roi Atabaliba, et en fit aussi émerveiller beaucoup d'autres Espagnols quand il le leur conta. Quant à la réponse et volonté du roi, il leur dit, en somme, qu'il en était là résolu de ne souffrir point de gens barbus en son pays. Cette résolution entendue, les capitaines employèrent toute cette nuit-là à préparer armes, mettre leurs gens en ordre et les encourager, leur montrant qu'il ne fallait point douter que la victoire ne fût à eux, que c'étaient poures bêtes à qui ils avaient à combattre, et qu'au premier ronfler des chevaux ils les verraient fuir comme un troupeau de moutons. Quand

tous les rangs furent dressés, et quelques pièces d'artillerie braquées droit contre les portes du palais où devait entrer Atabaliba, François Pizarre défendit à ses gens que nul ne se bougeât, ni ne tirât avant que le signal fût donné.

» Le jour venu, voici arriver le roi Atabaliba, avec plus de vingt-cinq mille Américains, que l'on portait en triomphe sur les épaules, accoutré de belles plumes de toutes couleurs, avec force pendants et joyaux d'or, vêtu d'une camisole sans manches, les parties naturelles couvertes d'une bande de coton, avec un floquet rouge de fine laine qui lui pendait sur la joue gauche et lui ombrageait les sourcils, et une belle paire d'escarpins aux pieds, presque faits à l'apostolique. En tel esquipage Atabaliba fit son entrée triomphante dedans la ville de Cassiamalca, ne plus ne moins qu'en pleine paix, jusqu'à ce qu'il arriva au palais, là où il devait donner audience à l'ambassade de ses barbus.

» Pendant toute cette magnificence il y eut un jacobin, nommé frère Vincent de Vauverde, lequel, fendant la presse, fit tant, qu'il s'approcha du roi avec une croix et un bréviaire à la main, cuidant peut-être que ce roi fût devenu, en un instant, quelque grand théologien; et lui fit entendre par un truchement comme il était venu vers son excellence par le commandement de la sacrée majesté de l'empereur, son souverain seigneur, avec l'autorité du pape de Rome, vicaire du Sauveur Jésus-Christ, lequel lui avait donné ce pays-là jadis inconnu, à la charge d'y envoyer personnes dignes et de savoir, pour y prêcher et publier son saint nom, et en chasser leurs fausses et damnables erreurs. Et quant et quant en disant cela lui va montrer son bréviaire, lui disant que c'était là la loi de Dieu, et que c'était ce Dieu-là qui avait créé toutes choses de rien, et sur cela lui va faire un grand sermon, en commençant depuis Adam et Eve, de la création de l'homme et de sa chute, et comme depuis Jésus-Christ était descendu du ciel et avait pris chair au ventre d'une vierge; puis, qu'il était mort en la croix et ressuscité des morts pour la rédemption du genre humain, et finalement monté au ciel. De là il vint à parler de la résurrection et de la vie éternelle, et comme Jésus-Christ avait laissé son église en garde à saint Pierre, son premier vicaire, et conséquemment à ses successeurs, sur quoi il n'oublia pas à prouver l'autorité du pape; finalement lui faisant la puissance du roi d'Espagne la plus grande qu'il pouvait, l'appelant grand empereur et monarque du monde, il conclut qu'il se devait faire son ami et son tributaire, se soumettant à la religion chrétienne et renonçant à ses faux dieux; et dit que, s'il ne le faisait pas de bon gré, on lui ferait bien faire par force.

» Le roi, ayant entendu tout cela depuis un bout jusqu'à l'autre, fit réponse : « Que quant à lui il serait volontiers ami de ce monarque du monde,

mais qu'il ne lui semblait pas advis qu'un roi libre comme lui dût payer tribut à celui qu'il ne vit jamais, et au reste que le pape devait bien être quelque grand fat, de donner ainsi libéralement ce qui n'était pas à lui. Quant à ce fait de la religion, il dit tout net qu'il ne lairrait jamais la sienne, et que, si les chrétiens croyaient en un Jésus-Christ qui était mort en croix, lui croyait au Soleil, qui ne mourait jamais. » De là il vint à demander au moine comment il savait que le dieu des chrétiens eût fait le monde de rien, et qu'il fût mort en croix. Le moine lui répondit que ce livre-là le disait : et quant et quant lui présente son bréviaire. Atabaliba prend ce livre, et le regarde de côté et d'autre; puis se prenant à rire : « Ce livre ne me dit rien de tout cela », dit-il, et en disant cela vous jette le bréviaire par terre. Le moine ramasse son livre, et s'en va criant vers tant de gens qu'il put : « Vengeance, mes amis! vengeance, chrétiens! Voyez-vous comme il a méprisé et jeté les évangiles par terre? Tuez-moi ces chiens de mécréants qui foulent ainsi aux pieds la loi de Dieu! »

» Adonc François Pizarre fit arborer les enseignes et hausser le signal du combat comme il avait proposé. Quant et quant toute l'artillerie joua pour commencer par étonner les Américains, et comme ils étaient déjà fort épouvantés de ce tonnerre, voici arriver les chevaux avec force sonnettes au cou et aux jambes, et un bruit mêlé de trompettes et de tambours qui les mirent du tout hors de sens. Et tout à l'heure même, les Espagnols, mettant la main aux armes, donnent dedans, frappent dessus et font une horrible boucherie de ces poures Américains, qui furent si étourdis tout en un coup de la foudre des canons, de la furie des chevaux et des grands coups de ces lames tranchantes, qu'ils n'eurent onc le cœur ni le sens de se défendre, ains ne pensèrent qu'à se sauver, et s'enfuirent en si grand désordre, s'embarrassant et se renversant les uns sur les autres, qu'ils donnèrent beau loisir aux Espagnols de chamailler sur eux tout à leur aise : ainsi la victoire ne leur coûta guère.

» Quand les gens de cheval eurent ainsi écarté les uns et renversé les autres à grands coups de lances et de coutelas, voici François Pizarre avec toute l'infanterie, qui vint après et tire tout droit vers la part où était le roi, lequel avait beaucoup d'Américains autour de soi, mais si étonnés, qu'il n'y en avait pas un qui se mît en défense. Les Espagnols n'avaient autre chose à faire qu'à tuer; et à mesure que ces Américains tombaient, le chemin se faisait jusqu'à ce qu'ils approchèrent tout auprès de la personne d'Atabaliba. Ce fut à qui le prendrait le premier, et mes Espagnols de charger sur ces poures Pérussins qui le portaient, pour le faire tomber en bas; si branlait déjà fort la portoire là où il était élevé, quand voici François Pizarre lui-même qui s'approche, et vous attire Atabaliba si rudement par sa camisole, qu'il l'amène quant et quant. En cette façon se laissa prendre le poure roi Atabaliba, et se rendit

sans qu'il y mourût ni fût blessé aucun Espagnol, excepté Pizarre, parce que, quand il voulut prendre le roi, il y eut un soudard qui le blessa en la main, pensant frapper un Américain.

« Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce jour avec la cavalerie après les fuyants; et partout où il trouvait des Américains, il les taillait en pièces sans en épargner un seul. Quant au moine qui avait commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, et d'animer les soudards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, et ne s'amuser à tirer des taillades et coups fendants, de peur qu'ils ne rompissent leurs épées. Les Espagnols, ayant gagné une si sanglante victoire sur cette poure et misérable gent, à si bon marché, ne firent autre chose toute la nuit que danser, ivrogner, paillarder et mener une fête désespérée. »

Les Espagnols allèrent piller le lendemain le camp d'Atahualpa, où ils trouvèrent une quantité surprenante de vases d'or et d'argent, des tentes fort riches, des étoffes, des habits et des meubles d'un prix inestimable. La seule vaisselle d'or du roi valait soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualpa supplia le gouverneur de le traiter généreusement, et promit, pour sa rançon, de remplir d'or une salle où ils étaient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvait atteindre; et l'on fit autour de la salle une marque à la même hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il serait impossible aux vainqueurs de tout emporter. Cette offre fut acceptée; et bientôt on ne vit plus, dans les campagnes, que des Péruviens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportaient de toutes parts. Mais, comme il fallait le rassembler des extrémités de l'empire, les Espagnols trouvèrent qu'on ne répondait point à leur impatience, et commencèrent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualpa, qui crut s'apercevoir du mécontentement, dit à Pizarre que, la ville de Cusco étant à deux cents lieues et les chemins fort difficiles, il n'était pas surprenant que ceux qu'il avait chargés de ses ordres tardassent à revenir; mais que, s'il voulait y envoyer lui-même deux de ses gens, ils verraient de leurs propres yeux qu'il était en état de remplir sa promesse; et, comme les Espagnols balançaient sur le danger d'une si longue route, il leur dit en riant : « Que craignez-vous? Vous me tenez ici dans les fers; moi, mes femmes, mes enfants, mes frères, ne sommes-nous pas des otages suffisants? » Soto et Pierre de Varco s'offrirent enfin pour cette course, et l'inca voulut qu'ils fissent le voyage dans une de ses litières, afin qu'ils fussent plus respectés.

A quelques journées de Caxamalca, ils rencontrèrent un corps de ses troupes qui conduisaient prisonnier son frère Huascar. Ce malheureux prince, apprenant qui étaient ceux qu'il voyait dans les litières, souhaita de leur par-

ler; et les deux Espagnols l'ayant assuré que l'intention de l'empereur leur maître, et celle du général Pizarre, était de faire observer la justice à l'égard des Américains, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son frère, et les pria de retourner vers le général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que, si Pizarre voulait se déclarer en sa faveur, il s'engageait à remplir d'or la salle de Caxamalca, non seulement jusqu'à la ligne qu'on avait marquée, qui était à la hauteur d'un homme, mais jusqu'à la voûte, ce qui était le triple de plus. « Atahualpa, dit-il, sera obligé, pour exécuter son engagement, de dépouiller le temple de Cusco, en faisant enlever les plaques d'or et d'argent dont il est revêtu; et moi, j'ai dans ma puissance tous les trésors et toutes les pierreries de mon père. » Mais les capitaines avaient reçu des ordres formels, et ils n'osèrent y manquer en retournant sur leurs pas.

Pizarre fit partir Fernand, son frère, pour l'Espagne, afin de rendre compte à la cour des progrès de la conquête, et de faire à l'empereur une riche part du butin. Il embarqua cent mille pesos d'or, et cent mille autres en argent, à déduire sur la rançon d'Atahualpa. On choisit pour cela les pièces les plus massives, et qui avaient le plus d'apparence : c'étaient des cuvettes, des réchauds, des caisses de tambour, des vases, des figures d'hommes et de femmes. Chaque cavalier eut pour sa part douze mille pesos en or, c'est-à-dire deux cent quarante marcs d'or, sans compter l'argent, et l'infanterie à proportion; et toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquième partie de la rançon. Soixante hommes demandèrent la liberté de retourner en Espagne pour y jouir paisiblement de leurs richesses; et Pizarre, prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manquerait pas de lui attirer un grand nombre de soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder.

Pizarre, à force de courage, de prudence et d'habileté, s'était peu à peu rendu maître de toutes les provinces du Pérou; il y régnait en souverain; son frère Fernand lui ayant apporté d'Espagne de nouveaux pouvoirs, de nouvelles dignités, il pouvait croire son empire solidement assis, et espérer jouir enfin du fruit de ses longs et pénibles travaux. Mais il lui restait des ennemis moins faciles à vaincre que les timides et crédules Péruviens : c'étaient l'ambition et la jalousie de ses compatriotes. Almagro surtout, malgré les concessions que le gouverneur lui avait faites, ne pouvait lui pardonner son élévation. Il dissimula long-temps, et quand il crut s'être attaché assez de partisans pour pouvoir lutter contre l'autorité du vice-roi, il leva ouvertement l'étendard de la révolte. Vaincu, il fut étranglé dans sa prison. Mais sa mort ne mit pas fin aux dissensions; son fils jura de le venger, et il tint parole : le 24 juin 1541, il assassina Pizarre en plein jour dans son palais à Cusco. L'a-

narchie dès lors n'eut plus de bornes, et ce n'est qu'après plusieurs années et de longues guerres qu'un gouverneur habile parvint à rétablir la paix dans ces belles provinces, où les Espagnols dominèrent jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle.

Détails sur le Pérou.

Institutions et mœurs des anciens Péruviens.

Origine des incas. Forme du gouvernement.

Tous les historiens conviennent que l'origine des incas est fabuleuse; mais ils ne s'accordent point sur la fable inventée par le premier inca pour s'assurer le respect de ses peuples, et les gouverner avec plus d'empire. Leur barbarie différait peu de celle des bêtes féroces. La plupart n'avaient aucun sentiment de la loi naturelle, et vivaient sans société, sans religion, ou livrés à la plus ridicule idolâtrie. Suivant Garcilasso, le premier inca passait pour fils du Soleil. Son père, touché du triste état de cette contrée, l'envoya, lui et sa sœur, pour en civiliser les habitants, leur donner des lois, leur apprendre à cultiver la terre et à se nourrir des fruits de leur travail, enfin, pour établir dans le pays la religion et le culte du Soleil, leur père, et pour lui offrir des sacrifices. Dans cette vue, le frère et la sœur furent déposés sur les bords du lac de Titicaca, éloigné de Cusco d'environ quatre-vingts lieues. Le Soleil leur avait donné un lingot d'or d'une demi-aune de long et de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jeter dans les lieux où ils s'arrêteraient le lingot à terre, et d'établir leur demeure où ils le verraient s'enfoncer. Il y avait joint les lois qui leur devaient servir à gouverner les peuples dont ils pourraient s'attirer la confiance et la soumission. Le frère et la sœur, qui étaient liés aussi par le mariage, prirent leur chemin vers le bord jusqu'au pied d'une montagne au sud de Cusco, nommée Huanacauri; ils y jetèrent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, disparut tout d'un coup à leurs yeux; ce qui leur fit comprendre que c'était le lieu où le Soleil, leur père, avait fixé leur demeure. Ensuite, s'étant séparés pour inviter tout le monde à venir jouir sous leurs lois d'un bonheur qui lui était inconnu, l'un

continua sa route vers le septentrion, et l'autre prit la sienne vers le midi. Les premiers hommes auxquels ils s'adressèrent, touchés de la douceur de leurs discours et de leurs offres avantageuses, les suivirent en foule à la montagne d'Huanacauri, où l'inca bâtit la ville de Cusco. Ses nouveaux sujets, charmés de la vie douce et paisible qu'il leur fit mener, se répandirent de toutes parts pour informer d'autres peuples de leur bonheur. Il se forma plusieurs peuplades, dont les plus considérables n'excédaient pas alors le nombre de cent maisons. L'empire de ce monarque s'étendait vers l'orient depuis Cusco jusqu'au fleuve de Paucartambo; vers l'occident, jusqu'à la rivière d'Apurimac, c'est-à-dire environ huit lieues; et vers le sud, neuf lieues jusqu'à Quequesama.

On ignore combien il s'était écoulé de temps depuis la fondatino du nouvel empire jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Il n'était resté aux Péruviens qu'une mémoire confuse de cette première époque, et leurs *quipos*, ou les nœuds qu'ils faisaient à des fils pour conserver le souvenir des actions mémorables, n'ont donné là dessus aucune lumière. Garcilasso juge qu'il s'était passé quatre cents ans entre ces deux événements.

Quelque jugement qu'on veuille porter d'une si fabuleuse tradition, on doit admirer l'adresse du premier inca et de sa femme à tirer tant d'hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandait un génie supérieur au caractère des Américains. On a déjà dit que ce premier fondateur se nommait *Manco Inca*, et sa sœur ou sa femme, *Mama Oello*. Le mot *inca* a deux significations différentes : proprement il signifie seigneur, roi ou empereur, et, par extension, il signifie aussi descendant du sang royal. Dans la suite, les sujets s'étant multipliés, et le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un gouvernement policé, on ajouta le surnom de *capac* à celui d'*inca*. *Capac* signifie riche en vertu, en talents, en pouvoir.

A mesure qu'il attirait de nouveaux sujets et qu'il les accoutumait à vivre en société, Manco Capac leur enseignait ce qui pouvait les rendre capables de contribuer au bien commun, surtout l'agriculture et l'art de conduire les eaux dans les terres pour les rendre fertiles en les arrosant. Il établit dans chaque bourgade un grenier public pour y mettre en réserve les denrées du canton, qu'il faisait distribuer aux habitants, suivant leurs besoins, en attendant que l'empire fût assez bien organisé pour établir une juste répartition des terres. Il obligea tous ses sujets à se vêtir, et inventa un habillement décent. Mama Oello enseigna aux femmes l'art de filer la laine et d'en faire des tissus. Chaque habitation eut son seigneur pour la gouverner, sous le titre de *curaca*, et ces charges étaient la récompense du zèle et de la fidélité.

Les lois que Manco Capac fit recevoir au nom du Soleil étaient conformes

aux simples inspirations de la nature. La principale ordonnait à tous les sujets de l'empire de s'aimer les uns les autres, et portait des peines proportionnées aux délits. L'homicide, le vol et l'adultère étaient punis de mort. La polygamie fut défendue; et le sage législateur voulut que chacun se mariât dans sa famille pour éviter le mélange des lignées. Il ordonna aussi que les hommes ne se marieraient point avant l'âge de vingt ans pour être en état de gouverner leur famille et de pourvoir à sa subsistance. Tout fut réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'inca faisait assembler dans son palais, chaque année, ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avait de filles et de garçons nubiles de son sang; il les appelait par leurs noms, et, prenant la main de l'époux et de l'épouse, il leur faisait se donner mutuellement leur foi aux yeux de toute sa cour. Le lendemain, des ministres nommés à cet effet allaient marier, avec la même cérémonie, tous les jeunes gens nubiles de Cusco, et cet exemple était suivi dans toutes les bourgades par les curacas.

Manco établit le culte du Soleil, comme la source apparente de tous les biens naturels. Il fit ériger à cet astre un temple, auquel il joignit une espèce de monastère pour les vierges consacrées à son service, qui devaient être toutes du sang royal.

Après avoir vu croître heureusement son empire, se sentant affaibli par l'âge et près de sa fin, il fit assembler la nombreuse postérité qu'il avait eue de son épouse et de ses mamaconas, les grands de sa cour et tous les curacas des provinces. Dans un long discours, il leur déclara que le Soleil, son père, l'appelait à une meilleure vie; il les exhorta de sa part à l'observation des lois, en les assurant que le Soleil ne voulait point qu'on y fît le moindre changement; enfin il mourut, pleuré de tous ses peuples, qui le regardaient non seulement comme leur père, mais comme un être divin. Dans cette idée, ils instituèrent des sacrifices en son honneur, et son culte fit bientôt partie de leur religion. On comptait treize incas depuis Manco jusqu'à Huascar; mais la durée de leur règne est incertaine.

Les détails que nous a laissés Garcilasso donnent l'idée d'une nation dont la police était très avancée, quoique la nation elle-même ne fût pas fort ancienne. La forme du gouvernement, comme on l'a vu, était monarchique. Le peuple était divisé en decuries, dont chacune avait son chef. De cinq en cinq decuries, il y avait un autre officier supérieur, un autre de cent en cent, de cinq cents en cinq cents et de mille en mille; jamais les départements ne passaient ce nombre. L'office des décurions était de veiller à la conduite et aux besoins de ceux qui etaient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'officier supérieur, de l'informer des désordres ou des plaintes, et de tenir un état du nombre des naissances et des decès. Les officiers de chaque bourgade

jugeaient tous les différends sans appel; mais s'il naissait quelques difficultés entre les provinces, la connaissance en était réservée aux incas. Les anciennes lois étaient généralement respectées. On ne souffrait point de vagabonds ni de gens oisifs. La vénération pour l'empereur allait jusqu'à l'adoration. Outre les renseignements qu'il recevait chaque mois sur le nombre, le sexe et l'âge de ses sujets, il envoyait souvent des visiteurs qui observaient la conduite des chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; et le châtiment des officiers était toujours plus rigoureux que celui du peuple.

L'autorité des empereurs était absolue sur les personnes et sur les biens. Non seulement ils avaient le choix des terres et des autres possessions, mais ils pouvaient prendre les jeunes filles qui leur plaisaient pour concubines ou pour servantes. A l'exemple du fondateur de la monarchie, l'héritier présomptif du trône prenait en mariage sa sœur aînée, et s'il n'en avait point d'enfants, ou s'il la perdait par la mort, il prenait la seconde, et successivement toutes les autres. S'il était sans sœurs, il épousait sa plus proche parente. Les autres incas prenaient aussi des femmes de leur sang; mais leurs sœurs étaient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'empereur et à l'aîné de ses fils; car c'était toujours l'aîné qui lui succédait.

Dans les nouvelles provinces que les incas ajoutaient à l'empire, ils apportaient leurs soins à faire cultiver soigneusement les terres, et semer beaucoup de grains. Comme l'eau y manque souvent, ils y avaient fait construire en mille endroits ces fameux aqueducs qui, malgré les injures du temps et la négligence des Espagnols, rendent encore témoignage dans leurs ruines à la magnificence de l'ouvrage. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avaient le premier rang, ensuite ceux des veuves et des orphelins, puis ceux des cultivateurs; ceux de l'empereur, ou du caraca ou seigneur, venaient les derniers. Chaque jour, au soir, un officier montait sur une petite tour, qui n'avait pas d'autre usage, pour annoncer à quelle partie du travail on devait s'employer le jour suivant. La mesure de terre assignée aux besoins de chaque personne était ce qu'il en faut pour y semer un demi-boisseau de maïs. On engraissait les terres de l'intérieur avec la fiente des animaux, et les terres voisines de la mer avec celle des oiseaux marins. Le prince n'exigeait de ses peuples aucun autre tribut que la partie de leurs moissons qu'ils étaient obligés de transporter dans les greniers publics, avec des habits et des armes pour ses troupes. Toute la famille des incas, les officiers et les domestiques du palais, les curacas, les juges et les autres ministres de l'autorité impériale, les soldats, les veuves et les orphelins étaient exempts de toute espèce de tribut. L'or et l'argent qu'on apportait au souverain et aux curacas était reçu à titre de présent, parce qu'il n'était employé qu'à l'ornement des temples et des palais, et que dans

tout l'empire on ne lui connaissait pas d'autre usage. Chaque canton avait son magasin pour les habits et les armes, comme pour les grains; de sorte que l'armée la plus nombreuse pouvait être fournie en chemin de vivres et d'équipages, sans aucun embarras pour le peuple. Tous les tributs qui se levaient autour de Cusco, dans un rayon de cinquante lieues, servaient à l'entretien du palais impérial et des prêtres du Soleil.

Vierges du Soleil. Monastères. Amantas. Sépultures. Balzes.

Les incas avaient en horreur les victimes humaines. Le Soleil avait plusieurs prêtres, tous du sang royal, et pour chef du sacerdoce un grand pontife, distingué par le titre de *villouna*, qui signifie devin ou prophète; leur habillement ne différait point de celui des grands de l'empire. On consacrait au Soleil, dès l'âge de huit ans, des vierges, qui étaient renfermées dans des couvents où les hommes ne pouvaient entrer sans crime, comme c'en était un pour les femmes d'entrer dans les temples du Soleil. C'est une erreur de quelques Espagnols d'avoir écrit que les vierges étaient employées au service de l'autel. Leur ministère n'était qu'extérieur, et consistait à recevoir les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montait à plus de mille dans la seule ville de Cusco. Elles étaient gouvernées par les plus âgées, qui portaient le nom de *mamaconas*. Tous les vases qui servaient à leur usage étaient d'or ou d'argent, comme ceux du temple. Dans l'intervalle des exercices de religion, elles s'occupaient à filer pour le service du roi et de la reine. L'habillement des monarques du Pérou était une sorte de tunique qui leur descendait jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, et une bourse carrée qui tombait de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portaient leur *coca*, herbe qui se mâche dans cette contrée comme le bétel aux Indes orientales, et qui était alors réservée aux seuls incas. Enfin ils avaient la tête ceinte d'un diadème nommé *llautu*, qui n'était qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés sur les tempes avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des voyageurs et les historiens ont nommé *la frange impériale*.

Toutes les autres parties de l'empire avaient aussi des monastères, où les filles de curacas et toutes celles qui passaient pour les plus belles étaient renfermées, non pour servir le Soleil et pour garder la chasteté, mais pour devenir les concubines du souverain. Elles sortaient lorsqu'il les faisait appeler; et leurs mamaconas les occupaient, dans leur clôture, à filer ou à faire les étoffes que le roi distribuait aux courtisans et aux soldats, comme une récompense pour les belles actions. Celles qu'il avait une fois employées à ses plaisirs ne retournaient jamais au monastère; elles passaient au service de

la reine, et quelques unes étaient renvoyées à leurs parents; mais après avoir eu les bonnes grâces du roi, elles ne pouvaient être ni les femmes, ni les concubines de personne. Le respect allait si loin pour tout ce qui lui avait appartenu, que celles qui se laissaient corrompre étaient enterrées vives, et que la même loi condamnait au feu non seulement le corrupteur, mais tous ses parents et tous ses biens.

Les Péruviens de tous les rangs élevaient leurs enfants avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, et chaque jour, avant de changer leurs langes, ils les plongeaient dans l'eau. Ils ne leur laissaient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne servait tant à les fortifier. Leurs berceaux étaient de petits hamacs, dont on ne les tirait que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les mères ne prenaient leurs enfants entre leurs bras, ni sur leurs genoux; elles se baissaient sur le hamac pour leur donner le sein, et jamais plus de deux ou trois fois par jour.

L'honnêteté publique était observée avec une extrême rigueur. On ne souffrait point de courtisanes dans les villes et dans les bourgades : elles avaient la liberté de se construire des cabanes au milieu des champs; et quoique leur commerce fût permis aux hommes, les femmes se deshonoraient en leur parlant. Dans chaque maison, la femme légitime jouissait de la distinction d'une reine, au milieu des concubines de son mari, dont le nombre n'était pas borné. Elles ne laissaient pas de travailler ensemble aux ouvrages de leur sexe. Elles faisaient des toiles et des étoffes pour les habits, comme les hommes préparaient les cuirs pour la chaussure. L'on ne connaissait pas, dans l'ancien Pérou, d'ouvriers pour ce genre de travail : chaque famille se suffisait à elle-même. Les femmes étaient si laborieuses, que, dans leurs amusements même et leurs visites, elles avaient toujours les instruments du travail entre les mains. Quant aux hommes, quelque paresse qu'on leur reproche aujourd'hui, il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs ancêtres à la vue des divers monuments qui sont leur ouvrage. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cette grande entreprise fut commencée sous le règne de Hayna Capac, à l'occasion de ses conquêtes, et pour faciliter son retour : cinq cents lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées, des précipices, offrirent en peu d'années une route commode depuis Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'empire. Quelque temps après, et sous le même regne, on en vit de toutes parts dans les plaines et les vallées. C'étaient de hautes levées de terre, d'environ quarante pieds de largeur, qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnaient la peine de descendre et de monter. Dans les déserts sablonneux, le chemin était marqué par deux rangs de pieux ou de palis-

sades, alignés au cordeau, qui empêchaient de s'égarer. Une de ces routes était de cinq cents lieues, comme celle des montagnes. Les levées subsistent encore, quoiqu'elles aient été été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs ennemis; mais, en paix comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux pour en employer le bois à faire du feu ou à d'autres usages.

La langue ordinaire des Péruviens était celle de Cusco, que les incas s'étaient efforcés d'introduire dans toutes les provinces conquises. Garcilasso lui reproche d'être pauvre. Elle n'a souvent qu'un seul terme pour exprimer différentes choses, et manque de plusieurs lettres des alphabets latin et castillan. Elle a trois sortes de prononciation qui servent à varier la signification des mots : une des lèvres, une du palais seul, et la troisième du gosier.

Cette langue avait été cultivée par les poëtes et les philosophes du pays. Les premiers se nommaient *araracs*, et les seconds *amantas*. On a conservé deux exemples de la poésie péruvienne : l'un qui n'est qu'une chanson galante, et qui signifie : *Mon chant vous endormira, et je viendrai vous surprendre pendant la nuit*; l'autre, qu'on peut regarder comme un cantique religieux, parce qu'il contient un point de la mythologie du Pérou. C'était une ancienne opinion qu'une jeune fille de la famille du Soleil avait été placée dans la haute région de l'air, avec un vase plein d'eau, pour en répandre sur la terre, lorsqu'elle en avait besoin; que son frère frappait quelquefois le vase d'un grand coup, et que de là venaient le tonnerre et les éclairs. Cette espèce d'hymne signifie : « Belle nymphe, votre frère vient de frapper votre urne, et son coup fait partir le tonnerre et les éclairs. Mais vous, nymphe royale, vous nous donnez vos belles eaux par des pluies, et dans certaines saisons, vous nous donnez de la neige et de la grêle. Viracocha vous a placée, et soutient vos forces pour cet emploi. »

Garcilasso y joint une sorte de commentaire, et vante la force des expressions. Il ajoute que les poëtes péruviens composaient aussi des drames, dans lesquels ils représentaient les grandes actions des empereurs défunts.

Les amantas n'ignoraient pas absolument l'astronomie; mais ils ne distinguaient que trois astres par des noms propres : le soleil, qu'ils nommaient *Yuti;* la lune, qui portait le nom de *Quilla;* et Vénus, qu'ils nommaient *Chasca;* toutes les étoiles étaient comprises sous le nom commun de *coyllur*. Ils observaient le cours de l'année, et les récoltes leur servaient à distinguer les saisons. Les solstices entraient aussi dans leur calcul du temps. Ils avaient à l'orient et à l'occident de Cusco de petites tours qui servaient à leur astronomie; mais Acosta et Garcilasso ne s'accordent ni sur leur nombre, ni sur leur usage. Rien n'approchait de l'attention des anciens Péruviens

pour les éclipses de soleil ou de lune, quoiqu'ils en ignorassent les causes et qu'ils leur en attribuassent de ridicules. Ils croyaient le soleil irrité contre eux lorsqu'il leur dérobait sa lumière, et toute la nation s'attendait aux plus terribles malheurs. La lune était malade lorsqu'elle commençait à s'éclipser; si l'éclipse était totale, elle était morte ou mourante, et leur crainte était alors qu'elle n'écrasât tous le humains par sa chute. Ils se livraient aux cris et aux larmes; ils faisaient sortir leurs chiens, et les contraignaient, à force de coups, d'aboyer, dans l'opinion que la lune aimait particulièrement ces animaux. On retrouve sans cesse, d'un bout du monde à l'autre, les mêmes erreurs nées de la même ignorance.

Leurs mois étaient lunaires. Ils leur donnaient, comme à la lune, le nom de *quilla*; mais ils les divisaient en quatre parties, qu'ils distinguaient par des noms et par une fête. Dans l'origine de la monarchie, ils commençaient leur année par janvier; mais depuis le règne de Pachacutec, qu'ils nommaient le réformateur, ils avaient pris l'usage de la commencer par décembre.

Quoiqu'ils n'eussent aucun principe de médecine, l'expérience leur avait fait connaître la vertu de certaines herbes, et ceux qui se distinguaient par cette science étaient dans une haute faveur à la cour. D'ailleurs ils n'avaient que deux remèdes, l'ouverture de la veine, qui se faisait ordinairement dans la partie affectée, et la purgation, qui consistait à prendre deux onces d'une racine dont l'effet était assez violent. On remarque, comme un usage assez singulier, qu'ils ne prenaient jamais de remèdes qu'au commencement des maladies, et qu'ensuite ils employaient uniquement la diète, ou la privation absolue de tout aliment. Dans leur régime, ils s'en tenaient scrupuleusement aux nourritures simples, soit parce qu'ils craignaient les mélanges, soit parce qu'ils les ignoraient.

Ils avaient quelques idées de géométrie, mais grossières et sans méthode. Leur musique instrumentale n'était pas plus avancée. Elle consistait dans l'usage de quelques tambours et de quelques flûtes de roseaux, les unes doubles ou triples, à divers tons, et d'autres simples, dont le son n'avait aucune variété.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils n'avaient aucune connaissance de l'écriture. Cependant ils avaient trouvé le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité, et de se former une sorte d'histoire, qui comprenait tous les faits remarquables de leur monarchie. Premièrement, les pères étaient obligés de transmettre à leurs enfants tout ce qu'ils avaient appris de leurs propres pères, par des récits qui se renouvelaient tous les jours. En second lieu, ils suppléaient au défaut des lettres, en partie par des peintures assez infor-

mes, comme les Mexicains, et beaucoup plus par ce qu'ils nommaient *quippos* : c'étaient des rangs de cordes, où par la diversité des nœuds et des couleurs ils exprimaient une variété surprenante de faits et de choses. Acosta, qui en avait vu plusieurs et qui se les était fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non seulement tout ce qui appartenait à l'histoire, aux lois, aux cérémonies, aux comptes des marchandises, était exactement conservé par ces nœuds ; mais les moindres circonstances y trouvaient place, par de petits cordons attachés aux principales cordes. Des officiers établis sous le titre de *quippa-camayo* étaient les dépositaires publics de cette espèce de mémoires, comme les notaires le sont de nos actes ; et l'on n'avait pas moins de confiance à leur bonne foi. Les quippos étaient différents suivant la nature du sujet, et variés si régulièrement, que, les nœuds et les couleurs tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on obtenait de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'écriture et des livres.

D'Acosta paraît encore plus surpris qu'ils fussent parvenus à faire les calculs d'arithmétique avec de simples grains de maïs. Il assure que nos opérations ne sont pas plus promptes et plus exactes avec la plume.

On conclura sans doute que la seule inspiration de la nature avait conduit assez loin les Péruviens, surtout si l'on considère qu'étant environnés de nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvaient rien devoir à l'exemple.

Ils choisissaient, comme les anciens Egyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'était pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devaient reposer, ils les entouraient d'un amas de pierres et de briques, dont ils bâtissaient une sorte de mausolée, et les amis jetaient par dessus une si grande quantité de terre, qu'ils en formaient une colline artificielle, à laquelle ils donnaient le nom de *guaque*. La figure des guaques n'est pas exactement pyramidale. Il paraît que dans ces ouvrages les Péruviens ne voulaient imiter que celle des montagnes et des collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, sur vingt à vingt-six de longueur, et un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, surtout dans le district de Cayambé, dont toutes les plaines en offrent un fort grand nombre.

Les Péruviens étaient ensevelis avec leurs meubles et leurs effets personnels en or, en cuivre, en pierre et en argile. C'est ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Espagnols, dont plusieurs passent le temps à fouiller dans les sépultures, pour y chercher les richesses dont ils les croient remplies. Leur constance est quelquefois récompensée.

Mais les guaques ne contiennent ordinairement que le squelette du mort, des vases de terre qui lui servaient à boire la chicha, quelques haches de cui-

…, des miroirs de pierre d'inca, et d'autres meubles qui n'ont de curieux que leur antiquité.

Les haches de cuivre qu'on trouve dans les tombeaux approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paraît que les Péruviens s'en servaient à faire la plupart de leurs ouvrages : car si ce n'était pas leur seul instrument tranchant, la quantité qu'on en trouve fait juger que c'était le plus commun; leur unique différence est dans la grandeur.

Les anciens vases à boire sont d'une argile très fine et de couleur noire. On ignore obsolument d'où les Péruviens la tiraient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pied, ronde, avec une anse au milieu ; d'un côté est l'ouverture pour le passage de la liqueur, et de l'autre une tête fort naturellement figurée.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause de l'étonnement. Ils tiraient particulièrement ces pierres de la côte de Manta, et d'un canton du gouvernement d'Atacames, nommé *Quaques*. On n'en a pu retrouver les mines; mais les tombeaux de Manta et d'Atacamès fournissent encore des émeraudes à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté et la beauté, sur celles qu'on tire des environs de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'est de les voir taillées, les unes en figures sphériques, les autres en cylindres, et d'autres en cônes. On ne comprend point qu'un peuple qui n'avait aucune connaissance de l'acier ni du fer ait pu donner cette forme à des pierres si dures, et les percer avec une délicatesse que nos ouvriers prendraient pour modèle.

Les édifices anciennement bâtis par les Péruviens, soit pour leur culte, soit pour loger leurs souverains, et pour servir de barrière à leur empire, font un autre sujet d'admiration. On raconte qu'ils étaient magnifiques à Cusco, dans la vallée de Pachacamac, à Tumibamba, à Guamanga, et dans quelques autres lieux que les premiers voyageurs ont vantés, sans nous en laisser la description. Ulloa donne celle de quelques restes de ces monuments qu'il a visités.

Les ruines, où la jointure et le poli des pierres se font admirer, ne laissent presque aucun doute que ces peuples ne se servissent des pierres mêmes pour en polir d'autres par le simple frottement : car on ne concevrait pas qu'avec les seuls outils qu'ils employaient, ils eussent pu parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des mines dans le pays, mais rien n'a pu faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux à l'arrivée des Espagnols ; et le cas extraordinaire qu'ils faisaient des moindres bagatelles de ce métal prouve qu'il leur était absolument inconnu.

On ne doit pas oublier, entre les monuments de l'ancienne industrie des

Péruviens, les bâtiments qu'ils employaient pour la navigation, et dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des canots, qui sont très connus, mais d'une sorte d'édifices flottants, nommés *balze*, qui servent en mer comme sur les fleuves. Le bois dont les balzes sont formées est mou, blanchâtre et d'une extrême légèreté. Il n'est plus connu au Pérou que sous le nom espagnol de *balsa*, qui signifie radeau.

On fait des balzes de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives, jointes par des liens de béjuques, et des soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. Au dessus est une espèce de tillac ou de revêtement fait de petites planches de cannes, et couvert d'un toit. Au lieu de vergue, la voile est attachée à deux perches de manglier. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cents quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau qui bat entre les solives n'y pénètre point, parce que tout le corps de l'édifice en suit le cours et le mouvement.

Outre les balzes qui servent au commerce sur les fleuves et sur la côte maritimes, il y en a pour la pêche, et d'autres, plus proprement construites, pour le transport des familles dans leurs terres et leurs maisons de campagne. On y est aussi commodément que dans une maison, sans se ressentir du mouvement, et fort au large, comme on en peut juger par leur grandeur. Les solives dont elles sont composées, ayant douze à treize toises de long sur deux pieds ou deux pieds et demi de diamètre dans leur grosseur, forment ensemble une largeur de vingt à vingt-quatre pieds.

Ces balzes voguent et louvoient par un vent contraire aussi bien que le meilleur vaisseau à quille. Ce n'est point à l'aide d'un gouvernail. On a des planches de trois ou quatre aunes de long sur une demi-aune de large, qui se nomment *guares*, et qu'on arrange verticalement à la poupe ou à la proue entre les solives de la balze. On enfonce les unes dans l'eau, et l'on en retire un peu les autres : par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on vire de bord, et l'on se maintient à la cape, suivant qu'on le désire.

Dans quelques endroits de la côte les pêcheurs emploient, au lieu de balzes et de canots, des ballons pleins d'air, faits de peaux de phoques si bien cousues, qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir ; il s'en fait au Pérou qui portent jusqu'à douze quintaux et demi. La manière de les conduire est particulière : on perce les deux peaux jointes ensemble avec une alène ; dans chaque trou on passe un morceau de bois ou une arête de poisson, sur lesquels de l'un à l'autre on fait croiser par dessous des boyaux mouillés pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces ballons ensemble : avec une pa-

gaie ou un aviron à deux pelles, un homme s'expose là-dessus, et, si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton : enfin, pour remplacer l'air qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les ballons aussi souvent qu'il en est besoin.

—

Mœurs des Péruviens et des créoles au dix-huitième siècle.

Caractère. C'est un ouvrage de Péruvien. Orgies. Manière de voyager.

Les voyageurs du dix-huitième siècle représentent les habitants naturels de l'ancien Pérou si différents de ce qu'ils étaient au temps de la conquête, qu'on a peine à concilier leurs peintures avec celles des premières relations; ils s'étonnent eux-mêmes de la contradiction si flagrante qu'elles présentent. « Je ne sais que penser, dit Ulloa, en voyant les choses si changées : d'un côté, j'aperçois des débris de monuments, des restes de superbes édifices et d'autres ouvrages magnifiques, qui signalent l'intelligence, la civilisation, l'industrie des Péruviens, et qui ne permettent pas à ma raison de douter des témoignages historiques; de l'autre, je vois une nation grossière, plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, et peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages à peu près semblables aux bêtes féroces; de sorte que le témoignage de mes yeux me fait presque douter de ce que j'ai lu. Comment concevoir qu'une nation assez sage pour avoir fait des lois équitables, et formé un gouvernement aussi régulier que celui sous lequel elle vivait, ne conserve plus aucune marque du fonds d'intelligence et de capacité sans lequel il est évident qu'elle n'a pu régler avec tant de sagesse toute l'économie de la vie civile? » Il n'y a, sans doute, qu'une réponse à faire à cette question, c'est que ces malheureux peuples ont été abrutis par la tyrannie de leurs nouveaux maîtres. Un philosophe tel que don Ulloa devait trouver cette solution; mais peut-être un Espagnol n'a pas osé l'écrire. Et bientôt en effet nous les verrons secouer cette torpeur de l'esclavage, cet engourdissement qui suit presque toujours les derniers efforts d'une nation quand elle a perdu tout son sang; nous les verrons, répondant au cri de liberté poussé par la France, à ce cri qui eut de si longs retentissements, briser le joug de leurs tyrans, et se replacer au rang des nations. Mais laissons parler les voyageurs du dernier siècle.

Les Péruviens ont l'air si imbécile qu'on croirait pouvoir à peine les placer au dessus des brutes; quelquefois même ils semblent dépourvus de l'instinct

naturel. Cependant il n'y a pas de peuple au monde qui ait plus de facilité à comprendre, ni une malice plus réfléchie. Il faut conclure de ce contraste que leurs facultés naturelles, qui semblent engourdies par l'esclavage et le malheur, se réveilleraient, si on les mettait en action.

Leur indifférence est extrême pour toutes les choses du monde; rien n'altère la tranquillité impassible de leur âme. Ils sont également insensibles à la prospérité et aux revers. Quoiqu'à demi nus, ils paraissent aussi contents que l'Espagnol le plus somptueux dans son habillement; et, loin d'envier un habit riche qu'on offre à leurs yeux, ils n'ambitionnent pas même d'allonger un peu celui qu'ils portent. L'or, l'argent et tout ce qu'on nomme *richesse*, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'alcade et celui de bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre : aussi n'y a-t-il point d'emplois auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leurs repas, ils ne souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier : leurs mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis. Plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût. Rien ne peut les émouvoir ni changer leur naturel. L'intérêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service lorsqu'on leur offre une grosse récompense. La crainte et le respect ne les touchent pas plus. Humeur d'autant plus singulière que rien ne peut la fléchir, et qu'on ne connaît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, soit de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, soit de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts et les soins de leurs guides.

Ils sont fort lents et mettent beaucoup de temps à faire tout ce qu'ils entreprennent. De là le proverbe du pays pour tous les ouvrages qui demandent du temps et de la patience : *C'est un ouvrage de Péruvien.* Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures de lits et d'autres étoffes, toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les couper chaque fois, enfin à faire passer la trame; et, pour fabriquer une pièce de ces étoffes, ils emploient ainsi deux ans et plus. On avoue que, si l'on prenait la peine de leur enseigner les méthodes qui abrégent leur travail, ils ont une faculté pour l'imitation qui leur ferait faire de grands progrès.

A la lenteur se joint la paresse, vice enraciné par une si longue habitude, que leur propre intérêt ni celui de leurs maîtres ne peuvent les porter volontairement au moindre effort pour le vaincre. S'ils ont des besoins indispensables, c'est aux femmes à y pourvoir. Ce sont leurs femmes qui filent,

qui font les chemisettes et les caleçons, unique vêtement des hommes; la femme prépare la nourriture, tandis que le mari, accroupi à la manière des singes, l'encourage par ses regards. Il boit dans l'intervalle, sans se donner le moindre mouvement, jusqu'à ce que la faim le presse, ou que l'envie lui prenne de visiter ses amis. L'unique travail qu'il fasse pour sa famille est de labourer une petite portion de terre qui forme ce qu'ils nomment leur *chacarite;* mais ce sont encore les femmes et les enfants qui l'ensemencent, et qui ajoutent tout ce qui est nécessaire à la culture. Lorsqu'il est une fois nonchalamment accroupi, rien n'est capable de lui faire quitter cette posture. Qu'un voyageur s'égare, comme il arrive souvent dans le Pérou, et qu'il s'avance vers une cabane pour s'informer du chemin, le Péruvien se cache, fait répondre par sa femme qu'il n'est pas au logis, et se prive d'une réale, prix ordinaire du service qu'on lui demande, plutôt que d'interrompre son oisiveté. Si le voyageur quitte son cheval pour entrer dans la cabane, il ne lui est pas aisé d'en trouver le maître, parce que ces misérables édifices ne reçoivent de lumière que par une très petite porte, et qu'en venant du grand jour on n'y distingue point les objets; mais il lui serait inutile de découvrir l'Américain, car les prières, les offres ni les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on leur propose, et qu'ils ont la liberté de refuser. Quant à celles qui leur sont prescrites par leurs maîtres, et pour lesquelles il sont payés, il ne suffit pas de leur dire ce qu'ils ont a faire, on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent jusqu'au retour de celui dont ils craignent la présence. La seule chose qu'ils ne refusent jamais est de prendre part aux danses et aux fêtes; mais il faut que ces divertissements soient accompagnés du plaisir de boire, qui fait leur bonheur : c'est par là qu'ils commencent la journée et qu'ils la finissent. Ils ne cessent de boire qu'après avoir perdu l'usage de leurs sens dans l'ivresse. La chicha, espèce de boisson faite avec du maïs, est leur liqueur favorite.

Ce penchant pour l'ivrognerie est si général, que la dignité de cacique ni l'emploi d'alcade ne sont pas un frein pour ceux qui en sont revêtus. Ils courent avec le même emportement aux fêtes, et la chicha met au même rang le cacique, l'alcade, et leurs plus vils subordonnés. Mais ce qui doit paraître assez étonnant, les femmes, les filles et les jeunes garçons sont absolument exempts de ce vice. Il n'est permis qu'aux pères de famille de boire jusqu'à l'épuisement de leurs forces, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du secours lorsqu'ils ont perdu connaissance.

Celui qui fait célébrer une fête invite chez lui toutes les personnes de sa connaissance, et tient prête une quantité de chicha proportionnée au nombre

de ses convives. Chacun doit avoir sa cruche, dont la mesure est au moins de trente chopines. Dans la cour de la maison, si c'est une grande bourgade, ou devant la cabane, si c'est en pleine campagne, on met une table couverte d'un tapis de Tucuyo, réservé pour ces occasions. Tout le festin se réduit à la *camcha*, ou maïs rôti, avec quelques herbes sauvages bouillies à l'eau. Les femmes servent à boire à leurs maris. Lorsque la gaîté commence à les animer, quelqu'un bat d'une main une espèce de tambourin, et de l'autre joue du flageolet, tandis qu'une partie des assistants de l'un et de l'autre sexe forment des danses, qui consistent à se mouvoir de divers côtés, sans ordre ni mesure. Les femmes y mêlent d'anciennes chansons, et l'on continue à boire la chicha. Lorsqu'à force de boire et de danser, ils ont fini par s'enivrer tous, et qu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans se soucier si l'un est près de la femme de l'autre, de sa sœur, de sa fille, ou d'une parente. On oublie tous les devoirs dans ces orgies, qui durent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les curés viennent y mettre fin. Leur manière de pleurer les morts est de bien boire. La maison d'où part le convoi est remplie de cruches, et non seulement les parents et les amis noient leur chagrin dans de copieuses libations, mais ils sortent dans la rue, arrêtent tous les passants de leur nation, les font entrer dans la maison du défunt, et les obligent de boire à son honneur. Cette bizarre cérémonie dure trois ou quatre jours, et quelquefois plus long-temps. Il paraît que les curés sont assez contents lorsqu'ils y voient mêler une ombre de christianisme.

Autant les Péruviens ont de passion pour la danse et l'ivrognerie, autant ont-ils d'indifférence pour le jeu : jamais ils ne marquent le moindre goût pour cet amusement ; il paraît même qu'ils ne connaissent pas d'autre jeu que le *posa*, c'est-à-dire cent, parce qu'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le posa s'est conservé chez eux malgré la conquête. On y joue avec un aigle de bois à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où les points se marquent par dizaine, et avec un osselet taillé en dé, c'est-à-dire à six faces, dont l'une, distinguée par une certaine marque, se nomme *guagro*. On jette l'osselet en l'air, et quand il retombe, l'on compte les points marqués sur la face d'en haut : si c'est celle du guagro, on gagne dix points, et l'on en perd autant si c'est de la marque blanche opposée. Quoique ce jeu soit particulier à leur nation, ils ne le jouent guère que lorsqu'ils commencent à boire.

Les Péruviens ne font pas de grands frais pour voyager : un petit sac rempli de farine d'orge grillée, ou macha, et une cuiller composent leurs provisions pour un voyage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la chicha, ou près d'un ruisseau dans les lieux déserts. Ils prennent avec la cuiller un peu de farine,

qu'ils tiennent quelque temps dans la bouche avant de l'avaler. Deux ou trois cuillerées apaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la chicha ou de l'eau, et se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Leurs habitations, dans les campagnes, sont aussi petites qu'il est possible de se l'imaginer : c'est une chaumière, au milieu de laquelle on allume le feu. Ils n'ont point d'autre logement pour eux, leur famille et leurs animaux domestiques, qui sont les chiens, qu'ils aiment beaucoup, et dont ils ont ordinairement trois ou quatre, ainsi qu'un ou deux cochons, des poules et des oies. Leur mobilier consiste en divers vaisseaux de terre, et quelques pièces de coton filées par leurs femmes ; leurs lits sont des peaux de moutons étendues à terre, sans coussin et sans couverture. La plupart ne se couchent point, et dorment accroupis sur leurs peaux. Ils ne se déshabillent jamais pour dormir.

Quoiqu'ils élèvent des poules et d'autres animaux dans leurs chaumières, ils n'en mangent pas la chair. Leur tendresse pour ces bêtes va si loin, qu'ils ne peuvent se résoudre à les tuer ni à les vendre. Un voyageur qui est forcé de passer la nuit dans une de ces cabanes offre en vain de l'argent pour obtenir un poulet : le seul parti à prendre est de le tuer soi-même. Alors la Péruvienne jette des cris, pleure, se désole ; enfin, voyant le mal sans remède, elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

L'usage des Péruviens est de mener avec eux toute leur famille quand ils voyagent. Les mères portent leurs petits enfants sur leurs épaules. La cabane demeure fermée ; et, comme il n'y a rien de précieux à voler, une simple courroie suffit pour fermeture. Les animaux domestiques de la famille sont confiés à un voisin, lorsque le voyage doit être de quelque durée ; autrement on se repose sur la garde des chiens, et ces animaux sont si fidèles, qu'ils ne laissent approcher personne de la cabane. Ulloa remarque que les chiens élevés par des Espagnols et des métis ont une si furieuse haine pour les Américains, que, s'ils en voient entrer un dans une maison où il ne soit pas connu, ils s'élancent sur lui pour le déchirer lorsqu'ils ne sont pas retenus ; mais, d'un autre côté, les chiens élevés par les Américains ont la même haine pour les Espagnols et les métis.

La plupart des Péruviens qui ne sont pas nés dans une ville ou dans une grande bourgade ne parlent que la langue de leur nation, qu'ils appellent *quichou* ; elle fut répandue par les incas dans toute l'étendue de leur vaste empire, pour y rendre le commerce plus aisé par l'uniformité du langage. Quelques uns néanmoins entendent et parlent l'espagnol ; mais ils ont bien rarement la complaisance d'employer cette langue avec ceux qui ne comprennent pas la leur, et s'obstinent plutôt à se taire. Dans les villes et les bourgs, ils se font honneur au contraire de ne parler qu'espagnol, jusqu'à feindre d'ignorer

le quichoa. Ils sont tous superstitieux à l'excès, et, par un reste de leur ancienne religion que tous les efforts des curés ne sont pas encore parvenus à détruire, ils ont des méthodes pour pénétrer dans l'avenir, se rendre heureux et obtenir du succès dans leurs entreprises.

Religion. Épreuves des fiancés. Chasse aux ours. Barbiers. Manière de guérir la fièvre. *Mariage derrière l'église.* Habitudes des femmes.

Ils n'ont que de bien faibles notions du christianisme. Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils assistent au service divin les dimanches et les fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtiments. Ce voyageur raconte qu'un Péruvien, ayant manqué à la messe, pour s'être amusé à boire tout le matin, fut condamné au fouet, qui est la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir subie, sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le curé, et de le remercier de son zèle pour ceux qu'il est obligé d'instruire : car on a mis tout en œuvre pour leur donner une haute idée de la profession ecclésiastique. Le curé lui fit une réprimande, à laquelle il joignit une exhortation affectueuse à ne pas négliger les devoirs de la religion. A peine eut-il cessé de parler, que le Péruvien, s'approchant d'un air humble et naïf, le pria de lui faire donner le même nombre de coups pour le lendemain, qui était aussi fête, parce qu'ayant envie de boire encore, il prévoyait qu'il ne pourrait probablement pas assister à la messe.

On leur prodigue les instructions ; ils ne disputent jamais, ils conviennent de tout ; mais au fond ils ne croient rien. Sont-ils malades et menacés de la mort, on les visite, on les exhorte à faire une fin chrétienne : ils écoutent sans donner aucune marque de sensibilité.

Un de leurs préjugés est de penser que la personne qu'ils épousent a peu de mérite s'ils la trouvent vierge. Aussitôt qu'un jeune homme a demandé une fille en mariage, et qu'elle lui est accordée, les deux fiancés vivent ensemble comme s'ils étaient déjà mariés. Après s'être ainsi éprouvés mutuellement, le dégoût prend quelquefois au jeune homme, qui abandonne la fille, sous prétexte qu'elle ne lui plaît pas, ou parce qu'il ne lui a point trouvé les qualités qu'il désire. Il se plaint de son beau-père, et l'accuse de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après l'épreuve, qu'ils nomment *amanarse*, on se marie. Cet usage est tellement établi, que les évêques et les curés perdent leurs efforts à le combattre. Aussi la première question qu'on fait à ceux qui se présentent pour le mariage est s'ils sont *amanados*, c'est-à-dire amants éprouvés, pour les absoudre de ce péché avant de leur donner la bénédiction

nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon, s'il n'est solennel, et, ne le faisant consister que dans la bénédiction du prêtre, donnée devant un grand nombre de témoins, on ne peut leur faire entendre qu'ils sont engagés, si cette circonstance manque. Dans ce cas, ils changent de femmes, comme s'ils n'etaient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, surtout dans l'ivrognerie. Les corrections sont inutiles, parce qu'aucun châtiment n'imprimant parmi eux de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Il leur est egal d'être exposés à la risée publique, ou de danser à leurs fêtes, parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtiments corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux; mais un moment apres l'exécution, ils ont oublié la peine. L'expérience ayant assez fait connaître qu'on ne peut espérer de changer leur caractère, on a pris la resolution de fermer les yeux sur une partie de leurs désordres, ou d'employer d'autres voies pour y remédier.

La maniere dont les Péruviens confessent leurs pechés paraltra fort singulière. Lorsqu'ils entrent au confessionnal, où ils ne viendraient jamais s'ils n'y étaient appelés, il faut que le cure commence par leur enseigner tout ce qu'ils ont à faire, et qu'il ait la patience de réciter avec eux le *confiteor* d'un bout à l'autre, car s'il s'arrête, le Péruvien s'arrête aussi; ensuite il ne suffit pas que le confesseur lui demande s'il a commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il affirme que le péché a été commis, sans quoi le pénitent nierait tout. Quand le prêtre insiste et parle de certitude et de preuve, l'Américain s'imagine alors qu'il est instruit par quelque moyen surnaturel : non seulement il avoue le fait, mais il découvre les circonstances sur lesquelles il n'est point interrogé.

L'idée de la mort et la crainte que son approche imprime naturellement à tous les hommes ont beaucoup moins de force sur les Péruviens que sur les autres hommes. Dans leurs maladies, ils ne sont abattus que par la douleur; ils ne comprennent pas que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre; les exhortations des prêtres ne paraissent pas le toucher. Ulloa, surpris de cette stupide indifférence, et croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir aux derniers moments de leur vie deux criminels condamnés à mort; l'un était métis, ou mulâtre, l'autre Péruvien. Il se fit donc conduire à la prison. Le premier, que plusieurs prêtres exhortaient en espagnol, faisait des actes de foi, de contrition et d'amour, avec les signes de terreur propres à sa position. Au contraire, l'Américain, entouré de prêtres qui lui parlaient sa langue naturelle, était plus tranquille qu'aucun d'eux. Loin de manquer d'appétit comme son compagnon d'infortune, l'approche de sa dernière heure semblait redoubler son avi-

dité à profiter du dégoût de l'autre pour manger la portion qu'il lui voyait refuser. Il parlait librement à tout le monde. Si les prêtres lui faisaient une demande, il répondait sans marquer aucun trouble; on lui disait de s'agenouiller, il obéissait; on lui récitait des prières, il les répétait mot pour mot, jetant les yeux tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un enfant vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il ne perdit rien de cette insensibilité jusqu'à ce qu'il fût conduit au gibet; et tant qu'il eut un souffle de vie, on ne remarqua point en lui la moindre altération.

C'est avec le même sang-froid qu'un Peruvien s'expose à la furie d'un taureau, sans se défendre autrement que par la manière dont il se présente aux coups: il est jeté en l'air, et tout autre serait tué de sa chute; mais il n'en est pas même blessé, et se relève fort content de sa victoire. Les Péruviens sont aussi adroits que les Chiliens à passer un lacs au cou de toute sorte d'animaux, en courant à toute bride; et, ne connaissant aucun péril, ils attaquent ainsi les bêtes les plus féroces, sans en excepter les ours. Un Péruvien à cheval porte dans sa main une courroie si menue, que l'ours ne peut la saisir de ses pattes, et si forte néanmoins qu'elle ne peut être rompue par l'effet de la course du cheval et de la résistance de l'ours. Aussitôt qu'il découvre l'animal, il pousse à lui, et celui-ci se dispose à s'élancer sur le cheval : l'Américain, arrivant à portée, jette le lacs, saisit l'ours au cou; et l'autre bout du lacs étant attaché à la selle du cheval, il continue de courir avec la plus grande vitesse. L'ours, occupé à se délivrer du nœud coulant qui l'étrangle, ne peut suivre le cheval, et finit par tomber mort. On a peine à decider qui l'emporte, dans cette action, de l'adresse ou de la témérité.

Les Péruviens élevés dans les villes et dans les grands bourgs, surtout ceux qui exercent un métier, et qui savent la langue espagnole, ont l'esprit plus ouvert et les mœurs moins grossières que ceux des campagnes. On les distingue par le nom espagnol de *landinos*, qui revient à celui de *prud'hommes;* mais ils conservent toujours quelques usages anciens, par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés, ou par des préjugés qui les attachent à imiter leurs ancêtres. Les plus spirituels sont ceux qui exercent la profession de barbier; ils y joignent ordinairement celle de chirurgien, du moins pour la saignée; et, au jugement même de Jussieu et de Seniergues, ils peuvent aller de pair avec les plus fameux phlébotomistes de l'Europe.

Quelquefois les Péruviens sont attaqués d'une sorte de fièvre maligne dont la guérison est également prompte et singulière : ils approchent le malade du feu et le placent sur deux peaux de mouton : ils mettent près de lui une

cruche de chicha : la chaleur du feu et celle de la fièvre lui causent une soif qui le fait boire sans cesse; ce qui lui procure une éruption si décisive, que, dans un jour ou deux, il est mort ou rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques jouissent long-temps d'une parfaite santé. Il n'est pas rare de voir des Péruviens, hommes et femmes, qui ont plus de cent ans.

Leurs occupations ordinaires se réduisent aux fabriques, à la culture des terres et aux soins des bestiaux. Chaque village est obligé, par les ordonnances, de fournir tous les ans aux *haciendas*, ou métairies de son district, un certain nombre d'Américains dont le salaire est déterminé : après une annee de travail, ils retournent à leurs cabanes et d'autres les remplacent. Ce service se nomme *mita*. On a renoncé à y avoir recours pour les fabriques, parce que, n'étant pas tous exercés au métier de tisserand, il y aurait peu d'utilité à tirer de ceux qui l'entendent mal; on se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les fabriques mêmes, avec leurs familles, et qui instruisent leurs enfants. Outre le salaire annuel de ces deux sortes d'ouvriers, les maîtres donnent à ceux qui se distinguent par leur industrie des fonds de terre et des bœufs pour les faire valoir; ils défrichent alors, ils labourent, ils sèment pour la subsistance de leurs familles; ils bâtissent des cabanes autour de la métairie, qui devient ainsi un manoir seigneurial, et quelquefois un village fort nombreux. C'est à ces terres défrichées qu'on donne le nom de *chacare* ou *chacarite*.

Les Péruviens conservent une forte inclination pour le culte du Soleil. Dans les grandes villes, ils ont des jours où leur dévotion pour cet astre se réveille avec leur amour pour leurs anciens rois, et leur fait regretter un temps qu'ils ne connaissent plus que par les récits de leurs pères. Tel est le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa par une espèce de tragédie qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique, ils portent encore les images du Soleil et de la Lune, leurs divinités chéries, et les autres symboles de l'idolâtrie, qui sont des bonnets en forme de tête d'aigle ou de condor, des habits de plumes, et des ailes si bien adaptées, que de loin ils ressemblent à des oiseaux. Dans ces fêtes, ils boivent beaucoup, et peut-être n'ose-t-on leur en ôter la liberté. Comme ils sont extrêmement adroits à jeter des pierres avec la main et la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse. Les Espagnols, si redoutés, ne sont pas alors en sûreté : la fin de ces jours de trouble est toujours funeste à quelques uns, et les plus sages prennent grand soin de se tenir renfermés. On s'efforce de supprimer ces fêtes, et depuis quelques années on en a retranché le théâtre où ils représentaient la mort de l'inca.

Frezier, voyageur instruit et judicieux, assure que le principal obstacle à

leur conversion vient de ce que la doctrine qu'on leur prêche est sans cesse démentie par les exemples. « Quel moyen, dit-il, dans son style simple et franc, de leur interdire le commerce des femmes, lorsqu'ils en voient deux ou trois aux curés? D'ailleurs, chacun de ces curés est pour eux, non pas un pasteur, mais un tyran qui va de pair avec les gouverneurs espagnols pour les sucer, qui les fait travailler à son profit sans les récompenser de leurs peines, et qui les roue de coups au moindre mécontentement. Il est certains jours de la semaine où l'ordonnance royale oblige les Péruviens de venir au catéchisme: s'ils ont le malheur d'y arriver un peu tard, la correction paternelle du curé est une volée de coup de bâton, appliquée dans l'église même; de sorte que, pour se rendre le curé propice, chacun d'eux apporte son présent, tel que du maïs pour ses mules, ou des fruits, des légumes et du bois pour sa maison. Les curés ont même conservé des restes d'idolâtrie, tels que l'ancienne coutume de porter des viandes et des liqueurs sur les tombeaux, parce que cette superstition leur rapporte beaucoup. Si les moines vont dans les campagnes faire la quête pour leur couvent, c'est une expédition vraiment militaire: ils commencent par s'emparer de ce qui leur convient, et si le propriétaire ne lâche point de bonne grâce ce qui lui est extorque, ils changent leur apparence de prière en injures qu'ils accompagnent de coups. » Frézier rend aux jésuites un témoignage plus honorable. « Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Américains, et comme ils sont d'un bon exemple, ils se font aimer de ces peuples, et leur inspirent le goût du christianisme. »

« Les curés, continue le même voyageur, ne font encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenses de la cour d'Espagne, ces peuples sont traités fort durement par les corrégidors ou gouverneurs, qui les font travailler pour eux et pour leur commerce, sans leur fournir même des vivres. Ils font venir du Tucuman et du Chili une prodigieuse quantité de mules, et, s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Péruviens de leur district de les prendre d'eux a un prix excessif. Le droit que le roi leur accorde aussi de vendre seuls, dans leur juridiction, les marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Américains, leur fournit un autre moyen de vexation. Comme ils les vendent à crédit, et par conséquent pour le triple de ce qu'elles valent, sous prétexte qu'au Pérou la dette court grand risque en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérissent aux Américains; et, parce que ce sont des assortiments, il faut souvent que ces malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin, car on les oblige d'acheter la portion à laquelle ils sont taxés. C'est encore un usage fort ancien, et qui n'en subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les marchands et autres Espagnols qui voyagent prennent hardiment, et le plus sou-

vent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les cabanes des Péruviens. De là vient que ces peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Ils ne sèment que le maïs nécessaire pour leurs familles, et cachent dans des cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de semaines, et le père et la mère, seuls possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace de temps. »

L'invincible aversion des Péruviens pour les Espagnols produit un grand mal, qui n'a pas cessé depuis la conquête. Elle fait que les trésors enfouis et les plus riches mines dont ils ont entre eux la connaissance demeurent cachés, et par conséquent inutiles aux uns et aux autres, car les Américains même n'en tirent aucun parti pour leur propre usage, ils aiment mieux vivre de leur travail et dans la dernière misère. Personne ne doute qu'ils ne connaissent plusieurs mines qu'ils ne veulent pas découvrir, moins pour empêcher que l'or ne sorte de leur pays que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuse mine de Salcédo lui fut découverte par une Péruvienne qui l'aimait éperdument. On n'applique point les nègres au travail des mines, parce qu'ils y meurent tous. Les Péruviens même n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de diverses herbes qui augmentent leurs forces. Il est certain, par l'aveu des Espagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice à diminuer le nombre des habitants naturels du Pérou, qui se comptaient par millions avant la conquête. Les mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur destruction. On assure que, lorsqu'ils y ont passé quelque temps, le mercure les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblants, et meurent hébétés. Les cruautés des corrégidors et des curés en ont aussi forcé plusieurs de s'aller joindre à diverses nations voisines, qui ont toujours rejeté la domination espagnole.

Il reste une branche de la famille des incas qui jouit d'une singulière distinction à Lima. Le chef, qui porte le nom d'*ampuero*, est non seulement reconnu du roi d'Espagne pour descendant des empereurs du Pérou ; mais en cette qualité, sa majesté catholique lui donne le titre de cousin, et lui fait rendre par les vice-rois une espèce d'hommage public à leur entrée. L'ampuero se met à un balcon sous un dais avec sa femme, et le vice-roi, s'avançant sur un cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois courbettes vers le balcon.

L'amour, au Pérou, règne parmi les créoles avec une puissance égale sur les deux sexes. Les hommes sacrifient à cette passion la plus grande partie de leurs biens. Ils ajoutent à leurs plaisirs celui de la liberté : n'aimant point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes ecclésiasti-

ques ; leur methode, qu'ils nomment *mariage derriere l'eglise*, consiste à vivre avec une maîtresse dont ils reçoivent la foi comme ils la donnent. Ces femmes ont ordinairement de la sagesse et de la fidélité. Les lois du royaume leur sont assez favorables ; elles n'attachent point de honte à la bâtardise, et les enfants de l'amour ont à peu près tous les droits des autres, lorsqu'ils sont reconnus par le père.

Quoique les femmes ne soient pas gênées au Pérou comme en Espagne, l'usage n'est point qu'elles sortent le jour, excepté pour la promenade ; dans les grandes villes, il est rare qu'elles sortent à pied. C'est à l'entrée de la nuit qu'elles font leurs visites. Les plus modestes en plein jour sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert du *rabos* ou de la mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font des démarches qui ne conviennent qu'aux hommes. Leur posture ordinaire dans l'interieur de leurs maisons est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une estrade couverte d'un tapis à la turque. Elles passent ainsi des jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas, parce qu'on les sert à part sur de petits coffres qu'elles ont toujours devant elles pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. L'estrade du Pérou est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, et de cinq à six pieds de large, qui règne ordinairement d'un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils ; il n'y a qu'une grande familiarite qui leur permette l'estrade.

Dans les vallées, comme à Lima, les hommes sont habilles a la française, le plus souvent en habits de soie, avec un mélange de couleurs vives. Cet usage ne s'est introduit que depuis le règne de Philippe V ; mais pour déguiser sa source, les créoles le qualifient d'habit de guerre. Les gens de robe, à l'exception des présidents et des auditeurs, portent, comme en Espagne, la golile et l'épée. L'habit de voyage du Pérou est un justaucorps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus et dessous, et des boutonnières.

Luxe des habitants de Lima. Habillement, caractère et mœurs des femmes.

Voici quelques détails assez curieux sur les habitants de Lima, alors que cette ville célèbre était encore la capitale d'une vice-royauté espagnole.

Les habitants de Lima sont mêlés d'Espagnols, d'Américains, de nègres et de metis. On fait monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille, dont un tiers, ou le quart au moins, est composé de la noblesse la plus distinguée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres de Castille anciens et modernes. Entre les familles nobles, sans titres, il y en a de fort illustres. Il en est

une qui tire son origine des anciens incas, par une princesse de leur sang, qu'un capitaine espagnol épousa au temps de la conquête. Les rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs et des prérogatives qui portent les personnes du nom le plus illustre à rechercher son alliance. Toutes ces familles font une figure convenable à leur rang : elles ont un grand nombre de domestiques et d'esclaves, de carrosses et de calèches. Ces dernières voitures sont communes jusque dans la bourgeoisie; elles ne sont tirées que par une mule, et n'ont que deux roues et deux siéges, l'un sur le devant et l'autre sur le derrière, qui peuvent tenir quatre personnes. La plupart sont dorées et d'une forme agréable; aussi coûtent-elles jusqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou six mille; celui des carosses est aussi fort grand.

Aux terres et aux emplois, qui font le principal soutien des familles nobles, il est permis à Lima de joindre les profits du commerce; la qualité de commerçant n'y est point incompatible avec la noblesse. Une déclaration royale, aussi ancienne que la conquête, a guéri les Espagnols de la répugnance qu'ils avaient pour ce moyen de s'enrichir. Elle porte expressément que, « sans déroger et sans craindre l'exclusion des ordres militaires, on peut exercer le commerce en Amérique. » Don Ulloa regrette que cette heureuse loi ne soit pas commune à tous les royaumes d'Espagne, qui en ressentiraient bientôt de grands avantages. Cette ville étant comme le centre de tout le commerce du Pérou, il y aborde quantité d'Européens, les uns pour y travailler à leur fortune, les autres pour exercer les emplois auxquels ils ont été nommés par la cour. Plusieurs s'en retournent après avoir fini leurs affaires; mais la plupart, charmés des agréments et de la fertilité du pays, s'y attachent par des mariages, ou par de simples engagements de commerce, qui tournent, après eux, à l'avantage des parents qu'ils ont laissés en Espagne.

Les nègres et les mulâtres font la plus grande partie des habitants; ils exercent les arts mécaniques, ce qui nempêche point, comme à Quito, que les Européens ne s'adonnent aussi aux mêmes professions. A Lima, le but de chacun est de s'enrichir; nul n'y met obstacle. La troisième et dernière espèce d'habitants est celle des Américains et des métis, dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la ville ni à la quantité des mulâtres. Leur occupation est de cultiver les terres, de faire des ouvrages de poterie et de vendre les denrées aux marchés : car tout le service domestique se fait par des nègres et des mulâtres, libres ou esclaves; mais le plus grand nombre est de cette dernière classe.

L'habillement des hommes ne diffère à Lima de celui d'Espagne que par un excès de luxe, qui règne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter, et le mulâtre qui exerce un



vil métier est quelquefois plus magnifique dans ses habits que l'Espagnol de la première distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes, et celles qui viennent d'Europe sont promptement débitées. Le prix n'arrête personne; chacun se pique d'avoir les plus belles; et, par une autre ostentation, on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes, et la différence est d'ailleurs si grande entre leur parure et celle des dames d'Espagne, qu'elle mérite quelque détail.

Don Ulloa ne dissimule point qu'elle paraît d'abord indécente. « Il n'y a que l'usage, dit-il, qui puisse la rendre supportable. » Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, un jupon de toile, qui se nomme *fustan*, et qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de dessous; ensuite une jupe ouverte ou faldelin, et un pourpoint.

Les manches de la chemise, longues d'une aune et demie, et larges de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies. Par dessus la chemise est le pourpoint, dont les manches sont fort grandes; elles sont de batiste très fine, couverte d'une profusion de dentelles. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qui tiennent au corset; ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, et celles de la chemise par dessus : ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ailes, qui descendent jusqu'à la ceinture. En été l'on ne voit point de femme qui n'ait la tête couverte d'un voile de batiste, ou de linon très fin, garni de dentelles. En hiver, dans leurs maisons, les femmes s'enveloppent d'un *rebos*, qui n'est qu'une simple pièce de *bayette* ou de flanelle; mais en visite, le rebos est orné comme le jupon. Quelques unes le garnissent de franges d'or et d'argent; d'autres, de galons de velours noir. Sur le jupon, elles mettent un petit tablier pareil aux manches du pourpoint. On peut s'imaginer ce que coûte un habillement où l'on emploie plus de matière pour les garnitures que pour le fond, et l'on ne sera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus.

Un des agréments dont les femmes se piquent le plus à Lima, c'est de la petitesse de leur pied : elle passe pour une si grande beauté, qu'on y raille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance, on fait porter aux filles des souliers si étroits, qu'en avançant en âge, la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats et sans semelle : un morceau de maroquin sert tout à la fois de semelle et d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large et aussi longue que le talon; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins commode; mais elles prétendent que le pied en demeure plus régulier. Elles les ferment avec des boucles de diamants ou

d'autres pierreries, plus pour l'ornement que pour l'usage, car, étant tout à fait plats, ils n'ont pas besoin de boucles pour tenir au pied : aussi n'empêchent-elles point qu'on ne puisse les ôter facilement. Les bas sont de soie blanche, parce que cette couleur est la plus propre à faire briller la beauté de la jambe, qui est presque entièrement découverte.

Cette allure est d'autant plus agréable qu'elle est toute naturelle. De tous les dons que la nature a faits aux femmes de Lima, leur chevelure est un des plus remarquables. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, et si longs, qu'ils leur descendent jusqu'au dessous de la ceinture : elles les relèvent et se les attachent derrière la tête, en cinq ou six tresses, qui en occupent toute la largeur, et dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe, terminée à chaque bout par un bouton de diamants, de la grosseur d'une noisette. Les tresses qui ne sont pas relevées ont des aigrettes de diamants. Par devant, de petites boucles descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles, et chaque tempe offre une mouche de velours noir ; les pendants d'oreilles sont des brillants accompagnés de glands ou de houppes de soie noire. Indépendamment des colliers de perles qu'elles portent au cou, elles y pendent encore des rosaires, dont les grains sont de perles fines. Elles ornent leurs bras et leurs mains de bagues de diamants et de bracelets de perles, et leur estomac, d'une plaque d'or enrichie de diamants, attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques unes, pour se distinguer, ajoutent çà et là des diamants montés en or. Enfin, la femme d'un simple particulier, quand elle sort dans toute sa parure, a sur elle en ornements la valeur de trente ou quarante mille écus ; et, ce qui surprend encore plus les étrangers, c'est l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richesses. Elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelque chose à raccommoder, et qu'une partie s'use ou se perd avant le terme naturel de sa durée. Pour aller à l'église, elles prennent un voile de taffetas noir et une longue jupe. Pour la promenade, c'est une cape et une jupe ronde. Elles sont alors accompagnées de trois ou quatre esclaves de leur sexe, négresses ou mulâtres, en livrée comme les laquais.

Les femmes de Lima sont la plupart belles ou jolies, et de taille moyenne ; à leurs beaux cheveux elles unissent une peau très blanche sans le secours d'aucun fard, de la vivacité dans leur physionomie, des yeux charmants et un teint admirable. Don Ulloa leur attribue les avantages de l'esprit comme ceux du corps. « Elles ont, dit-il, de la pénétration ; elles pensent avec justesse, et s'expriment avec élégance ; leur conversation est douce et amusante. » En un mot, il les trouve si aimables, que cette raison lui paraît expliquer seule pourquoi tant d'Européens forment des attachements à Lima, et s'y fixent par

les nœuds du mariage. Il les représente néanmoins un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris, qu'elles aiment à gouverner ; mais il trouve des raisons pour excuser ce faible, d'autant plus, ajoute-t-il que, si les maris s'y conforment, ils en sont bien dédommagés par des attentions et des complaisances qu'elles portent plus loin que dans aucun autre pays du monde.

Elles aiment beaucoup les odeurs ; elles mettent de l'ambre derrière leurs oreilles, dans leurs robes et dans toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets même sont chargés d'ambre, comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes ; elles en garnissent leurs manches. L'approche d'une femme est annoncée par les délicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande place offre comme un jardin perpétuel, tant sont riches et variées les fleurs que les Américaines y viennent étaler. On y voit les dames, dans leurs calèches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare, sans faire attention au prix, et ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes. Au reste, chaque femme, dans sa sphere, se règle sur celles du rang le plus distingué, sans excepter les negresses même, qui veulent imiter les femmes de qualité jusque dans leur chaussure.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres ; on peut même assurer qu'elles sont toutes gaies et badines. De toutes parts, on n'entend que des chansons vives et ingénieuses, ou des concerts de voix et d'instruments. Les bals sont fréquents ; on y danse avec une légèreté qui étonne. En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitants de Lima, et leur goût pour la musique et la danse aide encore à faire régner le plaisir.

Avec leur vivacité et leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumières acquises : ils marquent un vif désir de s'instruire dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. Leur usage de former entre eux de petites assemblées ne sert pas peu à leur aiguiser l'esprit par l'émulation : c'est une école continuelle. D'ailleurs, ils sont d'un caractère docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour-propre, on est toujours sûr de les trouver complaisants. Ils aiment les manières douces, et les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entre eux fort tranquillement. C'est surtout dans la noblesse qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les étrangers. Les mulâtres, moins polis et moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la société ; ils sont rudes, altiers, inquiets, et souvent ils

ont entre eux de vifs démêlés : cependant les désordres qui naissent de tous ces vices ne sont pas aussi fréquents qu'on pourrait se l'imaginer d'après la grandeur de la ville et la multitude de ses habitants.

Tremblements de terre.

Le Pérou est sujet à de fréquents tremblements de terre : aussi ses habitants vivent dans de continuelles alarmes. Les secousses sont subites et se suivent ordinairement de près, et avec tant de violence qu'elles inspirent de la terreur aux âmes les plus fortes. Don Ulloa en fait une peinture assez poétique pour un grave mathématicien ; il ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin. « Quelque inopinés, dit-il, que soient les tremblements du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire une minute avant les secousses, on entend dans l'intérieur de la terre un bruit sourd qui va d'un endroit à l'autre. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre : ils se mettent à aboyer ou plutôt à pousser des hurlements lugubres. Les bêtes de somme qui se trouvent alors dans les rues s'arrêtent tout à coup, et, par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi des habitants : au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, et courent vers les rues les plus larges pour y chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Leur précipitation est extrême ; ils sortent dans l'état où ils se trouvent, et sans y faire réflexion. Si c'est la nuit, pendant qu'ils étaient à reposer, ils sortent en chemise, ne se couvrant pas même d'une robe ; et si, dans une consternation aussi générale, ce spectacle pouvait être regardé de sang-froid, tant de figures singulières feraient une scène fort comique. Qu'on se représente encore les cris des enfants, les lamentations des femmes qui invoquent toutes les puissances du ciel, celles même des hommes, et les hurlements des chiens, qui ne cessent pas : c'est une épouvantable confusion qui dure plus long-temps que les secousses, parce que, l'expérience ayant appris qu'elles peuvent se réitérer, et que les malheurs qui ne sont point arrivés dès les premières sont souvent causés par celles qui les suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi. »

Le premier tremblement de terre qu'on ait ressenti à Lima depuis l'établissement des Espagnols arriva quelques années après la fondation de cette ville ; mais elle en reçut peu de dommage, et tout le mal alla tomber sur Arequipa, qui fut entièrement ruinée. En 1586, le 2 juillet, Lima fut si maltraitée, que ceux qui échappèrent au danger fondèrent une fête d'actions de grâ-

ces, qui se célèbre encore le jour de la Visitation. En 1609, on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore le 27 novembre 1630. La ville, menacée de sa ruine entière, célèbre tous les ans la fête de sa préservation, sous le titre de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655, le 13 novembre, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices, et quantité de maisons. Sa violence et sa durée obligèrent les habitants d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. Le 17 juin 1678, les églises souffrirent beaucoup, et diverses maisons furent renversées. On compte entre les plus furieux tremblements celui du 20 octobre 1687, qui, ayant commencé à quatre heures du matin, ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet, les secousses recommencèrent deux heures après, et ne laissèrent rien d'entier dans la ville; par bonheur pour le reste des habitants qu'ayant été avertis par les premières, il avaient eu le temps de se sauver par la fuite. La mer, après s'être retirée loin de ses bornes, revint en montagne et tomba sur le Callao et d'autres lieux, dont tous les habitants furent noyés.

Lima fut encore ébranlée à des intervalles assez rapprochés par de nombreux tremblements; il est des années qui en virent jusqu'à trois; on en compta cinq en 1742. Mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 octobre 1746; il fut plus désastreux que tous les autres ensemble. A dix heures et demie du soir, cinq heures trois quarts avant la pleine lune, les secousses commencèrent avec tant de violence, que, dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, et les habitants qui ne se hâtèrent point de fuir ensevelis sous leurs ruines. La tranquillité qui succéda ne fut pas de longue durée. On compta deux cents secousses en vingt-quatre heures, et quatre cent cinquante-une jusqu'au 24 février de l'année suivante; plusieurs ne furent pas moins fortes que les premières, quoiqu'elles eussent duré moins.

Dans le même temps, le Callao éprouva la même catastrophe; mais la perte des édifices ne fut rien en comparaison de ce qui suivit. La mer, s'étant retirée, comme on l'avait vu dans d'autres temps, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, et tomba sur le Callao, qu'elle submergea. Elle se retira une seconde fois pour revenir plus furieuse encore; et, par une nouvelle inondation, elle engloutit totalement cette malheureuse ville, dont il ne resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix. Il y avait alors vingt-trois vaisseaux à l'ancre dans le port; dix-neuf furent submergés, et les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurèrent embourbés dans la terre, à une distance considérable du rivage. Les autres ports de cette côte eurent le même sort. Les cadavres qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 octobre, étaient au nombre de mille trois cents, sans y comprendre une infinité d'os-

tropes. Au Callao, de quatre mille habitants qu'on y comptait, il n'en échappa que deux cents, et de ce nombre vingt-deux furent conservés par ce même pan de mur qui sert comme de monument au malheur de cette ville.

La même nuit, un volcan qui s'ouvrit tout d'un coup à Lucanas vomit une si énorme quantité d'eau, que toutes les campagnes voisines en furent couvertes. Trois autres volcans crevèrent dans une montagne voisine, et répandirent aux environs des déluges d'eau. Quelques jours avant ces terribles événements, on avait entendu à Lima un bruit souterrain, tantôt semblable à des gémissements, tantôt à une décharge de plusieurs pièces d'artillerie.

Puisqu'il est question de ces terribles phénomènes, nous allons quitter un instant notre route pour rapporter, d'après des témoins oculaires, les circonstances d'un des plus épouvantables tremblements dont on ait conservé la mémoire, qui bouleversa la Jamaïque en 1692.

Il commença le 7 juin, entre onze heures et midi, et, dans l'espace de deux minutes, il écrasa ou noya les neuf dixièmes des habitants de Port-Royal, entre lesquels ceux des quais furent abymés presque tous en moins d'une minute. Un Anglais qui eut le bonheur d'échapper écrivit à Londres, peu de temps après : « J'ai perdu ma femme, mes enfants, ma sœur et sa fille, mes valets et mes servantes, c'est-à-dire toute ma famille et tout mon bien. Il ne s'est sauvé qu'une femme de chambre de ma femme, qui est venue me raconter que sa maîtresse était dans son cabinet, au second étage, et l'avait envoyée au grenier, où ma sœur était montée avec sa fille à la première secousse du tremblement, avec ordre de prendre l'enfant pour la soulager ; mais qu'étant descendue d'abord dans la rue, dans le dessein de remonter après avoir pris quelques informations, elle avait vu fondre ma maison, qui est actuellement trente pieds sous l'eau. J'étais allé, le matin, avec un de mes fils, à Liguania. Le tremblement de terre nous surprit à notre retour, et nous faillîmes d'être engloutis par les vagues de la mer, qui roulèrent impétueusement vers nous, en s'élevant six pieds au dessus de leur niveau, sans que l'air fût agité du moindre vent. A Liguania, où nous fûmes forcés de retourner, nous trouvâmes toutes les maisons renversées, et nul autre endroit pour nous mettre à couvert que les cases des nègres. Nous sommes au 20, et la terre continue de trembler cinq ou six fois en vingt-quatre heures. Une grande partie de la montagne est tombée, et sans cesse on en voit tomber d'autres parties. Tous les quais de Port-Royal se sont abymés à la fois. Quantité de riches marchands y ont été noyés avec leurs familles et leurs effets. Ce quartier est à présent tout couvert d'eau ; et dans celui de l'église, où était ma maison, l'eau monte jusqu'au toit des édifices qui subsistent encore. La terre, s'ouvrant en plusieurs endroits, a dévoré un grand nombre d'habitants, qu'elle a revomis dans d'autres lieux,

quelques uns vivants, et qui se sont heureusement sauvés. Du côté de Northe, plus de mille acres de terre se sont enfoncés, avec tout ce qu'il y avait d'effets. Il ne reste pas une maison sur pied dans la presqu'île. Les deux grandes montagnes qui étaient à l'entrée sont tombées aussi dans un espace de seize milles qui les séparait, et, s'étant comme jointes, elles ont arrêté le cours de la rivière, qui est demeurée à sec pendant un jour entier jusqu'au bac. On y a pris une prodigieuse quantité de poisson, et ce secours a servi du moins au soulagement des malheureux. Du côté de Yellows, une autre montagne s'est fendue, et, tombant sur les terres voisines, a couvert plusieurs habitations et détruit un grand nombre de colons. La plantation de Hopkin se trouve éloignée d'un demi-mille de l'endroit où elle était auparavant. L'eau de tous les puits est montée jusqu'à leur ouverture. »

Une autre relation de cet épouvantable accident en donne encore une plus affreuse idée : « Entre onze heures et midi, nous sentîmes trembler la maison où j'étais alors, et nous vîmes le pavé de la chambre qui se soulevait. Au même instant, nous entendîmes pousser dans les rues des cris lamentables, et, nous hâtant de sortir, nous eûmes le touchant spectacle d'une foule de peuple qui levait les mains en implorant le secours du Ciel. Nous continuâmes de marcher dans la rue, où, des deux côtés, nous vîmes tomber des maisons et d'autres s'abymer. Le sable des rues s'enflait un moment comme les vagues de la mer, jusqu'à soulever ceux qui étaient dessus ; ensuite, il s'ouvrait en profonds abymes. Bientôt un déluge d'eau survint, et fit rouler de côté et d'autre quantité de malheureux qui saisissaient inutilement, pour se soutenir, les solives des maisons renversées. D'autres se trouvèrent enfoncés dans le sable, d'où l'on ne voyait sortir que leurs jambes ou leurs bras. Je m'étais heureusement placé, avec quinze ou seize autres, sur un terrain qui demeura ferme.

» Aussitôt que cette violente secousse eut cessé, chacun ne pensa qu'à s'assurer s'il lui restait quelque chose de sa maison et de sa famille. Je m'efforçai de me rendre chez moi, par dessus les ruines des édifices, dont une partie flottait sur l'eau ; mais toutes mes peines furent inutiles ; enfin, je pris un canot, et, me hasardant sur la mer même, pour m'avancer à la rame vers ma maison, je rencontrai plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, qui flottaient sur divers matériaux. J'en pris autant que mon canot en pouvait contenir, et je continuai de ramer jusqu'à l'endroit où je croyais trouver ma maison ; mais je n'y vis que des ruines, et je ne pus me procurer aucune information sur le sort de ma famille. Il était tard. Le lendemain, je me servis encore du canot pour aller de vaisseau en vaisseau ; enfin, le Ciel me fit la grâce de retrouver ma femme et deux de mes nègres. Elle me raconta qu'à la première secousse de notre maison, elle en était sortie, en ordonnant à tout notre monde

de la suivre: qu'à peine avait-elle été dans la rue, que le sable s'était soulevé; qu'elle était tombée avec deux de nos nègres dans une ouverture de la terre, d'où l'eau, qui était survenue à l'instant, les avait retirés; que, pendant quelque temps, ils avaient été le jouet des flots, et qu'enfin ils avaient rencontré une poutre à laquelle ils s'étaient tenus attachés, jusqu'à ce que la chaloupe d'un vaisseau fût venue les prendre.

» On s'étonnera qu'après un événement de cette nature, la première pensée d'un grand nombre de matelots fut de piller huit ou dix maisons qui restaient entières, quoique submergées jusqu'aux balcons; mais tandis qu'ils exécutaient cette odieuse entreprise, un second tremblement de terre les fit périr tous. »

Plusieurs des vaisseaux qui se trouvaient dans le port furent mis en pièces, et d'autres furent coulés à fond. La frégate *le Cygne*, qui était en carène, fut poussée sur le sommet de maisons abymées, où, ayant été arrêtée par les inégalités des toits, elle servit à sauver quelques centaines de malheureux. Un bruit lugubre qui se fit entendre dans les montagnes causa tant de frayeur à des déserteurs nègres, qu'ils revinrent demander grâce à leurs maîtres. Ils rapportèrent que l'eau s'était ouvert des passages jusque dans ces hauteurs, et qu'en vingt ou trente endroits, ils l'avaient vue sortir avec une extrême violence. Toutes les salines furent inondées. Deux montagnes presque perpendiculaires, vers la moitié du chemin entre Spanish-Town et Port-Royal, se joignirent et fermèrent le passage aux eaux, qui s'en firent un autre au travers des bois et des savanes.

Comme on fut plusieurs jours sans pouvoir être informé de ce qui se passait à Spanish-Town, le reste des habitants de Port-Royal, persuadés que cette ville avait essuyé comme eux la colère du Ciel, pensèrent à se retirer dans quelque autre partie de l'île. En effet, les secousses n'y avaient pas laissé une maison entière, non plus qu'à Passage-Fort et à Liguania. Il s'était fait, en divers endroits, de prodigieuses ouvertures, dont la plupart s'étaient refermées presque aussitôt. Le major Kelly assura qu'il en avait vu deux ou trois cents; que dans les unes il était tombé beaucoup de personnes qui n'avaient pas reparu; que d'autres, d'où l'eau sortait à grands flots, avaient rendu au jour plusieurs corps engloutis par la terre; qu'il avait aperçu des hommes pris dans les fentes par le milieu du corps, mortellement serrés, et d'autres dont on ne voyait plus que la tête. Ces ouvertures étaient les moindres, car, dans les plus grandes, des édifices entiers s'étaient abymés, et, de quelques unes, des colonnes d'eau de la grosseur d'une rivière avaient jailli en l'air en répandant une très mauvaise odeur. Ensuite, la chaleur devint plus forte qu'elle n'avait jamais été dans l'île, et l'on fut tour-



68

JEUNE FEMME A LA PROMENADE

Voy. en Amérique T. I. p. 169

menté par des légions de maringouins. Le ciel, qui était serein avant le tremblement, parut tout d'un coup sombre et rougeâtre. On entendit des bruits prodigieux, non seulement dans les montagnes, comme on l'apprit des déserteurs nègres, mais de toutes parts sur la surface de le terre et dans ses entrailles. Pendant que la nature était dans ces horribles convulsions, les habitants couraient au hasard, pâles et tremblants, comme autant de fantômes, dans l'idée que le monde était menacé d'une entière dissolution.

Le nord de l'île ne fut pas garanti par la fraîcheur de ses bois. Une grande partie des plantations y fut engloutie, habitants, arbres, biens et maisons, dans les mêmes abymes. Une entre autres de dix mille acres de terre disparut entièrement, et l'on ne vit à la place qu'un étang de la même étendue, dont les eaux ont séché depuis, mais où l'on n'a retrouvé aucune apparence de maison ni d'arbres, rien de ce qui existait auparavant. Dans le quartier de Clarendon, il s'ouvrit des gouffres profonds et de vastes lacs, à douze milles de la mer. Quoique la plupart se soient séchés ou fermés, il en reste encore des traces.

Personne n'eut assez de liberté d'esprit pour compter le nombre des secousses, comme on a vu qu'à force d'expériences les Péruviens en ont pris l'usage; mais on assure qu'elles durèrent deux mois entiers, et l'on observa qu'après la première, les plus violentes furent dans les montagnes. Les montagnes Bleues semblèrent les plus maltraitées, car pendant deux mois on ne cessa point d'y voir et d'y entendre toutes les marques d'un effroyable désordre. Une autre, dans le voisinage d'Yellows, après s'être ouverte en divers endroits, écrasa une maison entière, et la plus grande partie d'une plantation qui en était éloignée d'un mille. Une autre, proche du port Morand, fut tout à fait engloutie, et la place qu'elle occupait n'offre aujourd'hui qu'un grand lac, large de quatre ou cinq lieues.

On a vu des millions d'arbres flotter dans la mer, soit qu'ils y eussent été jetés par les vents, ou par les seules agitations de la terre. Deux officiers se trouvant ensemble à Legany, sur le bord de la mer, pendant la première secousse, observèrent que la mer se retira subitement de la côte, et laissa le fond à sec dans l'espace de 200 à 300 toises. Ils y virent quantité de poissons, qui n'avaient pu suivre le cours de l'eau, et dont ils eurent même le temps de prendre quelques uns; mais une ou deux minutes après, les flots revinrent, quoique avec moins de rapidité, et couvrirent une partie du rivage au delà de leurs bornes ordinaires.

On fait monter à près de treize mille personnes le nombre de ceux qui périrent dans toutes les parties de l'île. Après la grande secousse, la plupart de ceux qui échappèrent à la ruine de Port-Royal prirent le parti de se retirer sur

les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, et jusqu'à la fin des secousses, ils ne quittèrent point cette retraite, trop effrayés du spectacle qu'ils eurent devant les yeux pendant deux mois, pour oser retourner au rivage. D'autres se rendirent à Kingston, où, manquant de toutes les commodités de la vie, obligés de se loger dans les cabanes de branches d'arbres et de feuillages, sans y être à couvert de la pluie, qui fut plus abondante que jamais après le tremblement, ils périrent misérablement. Les vapeurs nuisibles qui étaient sorties de tant d'ouvertures répandirent aussi beaucoup de maladies dont aucune partie de l'île ne fut exempte, et la mortalité qu'elles causèrent ne frappa pas moins de trois mille personnes La perte des marchands, dans leur commerce, fut réellement inappréciable. Ils ne demandèrent aucun secours, parce qu'ils n'avaient eu rien à souffrir des ennemis de l'état; mais l'assemblée générale, entrant dans leurs intérêts, remit aux plus pauvres, par un acte solennel, le paiement des droits pour les marchandises qui avaient été détruites par le tremblement de terre et l'inondation.

VOYAGE AUX MONTAGNES DE QUITO.

LA CONDAMINE, ULLOA.

Objet du voyage. Difficulté des chemins. Adresse des mules.

A l'histoire du Pérou se rattache, avec le nom de La Condamine, le souvenir d'une des plus belles expéditions dont la science se glorifie. Bien que le voyage de cet illustre mathématicien semble, par son objet, s'écarter du cercle que nous nous sommes tracé, il a eu trop de retentissement pour que nous le puissions passer sous silence. Et d'ailleurs la relation qu'il nous en a laissée, ainsi que celle d'Ulloa, l'un de ses compagnons, est parsemée d'une foule de détails curieux qui, dégagés de leur entourage scientifique, ne peuvent manquer d'exciter l'intérêt.

Le voyage de La Condamine à l'équateur, entrepris par les ordres et aux frais du roi Louis XV, et sous les auspices de notre académie des sciences, est un des plus célèbres du dix-huitième siècle, non seulement par l'importance de son objet, qui était la solution d'un problème agité depuis long-temps parmi les philosophes anciens et modernes, mais encore par le caractère singulier de l'académicien voyageur, qui porta dans cette entreprise une activité étonnante, une curiosité avide et insatiable, une intrepidité à l'épreuve de tous les périls, enfin cette espèce d'héroïsme qui n'est pas celui de l'imagination, que le préjugé peut exalter un moment, mais qui tient à cette force d'âme, de toutes les qualités humaines la plus rare et la plus difficile.

Il s'agissait de déterminer la forme de la terre, qui, malgré de longues et savantes disputes, était restée indécise. Louis XV, ayant compris toute l'importance de cette question et la gloire qui en couronnerait la solution, avait résolu de ne rien épargner pour la faire décider. On pensa que le moyen le plus sûr, et c'était en effet le seul qui pût lever tous les doutes, était d'envoyer deux compagnies d'académiciens, l'une au nord, l'autre en Amérique, afin de mesurer un degré du méridien près du pôle, et un autre près de l'équateur.

Le roi nomma, pour exécuter au nord une entreprise si digne de lui, Maupertuis, Clairaut, Camus et Le Monnier, académiciens, et l'abbé Outhier, correspondant de l'académie; de Sommereux pour secrétaire, et Herbelot pour dessinateur. Le roi de Suède y joignit Celsius, son astronome. Leur voyage et leurs observations, qui ont été publiés par Maupertuis, seront rappelés avec honneur dans nos relations du Nord. Vers l'équateur, Sa Majesté chargea de ses ordres Godin, Bouguer et La Condamine, académiciens, auxquels Joseph de Jussieu, docteur en médecine, fut associé pour les observations botaniques. On leur donna pour aides, dans les opérations géométriques, Verguin, ingénieur de la marine; Godin des Odonais, et Couplet; de Morainville pour dessinateur; Seniergues pour chirurgien, et Hugo pour horloger. Le pays de Quito, dans l'Amérique méridionale, parut le plus propre à des observations dont la plupart devaient se faire sous l'équateur. L'agrément du roi d'Espagne fut demandé pour un travail dont les terres de son domaine allaient recevoir un nouveau lustre; et non seulement ce monarque entra volontiers dans des vues si glorieuses pour lui, mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux mathématiciens espagnols, don George Juan, et don Antoine d'Ulloa, pour accompagner les académiciens français, et pour assister à leurs travaux.

Ils se trouvèrent tous ensemble à Panama, d'où cette illustre compagnie mit à la voile le 22 février 1736, et passa pour la première fois la ligne, du 7 au 8 mars. Elle aborda le 10 à la côte de la province de Quito, dans la rade de Manta : ici se fit la première séparation des savants associés. Les deux officiers espagnols et Godin rentrèrent à bord, et firent voile pour Guayaquil. Bouguer et La Condamine restèrent seuls à Manta. Nous les y retrouverons quand nous aurons suivi dans ses détails les plus intéressants la route des deux Espagnols jusqu'à Quito, où était le rendez-vous général. Ils s'embarquèrent sur le fleuve de Guayaquil, le 3 mai 1736, et arrivèrent le 11 à Caracol, après bien des retards causés par les courants, qu'ils avaient peine à surmonter. Pour continuer leur chemin par terre, on leur tenait des mules prêtes, sur lesquelles ils se mirent en route le 14. Quatre lieues qu'ils firent d'abord par des savanes, des bois de bananiers et de cacaotiers, les rendirent sur les plages de la rivière d'Ojibar. Ils la traversèrent neuf fois à gué dans ses divers détours, et toujours avec quelque péril, au travers des rochers dont elle est semée, qui n'empêchent point qu'elle ne soit tout à la fois large, profonde et rapide. Le soir, ils s'arrêtèrent au port des Mosquites, dans une maison située sur la rive. Tout le chemin, depuis Caracol jusqu'aux plages d'Ojibar, est si marécageux, qu'ils avaient marché continuellement par des ravines et des bourbiers où leurs mules s'enfonçaient jusqu'au poi-

trail; mais il devient plus ferme lorsqu'on a passé les plages. On juge, par le nom du lieu où les mathématiciens passèrent la nuit, à quoi ils étaient condamnés pendant leur sommeil. Ils y furent si cruellement piqués des mosquites, que quelques uns prirent le parti de se jeter dans la rivière et de s'y tenir jusqu'au jour; mais leurs visages, seule partie du corps qu'ils ne pouvaient plonger dans l'eau, furent bientôt si maltraités, qu'il fallut abandonner cette ressource, et laisser du moins partager le tourment à toutes les autres parties du corps.

Le 15, ils arrivèrent à une montagne couverte d'arbres épais, après laquelle ils trouvèrent de nouvelles plages de la rivière d'Ojibar, qu'ils passèrent encore quatre fois à gué, avec autant de danger que le jour précédent. Ils firent halte à cinq heures du soir dans un lieu nommé Caluma. On n'y trouva aucun endroit pour se loger, et pendant toute la journée il ne s'était offert aucune maison; mais les voituriers américains entrèrent dans la montagne, couperent des pieux et des branches, et formèrent en peu de temps des cabanes qui mirent tout le monde à couvert. Le chemin de ce jour avait été très incommode entre des arbres si voisins les uns des autres, qu'avec la plus grande attention un voyageur se meurtrit les jambes contre les troncs et la tête contre les branches. Quelquefois les mules et les cavaliers s'embarrassent dans les béjuques, espèce de liane ou d'osier qui traverse d'un arbre à l'autre. Ils tombent et ne peuvent se débarrasser sans secours.

Le 16, à six heures du matin, le thermomètre marquait 1016. Aussi commença-t-on à respirer un air plus frais. On se remit en chemin à huit heures, et l'on passa vers midi dans un lieu nommé *Mama Rumi*. C'est la plus belle cascade que l'imagination puisse se représenter. L'eau y tombe d'environ cinquante toises de haut d'un rocher taillé à pic, et bordé d'arbres extrêmement touffus. La nappe de sa chute forme, par sa blancheur et sa clarté, un spectacle auquel Ulloa n'avait rien vu d'égal. Elle se rassemble sur un fond de roche, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin. Cette belle cascade est nommée *Paccha* par les Américains, et *Chorrera* par les Espagnols. Les mathématiciens, continuant de marcher, passèrent deux fois la rivière sur des ponts aussi dangereux que les gués, et vers deux heures après midi, ils arrivèrent à Tarrigagua. Une grande maison de bois, construite exprès pour les loger, servit à les délasser d'une journée très fatigante. Le chemin ne leur avait offert d'un côté que d'horribles précipices; et de l'autre, il était si étroit, que les cavaliers et les montures, n'ayant cessé de heurter tantôt contre les arbres et tantôt contre le roc, étaient fort meurtris à leur arrivée.

On nous explique en quoi consiste le danger des ponts. Comme ils sont de

bois et fort longs, ils branlent d'une manière effrayante sous le poids de ceux qui les passent. D'ailleurs ils ont à peine trois pieds de large, sans aucune sorte de parapets ou de garde-fous sur les bords. Une mule qui vient à broncher tombe infailliblement dans la rivière, et ne manque pas d'y périr avec sa charge. Le passage étant guéable en été, on fabrique ces ponts chaque hiver, mais avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvelés tous les ans. Lorsqu'une personne de marque fait cette route, le corrégidor de Guaranda est obligé de faire construire par les Américains les maisons de bois qui servent au repos de chaque journée. Elles demeurent sur pied pour servir aux autres voyageurs jusqu'à ce qu'elles tombent, faute de reparation; alors un voyageur ordinaire est réduit, pour tout logement, aux cabanes que ses voituriers ou ses guides lui bâtissent à la hâte.

Le 17, à six heures du matin, le thermomètre marquait 1014 et demi; et ce degré parut un peu frais aux mathématiciens, qui étaient accoutumés à des climats plus chauds. Mais la même heure fait éprouver à Tarrigagua deux températures fort opposées. S'il y a deux voyageurs, dont l'un vient des montagnes, et l'autre de Guayaquil, le premier trouve le climat si chaud, qu'il ne peut souffrir qu'un habit léger; et l'autre, au contraire, trouve le froid si sensible, qu'il se couvre de ses plus gros habits. L'un trouve la rivière si chaude, qu'il est impatient de s'y baigner, et l'autre la trouve si froide qu'il évite d'y tremper la main. Une différence si remarquable ne vient, des deux côtés, que de celle de l'air d'où l'on sort.

En sortant de Tarrigagua, le 8, à neuf heures du matin, les mathématiciens commencèrent à monter la fameuse montagne de Saint-Antoine, et vers une heure après midi ils arrivèrent dans un lieu que les Américains nomment *Guamar*, et les Espagnols *Cruz de Canna*, c'est-à-dire croix de roseaux. La fatigue du chemin les força de s'y arrêter. Cruz de Canna est un petit espace de plaine un peu en pente, qui fait le milieu de la montagne. On nous représente le chemin, depuis Tarrigagua, comme un des plus dangereux de l'Amérique. « Qu'on se figure, dit Ulloa, des montées presqu'à plomb, et des descentes si rudes que les mules ont beaucoup de peine à s'y soutenir. En quelques endroits, le passage a si peu de largeur, qu'il contient difficilement une monture. En d'autres, il est bordé d'affreux précipices, qui font craindre à chaque pas de s'y abymer. Ces chemins, qui ne méritent pas le nom de sentiers, sont remplis dans toute leur longueur, et d'un pas à l'autre, de trous de près d'un pied de profondeur, et quelquefois plus, où les mules ne peuvent éviter de mettre les pieds de devant et de derrière. Souvent leur ventre touche la terre, qui atteint presque toujours les pieds du cavalier. Les trous forment une espèce d'escalier, sans quoi la difficulté du chemin serait insurmontable. Mais

si malheureusement la monture met le pied entre deux trous, ou ne le place pas bien dedans, elle s'abat, et le cavalier court plus ou moins de risque, suivant le côté par lequel il tombe. » Pourquoi ne pas marcher à pied dans un chemin de cette étrange nature? On répond qu'il n'est pas aisé de se tenir ferme sur les éminences qui sont entre les trous, et que, si l'on vient à glisser, on s'enfonce nécessairement dans le trou même, c'est-à-dire dans la boue jusqu'aux genoux, car ces trous en sont presque toujours entièrement remplis.

On les nomme *camellons* dans le pays; ils sont comme autant de trebuchets pour les mules. Cependant les passages qui n'ont point de trous sont encore plus dangereux. « Ces pentes étant fort escarpées, et la nature du terrain, qui est de craie continuellement détrempée par la pluie, les rendant extrêmement glissantes, il serait impossible aux bêtes de charge d'y marcher, si les voituriers indiens n'allaient devant pour preparer le chemin. Ils portent de petits boyaux, avec lesquels ils ouvrent une espèce de petites rigoles à la distance d'un pas l'une de l'autre, pour donner aux mules le moyen d'affermir leurs pieds. Ce travail se renouvelle chaque fois qu'il passe d'autres mules, parce que, dans l'espace d'une nuit, la pluie ruine l'ouvrage du jour precédent. Encore se consolerait-on de recevoir de fréquentes meurtrissures, et d'être crotté et mouillé, si l'on n'avait sous les yeux des précipices et des abymes dont la vue fait frémir. » Enfin Ulloa assure que, sans exagération, le plus brave n'y peut marcher qu'avec un frisson de crainte, surtout s'il conserve assez de liberte d'esprit pour songer à la faiblesse de l'animal qui le porte.

La manière dont on descend de ces lieux terribles ne cause pas moins d'épouvante. Il ne faut point oublier que, dans les endroits où la pente est si roide, les pluies font ébouler la terre et détruisent les camellons. D'un côté, on a sous les yeux des rochers escarpés, et de l'autre des abymes dont la vue seule glace les veines. Comme le chemin suit la direction des montagnes, il faut necessairement qu'il se conforme à leurs irrégularités; de sorte qu'au lieu d'aller droit, on ne parcourt pas cent toises sans être obligé de faire deux ou trois détours. Dans ces sinuosités, les camellons sont bientôt détruits. Un admirable instinct semble diriger les mules dans ces passages difficiles. Dès qu'elles sont aux lieux où commence la descente, elles s'arrêtent et joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponner; elles joignent de même les pieds de derrière, les avançant un peu aussi, comme si leur dessein était de s'accroupir. Dans cette posture elles commencent à faire quelques pas pour éprouver le chemin. Ensuite, sans changer de situation, elles se laissent glisser avec une vitesse étonnante. L'attention du cavalier doit être de se tenir ferme sur sa

selle, parce que le moindre mouvement qui ferait perdre l'équilibre à sa monture ne manquerait point de les précipiter tous deux. D'ailleurs, pour peu qu'elle s'écartât du sentier, elle tomberait infailliblement dans quelque abyme. Ulloa ne se lasse point d'admirer l'adresse de ces animaux. On s'imaginerait, dit-il, qu'ils ont reconnu et mesuré les passages. Sans un instinct si puissant, il serait impossible aux hommes de passer par des routes où les brutes leur servent de guides.

« Mais quoique l'habitude les ait formées à ce dangereux manége, elles ne laissent point de marquer une espèce de crainte ou de saisissement. En arrivant à l'entrée des descentes, elles s'arrêtent, sans qu'on ait besoin de tirer la bride : rien n'est capable de les faire avancer avant qu'elles n'aient pris leurs précautions. D'abord on les voit trembler ; elles examinent le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre ; elles s'ébrouent, comme pour avertir le cavalier du péril, et s'il n'a pas déjà passé par ce même lieu, ces pressentiments ne lui causent pas peu d'effroi. Alors les Américains prennent le devant, se portent le long du passage, grimpent aux racines d'arbres qu'ils voient découvertes ; ils animent les mules par leurs cris, et ces animaux, que le bruit semble encourager, rendent le service qu'on attend d'eux. » Dans d'autres endroits de la descente, il n'y a point de précipices à craindre ; mais le chemin est si resserré, si profond, ses côtés si hauts et si perpendiculaires, que le péril n'y est pas moins grand, quoique d'une autre nature. La mule, n'y trouvant point de place pour arranger ses pieds, a beaucoup de peine à se soutenir. Si elle tombe néanmoins, ce ne peut être sans fouler le cavalier ; et dans un sentier si étroit qu'on n'a pas la moindre liberté de s'y mouvoir, il est assez ordinaire de se casser le bras ou la jambe, ou de perdre même la vie.

A l'entrée de l'hiver, et au commencement de l'été, ces voyages sont plus incommodes et plus dangereux que dans toute autre saison. La pluie fait alors d'épouvantables torrents, qui font disparaître les chemins, ou qui les ruinent jusqu'à rendre le passage absolument impossible, à moins qu'on ne se fasse précéder d'un grand nombre d'Américains pour les réparer, et ces réparations même, faites à la hâte, ou suffisantes pour les naturels du pays, laissent encore de grands sujets d'effroi pour un Européen. En général, le peu de soin qu'on donne à l'entretien des chemins du Pérou en augmente beaucoup l'incommodité naturelle, car ce n'est pas seulement celui de Guayaquil à Quito dont les voyageurs se plaignent, il n'y en a pas un seul de bon dans toutes les parties des montagnes. Lorsqu'un arbre tombe de vieillesse, ou déraciné par un orage, il ne faut pas croire que, s'il barre le chemin, on se mette en peine de l'écarter. Il y en a de si gros, que leur tronc n'a pas moins de cinq pieds de diamètre. Ceux de cette grosseur ne pouvant être déplacés sur

beaucoup de travail, les Américains se contentent d'en diminuer une partie à coups de hache; ensuite, déchargeant les mules, ils les forcent de sauter par dessus le tronc. L'arbre reste ainsi dans la situation où ils le trouvent; et d'autres Américains qui arrivent après les premiers continuent de faire sauter les mules, jusqu'à ce qu'il soit pourri par le temps.

Le 18, à Cruz de Canna, le degré du thermomètre était de 1010; les mathématiciens se remirent en marche par un chemin semblable à celui du jour précédent, jusqu'à Pucara, où l'on cesse de suivre la rivière.

Tout ce qu'on découvre au delà de Pucara, lorsqu'on a passé les hauteurs de cette Cordilière, est un terrain sans montagnes et sans arbres, d'environ deux lieues d'étendue, mêlé de plaines rases et de petites collines. Les unes et les autres sont couvertes de froment, d'orge, de maïs et d'autres grains, dont la différente verdure forme un spectacle fort agréable pour ceux qui viennent de traverser les montagnes. Cet objet parut très nouveau à des voyageurs accoutumés, depuis près d'un an, aux verdures des pays chauds et humides, qui sont bien différentes de celles-ci; ils trouvèrent à ces belles campagnes une parfaite ressemblance avec celles de l'Europe.

Après s'être reposés jusqu'au 21 dans la maison du corrégidor de Guarandi, ils reprirent leur route vers Quito, et le jour de leur départ, comme les deux jours précédents, le thermomètre marqua 1004 et demi. Le 22, ils commencèrent à traverser la bruyère, ou le désert de Chimborazo, laissant toujours à gauche la montagne de ce nom, et passant par des collines sablonneuses qui, depuis le cap de Nége, paraissent continuellement s'élargir. Les terres de ce cap, qui vont, par un long espace, en penchant des deux côtés vers la mer, environnent la montagne, et semblent en former les faces. Vers cinq heures du soir, les mathématiciens arrivèrent dans un lieu nommé *Ruminachaï*, c'est-à-dire cave de pierre : ce nom vient d'un fort gros rocher qui forme dans sa concavité une retraite assez commode, où les voyageurs passent la nuit. Cette journée avait été fatigante. On ne trouve sur la route ni précipices, ni passage dangereux; mais le froid et le vent s'y font vivement sentir. Lorsqu'on a passé le grand Arénal et surmonté les plus grandes difficultés de cet ennuyeux désert, on découvre les restes d'un ancien palais des incas, situé entre deux montagnes, et dont le temps n'a respecté qu'une partie des murs.

Le 23, à cinq heures et un quart du matin, le thermomètre marquait 1000, terme de la congélation dans cet instrument. Aussi la campagne parut-elle toute blanche de frimas, et le rocher de Ruminachaï était tout couvert de glace. A neuf heures du matin, les mathématiciens recommencèrent à côtoyer le Chimborazo à l'est, et vers deux heures ils arrivèrent à Mocha, hameau fort pauvre, où ils passèrent la nuit

Le terrain qui est entre Caracol et Guaranda est de deux sortes : le premier, jusqu'à Tarrigagua, est uni ; et depuis Tarrigagua jusqu'à Guaranda, on ne fait que monter et descendre. Les montagnes, jusqu'à deux lieues au delà du Pucara, sont couvertes de grands arbres de différentes espèces, dont le branchage, les feuilles et la grosseur du tronc causent de l'étonnement aux voyageurs. Toute cette Cordilière est aussi garnie de bois dans sa partie occidentale, qu'elle en est dépourvue dans la partie opposée. C'est du sein de ces montagnes que sort la rivière qui, grossie par une infinité de ruisseaux, occupe un si vaste lit depuis Caracol jusqu'à Guayaquil.

Toute l'étendue de ces montagnes, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de terrain uni dans leur partie supérieure, abonde en diverses espèces d'animaux et d'oiseaux, dont la plupart sont d'une admirable beauté. On y remarque des paons sauvages, des faisans, une espèce particulière de poules, et quelques autres dont l'abondance est si grande que, s'ils se perchaient moins haut, et s'ils ne se cachaient pas sous le feuillage des arbres, les voyageurs n'auraient besoin que d'un fusil et de munitions pour faire continuellement la meilleure chère. Il s'y trouve aussi beaucoup de serpents, et des singes d'une singulière grandeur, qu'on distingue dans le pays par le nom de *marimondas*. Ulloa ne craint pas d'assurer que, lorsqu'ils se dressent sur leurs pieds, ils ont près de deux mètres de hauteur ; leur poil est noir ; ils sont extrêmement laids, mais ils s'apprivoisent facilement.

Les roseaux ne sont nulle part aussi beaux que dans la route de Guayaquil à Quito. Leur longueur ordinaire est entre six et huit toises, et, quoique leur grosseur varie, les plus épais n'ont qu'environ six pouces. La partie ferme et massive de chaque tuyau a six lignes d'épaisseur. On comprend qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pied et demi de large ; et l'on ne s'étonnera point qu'elles servent à la construction des édifices du pays. Pour cet usage et quantité d'autres, on ne les coupe que dans leur parfaite grandeur. La plupart des tuyaux sont remplis d'eau, avec cette différence que, pendant la pleine lune, ils sont tout à fait pleins, et qu'à mesure que la lune décroît, cette eau diminue jusqu'à disparaître entièrement dans la conjonction. L'expérience n'en laissa aucun doute à Ulloa. Il observa aussi qu'en diminuant l'eau se trouble, et qu'au contraire, dans sa plus grande abondance, elle est aussi claire que le cristal. Les Péruviens ajoutent d'autres particularités : tous les tuyaux, disent-ils, ne se remplissent pas à la fois ; entre deux pleins, il y en a toujours un qui reste vide. Ce qu'il y a de certain, sur le témoignage du mathématicien, c'est que, si l'on ouvre un tuyau vide, on en trouve de suite deux autres pleins. On attribue à leur eau la vertu de dissiper les abcès qui peuvent être la suite d'une chute. Aussi

tous les voyageurs qui descendent des montagnes ne manquent pas d'en boire, pour se fortifier contre les coups et les meurtrissures qu'on ne peut guère éviter dans cette route. On laisse sécher les roseaux après les avoir coupés. Ils sont alors assez forts pour servir de chevrons et de solives; on en fait aussi des planches et des mâts pour les balzes; on en double les soutes des vaisseaux qui chargent du cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne consume le bois; enfin ces cannes servent à mille sortes d'ouvrages.

Cependant La Condamine et Bouguer, que nous avons laissés à Manta, s'étaient occupés à explorer les côtes, et avaient préparé les bases du travail qui faisait l'objet de leur voyage. La santé de Bouguer, qui commençait à se déranger, l'ayant obligé, le 23 avril, de prendre sa route vers le sud, pour aller rejoindre Godin et les officiers espagnols à Guayaquil, La Condamine se vit seul, et c'est dans son propre récit qu'on va représenter la route qu'il prit pour Quito.

« Les instruments, dit-il, furent partagés entre M. Bouguer et moi. Je lui remis mon petit quart de cercle d'un pied de rayon, et je me chargeai du grand. Nous avions commencé ensemble la carte du pays : je la continuai seul, et, n'ayant pu trouver de guide pour pénétrer à Quito en droite ligne, au travers des bois où l'ancien chemin était effacé, je côtoyai les terres en pirogue, l'espace de plus de cinquante lieues vers le nord. Je remontai ensuite une rivière très rapide, à laquelle une mine d'émeraudes, aujourd'hui perdue, a donné le nom qu'elle conserve. Je levai le plan de son cours et la carte de mes routes depuis le lieu de mon débarquement jusqu'à Quito.

» Tout ce terrain est couvert de bois épais, où il faut se faire jour avec la hache. Je marchais, la boussole et le thermomètre à la main, plus souvent à pied qu'à cheval. Il pleuvait régulièrement tous les jours après midi. Je traînais après moi divers instruments, et le grand quart de cercle, que deux Américains avaient bien de la peine à porter. Je recueillis et dessinai dans ces vastes forêts un grand nombre de plantes et de graines singulières, que je remis ensuite à M. de Jussieu. Je passai huit jours entiers dans ces déserts, abandonné de mes guides. La poudre et mes autres provisions me manquèrent. Les bananes et quelques fruits sauvages faisaient ma ressource. La fièvre me prit : je m'en guéris par une diète qui m'était conseillée par la raison et ordonnée par la nécessité.

Je sortis enfin de cette solitude en suivant une crête de montagnes, où le chemin ouvert trois ans après par don Pédro Maldonado, gouverneur de la province, n'était pas encore tracé. Le sentier où je marchais était bordé de précipices creusés par des torrents de neige fondue qui tombent à grand bruit du haut de cette fameuse montagne connue sous le nom de Cordilière

des Andes, que je [illegible] monter. Je trouvai à mi-côte, après quatre jours de marche, au milieu des bois, un village américain nommé Niguas, où je m'arrêtai. J'y entrai par un ravin étroit que les eaux ont cavé de dix-huit pieds de profondeur. Ses bords, coupés à pic, semblaient se joindre par le haut, et laissaient à peine le passage d'une mule. On m'assura que c'était là le grand chemin, et il est vrai qu'alors il n'y en avait pas d'autre. Je passai plusieurs torrents sur ces ponts formés d'un réseau de lianes, semblable à nos filets de pêcheurs, tendu d'un bord à l'autre, et courbé par son propre poids. Je les vis alors pour la première fois, et je ne m'y étais pas encore familiarisé. Je rencontrai sur une route deux autres hameaux, dans l'un desquels, l'argent m'ayant manqué, je laissai mon quart de cercle et ma malle en gage chez le curé, pour avoir des mulets et des Américains jusqu'à Nono, autre village où je trouvai un religieux franciscain qui me fit donner à crédit tout ce que je lui demandai.

« Plus je montais, plus les bois s'éclaircissaient ; bientôt je ne vis plus que des sables, et plus haut des rochers nus et calcinés qui bordaient la croupe septentrionale du volcan de Pichincha. Parvenu au haut de la côte, je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration à l'aspect d'un long vallon de cinq à six lieues de large, entrecoupé de ruisseaux qui se réunissaient pour former une rivière. Tant que ma vue pouvait s'étendre, je voyais des campagnes cultivées, diversifiées de plaines et de prairies, des coteaux de verdure, des villages, des hameaux entourés de haies vives et de jardinages. La ville de Quito terminait cette riante perspective. Je me crus transporté dans nos plus belles provinces de France. A mesure que je descendais, je changeais insensiblement de climat, en passant, par degrés, d'un froid extrême à la température de nos beaux jours du mois de mai. Bientôt j'aperçus tous ces objets de plus près et plus distinctement. Chaque instant ajoutait à ma surprise. Je vis pour la première fois des fleurs, des boutons et des fruits, en pleine campagne sur tous les arbres. Je vis semer, labourer et recueillir dans un même jour et dans un même lieu. »

La Condamine entra dans Quito le 4 de juin ; Bouguer était le seul à qui sa mauvaise santé n'avait pas encore permis de s'y rendre ; mais le 10 du même mois, treize mois après leur départ de France, ils s'y trouvèrent tous rassemblés.

Voyage au Pichincha. Éruptions du Cotopaxi.

Un voyage remarquable que La Condamine fit au commencement de juin, avec Bouguer, fut celui du volcan de Pichincha, le Vésuve de Quito, au pied

duquel cette ville est située. Ils en étaient voisins depuis sept ans, sans l'avoir vu d'aussi près qu'il était naturel de le désirer, et le beau temps les y invitait. Mais on conçoit qu'un sujet de cette nature demande la narration du voyageur même.

La partie supérieure du Pichincha se divise en trois sommets, éloignés l'un de l'autre de douze ou quinze cents toises, et presque également hauts. Le plus oriental est un rocher escarpé, sur lequel les deux académiciens avaient campé en 1737. Le sommet occidental, par où les flammes se firent jour en 1538, 1577 et 1660, est celui qu'ils n'avaient encore vu que de loin, et que La Condamine se proposait de reconnaître plus particulièrement.

« Je fis chercher, dit-il, à Quito et aux environs tous les gens qui prétendaient avoir vu de près cette bouche du volcan, surtout ceux qui se vantaient d'y être descendus. J'engageai celui qui me parut le mieux instruit à nous accompagner. Deux jours avant notre départ, nous envoyâmes monter une tente à l'endroit le plus commode, et le plus à portée de l'objet de notre curiosité. Des mules devaient porter notre bagage, un quart de cercle et nos provisions. Le 12 juin, jour marqué, les muletiers ne parurent point; il en fallut aller chercher d'autres. L'impatience fit prendre les devants à M. Bouguer, qui arriva, sur les trois heures après midi, à la tente. A force d'argent et d'ordres des alcades, je trouvai deux muletiers, dont l'un s'enfuit le moment d'après. Je ne laissai point de partir avec l'autre, que je gardais à vue. Il n'y avait qu'environ trois lieues à faire. Je connaissais le chemin jusqu'à l'endroit d'où l'on devait voir la tente déjà posée, et j'étais accompagné d'un jeune garçon qui avait aidé à la dresser. Je sortis de Quito sur les deux heures après midi, avec le jeune homme et un valet du pays, tous deux montés, le muletier américain, et deux mules chargées de mes instruments, de mon lit et de nos vivres. Pour plus de sûreté, je ne refusai point un métis qui, de son propre mouvement, s'offrit à me guider. Il me fit faire halte dans une ferme, où je congédiai mon Américain venu de force, après en avoir engagé un autre à me suivre de bon gré. On verra si j'avais poussé trop loin les précautions.

« A mi-côte, nous rencontrâmes un cheval à la pâture: mon Américain lui jeta un lacs, et sauta dessus. Quoique les chevaux, à Quito, ne soient pas au premier qui s'en saisit, comme dans les plaines de Buenos-Aires, je ne m'opposai point à l'heureux hasard qui mettait mon muletier en état d'avancer plus vite. Il paraissait plein de bonne volonté, lui et ses camarades.

« Nous arrivâmes un peu avant le coucher du soleil au plus haut de la partie de la montagne où l'on peut atteindre à cheval. Il était tombé les nuits précédentes une si grande quantité de neige, qu'on ne voyait plus aucune trace de chemin. Mes guides me parurent incertains. Cependant il ne nous restait

qu'un ravin à passer, mais profond de quatre-vingts toises et plus. Nous voyions la tente au delà. Je mis pied à terre avec celui qui avait aidé à la poser, pour m'assurer si les mules pouvaient descendre avec leur charge. Quand j'eus reconnu que la descente était praticable, j'appelai d'en bas : on ne me répondit point. Je remontai, et je trouvai mon valet seul, avec les mulets. L'Américain et le métis, qui s'étaient offerts de bonne grâce, avaient disparu. Je ne crus pas devoir passer outre sans guides, surtout avec des mules fort mal équipées. Celui qui avait monté la tente ne connaissait pas le gué de la ravine, ni le chemin pour regagner l'autre bord. Nous étions loin de toute habitation. Une cabane que M. Godin avait commandée depuis un an, pour y faire quelques expériences, n'était qu'à un quart de lieue de nous : mais j'avais reconnu, en passant, qu'elle n'était pas encore couverte, et qu'elle ne pouvait me servir d'abri. Je n'eus d'autre parti à prendre que de revenir sur mes pas pour regagner la ferme où j'avais pris le Péruvien qui m'avait quitté. A chaque instant il me fallait descendre de cheval pour raccommoder les charges, qui tournaient sans cesse. L'une n'était pas plus tôt rajustée que l'autre se dérangeait. Mon valet et le jeune métis n'étaient guère plus habiles muletiers que moi. Il était déjà huit heures, et, depuis la fuite de mes guides, nous n'avions pas fait l'espace d'une lieue; il nous en restait au moins autant à faire. Je pris les devants pour aller chercher du secours.

« Il faisait un fort beau clair de lune, et je reconnaissais le terrain ; mais à peine étais-je à moitié chemin de la ferme, que je me vis tout d'un coup enveloppé d'un brouillard si épais, que je me perdis absolument. Je me trouvai engagé dans un bois taillis, bordé d'un fossé profond, et j'errais dans ce labyrinthe, sans en retrouver l'issue. J'étais descendu de ma mule, pour tâcher de voir où je posais le pied. Mes souliers et mes bottines furent bientôt pénétrés d'eau, aussi bien qu'une longue cape espagnole, d'un drap du pays, dont le poids était accablant. Je glissais et je tombais à chaque pas. Mon impatience était égale à ma lassitude. Je jugeais que le jour ne pouvait être éloigné, lorsque ma montre m'apprit qu'il n'était que minuit, et qu'il n'y avait que trois heures que ma situation durait ; il en restait six jusqu'au jour. Une clarté, qui ne dura qu'un moment, me rendit l'espérance. Je me tirai du bois, et j'entrevis le sommet d'une croupe avancée de la montagne, sur laquelle est une croix, qui se voit de toutes les parties de Quito. Je jugeai que de là il me serait facile de m'orienter, et j'y dirigeai ma route. Malgré le brouillard qui redoublait, j'étais guidé par la pente du terrain. Le sol était couvert de hautes herbes ; elles m'atteignaient presqu'à la ceinture, et mouillaient la seule partie de mes habits qui eût échappé à la pluie. Je me trouvais à peu près à cette hauteur où il cesse de neiger et où il commence à pleuvoir : ce qui tom-

lait, sans être ni pluie ni neige, était aussi pénétrant que l'une, et aussi froid que l'autre. Enfin j'arrivai à la croix, dont je connaissais les environs. Je cherchai inutilement une grotte voisine, où j'aurais pu trouver un asyle; le brouillard et les ténèbres avaient augmenté depuis le coucher de la lune. Je craignais de me perdre encore, et je m'arrêtai au milieu d'un tas d'herbes foulées qui semblaient avoir servi de gîte à quelque bête féroce. Je m'accroupis enveloppé dans mon manteau, le bras passé dans la bride de ma mule; pour la laisser paître plus librement, je lui ôtai son mors, et je fis de ses rênes une espèce de licou, que j'allongeai avec mon mouchoir. C'est ainsi que je passai la nuit, tout le corps mouillé, et les pieds dans la neige fondue; en vain je les agitai pour leur procurer quelque chaleur par le mouvement; vers les quatre heures du matin, je ne les sentis absolument plus; je crus les avoir gelés, et je suis encore persuadé que je n'aurais pas échappé à ce danger, difficile à prévoir sur un volcan, si je ne m'étais avisé d'un expédient qui me réussit : je les réchauffai par un bain naturel, que je laisse à deviner.

« Le froid augmenta vers la pointe du jour; à la première lueur du crépuscule, je crus ma mule pétrifiée; elle était immobile. Un caparaçon de neige, frangé de verglas, couvrait la selle et le harnais. Mon chapeau et mon manteau étaient enduits du même vernis, et roides de glace. Je me mis en mouvement, mais je ne pouvais qu'aller et revenir sur mes pas, en attendant le grand jour, que le brouillard retardait. Enfin sur les sept heures je descendis à la ferme, hérissé de frimas. L'économe était absent. Sa femme, effrayée à ma vue, prit la fuite, je ne pus atteindre que deux vieilles Américaines, qui n'avaient pas eu la force de courir pour m'échapper. Je leur faisais allumer du feu, lorsque je vis entrer un de mes gens, aussi sec que j'étais mouillé. Son camarade et lui, voyant croître le brouillard, lorsque je les eus quittés, avaient fait halte et s'étaient mis à couvert, avec mes provisions, sous des cuirs passés à l'huile qui servaient de couvertures à mes mules. Ils avaient soupé à discrétion de mes vivres sous ce pavillon, et dormi tranquillement sur mon matelas. Au point du jour, un grand nombre d'Américains de Quito, qui vont tous les matins ramasser de la neige pour la porter à la ville, avaient passé tout près d'eux, sans qu'aucun eût voulu les aider à recharger. Le maître valet de la ferme se trouva de meilleure volonté; une petite gratification le fit partir avec le mien, et, quelques heures après, je les vis revenir avec les mules et le bagage.

« Je descendis aussitôt à Quito, où je passai une meilleure nuit, et le lendemain matin, à sept heures, je me remis en marche avec de nouveaux guides, qui ne connaissaient pas mieux la route que les premiers : ils me firent faire le tour de la montagne. Après de nouvelles aventures, j'arrivai enfin à

la tente où M. Bouguer était depuis deux jours. Faute des provisions que je portais, il avait été obligé de vivre frugalement ; du reste, il n'était pas plus avancé que moi, si ce n'est qu'il avait passé de meilleures nuits. J'appris de lui qu'il s'était lassé la veille, et ce jour même, à chercher, avec son guide, un chemin qui pût le conduire à la bouche du volcan, du côté où elle paraît accessible. Nous employâmes le jour suivant à la même recherche, avec presque aussi peu de succès. Autant les pluies avaient été excessives cette année à Quito, autant la neige était tombée abondamment sur les montagnes. Le haut du Pichincha, qui, dans la belle saison, est souvent presque sans neige, en était entièrement couvert, plus de cent toises au dessous de sa cime, à l'exception des pointes de rochers qui débordaient en quelques endroits. Tous les jours nous faisions à pied des marches de six à sept heures, tournant autour de cette masse, sans pouvoir atteindre au sommet. Le terrain, du côté de l'orient, était coupé de ravins formés dans les sables par la chute des eaux : nous ne pouvions les franchir que difficilement, en nous aidant des pieds et des mains. A l'entrée de la nuit, nous regagnions notre tente, bien fatigués et fort mal instruits.

» Le 16, j'escaladai, avec beaucoup de peine, un des rochers saillants, dont le talus me parut très roide. Au delà, le terrain était couvert d'une neige où j'enfonçai jusqu'au genou. Je ne laissai pas d'y monter environ dix toises. Ensuite je trouvai le rocher nu ; puis alternativement d'autre neige et d'autres pointes saillantes. Un épais brouillard, qui s'exhalait de la bouche du volcan, et qui se répandait aux environs, m'empêcha de rien distinguer. Je revins à la voix de M. Bouguer, qui était resté en bas, et dont je ne voulais pas trop m'écarter. Nous abrégeâmes beaucoup le chemin au retour, en marchant à mi-côte, sur le bord inférieur de la neige, et un peu au dessus de l'origine de ces cavées profondes, qu'il nous avait fallu monter et descendre l'une après l'autre, en allant d'abord à la découverte.

» Nous remarquâmes, sur cette neige, la piste de certains animaux qu'on nomme lions à Quito, quoiqu'ils ressemblent fort peu aux vrais lions et qu'ils soient beaucoup plus petits. En revenant, je reconnus un endroit où la pente était beaucoup plus douce et facilitait l'accès du sommet de la montagne. Je tentai de m'en approcher. Les pierres ponces que je rencontrais sous mes pas, et dont le nombre croissait à mesure que j'avançais du même côté, semblaient m'assurer que j'approchais de la bouche du volcan ; mais la brume, qui s'épaississait, me fit reprendre le chemin de la tente. En descendant, j'essayai de glisser sur la neige, vers son bord inférieur, dans les endroits où elle était unie et la pente peu rapide. L'expérience me réussit : d'un élan, j'avançais quelquefois dix à douze toises, sans perdre l'équilibre ; mais

lorsque, après cet exercice, je me retrouvai sur le sable, je m'aperçus au premier pas que mes souliers étaient sans semelles.

« Le lendemain 17 au matin, M. Bouguer proposa de prendre du côté de l'ouest, où était la grande brèche du volcan : c'était par là qu'il avait fait sa première tentative, la veille de mon arrivée. Mais la neige qui était tombée la nuit précédente rendait les approches plus difficiles que jamais, et s'étendait fort loin au dessous de notre tente. Enhardi par mes expériences de la veille, je dis à M. Bouguer que je savais un chemin encore plus court : c'était de monter droit par dessus la neige, à l'enceinte de la bouche du volcan, et j'offris de lui servir de guide. Je me mis en marche un long bâton à la main, avec lequel je sondais la profondeur de la neige : je la trouvai en quelques endroits plus haute que mon bâton, mais assez dure, néanmoins, pour me porter. J'enfonçais tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au dessus du genou. C'est ainsi que j'ébauchai, dans la partie de la montagne que la neige couvrait, les marches fort inégales d'un escalier d'environ cent toises de haut. En approchant de la cime, j'aperçus entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche, dont les bords intérieurs me parurent coupés à pic, et je reconnus que la neige qui les couvrait du côté où je m'étais avancé la veille était minée en dessous. Je m'approchai avec précaution d'un rocher nu, qui dominait tous ceux de l'enceinte. Je tournai par dehors, où il se terminait en plan incliné d'un accès assez difficile : pour peu que j'eusse glissé, je roulais sur la neige, cinq à six cents toises, jusqu'à des rochers où j'aurais été fort mal reçu. M. Bouguer me suivait de près, et m'avertit du danger qu'il partageait avec moi. Nous étions seuls : ceux qui nous avaient d'abord suivis étaient retournés sur leurs pas et sur les nôtres. Enfin, nous atteignîmes le haut du rocher, d'où nous vîmes à notre aise la bouche du volcan.

« C'est une ouverture qui s'arrondit en demi-cercle du côté de l'orient : j'estimai son diamètre de huit à neuf cents toises. Elle est bordée de roches escarpées, dont la partie extérieure est couverte de neige : l'intérieur est noirâtre et calciné. Ce vaste gouffre est séparé en deux comme par une muraille de même matière qui s'étend de l'est à l'ouest. Je ne jugeai pas la profondeur de la cavité, du côté où nous étions, de plus de cent toises ; mais je ne pouvais pas en apercevoir le centre, qui vraisemblablement était beaucoup plus profond. Tout ce que je voyais ne me parut être que les débris éboulés de la cime de la montagne. Un amas confus de rochers énormes, brisés et entassés irrégulièrement les uns sur les autres, présentait à mes yeux une vive image du chaos des poètes. La neige n'était pas fondue partout, elle subsistait en quelques endroits; mais les matières calcinées qui s'y mêlaient, et peut-être les ex-

halaisons du volcan, lui donnaient une couleur jaunâtre : du reste nous ne vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte, entièrement éboulé du côté de l'ouest, empêche qu'elle ne soit tout à fait circulaire, et c'est le seul côté par lequel il semble possible de pénétrer au dedans. J'avais apporté une boussole, à dessein de prendre quelques relèvements, et je m'y préparais malgré un vent glacial qui nous gelait les pieds et les mains et nous coupait le visage, lorsque M. Bouguer me proposa de nous en retourner. Le conseil fut donné si à propos, que je ne pus résister à la force de la persuasion. Nous reprimes le chemin de la tente, et nous descendîmes en un quart d'heure ce que nous avions mis plus d'une heure à monter. L'après-midi et les jours suivants, nous mesurâmes une base de cent trente toises, et nous relevâmes divers points avec la boussole, pour faire un plan du volcan et des environs.

« Il fit le lendemain un brouillard qui dura tout le jour. L'horizon étant fort net le 19 au matin, j'aperçus et je fis remarquer à M. Bouguer un tourbillon de fumée qui s'élevait de la montagne de Cotopaxi, sur laquelle nous avions campé plusieurs fois en 1738. Notre guide et nos gens prétendirent que ce n'était qu'un nuage, et parvinrent même à me le persuader; cependant nous apprimes à Quito que cette montagne, qui avait jeté des flammes plus de deux siècles auparavant, s'était nouvellement enflammée le 15 au soir, et que la fonte d'une partie de ses neiges avait causé de grands ravages.

« Nous passâmes encore deux jours à Pichincha, et nous y fîmes une dernière tentative, avec un nouveau guide, pour tourner la montagne par l'ouest, et pour entrer dans son intérieur; mais le brouillard et un ravin impraticable ne nous permirent pas d'aborder même la petite bouche, qui fume encore, dit-on, et qui répand du moins une odeur de soufre. »

Les deux académiciens, étant revenus à Quito le 22, n'y entendirent parler que de l'éruption du Cotopaxi, et des suites funestes de l'inondation causée par la fonte subite des neiges. La Condamine fait observer ici que depuis son retour en France le même volcan s'est embrasé plusieurs autres fois avec des effets encore plus terribles; et quoique Juan et Ulloa aient traité cette matière, il raconte, sur la foi d'un témoin oculaire, divers faits d'une singularité surprenante, qui ne se trouvent pas dans leur relation historique.

En 1742, dit-il, on avait entendu très distinctement à Quito le bruit du volcan de Cotopaxi sans y faire une extrême attention. On ne peut se refuser à croire La Condamine sur son témoignage, auquel sa surdité donne un nouveau poids; cependant on n'y entendit point la grande explosion le soir du 30 novembre 1744. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce même bruit, qui ne fut pas sensible à Quito, c'est-à-dire à douze lieues au nord du volcan, fut entendu très distinctement, à la même heure et du même côté,

dans des lieux beaucoup plus éloignés, tels que la ville d'Ibarra, Pasto, Popayan, et même à la Plata, à plus de cent lieues mesurées en l'air. On assure aussi qu'il fut entendu vers le sud jusqu'à Guayaquil, et au delà de Piura, c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues, de vingt-cinq au degré. A la vérité, le vent, qui soufflait alors du nord-est, y aidait un peu.

Les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bonds dans la plaine avant de s'y repandre uniformément; ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, par dessus lesquelles le torrent passa sans les toucher. Le terrain, cavé en quelques endroits par la chute des eaux, s'est exhaussé en d'autres par le limon qu'elles ont deposé en se retirant. On peut juger quels changements la surface de la terre a dû éprouver par des événements de cette nature, dans un pays où presque toutes les montagnes sont ou ont été des volcans. Il n'est pas rare d'y voir des ravines se former à vue d'œil, et d'autres qui se s'ont creusé, en peu d'années, un lit profond dans un terrain qu'on se souvient d'avoir vu parfaitement uni. Il est possible, il est même vraisemblable que toute la superficie de la province de Quito, jusqu'à une assez grande profondeur, soit formée de nouvelles terres éboulées et de débris de volcans : c'est peut-être par cette raison que dans les plus profondes quebradas on ne trouve aucune coquille fossile.

En 1738, le sommet du Cotopaxi, par mesure géométrique, était de 500 toises au moins plus haut que le pied de la neige permanente. La flamme du volcan s'élevait autant au dessus de la cime de la montagne, que son sommet excédait la hauteur du pied de la neige. Cette mesure comparative a été confirmée par M. de Maënza, qui, étant alors à quatre lieues de distance, et spectateur tranquille du phénomène, put en juger avec plus de sang-froid que ceux dont la vie était exposée au danger de l'inondation. Quand on rabattrait un tiers, il resterait encore plus de trois cents toises ou dix-huit cents pieds pour la hauteur de la flamme. Cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avait, en 1738, sept à huit cents toises de diamètre. Cette vaste bouche du volcan s'est visiblement étendue par les éruptions postérieures de 1743 et 1744, sans parler de nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux dans les flancs de la montagne. Il paraît donc très probable à La Condamine qu'avant que cet immense foyer se soit si fort accru et multiplié, dans le temps, par exemple, de la première mine qui fit sauter un quart de la hauteur du Cotopaxi, la flamme, réunie en un seul jet, dut être dardée avec plus d'impétuosité, et par conséquent put s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle doit avoir été la force qui fut alors capable de lancer à plus de trois lieues de gros quartiers de rocher, témoins irrécusables d'un fait

qui semble passer les bornes de la vraisemblance, parce que nous connaissons peu la nature? L'académicien vit un de ces éclats de rocher plus gros qu'une chaumière d'Americain, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin, proche de Malahalo, et le jugea de douze ou quinze toises cubes, sans pouvoir douter qu'il ne fût sorti de ce gouffre, comme les autres, parce que les traînées de roches de même espèce forment en tout sens des rayons qui partent de ce centre commun.

Dans l'incendie de 1744, les cendres furent portées jusqu'à la mer, à plus de quatre-vingts lieues. Ce fait n'est plus étonnant, s'il est vrai, comme on l'a publié, que les cendres du mont Etna volent quelquefois jusqu'à Constantinople. Mais un fait plus nouveau, c'est que celles du Cotopaxi, dans la même occasion, couvrirent les terres au point de ne plus laisser voir la moindre trace de verdure dans les campagnes à douze et quinze lieues de distance du côté de Riobamba, ce qui dura un mois et plus en quelques endroits, et fit périr un nombre prodigieux de bestiaux. Quatre lieues à l'ouest de la bouche du volcan, la cendre avait trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette pluie de cendre avait été immédiatement précédée d'une pluie de terre fine d'odeur desagréable, et de couleur blanche, rouge et verte, qui elle-même avait été devancée par une autre de même gravier. Celle-ci fut accompagnée, en divers endroits, d'une nuée immense de gros hannetons blancs, de l'espèce qu'on nomme ravets dans nos îles : la terre en fut couverte en un instant, et ils disparurent tous avant le jour.

Nouvelle expedition sur le Pichincha.

Au mois d'août 1737, Bouguer, La Condamine et Ulloa firent une nouvelle expedition sur le Pichincha. Ils avaient eu la précaution de se munir d'une tente de campagne; mais ils n'en purent faire usage, parce qu'elle était d'un trop grand volume. Il fallut construire une cabane proportionnee au terrain, c'est-à-dire si petite qu'à peine etait-elle capable de les contenir. On n'en sera point surpris en apprenant qu'ils etaient au sommet d'un rocher pointu qui s'élève d'environ deux cents toises au dessus du terrain de la montagne où il ne croît plus que des bruyères. Ce sommet est partagé en diverses pointes, dont ils avaient choisi la plus haute. Toutes ses faces etaient couvertes de neige et de glace, et leur cabane s'en trouva bientôt elle-même toute chargée. « Les mules, dit Ulloa, peuvent à peine monter jusqu'au pied de cette formidable roche; mais de là jusqu'au sommet, les hommes sont forcés d'aller à pied, en montant, ou plutot gravissant pendant quatre heures entieres. Une agitation si violente, jointe à la trop grande subtilite de l'air, nous otait

les forces et la respiration. J'avais déjà franchi la moitié du chemin, quand, accablé de fatigue et perdant la respiration, je tombai sans connaissance. Cet accident m'obligea, lorsque je me trouvai un peu mieux, de descendre au pied de la roche, où nous avions laissé nos instruments et nos domestiques, et de remonter le jour suivant, ce à quoi je n'aurais pas mieux réussi, sans le secours de quelques Américains qui me soutenaient dans les endroits les plus difficiles. »

La vie étrange à laquelle nos savants furent réduits, pendant le temps qu'ils employèrent à mesurer la méridienne, mérite d'être racontée successivement dans les termes de Ulloa et de La Condamine. On peut observer la différence des caractères dans celle des relations, et l'on verra dans celle de La Condamine un fonds de gaîté qui ne s'altère jamais, et qui n'était pas le don le moins précieux qu'il eût reçu de la nature.

« Je n'offre, dit Ulloa, qu'un récit abrégé de ce que nous eûmes à souffrir sur le Pichincha, car, toutes les autres montagnes et roches étant presque également sujettes aux injures du froid et des vents, il sera aisé de juger du courage et de la constance dont il a fallu nous armer pour soutenir un travail qui nous exposait à des incommodités insupportables, et souvent au danger de périr. Toute la différence consistait dans le plus ou le moins d'éloignement des vivres, et dans le degré d'intempérie, qui devenait plus ou moins sensible, suivant la hauteur des lieux et la nature du temps. Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, non seulement à cause de la rigueur du froid et de la violence des vents, mais encore parce que nous étions le plus souvent enveloppés d'un nuage si épais, qu'il ne nous permettait pas de voir distinctement à la distance de sept ou huit pas. Quelquefois ces ténèbres cessaient, et le ciel devenait plus clair, lorsque les nuages, affaissés par leur propre poids, descendaient au col de la montagne, et l'environnaient souvent de fort près, quelquefois d'assez loin. Alors ils paraissaient comme une vaste mer, au milieu de laquelle notre rocher s'élevait comme une île. Nous entendions le bruit des orages qui crevaient sur la ville de Quito, ou sur les lieux voisins; nous voyions partir la foudre et les éclairs au dessous de nous; et pendant que les torrents de pluie inondaient tout le pays d'alentour, nous jouissions d'une paisible sérénité. Alors le vent ne se faisait presque point sentir; le ciel était clair, et le soleil, dont les rayons n'étaient plus interceptés, tempérait la froideur de l'air. Mais aussi nous éprouvions le contraire lorsque les nuages étaient élevés : leur épaisseur nous rendait la respiration difficile; la neige et la grêle tombaient à flocons; la violence des vents nous faisait appréhender à chaque moment de nous voir enlevés avec notre habitation et jetés dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt ensevelis sous

les glaces et les neiges qui, s'accumulant sur le toit, pouvaient crouler avec lui sur nos têtes. La force des vents était telle que la vitesse avec laquelle ils faisaient courir les nuées éblouissait les yeux. Le craquement des rochers qui se détachaient, et qui ébranlaient en tombant la pointe où nous étions, augmentait encore nos craintes. Il était d'autant plus effrayant, que jamais on n'entendait d'autre bruit dans ce désert; aussi n'y avait-il point de sommeil qui pût y résister pendant les nuits.

» Lorsque le temps était plus tranquille, et que les nuages, s'étant portés sur d'autres montagnes où nous avions des signaux posés, nous en dérobaient la vue, nous sortions de notre cabane pour nous échauffer un peu par l'exercice. Tantôt nous descendions un petit espace et nous le remontions aussitôt; tantôt notre amusement était de faire rouler de gros quartiers de roche du haut en bas, et nous éprouvions avec étonnement que nos forces réunies égalaient à peine celle du vent pour les remuer. Au reste, nous n'osions nous écarter beaucoup de la pointe de notre rocher, dans la crainte de n'y pouvoir revenir assez promptement lorsque les nuages commençaient à s'en emparer, comme il arrivait souvent et toujours fort vite.

» La porte de notre cabane était fermée de cuirs de bœuf, et nous avions grand soin de boucher les moindres trous, pour empêcher le vent d'y pénétrer; quoiqu'elle fût bien couverte de paille, il ne laissait pas de s'y introduire par le toit. Obligés de nous renfermer dans cette chaumière, où la lumière ne pénétrait pas bien, car les jours étaient si obscurs qu'ils se distinguaient à peine des nuits, nous tenions toujours quelques chandelles allumées, tant pour nous reconnaître les uns les autres, que pour pouvoir lire ou travailler dans un si petit espace. La chaleur des lumières et celle de nos haleines ne nous dispensait pas d'avoir chacun notre brasier pour tempérer la rigueur du froid. Cette précaution nous aurait suffi, si, lorsqu'il avait neigé le plus abondamment, nous n'eussions été obligés de sortir, munis de pelles, pour décharger notre toit de la neige qui s'y entassait. Ce n'est pas que nous n'eussions des valets et des Américains qui auraient pu nous rendre ce service; mais, n'étant pas aisé de les faire sortir de leur canonnière, espèce de petite tente, où le froid les retenait blottis pour se chauffer continuellement au feu qu'ils ne manquaient pas d'y entretenir, il fallait partager avec eux une corvée qui les contrariait.

» On peut juger quel devait être l'état de nos corps dans cette situation. Nos pieds étaient enflés et si sensibles, qu'ils ne pouvaient ni supporter la chaleur du feu, ni presque agir sans une vive douleur. Nos mains étaient chargées d'engelures, et nos lèvres si gercées, qu'elles saignaient du seul mouvement que nous leur faisions faire pour parler ou pour manger. Si l'en-

vie de rire nous prenait un peu, nous ne pouvions leur donner l'extension nécessaire à cet effet, sans qu'elles se fendissent encore plus, et qu'elles nous causassent un surcroît de douleur, qui durait un jour ou deux. Notre nourriture la plus ordinaire était un peu de riz, avec lequel nous faisions cuire un morceau de viande, ou de la volaille qui nous venait de Quito. Au lieu d'eau, nous nous servions de neige, ou d'un morceau de glace que nous jetions dans la marmite, car nous n'avions aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire, nous faisions fondre de la neige. Pendant que nous étions à manger, il fallait tenir l'assiette sur le charbon, sans quoi les aliments étaient gelés aussitôt. D'abord nous avions bu des liqueurs fortes, dans l'idée qu'elles pourraient un peu nous réchauffer; mais elles devenaient si faibles, qu'en les buvant nous ne leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau commune; et, craignant d'ailleurs que leur fréquent usage ne nuisît à notre santé, nous prîmes le parti d'en boire fort peu : elles furent employées à régaler nos Américains, pour les encourager au travail. Ils étaient cinq. Outre leur salaire journalier, qui était quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnaient ordinairement, nous leur abandonnions la plupart des vivres qui nous venaient de Quito. Mais cette augmentation de paye et de nourriture n'était pas capable de les retenir long-temps près de nous : lorsqu'ils avaient commencé à sentir la rigueur du climat, ils ne pensaient plus qu'à déserter.

Il nous arriva, dès les premiers jours, une aventure de cette espèce, qui aurait eu des suites fâcheuses, si nous n'eussions été avertis de leur évasion. Comme ils ne pouvaient être baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que la pointe de notre rocher, et qu'il n'y avait d'autre abri, pendant le jour, qu'une canonnière, ils descendaient, le soir, à quelque distance au dessous, dans une sorte de caverne où le froid était beaucoup moins vif, sans compter qu'ils avaient la liberté d'y faire grand feu. Avant de se retirer, ils fermaient en dehors la porte de notre cabane, qui était si basse, qu'on ne pouvait y passer qu'en se courbant. La neige qui tombait pendant la nuit ne manquant point de la boucher presque entièrement, ils venaient tous les matins nous délivrer de cette espèce de prison : car nos nègres ordinaires, qui passaient la nuit dans la canonnière, étaient alors si transis de froid, qu'ils se seraient plutôt laissé tuer que d'en sortir. Les cinq Américains venaient donc régulièrement déboucher notre porte à neuf ou dix heures du matin; mais le quatrième ou le cinquième jour de notre arrivée, il était midi, qu'ils n'avaient point encore paru. Notre inquiétude commençait à devenir fort vive, lorsqu'un des cinq, plus fidèle que les autres, vint nous informer de la fuite de ses compagnons, et nous entr'ouvrir assez la porte pour nous donner le pouvoir de la rendre entièrement libre. Nous le dépêchâmes au corregidor de

Quito, qui nous envoya sur-le-champ d'autres Américains, après leur avoir ordonné, sous de rigoureuses peines, de nous servir plus fidèlement. Mais cette menace ne fut pas capable de les retenir, ils désertèrent bientôt comme les premiers. Le corrégidor ne vit pas d'autre moyen, pour arrêter ceux qui leur succédèrent, que d'envoyer avec eux un alcade, et de les faire relever de quatre en quatre jours.

» Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur notre roche, c'est-à-dire jusqu'au 6 de septembre, sans avoir pu finir les observations des angles, parce qu'au moment où nous commencions à jouir d'un peu de clarté sur la hauteur où nous étions, les autres, sur le sommet desquelles étaient les signaux qui formaient les triangles pour la mesure géométrique de notre méridien, étaient enveloppées de nuages et de neiges; et lorsqu'il devenait possible de les distinguer, le sommet où nous étions campés se trouvait plongé dans les brouillards. Enfin nous nous vîmes obligés de placer à l'avenir les signaux dans un lieu plus bas, où la température devait être aussi moins rigoureuse. Nous commençâmes par transporter celui du Pichincha sur une croupe inférieure de la même montagne, et nous terminâmes au commencement de décembre 1737 l'observation qui le regardait particulièrement.

» Dans toutes les autres stations, notre compagnie logea sous une tente de campagne, qui, malgré sa petitesse, était un peu plus commode que la première cabane, excepté qu'il fallait encore plus de précautions pour en ôter la neige, dont le poids l'aurait bientôt déchirée. Nous la faisions d'abord dresser à l'abri quand c'était possible; mais ensuite il fut décidé que nos tentes mêmes serviraient de signaux pour éviter les inconvénients auxquels ceux de bois étaient sujets. Les vents soufflaient avec tant de violence, que souvent la nôtre était abattue. Nous nous applaudîmes, dans le désert d'Assouay, d'en avoir fait apporter de réserve. Trois des nôtres furent successivement renversées, et les chevrons ayant été brisés, comme les piquets, nous n'eûmes pas d'autre ressource que de quitter ce poste, et de nous retirer à l'abri d'une ravine. Les deux compagnies, se trouvant alors dans le même désert, eurent également à souffrir; elles furent abandonnées toutes deux par leurs Américains, qui ne purent résister au froid ni au travail, et par conséquent obligées de faire elles-mêmes les corvées jusqu'à l'arrivée d'un autre secours.

» Notre vie sur les sommets glacés de Pambamarca et de Pichincha fut comme le noviciat de celle que nous menâmes depuis le commencement d'août 1737 jusqu'à la fin de juillet 1739. Pendant ces deux ans, nous habitâmes sur trente-cinq sommets différents, sans autre soulagement que celui que nous apportait peu à peu l'habitude, car nos corps s'endurcirent enfin, ou se familiarisèrent avec ces climats comme avec la grossièreté des aliments. Nous

nous fîmes aussi à cette profonde solitude, aussi bien qu'à la diversité de température que nous éprouvions en passant d'une montagne à l'autre. Autant le froid était vif sur les hauteurs, autant la chaleur nous semblait excessive dans les vallons qu'il fallait traverser. Enfin l'habitude nous rendit insensibles au péril où nous nous exposions en grimpant dans des lieux fort escarpés. Cependant il y eut des occasions où nous aurions perdu toute patience et renoncé à l'entreprise si l'honneur n'avait soutenu notre courage. »

Voici maintenant la relation de La Condamine.

« Nous partîmes de Quito le 14 août 1737, pour travailler sérieusement à la mesure des triangles de la méridienne. Nous montâmes d'abord sur le Pichincha, M. Bouguer et moi, et nous allâmes nous établir près du signal que j'y avais placé depuis près d'un an, 971 toises au dessus de Quito. Le sol de cette ville est déjà élevé sur le niveau de la mer de 1,460 toises, c'est-à-dire plus que le Canigou et le pic du Midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. La hauteur absolue de notre poste était donc de 2,430 toises, ou d'une bonne lieue, c'est-à-dire, pour donner une idée sensible de cette prodigieuse élévation, que, si la pente du terrain était distribuée en marches d'un demi-pied chacune, il y aurait 29,160 marches à monter depuis la mer jusqu'au sommet du Pichincha. Don Antoine d'Ulloa, en montant avec nous, tomba en faiblesse, et fut obligé de se faire porter dans une grotte voisine, où il passa la nuit.

« Notre habitation était une hutte, dont le faîte, soutenu par deux fourchons, avait un peu plus de six pieds de hauteur. Quelques perches inclinées à droite et à gauche, et dont une des extrémités portait à terre, tandis que l'autre était appuyée sur le comble, composaient la charpente du toit, et servaient en même temps de murailles. Le tout était couvert d'une espèce de jonc délié, qui croît sur la plupart des montagnes du pays. Tel fut notre premier observatoire et notre première habitation sur le Pichincha. Comme je prévoyais les difficultés de la construction, toute simple qu'elle devait être, je m'y étais pris de longue main; mais je ne m'attendais pas que, cinq mois après avoir payé les matériaux et la main-d'œuvre, je ne trouverais encore rien de commencé, et que je me verrais obligé de contraindre judiciairement les gens avec qui j'avais fait le marché. Notre baraque occupait toute la largeur de l'espace qu'on avait pu lui ménager en aplanissant une crête sablonneuse qui se terminait à mon signal. Le terrain était si escarpé de part et d'autre, qu'à peine avait-on pu conserver un étroit sentier d'un seul côté pour passer derrière notre case. Sans entrer dans le détail des incommodités que nous éprouvâmes dans ce poste, je me contenterai de faire les remarques suivantes. Notre toit, presque toutes les nuits, était enseveli sous les neiges. Nous y

ressentîmes un froid extrême; nous le jugions même plus grand par ses effets, qu'il ne nous était indiqué par un thermomètre de M. de Réaumur, que j'avais apporté, et que je ne manquais pas de consulter tous les jours, matin et soir. Je ne le vis jamais, au lever du soleil, descendre tout à fait jusqu'à cinq degrés au dessous du terme de la glace : il est vrai qu'il était à l'abri de la neige et du vent, et adossé à notre cabane : que celle-ci était continuellement échauffée par la présence de quatre, quelquefois cinq ou six personnes, et que nous avions des brasiers allumés. Rarement cette partie du sommet du Pichincha, plus orientale que la bouche du volcan, est tout à fait dépouillée de neige. Aussi sa hauteur est-elle à peu près celle où la neige ne fond jamais dans les autres montagnes plus élevées, ce qui rend leurs sommets inaccessibles. Personne, que je sache, n'avait vu avant nous le mercure, dans le baromètre, au dessous de seize pouces, c'est-à-dire douze pouces plus bas qu'au niveau de la mer; en sorte que l'air que nous respirions était dilaté près de moitié plus que n'est celui de France quand le baromètre y monte à vingt-neuf pouces. Cependant je ne ressentis, en mon particulier, aucune difficulté de respiration. Quant aux affections scorbutiques dont M. Bouguer fait mention, et qui désignent apparemment la disposition prochaine à saigner des gencives, dont je fus alors incommodé, je ne crois pas devoir l'attribuer au froid du Pichincha, n'ayant rien éprouvé de pareil en d'autres postes aussi élevés, et le même accident m'ayant repris cinq ans après au Cotchesqui, dont le climat est tempéré.

« J'avais porté une pendule, et fait faire les piliers qui soutenaient la case, surtout celui du fond, assez solides pour y suspendre cette horloge. Nous parvînmes à la régler, et par ce moyen à faire l'expérience du pendule simple à la plus grande hauteur où jamais elle eût été faite. Nous passâmes en ce lieu trois semaines, sans pouvoir achever d'y prendre nos angles, parce qu'un signal qu'on avait voulu porter trop loin du côté du sud ne put être aperçu, et qu'il arriva quelques accidents à d'autres.

« La montagne de Pichincha, comme la plupart de celles dont l'accès est fort difficile, passe dans le pays pour être riche en mines d'or; et de plus, suivant une tradition fort accréditée, les Américains sujets d'Atahualpa, roi de Quito, au temps de la conquête, y enfouirent une grande partie des trésors qu'ils apportaient de toutes parts pour la rançon de leur maître, lorsqu'ils apprirent sa fin tragique. Pendant que nous étions campés dans ce lieu, deux habitants de Quito, de la connaissance de don Antoine d'Ulloa, qui partageait notre travail, eurent la curiosité, peut-être au nom de toute la ville, de savoir ce que nous faisions si long-temps dans la moyenne région de l'air. Leurs mules les conduisirent au pied du rocher où nous avions élu

notre domicile; mais il leur restait à franchir deux cents toises de hauteur perpendiculaire, que l'on ne pouvait monter qu'en s'aidant des pieds et des mains, et même, en quelques endroits, qu'avec danger. Une partie du chemin était un sable mouvant qui s'éboulait sous les pieds, et où l'on reculait souvent au lieu d'avancer. Heureusement pour eux, il ne faisait ni pluie ni brouillard. Cependant nous les vîmes plusieurs fois abandonner la partie. Enfin, à l'envi l'un de l'autre, aidés par nos Péruviens, ils firent de nouveaux efforts et parvinrent à notre poste, après avoir mis plus de deux heures à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement; nous leur fîmes part de toutes nos richesses. Ils nous trouvèrent mieux pourvus de neige que d'eau. On fit grand feu pour les faire boire à la glace. Ils passèrent avec nous une partie de la journée, et reprirent au soir le chemin de Quito, où nous avons depuis conservé la réputation d'hommes fort extraordinaires.

» Tandis que nous observions à Pichincha, M. Godin et don Juan étaient à huit lieues de nous sur une montagne moins haute nommée *Pambamarca*. Nous pouvions nous voir distinctement avec de longues lunettes et même avec celles de nos quarts de cercle; mais il fallait deux jours au moins à un exprès pour porter une lettre d'un poste à l'autre. M. Godin essaya vainement de faire, au Pambamarca, l'expérience du son; il ne put entendre le bruit d'un canon de neuf livres de balles qu'il avait fait placer sur une petite montagne voisine de Quito, dont il était éloigné de dix-neuf mille toises.

» La santé de M. Bouguer était altérée; il avait besoin de repos. Nous descendîmes le 6 septembre à Quito, où M. Godin se rendit aussi. Nous y observâmes tous ensemble l'éclipse du 8 du même mois. Avant de retourner à notre première tâche du Pichincha, j'allai faire une course à quelques lieues au sud-est de Quito, pour chercher un endroit propre à placer un signal qui devait être aperçu de fort loin. Je réussis à le rendre visible en le faisant blanchir de chaux. Le lieu se nomme *Changailli*, et ce signal est le seul, hors ceux qui ont terminé nos bases, qui ait été placé en rase campagne.

» Le 12 septembre, comme je venais de reconnaître le terrain sur le volcan nommé *Sinchoulagoa*, je fus surpris, en pleine campagne, d'un épouvantable orage, mêlé de tonnerre et d'éclairs, et accompagné d'une grêle la plus grosse que j'aie vue de ma vie. On juge bien que je n'eus pas la commodité d'en mesurer le diamètre; je n'étais occupé qu'à trouver le moyen de garantir ma tête; un grand chapeau à l'espagnol n'eût pas suffi, sans un mouchoir que je mis dessous pour amortir l'impression des coups que je recevais. Les grains, dont plusieurs approchaient de la grosseur d'une noix, me causaient de la douleur à travers des gants fort épais. J'avais le vent en face, et la vitesse de ma mule augmentait la force du choc. Je fus obligé plu-

sieurs fois de tourner bride. L'instinct de cet animal le portait à présenter le dos au vent et à suivre sa direction, comme un vaisseau fuit vent arrière en cédant à l'orage.

Nous remontâmes quelques jours après sur le Pichincha, M. Bouguer et moi, non à notre premier poste, mais à un autre beaucoup moins élevé, d'où l'on voyait Quito, que nous liâmes à nos triangles. Le mauvais temps y rendit inutile notre troisième tentative pour observer l'équinoxe par la méthode de M. Bouguer. Rebutés des incommodités de notre ancien signal du Pichincha, nous en plaçâmes un autre dans un endroit plus commode, 210 toises plus bas que le premier. Ce fut là que nous reçûmes, le 13 septembre, la première nouvelle des ordres du roi par lesquels nous étions dispensés de la mesure de l'équateur, qui jusque alors avait fait partie de notre projet, ainsi que celle du méridien.

» Le changement du signal du Pichincha nous obligeait à reprendre de nouveaux angles. Les difficultés que nous rencontrâmes à placer sur la montagne de Cotacatché, vers le nord, un signal qui devint inutile, durèrent presque tout le mois d'octobre. Il en naquit d'autres que le cours du temps multiplia. On ne peut les concevoir sans connaître la nature du pays de Quito. Le terrain peuplé et cultivé dans son étendue est un vallon situé entre deux chaînes parallèles de hautes montagnes qui font partie de la Cordilière. Leurs cimes se perdent dans les nues, et presque toutes sont couvertes de masses énormes d'une neige aussi ancienne que le monde. De plusieurs de ces sommets, en partie écroulés, on voit sortir encore des tourbillons de fumée et de flamme du sein même de la neige. Tels sont les sommets tronqués du Cotopaxi, du Tongouragua, et du Sangaï. La plupart des autres ont été des volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions que depuis la découverte de l'Amérique; mais les pierres ponces, les matières calcinées qui les parsèment, et les traces visibles de la flamme, sont des témoignages authentiques de leur embrasement. Quant à leur prodigieuse élévation, ce n'est pas sans raison qu'un auteur espagnol avance que les montagnes d'Amérique sont, à l'égard de celles de l'Europe, ce que sont les clochers de nos villes comparés aux maisons ordinaires.

» La hauteur moyenne du vallon où sont situées les villes de Quito, Cuença, Riobamba, Latacunga, la ville d'Ibarra, et quantité de bourgades et de villages, est de 1,500 à 1,600 toises au dessus de la mer, c'est-à-dire qu'elle excède celle des plus hautes montagnes des Pyrénées, et ce sol sert de base à des montagnes une fois aussi élevées. Le Cayamburo, situé sous l'équateur même, l'Antisana, qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le sud, ont plus de 3,000 toises à compter du niveau de la mer, et le Chimborazo, haut

de 3,220 toises, surpasse de plus d'un tiers le pic de Tenériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère. La seule partie du Chimborazo toujours couverte de neige a 800 toises de hauteur perpendiculaire. Le Pichincha et le Coraçon, sur le sommet desquels nous avons porté des baromètres, n'ont que 2,430 et 2,470 de hauteur absolue, et c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici les plus hauts sommets inaccessibles. Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond plus, même dans la zone torride, on ne voit guère, en descendant jusqu'à 100 ou 150 toises, que des rochers nus ou des sables arides. Plus bas, on commence à voir quelque mousse qui tapisse les rochers, diverses espèces de bruyères, qui, bien que vertes et mouillées, font un feu clair, et nous ont été souvent d'un grand secours; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plantes radiées et etoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if, et quelques autres plantes. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagère, mais elle s'y conserve quelquefois des semaines et des mois entiers. Plus bas encore, et dans une autre zone, d'environ 300 toises de hauteur, le terrain est communément couvert d'une sorte de gramen délié, qui s'élève jusqu'à un pied et demi ou deux pieds, et qui se nomme outchouc *(uchuc)* en langue péruvienne. Cette espece de foin ou de paille, comme on la nomme dans le pays, est le caractère propre qui distingue les montagnes que les Espagnols nomment *paramos*. Enfin descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ 2,000 toises au dessus du niveau de la mer, j'ai vu neiger quelquefois, et d'autres fois pleuvoir. On sent bien que la diverse nature du sol, sa différente exposition, les vents, la saison, et plusieurs circonstances physiques, doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'assigner à ces différents étages.

» Si l'on continue de descendre après le terme qu'on vient d'indiquer, il se trouve des arbustes, et plus bas on ne rencontre plus que des bois dans les terrains non defrichés, tels que les deux côtes extérieurs de la double chaîne de montagnes entre lesquelles serpente le vallon qui fait la partie habitee et cultivée de la province de Quito. Au dehors, de part et d'autre de la Cordillère, tout est couvert de vastes forêts, qui s'etendent vers l'ouest jusqu'à la mer du Sud, à quarante lieues de distance, et vers l'est, dans tout l'intérieur du continent de sept à huit cents lieues, le long de la rivière des Amazones, jusqu'à la Guiane et au Brésil.

» La hauteur du sol de Quito est celle où la temperature de l'air est la plus agreable. Le thermomètre y marque communément 14 à 15 degrés au dessus du terme de la glace, comme à Paris dans les beaux jours du printemps, et ne varie que fort peu. En montant ou descendant, on est sûr de [illegible]

cendre ou monter le thermomètre, et d'observer successivement la température de tous les divers climats, depuis 5 degrés au dessous de la congélation, ou plus, jusqu'à 28 ou 29 au dessus. Quant au baromètre, sa hauteur moyenne à Quito est de vingt pouces une ligne, et ses plus grandes variations ne vont point à une ligne et demie : elles sont ordinairement d'une ligne un quart par jour, et se font assez régulièrement à des heures réglées.

Les deux chaînes de montagnes qui bordent le vallon de Quito s'étendent à peu près du nord au sud : cette situation était favorable pour la mesure de la méridienne; elle offrait alternativement, sur l'une et l'autre chaîne, des points d'appui pour terminer les triangles. La plus grande difficulté consistait à choisir les lieux commodes pour y placer des signaux. Des pointes les plus élevées, les unes étaient ensevelies sous la neige, les autres souvent plongées dans des nuages qui en dérobaient la vue. Plus bas, les signaux, vus de loin, se projetaient sur le terrain, et devenaient très difficiles à reconnaître. D'ailleurs, non seulement il n'y avait point de chemin tracé qui conduisît d'un signal à l'autre, mais il fallait souvent traverser, par de longs détours, des ravines formées par les torrents de pluie et de neige fondue, creusées quelquefois de 60 ou 80 toises de profondeur. On conçoit les difficultés et la lenteur de la marche, quand il fallait transporter d'une station à l'autre des quarts de cercle de deux ou trois pieds de rayon, avec tout ce qui était nécessaire pour s'établir dans des lieux d'un accès difficile, et quelquefois y séjourner des mois entiers. Souvent les guides américains prenaient la fuite en chemin, ou sur le sommet de la montagne où l'on était campé, et plusieurs jours se passaient avant qu'ils pussent être remplacés. L'autorité des gouverneurs espagnols, celle des curés et des caciques, enfin un salaire double, triple, quadruple, ne suffisaient pas pour faire trouver des guides, des muletiers et des porte-faix, ni même pour retenir ceux qui s'étaient offerts volontairement.

« Un des obstacles les plus rebutants était la chute fréquente et l'enlèvement des signaux qui terminaient les triangles. En France, les clochers, les tours, les châteaux, les arbres isolés et placés dans un lieu remarquable, offrent aux observateurs une infinité de points dont ils ont le choix ; mais dans un pays si différent de l'Europe, et sans aucun point précis, on était obligé de créer en quelque sorte des objets distincts pour former les triangles. D'abord on posa des pyramides de trois ou quatre longues tiges d'une espèce d'aloès, dont le bois était fort léger, et cependant d'une assez grande résistance. On faisait garnir de paille ou de nattes la partie supérieure de ces pyramides, quelquefois d'une toile de coton fort claire, qui se fabrique dans le pays, et d'autres fois d'une couche de chaux ; au dessous de cette espèce de pavillon on laissait assez d'espace pour placer et manier un quart de cercle : mais après

plusieurs jours, et quelquefois plusieurs semaines de pluie et de brouillard, lorsque l'horizon s'éclaircissait, et que les sommets des montagnes, se montrant à découvert, semblaient inviter à prendre les angles, souvent à l'instant même où l'on était près de recueillir le fruit d'une longue attente, on avait le déplaisir de voir disparaître les signaux, tantôt enlevés par les ouragans, et plus souvent volés : des pâtres indiens s'emparaient furtivement des perches, des cordes, des piquets, dont le transport avait coûté beaucoup de temps et de peine. Il se passait quelquefois huit ou quinze jours avant que le dommage pût être réparé; ensuite il fallait attendre des semaines entières, dans la neige et dans les frimas, un autre moment favorable pour les opérations. Le seul signal de Pambamarca fut réparé jusqu'à sept fois.

» Vers le commencement de cette année 1738, M. Godin imagina le premier un expédient simple et commode pour rendre tout à la fois les signaux faciles à construire, et très aisés à distinguer dans l'éloignement : ce fut de prendre pour signaux les tentes mêmes, ou d'autres pareilles à celles sous lesquelles nous campions. Chaque académicien avait une grande tente, et les mathématiciens espagnols avaient aussi les leurs; on avait d'ailleurs trois canonnières. MM. Verguin et des Odonnais précédaient, et faisaient placer celles-ci alternativement sur les deux chaînes de la Cordilière, aux points désignés, conformément au projet des triangles; ils laissaient un Américain pour les garder.

» On était dans la saison des pluies; ce temps avait été employé, l'année précédente, à reconnaître le terrain de la méridienne, et, suivant le conseil des gens mêmes du pays, on ne pouvait penser alors à monter sur les montagnes; mais on avait appris par l'expérience que, dans la province de Quito, les beaux jours étaient seulement plus rares pendant la saison qu'on y nomme l'hiver, depuis novembre jusqu'en mai, et que, dans le reste de l'année, qu'on appelle l'été, il ne laissait pas de pleuvoir quelquefois plusieurs jours de suite. Lorsqu'on s'en fut aperçu, toutes les saisons furent égales, et la diversité des temps n'interrompit plus le cours des opérations. »

On avait été retenu tout le mois de janvier et la moitié de février aux premiers signaux des environs de la base, et a ceux de Pambamarca, de Tanlagoa et de Changailli. Le Cotopaxi et le Coraçon devinrent ensuite le champ des opérations : mêmes embarras et mêmes souffrances. Le 9 août, Bouguer et La Condamine, toujours accompagnés d'Ulloa, achevèrent de prendre leurs angles au Coraçon, après avoir passé vingt-huit jours sur cette montagne. Dans le reste du mois, ils finirent ceux de Papaourcon, du Pouca-Ouaicou et du Milin. Le 16, les deux académiciens français, étant partis seuls de la ferme d'Intiou, après avoir fait prendre le devant à tout leur bagage, jugèrent que le porteur de la tente sous laquelle ils devaient camper ne pouvait arriver

avant la nuit au signal; ils cherchèrent vainement une grotte. La nuit les surprit en plein champ, au pied de la montagne, et dans une lande très froide, où la nécessité les contraignit d'attendre le jour; leurs selles leur servirent de chevet, le manteau de Bouguer de matelas et de couverture; une cape de taffetas usé, dont La Condamine s'était heureusement pourvu, devint un pavillon soutenu sur leurs couteaux de chasse, et leur fournit un abri contre le verglas qui tomba toute la nuit. Au jour, ils se trouvèrent enveloppés d'un brouillard si épais, qu'ils se perdirent en cherchant leurs mules; Bouguer ne put même rejoindre la sienne. A peine, à dix heures et demie, le temps était-il assez clair pour voir à se conduire. Dans la station du Contour-Palti, sur le Chimborazo, ils eurent à redouter les éboulements des grosses masses de neige, incorporées et durcies avec le sable, qu'ils avaient prises d'abord pour des bancs de rochers; elles se détachaient du sommet de la montagne, et se précipitaient dans ces profondes crevasses, entre lesquelles leur tente était placée; ils étaient souvent réveillés par ce bruit, que les échos redoublaient, et qui semblait encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils passèrent quarante jours, La Condamine, logé dans la tente même qui servait de signal, avait, pendant la nuit, le terrible spectacle du volcan de Sangaï : tout un côté de la montagne paraissait en feu, comme la bouche même du volcan; il en découlait un torrent de soufre et de bitume enflammé, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige dont le foyer ardent du sommet est sans cesse couronné; le torrent porte ses flots dans la rivière d'Upano, où il fait mourir le poisson à une grande distance. Le bruit du volcan se fait entendre fréquemment à Guayaquil, qui en est éloigné de plus de quarante lieues en droite ligne.

Sur une des pointes de l'Assouay, qu'on nomme *Sinaçahouan*, et qui n'est inférieure au Pichincha que de quatre-vingt-dix toises, le temps se trouva clair et serein le 27 avril, à l'arrivée de La Condamine; il y découvrait un très bel horizon, précisément entre deux chaînes de la Cordilière qui fuyaient à perte de vue au nord et au sud. Le Cotopaxi s'y faisait distinguer à cinquante lieues de distance; les montagnes intermédiaires, et surtout les vallons voisins, s'offraient à vol d'oiseau comme sur une carte topographique. Insensiblement la plaine se couvrit d'une vapeur légère; on n'aperçut plus les objets qu'à travers un voile transparent qui ne laissait paraître distinctement que les plus hauts sommets des montagnes. Bientôt La Condamine, seul alors, fut enveloppé de nuages, et ses instruments lui devinrent inutiles : il passa tout le jour et la nuit suivante sous une tente sans murs. Le 28, Bouguer l'ayant rejoint avec Ulloa, la tente fut placée quelques toises plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très froid qui souffle toujours sur ce pic. Précau-

tion inutile : la nuit du 29 au 30, vers les deux heures du matin, il s'éleva un orage mêlé de neige, de grêle et de tonnerre ; les trois associés furent réveillés par un bruit affreux ; la plupart des piquets étaient arrachés ; les quartiers de roches qui avaient servi à les assurer roulaient les uns sur les autres ; les murailles de la tente, déchirées et roides de verglas, ainsi que les attaches rompues et agitées d'un vent furieux, battaient contre les mâts et la traverse, et menaçaient les trois mathématiciens de les couvrir de leurs débris. Ils se levèrent avec précipitation. Nul secours de la part de leur cortége d'Indiens, qui était demeuré dans une grotte assez éloignée. Enfin, à la lueur des éclairs, ils réussirent à prévenir le mal le plus pressant, qui était la chute de la tente, où le vent et la neige pénétraient de toutes parts. Le lendemain, ils en firent dresser une autre plus bas et plus à l'abri ; mais les nuits suivantes n'en furent pas plus tranquilles : trois tentes, montées successivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer, sur un terrain de sable et de roche, eurent toutes le même sort. Les Indiens, las de racler et de secouer la neige dont elles se couvraient continuellement, prirent tous la fuite les uns après les autres. Les chevaux et les mules, qu'on laissait aller, suivant l'usage du pays, pour chercher leur pâture, se retirèrent par instinct dans le fond des ravines. Un cheval fut trouvé noyé dans un torrent où le vent l'avait sans doute précipité. Godin et Juan, qui observaient d'un autre côté, sur la même montagne, ne souffrirent guère moins, quoique campés dans un lieu plus bas. Cependant on acheva, le 7 mai, de prendre tous les angles dans cette pénible station, et l'on se rendit le même jour à Cagnar, gros bourg peuplé d'Espagnols, à cinq lieues au sud de l'Assouay. En voyant de loin les nuages, les tonnerres et les éclairs qui avaient duré plusieurs jours, et la neige qui était tombée sans relâche sur la cime de la montagne, les habitants du canton avaient jugé que tous les mathématiciens y avaient péri : ce n'était pas la première fois qu'on en avait fait courir le bruit, et, dans cette occasion, on fit pour eux des prières publiques à Cagnar.

Fleuve des Amazones. Topinambous. Amazones.

Les académiciens, ayant ainsi glorieusement terminé leurs immortels travaux, firent élever dans une plaine voisine de Quito deux pyramides destinées à fixer les deux termes de la base fondamentale des opérations qu'ils avaient faites au Pérou, et se séparèrent ensuite pour revenir en Europe chacun par une voie différente, afin de multiplier les observations. La Condamine prit sa route par la rivière des Amazones, et la relation qu'il a laissée de ce voyage périlleux a jeté un grand jour sur le cours de cette rivière et les pays qu'elle baigne.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettant pas de suivre le philosophe voyageur dans cette longue course de près d'une année, nous nous bornerons à donner quelques détails sur cette célèbre rivière des Amazones. Ce fleuve, que les habitants de l'Amérique méridionale appellent le Maragnon, est le plus grand de tous les fleuves du monde : il a plus de mille lieues de cours : on lui donne cinquante lieues de largeur à son embouchure : sa profondeur est de plus de cent brasses, et la marée s'y fait sentir à une distance de 250 lieues de la mer. Il avait été reconnu, dès l'an 1500, par Vincent Pinson ; et dans le second voyage de Pizarre au Pérou, quarante ans après, Orellana, un de ses officiers, qui montait un brigantin chargé de chercher des vivres sur la côte, osa s'abandonner, l'espace de cinq cents lieues, au cours de l'Amazone, et lui donna même son nom, puisque plusieurs auteurs l'ont appelé depuis l'*Orellana* : il en sortit par le cap Nord. Depuis Orellana, qui périt dans un second voyage, on fit plusieurs tentatives pour rentrer dans l'Amazone par une des rivières qui s'y jettent, et en connaître la navigation, que la quantité d'îles, la rapidité des courants, les fréquents détours du fleuve, et les rochers qui le resserrent en plusieurs endroits, rendent difficile et dangereuse. Les Portugais, rivaux des Espagnols dans les entreprises de ce genre, et dont les possessions dans le Brésil sont limitrophes de l'embouchure de l'Amazone dans l'Océan Atlantique, la remontèrent, en 1637, sous la conduite de Texeira et dans une flottille de canots, depuis Para, forteresse portugaise, jusqu'au lieu où elle commence à être navigable. La relation de ce voyage nous a été transmise par le P. d'Acugna, jésuite espagnol, qui accompagna les Portugais à leur retour, qu'ils effectuèrent par la même route, c'est-à-dire en descendant la partie de l'Amazone qu'ils avaient remontée. Cette relation fut traduite, dans le siècle dernier, par le romancier Gomberville, auteur de *Polexandre*, car alors nos littérateurs français cultivaient la langue espagnole, comme on étudie aujourd'hui l'italien et l'anglais. Nous croyons devoir rapporter quelques endroits de cette relation qui paraîtront un peu romanesques, mais dont le fond n'est pas moins vrai. « L'Amazone, dit-il, traverse plus de royaumes que le Gange, l'Euphrate et le Nil. Elle nourrit infiniment plus de peuples, et porte ses eaux douces bien plus loin dans la mer ; elle reçoit beaucoup plus de rivières. Si les bords du Gange sont couverts d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur ; et ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les mines d'or et d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. Enfin les pays qu'elle traverse sont un paradis terrestre, et si leurs habitants aidaient un peu la nature, tous les bords d'un si grand fleuve seraient de vastes jardins remplis sans cesse de fleurs et de fruits. Les débordements de ses eaux fertili-

sent pour plus d'une année toutes les terres qu'elle arrose : elles n'ont pas besoin d'autre amélioration. D'ailleurs toutes les richesses de la nature se trouvent dans les régions voisines : une prodigieuse abondance de poissons dans les rivières, mille animaux différents sur les montagnes, un nombre infini de toutes sortes d'oiseaux, les arbres toujours chargés de fruits, les champs couverts de moissons, et les entrailles de la terre pleines de mines et de métaux précieux. »

Le P. d'Acugna nous donne le nom de plus de cent cinquante nations qui habitent sur les bords de l'Amazone, dans une étendue de mille huit cents lieues en longueur, et dans une circonférence de quatre mille, en y comprenant les rivières qui se perdent dans ce fleuve. Tous ces peuples-là sont idolâtres et ont à peu près les mêmes mœurs, c'est-à-dire celles des sauvages. La nation des Topinambous mérite qu'on en fasse une mention particulière, par les efforts qu'elle a faits pour défendre son indépendance contre la tyrannie des Européens.

Vingt lieues au dessous de la rivière de Cayary, qui vient du sud se joindre à l'Amazone, est une île de soixante lieues de large, qui doit en avoir plus de deux cents de circuit : on la nomme île des Topinambous. Après la conquête du Brésil, ces peuples, habitant la province de Fernambouc, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, s'exilèrent volontairement de leur patrie. Ils abandonnèrent environ quatre-vingt-quatre gros bourgs où ils étaient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordilières : ils traversèrent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite, la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, et s'arrêta dans un établissement espagnol voisin des sources de Cayary. Mais après quelque séjour, il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un Topinambou pour avoir tué une vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres, que, s'étant jetés dans leurs canots, ils descendirent la rivière jusqu'à l'île qu'ils occupent aujourd'hui.

Ils parlent la langue générale du Brésil, qui s'étend dans toutes les provinces de cette contrée, jusqu'à celle de Para. Ils racontèrent au P. d'Acugna que leurs ancêtres, n'ayant pu trouver en sortant du Brésil de quoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cents lieues, de se séparer plusieurs fois, et que ces différents corps peuplèrent diverses parties des montagnes du Pérou. Ceux qui étaient descendus jusqu'à la rivière des Amazones eurent à combattre les insulaires dont ils prirent la place, et ils les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forcèrent les autres d'aller chercher une retraite dans des terres éloignées.

Les Topinambours de l'Amazone sont une nation si distinguée, que le P. d'Acugna ne fait pas difficulté de la comparer aux premiers peuples de l'Europe, et quoiqu'on s'aperçoive qu'ils commencent à dégénérer de leurs pères, par les alliances qu'ils contractent avec les Américains du pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur et par leur adresse à se servir de l'arc et des flèches; ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart savaient la langue du Brésil, n'avaient pas besoin d'interprètes pour converser avec eux, ils en tirèrent des informations fort curieuses; entre autres choses, les Topinambours confirmèrent aux Portugais qu'il existait de vraies Amazones, dont le fleuve a tiré son ancien nom.

« Je ne m'arrête point, dit d'Acugna, aux perquisitions sérieuses que la cour souveraine de Quito en a faites. Plusieurs natifs des lieux mêmes ont attesté qu'une des provinces voisines du fleuve était peuplée de femmes belliqueuses, qui vivent et se gouvernent seules, sans hommes; qu'un certain temps de l'année elles en reçoivent pour devenir enceintes, et que le reste du temps elles vivent dans leurs bourgs, où elles ne songent qu'à cultiver la terre, et à se procurer, par le travail de leurs bras, tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres informations qui ont été prises dans le nouveau royaume de Grenade, au siége royal de Pasto, où l'on reçut le témoignage de quelques Américains, particulièrement celui d'une Américaine, qui avait été dans le pays de ces vaillantes femmes, et qui ne dit rien que de conforme à tout ce qu'on savait déjà par les relations précédentes. Mais je ne puis taire ce que j'ai entendu de mes oreilles, et que je voulus vérifier aussitôt que je me fus embarqué sur le fleuve. On me dit, dans toutes les habitations où je passai, qu'il y avait dans le pays des femmes telles que je les dépeignais, et chacun en particulier m'en donnait des marques si constantes et si uniformes, que, si la chose n'est point, il faut que le plus grand des mensonges passe dans tout le nouveau monde pour la plus constante de toutes les vérités historiques. Cependant nous eûmes, dans le dernier village, qui est la frontière entre elles et les Topinambours, de plus grandes lumières sur la province que ces femmes habitent, sur les chemins qui y conduisent, sur les Américains qui communiquent avec elles et sur ceux qui leur servent à peupler.

« Trente-six lieues au dessous de ce dernier village, en descendant le fleuve, on rencontre, du côté du nord, une rivière qui vient de la province même des Amazones, et qui est connue par les Américains du pays sous le nom de *Cunuris*. Elle prend ce nom de celui d'un peuple voisin de son embouchure. Au dessus, c'est-à-dire en remontant cette rivière, on trouve d'autres Américains nommés *Apotos*, qui parlent la langue générale du Brésil. Plus haut

sont les Tagaris ; ceux qui les suivent sont les Guacares, l'heureux peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Ces guerrières ont leurs habitations sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse, entre lesquelles on en distingue une, nommée *Yacamiaba*, qui s'élève extraordinairement au dessus de toutes les autres, et si battue des vents qu'elle en est stérile. Elles s'y maintiennent sans le secours des hommes. Lorsque leurs voisins viennent les visiter au temps qu'elles ont réglé, elles les reçoivent l'arc et la flèche en main, dans la crainte de quelque surprise; mais elles ne les ont pas plus tôt reconnus, qu'elles se rendent en foule à leurs canots, où chacune saisit le premier hamac qu'elle trouve, et le va suspendre dans sa maison, pour y recevoir celui à qui le hamac appartient. Apres quelques jours de familiarité, ces nouveaux hôtes retournent chez eux. Tous les ans ils ne manquent point de faire ce voyage dans la même saison. Les filles qui en naissent sont nourries par leurs mères, instruites au travail et au maniement des armes. On ignore ce qu'elles font des mâles; mais j'ai su d'un Americain, qui s'était trouve à cette entrevue, que, l'année suivante, elles donnaient aux pères les enfants mâles qu'elles ont mis au monde. Cependant la plupart croient qu'elles tuent les mâles au moment de leur naissance, et c'est ce que je ne puis décider sur le temoignage d'un seul Américain. Quoi qu'il en soit, elles ont dans leur pays des trésors capables d'enrichir le monde entier, et l'embouchure de la rivière qui descend de leur province est à deux degrés et demi de hauteur méridionale. »

ANTILLES.

MOEURS DES CARAÏBES.

Origine. Habillement des hommes et des femmes. Ornements. Langues. Caractère.

Bien que les Espagnols, conduits par Colomb, aient abordé les Antilles avant de toucher au continent américain, l'intérêt qui s'attache aux grandes révolutions nous a entraînés comme malgré nous sur les traces des conquérants du Mexique et du Pérou. Nous allons revenir sur nos pas pour parcourir les Antilles. Notre intention n'est point de suivre la marche des établissements européens dans cet archipel, devenu le centre d'un si vaste commerce; nous nous arrêterons seulement à ce que les relations des premiers voyageurs offrent de plus curieux sur les habitants de ces îles célèbres. Et d'abord nous parlerons des Caraïbes, que les Espagnols y trouvèrent établis, et qui leur en disputèrent si courageusement la possession.

Quelques voyageurs les font descendre des Galibis, peuples de la Guiane, et racontent, sur d'anciens témoignages, que leurs ancêtres, s'étant révoltés contre leurs chefs, se virent forcés de chercher une retraite dans ces îles, qui avaient toujours été désertes, ou dont ils chassèrent les habitants naturels. Un Anglais nommé Brigstock, qui connaissait la Floride par un long séjour, et qui en parlait toutes les langues, fait venir les Caraïbes du pays des Apalachites, où l'on trouve jusque aujourd'hui, dit-il, derrière la Géorgie et la Caroline, une nation qui se nomme les Carabes. On ignore, ajoute-t-il, ce qui l'obligea de quitter le continent: mais rien n'empêche de supposer que, trop resserrée dans ses limites, ou pressée par de puissants ennemis, elle eut le courage de se fier sur mer à la conduite des vents, qui la poussèrent dans l'île Sainte-Croix. Brigstock semble compter pour rien l'éloignement et les difficultés de leur navigation.

Cette différence d'opinions sur l'origine des Caraïbes n'empêche point qu'on ne s'accorde à les faire sortir de quelque partie de l'Amérique. On se fonde



Antilles
INDES OCCIDENTALES
TH. DUVOTENAY
FLORIDE
MER DU MEXIQUE
GRANDES ANTILLES
LUCAYES
BAHAMA
PORTO RICO
JAMAIQUE
PETITES ANTILLES
MER DES ANTILLES
ILES SOUS LE VENT
HONDURAS
GUATEMALA
CARTHAGÈNE
Rio hacha
Coro
Tabago
Barbade
Les Grenadilles
Debouquement
Passe de la Caye d'Argent

sur la ressemblance de leur figure et de leurs usages dans toutes les îles qu'ils ont habitées comme dans celles qu'ils possèdent encore.

« La taille ordinaire des Caraïbes, dit Labat, est au dessus de la médiocre. Ils sont tous bien faits et bien proportionnés; ils ont les traits du visage assez agréables; il n'y a que le front qui paraisse un peu extraordinaire, parce qu'il est fort plat et comme enfoncé. Ce n'est point la nature, mais un cruel usage qui lui donne cette forme; ils compriment la tête des enfants avec une petite planche fortement liée par derrière, qu'ils y laissent jusqu'à ce que le front ait pris sa consistance, et il demeure tellement aplati, que, sans hausser la tête, ils voient presque perpendiculairement au dessus d'eux. Ils ont tous les yeux noirs et petits, quoique la disposition de leur front les fasse paraître de bonne grandeur. Tous ceux que j'eus l'occasion de voir avaient les dents fort belles, blanches et bien rangées, les cheveux noirs, plats, longs et luisants. Cette couleur de leur chevelure est naturelle; mais son lustre vient d'une huile dont ils ne manquent point de se la frotter le matin. Il est difficile de bien juger de leur teint, car ils se peignent aussi tous les jours avec du rocou détrempé dans de l'huile de carapat ou de *palma-christi*, qui les fait ressembler à des écrevisses cuites. Cette peinture leur tient lieu d'habits. Outre l'agrément qu'ils croient lui devoir, elle conserve leur peau contre l'ardeur du soleil, qui la ferait crevasser, et les défend de la piqûre des moustiques et maringoins, qui ont une extrême antipathie pour son odeur. Lorsqu'ils vont à la guerre, ou qu'ils veulent paraître avec éclat, leurs femmes emploient du jus de génipa pour leur faire des moustaches et plusieurs raies noires sur le visage et sur le corps. Ces marques durent neuf jours. Tous les hommes que j'ai vus avaient autour des reins une petite corde, qui leur sert à porter un couteau nu qu'ils passent entre elle et la cuisse, et à soutenir une bande de toile large de cinq à six pouces, qui, couvrant une partie de leur nudité, tombe négligemment vers le bas. Les enfants mâles de dix à douze ans n'ont sur le corps que cette petite bande de toile, destinée uniquement à soutenir leur couteau, qu'ils ont néanmoins plus souvent en main qu'à la ceinture, aussi bien que les hommes faits. Leur physionomie paraît mélancolique. Ils ne laissent pas d'être bons; mais il faut se garder de les offenser, parce qu'ils portent la vengeance à l'excès.

« Les femmes sont de plus petite taille que les hommes, assez bien faites, mais un peu trop grasses. Elles ont les cheveux et les yeux noirs comme leurs maris, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus ouvert et plus riant que les hommes: ce qui ne les empêche point d'être fort réservées et fort modestes. Elles sont rocouées, c'est-à-dire peintes de rouge comme l'autre sexe, mais sans moustaches et sans lignes

noires. Les cheveux sont liés d'un petit cordon par derrière la tête. Une pagne, ondée de petits grains de rassade de différentes couleurs, et garnie par le bas d'une frange de rassades, d'environ trois pouces de hauteur, couvre leur nudité. Ce *camisa*, nom qu'elles lui donnent, n'a pas plus de huit à dix pouces de large, sur quatre ou cinq de long, sans y comprendre la hauteur de la frange, et de chaque côté une petite corde de coton le tient lié sur les reins. La plupart ont au cou plusieurs colliers de rassade, de différentes grosseurs, qui leur pendent sur le sein, et des bracelets de même espèce aux poignets et au dessus des coudes, avec des pierres bleues ou des rassades enfilées qui leur servent de pendants d'oreilles. Les enfants de l'un et de l'autre sexe, depuis la mamelle jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, ont des bracelets et une ceinture de grosse rassade autour des reins. Un ornement propre aux femmes est une espèce de brodequin de coton, qui leur prend un peu au dessus de la cheville du pied, et qui a quatre ou cinq pouces de hauteur. Vers l'âge de douze ans (car les Caraïbes ne sont pas fort exacts dans le calcul des années), on donne le camisa aux filles au lieu de la ceinture de rassade qu'elles ont portée jusque alors, et leur mère ou quelque parente leur met des brodequins aux jambes. Elles ne les ôtent jamais s'ils ne sont absolument usés ou déchirés par quelque accident. Il leur serait même impossible de les ôter, parce qu'étant travaillés sur leurs jambes, ils sont si serrés, qu'ils ne peuvent ni monter ni descendre; et les jambes n'ayant pas encore toute leur grosseur à cet âge, elles ne peuvent croître avec les années sans se trouver pressées jusqu'à rendre le mollet plus gros et plus dur qu'il ne l'aurait été naturellement. Outre l'épaisseur du tissu, les extrémités de ces brodequins ont un rebord d'un demi-pouce de large par le bas, et du double par le haut, assez fort pour se soutenir par lui-même comme le bord d'un chapeau, et cette parure aux jambes d'une femme ne laisse pas d'avoir un certain agrément; mais il faut qu'elles conservent cette chaussure toute leur vie, et qu'elles l'emportent avec elles au tombeau.

» Lorsqu'une fille a reçu le camisa et les brodequins, elle ne vit plus avec les garçons dans la familiarité de l'enfance; elle se retire près de sa mère, et ne s'en éloigne plus; mais il est rare qu'avant cet âge elle n'ait pas été demandée par quelque jeune homme, qui la regarde alors comme sa femme, en attendant qu'elle puisse l'être réellement. Ce choix se fait dès l'âge de quatre ou cinq ans, et presque toujours dans la famille. A l'exception des frères et des sœurs, il peut s'exercer parmi les parents de tous les degrés, et la pluralité des femmes étant permise, on voit le même homme prendre trois ou quatre sœurs qui sont ses nièces ou ses plus proches cousines. Ils ont pour principe que de jeunes filles élevées ensemble s'en aimeront mieux,

vivront en meilleure intelligence, se rendront plus volontiers des services mutuels, et serviront mieux leur parent et leur mari.

« Si les colliers, les bracelets, le camisa et les brodequins sont proprement la parure des femmes, les hommes ont aussi des ornements particuliers, qui sont les caracolis et les plumes. Caracoli est tout à la fois le nom de la chose et celui de la matière dont elle est composée. C'est un métal qui vient, dit-on, de la Terre-Ferme, et qu'on croit un mélange d'argent, de cuivre et d'or. Il paraît certain qu'en terre ou dans l'eau sa couleur ne se ternit jamais. Je juge, continue Labat, que le fond est un métal simple, mais aigre, grenu et cassant; ce qui oblige ceux qui l'emploient d'y mêler un peu d'or pour le rendre plus doux et plus traitable. Les orfèvres français et anglais ont souvent tenté de l'imiter en gardant une certaine proportion dans leur alliage : sur six parties d'argent, ils ont mis trois parties de cuivre rouge purifié, et une partie d'or. Ils ont fait de cette composition des bagues, des boucles, des poignées de cannes et d'autres ouvrages, mais fort inférieurs au caracoli des sauvages, qu'on prendrait pour de l'argent sur-doré. Les figures qu'ils en font sont des croissants de différentes grandeurs, suivant l'usage auquel ils veulent les employer. Ils en portent un à chaque oreille, attaché ordinairement par une petite chaîne à crochet, et la distance d'une corne à l'autre est d'environ un pouce et demi. Au défaut de chaîne, ils les attachent avec un fil de coton passé au centre du croissant. Ils en portent un autre de même grandeur à l'entre-deux des narines, d'où il bat sur la bouche. Le dessus de la lèvre inférieure est aussi percé et soutient un quatrième caracoli, plus grand d'un tiers que les précédents, et dont la moitié passe le menton. Enfin ils en ont un cinquième, de six pouces d'ouverture, qui est attaché avec une petite corde au cou, et qui leur tombe sur la poitrine. Cette multitude de croissants les fait ressembler à des mulets ornés de leurs plaques. Lorsqu'ils ne portent point leurs caracolis, ils remplissent les trous qu'ils ont aux oreilles, au nez et à la lèvre, avec de petits bâtons qui les empêchent de se boucher. Quelquefois ils portent des pierres vertes aux oreilles et à la lèvre; et, s'ils n'ont ni pierres vertes, ni petits bâtons, ni caracolis, ils y mettent des plumes de perroquets, rouges, bleues et jaunes, qui leur font des moustaches de dix à douze pouces de long, au dessus et au dessous de la bouche. Leurs enfants ont dans leurs cheveux quantité de plumes de différentes couleurs, attachées d'une manière qui les y tient droites, et cette parure, dit-on, n'est pas sans grâce. »

Ils ont plusieurs sortes de langage; l'ancien, qui leur est propre et naturel, a de la douceur, sans aucune prononciation gutturale. Mais ils se sont fait un jargon mêlé de mots européens, surtout espagnols, qu'ils ne parlent

qu'avec les étrangers. Dans leur propre langue, quoique les Caraïbes de toutes les îles s'entendent parfaitement, ils ont des dialectes qui ne se ressemblent point. Les deux sexes ont même des expressions différentes pour les mêmes choses, et les vieillards en ont aussi qui ne sont point usitées parmi les jeunes gens; enfin ils ont un langage particulier pour leurs conseils, auquel les femmes ne comprennent rien. Lorsqu'on a commencé à les connaître, ils n'avaient aucun terme d'injure, aucun de vice, de vertu, d'arts et de sciences. Ils ne savaient nommer que quatre couleurs, blanc, noir, jaune et rouge, auxquelles ils rapportent toutes les autres.

Ils sont naturellement pensifs et mélancoliques, mais ils affectent de paraître gais et plaisants. Le plus grand affront qu'on puisse leur faire est de les nommer sauvages : ce nom, disent-ils, ne convient qu'aux bêtes farouches. Ils ne souffrent pas plus volontiers qu'on les nomme cannibales, quoiqu'ils n'aient jamais perdu l'usage de manger la chair de leurs ennemis; et lorsqu'on leur en fait un reproche, ils répondent qu'il n'y a point de honte à se venger. Le nom de Caraïbe leur déplaît moins, quelque idée qu'on y veuille attacher, parce que dans leur ancienne langue il signifie bon guerrier ou courageux. Brigstock assure qu'il a la même signification dans la langue des Apalachites.

Ils s'aiment entre eux, et leur sensibilité va si loin les uns pour les autres, qu'on en a vu mourir de douleur en apprenant que leurs compagnons étaient tombés dans l'esclavage, ou qu'ils avaient été maltraités par les Européens. Ils ne se consolent point d'avoir été chassés d'une partie de leurs îles, et souvent ils reprochent encore cette injustice aux vainqueurs. Ils ne peuvent s'accoutumer non plus à leur avarice; c'est toujours un nouveau sujet d'étonnement, une chose incompréhensible pour un Caraïbe, de voir préférer l'or au verre et au cristal.

Le vol est à leurs yeux un crime fort noir. Ils laissent leurs habitations ouvertes et sans aucune défense. S'ils s'aperçoivent qu'on leur ait enlevé quelque chose, ils en portent une espèce de deuil pendant plusieurs jours; ensuite toute leur ardeur est pour la vengeance : car autant ils ont d'affection les uns pour les autres, autant ils sont capables de haine lorsqu'ils se croient offensés. Un Caraïbe ne pardonne jamais.

Intérieur d'une habitation. Repas. Hamacs. Ouvrages des mains. Chasse aux perroquets.

Leurs maisons, qu'ils nomment *carbets*, comme les Indiens de la Guiane, sont d'une forme singulière. Labat, qui eut occasion d'en voir une des plus belles, joint à sa description une peinture curieuse des circonstances et de quelques usages de la nation. C'est dans ses termes qu'on va donner ce récit.

« Le Caraïbe maître du carbet avait été baptisé, aussi bien que sa femme, et dix ou douze enfants qu'il avait eus d'elle et de plusieurs autres. Il avait un caleçon de toile sur un habit neuf d'écarlate, c'est-à-dire qu'il venait d'être rocoué, car il n'était que neuf heures du matin lorsque nous entrâmes chez lui. Sa femme avait autour des reins une pagne qui lui descendait jusqu'à mi-jambes. Nous vîmes deux de ses filles, de quinze à seize ans, qui n'avaient à notre arrivée que les anciens habits de la nation, c'est-à-dire le camisa, les brodequins et les bracelets; mais un moment après, elles se firent voir avec des pagnes. Quatre grands garçons, bien rocoués, avec la bande de toile à la petite corde, étaient près du père. Les autres enfants étaient encore jeunes, et n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture de rassade. Nous trouvâmes d'ailleurs une nombreuse compagnie dans ce carbet; c'étaient environ trente Caraïbes qui s'y étaient rendus pour une cérémonie que nous n'avions pu prévoir, et que j'aurai bientôt l'occasion d'expliquer.

» La maison, ou le carbet, avait environ soixante pieds de longueur sur vingt-quatre à vingt-cinq de large, à peu près dans la forme d'une halle. Les petits poteaux s'élevaient de neuf pieds hors de terre, et les grands à proportion; les chevrons touchaient à terre des deux côtés; les lattes étaient de roseaux, et la couverture, qui descendait aussi bas que les chevrons, était de feuilles de palmier. Un des bras de l'édifice était entièrement fermé de roseaux et couvert de feuilles, à la réserve d'une ouverture qui menait à la cuisine; l'autre bout était presque entièrement ouvert. A dix pas de ce bâtiment il y en avait un autre moins grand de moitié, et divisé en deux par une palissade de roseaux. Nous y entrâmes : dans la première chambre, qui servait de cuisine, sept ou huit femmes étaient occupées à faire de la cassave; la seconde division servait apparemment de chambre à coucher pour toutes ces dames, et pour les enfants qui n'étaient pas encore admis au grand édifice; elle n'avait d'autres meubles que des paniers et des hamacs.

» C'était aussi l'unique ameublement du grand carbet. Le maître et les quatre fils avaient, près de leurs hamacs, un coffre, un fusil, un pistolet, un sabre et un gargousier. Quelques Caraïbes travaillaient à des paniers. Je vis aussi deux femmes qui faisaient un hamac sur le métier. Les arcs, les flèches, les massues étaient en grand nombre, proprement attachés aux chevrons. Le plancher était de terre battue, fort net et fort uni, excepté sous les sablières, où l'on remarquait un peu de pente. Il y avait un fort bon feu, vers le tiers de la longueur du carbet, autour duquel huit ou neuf Caraïbes, accroupis sur leurs jarrets, fumaient, en attendant que leur poisson fût cuit. Ces messieurs nous avaient fait leurs civilités ordinaires, sans changer de posture, en nous disant dans leur jargon : *Bonjour, compère, toi tenir tafia*. Leurs

poissons étaient par le travers du feu, pêle-mêle entre le bois et les charbons. Je les pris d'abord pour quelques restes de bûches; mais un de mes compagnons de voyage, qui connaissait mieux que moi la nation, m'assura qu'après avoir goûté de ces mets, je ne prendrais pas les Caraïbes pour de mauvais cuisiniers.

» Cependant l'heure du dîner s'approchait, et l'air de la mer nous avait donné de l'appétit. J'ordonnai à nos nègres d'apporter une nappe, et voyant au coin du carbet une belle natte étendue, que je crus l'endroit où nos hôtes devaient prendre leur repas, je jugeai qu'en attendant qu'ils en eussent besoin, nous pouvions nous en servir. Après y avoir fait jeter une nappe et quelques serviettes, je fis apporter du pain, du sel et un plat de viande froide, qui étaient toutes nos provisions, et je m'assis avec mes deux compagnons de voyage. Nous commencions à manger, lorsqu'en jetant les yeux sur les Caraïbes, nous observâmes qu'ils nous regardaient de travers, et qu'ils parlaient au maître avec quelque altération. Nous lui en demandâmes la raison : il nous dit assez froidement qu'il y avait un Caraïbe mort sous la natte où nous étions assis, et que cela fâchait beaucoup ses parents. Nous nous hâtâmes de nous lever, et de faire ôter nos provisions. Le maître fit étendre dans un autre endroit une natte sur laquelle nous nous mîmes, et, pour réparer le scandale, nous fîmes boire toute la compagnie.

» Dans l'entretien que nous eûmes avec le maître, en continuant notre repas, il nous apprit que tous ces Caraïbes s'étaient rassemblés chez lui pour célébrer les obsèques d'un de ses parents, et qu'on n'en attendait plus qu'un petit nombre d'autres de l'île Saint-Vincent pour achever la cérémonie. Suivant leurs usages, il est nécessaire que tous les parents d'un Caraïbe qui meurt le voient après sa mort, pour s'assurer qu'elle est naturelle. S'il s'en trouvait un seul qui ne l'eût pas vu, le témoignage de tous les autres ensemble ne suffirait pas pour le persuader, et jugeant, au contraire, qu'ils auraient contribué tous à sa mort, il se croirait obligé d'en tuer quelqu'un pour la venger. Nous remarquâmes que notre hôte aurait souhaité que ce Caraïbe ne lui eût pas fait l'honneur de choisir son carbet pour mourir, parce qu'une si nombreuse compagnie diminuait son manioc, dont il n'avait qu'une juste provision pour sa famille.

» Je lui demandai si la qualité d'amis ne pouvait pas nous faire obtenir de voir le mort. Il m'assura que tous les assistants y consentiraient avec plaisir, surtout si nous buvions et si nous les faisions boire à sa santé. La natte et les planches qui couvraient la fosse furent levées aussitôt. Elle avait la forme d'un puits, d'environ quatre pieds de diamètre, et six à sept de profondeur. Le corps y était à peu près dans la même posture que ceux que nous avions

trouvés autour du feu. Ses coudes portaient sur ses genoux, et les paumes de ses mains soutenaient ses joues. Il était proprement peint de rouge, avec des moustaches et des raies noires; ses cheveux étaient liés derrière la tête; son arc, ses flèches, sa massue et son couteau étaient à côté de lui. Il n'avait du sable que jusqu'aux genoux, autant qu'il en fallait pour le soutenir dans sa posture, car il ne touchait point aux bords de la fosse. Je demandai s'il était permis de le toucher : on m'accorda cette liberté. Je lui touchai les mains, le visage et le dos. Tout était très sec, et sans aucune mauvaise odeur, quoiqu'on n'eût pris aucune autre précaution que de le rocouer au moment qu'il avait rendu l'âme. Les premiers de ses parents qui étaient venus avaient ôté une partie du sable pour visiter le cadavre; et comme il n'en sortait rien d'infect, on n'avait pas pris la peine de le recouvrir de sable, pour s'épargner celle de l'ôter à l'arrivée de chaque nouveau parent. On nous dit que, lorsqu'ils seraient venus tous, la fosse serait remplie, et fermée pour la dernière fois. Il y avait près de cinq mois que ce Caraïbe était mort. Je regrettai beaucoup que, pendant les quelques heures que nous passâmes dans le carbet, il ne fût point arrivé quelqu'un des parents qui nous eût donné la satisfaction de voir leurs cérémonies.

» Aussitôt que les poissons furent cuits, les femmes apportèrent deux ou trois corbeilles chargées de cassaves fraîches, avec deux grands vases, l'un plein de taumali de crabes, et l'autre de pimentade, accompagnés d'un grand panier de crabes bouillis, des poissons qui étaient au feu, et de quelques autres poissons à grandes écailles. Quoique j'eusse assez dîné, je m'approchai néanmoins pour goûter de leur poisson et de leur sauce. Ce qu'il y a de commode avec les Caraïbes, c'est que leur table est ouverte à tout le monde, et que, pour s'y mettre, on n'a pas besoin d'être invité, ni même connu. Ils ne prient jamais; mais ils n'empêchent personne de manger avec eux. Leur pimentade est du suc de manioc bouilli avec du jus de citron, dans lequel ils écrasent beaucoup de piment : c'est leur sauce favorite avec toutes sortes de mets. Jamais ils ne se servent de sel, non qu'ils en manquent, puisqu'il y a des salines naturelles dans toutes les îles, où ils pourraient s'en fournir; mais il n'est pas de leur goût. J'ai su d'eux-mêmes qu'à l'exception de leurs crabes, qui sont la meilleure partie de leur nourriture, ils ne mangent rien qui soit cuit à l'eau : tout est rôti ou boucané. Leur manière de rôtir est d'enfiler la viande par morceaux dans une brochette de bois, qu'ils plantent en terre devant le feu, et lorsqu'elle est cuite d'un côté, ils la tournent simplement de l'autre. Si c'est un oiseau de quelque grosseur, tel qu'un perroquet, une poule ou un ramier, ils le jettent dans le feu, sans prendre la peine de le plumer ni de le vider; et la plume n'est pas plus tôt

rôtie, qu'ils le couvrent de cendres et de charbons, pour le laisser cuire dans cet état. Ensuite, le retirant, ils enlèvent facilement une croûte que les plumes et la peau ont formée sur la chair; ils ôtent les boyaux et le jabot, et mangent le reste sans autre préparation. Leur exemple m'a fait manger plusieurs fois de ce rôti; je l'ai toujours trouvé plein de suc, tendre, et d'une exquise délicatesse.

» Je goûtai du poisson à grandes écailles, que les Caraïbes dépouillèrent comme s'ils l'eussent tiré d'un étui. La chair m'en parut très bonne, bien cuite et fort grasse. On s'imaginera facilement qu'étant cuite sans aucun mélange d'eau, de beurre ou d'huile, qui en altèrent les sucs, elle n'en peut être que beaucoup meilleure.

» C'était un spectacle fort amusant que cette bande de Caraïbes, accroupis sur leur derrière comme des singes, mangeant avec un vif appétit, sans prononcer un seul mot, et tous épluchant avec autant de propreté que de vitesse les plus petites pattes des crabes. Ils se levèrent aussi librement qu'ils s'étaient assis : ceux qui avaient soif allèrent boire de l'eau, quelques uns se mirent à fumer, d'autres se jetèrent dans leurs hamacs, et d'autres entamèrent une conversation où je ne compris rien, parce qu'elle était dans leur ancienne langue. Les femmes vinrent enlever les restes du repas; les filles nettoyèrent le lieu où l'on avait mangé, et toutes ensemble, avec les enfants, passèrent à la cuisine, où nous pûmes les voir manger, dans la même posture que les hommes et d'aussi bon appétit. Je fus un peu surpris que les femmes n'eussent pas mangé avec leurs maris, et j'en demandai la raison au maître, du moins pour la sienne, qui était chrétienne comme lui et maîtresse de la maison. Il me répondit que ce n'était pas l'usage de leur nation; que, quand il eût été seul, il n'aurait mangé qu'avec ses fils, et que sa femme, ses filles et le reste de ses enfants mangeaient toujours à la cuisine. »

Les hamacs des Caraïbes l'emportent beaucoup, pour la forme et pour la propreté du travail, sur ceux des autres Américains. C'est une pièce de grosse toile de coton, longue de six à sept pieds, sur douze ou quatorze de large, dont chaque bout est partagé en cinquante ou cinquante-cinq parties, enfilées dans de petites cordes, qu'on nomme *rabans*. Ces cordes sont de coton, et plus communément de pitte, bien filées et bien torses, chacune de deux pieds et demi ou de trois pieds de longueur; elles s'unissent ensemble à chaque bout, pour faire une boucle où l'on passe une corde plus grosse, qui sert à suspendre le hamac à deux arbres ou à deux murs. Tous les hamacs des Caraïbes sont rocoués, non seulement parce qu'ils leur donnent cette couleur avant d'en faire usage, mais encore parce qu'ayant eux-mêmes le corps très rouge, ils ne peuvent s'y coucher aussi souvent qu'ils le font sans y laisser

une partie de leur peinture. Ils dessinent aussi des compartiments de couleur noire avec autant de justesse que s'ils y employaient le compas; cependant c'est l'ouvrage des femmes. Un Caraïbe serait déshonoré s'il avait filé ou tissé du coton, et peint un hamac; ils laissent ces soins à leurs femmes, qui ont besoin de beaucoup d'adresse et de travail pour faire une toile si large, qu'elles sont obligées de s'employer deux à chaque pièce. Elles ne sont point encore parvenues à se faire des métiers : après avoir étendu les fils de la trame sur deux poteaux plantés en terre, suivant la longueur et la largeur qu'elles veulent donner au hamac, elles sont réduites à passer leur peloton de fil dessus et dessous chaque fil de la trame, et même à battre continuellement avec un morceau de bois dur et pesant, pour faire entrer tous les fils dans leur place et rendre l'ouvrage plus uni. Si cet exercice est très pénible, on prétend qu'en récompense, les hamacs de cette espèce sont beaucoup plus forts, plus unis, s'étendent mieux, et durent bien plus long-temps que ceux qui se font ailleurs sur le métier, et qui, étant de quatre pièces, ou de quatre lés, n'obéissent point si facilement, parce que les coutures sont toujours plus roides que le tissu.

La manière caraïbe d'attacher ou tendre un hamac est d'éloigner les deux extrémités l'une de l'autre, de sorte qu'avec ses cordages il fasse un demi-cercle, dont la distance d'un bout à l'autre soit le diamètre. On l'élève de terre autant qu'il faut pour s'y asseoir comme sur une chaise de quelque hauteur. En s'y mettant, on doit avoir soin de l'ouvrir avec une main, sans quoi l'on ne manque point de faire la culbute. Il ne faut pas s'y étendre de son long, de sorte que la tête et les pieds soient sur une ligne droite qui suive la longueur du hamac, cette situation serait incommode pour les reins; mais on s'y couche diagonalement, les pieds vers un coin, et la tête vers le coin opposé; alors il tient lieu d'un bon matelas. On peut s'y remuer à son aise, s'étendre autant qu'on le veut, et se couvrir même d'une moitié de hamac. Si l'on veut se tourner d'un côté à l'autre, il faut commencer par mettre les pieds à l'autre coin, et, tournant le corps, on se trouve sur l'autre diagonale. La commodité de ces lits est qu'on peut les porter partout avec soi, qu'on y dort plus aux frais; qu'on n'a besoin ni de couverture, ni de linceuls, ni d'oreillers, et qu'ils n'embarrassent point une chambre, parce qu'on peut les plier lorsqu'on cesse d'en avoir besoin; deux crampons de fer suffisent pour les tendre. Labat en obtint un d'un Caraïbe, qui, après avoir servi dix ans, et passé une infinité de fois à la lessive, n'était pas plus usé ni plus décoloré que le premier jour.

On ne vante pas moins une espèce de corbeilles qui sont l'ouvrage des hommes de cette nation, et que les Européens ont rendues célèbres sous le nom

de *paniers des Caraïbes*. Labat en étudia la fabrique pour l'utilité de nos artisans. Il s'en fait de trois pieds de long, sur dix-huit à vingt pouces de large, et d'autres d'environ huit ou dix pouces de long, sur une largeur proportionnée. La hauteur n'excède pas neuf à dix pouces dans les plus grands; mais elle dépend de l'usage auquel ils sont destinés. Le fond est plat, les côtés tout à fait droits et perpendiculaires au fond. Le dessus, ou le couvercle, est de la même figure que le dessous, où il s'enchâsse très juste; sa hauteur est moindre d'un tiers que celle de dessous. C'est dans ces paniers que les Caraïbes renferment tous leurs petits meubles et leurs ajustements, surtout dans leurs voyages de mer: ils les attachent contre le bord de leurs pirogues, afin qu'il ne se perde rien lorsqu'elles viennent à tourner; ce qui n'est pas rare dans leur navigation.

Ce sont des roseaux, ou des queues de latanier, que les Caraïbes emploient pour faire des paniers, des nattes, des hottes, qu'ils nomment *catolis*, et d'autres meubles de cette nature. Le roseau fait des ouvrages plus fermes, et qui durent plus long-temps; mais le latanier se travaille mieux. C'est une espèce de palmiste, dont les branches portent à leur extrémité une feuille plissée, qui, venant à s'épanouir, se partage en plusieurs pointes, comme une étoile à plusieurs rayons. On divise les côtes, ou les queues, en plusieurs parties, dans toute leur longueur. Une coquille de moule, dont on gratte le dedans, suffit pour ôter la pulpe brune qui s'y trouve; il reste une sorte de joncs, de deux ou trois lignes d'épaisseur. Les roseaux sont de même espèce que ceux de l'Europe. On les coupe verts, avant qu'ils aient fleuri, parce qu'ils sont alors plus tendres et liants. On les fend d'abord en huit parties, dans toute leur longueur, pour gratter ensuite le dessus jusqu'à ce que les vestiges des nœuds soient effacés. On ôte la pulpe dont ils sont remplis: l'épaisseur qui leur reste est celle d'un sou marqué, et leur largeur, celle qui convient à l'ouvrage qu'on veut faire. Les roseaux polis sont blancs, ou d'un jaune fort clair; mais les Caraïbes savent les teindre en rouge, en jaune, en bleu, ou en noir, qu'ils entremêlent fort proprement, pour donner plus de grâce et d'éclat à leur ouvrage. Après en avoir déterminé la longueur et la largeur, ils tressent leurs roseaux, ou carrément, ou en compartiments; et leur art consiste surtout à les serrer sans la moindre violence. Lorsqu'ils ont fait le dessous du panier et sa doublure, dont la matière et les proportions sont les mêmes, ils ajustent entre deux des feuilles de balisier, amorties au feu, ou seulement au soleil, et cette espèce de petit plancher est si propre, si uni, si pressé, que l'eau qu'on y met ne peut s'écouler. Ils couvrent les bords d'un morceau de roseaux, ou de latanier, assez large pour être doublé, et l'arrêtent d'espace en espace avec des filets de pitte, parfaitement bien torts

et teints de quelque couleur. Le dessus se fait comme le dessous, qu'il emboîte avec une justesse à l'épreuve de l'eau. Quelque pluie qu'il fasse, ou quelque quantité d'eau qu'on jette sur ces paniers, on est sûr que ce qu'ils renferment est toujours sec. Les Européens des îles en font autant d'usage que les Caraïbes, depuis qu'ils les ont reconnus également propres, légers et commodes. Ils ne vont pas d'une habitation à l'autre sans un panier dans lequel ils font porter leurs bardes sur la tête d'un nègre, qui n'en est pas fort chargé, ou qui ne l'est du moins que du poids de ce qu'il contient.

Les Caraïbes font ces petits ouvrages, non seulement pour leurs usages domestiques, mais encore pour les vendre, et pour se procurer en échange des couteaux, des haches, de la rassade, de la toile d'Europe, et surtout de l'eau-de-vie. C'est une observation fort singulière, que souvent ils entreprennent un voyage, dans une saison dangereuse, uniquement pour acheter une bagatelle, telle qu'un couteau ou des grains de verre, et qu'ils donneront alors, pour ce qu'ils désirent, tout ce qu'ils ont apporté; au lieu qu'ils n'en donneraient pas la moindre partie pour une boutique entière d'autres marchandises. Outre les paniers et d'autres meubles dont ils se défont, suivant leurs besoins ou leur goût, ils apportent aux Européens des perroquets, des lézards, de la volaille, des porcs, des ananas, des bananes, et diverses sortes de coquillages. Leur manière de prendre les perroquets est ingénieuse pour des sauvages. Ils observent, à l'entrée de la nuit, les arbres où ces oiseaux se perchent, et, dans l'obscurité, ils portent au pied de l'arbre des charbons allumés, sur lesquels ils mettent de la gomme et du piment vert. L'épaisse fumée qui en sort bientôt étourdit ces oiseaux jusqu'à les faire tomber comme ivres. Ils les prennent alors, leur lient les pieds et les ailes, et les font revenir en leur jetant de l'eau sur la tête. Si les arbres sont d'une hauteur qui ne permette point à la fumée d'y arriver, ils attachent au sommet d'une perche quelque vase de terre, dans lequel ils mettent du feu, de la gomme et du piment; ils s'approchent autant qu'ils peuvent des oiseaux qu'ils veulent prendre, et les enivrent encore plus facilement. Ensuite, pour les apprivoiser, ils les font jeûner pendant quelque temps, et lorsqu'ils les croient bien affamés, ils leur présentent à manger. S'ils les trouvent encore revêches, ils leur soufflent au bec de la fumée de tabac, qui les étourdit jusqu'à leur faire perdre aussitôt toute leur férocité. Ces perroquets deviennent non seulement fort privés, mais apprennent aussi facilement à parler que ceux qu'on a pris tout jeunes. Labat en acheta trois d'un Caraïbe pour vingt-deux sous marqués. C'est la seule monnaie que ces barbares connaissent. Un louis d'or ne vaut pas pour eux deux sous marqués, parce qu'ils attachent moins de prix à la matière qu'au nombre. Dans les comptes qu'on fait avec eux, on observe d'étendre les

sous marqués qu'on leur donne, et de les ranger les uns après les autres, à quelque distance, sans jamais doubler les rangs, ni mettre une partie de l'un sur l'autre, comme les marchands font en Europe: cet ordre ne satisferait point assez leur vue, et l'on ne conclurait rien. Mais lorsqu'ils voient une longue file de sous marqués, ils rient et se réjouissent comme des enfants. Une autre observation, qui n'est pas moins nécessaire, c'est d'ôter de leur vue et d'enlever aussitôt ce qu'on achète d'eux, si l'on ne veut s'exposer à la fantaisie qui leur vient souvent de le reprendre, sans vouloir rendre le prix qu'ils en ont reçu. Il n'est pas difficile, à la vérité, de les y forcer, surtout lorsqu'ils viennent trafiquer dans nos îles; mais il est toujours important de ne pas renouveler avec leur nation des guerres dont le succès même n'apporte aucun avantage. S'ils redemandent leurs marchandises après qu'on les a serrées, on feint d'ignorer ce qu'ils désirent.

Mœurs. Croyances. Chefs. Armes. Curieuses pirogues.

« Les Caraïbes, observe le P. du Tertre, sont indolents et fantasques à l'excès. Il est presque impossible d'en tirer le moindre service. On a besoin avec eux de ménagements continuels. Ils ne peuvent souffrir d'être commandés, et, quelques fautes qu'ils fassent, il faut bien se garder de les reprendre, ou même de les regarder de travers. Leur orgueil sur ce point n'est pas concevable, et de là est venu le proverbe, que regarder un Caraïbe, c'est le battre, et que le battre, c'est le tuer, ou se mettre au risque d'en être tué. Ils ne font que ce qu'ils veulent, quand ils veulent et comme ils veulent; de sorte que le moment où l'on a besoin d'eux est celui auquel ils ne veulent rien faire, ou que, si l'on souhaite qu'ils aillent à la chasse, ils veulent aller à la pêche; et c'est une nécessité d'en passer par là. Le plus court est de ne pas s'en servir, et de ne jamais compter sur eux, mais surtout de ne rien laisser entre leurs mains, car ils sont comme des enfants, à qui tout fait envie: ils prennent, boivent et mangent sans discrétion tout ce qu'on leur laisse. »

Une autre raison qui doit faire éviter de se servir d'eux, c'est l'antipathie qui règne entre eux et les nègres. Ces deux races d'hommes se croient fort au dessus l'une de l'autre, et se regardent avec mépris. Les nègres, surtout ceux qui sont chrétiens, ne donnent jamais aux Caraïbes qui ne le sont pas d'autre nom que celui de sauvages; ce que les Caraïbes ne peuvent entendre qu'avec un extrême dépit, qui les porte souvent à de cruelles extrémités. « Il arrive souvent, raconte le P. Labat, que nos barques, allant traiter à la Marguerite, prennent en troc de leurs marchandises des Caraïbes esclaves, qu'elles nous apportent. Quoiqu'on en puisse tirer plus de service que de ceux

qui sont libres, dans les îles voisines des nôtres, on ne les achète point sans précaution, parce que c'est le même naturel et le même génie. S'ils ne sont achetés dès l'âge de sept ou huit ans, il est difficile de les dresser au travail. Ceux qu'on parvient à former sont assez adroits, et paraissent même attachés à leurs maîtres; mais c'est moins par une véritable affection que par jalousie pour les esclaves nègres. Enfin il est difficile de les marier: rarement un Caraïbe veut épouser une négresse, comme il est rare qu'une négresse veuille prendre un Caraïbe. On trouve souvent les mêmes difficultés à marier ensemble les esclaves caraïbes des deux sexes. Quoiqu'ils aient la même langue et les mêmes usages, s'ils sortent de différentes îles entre lesquelles il y ait eu guerre ou quelque sujet d'inimitié, il semble qu'ils aient sucé la haine avec le lait, et jamais ils ne s'apprivoisent assez pour s'unir. »

Tout ce qu'on a tenté pour les instruire et pour leur faire embrasser le christianisme est demeuré presque sans effet. Les jésuites et les jacobins ont eu long-temps dans leur île de zélés missionnaires qui avaient étudié leur langue, qui vivaient avec eux et qui ne négligeaient rien pour leur conversion. Le fruit qu'ils ont tiré de leurs travaux s'est réduit à baptiser quelques enfants à l'article de la mort, et des adultes malades, dont la guérison paraissait désespérée: non qu'ils ne pussent en baptiser un grand nombre; mais, connaissant le fond de leur caractère, et surtout une sorte d'indifférence qui leur fait regarder comme un jeu l'action la plus sérieuse, ils ne voulaient pas les recevoir au baptême, qu'ils ne demandaient que pour obtenir quelques présents, toujours disposés à reprendre leurs superstitions, comme à se faire réitérer le sacrement autant de fois qu'on leur aurait présenté un verre d'eau-de-vie. On ne connaît que trois points sur lesquels ils ne sont rien moins qu'indifférents: sur leurs femmes, ils portent la jalousie jusqu'à les tuer au moindre soupçon; sur la vengeance, il n'y a point de peuple dans les deux Indes qui pousse plus loin cette passion. Au milieu de leurs plaisirs, un Caraïbe qui en voit un autre dont il se souvient avoir reçu quelque injure se lève et va par derrière lui fendre la tête d'un coup de massue, ou le percer à coups de couteau: s'il tue son ennemi, et que le mort n'ait point de parents pour le venger, c'est une affaire finie; mais si la blessure n'est pas mortelle, ou s'il reste des vengeurs, le meurtrier, sûr d'être traité de même à la première occasion, change promptement de domicile. Ils ne connaissent aucune apparence de réconciliation, et personne entre eux ne pense à s'offrir pour médiateur. Enfin leur indifférence ne tient point contre l'eau-de-vie et les liqueurs fortes: non seulement ils donnent tout ce qu'ils possèdent pour en obtenir, mais ils en boivent à l'excès.

Labat parle d'un Français riche et de bonne maison, qui s'était établi à la

Guadeloupe dans la seule vue de travailler à leur conversion, particulièrement de ceux de la Dominique, île assez voisine; qui en nourrissait un grand nombre, qu'il faisait instruire ou qu'il instruisait lui-même avec autant de zèle que de libéralité, et qui mourut dans ce pieux exercice, sans avoir eu la satisfaction de faire un bon chrétien. Il n'avait pas laissé d'en faire baptiser quelques uns, sur la constance desquels il croyait pouvoir compter; mais après sa mort, ils retournèrent à leur religion. Ils ont une sorte de respect pour le soleil et la lune, mais sans adoration et sans culte. On ne leur a jamais vu de temples ni d'autels; s'ils ont quelque idée d'un être suprême, ils le croient tranquille dans la jouissance de son bonheur, et si peu attentif aux actions des hommes, qu'il ne pense pas même à se venger de ceux qui l'offensent. Cependant ils reconnaissent deux sortes d'esprits : les uns bienfaisants, qui demeurent au ciel, et dont chaque homme a le sien pour guide; les autres, de mauvaise nature, qui parcourent l'air pendant la nuit, sans aucune demeure fixe, et dont toute l'occupation est de nuire. Ce sentiment d'un pouvoir supérieur est mêlé de tant d'extravagances, qu'on n'y trouve rien à l'honneur de la raison. Ils offrent aux bons esprits de la cassave et de la fumée de tabac; ils les invoquent pour la guérison de leurs maladies, pour le succès de leurs entreprises et pour leur vengeance. Leurs prêtres ou leurs devins, qu'ils nomment *boyes*, ont chacun leur divinité particulière, dont ils vantent le pouvoir, et dont ils promettent l'assistance, surtout contre la malignité des *maboyas*, qui sont les mauvais esprits. Ils donnent aux maboyas une origine qui renferme leur opinion sur la nature de l'âme. « Chaque homme, disent-ils, a dans le corps autant d'âmes que ses artères ont de battements; la principale est dans le cœur, d'où elle se rend au ciel après la mort, sous la conduite du bon génie qui lui a servi de guide pendant la vie, et là elle jouit d'un bonheur qu'ils comparent à la plus heureuse vie qu'on puisse mener sur la terre. Les autres âmes, qui ne sont pas dans le cœur, se répandent dans les airs : les unes au dessus de la mer, où elles causent le naufrage des vaisseaux; les autres, au dessus des terres et des forêts, où elles font tout le mal dont elles trouvent l'occasion. » Les idées des Caraïbes ne vont pas plus loin; mais on y croit entrevoir qu'ils regardent l'âme du cœur comme le principe de tout ce que l'homme fait de bien, et les autres âmes comme la source des vices et des crimes.

Ils ont dans chaque île plusieurs capitaines, qui sont ordinairement les chefs des plus nombreuses familles, et dont l'autorité n'est reconnue que pendant la guerre. Le nom de *cacique*, que les premiers Espagnols ont pris des Caraïbes, et qu'ils ont porté dans toutes leurs colonies, n'est plus qu'un vain titre auquel il n'y a point de pouvoir ni de prérogative attachés. Pendant

la paix, un cacique n'est distingué des autres capitaines que par son titre et par une sorte de considération qui suit naturellement le mérite qu'on lui suppose. Pour devenir cacique, il faut s'être distingué plusieurs fois à la guerre, l'avoir emporté sur tous ses concurrents à la course et à la nage, avoir porté de plus pesants fardeaux qu'eux, et surtout avoir marqué plus de patience à souffrir divers genres de peine; enfin, dans les occasions de guerre, le cacique, qui devient capitaine général, ordonne les préparatifs, assemble les conseils, et jouit partout du premier rang. Mais dans une nation qui n'a ni lois ni pouvoir établi pour le maintien des usages, on s'imagine aisément que tout est sujet à varier avec les temps et les circonstances.

Les armes des Caraïbes sont des arcs, des flèches, une massue, qu'ils nomment *bouton*, et le couteau qu'ils portent à la ceinture ou plus souvent à la main. Leur joie est extrême lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil; mais, quelque bon qu'il puisse être, ils le rendent bientôt inutile, soit en le faisant crever à force de poudre, soit en perdant les vis ou quelque autre pièce, parce qu'étant fort mélancoliques et fort désœuvrés, ils passent les jours entiers dans leurs hamacs, à le démonter et à le remonter. D'ailleurs ils oublient souvent la situation des pièces, et dans leur chagrin ils jettent l'arme, à laquelle ils ne pensent plus, ni au prix qu'elle leur a coûté. Leurs arcs ont environ six pieds de longueur; les deux bouts sont tout à fait ronds, de neuf à dix pouces de diamètre, avec deux crans pour arrêter la corde; la grosseur augmente également des deux bouts vers le milieu, qui est ovale en dehors et plat en dedans, de sorte qu'à l'endroit qui soutient la flèche, son diamémètre est d'un pouce et demi. L'arc des Caraïbes est ordinairement de bois vert ou d'une espèce de bois de lettre, dont la couleur est fort brune et mêlée de quelques ondes d'un rouge foncé : ce bois est pesant, compacte et très roide; ils le travaillent fort proprement, surtout depuis que leur commerce avec les Européens leur procure des instruments de fer, au lieu des cailloux tranchants qu'ils employaient autrefois. La corde est toujours tendue le long de l'arc, qui est droit et sans aucune courbure; elle est de pitte ou de caratas, de deux ou trois lignes de diamètre. Leurs flèches sont composées de la tige que les roseaux poussent pour fleurir; elles ont environ trois pieds et demi de long, en y comprenant la pointe, qui fait une partie séparée, mais entée et fortement liée avec du fil de coton. Cette redoutable pointe est de bois vert, longue de sept à huit pouces, et d'une grosseur égale à celle du roseau dans l'endroit de leur jonction; après quoi elle diminue insensiblement jusqu'au bout, qui est fort pointu; elle est découpée en petites hoches, qui forment des ardillons, mais taillés de sorte que, sans empêcher la flèche d'entrer dans le corps, ils ne permettent de l'en tirer qu'en élargissant beaucoup

la plaie. Quoique ce bois soit naturellement très dur, les Caraïbes, pour en augmenter la dureté, le mettent dans des cendres chaudes, qui, consumant peu à peu ce qui peut lui rester d'humide, achevent de resserrer ses pores. Le reste de la fleche est uni, avec une seule petite hoche à l'extrémité, pour la tenir sur la corde.

Il est rare que les Caraïbes ornent leurs flèches de plumes; mais ils empoisonnent presque toujours celles de guerre. La méthode qu'ils emploient est fort simple : elle se réduit à faire une fente dans l'écorce d'un mancenillier, pour y mettre les pointes, qu'ils y laissent jusqu'à ce qu'elles soient imbibées du lait épais et visqueux de cet arbre. Ensuite, les ayant fait sécher, ils les enveloppent dans quelques feuilles, pour attendre l'occasion de s'en servir. Ce poison est si pénétrant, que, pour lui faire perdre sa force, on est obligé de mettre les pointes dans des cendres rouges, et de gratter successivement tous les ardillons avec un morceau de verre, après quoi on les passe encore au feu. Mais tous ces soins même ne peuvent éloigner entièrement le danger.

Les flèches que les Caraïbes emploient pour la chasse des gros oiseaux, tels que les perroquets, les ramiers, les perdrix, les mansfénis, qui sont des oiseaux de proie, et quantite d'autres, ont la pointe unie, sans ardillons, et ne sont jamais empoisonnées. Celles qui servent pour les petits oiseaux ont au bout un petit flocon, tel qu'on en met au bout des fleurets, qui les tue sans les percer, sans que leur sang se répande, et sans le moindre changement dans les plumes. Celles qu'ils emploient pour tirer le poisson dans les rivières sont de bois, avec une pointe assez longue.

Le bouton est une espèce de massue d'environ trois pieds et demi de long, plate, épaisse de deux pouces dans toute sa longueur, excepté vers la poignée, où son épaisseur est un peu moindre; elle est large de deux pouces à la poignée, et de quatre ou cinq à l'autre extrémité, d'un bois très dur, fort pesant, et coupé à vives arêtes. Ils gravent divers compartiments sur les côtes les plus larges, et remplissent les hachures de plusieurs couleurs. Un coup de bouton casse un bras, une jambe, fend la tête en deux parties, et les Caraïbes se servent de cette arme avec beaucoup de force et d'adresse. Lorsqu'ils n'ont pas d'autres armes que leurs flèches, ils font deux taillades à l'endroit où le roseau est entré dans la pointe : quand la fleche a pénétré dans le corps, le roseau s'en sépare et tombe aussitôt; mais la partie qui est empoisonnée demeure dans la plaie. Il est très difficile de l'en retirer, et souvent on est obligé de la faire sortir par le côté opposé, au risque d'aggraver dangereusement la blessure.

Les enfants des Caraïbes ont des arcs et des boutons proportionnes à leur

taille et à leur force. Ils s'exercent de bonne heure à tirer, et, dès leur plus tendre jeunesse, ils chassent aux petits oiseaux, sans presque jamais manquer leur coup.

Lorsque les Caraïbes se mettent en mer pour quelque expédition de guerre, ils ne mènent avec eux qu'une ou deux femmes dans chaque pirogue, pour faire la cassave et pour les rocouer; mais lorsqu'ils font un voyage de plaisir ou de commerce, ils sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Avec leurs armes et leurs hamacs, qu'ils n'oublient jamais, ils portent aussi tous les ustensiles de leur ménage; de sorte que leurs *bacassas* et leurs *pirogues* sont toujours fort bien remplis. Ce sont les noms qu'ils donnent à leurs bâtiments de mer. Labat en fait une curieuse description qui ne doit pas manquer à cet article.

« La pirogue caraïbe, dit-il, est beaucoup moins grande que le bacassa. Celles qu'il vit avaient vingt-neuf pieds de long et quatre pieds et demi de large dans leur milieu; elles finissaient en pointe par les deux bouts, qui étaient plus elevés que le milieu de quinze ou vingt pouces. Elles étaient divisées par neuf planches ou bancs, qui semblaient n'avoir été que fendues et dolées. Derrière chaque banc, à la distance d'environ huit pouces, et plus haut que le banc, il y avait des bâtons de la grosseur du bras, dont les bouts étaient fichés dans les côtes de la pirogue, pour leur servir de soutien, en les tenant toujours dans une même distance, et pour appuyer ceux qui devaient être assis sur les bancs. Le haut des bords était percé de plusieurs trous garnis de cordes qui servaient à contenir le bagage.

» La longueur des bacassas est d'environ quarante-deux pieds sur sept de largeur. L'avant est élevé et pointu à peu près comme celui des pirogues; mais l'arrière est plat et taillé en coupe, avec une tête d'homme en relief, ordinairement très mal faite, mais peinte de blanc, de noir et de rouge. Au bacassa que Labat eut l'occasion de voir, les Caraïbes avaient attaché, près de cette tête, un bras d'homme boucané, c'est-à-dire séché à petit feu et à la fumée. C'était le bras d'un Anglais qu'ils avaient tué depuis peu dans une descente qu'ils avaient faite à la Barbade. Les bancs du bacassa ressemblent à ceux des pirogues; mais ses bords ont un exhaussement de planches d'environ quinze pouces, qui augmente beaucoup la grandeur du bâtiment. Les bacassas et les pirogues des Caraïbes sont également sans gouvernail. Le Caraïbe qui conduit est assis ou debout à l'arrière, et gouverne avec une pagaie plus grande d'un tiers que celles que l'on emploie pour nager : car aux îles, on ne dit point voguer ou ramer, mais nager, lorsqu'on se sert des pagaies, dont l'usage est plus commun que celui des avirons.

» La pagaie a la forme d'une pelle de four; elle est longue de cinq à six

pieds, et le manche, qui est rond, occupe les trois quarts de cette étendue; sa largeur est d'environ huit pouces, sur un pouce et demi d'épaisseur dans son milieu, d'où elle va toujours en diminuant jusqu'à six lignes dans ses bords. Les Caraïbes embellissent leurs pagaies de deux rainures, qui partent du manche, dont elles semblent marquer la continuation jusqu'à l'extrémité de la pelle, qu'ils échancrent en manière de croissant. Ils mettent au bout du manche une petite traverse de cinq à six pouces de long, pour servir d'appui à la paume de la main. On ne se sert point des pagaies comme des rames ou des avirons : ceux qui nagent assis regardent l'avant ou la proue du bâtiment; ceux qui nagent à tribord empoignent de la main droite le manche de la pagaie à un pied au dessus de la pelle, et mettent la paume de la main gauche sur le bout du manche. Dans cette situation, ils plient le corps, en plongeant la pagaie dans l'eau, et la tirent en arrière en se redressant; de sorte que, poussant l'eau derrière eux, ils font avancer le bâtiment avec beaucoup de vitesse. On conçoit que ceux qui sont à bas-bord, c'est-à-dire à gauche, tiennent la poignée de la main gauche, et qu'ils appuient la droite sur l'extrémité du manche.

» Quand une pirogue n'aurait que trois pieds de large, deux hommes pourraient s'asseoir et nager sur le même banc; ce qui ne se peut avec des rames ou des avirons, dont la longueur demande plus de place pour l'action. Il s'ensuit qu'on peut employer plus de pagaies que de rames, et faire, par conséquent, plus de diligence. On avoue que cette manière de nager est plus fatigante, parce que la pagaie est sans point d'appui, et n'a pour centre de mouvement que la main qui la tient près de la pelle, tandis qu'elle reçoit l'impulsion de celle qui la pousse par le bout. Mais cet inconvénient est balancé par plusieurs avantages : on peut doubler et tripler le nombre des rameurs, et l'on obtient une bien plus grand vitesse; ceux qui sont dans la pirogue ou le bacassa ne sentent point le mouvement importun et les sauts que causent les rames; enfin l'on n'est point étourdi par le bruit de leur frottement sur les bords. Labat observe combien ce dernier point est important. Les flibustiers, qui l'avaient appris, dit-il, des Caraïbes, s'en servaient avec autant d'habileté qu'eux, pour entrer la nuit dans les ports, dans les rades et dans tous les lieux où, voulant faire des descentes, ils sentaient que le succès dépendait de la surprise. On plonge les pagaies dans l'eau, et on les retire sans faire le moindre bruit.

» Il sera facile de concevoir pourquoi la pagaie du Caraïbe qui gouverne est d'un tiers plus grande que celles qui servent à nager, si l'on se rappelle que l'arrière des pirogues est toujours plus élevé que le milieu, et si l'on considère que celui qui gouverne, devant avoir la vue par dessus ceux qui nagent,

doit avoir aussi son siége beaucoup plus haut. D'ailleurs, comme il est plus souvent debout qu'assis, cette situation, jointe à la hauteur de la pirogue, demande une pagaie plus longue. Il la tient à côté du bord, plongée dans l'eau, et parallele au côté opposé au point vers lequel il veut la conduire. Il fatigue plus qu'à tenir la barre d'un gouvernail; mais si son travail est plus rude, il a beaucoup plus d'effet, surtout lorsqu'il faut doubler une pointe où l'on est poussé par les flots et par le vent, ou lorsqu'on doit virer avec précipitation pour quelque cas imprévu. Le gouvernail ne donne qu'un seul mouvement, qui ne peut être redoublé sans rompre le cours qu'un bâtiment commençait à prendre; au lieu qu'on peut retirer la pagaie autant de fois qu'on le veut, la replonger, et continuer ainsi le même mouvement; ce qui l'augmente si fort, qu'on peut faire tourner une pirogue autour d'un point avec autant de vitesse qu'on fait tourner un cheval autour d'un piquet.»

Les pirogues ont ordinairement deux mâts et deux voiles carrées. Les bacassas ont trois mâts, et souvent on y met de petits huniers. Labat donne un exemple remarquable de l'habileté des Caraïbes en mer. « Ils avaient abordé, dit-il, dans un lieu fort difficile, et la mer était très grosse à leur départ : ils mirent tout leur bagage dans leur bâtiment, et chaque pièce fut attachee avec les cordes qui étaient passées dans les trous du bordage; ils poussérent ensuite le bâtiment sur des rochers ou des pierres qu'ils avaient rangées en pente jusqu'à l'endroit où la grosse lame venait finir. Les femmes et les enfants entrèrent à bord, et s'assirent au milieu du fond. Les hommes se rangérent le long des bordages en dehors, chacun vis-à-vis du banc où il devait être assis, et les pagaies furent mises à côté de chaque place; dans cet état, ils attendirent que les plus grosses lames fussent venues se briser à terre, et quand le pilote jugea qu'il était temps de partir, il jeta un cri : aussitôt tous ceux qui étaient aux côtés du bâtiment le poussèrent dans l'eau de toutes leurs forces, et sautèrent dedans à mesure que l'endroit où ils devaient manier la pagaie entrait dans l'eau. Celui qui devait gouverner y sauta le dernier, et tous ensemble se mirent à nager avec tant de force, qu'ils surmontèrent bientôt les grosses lames, quoiqu'à voir ces montagnes d'eau, on eût cru qu'elles devaient les rejeter bien loin sur la côte. Leur pilote était debout à l'arrière : il parait, avec une adresse merveilleuse, le choc des plus hautes vagues, en les prenant, non droit et de face, ou, suivant le langage des îles, le bout au corps, mais de biais. Aussi, dans l'instant que la pirogue s'élançait sur le côté de la même lame, elle était toute penchée jusqu'à ce qu'elle eût gagné toute la hauteur, où elle se redressait et disparaissait en s'enfonçant de l'autre côté. Elle ressortait aussitôt, et l'on voyait son avant tout en l'air, quand elle commençait à monter sur une autre lame : on l'aurait crue droite, jusqu'à ce

qu'ayant atteint le dos de la seconde lame, il semblait qu'elle ne fût soutenue que sur le milieu de sa sole, et qu'elle eût ses deux extrémités en l'air. Ensuite l'avant s'enfonçait, et, semblant plonger, il laissait voir à découvert tout l'arrière et un quart de la sole. Enfin ils se trouvèrent dans une eau moins impétueuse, car les grosses lames ne commencent qu'à deux cents pas de la côte. »

Labat, qui avait regardé la pirogue avec une admiration mêlée de la plus vive crainte, ajoute la description de ces terribles lames. « La mer, dit-il, en forme toujours sept, qui viennent se briser à terre avec une violence étonnante; ce qui doit s'entendre des cabesterres, où les côtes sont ordinairement fort hautes et le vent continuel. Les trois dernières des sept lames sont les plus grosses : lorsqu'elles se sont brisées, un petit calme succède, qu'on nomme *embeli*, et qui dure peu; après quoi les lames recommencent avec une augmentation de grosseur et d'impétuosité, jusqu'à ce que la septième soit venue se briser. » Comme cet étrange mouvement ne se fait remarquer qu'aux cabesterres des îles, on peut croire, suivant le même voyageur, qu'il est produit par le vent, ou du moins que le vent aide à le former. Il serait digne, ajoute-t-il, de l'attention d'un physicien de chercher les causes et les périodes de ce phénomène remarquable, d'observer s'il est le même pendant toute l'année, et si les changements de la lune ou les différentes positions du soleil y ont quelque part.

Les mariages, les funérailles, les danses et les fêtes des Caraïbes ne diffèrent point assez des mêmes usages chez la plupart des autres Américains, pour demander des observations particulières; mais on remarque, à l'honneur de leur nation, que, s'ils mangent leurs ennemis en guerre, c'est dans l'emportement du triomphe, et sur le champ même de leur victoire; qu'ils traitent avec humanité, non seulement les étrangers qui viennent les visiter, mais les captifs même qu'ils prennent sans résistance, et qu'ils ont surtout beaucoup de compassion pour les femmes et les enfants. La crainte qu'ils ont d'être surpris par les Européens, et chassés des îles qui leur restent, comme ils l'ont été de toutes les autres, leur fait poster sur leurs côtes de petits corps de garde pour découvrir les barques étrangères qui en approchent. Ils se hâtent de les faire reconnaître par quelques canots, et s'ils les croient ennemies, ils s'assemblent assez tôt pour défendre leurs possessions. Mais ce n'est jamais à force ouverte, ni même en troupes réglées. Ils dressent des embuscades, d'où ils s'élancent furieusement, en faisant pleuvoir d'abord une grêle de flèches; ensuite ils emploient leurs boutons avec la même furie. S'ils trouvent une résistance qui les fasse douter du succès, ils prennent la fuite vers leurs rochers et leurs bois, et quelques uns même en mer, où ils plongent

dans l'eau à deux ou trois cents pas du rivage. Ils ne se rallient qu'après avoir doublé leur nombre, pour ne plus rien donner au hasard. Mais un voyageur anglais, qui avait connu leurs forces dans plusieurs incursions qu'il leur avait vu faire aux îles anglaises d'Antigoa et de Mont-Serrat, assure que celles même de Saint-Vincent et de la Dominique n'ont jamais été capables de mettre plus de quinze cents hommes sous les armes.

Le même voyageur ajoute qu'ayant enlevé, il y a cinquante ou soixante ans, quelques jeunes Anglais des deux sexes, et les ayant menés à l'île Saint-Vincent, non seulement ils les traitèrent avec humanité, mais ils les élevèrent dans leurs usages, et leur en firent prendre une si forte habitude, qu'ils ont formé dans cette île des races mêlées, qu'on distingue encore des vrais Caraïbes à la couleur blonde de leur chevelure.

Saint-Domingue. — Les Boucaniers.

Le relâchement du commerce, causé par la défense de recevoir des étrangers, et l'espoir de faire plus de fortune dans les colonies du continent, sujet de désertions fréquentes, faisait languir depuis long-temps Saint-Domingue entre les mains des Espagnols. L'on n'y comptait plus, au commencement du dix-septième siècle, qu'environ quatorze mille habitants, et plus de douze cents nègres fugitifs s'étaient retranchés sur une montagne inaccessible, d'où ils faisaient trembler de si faibles maîtres.

En 1625, deux vaisseaux, l'un français, sous la conduite d'Enambouc, gentilhomme normand, et l'autre anglais, sous la conduite de sir Thomas Werner, abordèrent le même jour à l'île de Saint-Christophe. Les Espagnols, occupés de leurs conquêtes sur le continent, avaient toujours négligé les Antilles. Ils prétendaient, à la vérité, s'en être assuré la possession par divers actes; mais ils n'avaient jamais fait d'efforts sérieux pour s'y établir, et Saint-Christophe n'était occupé que par les Caraïbes, ses habitants naturels. Les Français et les Anglais conçurent tous les avantages qu'ils pouvaient tirer de ce poste; et, sans disputer lesquels y étaient arrivés les premiers, ils convinrent de partager l'île entre eux, pour y établir chacun leur colonie. Cette bonne intelligence se soutint non seulement dans leurs guerres contre les Caraïbes, mais aussi dans le partage de leur conquête, et ne fut pas même entièrement rompue par quelques jalousies qui succédèrent; elle durait encore vers 1630,

lorsque les Espagnols, qui n'avaient pu voir sans chagrin l'établissement des deux nations dans un terrain sur lequel ils s'attribuaient tous les droits, vinrent les attaquer avec une puissante flotte, et les forcèrent de chercher une retraite dans d'autres îles. Cependant l'ennemi ne fut pas plus tôt éloigné, que la double colonie retourna dans ses possessions. Mais quelques aventuriers de l'une et de l'autre, qui s'étaient approchés d'Hispaniola dans leur fuite, ayant trouvé la côte septentrionale presque abandonnée par les Castillans, avaient pris le parti de s'y fixer. Ils s'y étaient trouvés fort à l'aise, au milieu des bœufs et des porcs dont les bois et les campagnes étaient remplis. Ensuite, les Hollandais, qui s'étaient alors établis au Brésil, leur ayant promis de fournir à tous leurs besoins, et de recevoir d'eux en paiement les cuirs qu'ils tireraient de leurs chasses, cette assurance acheva de les fixer.

La plupart de ces nouveaux colons étaient Normands. On leur donna le nom de *boucaniers*, parce qu'ils se réunissaient pour *boucaner*, à la manière des sauvages, la chair des bœufs qu'ils avaient tués. Ce terme, qu'on croit d'origine américaine, signifie cuire, ou plutôt sécher à la fumée, et les lieux où se fait cette opération se nomment *boucans*.

Malgré le secours des Hollandais, il était fort incommode à la nouvelle colonie de ne recevoir que de leurs mains mille choses nécessaires. Elle fut bientôt délivrée de cet embarras. La plupart des boucaniers, qui avaient peu de goût pour la chasse des bêtes fauves, embrassèrent le métier de corsaires, et, sans distinction de parti, tout ce qu'ils purent enlever leur parut de bonne prise. Outre ceux de Saint-Domingue, une troupe d'Anglais, mêlée de quelques Français, s'était emparée de la petite île de la Tortue; ils s'unirent d'intérêt; et dès la même année, ils commencèrent à se rendre célèbres sous le nom de *flibustiers*. Leur rendez-vous le plus ordinaire était cette île, où ils trouvaient non seulement un havre commode, mais plus de sûreté contre les entreprises des Espagnols. Toute la côte du nord est inaccessible; celle du sud n'a qu'un port ou plutôt une rade, dont ces brigands s'étaient emparés. Le mouillage y est bon, sur un fond de sable fin, et l'entrée en peut être facilement défendue : quelques pièces de canon suffisent, placées sur un rocher qui la commande. Les terres voisines sont fort bonnes, et l'on y trouve surtout des plaines d'une merveilleuse fertilité. Tout le reste de l'île est couvert de bois, dont on admire d'autant plus la hauteur, qu'ils naissent entre des rochers où l'on ne peut concevoir qu'il y ait de quoi nourrir leurs racines.

L'île de la Tortue n'a pas moins de huit lieues de long entre l'est et l'ouest, sur deux de large du nord au sud; et le canal qui la sépare de Saint-Domingue est de la même largeur. L'air y est très bon, quoiqu'elle n'ait aucune rivière, et que les fontaines y soient même très rares. La plus abondante jette

de l'eau de la grosseur du bras ; mais les autres sont si faibles, que, dans plusieurs endroits, les habitants n'avaient pas d'autre ressource que l'eau de pluie. Cette île est actuellement déserte; mais, sous le règne des flibustiers, on y a compté jusqu'à cinq cantons fort peuplés. Tous les fruits communs aux Antilles croissent dans les bons quartiers de la Tortue; le tabac y est excellent, et les cannes à sucre d'une grosseur et d'une bonté singulières. On y avait transporté de Saint-Domingue des porcs et de la volaille, qui y avaient extrêmement multiplié. Les côtes, surtout celle du sud, sont fort poissonneuses. Lorsque les flibustiers avaient pensé à se saisir de la rade, ils y avaient trouvé vingt-cinq Espagnols, qui s'étaient retirés à la première sommation.

Quand on eut appris à Saint-Christophe ce qui se passait sur la côte de Saint-Domingue, plusieurs habitants des deux colonies passèrent à la Tortue, dans l'espérance d'un profit plus certain, soit par la facilité que présentait le commerce avec les étrangers, soit en s'associant aux rapines des flibustiers. Quelques uns d'entre eux s'attachèrent à la culture des terres, et plantèrent du tabac. Mais rien ne contribua tant au succès de ce petit établissement que le secours des vaisseaux français, surtout de Dieppe, qui commencèrent à le visiter. Ils y amenaient des engagés qu'ils vendaient pour trois ans, et dont on tirait les mêmes services que des esclaves nègres ou américains. Ainsi la nouvelle colonie était alors composée de quatre sortes d'habitants : de boucaniers, dont la chasse faisait l'occupation ; de flibustiers, qui couraient les mers; de colons, qui cultivaient la terre; et d'engagés, dont la plupart ne quittaient point les colons et les boucaniers. C'est de ce mélange que se forma le corps auquel on donna le nom d'*aventuriers*. Ils vivaient entre eux avec beaucoup d'union, et leur gouvernement était une sorte de démocratie. Chaque personne libre avait une autorité despotique dans son habitation. Chaque capitaine n'était pas moins absolu sur son bord, pendant qu'il y commandait; mais le commandement pouvait lui être ôté par une délibération de toutes les personnes libres de la colonie. Tels furent les commencements de ces fameux flibustiers qui ont quelque temps étonné le monde par la hardiesse de leurs brigandages.

Quoique les boucaniers soient assez connus par leur histoire particulière, traduite de l'anglais dans toutes les langues, on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur leur caractère et leurs exploits.

Les boucaniers n'avaient point d'autre établissement, dans l'île de Saint-Domingue, que ce qu'ils nommaient leurs boucans. C'étaient de petits champs défrichés où ils avaient des claies pour boucaner la viande, un espace pour étendre les cuirs, et des baraques qu'ils nommaient *ajoupas*, nom emprunté

des Espagnols, mais qu'on croit venu originairement des naturels du pays. Toutes les commodités de cette situation se réduisaient à les mettre à couvert de la pluie et des ardeurs du soleil. Comme ils étaient sans femmes et sans enfants, ils avaient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour vivre ensemble et se rendre mutuellement les secours qu'un père trouve dans sa famille. Tous les biens étaient communs dans chaque société, et demeuraient à celui des deux qui survivait à l'autre. C'est ce qu'ils nommaient *s'emmateloter*, et de là vient, dit-on, le nom de *matelotage* qu'on donna long-temps aux sociétés qui se forment pour des intérêts communs. La droiture et la franchise étaient si bien établies, non seulement entre les associés, mais d'une société à l'autre, qu'on ne tenait rien sous la clef, et que le moindre larcin etait un crime irrémissible pour lequel on aurait été chassé du corps. Mais on n'en avait pas même l'occasion : tout était commun; ce qu'on ne trouvait pas chez soi, on l'allait prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de leur en demander la permission, et ceux à qui l'on s'adressait se seraient déshonorés par un refus. On ne connaissait pas d'ailleurs d'autres lois qu'un bizarre assemblage de conventions dont la coutume faisait toute l'autorité, et contre lesquelles on admettait d'autant moins d'objections, que les boucaniers se prétendaient affranchis de toute obligation précédente par le baptême de mer qu'ils avaient reçu au passage du tropique. Ils ne se croyaient pas beaucoup plus dépendants du gouverneur de la Tortue, auquel ils se contentaient de rendre quelque léger hommage. La religion même conservait si peu de droits sur eux, qu'à peine se souvenaient-ils du Dieu de leurs pères : sur quoi l'on observe qu'il n'est pas surprenant qu'on ait eu peine à découvrir quelques traces d'un culte religieux chez divers peuples, puisque l'on ne saurait douter que, si les boucaniers s'étaient perpétués dans l'état qu'on représente, ils n'eussent eu moins de connaissance du ciel, à la seconde ou troisième génération, que les Cafres, les Hottentots, les Topinambous ou les Caraïbes. Ils avaient quitté jusqu'aux noms de leurs familles, pour y substituer des sobriquets et des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendants. Cependant ceux qui se marièrent dans la suite signèrent leur véritable nom, ce qui a fait passer en proverbe dans les Antilles qu'on ne connait bien les gens qu'au temps du mariage. Leur habillement consistait dans une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuaient, un caleçon encore plus sale, fait en tablier de brasseur, une courroie qui leur servait de ceinture, et d'où pendait une large gaîne dans laquelle était une espèce de sabre fort court, qu'ils nommaient manchette, et quelques couteaux flamands; un chapeau sans bord, excepté sur le devant, où ils en laissaient pendre un bout pour le prendre; point de bas, et des souliers de peau de cochon. Leurs fusils avaient

un canon de quatre pieds et demi de long, et portaient des balles de seize à la livre. C'est d'eux qu'on a donné le nom de boucaniers aux fusils de ce calibre. Chacun avait à sa suite un certain nombre d'engagés et une meute de vingt ou trente chiens, entre lesquels il y avait un braque ou venteur. Quoique la chasse du bœuf fût leur principale occupation, ils se faisaient quelquefois un amusement de celle du porc marron. Dans la suite, quelques uns s'y attachèrent uniquement, et faisaient boucaner la chair de ces animaux à la fumée de la peau même, ce qui lui donnait un goût délicieux.

Les chasseurs partaient à la pointe du jour, ordinairement seuls, et leurs engagés suivaient avec les chiens. Le seul chien venteur allait devant, et conduisait souvent le chasseur par d'affreux chemins. Dès que la proie était éventée, tous les autres chiens accouraient, et l'arrêtaient en aboyant autour d'elle jusqu'à ce que le boucanier fût posté pour tirer. Il tâchait de lui donner le coup au défaut de la poitrine, et, s'il la jetait bas, il se hâtait de lui couper le jarret, pour la mettre hors d'état de se relever. Quelquefois l'animal, n'étant que légèrement blessé, se jetait furieusement sur les chasseurs; mais outre qu'ils étaient presque toujours sûrs de leur coup, la plupart étaient assez agiles pour se réfugier derrière un arbre et pour monter au sommet. La bête était écorchée sur-le-champ, et le maître en tirait un des plus gros os, qu'il cassait pour en sucer la moelle. C'était le déjeuner ordinaire des boucaniers. Ils abandonnaient les autres os à leurs engagés, et laissaient toujours un de ces derniers pour achever de dépouiller l'animal et pour en lever une pièce choisie. Les autres continuaient leur chasse jusqu'à ce que le maître eût tué autant de bêtes qu'il avait de personnes à sa suite. Il s'en retournait le dernier, chargé comme les autres d'une peau et d'une pièce de viande. Du piment, avec un peu de jus d'orange, faisait tout l'assaisonnement de ce mets. La table était une pierre avec un tronc d'arbre; ils avaient de l'eau claire pour toute boisson, et jamais de pain. L'occupation d'un jour était celle de tous les autres, jusqu'à ce qu'on eût rassemblé le nombre de cuirs qu'on s'était engagé à fournir aux marchands. Alors le boucanier portait sa marchandise à la Tortue, ou dans quelque port de la grande île.

Leurs principaux boucans étaient la presqu'île de Samana, une petite île qui est au milieu du port de Bayaha, le Port-Margot, la Savane Brûlée, vers les Gonaïves, l'embarcadère de Mirbalais, et le fond de l'île Avache; mais de là ils couraient toute l'île jusqu'aux habitations espagnoles.

Tels étaient les boucaniers de Saint-Domingue, lorsque les Espagnols entreprirent d'en purger cette île. Les commencements de cette guerre leur furent assez favorables. Ils surprenaient les chasseurs en petit nombre dans leurs courses, ou, pendant la nuit, dans leurs habitations. Plusieurs furent massa-

crés, d'autres pris et condamnés au plus cruel esclavage. C'était fait de tout ce corps d'aventuriers, et quelques hommes eussent achevé de les exterminer s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se vengèrent alors avec la dernière fureur, et toute l'île fut inondée de sang. De là le nom de *Massacre* donné à plusieurs endroits qui le conservent encore. Cependant l'Espagne ayant envoyé au secours de sa colonie des troupes du continent et de quelques îles voisines, les boucaniers commencèrent à craindre de ne pouvoir résister à tant de forces, sans compter que leurs chasses étaient interrompues par une si sanglante guerre. Après une mûre délibération, ils prirent le parti de transporter leurs boucans dans les petites îles qui environnent celle de Saint-Domingue, de s'y retirer chaque jour au soir, et de n'aller à la chasse qu'en troupes nombreuses. Cet expédient les mit en état de vivre et de continuer la guerre avec une sorte d'égalité. Il arriva même que les nouveaux boucans, étant moins exposés, devinrent des habitations plus régulières; et c'est à ce changement que l'établissement français de Bayaha doit son origine. C'est d'ailleurs le plus spacieux et le plus beau port de toute l'île : une petite île, qui en occupe le centre, en défend l'entrée, et les plus gros navires y peuvent mouiller fort près de terre. D'ailleurs la chasse y était très abondante, et les boucaniers pouvaient se rendre en peu d'heures à la Tortue pour y vendre leurs cuirs. Bientôt même on leur épargna ce court trajet, parce qu'il parut plus commode aux vaisseaux français et hollandais d'aller charger à Bayaha, où il se forma insensiblement une nombreuse bourgade.

Aussitôt que les boucaniers se furent fixés, ceux d'un même boucan se rendaient le matin à l'endroit le plus élevé de la petite île pour observer les Espagnols, et, convenant du lieu où ils devaient se rassembler le soir, ils passaient dans la grande île, d'où ils revenaient à l'heure marquée. Si quelqu'un ne paraissait point, on concluait qu'il avait été pris ou tué, et les chasses étaient suspendues jusqu'à ce qu'il fût retrouvé ou que sa mort eût été vengée. Un jour les boucaniers de Bayaha, se trouvant quatre hommes de moins, prirent sur-le-champ la résolution de se réunir tous le jour suivant. Ils marchèrent vers San-Yago, et dans leur route ils firent quelques prisonniers, dont ils apprirent que leurs compagnons avaient été massacrés par des Espagnols, qui leur avaient refusé quartier. Ce récit les fit entrer en fureur, et ceux dont ils le tenaient furent leurs premières victimes. Ensuite, se répandant comme des bêtes féroces dans les premières habitations, ils y sacrifièrent à leur vengeance tout ce qu'ils purent trouver d'Espagnols.

Les troupes d'Espagne avaient quelquefois aussi leur revanche; mais ces petits avantages ne décidaient de rien. Enfin, les Espagnols s'avisèrent de faire

eux-mêmes des chasses générales dans l'île, et la dépeuplèrent presque entièrement de bœufs. Alors, la plupart des boucaniers, qui ne trouvèrent plus de quoi subsister ni continuer leur commerce, se virent dans la nécessité d'embrasser un autre genre de vie. Plusieurs s'attachèrent à former des habitations. Les quartiers du grand et du petit Goave furent défrichés, et l'établissement du port de Paix s'accrut beaucoup à cette occasion. Ceux qui ne purent s'accommoder d'une vie sédentaire se rangèrent parmi les flibustiers, et leur jonction rendit ce corps très célèbre.

On s'imagine aisément qu'entre les fugitifs de la Tortue, dont on a rapporté les aventures, ce n'étaient pas les plus honnêtes gens qui avaient donné naissance à la flibuste. Rien n'avait été plus faible que les commencements de cette redoutable milice. Les premiers n'avaient eu ni vaisseaux, ni munitions, ni pilotes; mais la hardiesse et le génie leur avaient fait trouver les moyens d'y suppléer. Ils avaient commencé par se joindre, pour former de petites sociétés, auxquelles ils avaient donné, comme les boucaniers, le nom de *matelotage*. Entre eux, ils ne s'en donnaient pas d'autre que celui de *Freres de la côte*, qui s'étendit à tous les aventuriers, particulièrement aux boucaniers de Saint-Domingue. Chaque société de flibustiers acheta un canot, et chaque canot portait vingt-cinq ou trente hommes. Avec cet équipage, ils ne s'attachaient d'abord qu'à surprendre quelques barques de pêcheurs ou quelques bâtiments du même ordre. Si le succès répondait à leur audace, ils retournaient à la Tortue pour y augmenter leurs troupes : l'équipage d'une barque était ordinairement de cent cinquante hommes. Ils allèrent ensuite, les uns à Bayaha, les autres au Port-Margot, pour y prendre du bœuf ou du porc. Ceux qui aimaient mieux la chair de tortue allaient à la côte méridionale de Cuba, où ces animaux se trouvent en abondance.

Avant de se mettre sérieusement en course, ils se choisissaient un capitaine, dont toute l'autorité consistait à commander dans l'action; mais il avait le privilége de lever un double lot dans le partage du butin. Le coffre du chirurgien se payait à frais communs, et les récompenses des blessés étaient prélevées sur le total. On les proportionnait au dommage de la blessure, c'est-à-dire qu'on donnait, par exemple, six cents écus ou six esclaves à ceux qui avaient perdu les deux yeux ou les deux pieds. Cette convention se nommait *chasse-partie*, et la méthode établie pour le partage s'appelait *partager à compagnon bon lot*. Quoique les flibustiers tombassent d'abord sur tout ce qu'ils rencontraient, on assure que les Espagnols furent toujours le principal objet de leurs brigandages. Ils établissaient la justice de leur haine pour cette nation sur ce qu'elle interdisait dans ses îles la pêche et la chasse, qui sont, disaient-ils, de droit naturel, et, réglant leur conscience sur ce principe, ils

ne s'embarquaient jamais sans avoir fait des prières publiques pour demander au Ciel le succès de leur expédition, comme ils ne manquaient point de lui rendre des grâces solennelles après la victoire. Il semblait que le Ciel se servît d'eux pour châtier les Espagnols des cruautés inouies qu'ils avaient exercées contre les habitants du nouveau monde. Les relations publiques avaient rendu le nom des Espagnols très odieux. On a vu des aventuriers qui, sans aucune idée de libertinage ou d'intérêt, ne leur faisaient la guerre que par animosité. Tel fut un gentilhomme de Languedoc, nommé Monbars, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait pris contre eux, dans ses lectures, une aversion si forte, qu'elle semblait tourner quelquefois en fureur. On raconte qu'étant au collége, et jouant dans une pièce de théâtre le rôle d'un Français qui avait quelque démêlé avec un Espagnol, il s'enflamma si furieusement le jour de l'action, qu'il se jeta sur celui qui représentait l'Espagnol, et que sans un prompt secours il l'aurait tué. Une passion capable de cet excès n'était pas facile à réprimer. Monbars n'aspirait qu'après les occasions de l'assouvir dans le sang espagnol, et la guerre ne fut pas plus tôt déclarée entre la France et l'Espagne, qu'il monta sur mer pour les aller chercher sur les mêmes côtes que les premiers conquérants ont fait tant de fois rougir du sang des Américains. On ne peut représenter tous les maux qu'il leur causa, tantôt sur terre, à la tête des boucaniers, et tantôt sur mer, avec les flibustiers. Il en a remporté le surnom d'*Exterminateur*. Mais on ajoute que jamais il ne tua un homme désarmé, et qu'on n'eut point à lui reprocher ces brigandages et ces dissolutions qui ont rendu détestables la plupart des aventuriers.

Achevons la peinture de cette étrange espèce de guerriers, et renvoyons nos lecteurs à l'histoire pour le détail de leurs exploits. Ils étaient si serrés dans leurs barques, surtout ceux des premiers temps, qu'à peine leur restait-il place pour s'y coucher. Nuit et jour ils y étaient exposés à toutes les injures de l'air; et l'indépendance dont ils faisaient profession les rendant ennemis de toute contrainte, les uns ne laissaient pas de chanter quand les autres pensaient à dormir. La crainte de manquer de vivres n'était jamais une raison pour les ménager : aussi se voyaient-ils souvent réduits aux dernières extrémités de la soif et de la faim. Mais on peut juger que, menant une vie penible, ils ne trouvaient rien de difficile pour se mettre au large. La vue d'un navire plus grand et plus commode échauffait leur sang jusqu'au transport. La faim leur ôtait la vue du péril; lorsqu'il était question de se procurer des vivres, ils attaquaient sans delibérer. Leur méthode était toujours d'aller droit à l'abordage. Souvent une seule bordee aurait pu suffire pour les couler à fond; mais leurs petits bâtiments se maniaient sans peine, et jamais ils ne présentaient que la proue, chargée de fusiliers, qui, tirant dans les sabords, décon-

certaient tous les canonniers. Lorsqu'une fois ils avaient attaché le grapin, il n'y avait qu'un bonheur extrême qui pût sauver le plus grand vaisseau. Les Espagnols, qui les regardaient comme autant de demons, et qui ne les nommaient pas autrement, sentaient leur courage glacé lorsqu'ils les voyaient de près, et prenaient ordinairement le parti de se rendre en demandant quartier : ils l'obtenaient si la prise était considérable; mais si l'avidité des vainqueurs n'était pas satisfaite, de dépit ils jetaient les vaincus dans les flots. Ils conduisaient leurs prises a la Tortue ou dans quelque port de la Jamaïque. Avant le partage, chacun levait la main, et protestait qu'il avait porté à la masse tout ce qu'il avait pillé. Si quelqu un était convaincu de faux serment, on ne manquait point de le dégrader à la première occasion, dans quelque île déserte, où il était abandonné à son triste sort. Ceux qui prenaient commission du gouverneur de la Tortue lui donnaient fidèlement le dixième de leurs prises. Si la France et l'Espagne étaient en paix, ils allaient partager leur proie dans quelque endroit éloigné du fort, et le gouverneur, dont non seulement les ordres n'étaient pas d'un grand poids, mais qui n'était point en état de les faire respecter, se laissait fermer les yeux par un présent. Aprés la distribution des lots, on ne pensait qu'à se réjouir, et les plaisirs ne finissaient qu'avec l'abondance. Alors on se remettait en mer, et les fatigues recommençaient dans la même vue, c'est-à-dire pour conduire encore à la débauche. Jamais ils n'engageaient le combat sans s'être embrassés les uns les autres avec de parfaits témoignages de réconciliation. Ils se donnaient même de grands coups sur la poitrine, comme s'ils se fussent efforcés d'exciter dans leur cœur une componction qu'ils ne connaissaient guère. En sortant du danger, ils retombaient dans leur crapule et leurs brigandages.

Origine et Mœurs des Nègres.

Maintenant Caraïbes et Boucaniers ont disparu du sol des Antilles. Après la lutte la plus opiniâtre, l'héroïsme indiscipliné des naturels a dû céder devant la puissance meurtrière de la civilisation, et la force est enfin parvenue à asseoir son empire sur ces contrées si libres autrefois. Mais il lui a fallu écraser jusqu'au dernier de leurs enfants, et maîtres d'îles desertes, les Européens, pour les repeupler, ont arraché du sol de l'Afrique un peuple malheureux dont ils se sont arrogé la propriete, comme de bêtes de somme. Aujourd'hui,

dans presque toutes les Antilles, deux classes bien tranchées s'offrent à l'étude de l'observateur, les blancs et les noirs, les maîtres et les esclaves. Nous aurons occasion de revenir sur les premiers; nous allons arrêter les yeux du lecteur sur le tableau que les voyageurs ont tracé des nègres, dont le sort a partout excité de si vives sympathies qui jusqu'ici sont venues se briser impuissantes contre l'égoïsme.

Voici la triste peinture que Charlevoix, le Pers et Labat font des nègres de Saint-Domingue; elle peut s'appliquer à ceux de toutes les autres îles, et ce portrait, tracé depuis plus d'un siècle, convient encore, à quelques traits près, aux esclaves qui peuplent aujourd'hui les Antilles.

Rien n'est plus misérable que la condition de ce peuple; il semble qu'il soit le rebut de la nature, l'opprobre des hommes, et c'est à peine si l'on établit une ligne de démarcation entre cette race et les plus vils animaux. Quelques coquillages font toute sa nourriture; ses habits sont de mauvais haillons qui ne le garantissent ni de la chaleur du jour ni de la trop grande fraîcheur des nuits. Ses maisons ressemblent à des tanières d'ours; ses lits sont des claies, plus propres à briser le corps qu'à procurer du repos; ses meubles consistent en quelques calebasses et quelques petits plats de bois ou de terre. Son travail est presque continuel; son sommeil fort court. Nul salaire. Vingt coups de fouet pour la moindre faute. C'est à ce fatal état qu'on a su réduire des hommes qui ne manquent point de raison, et qui ne peuvent ignorer qu'ils sont absolument nécessaires à ceux qui les traitent si mal.

Dans cet incroyable abaissement, ils ne laissent pas de jouir d'une santé parfaite, tandis que leurs maîtres, qui regorgent de biens et qui ne manquent d'aucune sorte de commodités, sont la proie d'une infinité de maladies. Ils jouissent donc du plus précieux de tous les biens, et leur caractère les rend peu sensibles à la privation des autres. On n'a pas fait difficulté de soutenir que ce serait leur rendre un mauvais office que de les tirer de cet état. A la vérité ceux qui tiennent ce langage y sont intéressés : on peut dire qu'ils sont à la fois juges et parties. Cependant l'avantage qu'ils tirent des nègres n'est pas sans inconvénients, et l'on assure que la plupart des habitants de nos colonies s'affligent de ne pouvoir être servis par d'autres valets : n'y eût-il que ce sentiment, naturel à l'homme, de compter pour rien des services que la crainte seule arrache, et des respects auxquels le cœur n'a jamais de part.

« Malheureux, dit le P. Charlevoix, celui qui a beaucoup d'esclaves : c'est la matière de bien des inquiétudes, et une continuelle occasion de patience : malheureux qui n'en a point du tout : il ne peut absolument rien faire; malheureux qui en a peu : il faut qu'il en souffre tout, de peur de les perdre, et tout son bien avec eux. »

Les nations établies entre le cap Blanc et le cap Nègre sur la côte d'Afrique sont proprement les seules qui paraissent nées pour la servitude. Ces misérables avouent, dit-on, qu'ils se regardent eux-mêmes comme une nation maudite. Les plus spirituels, qui sont ceux du Sénégal, racontent, sur une ancienne tradition dont ils ne connaissent pas l'origine, que ce malheur leur vient du péché de leur premier père, qu'ils nomment *Fam*. Ils sont les mieux faits de tous les nègres, les plus aisés à discipliner, et les plus propres au service domestique. Les Bambaras sont les plus grands, mais voleurs; les Aranes, ceux qui entendent le mieux la culture des terres, mais les plus fiers; les Congos sont les plus petits et les plus habiles pêcheurs, mais ils désertent aisément; les Nagots sont les plus humains; les Mandingues les plus cruels; les Minajs les plus résolus, les plus capricieux, les plus sujets à se désespérer. Enfin les nègres créoles, de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs pères que la couleur et l'esprit de servitude; ils ont néanmoins un peu plus de passion pour la liberté, quoique nés dans l'esclavage; ils sont aussi plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéants, plus fanfarons, plus libertins que ceux qui viennent d'Afrique. On comprend tous ces nouveaux venus sous le nom général de *Dandas*.

On a vu à Saint-Domingue des nègres du Monomotapa et de l'île de Madagascar; mais leurs maîtres en ont tiré peu de profit. Les premiers périssent bientôt, et les seconds sont presque indomptables. A l'égard de l'esprit, tous les nègres de Guinée l'ont extrêmement borné. Plusieurs sont comme hébétés, jusqu'à ne pouvoir compter au dessus de trois, ni jamais faire entrer l'oraison dominicale dans leur mémoire. Ils n'ont aucune idée fixe, le passé ne leur est pas plus connu que l'avenir; vraies machines, qu'il faut remonter chaque fois qu'on veut les mettre en mouvement. Les deux missionnaires assurent que ceux qui leur attribuent plus de malice que de stupidité et de manque de mémoire se trompent, et que, pour s'en convaincre, il suffit de voir combien ils ont peu de prévoyance pour ce qui les concerne personnellement. D'un autre côté, on convient généralement que, dans les affaires qu'ils ont fort à cœur, ils sont très fins et très entendus; que leurs railleries ne sont point sans sel; qu'ils saisissent merveilleusement le ridicule, qu'ils savent dissimuler, et que le plus stupide nègre est un mystère impénétrable pour ses maîtres, tandis qu'il les démêle avec une facilité surprenante. Il n'est pas aisé d'accorder toutes ces contrariétés. On ajoute que leur secret est comme leur trésor, qu'ils mourraient plutôt que de le révéler, et que leur contenance, lorsqu'on veut l'arracher de leur bouche, est un spectacle fort plaisant. Ils prennent un air d'étonnement si naturel, que, sans une grande expérience, on y est trompé; ils éclatent de rire; jamais ils ne se déconcertent, fussent-ils pris sur le fait; les

supplices ne leur feraient pas dire ce qu'ils ont entrepris de tenir caché. Ils ne sont pas traîtres; mais il ne faut pas toujours compter sur leur attachement. La plupart seraient fort bons soldats, s'ils étaient bien disciplinés et bien conduits. Un nègre qui se trouverait dans un combat à côté de son maître ferait son devoir, s'il n'en avait point été maltraité sans raison. Lorsqu'ils s'attroupent dans quelque soulèvement, le remède est de les dissiper sur-le-champ à coups de bâton et de nerf de bœuf: si l'on diffère, on se met quelquefois dans la nécessité d'en venir aux armes, et dans ces occasions ils se défendent en furieux. Dès qu'ils se persuadent qu'il faut mourir, peu leur importe comment, et le moindre succès achève de les rendre invincibles.

On remarque encore que le chant parmi ces peuples est un signe fort équivoque de gaîté ou de tristesse. Ils chantent dans l'affliction, pour adoucir leur chagrin; ils chantent dans la joie, pour faire éclater leur contentement; mais comme ils ont des airs joyeux et des airs lugubres, il faut une longue expérience pour les distinguer. Naturellement ils sont doux, humains, dociles, crédules et superstitieux à l'excès. Ils ne peuvent haïr long-temps; ils ne connaissent ni l'envie, ni la mauvaise foi, ni la médisance. Le christianisme, qu'on n'a pas de peine à leur faire embrasser, et les instructions qu'ils reçoivent continuellement des missionnaires, perfectionnent quelquefois ces vertus.

« Ce sont les nègres, dit le P. Pers, qui nous attirent ici principalement, et sans eux, nous n'oserions aspirer à la qualité de missionnaires. Il se passe peu d'années sans qu'on en amène au seul Cap-Français deux à trois mille. Lorsque j'apprends qu'il en est arrivé quelques uns dans mon quartier, je vais les voir, et je commence par leur faire faire le signe de la croix, en conduisant leur main; et puis je le fais moi-même sur leur front, comme pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ et de son Église. Après les paroles ordinaires, j'ajoute : « Et toi, maudit esprit, je te défends, au nom de Jésus-Christ, d'oser violer jamais ce signe sacré, que je viens d'imprimer sur cette créature qu'il a rachetée de son sang. » Le nègre, qui ne comprend rien à ce que je fais ni à ce que je dis, ouvre de grands yeux et paraît tout interdit; mais, pour le rassurer, je lui adresse par un interprète ces paroles du Sauveur à saint Pierre : « Tu ne sais pas présentement ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite. » Le P. Pers ajoute qu'on s'efforce de les instruire, et qu'ils ont un véritable empressement pour recevoir le baptême, mais que les adultes n'en sont guère capables qu'au bout de deux ans; qu'alors même il faut souvent, pour le leur conférer, être du sentiment de ceux qui ne croient pas la connaissance du mystère de la Trinité nécessaire au salut, et qu'ils n'entendent pas plus ce qu'on leur apprend là-dessus que ne ferait un

perroquet à qui on l'aurait appris de même; que la science du théologien est ici fort courte, mais qu'un missionnaire doit y penser deux fois avant que de laisser mourir un homme, quel qu'il soit, sans baptême; et que, s'il a quelque scrupule sur cela, ces paroles du prophète-roi : *Homines et jumenta salvabis, Domine*, lui viennent d'abord à l'esprit pour le rassurer.

On sait que Louis XIII, sur l'ancien principe que les terres soumises aux rois de France rendent libres tous ceux qui peuvent s'y retirer, eut beaucoup de peine à consentir que les premiers habitants des îles eussent des esclaves, et ne se rendit qu'après s'être laissé persuader que c'était le plus sûr et même l'unique moyen d'inspirer aux Africains le culte du vrai Dieu, de les tirer de l'idolâtrie, et de les faire persévérer jusqu'à la mort dans la profession du christianisme. Le P. Labat nous apprend que depuis on a proposé en Sorbonne les trois cas suivants : 1° si les marchands qui vont acheter des esclaves en Afrique, ou les commis qui demeurent dans les comptoirs, peuvent acheter des nègres dérobés; 2° si les habitants de l'Amérique, à qui ces marchands viennent les vendre, peuvent acheter indifféremment tous les nègres qu'on leur présente, sans s'informer s'ils ont été volés : 3° à quelle réparation les uns et les autres sont obligés, lorsqu'ils savent qu'ils ont acheté des nègres dérobés. « La décision, dit le même voyageur, fut apportée aux îles par un religieux de notre ordre. On y trouva des difficultés insurmontables. Nos habitants répondirent que les docteurs qu'on avait consultés n'avaient ni habitation aux îles, ni intérêt dans les compagnies, et que, s'ils eussent été dans l'un ou l'autre de ces deux cas, ils auraient décidé tout autrement. » Ainsi, les Français des îles ne sont pas plus délicats sur ce point que les Anglais et d'autres nations; mais ils sont beaucoup plus humains dans le traitement qu'ils font à leurs nègres. Et d'abord, quoique la prudence les oblige de n'en point acheter sans savoir s'ils ont quelque défaut, ils donnent à la pudeur de ne pas faire eux-mêmes cet examen; l'usage est de s'en rapporter aux chirurgiens. En second lieu, on accuserait de dureté et d'avarice celui qui les ferait travailler à leur arrivée sans leur accorder quelques jours de repos. Ces malheureux sont fatigués d'un long voyage, pendant lequel ils ont toujours été liés deux à deux avec des entraves de fer. Ils sont exténués de faim et de soif, sans compter l'affliction de se voir enlevés de leur pays pour n'y retourner jamais : ce serait mettre le comble à leurs maux que de les jeter tout d'un coup dans un pénible travail.

Lorsqu'ils sont arrivés chez leurs maîtres, on commence par les faire manger et on les laisse dormir durant quelques heures. Ensuite on leur fait raser la tête et frotter tout le corps avec de l'huile de palma Christi, qui dénoue les jointures, les rend plus souples, et remédie au scorbut. Pendant deux ou

trois jours on humecte d'huile d'olive la farine ou la cassave qu'on leur donne; on les fait manger peu, mais souvent, et baigner soir et matin. Ce régime est suivi d'une petite saignée et d'une purgation douce. On ne leur permet point de boire trop d'eau, encore moins d'eau-de-vie : leur unique boisson est l'oucou. Non seulement ces soins les garantissent des maladies dont ils seraient d'abord attaqués, mais avec les habits qu'on leur donne, et la bonté qu'on leur témoigne, ils servent à leur faire oublier leur pays et le malheur de la servitude. Sept ou huit jours après, on les emploie à quelque léger travail, pour les y accoutumer par degrés. La plupart n'en attendent pas l'ordre, et suivent les autres lorsqu'ils les voient appelés par ce qu'on nomme le *commandeur*.

L'usage commun pour les instruire et les former au train de l'habitation est de les répartir dans les cases des anciens, qui les reçoivent toujours volontiers, qu'ils soient de même pays ou d'une nation différente, et qui se font même honneur que le nouveau nègre qu'on leur donne paraisse mieux instruit et se porte mieux que celui de leur voisin. Mais ils ne le font point manger avec eux, ni coucher dans la même chambre, et lorsque le nouvel esclave paraît surpris de cette distinction, ils lui disent que, n'étant pas chrétien, il est trop au dessous d'eux pour être traité plus familièrement. Le P. Labat assure que cette conduite fait concevoir aux nouveaux nègres une haute idée du christianisme, et qu'étant naturellement orgueilleux, ils importunent sans cesse leurs maîtres et leurs prêtres pour obtenir le baptême. « Leur impatience est si vive, dit-il, que, s'ils en étaient crus, on emploierait les jours entiers à les instruire. Outre le catéchisme, qui se fait en commun soir et matin dans les habitations bien réglées, on charge ordinairement quelques anciens des mieux instruits de donner des leçons aux nouveaux, et ceux chez lesquels ils sont logés ont un soin merveilleux de les leur répéter, ne fût-ce que pour pouvoir dire au curé que le nègre qu'on leur a confié est en état de recevoir le baptême. Ils lui servent alors de parrain, et l'on aurait peine à s'imaginer jusqu'où va le respect, la soumission et la reconnaissance que tous les nègres ont pour leurs parrains. Les créoles même, c'est-à-dire ceux qui sont nés dans le pays, les regardent comme leurs pères. J'avais, continue le même voyageur, un petit nègre qui était le parrain banal de tous les nègres, enfants ou adultes, que je baptisais, du moins quand ceux qui se présentaient pour cet office n'en étaient pas capables, ou pour ne pas savoir bien leur catéchisme, ou pour n'avoir pas fait leurs pâques, ou parce que je les connaissais libertins, ou lorsque je prévoyais quelque empêchement pour leur mariage, s'ils contractaient ensemble une affinité spirituelle. J'étais [illegible] respect que je lui voyais rendre par [illegible]

Si c'étaient des enfants, les mères ne manquaient point de les lui apporter aux jours de fêtes, et si c'étaient des adultes, ils venaient le voir, lui répéter leur catéchisme et leurs prières, et lui apporter quelque petit présent.

Tous les esclaves nègres ont un grand respect pour leurs vieillards. Jamais ils ne les appellent par leurs noms sans y joindre celui de père : ils les soulagent dans toutes sortes d'occasions, et ne manquent jamais de leur obéir. La cuisinière de l'habitation n'est pas moins respectée, et, de quelque âge qu'elle soit, ils la traitent toujours de *maman*.

Le même voyageur les représente fort sensibles aux bienfaits, et capables de reconnaissance aux dépens même de leur vie ; mais ils veulent être obligés de bonne grâce, et s'il manque quelque chose à la faveur qu'on leur fait, ils en témoignent leur mécontentement par l'air dont ils la reçoivent. Ils sont naturellement éloquents, et ce talent éclate surtout lorsqu'ils ont quelque chose à demander, ou leur apologie à faire contre quelque accusation. On doit les écouter avec patience lorsqu'on veut se les attacher. Ils savent représenter adroitement leurs bonnes qualités, leur assiduité au service, leurs travaux, le nombre de leurs enfants et leur bonne éducation ; ensuite ils font l'énumération de tous les biens qu'on leur a faits, avec des remercîments très respectueux qu'ils finissent par leur demande. Une grâce accordée sur-le-champ les touche beaucoup. Si l'on prend le parti de la refuser, il faut leur en apporter quelque raison, et les renvoyer contents, en joignant au refus un présent de quelque bagatelle. Lorsqu'il s'élève entre eux quelque différend, ils s'accordent à venir devant leur maître, et plaident leur cause sans s'interrompre. L'offensé commence ; et lorsqu'il s'est expliqué, il déclare à sa partie qu'elle peut répondre. Des deux côtés la modération est égale. Comme il est presque toujours question de quelque bagatelle, ces procès sont bientôt vidés.

« Lorsqu'ils s'étaient battus, dit le P. Labat, ou qu'ils s'étaient rendus coupables de quelque larcin bien avéré, je les faisais châtier sévèrement, car il faut avec eux autant de fermeté que de condescendance. Ils souffrent avec patience les châtimens qu'ils ont mérités, mais ils sont capables des plus grands excès lorsqu'on les maltraite sans raison. C'est une règle générale de prudence de ne les menacer jamais. Le châtiment ou le pardon ne doit jamais être suspendu, parce que souvent la crainte les porte à fuir dans les bois, et telle est l'origine des marrons. » On n'a pas trouvé de moyen plus sûr pour les retenir que de leur accorder la possession de quelques volailles et de quelques porcs, d'un jardin à tabac, à coton, à légumes, et d'autres petits avantages de même nature. S'ils s'absentent, et que dans l'espace de vingt-quatre heures ils ne reviennent pas d'eux-mêmes, ou conduits par quelque personne qui demande grâce pour eux, ce qu'on ne doit jamais refuser, on conclut qu

ce qu'ils peuvent avoir de biens. Cette peine leur paraît si rude, qu'elle a plus de force que tous les châtiments pour les faire rentrer en eux-mêmes. Le moindre exemple de confiscation est long-temps un sujet de terreur. Ils sont liés entre eux par une affection si sincère, que non seulement ils se secourent mutuellement dans leurs besoins, mais que, si l'un d'eux fait une faute, on les voit souvent venir tous en corps pour demander sa grâce, ou pour s'offrir à recevoir une partie du châtiment qu'il a mérité. Ils se privent quelquefois de leur nourriture, pour être en état de traiter ou de soulager un nègre de leur pays dont ils attendent la visite.

Leur complexion chaude les rend si passionnés pour les femmes, qu'indépendamment du profit de la multiplication, on est obligé de les marier de bonne heure, dans la crainte des plus grands désordres. Ces mariages ont néanmoins de grands inconvénients.

Les esclaves nègres aiment non seulement les femmes, mais encore le jeu, la danse, le vin et les liqueurs fortes, et il n'y a rien là qui puisse étonner le philosophe. Le jeu qu'ils ont apporté aux îles, de quelque partie de l'Afrique qu'ils soient venus, est une espèce de jeu de dés, composé de quatre *bougis*, c'est-à-dire de quatre de ces coquilles qui leur servent de monnaie. Un trou qu'elles ont du côté convexe les fait tenir sur cette face aussi facilement que sur l'autre. Ils les remuent dans la main comme on y remue les dés, et les jettent sur une table. Si toutes les faces trouées se trouvent dessus, ou les faces opposées, ou deux d'une sorte et deux d'une autre, le joueur gagne; mais si le nombre des trous ou des dessous est impair, il a perdu. Beaucoup de nègres créoles ont appris, par l'exemple de leurs maîtres, à jouer aux cartes. Le P. Labat déplore une habitude qui les rend tout à la fois, dit-il, plus fripons et plus fainéants. La danse est leur passion favorite, et l'on ne connaît point de peuple qui en ait une plus vive pour cet exercice. Si leur maître ne leur permet point de danser dans l'habitation, ils font trois ou quatre lieues le samedi à minuit, après avoir quitté le travail, pour se rendre dans quelque lieu où la danse soit permise. Celle qui leur plaît le plus, et qu'on croit venue du royaume d'Ardra, sur la côte de Guinée, se nomme la *calenda*. Les Espagnols l'ont apprise des nègres, et la dansent, comme eux, dans tous leurs établissements de l'Amérique. Elle est d'une indécence qui porte quelques maîtres à la défendre; mais il ne leur est pas facile de l'empêcher, car le goût en est si général et si vif que les enfants, même dans l'âge où la force leur manque encore pour se soutenir, imitent leurs pères et mères, auxquels ils la voient danser, et passeraient les jours entiers à cet exercice. Pour en régler la cadence, on se sert de deux instruments en forme de tambours, qui ne sont que deux troncs d'arbres creusés et d'inégale grosseur. Un des bouts est ouvert, l'autre est cou-

vert d'une peau de brebis ou de chèvre, sans poil et soigneusement grattée. La plus grande de ces deux machines, qui se nomme simplement le *grand tambour*, a trois ou quatre pieds de long, sur huit à neuf pouces de diamètre. Le petit, qu'on nomme *baboula*, est à peu près de la même longueur, mais n'a guère plus de huit à neuf pouces dans l'autre dimension. Ceux qui battent de ces instruments les mettent entre leurs jambes ou s'asseyent dessus, et les touchent du plat des quatre doigts de chaque main. Le grand tambour est battu avec mesure et posément ; mais le baboula se touche avec beaucoup de vitesse, presque sans mesure, et, comme il rend moins de son que l'autre, quoiqu'il en rende un fort aigu, il ne sert qu'à faire du bruit, sans marquer la cadence ni les mouvements des danseurs.

Ils sont disposés sur deux lignes, l'une devant l'autre, les hommes vis-à-vis des femmes. Ceux qui se lassent font un cercle autour des danseurs et des tambours. Un des plus habiles chante une chanson qu'il compose sur-le-champ, dont le refrain est répété par les spectateurs, avec de grands battements de mains. Tous les danseurs tiennent les bras à demi levés, sautent, tournent, s'approchent à deux ou trois pieds les uns des autres, et reculent en cadence, jusqu'à ce que le son redoublé du tambour les avertisse de se joindre, en se frappant les uns contre les autres ; ils se retirent aussitôt en pirouettant pour recommencer le même mouvement, avec des gestes tout à fait lascifs, autant de fois que le tambour en donne le signal ; ce qu'il fait souvent plusieurs fois de suite. De temps en temps, ils s'entrelacent les bras, et font deux ou trois tours, en continuant de se frapper et se donnant des baisers. On juge combien la pudeur est blessée par cette danse. Cependant elle a tant de charmes pour les Espagnols de l'Amérique, et l'usage en est si bien établi parmi eux, qu'elle entre jusque dans leurs dévotions : ils la dansent à l'église et dans leurs processions. Les religieuses même ne manquent guère de la danser, la nuit de Noël, sur un théâtre élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte pour faire part du spectacle au peuple ; mais elles n'admettent point d'hommes à leur danse. Dans les îles françaises, on a défendu la calenda par des ordonnances, autant pour mettre l'honnêteté publique à couvert que pour empêcher les assemblées trop nombreuses. Une troupe de nègres, emportée par la joie et souvent échauffée par des liqueurs fortes, devient capable de toutes sortes de violences. Mais les lois et les précautions n'ont encore pu l'emporter sur le goût désordonné du plaisir.

Les esclaves nègres du Congo ont une autre danse plus modeste que la calenda, mais moins vive et moins réjouissante. Les danseurs de l'un et de l'autre sexe se mettent en rond, et, sans sortir d'une place, ils ne font que lever les pieds en l'air, pour en frapper la terre avec une espèce de cadence, en tenant le

corps à demi courbé les uns vers les autres, tandis qu'un d'entre eux raconte quelque histoire, à laquelle tous les danseurs répondent par un refrain, et les spectateurs par des battements de mains. Les nègres Minais dansent en rond et tournent sans cesse. Ceux du cap Vert et de Gambie ont aussi leurs danses particulières; mais il n'y en a point qui leur plaise tant à tous que la calenda. Dans l'impuissance des lois, on s'efforce, dit le P. Labat, de leur faire substituer à cet exercice peu décent des danses françaises, telles que le menuet, la courante, le passe-pied, les branles et les danses rondes. Il s'en trouve beaucoup qui y excellent, et qui n'ont pas l'oreille moins fine ni les pas moins mesurés que nos plus habiles danseurs. Quelques uns jouent assez bien du violon, et gagnent beaucoup à jouer dans les assemblées. Ils jouent presque tous d'une espèce de guitare, qu'ils composent eux-mêmes d'une moitié de calebasse, couverte d'un cuir raclé, avec un assez long manche : elle a quatre cordes de soie ou de pite, ou de boyaux secs et passés ensuite à l'huile, qui sont soutenues sur la peau par un chevalet à la hauteur d'un pouce et demi. Cet instrument se pince en battant; mais le son en est peu agréable et les accords peu suivis.

Il n'y a point d'esclaves nègres qui n'aient la vanité de paraître bien vêtus, surtout à l'église, et dans leurs visites mutuelles. Ils ne redoutent aucun travail, aucune privation, lorsqu'il est question d'acheter pour leurs femmes et leurs enfants quelque parure qui puisse les distinguer des autres. Cependant l'affection qu'ils ont pour leurs femmes ne va pas jusqu'à les faire manger avec eux, à l'exception du moins des jeunes gens, qui leur accordent cette liberté dans les premières tendresses du mariage. Dans leurs festins, les nègres Aradas ont toujours un chien rôti, et croiraient faire très mauvaise chère si cette pièce y manquait. Ceux qui n'en ont point, ou qui ne peuvent en dérober un, l'achètent, et donnent en échange un porc deux fois plus gros. Les autres, surtout les nègres créoles, et ceux même qui descendent d'un père et d'une mère aradas, ont au contraire de l'aversion pour ce mets, et regardent comme une grande injure le nom de *mangeurs de chiens*. Mais ce qui paraît plus étonnant au P. Labat, c'est que les chiens de l'île aboient à ceux qui les mangent et les poursuivent, surtout lorsqu'ils sortent de ces festins. Le public est averti du jour où l'on rôtit un chien chez quelque Arada par les cris de tous ces animaux, qui viennent hurler autour de la case, comme s'ils voulaient plaindre ou venger la mort de leur compagnon.

Les cases des nègres français sont assez propres. Le commandeur, qui est chargé de ce soin, doit y faire observer la symétrie et l'uniformité. Elles sont toutes de même grandeur, dans leurs [illegible], toutes de [illegible]; et, suivant leur nombre, elles composent [illegible] rues. Leur longueur

commune est de trente pieds sur quinze de large. Si la famille n'est pas assez nombreuse pour occuper tout ce logement, on le divise en deux parties dans le milieu de sa longueur. Les portes sont aux pignons, et si la maison contient deux familles, elles donnent sur deux rues; mais pour une seule famille, on n'y souffre qu'une porte. Ces édifices sont couverts de têtes de cannes, de roseaux ou de feuilles de palmistes. Les murs sont composés de claies qui soutiennent un torchis de terre grasse et de bouse de vache, sur lequel on passe une couche de chaux. Les chevrons et la couverture descendent souvent jusqu'à terre, et forment à côté des cases de petits appentis où les porcs et la volaille sont à couvert. On voit rarement plus d'une fenêtre à chaque case, parce que les nègres sont fort sensibles au froid, qui est quelquefois piquant pendant la nuit; d'ailleurs la porte suffit pour donner du jour. La fenêtre est toujours au pignon. Quelques uns ont une petite case près de la grande, pour y faire leur feu et leur cuisine; mais la plupart se contentent d'une seule, où ils entretiennent du feu toute la nuit. Aussi les cases sont-elles toujours enfumées, et leurs habitants contractent eux-mêmes une odeur qu'on sent toujours, avant qu'ils se soient lavés. Le mari et la femme ont chacun leur lit. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, les enfants n'en occupent qu'un; mais on n'attend pas plus long-temps à les séparer, parce qu'avec le penchant de la nation pour les plaisirs des sens, il ne faut plus compter sur leur sagesse à cet âge. Les lits sont de petits enfoncements pratiqués dans les murs de chaque maison. Ils consistent en deux ou trois planches posées sur des traverses, qui sont soutenues par de petites fourches. Ces planches sont quelquefois couvertes d'une natte de latanier, ou de côtes de balisier, avec un billot de bois pour chevet. Les maîtres un peu libéraux donnent à leurs nègres quelques grosses toiles ou de vieilles étoffes pour se couvrir; mais c'est un surcroît de soin pour le commandeur, qui est obligé de les leur faire laver souvent. L'importance de les tenir propres l'oblige aussi de leur faire laver souvent leurs habits et de leur faire raser la tête. A l'égard des meubles, ils consistent en calebasses et en vaisselle de terre, avec des bancs, des tables, et quelques ustensiles de bois. Les plus riches ont un coffre ou deux pour y conserver leurs hardes.

On laisse ordinairement entre les cases un espace de quinze ou vingt pieds, pour remédier plus facilement aux incendies, qui ne sont que trop fréquents, et cet espace est fermé d'une palissade. Les uns y cultivent des herbes potagères, et d'autres y engraissent des porcs. Dans les habitations où les maîtres en nourrissent aussi, on oblige les nègres de mettre les leurs dans le parc du maître, et de prendre soin des uns et des autres. Lorsqu'ils veulent vendre ce qui leur appartient, ils doivent offrir la préférence à leur maître; mais la loi l'oblige aussi de leur payer ce qu'il achète d'eux au prix courant du mar-

ci. Une ordonnance fort utile, mais dont on se plaint que l'exécution est négligée, est celle qui défend de rien acheter des nègres, s'ils ne produisent une permission de leurs maîtres. C'est un moyen sûr de prévenir les vols, ou d'arrêter du moins ceux qui ont la mauvaise foi d'en profiter; mais aux Antilles comme en Europe, il se trouve des marchands sans religion et sans honneur, qui, prenant tout ce qu'on leur présente à bon marché, entretiennent les nègres dans l'habitude du vol.

L'usage est de leur donner, à quelque distance de l'habitation, ou proche des bois, quelque portion de terre pour y cultiver leur tabac, leurs patates, leurs ignames, leurs choux caraïbes, et tout ce qu'ils peuvent tirer de ce fonds, avec la liberté de le vendre ou de l'employer à leur subsistance. On leur permet d'y travailler les jours de fête après le service divin, et les autres jours pendant le temps qu'ils peuvent retrancher à celui qui leur est accordé pour leurs repas. Il se trouve des nègres à qui ce travail vaut annuellement plus de cent écus. Lorsqu'ils sont voisins de quelque bourg, où ils peuvent porter leurs herbages et leurs fruits, ils croient leur sort très heureux : ils vivent dans l'abondance, eux et leur famille, et leur attachement en augmente pour leur maître.

Les plus misérables ne veulent pas reconnaître qu'ils le soient. Le P. Labat donne un exemple fort remarquable de cette vanité. « J'avais, dit-il, un petit nègre de quatorze à quinze ans, spirituel, sage, affectionné, mais d'une fierté que je n'ai jamais pu corriger. Une parole de mépris le désespérait. Je lui disais quelquefois, pour l'humilier, qu'il était un pauvre nègre qui n'avait pas d'esprit. Il était si piqué du mot *pauvre*, qu'il en murmurait entre ses dents, lorsqu'il me croyait fâché; et s'il jugeait que je ne l'étais pas, il prenait la liberté de me dire qu'il n'y avait que des blancs qui fussent pauvres; qu'on ne voyait point de nègres qui demandassent l'aumône, et qu'ils avaient trop de cœur pour cela. Sa grande joie, comme celle des autres noirs de la même maison, était de venir m'avertir qu'il y avait quelque pauvre Français qui demandait la charité. Cela est rare dans la colonie; mais il arrive quelquefois qu'un matelot, après avoir déserté, tombe malade, et qu'à la sortie de l'hôpital la force lui manque encore pour travailler. Dès qu'il en paraissait un, il y avait autant de gens pour me l'annoncer qu'il y avait de domestiques dans la maison, et avant tous le petit nègre, qui ne manquait point de me venir dire, d'un air content et empressé : « Mon père, il y a à la porte un pauvre blanc » qui demande l'aumône. » Je feignais quelquefois de ne pas entendre, ou de ne vouloir rien donner, pour avoir le plaisir de le faire répéter. « Mais, mon » père, reprenait-il, c'est un pauvre blanc; si vous ne voulez rien lui donner, » je vais lui donner quelque chose du mien, moi qui suis un pauvre nègre :

« Dieu merci, on ne voit point de nègre qui demande l'aumône. » Quand je lui avais donné ce que je voulais envoyer au pauvre, il ne manquait pas de lui dire en le lui présentant : « Tenez, pauvre blanc, voilà ce que mon maître » vous envoie. » Et lorsqu'il croyait que je le pouvais entendre, il le rappelait pour lui donner quelque chose du sien, afin d'avoir le plaisir de l'appeler encore pauvre blanc. »

Il est rare que les esclaves nègres soient chaussés, c'est-à-dire qu'ils aient des bas et des souliers. A la réserve de ceux qui servent de laquais aux habitants de la première distinction, tous vont ordinairement nu-pieds. Leurs habits journaliers ne consistent qu'en des caleçons et une casaque; mais lorsqu'ils s'habillent aux jours de fêtes, les hommes ont une belle chemise, avec des caleçons étroits de toile blanche, sur lesquels ils portent une *candale*, d'une toile de couleur, ou d'une étoffe légère. Ce qu'on nomme *candale* est une espèce de jupe très large, qui ne va pas jusqu'aux genoux, et dont le haut, plissé par une ceinture, a, sur les hanches, deux fentes qui se ferment avec des rubans. Ils portent sur la chemise un petit pourpoint sans basques, qui laisse trois doigts de vide entre lui et la candale, pour faire bouffer plus librement la chemise. Ceux qui sont assez riches pour se procurer des boutons d'argent, ou garnis de quelques pierres de couleur, en adaptent aux poignets et au col de leur chemise. La plupart n'y mettent que des rubans. Ils ont rarement des cravates et des justaucorps. Dans cette parure, lorsqu'ils ont la tête couverte d'un chapeau, on vante leur bonne mine, d'autant plus qu'ils sont ordinairement fort bien faits. Avant le mariage, ils portent deux pendants d'oreilles, comme les femmes; ensuite ils n'en portent plus qu'un seul. Les habitants qui se donnent des laquais leur font faire des candales et des pourpoints avec des galons, et de la couleur de leur livrée; ils leur font porter un turban au lieu de chapeau, des pendants d'oreilles, et un carcan d'argent avec leurs armes.

Les négresses, dans leur habillement de cérémonie, portent ordinairement deux jupes. Celle de dessous est de couleur, et celle de dessus presque toujours de toile blanche, de coton ou de mousseline. Elles ont un corset blanc, à petites basques, ou de la couleur de leur jupe de dessous, avec une échelle de rubans; des pendants d'oreilles d'or ou d'argent, des bagues, des bracelets et des colliers de petite rassade à plusieurs tours, ou de perles fausses, avec une croix d'or ou d'argent. Le col de leur chemise, les manches et les fausses-manches, sont garnis de dentelle, et leur coiffure est d'une toile très blanche et très fine, relevée aussi de quelques dentelles. Cependant on ne voit cet air de propreté qu'aux nègres et aux négresses qui se mettent en état, par leur travail, d'acheter ces ornements à leurs frais : car, à l'exception des

laquais et des femmes de chambre de cet ordre, il n'y a point de maître qui fasse l'inutile dépense de parer une troupe d'esclaves.

Les Européens se trompent lorsqu'ils s'imaginent qu'aux îles on fait consister la beauté des nègres dans la difformité de leur visage, particulièrement dans de grosses lèvres, avec un nez écrasé. Si ce goût est celui de l'Europe, il règne si peu dans les colonies, qu'on y veut au contraire des traits bien réguliers. Les Espagnols y apportent surtout une extrême attention, et ne regardent point à cinquante piastres de plus pour se procurer une belle négresse. Avec la régularité des traits, on veut qu'elles aient la taille belle, la peau fine et d'un noir luisant. Jamais il n'y a de malpropreté à leur reprocher lorsqu'elles sont proches d'une rivière. Les nègres du Sénégal, de Gambie, du cap Vert, d'Angola et du Congo, sont d'un plus beau noir que ceux de Mina, de Juda, d'Issini, d'Ardra, et des autres parties de la côte. Cependant leur teint change dès qu'ils sont malades, et devient alors couleur de bistre, ou même de cuivre.

Ils sont d'une patience admirable dans leurs maladies : rarement on les entend crier ou se plaindre au milieu des plus cruelles opérations. Ce n'est pas insensibilité, car ils ont la chair très délicate et le sentiment fort vif; c'est un fond de grandeur d'âme et d'intrépidité qui leur fait mépriser la douleur, les dangers, et la mort même. Le P. Labat rend témoignage qu'il en a vu rompre vifs et tourmenter plusieurs sans leur entendre jeter le moindre cri. On en brûla un, dit-il, qui, loin d'en paraître ému, demanda un bout de tabac allumé, lorsqu'il fut attaché au bûcher, et fumait encore tandis que ses jambes se crevaient par la violence du feu. Un jour, ajoute le même voyageur, deux nègres ayant été condamnés, l'un au gibet, l'autre à recevoir le fouet de la main du bourreau, le confesseur se méprit et confessa celui qui ne devait pas mourir. On ne reconnut l'erreur qu'au moment de l'exécution. On le fit descendre; l'autre fut confessé, et quoiqu'il ne s'attendît qu'au fouet, il monta l'échelle avec autant d'indifférence que le premier en était descendu, comme si l'un ou l'autre sort ne l'eût pas touché. »

C'est à ce mépris naturel de la mort qu'on attribue leur bravoure. On a déjà remarqué que ceux de Mina tombent souvent dans une mélancolie noire, qui les porte à s'ôter volontairement la vie. Ils se pendent ou se coupent la gorge au moindre sujet, le plus souvent pour faire peine à leurs maîtres, dans l'opinion qu'après leur mort ils retourneront dans leur pays. Un Anglais, établi dans l'île de Saint-Christophe, employa un stratagème fort heureux pour sauver les siens. Comme il les traitait avec la rigueur ordinaire à sa nation, ils se pendaient les uns après les autres, et cette fureur augmentait de jour en jour. Enfin il fut averti par un de ses engagés que tous ses nègres

avaient pris la résolution de s'enfuir dans un bois voisin, et de s'y pendre tous pour retourner ensemble dans leur patrie. Il conçut que, les précautions et les châtiments ne pouvant différer que de quelques jours l'exécution de leur dessein, il fallait un remède qui eût quelque rapport à la maladie de leur imagination.

Après avoir communiqué son projet à ses engagés, il leur fit charger sur des charrettes des chaudières à sucre, et tout l'attirail de sa fabrique, avec ordre de le suivre, et s'étant fait conduire dans le bois, lorsqu'on eut vu prendre ce chemin à ses nègres, il les y trouva qui disposaient leurs cordes pour se pendre. Il s'approcha d'eux, une corde à la main, et leur dit de ne rien craindre; qu'ayant appris le dessein où ils étaient de retourner en Afrique, il voulait les y accompagner, parce qu'il y avait acheté une grande habitation, où il était résolu d'établir une sucrerie, à laquelle ils seraient beaucoup plus propres que les nègres qu'on n'avait jamais exercés à ce travail; mais qu'alors, ne craignant plus qu'ils pussent s'enfuir, il les ferait travailler jour et nuit, sans leur accorder le repos ordinaire du dimanche; que, par ses ordres, on avait déjà repris dans leur pays ceux qui s'étaient pendus les premiers, et qu'il les y faisait travailler les fers aux pieds. La vue des charrettes qui arrivèrent aussitôt ayant confirmé cet étrange langage, les nègres ne doutèrent plus des intentions de leur maître, surtout lorsque, les pressant de se pendre, il feignit d'attendre qu'ils eussent fini leur opération pour hâter la sienne et partir avec eux. Il avait même choisi son arbre, et sa corde y était attachée. Alors ils tinrent entre eux un nouveau conseil. La misère de leurs compagnons et la crainte d'être encore plus malheureux leur fit abandonner leur résolution. Ils vinrent se jeter aux pieds de leur maître, pour le supplier de rappeler les autres et lui promettre qu'aucun d'eux ne penserait plus à retourner dans leur pays. Il se fit presser long-temps; mais enfin ses engagés et ses domestiques blancs s'étant jetés à genoux pour lui demander la même grâce, l'accommodement se fit à condition que, s'il apprenait qu'un seul nègre se fût pendu, il ferait pendre le lendemain tous les autres, pour aller travailler à la sucrerie de Guinée. Ils promirent avec serment de ne plus songer à se tuer.

Le serment des nègres se fait en prenant un peu de terre, qu'ils se mettent sur la langue, après avoir levé les yeux et les mains au ciel, et frappé leur poitrine. Cette cérémonie, qu'ils expliquent eux-mêmes, signifie qu'ils prient Dieu de les réduire en poussière comme la terre qu'ils ont sur la langue, s'ils manquent à leur promesse, ou s'ils altèrent la vérité.

Un autre habitant s'avisa de faire couper la tête et les mains à tous les nègres qui s'étaient pendus, et de les tenir enfermés sous clef, dans une cage de fer suspendue dans sa cour. L'opinion des nègres étant que leurs morts viennent

prendre leur corps pendant la nuit, et les emportent avec eux dans le pays. Il leur disait qu'ils étaient libres de se pendre lorsqu'il leur plairait; mais qu'il aurait le plaisir de les rendre pour toujours misérables, puisque, se trouvant sans tête et sans mains dans leur pays, ils seraient incapables de voir, d'entendre, de parler, de manger et de travailler. Ils rirent d'abord de cette idée, et rien ne pouvait leur persuader que les morts ne trouvassent pas bientôt le moyen de reprendre leurs têtes et leurs mains; mais lorsqu'ils les virent constamment dans le même lieu, ils jugèrent enfin que leur maître était plus puissant qu'ils ne se l'étaient imaginé, et la crainte du même malheur leur fit perdre l'envie de se pendre.

Le P. Labat, qu'on donne pour garant de ces deux faits, ajoute que, si ces remèdes paraissent bizarres, ils ne laissent pas d'être proportionnés à la portée de l'esprit des nègres, et de convenir à leurs préventions; mais ils ne sont pas plus étranges que la disposition où le même voyageur les représente à l'égard du christianisme, qu'ils paraissent embrasser.

Il est vrai, dit-il, qu'ils se convertissent aisément lorsqu'ils sont hors de leur pays, et qu'ils persévèrent dans le christianisme tant qu'ils le voient pratiquer, et qu'ils ne voient pas de sûreté à s'en écarter; mais il est vrai aussi que, dès que ces motifs ne les retiennent plus, ils ne songent pas plus aux promesses de leur baptême que si tout cela ne s'était passé qu'en songe. S'ils retournaient dans leur pays, ils se dépouilleraient aussi facilement du nom de chrétien que de l'habit dont ils se trouveraient revêtus.

Mœurs des habitants de la Barbade. Maîtres et esclaves.

Voici un autre tableau des mœurs coloniales, de la condition des maîtres et de celle des esclaves, tracé par un voyageur anglais. Il est question de la Barbade, au temps de sa plus grande splendeur.

« Les habitants de la Barbade sont distingués en trois ordres : les maîtres, qui sont Anglais, Écossais ou Irlandais, avec quelque mélange de Français réfugiés, de Hollandais et de Juifs; les domestiques blancs, et les esclaves. On distingue aussi deux sortes de domestiques : ceux qui se louent pour un service borné, et ceux qu'on achète, entre lesquels ont fait encore la distinction de ceux qui se vendent eux-mêmes pour quelques années, et de ceux que leurs crimes font transporter. On a dédaigné long-temps, à la Barbade, d'employer cette dernière espèce d'hommes, jusqu'aux fâcheuses conjonctures où la guerre et les maladies en ont fait sentir la nécessité. A l'égard des premiers, quantité d'honnêtes pauvres, que la misère avait forcés à la servitude, ont tiré tant d'avantages de leur travail et de leur probité, qu'après l'expiration de leur

terme, on les a vus possesseurs de quelque bonne plantation, et créateurs d'une heureuse famille.

« Les maîtres, quoique moins fastueux qu'à la Jamaïque, vivent dans leurs plantations avec un air de grandeur. Ils ont leurs esclaves domestiques, et d'autres pour leur travail des champs. Leurs tables sont servies avec autant d'abondance que de propreté. Chacun a diverses sortes de voitures, des chevaux, une livrée; les plus riches entretiennent de belles barques pour se promener autour l'île, et des chaloupes qui servent à transporter leurs marchandises à Bridge-Town. Ils sont vêtus proprement, et leurs femmes sont passionnées pour les modes de l'Europe. La plupart des hommes, ayant reçu leur éducation à Londres, en conservent fidèlement les usages, et sont plus polis, si l'on en croit un voyageur de leur nation, qu'on ne l'est ordinairement dans les provinces d'Angleterre. Mais on les accuse de prendre, dans cette capitale, un esprit intéressé, qui les rend moins généreux que dans les premiers temps de la colonie. L'hospitalité, qui était alors la première vertu de l'île, y est aujourd'hui peu connue. Anciennement toutes les maisons étaient ouvertes aux étrangers, et le moindre habitant prenait plaisir à traiter ses voisins; aujourd'hui, chacun, à l'exemple des habitants de Londres, garde pour soi ce qu'il a de bon. On attribue ce changement aux factions qui ont long-temps divisé la colonie.

« Leurs aliments sont, comme en Angleterre, tout ce qu'on nomme viande de boucherie, dont la chaleur du climat ne les empêche point de manger beaucoup, diverses sortes de volaille, qu'ils nourrissent en abondance, et le poisson de mer. Ils tirent d'Angleterre tout ce qui sert à l'assaisonnement, comme les épices, les anchois, les olives, les jambons, etc. Leur pâtisserie ne se fait aussi qu'avec de la farine d'Angleterre. Mais ils n'ont pas besoin de chercher hors de l'île de quoi composer le plus élégant dessert. On ne se lasse point de vanter l'excellence et la variété de leurs fruits. Ils ont deux sortes de vins communs, qu'ils nomment *Malvasy* et *Vidonia*, tous deux de Madère : le premier, aussi moelleux et moins doux que le Canarie; le second, aussi sec et plus fort que celui d'Andalousie. Il leur vient d'Angleterre toutes sortes d'autres vins, de bière, de cidre. L'abondance du sucre et des limons leur a fait inventer différentes sortes de liqueurs, dont le fond est du vin, ou de l'eau-de-vie, ou du rhum, qui est une eau-de-vie de sucre. Enfin, il ne leur manque rien de ce qui peut servir aux délices de la vie.

« Chaque habitant, dans sa plantation, se regarde comme un souverain. Son pouvoir est absolu sur tout ce qui respire autour de lui, sans autre exception que *la vie et les membres*. Plusieurs ont jusqu'à sept ou huit cents nègres, condamnés pour jamais à l'esclavage, eux et leur postérité. Les domes-

tiques blancs s'achètent aussi, et ne sont pas plus libres pendant le temps de leur servitude; mais ce temps est borné par les lois, et ceux qui se lassent de leur condition peuvent rentrer alors dans tous les droits de la liberté. D'ailleurs ils sont traités avec plus de douceur que les nègres. Le prix ordinaire d'un domestique blanc est vingt livres sterling, et beaucoup plus s'il est artisan; celui d'une femme dix livres. Mais on voit à présent peu de femmes blanches qui servent dans la colonie, à moins qu'y étant nées, elles ne se louent comme en Europe. On assure qu'il y a plus de quarante ans qu'on n'y en a point vendu. Au reste, le service des blancs n'est pas différent de celui des domestiques d'Angleterre. »

L'état des nègres est beaucoup plus misérable, non seulement parce qu'il est perpétuel, mais plus encore parce qu'il les assujettit à des traitements qui font frémir la nature. C'est une opinion établie, que la plupart des Anglais sont de cruels maîtres pour leurs esclaves. Ils n'en disconviennent pas eux-mêmes, et ceux qui méritent ce reproche donnent la nécessité pour excuse. Cependant un de leurs voyageurs entreprend de détruire l'accusation. Cet article est curieux. « Premièrement, dit-il, il est certain que, dans les colonies anglaises, comme dans celles des autres nations, un maître est intéressé à la conservation de ses nègres, puisque, outre le profit qu'il en tire journellement, il n'en perd pas un qui ne lui coûte 40 ou 50 livres sterling, et quelquefois beaucoup plus, car un nègre qui excelle dans quelque emploi mécanique, se vend, dans nos plantations, 150 et 200 livres sterling; j'en ai vu donner 400 d'un habile raffineur. A l'égard du traitement, leur travail commun est l'agriculture, à la réserve de ceux qu'on retient pour divers services dans les sucreries, les moulins et les magasins, où la peine n'excède point leurs forces, et de ceux qu'on emploie dans les maisons, où les femmes les plus jolies et les plus propres sont chargées des soins convenables à leur sexe; et les hommes les mieux faits, des offices de cochers, de laquais, de valets de chambre, de portiers, etc. D'autres, à qui l'on reconnait du talent pour les arts mécaniques, sont exercés dans la profession qu'ils entendent : on en fait des charpentiers, des serruriers, des tonneliers, des maçons, etc., qui n'ont pas d'autres peines que celles de leur métier. Nous leur permettons d'avoir deux ou trois femmes pour augmenter notre bien par la multiplication. Peut-être la polygamie est-elle un obstacle à cette vue, car l'usage immodéré du plaisir peut les affaiblir, et les enfants qui sortent d'eux en ont moins de force. Ces femmes s'attachent fidèlement à l'homme qui passe pour leur mari : l'adultère est un crime détestable à leurs yeux. On nous accuse de leur refuser le baptême. C'est une injustice, comme c'est une fausseté d'en donner pour raison que leur conversion au christianisme les rendrait libres. Ils n'en se-

raient pas moins esclaves, eux et tous leurs descendants, et le seul avantage qu'ils en pourraient tirer serait d'être un peu plus épargnés par leurs commandeurs, qui ne châtieraient pas aussi volontiers leurs frères chrétiens que les infidèles. La vérité est que ces misérables ne marquent aucun goût pour la doctrine chrétienne. Ils ont tant d'attachement à leur idolâtrie, que, si l'on ne permet au gouvernement de la Barbade d'y établir une inquisition, jamais il ne faut espérer qu'ils se convertissent. Mais ceux qu'on croit disposés à recevoir les lumières de la foi sont encouragés lorsqu'ils les demandent, et traités plus doucement après leur conversion. Il est vrai aussi que les maîtres ne sont pas fort ardents à faire des prosélytes, parce qu'ils sont persuadés que l'espoir d'un traitement plus doux en porterait un grand nombre à professer le christianisme du bout des lèvres, pendant qu'ils conserveraient leurs diaboliques opinions au fond du cœur. Cette race d'homme est généralement fausse et perfide. S'il s'en trouve quelques uns dont la fidélité mérite de l'admiration, la plupart, malgré leur stupidité naturelle, excellent dans l'art de feindre, et par leurs fréquentes séditions, ils ont mis leurs maîtres dans la nécessité de les observer sans cesse. Leur nombre les rend dangereux : il est de trois pour un blanc. Cependant tout ce qu'on raconte de la rigueur qu'on emploie contre eux est une exagération. Il y a peu d'Anglais aussi barbares qu'on les représente. Ce qu'on peut confesser, c'est que le traitement des esclaves dépend du caractère de leur maître. Mais les fouets d'épines ou de fer appliqués jusqu'au sang, mains liées, et la saumure employée pour guérir plus tôt les plaies avec les plus cuisantes douleurs, sont des fables qui ne peuvent en imposer qu'aux enfants. Si l'on considère quelle est la paresse des nègres, et leur négligence pour les intérêts de leurs maîtres, dont la fortune dépend presque entièrement de leur travail et de leur attention, il sera difficile de blâmer les commandeurs anglais d'un peu de sévérité pour les paresseux. On a vu des nègres assez négligents, ou peut-être assez malins, pour faire du feu près des champs de cannes, où ils ne peuvent ignorer que la moindre étincelle excite des incendies qui se répandent jusqu'aux édifices. Une pipe de tabac secouée contre le tronc d'un arbre sec suffit pour le mettre en feu; et la flamme, aidée par le vent, dévore tout ce qui se rencontre au dessous. Deux célèbres habitants perdirent, il y a quelques années, 10,000 livres sterling par un accident de cette nature. »

Tous les voyageurs des autres nations ne laissent pas d'en faire des peintures effrayantes. Le P. Labat rapporte un supplice fort extraordinaire que les Anglais infligent aux nègres qui ont commis quelque crime considérable, ou aux Américains qui viennent faire des descentes sur leurs terres; il le sait, dit-il, de témoins oculaires et dignes de foi. Pour en bien sen-

tir l'horreur, il faudrait connaître la forme d'un moulin à sucre et de ses tambours, où la moindre imprudence expose les ouvriers à périr. Labat assure « que les Anglais lient ensemble les pieds du nègre qu'ils veulent punir, et qu'après lui avoir lié les mains à une corde passée dans une poulie attachée au châssis du moulin, ils élèvent le corps et mettent la pointe des pieds entre les tambours ; après quoi ils font marcher les quatre couples de chevaux attachés aux quatre bras, laissant filer la corde qui attache les mains, à mesure que les pieds et le reste du corps passent entre les tambours, qui les écrasent fort lentement. Je ne sais, ajoute Labat, si l'on peut inventer un supplice plus affreux. »

La nourriture des negres est fort grossiere, et ne les contente pas moins : peut-être n'en ont-ils pas de meilleure dans leur pays natal. Leur plus délicieux mets est la banane, qu'ils aiment indistinctement rôtie ou bouillie. On leur donne trois fois chaque semaine du poisson ou du porc salé. Ils ont du pain de maïs, de la production du pays ou transporté de la Caroline ; mais ils ne l'ont point en abondance. Chaque famille a sa cabane pour les hommes, les femmes et les enfants. Ces petits edifices sont composés de perches et couverts de feuilles : ce qui donne à chaque plantation l'apparence d'une bourgade d'Afrique, au milieu de laquelle on voit la maison du maître qui s'élève comme le palais d'un souverain. Autour de chaque cabane il y a un fort petit terrain, où les nègres trouvent le temps de planter de la cassave, des patates et des ignames. Ils ont une autre espèce de nourriture, qu'ils nomment *loblolly*, composée de maïs, dont ils se contentent de griller les épis, et de les briser dans un mortier pour les faire cuire à l'eau avec un peu de sel, en consistance de bouillie. C'est un mets que les domestiques blancs ne rejettent point eux-mêmes dans une mauvaise année. Un bœuf, un porc, et toute autre espèce d'animal qui meurt accidentellement, fait un festin delicieux pour les nègres, et les domestiques blancs ne dédaignent point de le partager avec eux. On observe que, les plantations de sucre occupant la plus grande partie de l'île, il reste si peu de pâturages, qu'ils ne fournissent de bœuf et de mouton que pour la table des maîtres.

Les domestiques blancs et negres ont diverses sortes de liqueurs : celle qu'ils nomment *mobbie* est composée de jus de patates, d'eau et de sucre ; le *kouou* est une eau de gingembre et de melon ; le *perino* n'est qu'un extrait de la racine de cassave, mâchée par de vieilles femmes, qui la rejettent dans un vase rempli d'eau : en trois ou quatre heures, la fermentation lui fait perdre ses mauvaises qualités, et, ce qu'on aura peine à croire, une preparation si dégoûtante fait une liqueur très fine. Celle de banane, qui se fait en laissant macérer ce fruit dans l'eau, qu'on fait ensuite bouillir, et qu'on passe au clair

le jour suivant, n'est pas moins forte ni moins agréable que le vin de Canarie. Une autre liqueur, qui se nomme *killdevil*, c'est-à-dire *tue-diable*, et qui est composée d'écume de sucre, a plus de force que d'agrément. La liqueur d'ananas se fait en pressant le fruit, et passant le jus avec soin; on la met en bouteilles, et c'est bientôt une des plus délicates boissons de l'île. Les maîtres même en font leurs délices, et lui donnent le nom de *nectar*. On fait souvent avaler aux nègres de grands coups de rhum pour les encourager au travail : une pipe de tabac et quelques verres de cette liqueur sont le plus agréable présent qu'on puisse leur faire.

A six heures du matin, une cloche les appelle au travail; elle les rappelle à onze heures pour dîner, et de là aux champs, pour y reprendre leur ouvrage jusqu'à six heures du soir. Le dimanche est le seul jour de repos; mais ceux qui se sentent un peu d'industrie l'emploient moins à se réjouir, suivant l'intention de leurs maîtres, qu'à faire des cordes de l'écorce de certains arbres, pour se procurer d'autres commodités en échange. On met une grande différence entre les nègres qui sont nés à la Barbade et ceux qui viennent d'Afrique; les premiers se rendent incomparablement plus utiles. On nomme les autres *nègres d'eau salée;* ils sont méprisés des anciens, qui se font honneur d'être enfants de l'île. On remarque même que ceux qui sont achetés dans leur première jeunesse valent beaucoup mieux lorsqu'ils parviennent à l'âge du travail.

La petite portion de terre qui leur est accordée par les maîtres suffit non seulement pour leur subsistance, mais pour élever des chèvres, des porcs et de la volaille, qu'on leur laisse la liberté de vendre; et quelques uns poussent l'économie si loin, qu'ils amassent quelque argent. L'usage qu'ils en font est d'acheter des habits plus propres que ceux qu'on leur donne, car ils ne reçoivent de leurs maîtres qu'une camisole de bure avec une sorte de caleçons et de bonnets très informes. Leurs femmes reçoivent des jupons et des corsets de la même étoffe. Mais, de l'argent qu'ils amassent, les hommes achètent des chemises, des culottes et des vestes, et les femmes de ces riches nègres obtiennent de leurs maris de quoi se parer les jours de fête.

La passion qu'on leur attribue pour la chair des bestiaux morts d'accident va si loin, que, dans la crainte des maladies qu'elle peut leur causer, on est obligé de faire enterrer les cadavres à beaucoup de profondeur; et, malgré ce soin, ils prennent quelquefois le temps de la nuit pour les déterrer. On raconte que le colonel Hols, à qui il était mort une vache d'une maladie dont on craignait la contagion pour les autres, se contenta de la faire jeter dans un ancien puits, sec, et profond de quarante pieds, ne s'imaginant point que ses nègres pussent aspirer à cette proie. Cependant, sans penser à mesurer le

puits, et persuadés qu'ils y pouvaient descendre aussi facilement que la vache, ils en prirent la résolution. Un d'entre eux y sauta le premier, un autre après lui, ensuite un troisième, et tous s'y seraient jetés successivement, si l'on ne s'était aperçu de leur entreprise au sixième, qui fut arrêté sur les bords du puits. Ainsi, le colonel en perdit cinq, qui n'avaient pu manquer de se tuer dans leur chute.

Leur nombre est si supérieur à celui des blancs, qu'on pourrait douter s'il y a de la sûreté pour les Anglais à vivre sans cesse au milieu d'eux; mais outre les forts qui servent à les tenir en bride, on a quelques autres motifs de confiance. Les esclaves qu'on amène d'Afrique ne viennent point des mêmes parties de cette vaste région; ils ont, par conséquent, un langage différent qui ne leur permet point de s'entendre; et quand ils pourraient converser entre eux, ils se haïssent d'une nation à l'autre, jusqu'à ne pouvoir se supporter. On ne fait pas difficulté d'assurer que plusieurs aimeraient mieux mourir de la main d'un Anglais, que de devoir la liberté à un nègre qui n'est pas de leur nation. Les maîtres observent, en les achetant, de faire des mélanges, et ne permettent point, d'une plantation à l'autre, la communication des nègres d'un même pays. D'un autre côté, il leur est défendu, sous de rigoureuses peines, de toucher une arme, s'ils n'en reçoivent l'ordre exprès de la bouche du maître. Cette défense les tient dans un si grand respect pour les armes à feu, qu'à peine osent ils porter les yeux dessus; et lorsqu'ils voient faire l'exercice aux troupes anglaises, ils sont dans une terreur qui ne peut être exprimée. On avoue néanmoins que cette observation ne regarde que les nègres arrivés d'Afrique : car les créoles parlent tous la langue anglaise, et sont exercés eux-mêmes à l'usage des armes; mais il n'y a rien à craindre d'eux.

Le docteur Towns assure que les nègres ont le sang aussi noir que la peau. « J'en ai vu saigner, dit-il, plus de vingt, malades et en santé, et j'ai toujours remarqué que la superficie de leur sang est d'abord aussi noire qu'elle l'est au sang des Européens, lorsqu'il est conservé quelques heures. » D'où ce docteur croit pouvoir conclure que la noirceur est naturelle aux nègres, et ne vient point de l'ardeur extrême du soleil, surtout, ajoute-t-il, si l'on considère que d'autres créatures qui vivent dans le même climat ont le sang aussi vermeil qu'on l'a communément en Europe. Ces idées ont été communiquées à la Société royale de Londres; mais, quelque jugement qu'elle en ait porté, un autre voyageur assure à son tour que, de mille nègres dont il a vu le sang à la Barbade, il ne s'en est pas trouvé un dans lequel il fût différent de celui des Européens. Le même écrivain rapporte l'exemple d'un nègre qui, s'étant brûlé dans plusieurs parties du corps en maniant une chaudière de

nière, reprit une peau blanche aux mêmes endroits, et d'une blancheur qui gagna peu à peu les autres parties, jusqu'à le rendre partout aussi blanc que les Anglais. Cette nouvelle peau était si tendre, qu'il s'y élevait des pustules au soleil. Le maître, étonné d'un changement de couleur dans un nègre, le fit vêtir comme ses domestiques blancs.

Portrait du Nègre.

Il ne sera pas sans intérêt de terminer ces détails par le portrait physiologique et moral que traçait tout dernièrement de la race nègre, à propos de l'affranchissement des esclaves, un magistrat de la Guadeloupe.

« Le nègre est de taille moyenne; ses jambes sont grêles, mais le haut du corps est superbe; la poitrine est saillante, les mamelles fortement prononcées; les bras bossués et athlétiques chez les hommes, arrondis et gracieux chez les femmes. L'épine dorsale, au lieu de faire saillie comme chez l'Européen, est enfoncée, de sorte qu'un sillon profond règne dans toute sa longueur; sa tête est aplatie; le crâne excessivement dur, recouvert d'une crinière crépue, graisseuse, qui tient plus de la laine que la chevelure bouclée et flottante des Européens, ou des cheveux droits, lisses et soyeux des Indiens. L'angle facial, excessivement aigu, ne laisse que peu de place aux développements du cerveau, siége de l'intelligence. Ces narines béantes sous un nez épaté, ces traits écrasés, cette couleur qui n'est que l'absence des couleurs, ces yeux mats à fleur de tête et presque dépourvus de sourcils, forment u ensemble terne et sans mobilité, peu propre à manifester au dehors les agitations de l'esprit ou les émotions de l'âme.

« Quelle différence de cette physionomie à celle de l'Européen! il est impossible de la nier, pas plus que celle des intelligences.

« Un front élevé et superbe, fait pour contempler le ciel, une cornée nettement dessinée sur le blanc qui l'environne, un sourcil épais, de longues prunelles, un œil légèrement enfoncé, d'où le regard s'échappe comme un éclair, des cheveux qui se prêtent à toutes les formes, et peuvent même se dresser sur la tête dans les grandes émotions, un nez aquilin, une narine étroite, une lèvre sur laquelle la parole se peint avant d'être prononcée, une peau que fait pâlir la colère ou rougir la pudeur, sont, chez l'Européen, les moyens de communication d'une âme qui, toujours en activité, a besoin de se répandre au dehors; tandis que le visage du nègre, au contraire, s'harmonie avec l'inertie de ses facultés intellectuelles.

Le nègre me paraît différer encore du blanc par la nature des fluides de son corps. Cette différence se révèle d'abord par l'odeur qu'exhale sa transpi-

ration, et qui commence à se manifester vers l'âge très précoce de puberté. C'est peut-être encore la nature particulière de ces fluides qui peut expliquer pourquoi la chaleur ne l'incommode point. En effet, dans le plaisir comme dans le travail, il ne paraît pas s'apercevoir de la présence d'un soleil que les corps européens ne peuvent impunément braver. Dans ses loisirs, ce n'est point l'ombrage qu'il recherche; si, sur le bord de la mer, il existe quelques arbres dont l'Européen chercherait l'abri, c'est sous les rayons d'un soleil brûlant que le nègre ira se placer par préférence. Cet astre, si funeste à l'Européen sous les tropiques, est pour le nègre un ami : au lieu de l'abattement et de l'accablement que sa présence produit sur le premier, le second n'en reçoit que des impressions de force, de joie et de santé. Aux champs on remarque que les ateliers travaillent avec plus d'ardeur après qu'avant le lever de cet astre.

» Certes, ce n'est pas la couleur noire qui peut expliquer ces effets, car c'est celle qui absorbe au plus haut degré les rayons solaires. On a remarqué, par exemple, que dans la campagne les bœufs noirs souffrent beaucoup plus de la chaleur que les autres; leur peau est même souvent brûlée sur les épaules. Le nègre, sous ce rapport, serait donc bien mal partagé, si la nature, qui l'a placé dans les régions les plus brûlantes du globe, n'avait en même temps armé sa constitution de quelques éléments de défense qu'il est plus aisé de pressentir que de préciser.

» La différence dans la constitution physique des deux races se manifeste encore par celle des maladies qui les affligent. Le nègre est plus sujet aux ulcères, à l'éléphantiasis et à la ladrerie; une maladie inconnue en Europe, et qui lui est particulière, est le *pian*. Il ne faut pas la confondre, comme l'ont fait quelques médecins, avec la maladie siphylitique : jamais le même individu n'en est atteint deux fois.

» Le séjour des lieux bas et marécageux n'a rien de nuisible à la santé du nègre; tandis que la vie du blanc placé dans les mêmes conditions n'est qu'une longue maladie. Le nègre y est plus noir, plus robuste que partout ailleurs.

» Si nous l'examinons sous le rapport du moral, il nous faudra bien reconnaître que son intelligence est inférieure à celle du blanc; c'est ce que démontre l'expérience, ce que reconnaissent tous ceux qui séjournent quelque temps dans les colonies, ce dont il convient lui-même; c'est d'ailleurs ce qu'atteste l'histoire de son pays natal, qui nous le montre stationnaire depuis plus de trois mille ans.

» Les facultés les plus faibles chez lui paraissent être la mémoire et l'induction; cette défectuosité dans deux facultés dont l'une nous conserve le passé, et l'autre nous dévoile l'inconnu, rend son horizon extrêmement borné. Il est

mieux partagé du côté de l'imagination; c'est ce qui fait qu'il est quelquefois orateur, et qu'il narre souvent très bien.

» S'agit-il de lui montrer un métier, il apprendra à manier les outils qui n'exigent que la justesse du coup d'œil et l'adresse de la main en aussi peu de temps qu'un autre homme. Mais il n'en sera plus de même dès qu'il voudra faire usage de l'équerre, du fil à plomb ou du compas : c'est qu'il ne s'agit plus ici d'ajuster, il faut comparer et combiner.

» Comme tous les peuples enfants, il est doué d'une vie végétative qui le préserve de l'ennui, ce terrible fléau des peuples civilisés. Dès qu'il est désœuvré, c'est pour lui comme un repos du corps et un sommeil de la pensée pendant lequel les heures s'écoulent inaperçues. Il suit de là que l'emprisonnement est une peine d'un effet fort équivoque sur lui, que quelquefois même il le préfère au travail.

» Il est très sensible à la musique. La religion a sur lui plus d'empire par ses chants que par ses prédications.

» La danse est sa passion et paraît presque un besoin pour lui ; elle semble avoir pour but principal de provoquer les mouvements de son corps et de lui procurer un plaisir exclusivement physique.

» Il est adonné au plaisir des femmes; mais l'amour est chez lui un appétit plutôt qu'une affection de l'âme. Nul souci de l'avenir : le présent est plus que suffisant pour occuper sa faible intelligence. Il a peu de besoins, parce que le climat lui en impose encore moins qu'à l'homme des autres races, que d'ailleurs sa constitution est robuste, son corps endurci, et que l'activité de la pensée ne le tourmente pas. Ses goûts les plus prononcés, la gourmandise par exemple, le cèdent à son penchant pour la paresse : il la préfère à tout. Le climat favorise encore cette disposition déjà si impérieuse. Point d'hiver qui stimule sa prévoyance, l'oblige à préparer des vêtements, à amasser des aliments. Le soleil de son pays, si redoutable pour l'Européen, est pour lui sans inconvénients ; ses rayons perpendiculaires, qui désorganiseraient la peau d'un blanc, ne produisent aucune impression sur la sienne, de sorte qu'il n'a pas besoin de vêtements. Le pagne qui dans son pays natal entoure ses reins n'a d'autre but que de satisfaire sa pudeur, sentiment commun à tout le genre humain. Dans l'état de nature, il ne séjourne dans sa hutte que pour se mettre à couvert de la pluie ou à l'abri des bêtes féroces.

» Du reste son caractère ne manque pas de bonté. Il est surtout susceptible d'attachement et de reconnaissance.

» Tel est le portrait du nègre, du moins tel que je le connais. On sent qu'il ne s'agit que de la race en général, et qu'il est impossible qu'il n'existe pas d'exceptions. »

BRÉSIL.

DÉCOUVERTE ET PREMIERS ÉTABLISSEMENTS.

Il aurait été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert dans son troisième voyage l'île de la Trinité et les bouches de l'Orénoque, de suivre une côte qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone; mais, rappelé par ses premiers établissements, et par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la côte orientale des Indes en suivant cette mer, qui s'enfonce vers l'ouest, il abandonna des indications qu'il aurait pu suivre heureusement. Ce fut l'année suivante que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait point à le chercher. Le zèle ne fut pas d'abord fort ardent pour y établir des colonies : on se contenta d'en apporter du bois de teinture, dont le pays tira son nom de Brésil, car la partie découverte par Cabral s'appela d'abord terre de Sainte-Croix; on en tirait aussi des singes et des perroquets; marchandises qui ne coûtaient que la peine de les prendre, et qui se vendaient fort bien en Europe. Cependant la cour de Lisbonne fit transporter au Brésil quelques misérables, condamnés a d'autres châtiments pour leurs crimes, et des femmes de mauvaise vie dont on voulait purger le royaume.

On assigna même à quelques seigneurs des provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleraient des habitants. La terre coûtait d'autant moins à donner, que l'état n'y faisait aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à ferme pour un revenu assez modique, et le roi, content d'une nouvelle souveraineté, se réduisit presque au titre. Les Indes orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais : non seulement les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, mais on y parvenait, par la valeur, à toutes les distinctions militaires et civiles; au lieu qu'au Brésil il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre et celle de défricher, par un travail assidu, des terres à la vérité très fertiles, mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des habitants. Dans cette première entreprise, ils eurent beaucoup à souffrir des Brésiliens sauvages, implacables dans leur haine, qu'on n'offensait jamais impunément, et qui mangeaient leurs prison-



niers. S'ils rencontraient un Portugais à l'écart, ils le massacraient, et en préparer un de ces horribles festins qui font frémir la nature.

Malgré tant de difficultés, le pays ne laissa pas de se peupler d'Européens, et les fruits de leurs travaux en excitèrent d'autres à les suivre. La guerre qu'ils avaient sans cesse à soutenir contre des légions d'Indiens les obligea de se partager en capitaineries ; et dans l'espace de cinquante ans on vit naître, le long de la côte, un grand nombre de bourgades. Les avantages que ces colonies tirèrent de leur situation, firent enfin ouvrir les yeux à la cour de Portugal : elle sentit le tort qu'elle s'était fait par des concessions sans bornes, et Jean III entreprit d'y remédier.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux chefs des capitaineries, et dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de Sousa au Brésil, avec le titre de gouverneur général. Six vaisseaux bien équipés, et chargés d'un grand nombre d'officiers, composaient sa flotte. Il avait ordre non seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportait le plan dressé, mais encore de bâtir une ville dans la baie de Tous-les-Saints. Le roi, pensant aussi à la conversion des Brésiliens, qu'il regardait comme ses sujets, s'était adressé au pape Paul III, et à saint Ignace, fondateur des Jésuites, pour leur demander des missionnaires. Il en obtint six, qui, à leur arrivée, bâtirent une ville qu'ils nommèrent San-Salvador.

Horrible détresse d'un vaisseau normand

Les Français, qui ont commencé partout des etablissements, dont la plupart ont été depuis négligés ou perdus, portèrent aussi leur vue vers le Brésil dès l'an 1555. Villegagnon, chevalier de Malte, et vice-amiral, obtint de Henri II la permission d'aller fonder une colonie dans le nouveau monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du protestantisme, il mena avec lui une foule de sectaires, sous la protection du fameux amiral de Coligny, dont il donna le nom au premier fort qu'il bâtit dans une petite île, sur la côte du Brésil, où depuis l'on a bâti Rio de Janeiro; mais Villegagnon, que les protestants ont ensuite traité d'apostat, gagné, dit-on, par le cardinal de Lorraine, revint au catholicisme, et comme s'il eût voulu signaler son repentir par la persécution, il maltraita si fort les protestants, qu'il les força de partir, et fit perdre ainsi à la France une possession qui promettait de devenir florissante. Il les embarqua sur le vaisseau *le Jacques*, qui partit le 4 janvier 1558. Tout ce qu'il y avait de monde à bord montait à quarante-cinq hommes, matelots et passagers, sans y comprendre le capitaine, et Martin Baudouin, du Havre, maître du vaisseau.

Après avoir navigué sept ou huit jours, il arriva pendant la nuit que les matelots qui travaillaient à la pompe ne purent épuiser l'eau. Le contre-maître, surpris d'un accident dont personne ne s'était défié, descendit au fond du vaisseau, et le trouva non seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau qu'on le sentait presque enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparèrent à la mort. Cependant quelques uns prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques moments. Un travail infatigable fit soutenir le navire avec deux pompes jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que l'on ne put diminuer sa hauteur, et, passant par le bois de Brésil dont le vaisseau était chargé, elle sortait par les canots aussi rouge que du sang de bœuf. Les matelots et le charpentier, qui étaient sous le tillac à chercher les trous et les fentes, ne laissèrent pas enfin de boucher les plus dangereux avec du lard, du plomb, des draps, et tout ce qu'on leur présentait. Le vent, qui portait vers terre, l'ayant fait voir le même jour, on prit la résolution d'y retourner. C'était aussi l'opinion du charpentier, qui s'était aperçu dans ses recherches que le navire était tout rongé de vers; mais le maître, craignant d'être abandonné de ses matelots, s'ils touchaient une fois le rivage, aima mieux hasarder sa vie que ses marchandises, et déclara qu'il était résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux passagers une barque pour retourner au Brésil; à quoi Dupont, que les protestants reconnaissaient pour chef, répondit qu'il voulait tirer aussi vers la France, et qu'il conseillait à tous ses gens de le suivre. Là dessus le contre-maître observa qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyait qu'on serait long-temps sur mer, et que le navire n'était point assez fourni de vivres. Il n'y eut que six personnes à qui la double crainte du naufrage et de la famine fit prendre le parti de regagner la terre, dont on n'était qu'à neuf ou dix lieues, tant Villegagnon avait inspiré de terreur. Elle ne pouvait pas être mieux fondée, car ceux qui revinrent au Brésil furent pendus en arrivant. Au reste, le sort des autres pendant la traversée fut si affreux, qu'on ne sait si on doit les féliciter d'être échappés à une mort pour en souffrir mille. Laissons parler ici Lery, auteur de cette épouvantable relation, sans rien ôter à la naïveté de son style.

« Le vaisseau normand remit donc à la voile, *comme un vrai cercueil*, dans lequel ceux qui se trouvaient renfermés s'attendaient moins à vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ensevelis au fond des flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les basses, il essuya de continuelles tempêtes pendant tout le mois de janvier, et, ne cessant point de faire beaucoup d'eau, il serait

péri cent fois le jour, si tout le monde n'eût travaillé sans relâche aux deux pompes. On s'éloigna ainsi du Brésil d'environ deux cents lieues, jusqu'à la vue d'une île habitable, aussi ronde qu'une tour, qui n'a pas plus d'une demi lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie non seulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nombre d'oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les mats de notre navire, où ils se laissaient prendre à la main; il y en avait de noirs, de gris, de blanchâtres et d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paraissaient fort gros en volant, mais qui, étant pris et plumés, n'étaient guère plus charnus qu'un moineau. A deux lieues, sur la droite, nous aperçûmes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau; dernier malheur qui nous aurait sans doute exemptés pour jamais du travail des pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres terres que ces petites îles, que notre pilote ne trouva pas même sur sa carte, et qui peut-être n'avaient jamais été découvertes.

» On se trouva, le 3 février, à 3° de la ligne, c'est-à-dire que, depuis près de sept semaines, on n'avait pas fait la troisième partie de la route. Comme les vivres diminuaient beaucoup, on proposa de relâcher au cap de Saint-Roch, où quelques vieux matelots assuraient qu'on pouvait se procurer des rafraîchissements; mais la plupart se déclarèrent pour le parti de manger les perroquets et d'autres oiseaux qu'on apportait en grand nombre, et cet avis prévalut.

» Nos malheurs commencèrent par une querelle entre le contre-maître et le pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectaient de négliger leurs fonctions. Le 26 mars, tandis que le pilote, faisant son quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenait toutes les voiles hautes et déployées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes et le haut des mâts. Les câbles, les cages d'oiseaux, et tous les coffres qui n'étaient pas bien amarrés, furent renversés dans les flots, et peu s'en fallut que le dessus du bâtiment ne prît la place du dessous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages servit à le redresser par degrés. Le danger, quoique extrême, eut si peu d'effet pour la réconciliation des deux ennemis, qu'au moment qu'il fut passé, et malgré les efforts qu'on fit pour les apaiser, ils se jetèrent l'un sur l'autre, et se battirent avec une mortelle fureur.

» Ce n'était que le commencement de nos infortunes. Peu de jours après dans une mer calme, le charpentier et d'autres artisans, cherchant le moyen de soulager ceux qui travaillaient aux pompes, remuèrent si malheureusement quelques pièces de bois au fond du vaisseau, qu'il s'en leva une assez

grande, par où l'eau entra tout d'un coup avec tant d'impétuosité, que ces misérables ouvriers, forcés de remonter sur le tillac, manquèrent d'haleine pour expliquer le danger, et se mirent à crier d'une voix lamentable : Nous sommes perdus! nous sommes perdus! Sur quoi le capitaine, maître et pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne pensaient qu'à mettre la barque dehors en toute diligence, faisant jeter en mer les panneaux qui couvraient le navire, avec grande quantité de bois du Brésil et autres marchandises, et, délibérant de quitter le vaisseau, ils se voulaient sauver les premiers; même le pilote, craignant que, pour le grand nombre de personnes qui demandaient place dans la barque, elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, et dit qu'il couperait les bras au premier qui ferait semblant d'y entrer : tellement que, nous voyant délaissés à la merci de la mer et nous ressouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avait délivrés, autant résolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous employer de toutes nos forces à tirer l'eau par les pompes pour empêcher le navire d'aller à fond. Nous fîmes tant qu'elle ne nous surmonta point. Mais le plus heureux effet de notre résolution fut de nous faire entendre la voix du charpentier, qui, étant un jeune homme de cœur, n'avait pas abandonné le fond du navire comme les autres. Au contraire, ayant mis son caban à la matelote sur la grande ouverture qui s'y était faite, et, se tenant à deux pieds dessus pour résister à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de sa violence le souleva plusieurs fois, il criait en tel état de toute sa force qu'on lui portât des habillements, des lits de coton, et autres choses, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoutrerait la pièce. Ne demandez pas s'il fut servi aussitôt; et par ce moyen nous fûmes préservés.

« On continua de gouverner tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, qui n'était point notre chemin : car notre pilote, qui n'entendait pas bien son métier, ne sut plus observer sa route, et nous allâmes ainsi, dans l'incertitude, jusqu'au tropique du cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une mer herbue. Les herbes qui flottaient sur l'eau étaient si épaisses et si serrées, qu'il fallut les couper avec des coignées pour ouvrir le passage au vaisseau. Là, un autre accident faillit de nous perdre. Notre canonnier, faisant sécher de la poudre dans un pot de fer, le laissa si long-temps sur le feu qu'il rougit, et la flamme, ayant pris à la poudre, donna si rapidement d'un bout à l'autre du navire, qu'elle mit le feu aux voiles et aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'attachât même au bois, qui, étant goudronné, n'aurait pas manqué de s'allumer promptement et de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous eûmes quatre hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de jours après; et j'aurais eu le même sort si je ne m'étais couvert le visage

de mon bonnet, et j'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles et les cheveux grillés.

Nous étions au 15 avril : il nous restait environ cinq cents lieues jusqu'à la côte de France. Nos vivres étaient si diminués, malgré le retranchement qu'on avait déjà fait sur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher encore la moitié; et cette rigueur n'empêcha point que, vers la fin du mois, toutes les provisions ne fussent épuisées. Notre malheur vint de l'ignorance du pilote, qui se croyait proche du cap de Finistère, en Espagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des îles Açores, qui en sont à plus de trois cents lieues. Une si cruelle erreur nous réduisit tout d'un coup à la dernière ressource, qui était de balayer la soute, c'est-à-dire la chambre blanchie et plâtrée où l'on tient le biscuit. On y trouva plus de vers et de crottes de rats que de miettes de pain. Cependant on en fit le partage avec des cuillers, pour en faire une bouillie aussi noire et plus amère que suie. Ceux qui avaient encore des perroquets (car dès long-temps plusieurs avaient mangé les leurs) les firent servir de nourriture dès le commencement du mois de mai, que tous vivres ordinaires manquèrent entre nous. Deux mariniers, morts de mal-rage de faim, furent jetés hors le bord; et, pour montrer le très pitoyable état où nous étions alors réduits, un de nos matelots, nommé Nargue, étant debout, appuyé contre le grand mât, et les chausses abaissées sans qu'il pût les relever, je le tançai de ce qu'ayant un peu de bon vent, il n'aidait point avec les autres à hausser les voiles; le pauvre homme, d'une voix basse et pitoyable, me dit : « Hélas! je ne saurais »; et à l'instant il tomba roide mort.

L'horreur d'une telle situation fut augmentée par une mer si violente, que, faute d'art ou de force pour ménager les voiles, on se vit dans la nécessité de les plier et de lier même le gouvernail. Ainsi le vaisseau fut abandonné au gré des vents et des ondes. Ajoutez que le gros temps ôtait l'unique espérance dont on pût se flatter, qui était celle de prendre un peu de poisson : aussi tout le monde était-il d'une faiblesse et d'une maigreur extrêmes. Cependant la nécessité faisant penser et repenser à chacun de quoi il pourrait apaiser sa faim, quelques uns s'avisèrent de couper des pièces de certaines rondelles, faites de la peau d'un animal nommé *tapiroussous*, et les firent bouillir à l'eau pour les manger; mais cette recette ne fut pas trouvée bonne; d'autres mirent ces rondelles sur les charbons, et lorsqu'elles furent un peu rôties, cela succéda si bien, que, les mangeant de cette façon, il nous était avis que ce fussent carbonnades de couenne de pourceau. Cet essai fait, ce fut à qui avait des rondelles de les tenir de court, et, comme elles étaient aussi dures que le cuir de bœuf sec, il fallut des serpes et autres ferrements

pour les découper; ceux qui en avaient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits sacs de toile, n'en faisaient pas moins de compte que font les gros usuriers de leurs bourses pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent jusque là de manger leurs collets de maroquin et leurs souliers de cuir. Les pages et garçons du navire, pressés de mal-rage de faim, mangèrent toutes les cornes des lanternes, dont il y a toujours grand nombre aux vaisseaux, et autant de chandelles de suif qu'ils en purent attraper. Mais notre faiblesse et notre faim n'empêchaient pas que, sous peine de couler à fond, il ne fallût être nuit et jour à la pompe avec grand travail.

» Environ le 12 mai, notre canonnier, auquel j'avais vu manger les tripes d'un perroquet toutes crues, mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés, car, loin de penser à nous défendre si l'on nous eût attaqués, nous eussions plutôt souhaité d'être pris de quelque pirate qui nous eût donné à manger; mais nous ne vîmes dans notre retour qu'un seul vaisseau, dont il nous fut impossible d'approcher.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre vaisseau, jusqu'aux couvercles des coffres, nous pensions toucher au dernier moment de notre vie; mais la nécessité fit venir à quelqu'un l'idée de chasser les rats et les souris, et l'espérance de les prendre d'autant plus facilement que, n'ayant plus les miettes et d'autres choses à ronger, ils couraient en grand nombre, mourant de faim dans le vaisseau. On les poursuivit avec tant de soin et tant de sortes de piéges, qu'il en demeura fort peu; la nuit même on les cherchait à yeux ouverts comme les chats. Un rat était plus estimé qu'un bœuf sur terre; le prix en monta jusqu'à quatre écus. On les faisait cuire dans l'eau, avec tous leurs intestins, qu'on mangeait comme le corps; les pattes n'étaient pas exceptées, ni les autres os, qu'on trouvait le moyen d'amollir. L'eau manqua aussi; il ne restait pour tout breuvage qu'un petit tonneau de cidre, que le capitaine et les maîtres ménageaient avec grand soin. S'il tombait de la pluie, on étendait des draps, avec un boulet au milieu, pour la faire distiller; on retenait jusqu'à celle qui s'écoulait par les égouts du vaisseau, quoique plus trouble que celle des rues. On lit dans Jean de Léon que les marchands qui traversent les déserts d'Afrique, se voyant en même extrémité de soif, n'ont qu'un seul remède, c'est que, tuant un de leurs chameaux, et tirant l'eau qui se trouve dans ses intestins, ils la partagent entre eux et la boivent. Ce qu'il dit ensuite d'un riche négociant qui, traversant un de ces déserts, et pressé d'une soif extrême, acheta une tasse d'eau d'un voiturier qui était avec lui la somme de dix mille ducats, montre la force de ce besoin; cependant le négociant et celui qui lui avait vendu son eau si cher moururent également de soif, et l'on voit encore leur sépulture dans un désert, où le récit de leur aventure est

gravé sur une grosse pierre. Pour nous, l'extrémité fut telle, qu'il ne nous resta plus que du bois du Brésil, plus sec que tout autre bois, que plusieurs, néanmoins, dans leur désespoir, grugeaient entre leurs dents. Corguilleray Dupont, notre conducteur, en tenant un jour une pièce dans la bouche, me dit avec un grand soupir : « Hélas! Lery, mon ami, il m'est dû en France » une somme de quatre mille francs, dont plût à Dieu qu'ayant fait bonne » quittance, je tinsse maintenant un pain d'un sou et un seul verre de vin ! » Quant à maître Richer, notre ministre, mort depuis peu à La Rochelle, le bonhomme, étant étendu de faiblesse, pendant nos misères, dans sa petite cabine, ne pouvait même lever la tête pour prier Dieu, qu'il invoquait néanmoins, couché à plat comme il était. Je dirai ici, en passant, avoir non seulement observé dans les autres, mais senti moi-même pendant les deux cruelles famines où j'ai passé, que, lorsque les corps sont atténués, la nature défaillante, et les sens aliénés par la dissipation des esprits, cette situation rend les hommes farouches jusqu'à les jeter dans une colère qu'on peut bien nommer une espèce de rage, et ce n'est pas sans cause que Dieu, menaçant son peuple de la famine, disait expressément que celui qui avait auparavant les choses cruelles en horreur deviendrait alors si dénaturé, qu'en regardant son prochain et même sa propre femme et ses enfants, il désirerait d'en manger : car, outre l'exemple du père et de la mère qui mangèrent leur propre enfant au siége de Sancerre, et celui de quelques soldats qui, ayant commencé par manger les corps des ennemis tués par leurs armes, confessèrent ensuite que, si la famine eût continué, ils étaient résolus de se jeter sur les vivants, nous étions d'une humeur si noire et si chagrine sur notre vaisseau, qu'à peine pouvions-nous nous parler l'un à l'autre sans nous fâcher, et même (Dieu veuille nous le pardonner!) sans nous jeter des œillades et des regards de travers, accompagnés de quelque mauvaise volonté de nous manger mutuellement.

» Le 15 et le 16 mai, il nous mourut encore deux matelots, sans autre maladie que l'épuisement causé par la faim. Nous en regrettâmes beaucoup un, nommé Rolleville, qui nous encourageait par son naturel joyeux, et qui, dans nos plus grands dangers de mer comme dans nos plus grandes souffrances, disait toujours : « Mes amis, ce n'est rien ». Moi, qui avais eu part à cette famine inexprimable, pendant laquelle tout ce qui pouvait être mangé l'avait été, je ne laissais pas d'avoir toujours secrètement gardé un perroquet que j'avais, aussi gros qu'une oie, prononçant aussi nettement qu'un homme ce que l'interprète, dont je le tenais, lui avait appris de la langue française et de celle des sauvages, et du plus charmant plumage. Le grand désir que j'avais d'en faire présent à M. l'amiral me l'avait fait tenir caché cinq ou six jours, sans avoir aucune nourriture à lui donner; mais il fut sacrifié com-

me les autres à la nécessité, sans compter la crainte qu'il ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jetai que les plumes; tout le reste, c'est-à-dire non seulement le corps, mais aussi tripes, pieds, ongles et bec crochu, soutint pendant quatre jours quelques amis et moi.

» Enfin, Dieu, nous tendant la main du port, fit la grâce à tant de misérables, étendus presque sans mouvement sur le tillac, d'arriver le 24 mai 1558 à la vue des terres de Bretagne. Nous avions été trompés tant de fois par le pilote, qu'à peine osâmes-nous prendre confiance aux premiers cris qui nous annoncèrent notre bonheur. Cependant nous sûmes bientôt que nous avions notre patrie devant les yeux. Après que nous en eûmes rendu grâces au Ciel, le maître du navire nous avoua publiquement que, si notre situation eût duré seulement un jour de plus, il avait pris la résolution, non pas de nous faire tirer au sort (comme il est arrivé quatre ou cinq ans après dans un navire qui revenait de la Floride), mais, sans avertir personne, de tuer un d'entre nous, pour le faire servir de nourriture aux autres; ce qui me causa d'autant moins de frayeur, que, malgré la maigreur extrême de mes compagnons, ce n'aurait pas été moi qu'il eût choisi pour première victime, s'il n'eût voulu manger seulement de la peau et des os.

» Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos matelots avaient toujours souhaité de pouvoir décharger et vendre leur bois de Brésil. Le maître, ayant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la chaloupe avec Dupont et quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions assez proche. Deux de nos compagnons, qui partirent avec lui, ne se virent pas plus tôt au rivage, que, l'esprit troublé par le souvenir de leurs peines, et par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, sans attendre leur bagage, en protestant que jamais ils ne retourneraient au vaisseau.

» Entre plusieurs vaisseaux de guerre qui se trouvaient dans ce port, il y en avait un de Saint-Malo, qui avait pris et emmené un navire espagnol revenant du Pérou, et chargé de bonnes marchandises, qu'on estimait à plus de soixante mille ducats. Le bruit s'en étant divulgué par toute la France, il était arrivé à Blavet quantité de marchands parisiens, lyonnais et d'autres lieux, pour en acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car plusieurs d'entre eux, se trouvant près de notre vaisseau lorsque nous en voulûmes descendre, non seulement nous emmenèrent par dessous les bras, comme gens qui ne pouvaient encore se soutenir; mais, apprenant ce que nous avions souffert de la famine, ils nous exhortèrent à nous garder de trop manger, et nous firent d'abord user peu à peu de bouillons de vieilles poulailles bien consommées, du lait de chèvre, et autres choses propres à nous élargir les boyaux, que nous avions tous fort rétrécis. Ceux qui suivirent ce conseil s'en trouvèrent

bien. Quant aux matelots qui voulurent se rassasier dès le premier jour, je crois que, de vingt échappés à la famine, plus de la moitié crevèrent et moururent subitement. De nous autres quinze qui nous étions embarqués comme simples passagers, il n'en mourut pas un seul, ni sur terre, ni sur mer. A la vérité, n'ayant sauvé que la peau et les os, non seulement on nous aurait pris pour des cadavres déterrés; mais aussitôt que nous eûmes commencé à respirer l'air de la terre, nous sentîmes un tel dégoût pour toutes sortes de viandes, que moi particulièrement, lorsque je fus au logis, et que j'eus approché le nez du vin qu'on me présenta, je tombai à la renverse dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'esprit. Cependant, ayant été couché sur un lit, je dormis si bien cette première fois, que je ne me réveillai point avant le jour suivant.

« Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Henebon, petite ville qui n'en est qu'à deux lieues, où les médecins nous conseillèrent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plupart ne devinssent enflés depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Trois ou quatre seulement, entre lesquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eûmes tous un cours de ventre si opiniâtre, qu'il nous aurait ôté l'espérance de pouvoir jamais rien retenir, sans le secours d'un remède, dont je crois devoir la recette au public. C'est du lierre terrestre et du riz bien cuit, qu'il faut étouffer ensuite dans le même pot avec quantité de vieux draps à l'entour; on y jette ensuite des jaunes d'œufs, et le tout doit être mêlé ensemble dans un plat sur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillers comme de la bouillie, nous délivra tout d'un coup d'un mal qui n'aurait pu durer quelques jours de plus sans nous faire périr tous. »

Le Brésil était un pays trop riche pour ne point exciter l'ambition et la cupidité des Européens. Aussi pendant trois siècles les Portugais, les Espagnols et les Hollandais ne cessèrent-ils de se le disputer comme une proie opime, jusqu'en 1822, où cette immense contrée se constitua en empire indépendant.

Peuples sauvages du Brésil.

On ne pense point ici à donner les noms de tous les peuples qui bordent le Brésil, dans ce vaste bassin qui s'étend du Rio de la Plata jusqu'au fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les transmigrations continuelles d'un grand nombre de nations barbares ont mis une extrême confusion dans les témoignages des voyageurs et des historiens.

Un Anglais, aussi curieux, dans ses voyages, de connaître les hommes que la situation des lieux, s'est fait, pendant plusieurs années de séjour en différentes parties du Brésil, une étude d'observer les différentes races des Américains : c'est Knivet, dont Laët nous a donné un extrait, et nous ne pouvons suivre de meilleur guide. Nous y joindrons les observations de Léry, qui portent le caractère de la franchise et de la vérité.

Les Tapuyas, qui habitaient le territoire de la capitainerie de Saint-Paul, étaient divisés en plusieurs peuplades distinguées par différents noms. Celle qui se nomme les Guaymuras, disent les anciens voyageurs, est voisine des Tupinaques, à sept ou huit lieues de la mer, et s'est fort étendue dans l'intérieur des terres. Les Indiens de cette nation sont de haute taille, infatigables au travail, et d'une agilité surprenante. Ils ont les cheveux noirs et longs. On ne leur connaît point de villages, ou d'autres habitations régulières. Ils mènent une vie errante, et portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs aliments sont des racines et des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur et d'une force singulières, et des massues, armées de pierres, dont ils écrasent la tête à leurs ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres habitants du Brésil, sans en excepter les Portugais.

L'on ne compte pas moins de soixante-seize sociétés de Tapuyas, dont la plupart ne parlent plus la même langue : peuples féroces, indomptés, qui sont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du fleuve Saint-François, ou qui sont les plus voisins des colonies portugaises.

Knivet nomme quelques autres nations. Les Petivarés, auxquels il fait habiter un très grand pays, dans la partie septentrionale du Brésil, sont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres sauvages de ces provinces; ils reçoivent assez civilement les étrangers, et sont fort braves à la guerre. Leur stature est médiocre. On leur perce les levres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de chèvre; et lorsqu'ils sont sortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils méprisent toutes les nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connaît aucune religion : ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, mais ils ne permettent aux femmes que le commerce d'un seul homme. En guerre, elles portent dans des paniers, sur leur dos, les provisions de vivres, qui sont des racines, du gibier et de la volaille. Pendant leur grossesse, le mari ne tue aucun animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentirait. Lorsqu'elles sont délivrées, il se met au lit, pour recevoir les félicitations de ses voisins. Dans leurs courses par des pays déserts, où ils craignent de voir manquer leurs

provisions, ils portent une grande quantité de tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives et leurs joues, en laissant distiller leur salive par le trou qu'ils ont aux lèvres. Leur humanité pour les étrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes bourgades, et chacun a son champ distingué qu'il cultive soigneusement.

Le même voyageur place sur la côte de l'océan Atlantique, entre Fernambouc et la baie de Tous-les-Saints, les Moriquitès, race de Tapuyas, dont les femmes, quoique d'une figure agréable, sont fort belliqueuses. Cette nation passe sa vie dans les forêts, comme les bêtes sauvages, et s'étend jusqu'au fleuve Saint-François. Rarement elle attaque ses ennemis à force ouverte; elle emploie les embuscades et la ruse, avec d'autant plus de succès, qu'elle est d'une vitesse extrême à la course; elle dévore aussi ses captifs.

Dans la capitainerie d'Espiritu-Santo, Knivet place une nation très féroce, qu'il nomme les Tomomymis, et contre laquelle il fit souvent la guerre au service des Portugais. Il attaqua une de leurs villes nommée Morogegès, car il croit pouvoir donner le nom de villes à leurs habitations, qui sont en grand nombre sur le fleuve de Paraïba. Elles sont revêtues en dehors d'une enceinte de grosses pierres disposées en forme de palissades, et par derrière d'un mur de cailloux. Les toits des maisons sont d'écorce d'arbres, et les murailles d'un mélange de solives et de terre dans lequel ils laissent des trous pour lancer leurs flèches. « Notre armée, raconte Knivet, était composée pour ce siége de cinq cents Portugais et trois mille Indiens alliés; cependant les Tomomymis firent des sorties si violentes, qu'ils nous obligèrent de nous retrancher nous-mêmes, et de faire demander du secours à Espiritu-Santo. Ces barbares se montraient audacieusement sur leurs murs, ornés de plumes et le corps teint de rouge; ils se posaient sur la tête une sorte de petite roue combustible à laquelle ils mettaient le feu; et, la faisant tourner dans cette situation, ils nous criaient de toutes leurs forces : *Lorué eyare pomonbana*, c'est-à-dire vous serez brûlés de même. Mais à l'arrivée de nos auxiliaires, ils commencèrent à se retirer furtivement, et les Portugais ne s'en furent pas plus tôt aperçus, que, se couvrant de claies de cannes à l'épreuve des flèches, ils se précipitèrent vers le mur, qu'ils ne renversèrent pas sans peine, et pénétrèrent dans la ville. Ils y perdirent plusieurs soldats; mais, faisant main basse sur les barbares, ils en tuèrent ou prirent environ seize mille; ensuite ils se rendirent maîtres de quelques autres villes de moindre grandeur, dont les habitants éprouvèrent le même sort, et tout le pays fut ravagé. »

Les Ovaitaguases habitent les environs du cap Frio, qui porte le nom de Jocox chez les Indiens. Le pays est humide et bourbeux. Ces Indiens, de

beaucoup plus haute taille que les Guaymuras, laissent croître leurs cheveux. Leurs lits ne sont point des hamacs, comme chez les autres nations, ils couchent à terre sur un peu de mousse, devant leur foyer. Ils ont accoutumé leurs femmes à faire la guerre. Ils ne sont en paix avec personne, et leurs plus cruels ennemis sont leurs voisins.

L'Ile-Grande, située à dix-huit lieues de l'embouchure de Rio-Janeiro, est habitée par les Ouaiyanassés, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, et qui ne se piquent point de force ni de courage. Leurs femmes ont le visage assez beau, et le reste du corps très difforme, quelque soin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne. Leur principale habitation se nomme *jaouaripipo*.

Les Poriés, qui demeurent assez loin de la mer, ressemblent beaucoup aux Ouaiyanassés par la taille et les usages; mais ils vivent de fruits. Les hommes se couvrent le corps, tandis que leurs femmes vont nues, et se peignent de diverses couleurs. Cette nation cultive la paix avec les Portugais, et n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ses voisins. Elle ne mange point de chair humaine, lorsqu'elle trouve d'autres aliments. Ses lits sont une espèce de hamacs d'écorce d'arbres, qu'ils suspendent aux arbres mêmes, et dans lesquels ils se garantissent des injures de l'air par de petits toits de branches et de feuilles entrelacées. Ils n'ont point d'autre habitation. On croit que cet usage vient de la multitude de couguars et de jaguars qu'ils ont dans leur pays, et dont ils ne peuvent se défendre autrement. Leur seule richesse est un baume qui découle de leurs arbres, et qu'ils donnent en échange aux Portugais pour des couteaux et des peignes.

Les Molopagués occupent une vaste contrée au delà du fleuve Paraiba: on les compare aux Allemands pour la taille. Cette nation est du petit nombre de celles qui laissent croître leur barbe, et qui se couvrent assez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des villes environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de terre. Chaque famille habite une cabane séparée. Ils reconnaissent l'autorité d'un chef qu'ils nomment *morochora*, et qui n'est distingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir se donner plus d'une femme. Leurs terres contiennent des mines qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent après les pluies l'or qu'ils trouvent dans les torrents et les ruisseaux, surtout au pied des montagnes, entre lesquelles on vante les richesses de celle qu'ils nomment *Étépérangé*. Il ne manque, suivant l'auteur, à cet heureux peuple que les lumières de la religion. Leurs femmes sont belles, sages, spirituelles, et ne souffrent jamais de badinage indécent; elles portent leurs cheveux fort

lèvres, et ne les ont pas moins beaux que les femmes de l'Europe. Toute la nation a des heures réglées pour les repas; elle aime la propreté. Enfin, les mœurs et les usages n'y ressentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, que les Molopagués ont conservé dans leurs guerres.

Les Motayés, qui sont leurs voisins, ont la taille courte, et vont nus : ils ne laissent pendre leurs cheveux que jusqu'aux oreilles, et ne souffrent pas un poil dans toutes les autres parties du corps, sans excepter les sourcils. Le voisinage des Molopagués n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres sauvages.

Plus loin, on trouve des Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, et qui vivent dans les montagnes, où ils se nourrissent de fruits. Leur pays est fort riche en metaux et en pierres précieuses : mais l'accès en est si difficile, la nation si nombreuse et si féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On passe de là chez les Ouayanaouaoussès, gens simples et grossiers, bien faits, d'une figure agréable, mais si paresseux, qu'ils passent tout le jour à dormir dans leurs cabanes, pendant que leurs femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet nomme encore un grand nombre de peuples, mais nous ne le suivrons pas dans cette nomenclature; en en citant quelques uns des principaux, nous avons voulu faire apercevoir combien il restait encore à faire à la civilisation dans l'intérieur du nouveau monde.

Croyances. Devins. Parure. Manière de vivre.

On a dû remarquer dans ce détail que la religion a peu de part aux idées des Brésiliens; ils ne connaissent aucune sorte de divinité, ils n'adorent rien, et leur langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine ou à la création du monde. Ils ont seulement quelques notions confuses d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre humain, à la réserve d'un frère et d'une sœur qui recommencèrent à peupler le monde. Cependant ils attachent quelque idée de puissance au tonnerre, qu'ils nomment *tupan*, puisque non seulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la science de l'agriculture. Il ne leur tombe point dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, et, par conséquent, ils n'ont pas non plus de nom pour exprimer le ciel et l'enfer; mais ils ne laissent pas de croire qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort, puisqu'on leur entend dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en démon, et s'amusent à danser continuellement dans des campagnes agréables et plantées de toutes sortes d'arbres.

Ils ont des devins, auxquels ils ne s'adressent guère que pour obtenir la santé dans leurs maladies. Cependant ces imposteurs trouvent le moyen de leur en imposer par des prestiges, ou plutôt par des mouvements et des gesticulations extraordinaires. Ils y joignent des promesses et des prédictions qui produisent quelquefois des révolutions violentes dans une nation, par le simple effet de l'espérance ou de la crainte; mais dans ces occasions le devin risque beaucoup, car, lorsqu'on s'aperçoit de l'imposture, il est massacré par ceux qu'il a voulu tromper.

En général, les Brésiliens ont plusieurs femmes et les quittent aussi facilement qu'ils les prennent. Cependant les hommes ne peuvent se marier sans avoir pris ou tué quelque ennemi de leur nation, et les jeunes filles doivent attendre les premières marques de l'état nubile. Jusqu'à ce temps, l'usage des liqueurs fortes leur est interdit.

Les Ouetacas sont sans cesse en guerre avec leurs voisins, et ne reçoivent pas même d'étrangers chez eux pour le commerce. Lorsqu'ils ne se croient pas les plus forts, ils fuient d'une vitesse qu'on compare à celle des cerfs. Leur air sale et dégoûtant, leur regard farouche, et leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses nations de l'univers; d'ailleurs ils sont distingués de la plupart des autres Brésiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, et dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens qui n'a point encore permis de les engager dans un commerce réglé. On ne traite avec eux que de loin, et toujours avec des armes à feu, pour réprimer par la crainte un appétit désordonné qui se réveille en eux à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas, c'est-à-dire que de part et d'autre on porte dans un endroit également éloigné les marchandises qui font l'objet du commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, et chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi; mais il paraît que la défiance est mutuelle, et que, si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

A la réserve de quelques nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pygmées*, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité, la taille commune des Brésiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes, et moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit guère entre eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles, ni d'estropiés d'aucun membre; il n'est pas rare de les voir vivre jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris; leur humeur est toujours gaie, comme leurs campagnes sont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité,

eur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de fête ou de réjouissance, hommes, femmes, enfants, sont toujours exposés aux plus grandes ardeurs du soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, et, dans leurs fêtes, à porter, de la ceinture en bas, une toile bleue ou rayée, à laquelle ils suspendent de petits os, ou des sonnettes, lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les chefs endossent même alors une espèce de manteau; mais on s'aperçoit que cette parure les gêne, et que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Ces peuples ne peuvent souffrir aucun poil sur leur corps. Les ciseaux et les pincettes qui leur servent à s'en défaire sont un des plus grands objets du commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se percer dès l'enfance la lèvre inférieure est vrai; mais, dans cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, et qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques uns s'en enchâssent jusque dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat, et le premier soin des pères, à la naissance des enfants, est de leur rendre cet important service. La couleur noire dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent en quelques endroits d'autres couches de diverses couleurs; mais leurs jambes et leurs cuisses conservent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque distance, l'air de culottes noires abattues sur leurs talons. Ils portent au cou des colliers d'os d'une blancheur éclatante et de la forme d'un croissant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils les remplacent quelquefois par de petites boules d'un bois noir fort luisant, dont ils font une autre espèce de collier. Comme ils ont quantité de poulets, dont la race leur est venue d'Europe, ils choisissent les plus blancs et leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge pour s'en parsemer le corps avec une gomme fort visqueuse. Dans leurs guerres et dans leurs fêtes solennelles, ils s'appliquent, avec de la cire, sur le front et sur les joues, de petites plumes d'un oiseau noir qu'ils nomment *toucan*. Pour les festins de chair humaine, qui sont leurs plus grandes réjouissances, ils se font des manches de plumes vertes, rouges et jaunes, entrelacées ou tissues avec tant d'art, qu'on les prendrait pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues, qui sont de ce bois dur et rouge que nous nommons bois du Brésil, sont revêtues aussi de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'autruche, « dont ils accommodent, dit Léry, tous les tuyaux serrés d'un côté, et le reste qui s'éparpille en rond, comme un petit pavillon ou une rose; ce qui forme un grand panache qu'ils appellent *araroya*, et qu'ils

lient sur leurs reins avec une corde de coton, l'étroit vers la chair et le large en dehors; de sorte qu'on dirait qu'ils portent une mue à tenir les poulets. S'ils veulent danser, ils prennent des fruits qu'ils nomment *ahouai*, de la grosseur des châtaignes; ils les creusent, les remplissent de petites pierres et se les attachent aux jambes. Dans les mains, ils ont des calebasses creuses et remplies aussi de pierres, ou un bâton d'un pied de longueur, auquel ces calebasses sont attachées. »

A l'égard des femmes, leur parure n'est pas moins bizarre. Elle consiste dans le soin de s'arracher tout le poil du corps, excepte les cheveux, de se peindre de diverses couleurs, et de se fendre étrangement les oreilles pour y porter divers ornements. Mais, d'ailleurs, elles vont nues, et ne manquent point l'occasion de se baigner chaque fois qu'elles rencontrent une rivière ou un ruisseau. Cette commodité étant une des raisons qu'elles alléguaient aux Européens qui voulaient les forcer de porter des habits, rien n'était si difficile que de les y déterminer.

Les Brésiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines, l'*aipy* et le *manioc*. Ces plantes se cultivent, et n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre pour devenir hautes d'un demi-pied et de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies, et, les ratissant avec des pierres aiguisées, on en fait une farine dont l'odeur tire sur celle de l'amidon. On cuit cette farine dans de grands pots, en ayant soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie à une certaine consistance, son goût diffère peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision dans les courses et les guerres est assez cuite pour se durcir. Elles sont toutes deux fort nourrissantes, et de l'une et de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au soleil pour s'y coaguler comme le fromage, et qui fait ensuite un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Léry le compare à nos omelettes, parce qu'on ne fait que le renverser dans une poêle de terre pour le cuire.

Ces racines servent aussi à la composition du breuvage, et l'on ne sera point surpris de leur abondance dans un pays où il se trouve des cantons si fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune homme peut cultiver assez de terre pour lui rapporter de quoi vivre une année entière. D'ailleurs les Indiens du Brésil ne manquent point de maïs, auquel ils donnent le nom d'*avati*.

Lorsqu'ils s'assemblent pour un festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre de quelque captif dont ils doivent manger la chair, les femmes allument du feu près des vaisseaux qui contiennent les liqueurs. Elles

en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord dans une courge que les hommes prennent l'un après l'autre, en dansant, et qu'ils vident d'un seul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que le vaisseau soit épuisé. Plusieurs jours se passent souvent dans ces transports, ou, si le plaisir est interrompu, c'est par le discours de quelque brave, qui les exhorte à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la nation.

C'est un usage particulier des peuples du Brésil de boire et de manger à des heures différentes, c'est-à-dire qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, et de boire lorsqu'ils mangent. Ils rejettent aussi, pendant leur repas, toute sorte de soins et d'affaires, sans excepter celles de leurs haines et de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après la satisfaction de leurs besoins. Alors ils parlent avec chaleur d'attaquer leurs ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solennellement et de les manger.

Guerres. Sort des prisonniers. Anthropophagie. Cérémonies des sacrifices.

Ce n'est jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition que les Brésiliens se font la guerre. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs parents ou de leurs amis mangés par d'autres sauvages. Léry assure qu'on remonterait à l'infini sans trouver d'autre origine à leurs plus sanglantes invasions. La vengeance est une passion si vive chez tous ces peuples, que jamais ils ne se font aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaison avec les Européens reviennent par degrés de cette férocité; ils baissent la vue avec une sorte de confusion lorsqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni rois ni princes; ils ne connaissent aucune distinction de rangs; mais ils honorent leurs anciens et les consultent, parce que l'âge, disent-ils, leur donne de l'expérience, et que, n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils sont capables de fortifier les jeunes guerriers par leurs conseils. Chaque *aldée*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq cabanes situées dans un même canton, a pour directeurs plutôt que pour chefs un certain nombre de ces anciens, qui sont en même temps les orateurs de la société, surtout lorsqu'il est question d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le signal du départ, et ne cessent point, dans leur marche, de faire retentir des termes de haine et de vengeance. A ce cri, les sauvages frappent des mains, et se donnent de grands coups sur les épaules et sur les fesses, et promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent pour écouter des harangues animées, qui durent des heures entières. Ensuite chacun s'arme de sa *tacape*, qui est une sorte de massue de bois de Brésil ou d'une espèce d'ébène noire, fort pe-

sante, ronde à l'extrémité, et tranchante par les bords. Sa longueur est de six pieds sur un de large, et son épaisseur d'un pouce. Ils ont des arcs du même bois, dont ils se servent avec une adresse extrême. Leurs boucliers sont de peau, larges, plats et ronds. Dans cet équipage, et parés de plumes, ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs aldées, avec quelques femmes chargées de provisions. Les généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Ils ont pour les signaux militaires une espèce de cornet, qu'ils nomment *inubia*, et des flûtes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs expéditions se font par mer; mais leurs canots, qui sont d'écorce d'arbres, n'pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent guère du rivage. En arrivant dans le pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les femmes, pendant que les guerriers pénètrent au travers des bois. Leur première attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; et, attendant les ténèbres, ils y mettent le feu, et profitent de la confusion; ils y exercent toutes sortes de cruautés; mais leur principal objet est toujours d'enlever des prisonniers. Ceux qu'ils prennent et qu'ils peuvent emmener dans ces occasions sont gardés soigneusement, pour être rôtis et mangés après la guerre.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. « De quoi ayant moi-même été spectateur, dit Léry, je puis parler avec vérité. Un autre Français et moi, quoiqu'en danger, si nous eussions été pris ou tués, d'être mangés des Margajas, eûmes une fois la curiosité d'accompagner nos sauvages, lors au nombre d'environ quatre mille, dans une escarmouche qui se fit sur le bord de la mer, et nous vîmes ces barbares combattre de telle furie, que *gens forcenés et hors de sens ne sauraient pis faire*. Premièrement, quand les nôtres eurent aperçu l'ennemi d'environ demi-quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle façon, que, quand il eût tonné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu; à mesure qu'ils approchaient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs cornets, étendant les bras, se menaçant, et montrant les uns aux autres les os des prisonniers qu'ils avaient mangés, et jusqu'aux dents enfilées, dont plusieurs avaient plus de deux brasses pendues à leur cou. C'était une horreur de voir leur contenance; mais ce fut bien pis lorsqu'ils vinrent à s'approcher: car, étant à deux ou trois cents pas les uns des autres, ils se saluèrent d'abord à grands coups de flèches, et dès la première décharge, vous en eussiez vu l'air tout chargé. Ceux qui en étaient atteints les arrachaient de leur corps avec un merveilleux courage, les rompaient, les mordaient à belles dents,

et ne laissaient pas de faire tête malgré leurs blessures; sur quoi il faut observer que ces Américains sont si acharnés dans leurs guerres, qu'aussi longtemps qu'ils peuvent remuer bras et jambes, ils ne cessent point de combattre, sans reculer ni tourner le dos. Quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer des deux mains les massues de bois, et à se charger si furieusement, que celui qui rencontrait la tête de son ennemi, non seulement le renversait par terre, mais l'assommait comme nos bouchers font les bœufs. On me demandera ce que mon compagnon et moi nous faisions dans cette rude escarmouche. Je réponds, pour ne rien déguiser, que, nous contentant d'avoir fait la première folie, qui était de nous être hasardés avec ces barbares, et nous tenant à l'arrière-garde, nous étions seulement occupés à juger des coups. Mais quoique j'eusse vu la gendarmerie en France, tant à pied qu'à cheval, je dois dire que les morions dorés et les armes luisantes de nos Français ne m'ont jamais donné tant de plaisir que j'en eus à voir combattre les sauvages. Outre leurs sauts, leurs sifflements et leurs adroites passades, c'était un merveilleux spectacle que celui de voir voler en l'air tant de flèches avec leurs grands empennons de plumes rouges, bleues et vertes, incarnates et d'autres couleurs, parmi les rayons du soleil, qui les faisaient comme étinceler, et de voir aussi tant de bonnets, de bracelets et autres équipages faits de ces plumes naturelles dont les combattants étaient revêtus.

» Après que le combat eut duré environ trois heures, et que de part et d'autre il y eut un bon nombre de tués et de blessés, nos Topinamboux, ayant enfin remporté la victoire, firent prisonniers plus de trente Margajas, hommes et femmes, qu'ils emmenèrent dans leur pays; et quoique nous deux Français, nous n'eussions fait autre chose que tenir nos épées nues à la main, et tirer quelques coups de pistolet en l'air, pour encourager nos gens, nous reconnûmes qu'on ne pouvait leur faire plus grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux : car ils nous estimèrent tellement depuis, que, dans les villages où nous fréquentions, les vieillards nous marquèrent toujours plus d'amitié.

» Les prisonniers ayant été mis au milieu de la troupe victorieuse, liés et garrottés pour s'en assurer mieux, nous retournâmes à notre rivière de Janeiro, aux environs de laquelle ces sauvages habitaient. Comme nous étions allés à douze ou quinze lieues loin, ne demandez pas si, en passant les villages de nos alliés, ils venaient au devant de nous, dansant, sautant et claquant des mains, pour nous caresser et nous applaudir. Il fallait que les pauvres prisonniers, suivant leur coutume entre eux, étant près des maisons, chantassent, et dissent aux femmes : « Voici la viande que vous aimez tant qui approche de vous. » Pour conclusion, lorsque nous fûmes arrivés devant

notre île, mon compagnon et moi nous nous fîmes passer dans une barque, et les sauvages s'en allèrent chacun à leur quartier. Peu de jours après, quelques uns de ceux qui avaient des prisonniers nous vinrent voir à notre fort, et, sollicités par nos interprètes d'en vendre une partie à Villegagnon, ils y consentirent pour nous obliger. J'achetai une femme et son petit garçon, qui n'avait pas deux ans, lesquels me coûtèrent environ trois livres de France en marchandises, mais ce fut assez malgré les maîtres, car, disait celui qui me fit cette vente, « nous ne savons ce qui arrivera, depuis que *Paycolas*, ainsi nommaient-ils Villegagnon, est venu dans ce pays, nous ne mangeons pas la moitié de nos ennemis. » Je pensais bien garder le petit garçon pour moi; mais Villegagnon, me faisant rendre mes marchandises, voulut l'avoir pour lui. Encore, quand je disais à la mère que je l'emmènerais en France, elle répondait (tant cette nation a la vengeance enracinée au cœur) que, sans l'espérance qu'elle avait qu'étant devenu grand il pourrait s'échapper et se retirer avec les Margajas pour les venger, elle eût mieux aimé qu'il eût été mangé par les Topinamboux que de le laisser après elle. »

On assure que la plupart des Brésiliens engraissent leurs prisonniers pour rendre leur chair de meilleur goût, et que pendant le temps qu'ils les laissent vivre, ils donnent des femmes aux hommes, mais qu'ils ne donnent point d'hommes aux femmes. Le maître d'un prisonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner sa mère ou sa sœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toute sorte de services, jusqu'au jour qu'il doit être massacré et mangé. Dans l'intervalle, il passe le temps à la chasse et à la pêche. Le jour de la mort n'est jamais déterminé; il dépend de l'embonpoint du captif. Lorsqu'il est venu, tous les Indiens de l'aldée sont invités à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire et à danser, et non seulement le prisonnier est au nombre des convives, mais quoiqu'il n'ignore point que sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaîté. Après la danse, deux hommes robustes se saisissent de lui sans qu'il fasse de résistance, ou qu'il laisse voir la moindre frayeur. Ils le lient d'une grosse corde au milieu du corps; mais ils lui laissent les mains libres, et dans cet état, ils le mènent comme en triomphe dans les aldées voisines. Loin d'en paraître abattu, il regarde d'un air fier ceux qui se présentent sur son passage; il leur raconte hardiment ses exploits, surtout la manière dont il a souvent lié les ennemis de sa nation, et dont ils les a rôtis et mangés, et leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, et qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'il a servi quelque temps de spectacle, et reçu les injures qu'on lui rend, ses deux gardes reculent, l'un à droite et l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix pieds, tirant à mesure égale la corde dont ils le tiennent lié, de sorte qu'il ne peut faire un pas

au milieu d'eux. On apporte à ses pieds un tas de pierres, et les gardes, se couvrant de leurs boucliers, lui déclarent qu'avant sa mort on lui laisse le pouvoir de la venger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres et les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque soin qu'ils se retirent, il y en a toujours un grand nombre de blessés.

Aussitôt qu'il a jeté toutes ses pierres, celui dont il doit recevoir la mort, et qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance la tacape à la main, paré de ses plus belles plumes. Il tient quelques discours au captif, et ce court entretien renferme l'accusation et la sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué et mangé plusieurs de ses compagnons. L'autre se fait gloire d'un prompt aveu, et défie même son bourreau par une formule énergique dans les langues du pays. « Rends-moi la liberté, lui dit-il, et je te mangerai, toi et les tiens. — Eh bien, réplique le bourreau, nous te previendrons. Je vais t'assommer, et tu seras mangé ce jour même. » Le coup suit aussitôt la menace. La femme qui a vécu avec le mort se hâte d'accourir, et se jette sur son corps pour y pleurer un moment. C'est une grimace qui ne l'empêche point de manger sa part du malheureux qu'elle a pris soin d'engraisser. Ensuite des femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps; d'autres viennent, le coupent en pièces, avec une extrême promptitude, et frottent les enfants de son sang pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étaient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brésiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reste qu'à rôtir les pièces du corps et les entrailles, qui sont fort soigneusement nettoyées; c'est l'emploi des vieilles femmes, comme celui des vieillards, en mangeant ce détestable mets, est d'exhorter les jeunes gens à devenir bons guerriers pour l'honneur de leur nation, et pour se procurer souvent le même festin.

L'usage commun des Brésiliens est de conserver dans leurs villages des monceaux de têtes de morts; et lorsqu'ils reçoivent la visite de quelque étranger, ils ne manquent point de lui donner ce spectacle comme un trophée de leur valeur et des avantages qu'ils ont remportés sur leurs ennemis. Ils gardent aussi fort soigneusement les plus gros os des cuisses et des bras, pour en faire diverses sortes de flûtes, et toutes les dents, qu'ils attachent en forme de chapelets pour se les suspendre au cou. Ceux qui ont fait plusieurs prisonniers, croyant leur gloire bien établie, se font inciser, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des jambes, et d'autres parties du corps, pour éterniser la mémoire de leurs exploits. Léry prit soin de faire dessiner le portrait d'un Brésilien avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les captifs aient eu quelque enfant des femmes qui ont pris soin de

les engraisser, ces malheureux fruits sont dévorés, soit en naissant, soit après avoir acquis un peu plus de force.

« Ils nous présentaient souvent, dit Léry, de la chair humaine pour en manger, et le refus que nous en faisions les chagrinait, comme si nous leur eussions donné sujet de se méfier de notre alliance; sur quoi je dois rapporter, à mon grand regret, que quelques interprètes normands, qui avaient passé huit ou neuf ans dans le pays, y menant une vie d'athées, non seulement se souillaient de toutes sortes de désordres avec les femmes, mais se vantaient d'avoir tué et mangé des prisonniers. Un jour que j'étais avec quatre ou cinq Français dans un village de la grande île, où l'on retenait dans les fers un jeune homme que nos sauvages avaient enlevé sur quelques Européens, nous trouvâmes occasion de nous approcher de lui. Il nous dit, en fort bon portugais, qu'il était chrétien, et qu'ayant été conduit en Portugal, il avait été baptisé sous le nom d'*Antonio*. Quoique Margaja et déterminé à souffrir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne serait pas fâché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compassion : un des nôtres, serrurier de profession, qui savait assez l'espagnol pour comprendre quelque chose au portugais, lui promit une lime pour couper ses fers, et convint avec lui que, se dérobant à ses gardes, tandis que nous nous efforcerions de les amuser, il irait nous attendre dans un petit bois voisin, où nous aurions pu le prendre en retournant à notre île. Cette espérance l'avait jeté dans un transport de joie. Mais, sans avoir entendu ce qu'on lui avait offert, les sauvages conçurent quelque soupçon de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis du village, qu'ayant appelé leurs voisins pour assister à la mort du prisonnier, ils le massacrèrent ensemble. Le lendemain, nous retournâmes chez eux avec une lime et d'autres secours, sous prétexte de leur redemander des vivres; mais, sans nous répondre, ils nous menèrent dans un lieu où nous vîmes les pièces du corps d'Antonio sur le boucan, et, s'applaudissant de nous avoir trompés, ils finirent par nous montrer la tête, avec des éclats de rire. Un autre jour, deux Portugais se laissèrent surprendre par nos sauvages dans une petite maison de terre assez voisine d'un de leurs forts, qui se nommait *Moripione*. Quoiqu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage, du matin au soir, et qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sortis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils avaient fait un grand carnage, ils n'avaient pu supporter une foule d'ennemis qui s'étaient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consistait en quelques habits de buffle. Un de nos interprètes eut, pour deux couteaux, un grand plat d'argent qui s'était trouvé dans leur maison. Nous apprîmes des sauvages mêmes qu'après les avoir conduits dans leur habita-

tion, il avaient commencé par leur arracher la barbe; qu'ensuite ils les avaient tués et mangés cruellement, et que, loin d'être attendris de leurs plaintes, ils leur avaient reproché de ne pas savoir mourir avec honneur. »

Enfin, comme tout est précieux dans un voyageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Léry ajoute : « Qu'un jour, les Topinamboux, alliés des Français, las d'une trop grande tranquillité, qui leur faisait perdre le goût de la chair humaine, se souvinrent qu'ils avaient dans leur voisinage une habitation de Margajas qui s'étaient rendus à leur nation depuis vingt ans, et qu'ils avaient laissés vivre en paix. Mais, sous prétexte qu'ils étaient issus de leurs plus mortels ennemis, ils prirent la résolution de les détruire. La nuit fut choisie pour cette expédition. Ils firent un si grand carnage, que les cris des mourants s'entendirent de fort loin. Plusieurs Français, qui en furent informés vers minuit, partirent bien armés dans une grande barque, pour se rendre à ce village, qui n'était pas éloigné du fort. Mais avant qu'ils y pussent arriver, les furieux Topinamboux avaient mis le feu aux maisons, et fait main basse sur les habitants qui en étaient sortis. » Lery n'était pas du détachement français; mais il apprit des autres qu'ils avaient vu quantité d'hommes et de femmes en pièces sur les boucans, et des enfants rôtis tout entiers. Quelques uns néanmoins s'étaient sauvés par mer, à la faveur des ténèbres, et vinrent demander un asyle dans le fort français. Il y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-temps sans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, et ne consentirent à les laisser sous la protection des Français qu'après avoir été apaisés par des presents.

Avec un goût si vif pour la chair humaine, non seulement les Brésiliens se bornent à manger leurs ennemis, mais dans leurs guerres même ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, et ils les tuent avec certaines formalités. On ne remarque point qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, et qui les a laissés maîtres du champ de bataille, ils se soient arrêtés à dévorer les corps des vaincus, et tous leurs efforts semblent tendre à faire des prisonniers, qu'ils vont égorger dans leurs villages.

Léry prétend que, quoiqu'ils aient peu d'idées religieuses, ils croient à des esprits malfaisants et au pouvoir des devins. Il fut témoin de leurs danses, qui sont de véritables convulsions poussées jusqu'à l'évanouissement, et suivies des harangues de leurs sorciers.

« Pour conclusion, dit-il, ils frappèrent du pied droit plus fort qu'auparavant; ils crachèrent chacun devant soi, et tous chantèrent deux ou trois fois en chœur, mais sur la même note, c'est-à-dire sans aucune variété de ton, *he, he, hua; hé, hua, hua, hua*. Comme je n'entendais pas encore parfaite-

ment leur langage, l'interprète me dit que dans la grande ballade ils avaient regretté, en premier lieu, leurs vaillants ancêtres; qu'ensuite ils s'en étaient consolés par l'assurance de les aller rejoindre après la mort et de se réjouir avec eux derrière les hautes montagnes; qu'ils avaient menacé leurs ennemis de les prendre et de les manger; enfin, qu'ils avaient célébré un ancien débordement d'eau qui avait noyé tous les hommes, à l'exception des auteurs de leur race. »

On a cru devoir entrer dans ces détails sur des peuples qui passent avec raison pour les plus barbares de l'Amérique, et donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres nations qu'on a nommées, sans avoir pu les faire connaître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, sur des peintures si révoltantes, que les Brésiliens manquent de raison et de bonté. Le même voyageur, qu'on cite volontiers lorsqu'il parle de ce qu'il a vu, fait en ces termes un autre récit qui mérite encore d'être rapporté : « Une autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques Français dans un village nommé Okarantin à deux lieues de Cotiva, et soupant au milieu d'une place où les habitants s'étaient assemblés pour nous admirer (car, lorsqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un, ils ne mangent jamais avec lui), nous les avions autour de nous, comme autant de gardes, chacun armé d'un os de poisson long de deux ou trois pieds, et dentelé en forme de scie, moins pour attaquer ou pour se défendre, que pour éloigner les enfants, auxquels ils disaient dans leur langage : « Petite canaille, retirez-vous; vous n'êtes pas dignes de paraître aux yeux de ces étrangers. » Après nous avoir laissés souper tranquillement, sans nous interrompre d'un seul mot, un vieillard, ayant observé que nous avions fait notre prière au commencement et à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeste : « Que signifie cet usage que je vous ai vu, d'ôter vos chapeaux sans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a parlé seul? A qui s'adressait-il? Était-ce à vous-mêmes qui êtes présents, ou à quelqu'un dont vous regrettez l'absence? » Je pris cette occasion pour leur donner quelque idée du christianisme. C'était à Dieu que nous avions adressé nos prières; et quoique ce grand Dieu ne fût pas visible, non seulement il nous avait entendus, mais il savait ce que nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de l'interprète, à lui expliquer une partie de notre religion, et j'y employai plus de deux heures. Ils m'écoutèrent avec de grandes marques d'admiration. Enfin, un autre vieillard me dit : « Vous nous apprenez plusieurs bonnes choses que nous n'avions jamais entendues; cependant vos discours me rappellent ce que nos pères nous ont souvent raconté. Long-temps avant eux, et si long-temps qu'ils n'avaient pu tenir le compte des lunes, un étranger, vieux et barbu comme vous, vint dans ce pays, tint le même langage que vous, et ne persuada per-

sonne. Ensuite il en vint un autre, qui nous donna sa malédiction avec une *tacape*, dont nous n'avons pas cessé de nous servir pour nous massacrer l'un l'autre; à présent c'est un usage établi parmi nous : si nous venions à l'abandonner, nous deviendrions la risée de tous nos voisins. » Je répliquai avec toute la force possible que les lumières de la vérité devaient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'aveugles, et que le vrai Dieu que je leur annonçais leur ferait vaincre tous leurs ennemis. Ils furent émus jusqu'à promettre de suivre la doctrine qu'ils venaient d'entendre, et de ne plus manger de chair humaine; ils se mirent à genoux pour faire la prière à notre exemple, et se la firent expliquer après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention; mais le soir, lorsque étant couchés dans nos hamacs, nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieusement que jamais qu'il fallait se venger de leurs ennemis, en prendre un grand nombre et les manger. » Telle est l'inconstance naturelle aux sauvages, plus encore qu'aux autres hommes.

Mariages. Occupations des femmes. Hospitalité. Funérailles.

Quoique les Brésiliens n'aient pas d'autres lois que leurs usages, dont quelques uns blessent ouvertement les principes de justice et d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidèlement que leurs plus barbares pratiques. L'adultère est en horreur dans toutes ces nations; c'est-à-dire que, malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs femmes et de les répudier, un homme n'en doit pas connaître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, et les femmes doivent être fidèles à leurs maris. Avant le mariage, non seulement les filles se livrent sans honte aux hommes libres; mais leurs parents même les offrent au premier venu, et caressent beaucoup leurs amants, « de sorte qu'il n'y en a pas une, suivant la décision de Léry, qui entre vierge dans l'état du mariage. » Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations, et celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur mari sont assommées sans pitié. Une femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parce qu'on le croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance : car il n'est pas vrai, dit Léry, que les Brésiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin.

La première nourriture des enfants est non seulement le lait de la mère, mais un peu de farine mâchée. On a déjà remarqué que c'est le mari qui se

couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des voisins sur l'accroissement de sa famille. La femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours, et, portant son fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation que l'on donne aux enfants regarde la chasse, la pêche et la guerre. Mais Léry s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Brésiliens ne connaissent point la pudeur, et qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage en public. Il les représente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer. Il assure aussi que, quoique les Brésiliennes aillent toujours nues, on ne leur voit jamais de marques de leurs infirmités périodiques; d'où il faut conclure seulement qu'elles prennent grand soin de les cacher.

Toute la férocité des Brésiliens contre leurs ennemis n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entre eux. Dans l'espace d'un an, Léry ne vit que deux querelles particulières. Cependant, loin de séparer ceux qui veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire; mais si l'un des combattants est blessé, ses parents font la même blessure à l'autre, ou le tuent s'il a tué son adversaire. La loi du talion est toujours observée avec la dernière rigueur.

L'occupation des femmes, après les soins qu'on a rapportés, est de filer du coton pour en faire des hamacs et des cordes. Léry nous apprend leur manière de filer et de faire les tissus. Elles font aussi les vaisseaux de terre qui servent pour les liqueurs et les aliments : quoique ces vases soient grossiers en dehors, l'intérieur est non seulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche qui durcit en séchant. Elles ont d'ailleurs des couleurs grisâtres dont elles font, avec des pinceaux, diverses figures sur ce fond blanc, surtout dans la vaisselle où l'on sert les viandes, ce qui donne un air fort agréable à leur service de table. Mais Léry observe que, n'ayant aucune règle de peinture et ne suivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, et que cette variété a de l'agrément.

Si l'on excepte quelques peuplades, dont la férocité n'est pas différente de celle des bêtes, la plupart des Brésiliens reçoivent humainement les étrangers. On est même surpris de trouver dans leur traitement une ressemblance d'un village à l'autre, qui semble partir d'un fond de société. Léry commence par faire observer que, si l'on doit aller plus d'une fois au même village, il faut choisir le *moussacat*, c'est-à-dire le père de famille chez lequel on veut loger constamment, parce que celui auquel on s'est d'abord adressé s'offenserait beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du voyageur qui se présente à sa porte, il le presse de s'asseoir dans un lit de coton suspendu en

l'air, où il le laisse quelque temps sans lui dire un mot : c'est pour se donner le temps d'assembler ses femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains sur leurs yeux. Bientôt elles laissent tomber des larmes de joie, et, sans cesser de pleurer, elles adressent mille choses flatteuses à leur hôte. « Que tu es bon ! que tu as pris de peine à venir ! que tu es beau ! que tu es vaillant ! que nous t'avons d'obligation ! que tu nous fais de plaisir ! etc. » Si l'étranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Léry assure qu'il a vu des Français, réellement attendris du spectacle, pleurer aussi ; mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si tendre de jeter du moins quelques soupirs. Après cette première salutation, le moussacat, qui s'est retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une flèche ou quelque autre ouvrage, comme s'il ignorait ce qui se passe, revient vers le lit, demande à l'étranger comment il se porte, reçoit sa réponse, et lui demande encore quel sujet l'amène. On doit satisfaire à toutes les questions. Alors, si l'on est venu à pied, il fait apporter de l'eau, dont ses femmes lavent les pieds et les jambes au *mair* : c'est le nom qu'ils donnent aux Européens. Ensuite il s'informe si l'on a besoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on désire l'un et l'autre, il fait servir sur-le-champ tout ce qu'il a de gibier, de volaille, de poisson et d'autres mets, avec toutes sortes de breuvages du pays.

Veut-on passer la nuit dans le même lieu, non seulement le moussacat fait tendre un bel *inis* blanc, mais, quoiqu'il fasse si peu de froid au Brésil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du mair, avec une sorte de petit éventail nommé *tatapecoun*, fort semblable à nos écrans. « Le soir, ajoute Léry, qui parle encore de lui-même, pour ne rien souffrir de nuisible à notre repos, il fit éloigner tous les enfants. Enfin, se présentant à notre réveil, il nous dit : « *Atour assaps*, c'est-à-dire parfaits alliés, avez-vous bien dormi ? » Nous répondîmes d'un air satisfait. « N'importe, répliqua-t-il ; reposez-vous encore, mes enfants, car je vis bien hier soir que vous étiez extrêmement fatigués. » Comme c'est l'usage, dans ces occasions, qu'on leur fasse quelques présents, et que nous ne marchions jamais sans avoir chacun notre sac de cuir plein de petites marchandises qui nous servaient de monnaie d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ, c'est-à-dire que nous donnâmes au vieillard des couteaux, des ciseaux et des pincettes ; des peignes, des miroirs, des bracelets, et des boutons de verre aux femmes, et aux enfants, des hameçons pour la pêche. »

Léry se fait ici demander si, malgré toutes ces apparences de droiture et de bonté, il se croyait sans danger parmi des sauvages dont il connaissait la

cruauté par d'autres preuves. Il répond : « Que, loin de trembler pour sa vie, il dormait parmi eux d'un profond sommeil ; que, s'ils détestent leurs ennemis, qu'ils assomment et qu'ils mangent, ils portent une extrême affection à leurs amis et à leurs alliés ; que, pour leur épargner le moindre déplaisir, ils se feraient hacher en pieces ; enfin qu'il se croyait moins exposé chez les anthropophages du Brésil, qu'on ne l'était alors en France, où les différends de religion semblaient autoriser la perfidie et le meurtre. »

Dans leurs maladies, les Brésiliens se traitent mutuellement avec des égards si tendres, que, s'il est question d'une plaie, un voisin se présente aussitôt pour sucer celle d'un autre, et tous les services de l'amitié sont rendus avec le même zèle. Outre diverses sortes de fièvres et d'infirmités communes aux autres peuples de l'Amerique méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur regime ou leur climat les défend mieux, ils ont une maladie qui passe pour incurable, et que Léry n'attribue qu'au commerce des femmes. Il assure qu'ils la nomment *pian*, sans expliquer d'où lui vient ce nom, qui est celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique et dans les îles. La description qu'il en fait, et ses funestes communications, jettent un nouveau jour sur l'origine des maux vénériens en Europe. Avec les simples de leurs forêts et de leurs montagnes, les Brésiliens n'ont guère d'autre remède que l'abstinence ; ils ne donnent aucune sorte de nourriture aux malades.

Leurs funérailles consistent moins en cérémonies qu'en pleurs et en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout, dans une fosse ronde, que Léry compare à un tonneau, les bras et les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, et liés avec le corps. Si c'est un chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers, son inis et ses armes. Lorsque les habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois sans autre raison que de changer d'air, chaque famille met sur les fosses de ses morts les plus respectés quelques pierres couvertes d'une grande herbe qui se nomme *pindo*, et qui se conserve long-temps seche. Les sauvages n'approchent jamais de ces monuments sans pousser des cris.

DÉCOUVERTE DU CHILI ET DU RIO DE LA PLATA.

VALDIVIA, SOLIS, SÉBASTIEN CABOT.

Usage des premiers Chiliens. Mœurs des habitants d'Arauco et de Tucapel. Parlamento.

On dit que le nom de Chili vient de thili ou chili, nom d'un oiseau qui ressemble à la grive, et qui est très commun dans les bois de ce pays. Il y était en usage avant l'arrivée des Espagnols. Il est probable que les diverses peuplades qui l'habitaient appartenaient toutes à la même souche, car elles se ressemblaient par leur apparence extérieure et par l'uniformité de langage. Les Chiliens des plaines étaient de taille ordinaire, ceux qui habitaient la montagne étaient d'une stature plus haute. Ils cultivaient le maïs et diverses plantes légumineuses, la pomme de terre, des courges, le piment, la grosse fraise, et d'autres plantes indigènes chez eux. Leurs animaux domestiques étaient le lama, le lapin, et, s'il faut s'en rapporter aux traditions, le cochon et les poules. Ils cultivaient la terre avec des instruments en bois, et connaissaient la pratique des engrais; ils tiraient du sein des montagnes des métaux qu'ils savaient façonner. Ils ignoraient l'usage du fer, et garnissaient leurs armes et leurs outils de pierres polies ou de cuivre trempé. Le lama traînait la charrue. La laine de cet animal, teinte de diverses couleurs, composait leurs vêtements. Leur vaisselle était principalement en argile, quelquefois en bois dur, et même en marbre. Ils vernissaient leurs vaisseaux de terre avec une substance minérale qu'ils appelaient *colo*. Quelques uns de leurs vaisseaux de marbre étaient d'un poli admirable. Ils construisaient leurs maisons en bois, qu'ils enduisaient d'argile; ils en bâtissaient aussi en briques; ils les couvraient en roseaux. Ils demeuraient dans des villages. Chacun était gouverné par un chef héréditaire nommé *oulmen*, homme riche, dont l'autorité était limitée. Comme les Péruviens, ils élevaient des aqueducs et creusaient des canaux. Quelques uns de ces ouvrages, parfaitement conservés, subsistent encore; on en voit entre autres un, près de San-Iago, qui a plusieurs milles

de longueur, et qui est remarquable par sa solidité. Les Chiliens ignoraient l'art de l'écriture. Leurs peintures étaient grossières et mal proportionnées; mais, d'un autre côté, ils pouvaient exprimer toute espèce de quantité, et, pour des peuples séparés du monde civilisé, ils avaient fait des progrès remarquables dans l'astronomie et la chirurgie.

Les incas avaient soumis la partie septentrionale de ce pays jusqu'à la rivière de Rapel, par 34° sud. Les peuples qui habitaient plus au midi défirent, en 1450, l'armée de l'inca Yupanqui, en firent un grand carnage, et le forcèrent à la retraite. Les peuplades vaincues payaient un tribut aux incas, et se gouvernaient d'après leurs propres lois.

Lorsque les Espagnols eurent pénétré dans le Pérou et conquis ses principales provinces, Almagro le père, en 1535, et Pédro de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili, surtout Valdivia, qui y fonda plusieurs villes, et qui obtint du président de la Gasca, en 1548, la confirmation du titre de gouverneur qu'il avait reçu d'abord de François Pizarre. En 1551, tous les Américains du pays s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale; il fut tué en combattant, et plusieurs de ses soldats eurent le même sort. Une des principales villes qu'il avait fondées conserva son nom. L'humeur belliqueuse des peuples du Chili n'a pas cessé d'empêcher l'accroissement des colonies espagnoles, qui n'a jamais été en proportion de l'étendue, de la beauté et des richesses du pays.

Il est même des peuples qui bravèrent tous les efforts des conquérants et surent se soustraire à leur domination. Parmi les plus intraitables on cite les habitants d'Arauco et de Tucapel. Voici comment en parlent les voyageurs. Le pays est si vaste que, lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, et s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres Indiens, ils reviennent au pays qu'ils habitent. C'est ce mélange de fuite et de résistance qui les rend comme invincibles, et qui ne cesse pas d'exposer le Chili à leurs insultes. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les hostilités commencent aussitôt. Leur manière de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les villages dont ils sont voisins. Quelquefois ils font avertir d'autres nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent faire courir la flèche, parce qu'ils font passer l'avis d'une habitation à l'autre avec autant de vitesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée, sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité, et le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armements, rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au

moment de l'exécution. La convocation faite, ils élisent entre eux un chef de guerre auquel ils donnent le nom de *toqui*, et, dans les premières heures de la nuit fixée, lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins qu'à être attaqués, des Indiens qui vivent parmi eux les surprennent et les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés ; ils entrent dans les petits villages, dans les métairies et les chaumières, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge ni de sexe. Après cette exécution, se réunissant en corps, ils forment une armée plus redoutable néanmoins par le nombre que par la discipline et l'habileté. Ces furieuses invasions leur ont souvent réussi, malgré les plus sages précautions des gouverneurs espagnols, parce que les secours qu'ils reçoivent continuellement les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez sanglantes pour se rebuter du combat, ils se retirent à quelques lieues du champ de bataille; mais cinq ou six jours après ils vont fondre d'un autre côté.

Ces peuples ne déclarent jamais de guerre qu'elle ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations consistent à cultiver leurs champs et à fabriquer des *ponchos* ou manteaux pour leur habillement; c'est même plutôt à leurs femmes qu'ils laissent ordinairement ce travail, tandis que, s'abandonnant à l'oisiveté, ils passent le temps à boire d'une espèce de cidre, composé de pommes qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs cabanes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparation ; ce sont des racines, et de la farine de maïs ou de quelque autre grain. Ainsi, faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risque, ils la regardent comme un amusement. Si la paix succède, c'est toujours moins à leur sollicitation qu'à celle des Espagnols. On convient d'une conférence, qui a reçu le nom de *parlamento*, à laquelle assistent le président, le gouverneur du Chili, avec les principaux officiers de l'armée, l'évêque de la Conception, et quelques autres personnes du premier rang. Du côté des Indiens, c'est le toqui avec les principaux capitaines, qui sont en même temps députés de chaque canton, et chargés de leurs suffrages. Dans un parlamento tenu en 1724, on leur accorda la possession libre de tout le pays qui s'étend au sud de Biobio, et tous les capitaines de paix furent supprimés. On donnait ce titre à des Espagnols qui résidaient dans les villages habités par des Indiens convertis, et qui avaient fait naître le soulèvement par leurs extorsions.

Outre ces assemblées, qui se tiennent à l'occasion de quelque traité, il s'en tient d'autres lorsqu'il arrive de nouveaux présidents. La différence en est si légère, qu'il suffit d'en décrire une pour donner une idée de toutes les autres. Lorsqu'on juge un *parlamento* nécessaire, on en fait donner avis aux Indiens de la frontière, et le jour est indiqué. Des deux côtés on convient d'une es-

corte pour les chefs. Les Espagnols campent sous des tentes, et le quartier général des Indiens est vis-à-vis, à peu de distance. D'abord les anciens de chaque canton viennent saluer le président. Il boit à leur santé : tous lui répondent ; mais c'est le président qui leur verse à boire de sa propre main ; et, pour joindre quelque chose de plus réel à cette politesse, il leur distribue des couteaux, des ciseaux, et d'autres bagatelles fort précieuses à leurs yeux. On commence ensuite à parler de la paix, et de la manière d'en observer les conditions ; après quoi les Indiens se retirent à leur quartier, où le président leur rend une visite, et leur fait porter une certaine quantité de vin. Ensuite il reçoit à son tour un présent de veaux, de bœufs, de chevaux et d'oiseaux.

La paix étant conclue par ces civilités mutuelles, le président ne dédaigne point, pendant la suite des conférences, d'admettre à sa table les principaux chefs, ou ceux du moins auxquels il reconnait de la douceur et de la raison. Il se tient une espèce de foire, où les Guaves accourent avec leurs merceries, et les Indiens avec des ponchos et des bestiaux. Ces marchandises se troquent, et la bonne foi règne dans ces traités.

Ces mêmes peuples, qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols, accordent l'entrée de leur pays aux missionnaires, quelque différence qu'il y ait entre leurs maximes et celles qu'on leur prêche. Plusieurs se font baptiser ; mais ils ne renoncent pas aisément à la vie libre dans laquelle ils sont élevés, et la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de religion. Vers le commencement du dix-huitième siècle les missionnaires en avaient rassemblé un assez grand nombre, dont ils avaient formé des villages. Dans tous les forts de la frontière, il y avait aussi des aumôniers payés par le roi pour les instruire ; mais à la première nouvelle d'un soulèvement qui eut lieu en 1720, tous les néophytes disparurent et se joignirent aux guerriers de leur nation.

Quoique dans leurs guerres ces peuples ne fassent de quartier à personne, surtout aux Espagnols, ils ne laissent pas d'épargner les femmes blanches ; ils les enlèvent et les conduisent dans leurs terres, où ils vivent avec elles. De là vient cette multitude d'Indiens blancs et blonds, qu'on prendrait pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix il en vient un grand nombre dans les villes et les bourgs espagnols, qui s'engagent à travailler pour un certain prix l'espace d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur salaire en merceries. Tous ces peuples, sans distinction de sexe, portent des ponchos et des manteaux d'étoffe de laine ; mais cet habillement est fort court et ne leur descend pas jusqu'au genou. Les nations plus éloignées des établissements d'Espagne qui habitent au sud de Valdivia, et celles de la côte voisine de Chiloé, ne portent aucune espèce

d'habit. Celles d'Arauco, de Tucapel et des bords du Biobio, nourrissent quantité de chevaux, et sont fort exercées à les monter. Aussi leurs armées sont-elles composées de cavalerie et d'infanterie. Leurs armes sont des lances fort longues, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse, le javelot, et d'autres instruments de cette nature.

Ulloa fait observer que c'est du royaume de Chili que sont venues des races de chevaux et de mules dont il vante beaucoup la vitesse. Il ajoute que ces animaux doivent sans doute leur origine aux premiers qui furent transportés d'Espagne en Amérique; mais aujourd'hui ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à ceux d'Espagne qu'à ceux de toute l'Amérique. On y conserve plus fidèlement les races. Les chevaux coureurs du Chili ont l'ambition de ne jamais être devancés, et galopent si légèrement, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Quant à l'encolure, ils ne cèdent rien aux plus beaux andalous. Leur taille est belle; ils sont pleins de feu et de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-ils beaucoup rechercher. Les plus beaux sont envoyés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait a porté plusieurs particuliers à former des haras dans les provinces du Pérou pour en étendre la race; mais c'est toujours à ceux du Chili, surtout des environs de San-Iago, qu'on donne la préférence.

Découverte du Rio de la Plata. Fondation de Buenos-Ayres. Maldonata et la cougouare.

Le beau fleuve du Rio de la Plata, ou rivière d'Argent, qui donna son nom à une vaste contrée de l'Amérique, fut découvert, en 1515, par Diaz de Solis, grand-pilote de Castille, dont il porta d'abord le nom, et qui périt sur ses bords par les flèches des sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais qui entrèrent, peu d'années après, dans le fleuve du Paraguay, par le Brésil, ne fut guère plus heureux.

Sébastien Cabot, qui avait fait, en 1496, avec son père et ses frères, la découverte de Terre-Neuve et d'une partie du continent voisin, pour Henri VII, roi d'Angleterre, se voyant négligé par les Anglais, alors trop occupés dans leur île pour songer à faire des établissements dans le nouveau monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand-pilote de la Castille.

Cabot mit à la voile le 1er avril 1626; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors Rio de Solis; et, quoique cette embouchure soit une des plus difficiles comme une des plus grandes qu'on connaisse, ce qui lui a fait donner par les gens de mer le nom d'Enfer des Navigateurs, il franchit heureusement tous les écueils jusqu'aux îles Saint-Gabriel, auxquelles il donna

ce nom, et qui commencent un peu au dessus de Buenos-Ayres. La première qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses vaisseaux pour entrer, avec les chaloupes, dans le canal que ces îles forment avec le continent, qu'il avait à sa droite, et de là dans l'Uruguay, qu'il prit pour le véritable fleuve. Cette méprise eut deux causes : l'une, que les îles de Saint-Gabriel, qu'il laissait à sa gauche, lui cachaient la vue du fleuve; l'autre, que l'Uruguay est très large lorsqu'il se joint au Parana. Il le remonta dans la même erreur, et, trouvant à droite une petite rivière, qu'il nomma Rio de San-Salvador, il y construisit un fort, où il laissa Alvarez Ramon et quelques soldats, avec ordre de pousser les observations sur le fleuve; mais trois jours après, cet officier, ayant échoué sur un banc de sable, y fut tué par les Indiens avec une partie de ses gens. Les autres se sauvèrent à la nage, et rejoignirent Cabot, qu'une si triste aventure fit retourner aux îles de Saint-Gabriel.

Il reconnut l'erreur qui lui avait fait prendre un canal pour l'autre, et, remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable fleuve, il bâtit une forteresse à l'entrée d'une rivière qui sort des montagnes du Tucuman. Il donna au fort le nom de Saint-Esprit, mais il est plus connu dans les relations sous celui de *Tour de Cabot.* Il y laissa une garnison, et continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay et du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes rivières, il entra dans celle qui lui parut la plus large; c'était le Parana; mais voyant qu'il tournait trop à l'est, il revint au confluent et remonta le Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Brésil; il y fut attaqué par des Américains qui lui tuèrent vingt-cinq hommes et firent trois prisonniers. Il s'en vengea par un grand carnage de ces peuples; il fit alliance avec d'autres, qui non seulement lui fournirent abondamment des vivres, mais lui donnèrent des lingots pour des marchandises d'Espagne de peu de valeur. Alors, ne doutant plus que le pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de Rio de la Plata, rivière de l'argent. Quelque temps après il retourna en Espagne.

Cependant les Espagnols qui étaient restés sous la conduite d'un officier nommé Moschera avaient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, toujours irréconciliables avec leur nation. Moschera prit le parti de s'embarquer avec sa troupe sur un petit bâtiment qui était demeuré à l'ancre. Il descendit le fleuve jusqu'à la mer, et, rangeant la côte, il s'avança vers les 32 degrés de latitude, où il trouva un port commode qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit fort. Les naturels du pays étaient très humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile, et sa petite colonie s'établissait fort heureusement; mais il



en fut chassé par les Portugais, qui avaient déjà des établissements dans le Brésil. Il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'île de Sainte-Catherine.

Les récits et les sollicitations de Cabot avaient disposé la cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restait pas un Espagnol, et qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la cour de Lisbonne eut le temps d'armer une nombreuse flotte qui paraissait destinée à la même expédition. On sut néanmoins qu'elle avait pris une autre route, et les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avait paru réveiller, retombèrent dans leur première léthargie. Sébastien Cabot, dont le nom ne paraît plus entre les voyageurs du même temps, était mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans qui s'étaient passés depuis son retour semblaient avoir fait oublier toutes ses propositions, lorsque de nouveaux motifs, ignorés des historiens, firent penser plus sérieusement que jamais à former un établissement sur le Rio de la Plata.

Jamais entreprise pour le nouveau monde ne s'était faite avec plus d'éclat. Don Pédro de Mendoze, grand-échanson de l'empereur, en fut déclaré le chef, sous le titre d'adelantade et gouverneur général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du Sud. A la vérité, il devait y transporter à ses frais, en deux voyages, mille hommes et cent chevaux, des armes, des munitions et des vivres pour un an; mais, outre une pension viagère de deux mille ducats qui lui était accordée par la cour, on lui donnait à prendre de grosses sommes sur les fruits de sa conquête. Il était nommé grand-alcade et alguazil major de trois forteresses qu'il avait ordre de faire construire, et ces deux charges devaient être héréditaires dans sa famille.

Les ordres étaient donnés pour armer à Cadix une flotte de quatorze voiles. De si grands préparatifs, et le bruit des richesses du Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirèrent tant d'aventuriers, que le premier armement, qui ne devait être que de cinq cents hommes, fut de douze cents, parmi lesquels on comptait plus de trente seigneurs, la plupart aînés de leurs maisons, plusieurs officiers et quantité de Flamands. On assure que nulle colonie espagnole du nouveau monde n'eut autant de noms illustres parmi ses fondateurs, et que la postérité de quelques uns subsiste encore au Paraguay, principalement dans la capitale. La flotte mit à la voile dans le cours du mois d'août 1535, saison la plus propre pour le voyage, parce que, si on n'arrive pas avant la fin de mars à l'entrée du Rio de la Plata, on court risque de manquer les brises du nord et du nord-est, et d'être surpris par les vents du sud et du sud-ouest, qui obligeraient d'hiverner au Brésil.

Mendoze eut cette précaution, et n'en fut pas plus heureux. La flotte, après avoir passé la ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de don Diègue de Mendoze, frère de don Pèdre, et un petit nombre d'autres, arrivèrent heureusement aux îles de Saint-Gabriel; mais l'adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le port de Rio-Janeiro. Il remit à la voile, et, la flotte se trouvant réunie entre les îles de Saint-Gabriel et la rive occidentale du fleuve, don Pèdre choisit ce lieu pour son établissement, et chargea don Sanche del Campo de chercher un emplacement sûr et commode. Cet officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'ouest, sur une pointe qui avance dans le fleuve vers le nord. L'adelantade y fit aussitôt tracer le plan d'une ville, qui fut nommée *Nuessa Seqnora de Buenos-Ayres*, parce que l'air y est très sain. Tout le monde s'employa au travail, et bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de camp.

Mais les peuples du canton ne virent pas de bon œil un établissement étranger si près d'eux; ils refusèrent des vivres. La nécessité d'employer les armes pour en obtenir donna occasion à plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. De trois cents hommes qui furent détachés sous Diègue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingts. Il périt lui-même avec plusieurs officiers de distinction, entre lesquels un capitaine nommé Luzan fut tué au passage d'un ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buenos-Ayres, et l'adelantade n'y pouvait remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restait d'Espagnols. Comme il était dangereux d'accoutumer les Indiens à verser le sang des chrétiens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle ville, et, craignant que la faim ne fît violer ses ordres, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à sortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme, nommée Maldonata, qui trompa la vigilance des gardes. L'historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte, sans aucune marque de doute, l'aventure de cette fugitive, et la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée. « Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers; mais elle y trouva une cougouare femelle dont la vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu; elle reconnut même que ces caresses étaient intéressées : la cougouare était pleine et ne pouvait mettre bas; elle semblait demander un service que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point

à des témoignages passagers; elle sortit pour chercher sa nourriture, et depuis ce jour elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice une provision qu'elle partageait avec elle. Ce soin dura aussi long-temps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir et fut reduite à chercher sa subsistance elle-même; mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer des Indiens, qui la firent esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols, qui la ramenèrent à Buenos-Ayres. L'adelantade en était sorti. Don François Ruiz de Galan, qui commandait en son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que cette femme avait violé une loi capitale, et ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques soldats qu'il chargea de cet ordre furent surpris de la trouver pleine de vie, quoique environnée de jaguars et de cougouars qui n'osaient approcher d'elle, parce qu'une cougouare qui était à ses pieds avec ses petits semblait la défendre. A la vue des soldats, la cougouare se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle avait reconnu au premier moment, et lorsque après lui avoir ôté ses liens, ils se disposaient à la reconduire à Buenos-Ayres, elle la caressa beaucoup, en paraissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les cougouars mêmes, se dispenser de faire grâce à une femme que le Ciel avait prise si sensiblement sous sa protection. »

Missions du Paraguay.

Les progrès de la colonie furent lents et difficiles; il n'entre pas dans notre plan d'en suivre toutes les phases, qui n'offrent du reste qu'un mince intérêt. Mais on ne lira peut-être pas sans plaisir quelques détails sur les célèbres missions du Paraguay, dont le nom seul éveille la curiosité, sur ces établissements lointains, où des hommes dont la politique a été partout ailleurs l'objet de tant de reproches acquirent par la persuasion une sorte d'empire, la plus respectable de toutes, et qui a obtenu autant d'éloges que leurs autres établissements ont essuyé de censures. Nous nous bornerons à rapporter les propres termes d'Ulloa, juge oculaire et impartial.

« Les missions du Paraguay ne se bornent pas à la province de ce nom; elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz de la Sierra, de

Tucuman et de Buenos-Ayres. Depuis près d'un siècle et demi qu'elles ont commencé, on y a converti quantité de nations répandues dans les terres de ces quatre évêchés. Les Jésuites, avec leur zèle ordinaire, commencèrent cette conquête spirituelle par les Guaranis, dont les uns habitaient les bords de l'Uruguay et du Parana, et les autres cent lieues plus haut. Les Portugais, ne songeant qu'à l'avantage de leurs propres colonies, faisaient des courses continuelles sur ces peuples, enlevaient pour l'esclavage ceux qui tombaient entre leurs mains, et les employaient aux plantations. Mais, pour mettre les nouveaux convertis à l'abri de cette disgrâce, on prit le parti de les transplanter, au nombre de plus de douze mille, dans les terres du Paraguay, et l'on y joignit à peu près le même nombre de ceux de Tapé, dans la seule vue de leur assurer à tous une vie plus certaine et plus tranquille. Ces peuplades, grossies avec le temps par de nouvelles conversions, augmentèrent jusqu'au point qu'en 1734, suivant une relation que je reçus de bonne main pendant mon séjour à Quito, on comptait trente-deux bourgs guaranis, renfermant plus de trente mille familles, et, leur nombre croissant de jour en jour, on pensait alors à fonder trois nouveaux bourgs. Une partie de ces trente-deux peuplades est du diocèse de Buenos-Ayres, et l'autre du diocèse du Paraguay. Cette même année, il y avait sept peuplades de la nation des Chiquitos dans le diocèse de Santa-Crux de la Sierra et l'accroissement continuel de leurs habitants faisait penser aussi à multiplier le nombre des villages.

» Les missions du Paraguay sont environnées d'idolâtres, dont les uns vivent en bonne intelligence avec les nouveaux convertis, et les autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des missionnaires les conduit souvent chez ces barbares, et leurs peines n'y sont pas toujours inutiles. Ils inspirent quelquefois le goût du chistianisme aux plus raisonnables, qui quittent alors leur pays, et passent dans les villages chrétiens, où ils reçoivent le baptême après les instructions convenables. A cent lieues des Missions, il se trouve une nation d'idolâtres, nommés Guénoas, qu'il est fort difficile d'amener à la lumière de l'Evangile, non seulement parce qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licencieuse, mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs métis, et même quelques Espagnols noircis de crimes, à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asyle, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent les éloigne des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs la vie oisive à laquelle ils sont accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs terres, leur fait craindre le travail, qui serait une suite de leur conversion. Cependant la curiosité ou la tendresse pour leurs parents en amène plusieurs, dont quelques uns se soumettent au joug de la religion. Il en est de même des Charuas, peuple qui habite entre le Parana et l'Uruguay ; mais ceux qui occu-

pent les bords du Parana sont beaucoup plus dociles, parce qu'ils sont plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, et qu'ils n'ont aucune communication avec les fugitifs. Vers la ville de Cordoue, d'autres idolâtres, nommés Pampas, sont extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent vendre leurs denrées dans la ville. Mais ces quatre dernières nations vivent dans une paix constante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville de la province de Buenos-Ayres, on trouve divers peuples guerriers, dont toute la vie se passe en excursions, qu'ils poussent souvent jusqu'aux murs de Santiago et de Salta, dans la province de Tucuman, qu'ils ravagent. Les autres nations qui habitent depuis les confins de celles-ci jusqu'aux Chiquitos et jusqu'au lac de Xarayès sont peu connues. Dans ces derniers temps, quelques jésuites ont pénétré chez ces peuples par la rivière de Pilcomayo qui coule depuis le Potosi jusqu'à l'Assomption, sans avoir pu découvrir leurs habitations; ce qu'on attribue à la vaste étendue de leur pays ou à leur humeur errante, qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'idolâtres, dont quelques uns, s'étant laissé approcher par des missionnaires qui cherchaient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux villages chrétiens, et se sont rendus à leurs instructions. Les Chiruguans habitent aussi du même côté, et n'aiment point qu'on leur propose de mener une vie moins libre que celle dont ils jouissent dans leurs montagnes.

» On doit comprendre que les missions du Paraguay occupent un pays considérable. En général, l'air y est fort humide et tempéré, mais froid néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, de fruits et de légumes. On y cultive en particulier beaucoup de coton, et l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de village qui n'en recueille plus de deux mille arobes, dont les Indiens fabriquent des toiles et des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes à sucre et une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme *herbe du Paraguay*, et qui fait seule un objet de commerce d'autant plus grand qu'elle ne croît que dans ce pays, d'où elle passe dans toutes les provinces du Pérou et du Chili, où il s'en fait une très grande consommation. Ces marchandises sont envoyées à Santa-Fé et à Buenos-Ayres, où les jésuites ont un facteur particulier, qui est chargé de les vendre : car le peu d'intelligence des Américains, surtout des Guaranis, les rend incapables de ce soin. Le commis emploie le produit de sa vente en marchandises de l'Europe, tant pour l'entretien des habitants de chaque peuplade que pour l'ornement des églises et les besoins des curés. Mais avant l'emploi de cet argent, on lève le tribut que chaque village ou plutôt chaque Indien doit au roi. Ces sommes sont envoyées aux caisses royales ; après

quoi, sans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui revient aux curés pour leurs appointements et pour les pensions des caciques. Les autres denrées que le terroir produit, et le bétail qu'on y élève, servent à la nourriture des habitants. Enfin cette distribution se fait avec tant d'ordre et de sagesse, qu'on ne peut refuser sans injustice des louanges à la police que les missionnaires ont établie.

» A l'exemple des villes espagnoles, chaque peuplade a son gouverneur, ses régidors et ses alcades. Les gouverneurs sont élus par les habitants mêmes et confirmés par les curés, qui se réservent aussi le pouvoir de rejeter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs fonctions. Les alcades sont nommés tous les ans par les corrégidors, qui veillent avec eux au maintien de la paix et du bon ordre. Mais comme ces magistrats, dont les lumières sont fort bornées, pourraient abuser de leur autorité, il leur est défendu d'infliger la moindre peine sans la participation du curé, qui éclaircit l'affaire, et qui livre l'accusé au châtiment, lorsqu'il le juge coupable. C'est ordinairement la prison ou le jeûne. Si la faute est grave, la peine sera quelques coups de fouet, et c'est la plus sévère parmi des gens qui ne commettent jamais d'assez grands crimes pour mériter une plus forte punition. L'horreur pour le vol, pour le meurtre et les autres excès de cette nature, est établie dans toutes les peuplades par les exhortations continuelles des missionnaires. Les châtiments même sont toujours précédés d'une remontrance qui dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle, et ces ménagements de douceur et d'affection mettent le curé à couvert de la haine et de la vengeance de celui qu'il fait punir. Aussi, loin d'être haïs de leurs Indiens, ces pères en sont si chéris et si respectés, que, quand ils les feraient châtier sans raison, ces âmes simples, qui croient leurs directeurs incapables d'erreur et d'injustice, penseraient l'avoir mérité.

» Chaque peuplade a son arsenal particulier, où l'on renferme toutes les armes qui servent, dans les cas où la guerre est indispensable, soit contre les Portugais, soit contre les nations du voisinage. Les armes sont des fusils, des épées et des baïonnettes. Tous les soirs des jours de fête, on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village sont divisés en plusieurs compagnies qui ont leurs officiers, en uniforme galonné d'or ou d'argent, avec la devise de leur canton; les gouverneurs, les régidors et les alcades ont aussi des habits de cérémonie différents de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

» Tous les villages ont des écoles pour apprendre à lire et à écrire; il y en a pour la danse et pour la musique, où l'on fait d'excellents élèves, parce qu'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination et ses talents. Ceux

en qui l'on remarque du génie apprennent la langue latine, et quelques uns s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maison du curé, il y a divers ateliers de peintres, de sculpteurs, de doreurs, d'orfèvres, de serruriers, de charpentiers, de tisserands, d'horlogers, et des autres professions nécessaires ou utiles; les jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui leur plaît, et s'y forment par l'exemple et les leçons des maîtres. Chaque village a son église, grande et fort ornée; les maisons des Indiens sont si bien disposées, si commodes, et meublées si proprement, que celles des Espagnols ne les valent point dans plusieurs bourgs du Pérou. Quelques unes sont bâties de pierre, d'autres de briques crues, et la plupart simplement de bois; mais les unes et les autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est négligé dans ces villages: il s'y trouve jusqu'à des fabriques de poudre à canon, dont une partie est reservée pour les temps de guerre, et l'autre employée aux feux d'artifice par lesquels on solennise toutes les fêtes ecclésiastiques et civiles. A la proclamation des rois d'Espagne, tous les officiers sont vêtus de neuf, et rien ne manque à la magnificence de leurs habits. Chaque église a sa chapelle de musique, composée de voix et d'instruments; le service divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les églises cathédrales, et l'on vante surtout celle des processions publiques. Tous les officiers civils et militaires y paraissent en habits de cérémonie; la milice y est en corps; le reste du peuple porte des flambeaux, et tous marchent dans le plus grand ordre. Ces processions sont accompagnées de fort belles danses: il y a des habits particuliers et très riches pour les danseurs.

» Entre les édifices publics de village, on voit une maison de force où les femmes de mauvaise vie sont renfermées; elle sert en même temps de ce que les Espagnols nomment une *béaterie*, c'est-à-dire une retraite dans l'absence des maris, pour les femmes qui n'ont point de famille. On a pourvu singulièrement, non seulement à l'entretien de cette maison, mais encore à la subsistance des vieillards, des orphelins et de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie. Tous les habitants sont obligés de travailler deux jours de la semaine pour cultiver et semer en commun un espace de terre convenable; ce qui s'appelle *travail de la communauté*. Si le produit passe les besoins, on applique le surplus à l'ornement des églises, à l'habillement des vieillards, des orphelins et des impotents: ainsi nul des habitants ne manque du nécessaire. Les tributs royaux sont payés ponctuellement. Enfin cette portion du monde est le sejour de la paix et du bonheur, et ces avantages sont dus à l'exactitude avec laquelle les lois y sont observées. Les jésuites, les curés de toutes les paroisses de cette nouvelle république ont besoin d'exciter au travail les Guaranis, qui sont naturellement paresseux; et c'est par cette raison qu'ils prennent soin aussi de faire vendre les marchandises des fabriques, et les denrées qui proviennent de

la culture des champs. Au contraire, les Chiquitos sont laborieux et ménagers ils pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de leurs curés, en cultivant ensemble une plantation remplie de toutes sortes de grains et de fruits, qui suffit pour l'entretien de l'église et de son ministre. De leur côté, les curés de cette nation font des provisions de ferrements, d'étoffes et d'autres marchandises, qu'ils donnent en échange à leurs paroissiens, pour de la cire et d'autres productions du pays; ils remettent ce qui leur vient par cette espèce de commerce au supérieur de leur mission, qui n'est pas le même que celui des Guaranis; et du produit de la vente on achète de nouvelles marchandises pour les besoins de chaque communauté. Il arrive de là que les Indiens ne sont pas obligés de sortir du canton pour se procurer le nécessaire, et que, n'ayant point de communication avec d'autres peuples, ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on s'efforce de les préserver.

» L'administration spirituelle des peuplades n'est pas moins extraordinaire que le gouvernement politique. Chaque village n'a qu'un curé; mais il est assisté d'un autre prêtre, ou même de deux, suivant le nombre des habitants. Ces deux ou trois prêtres, servis par six jeunes garçons qui font l'office de clercs à l'église, forment dans chaque village une espèce de petit collége, où toutes les heures d'exercice sont réglées comme dans les colléges des grandes villes. La plus pénible fonction des curés est de visiter en personne les plantations des Indiens, pour les encourager au travail, surtout les Guaranis, qui abandonneraient la culture des terres et se laisseraient manquer de tout, s'ils n'étaient excités par une continuelle attention. Le curé se rend encore régulièrement à la boucherie publique, pour la distribution des viandes, qui se fait par rations, à proportion du nombre de personnes dont chaque famille est composée; il visite aussi les malades, pour leur donner les secours spirituels, et les faire servir avec charité. Ces soins, qui l'occupent presque tout le jour, lui laissent peu de temps pour d'autres fonctions dont son vicaire est chargé. C'est le vicaire, par exemple, qui, chaque jour, à l'exception du jeudi et du samedi, fait le catéchisme dans l'église aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, dont le nombre est si grand qu'il passe deux mille dans chaque ville; le dimanche, tous les habitants, sans distinction d'âge, vont recevoir les mêmes instructions.

» A la rigueur, continue Ulloa, ces curés devraient être nommés par le gouverneur, comme vice-patron des églises, et devraient être admis par l'évêque aux fonctions de leur ministère; mais comme il pourrait arriver qu'entre les trois sujets qui seraient présentés pour chaque nomination, le gouverneur et l'évêque ne distinguassent pas tout d'un coup le plus habile, et qu'il est à présumer que les provinciaux de l'ordre connaissent toujours mieux le mérite

des sujets, les gouverneurs et les évêques ont pris le parti de leur confier leurs droits. Ainsi, c'est le provincial qui nomme tous les curés. Il fait sa résidence dans le bourg de la Candelaria, qui est au centre de toutes les missions, d'où il fait ses visites dans les autres peuplades, avec le soin d'envoyer des missionnaires chez les idolâtres ; il est soulagé dans ses fonctions par deux vice-supérieurs, qui résident, l'un près du Parana, l'autre près de l'Uruguay. Le roi paie les appointements aux curés dans les missions des Guaranis. Ils montent par an à trois cents piastres, en y comprenant ceux du vicaire. Cette somme est remise à la disposition du supérieur, qui fournit tous les mois à chaque curé ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture et son habillement. Les missions des Chiquitos, qui ont un supérieur à part, ne sont pas comprises dans cet arrangement, et, leur nation étant plus laborieuse, les curés tirent leur subsistance de son travail. »

Moeurs et coutumes des habitants du Chaco.

En sortant du Paraguay à l'ouest, on entre dans le Chaco, vaste territoire qui s'étend au nord jusqu'au pied des montagnes, et qui est encore presque entièrement occupé par des tribus indigènes plus ou moins sauvages.

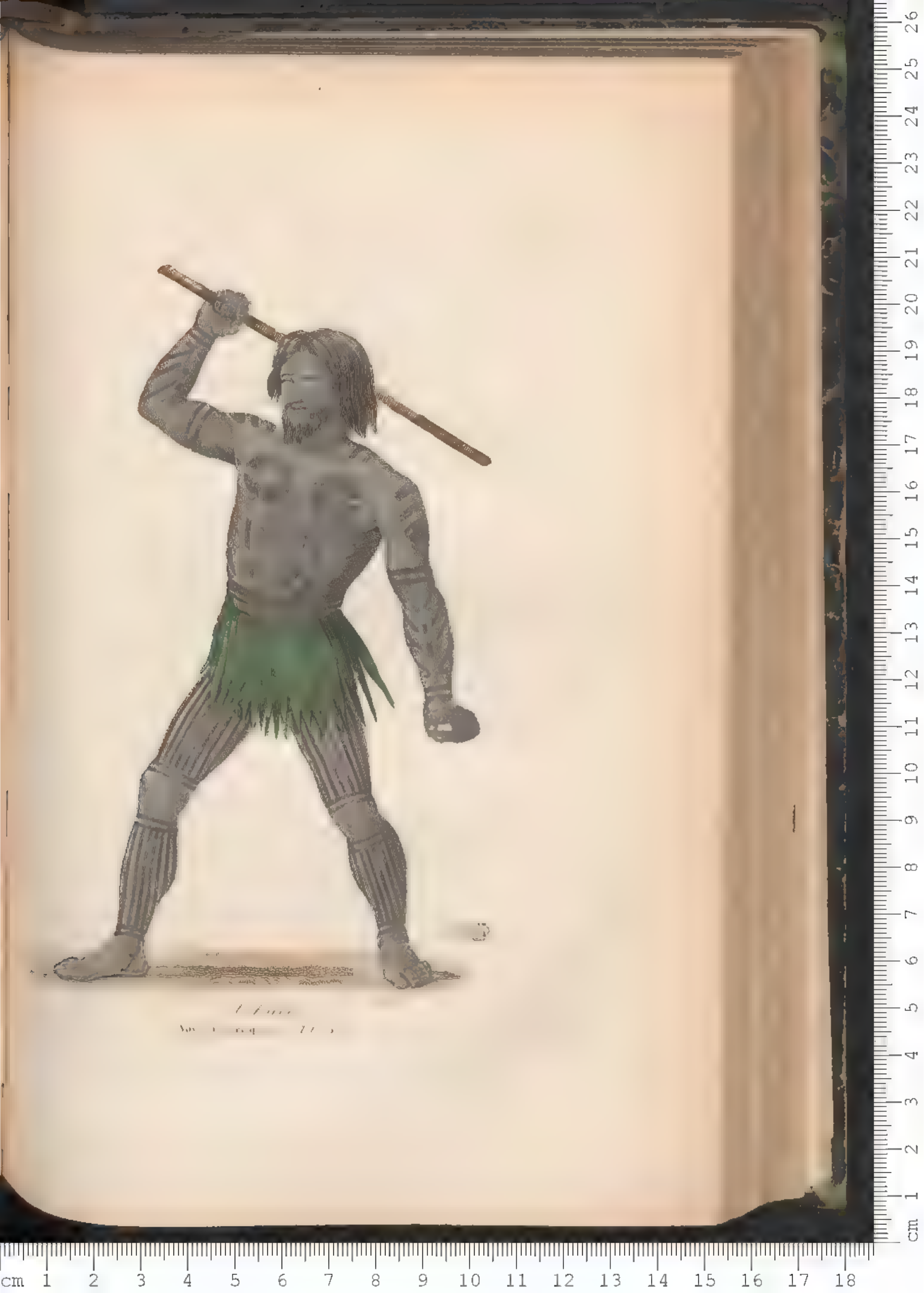
On s'accorde à représenter le Chaco comme un des plus beaux pays du monde ; mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occupèrent d'abord. Une chaîne de montagnes qui commence à la vue de Cordoue, et qui s'étend au nord-ouest jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, forme, de ce côté, une barrière si bien gardée, surtout dans ce qu'on nomme la Cordilière des Chiriguanes, qu'elle la rend inaccessible. Plusieurs de ces montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la terre ne parviennent point à leur sommet, et que, l'air y étant toujours serein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle que souvent ils enlèvent les cavaliers de la selle, et que, pour y respirer à l'aise, il faut chercher un abri. La seule vue des précipices ferait tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous les pieds n'en cachaient la profondeur. C'est une tradition constante au Pérou que les Chicas et les Oréjones, qui habitaient autrefois ces mêmes montagnes, et dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, et d'autres dans une île qui est au milieu du lac des Xarayes, portaient de l'or et de l'argent à Cusco, avant l'arrivée des Espagnols.

Le P. Loçano, jésuite, dont l'historien du Paraguay emprunte ce qu'il dit du Chaco, parle de deux peuples si singuliers, qu'à peine peut-on en croire son témoignage. Nous allons rapporter les faits, laissant au lecteur à en juger. Le premier de ces peuples se nomme *Culluqas*, en langue péruvienne

Suripchaquins, qui signifie pied d'autruche. On les nomme ainsi parce qu'ils n'ont point de mollet, et qu'aux talons près, leurs pieds ressemblent à ceux des autruches. Ils sont d'une taille presque gigantesque. Un cheval ne les égale point à la course. Leur valeur est redoutable, et, sans autres armes que la lance, ils ont détruit les Palamos, nation fort nombreuse. Le second n'a de monstrueux que la taille, qui est encore au dessus de celle des Cullagas. Il n'est pas nommé; mais un missionnaire, honoré depuis de la palme du martyre, assurait qu'ayant rencontré une troupe de ces Américains, il avait été surpris de les trouver si grands, qu'en levant le bras il ne pouvait atteindre à leur tête.

En général, les Américains du Chaco sont d'une taille avantageuse; ils ont les traits du visage fort différents de ceux du commun des hommes, et les couleurs dont ils se peignent achèvent de leur donner un air effrayant. Un capitaine espagnol, qui avait servi avec honneur en Europe, ayant été commandé pour marcher contre une nation du Chaco, qui n'était pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces sauvages, qu'il tomba évanoui. La plupart vont nus, et n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'oiseaux de différentes couleurs; mais, dans leurs fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En hiver, ils se couvrent d'une cape de peau assez bien préparée, et ornée de diverses figures. Dans quelques nations, les femmes sont tout à fait nues comme les hommes. Leurs défauts communs sont la férocité, l'inconstance, la perfidie et l'ivrognerie; ils ont tous de la vivacité, mais sans la moindre intelligence pour tout ce qui ne frappe point les sens. On ne leur connaît aucune forme de gouvernement : chaque bourgade ne laisse pas d'avoir ses caciques; mais ces chefs n'ont pas d'autre autorité que celles qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités personnelles. Plusieurs de ces peuples sont errants, et portent avec eux tous leurs meubles, qui sont une natte, un hamac et une calebasse. Les édifices de ceux qui vivent dans des bourgades méritent à peine le nom de cabanes. Ce sont de misérables huttes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe.

Presque tous ces Américains sont anthropophages, et n'ont d'autre occupation que la guerre et le pillage : ils se sont rendus formidables aux Espagnols par leur acharnement dans le combat, et plus encore par les stratagèmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent pendant une année entière le moment de fondre sur eux sans s'exposer. Ils ont sans cesse des espions en campagne qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes,



qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire à plusieurs Espagnols que, par des secrets magiques, ils prenaient la forme de quelque animal pour observer ce qui se passe chez leurs ennemis. Lors qu'ils sont surpris eux-mêmes, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des femmes vendre leur vie bien cher aux soldats les mieux armés.

Leurs armes ne sont pas différentes de celles des autres Américains du continent : c'est l'arc, la flèche, le macana, avec une espèce de lance d'un bois très dur et bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse et de force, quoique très pesante, car sa longueur est de quinze palmes, et sa grosseur proportionnée ; sa pointe est de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de sortir de la plaie sans l'agrandir beaucoup. Une corde à laquelle il est attaché sert à le retirer après le coup. Ainsi, lorsqu'on est blessé, le seul parti est de se laisser prendre, ou de se déchirer à l'instant pour se dégager. Si ces sauvages font un prisonnier, ils lui scient le cou avec une mâchoire de poisson. Ensuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, et dont ils font parade dans leurs fêtes. Ils sont bons cavaliers, et les Espagnols se sont repentis d'avoir peuplé de chevaux toutes ces parties du continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la course, et qu'ils s'élancent dessus indifféremment par les côtes ou par la croupe, sans s'aider autrement qu'en s'appuyant sur leurs javelots. Ils n'ont pas l'usage des étriers ; ils manient leurs chevaux avec un simple licou, et les poussent si vigoureusement, que l'Espagnol le mieux monté ne saurait les suivre. Comme ils sont presque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure : le P. Loçano vit la tête d'un Mocovi dont la peau avait sur le crâne un demi-doigt d'épaisseur.

Les femmes du Chaco se piquent le visage, la poitrine et les bras, comme les moresques d'Afrique. Les mères piquent leurs filles dès qu'elles sont nées, et, dans quelques nations, elles arrachent le poil à tous leurs enfants, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les femmes du Chaco sont robustes ; elles enfantent aisément ; aussitôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent et lavent leurs enfants dans le ruisseau le plus proche. Leurs maris les traitent durement, peut-être, soupçonne l'historien, parce qu'elles sont jalouses. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs enfants. L'usage du Chaco est d'enterrer les morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la fosse, et l'on y attache le crâne d'un ennemi, préférablement d'un Espagnol ; ensuite on abandonne la place, et l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le mort soit tout à fait oublié.

NOUVELLE-GRENADE.

Les côtes septentrionales et orientales de la Nouvelle-Grenade furent reconnues de bonne heure comme faisant partie d'un vaste continent, ce qui valut à ce pays le nom de *Tierra-Firme* (Terre-Ferme), qu'il a conservé assez long-temps, et qui comprit d'abord la plupart des provinces de l'isthme de Panama. Le pays voisin au sud reçut le nom de Castille-d'Or.

L'histoire des découvertes et celle de la conquête du Pérou apprennent comment les Espagnols s'emparèrent des côtes baignées par la mer des Caraïbes, et comment dans l'intérieur ils se rendirent maîtres de Quito. Le pays voisin de Santa-Fe était habité par un peuple qui avait fait dans la civilisation d'aussi grands progrès que les Mexicains et les Péruviens. Ce pays portait le nom de Condinamarca. Belalcazar, qui avait conquis le royaume de Quito en 1535, joignit ses troupes à celles de Quesada, autre capitaine espagnol, pour marcher contre Condinamarca. Les habitants se défendirent avec le courage et la résolution d'hommes qui savaient apprécier le bienfait de l'indépendance. Les armes à feu et la discipline des Espagnols triomphèrent de la valeur des Americains. Leur capitale fut emportée en 1536. Quésada fonda sur son emplacement la ville de Santa-Fé de Bogota.

L intérieur de l'isthme contient peu d'habitants indigènes. C'est du côté de la mer des Caraïbes, surtout aux bords des rivieres, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la côte du sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les pays plus méridionaux que de se soumettre au joug espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'isthme où l'on ne trouve des Américains dispersés, et leurs usages, différant peu de ceux des autres provinces de Tierra - Firme, peuvent être compris tous sous le même article.

La taille ordinaire des hommes est entre cinq ou six pieds ; ils sont droits et bien proportionnés. La plupart ont les os fort gros et la poitrine large ; on ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle : ce qui les a fait accuser d'abord par quelques voyageurs de se défaire de leurs enfants

lorsqu'ils naissent avec quelques défauts ; mais depuis qu'on les connaît, cette barbarie n'a pas été prouvée. Ils sont souples, vifs et fort légers à la course. Les femmes sont petites et épaisses, grasses dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur embonpoint, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille ; elles ont l'œil vif et le regard agréable. En général, les deux sexes ont le visage rond, le nez court et écrasé, les yeux gros et fort brillants, quoique gris ; le front élevé, les dents blanches et bien rangées, les lèvres fines, la bouche petite et le menton bien formé.

Ils ont tous les cheveux noirs, très forts, et si longs qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon sur la nuque du cou, et les hommes les laissent pendre de toute leur longueur. Les deux sexes ont, pour se peigner, un instrument de bois, composé de plusieurs petits bâtons longs de cinq à six pouces, et pointus des deux côtés, comme les bâtons de nos gantiers : ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu, et les extrémités s'écartant avec les doigts, chaque bout leur sert de peigne. On juge du plaisir qu'ils prennent à se peigner par le temps qu'ils y emploient ; c'est un exercice qu'ils répètent plusieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent la barbe et tout autre poil, à la réserve des paupières et des sourcils. Cette opération est le partage des femmes : elles prennent les poils entre deux petits bâtons et les arrachent fort adroitement. Les hommes se font aussi couper les cheveux dans quelques occasions, telles qu'une victoire sur quelque ennemi qu'ils ont tué de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur, qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme noirci et sans cheveux passe entre eux pour un héros ; mais ce glorieux état ne dure que depuis le jour de l'exploit jusqu'à la première lune, et le vainqueur serait déshonoré s'il ne faisait pas disparaître aussitôt sa noirceur et s'il ne laissait pas croître ses cheveux.

Leur teint naturel est couleur de cuivre clair ou d'orange sèche ; leurs sourcils ont la noirceur du jais : ils ne les teignent point, mais ils se les frottent, comme leurs cheveux, avec une sorte d'huile qui les rend fort luisants. Waffer, Zarate et d'autres voyageurs parlent d'une race d'Américains blancs, et attestent tous ceux qui ont fait le voyage de l'isthme. Ce sont des albinos : leur peau n'est pas d'un blanc de carnation comme celle des Européens ; c'est plutôt un blanc de lait, et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur, et si fin qu'il n'empêche point de voir la peau. Les hommes auraient la barbe blanche s'ils la laissaient croître. Ils se l'arrachent ; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sourcils et les cheveux aussi blancs que la peau, et leurs cheveux, longs de sept à huit pouces, paraissent frisés. Ils ont la vue si

bonne pendant la nuit, qu'ils distinguent un objet de fort loin. Aussi leur donne-t-on dans le pays un nom qui signifie yeux de la lune. Leurs yeux sont trop faibles pour soutenir la lumière du soleil, et l'eau qui en dégoutte sans cesse les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Ils ne sont pas si robustes que les autres Américains, n. capables d'aucun exercice violent. Cependant, lorsque la nuit approche, ils renoncent à leur indolence pour aller courir dans les bois. On vante beaucoup leur legèreté. Si les hommes couleur de cuivre font peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les méprisent; ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce.

Tous les habitants de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, et n'attendent pas même que leurs enfants soient en etat de marcher pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes et des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune et le bleu, délayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines et ne demande que d'être rafraîchie lorsqu'elle commence à se ternir. Waffer, dans une occasion dangereuse, ne fit pas difficulté de se laisser peindre à la manière des Americains, pour se concilier leur amitié. Nous transcrirons ici une partie de sa relation, qui joint à l'intérêt des événements quelques details curieux sur les propriétes du pays, et les divers usages des habitants.

Aventures de Waffer.

Waffer, chirurgien de profession, et du nombre des aventuriers qui avaient suivi le pirate Shap dans la mer du Sud, jugea, comme Dampier et quelques autres de leurs compagnons, qu'il valait mieux repasser l'isthme au travers de mille dangers, que de demeurer sous la conduite d'un chef auquel ils n'avaient pas reconnu plus de capacité que de courage. Après quelques jours de marche, un accident fâcheux fut pour lui le prélude de beaucoup d'infortunes; mais on regretterait de ne les pas lire dans le récit même du voyageur.

« C'était, dit-il, le 5 mai 1687 : j'étais assis sur la terre, pres d'un de nos Anglais, qui faisait sécher de la poudre à canon sur une assiette d'argent. Il s'entendait si mal à manier la poudre, que le feu y prit, et me brûla le genou jusqu'à me découvrir l'os. J'y appliquai aussitôt des remèdes, et, ne voulant pas demeurer derrière mes compagnons, je les suivis pendant deux jours

avec de vives douleurs. Mais nos esclaves s'enfuirent après nous avoir volés, et, le nègre qui me servait ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis privé des secours nécessaires à ma plaie. Mon mal augmenta, et me mit bientôt dans l'impuissance de suivre les autres. Nous avions déjà perdu deux de nos compagnons, Robert Spratlin et Guillaume Bowman, qui nous avaient quittés. Toute la compagnie était si fatiguée que, pour s'encourager les uns les autres, on régla que ceux qui ne pourraient continuer la route seraient tués sans pitié, dans la crainte que, s'ils tombaient entre les mains des Espagnols, on ne leur arrachât, par des supplices, le secret de notre marche. Mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point exécutée, et l'on se contenta de m'abandonner à la merci des sauvages, avec M. Gobson, et Jean Hington, matelot, qui avait succombé, comme moi, à la fatigue du chemin.

» Quelques Américains, dont nous nous vîmes forcés d'implorer le secours, entreprirent de guérir ma plaie. Ils mâchèrent diverses herbes, dont ils firent une espèce de pâte, qu'ils étendirent sur une feuille de bananier, et ce cataplasme fut appliqué sur le mal. Dans l'espace de deux jours, je me trouvai soulagé. Mais si nos hôtes avaient marqué de l'humanité sur ce point, nous étions peu satisfaits des aliments que nous recevions d'eux. Ils ne nous faisaient manger que des bananes vertes. Cependant un jeune Américain se dérobait quelquefois à la vue des autres pour nous en donner de mûres. Il avait été pris dans son enfance par les Espagnols, avec lesquels il avait demeuré assez long-temps pour apprendre leur langue, et l'amour de sa famille lui avait fait trouver le moyen de se sauver de leurs mains. Comme nous savions un peu d'espagnol et quelques mots de sa langue, que nous avions appris en nous rendant de la mer du Nord à celle du Sud, il n'eut pas de peine à nous faire entendre que ses compatriotes n'étaient pas aussi méchants que nous pouvions nous l'imaginer, et que, s'ils nous traitaient avec un peu de rigueur, c'était pour nous punir d'avoir enlevé plusieurs habitants dans notre premier passage, et de les avoir forcés de nous servir de guides pendant les pluies. En effet, leur vengeance n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser ma plaie avec les mêmes herbes, et ce remède me guérissait à vue d'œil.

» J'étais en état de me promener, lorsque Spratlin et Bowman, qui nous avaient laissés, nous surprirent agréablement par leur arrivée. Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans guides au travers des bois, et de ne subsister que de quelques bananes que le hasard leur faisait rencontrer, ils s'étaient déterminés à prendre un chemin qu'ils avaient reconnu, au risque de tous les mauvais traitements qu'ils pouvaient craindre des Américains. Je leur répondis qu'ils ne devaient pas espérer d'être mieux traités que nous, et que leur vie même, non plus que la nôtre, n'était pas en sûreté, parce qu'on n'avait

pas encore eu de nouvelles des guides que nos Anglais avaient enlevés. En effet, tous les habitants du canton, ne voyant pas revenir leurs amis après avoir attendu long-temps leur retour, perdirent enfin patience, et tinrent plusieurs fois conseil sur la vengeance qu'ils devaient tirer de nous. Les uns proposaient de nous ôter la vie, les autres de nous garder parmi eux, et d'autres enfin de nous livrer aux Espagnols, dont ils connaissaient la haine pour nous. Mais comme ils ne les haïssaient pas moins, ce dernier avis fut rejeté, et le résultat de leurs délibérations fut de nous accorder encore dix jours, après lesquels ils résolurent de nous brûler vifs si leurs amis ne reparaissaient pas. Notre perte nous parut certaine, car, neuf jours s'étant écoulés sans qu'ils entendissent parler des guides, ils ne doutèrent point que nos compagnons ne les eussent assassinés, et le bûcher fut préparé pour le jour suivant. Ils devaient l'allumer après le coucher du soleil, et nous y jeter aussitôt. Heureusement leur chef, nommé Lacenta, fut informé de leur résolution, et les détourna de cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire descendre vers la côte avec deux Américains, qui s'informeraient du sort des autres. Cet avis fut approuvé. On nous accorda deux hommes, avec lesquels nous nous mîmes joyeusement en chemin, parce que nous étions persuadés que nos compagnons n'avaient fait aucun mal à leurs guides.

» Pendant trois jours nous ne fîmes que traverser des marais bourbeux avec une pluie continuelle. Il fallut passer les deux premières nuits sous des arbres, dont chaque feuille était un ruisseau qui coulait sur nous, et la troisième sur une petite montagne, que la grande quantité d'eau dont nous nous vîmes environnés le lendemain nous fit prendre pour une île. Nos provisions de vivres, qui n'étaient qu'une poignée de maïs, furent consommées dès le troisième jour. Alors les deux Américains, aussi pressés que nous par la faim, prirent le parti de nous abandonner.

» Nous demeurâmes dans un mortel embarras. La pluie cessa le jour suivant, et, les eaux n'ayant pas tardé à s'écouler, nous marchâmes du côté du nord jusqu'au bord d'une rivière très profonde, et large d'environ quarante pieds. Il était six heures du matin : nous aperçûmes sur la rive un grand arbre qui paraissait avoir été nouvellement abattu à coups de hache, et qui, s'étendant d'un bord de la rivière à l'autre, formait une espèce de pont pour la traverser. Nous jugeâmes que c'était l'ouvrage de nos compagnons, ou qu'du moins ils avaient suivi cette route. Notre première résolution fut de passer la rivière, et de marcher sur leurs traces. Nous passâmes à la file sur un pont que les pluies avaient rendu si glissant, que nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir; mais en vain cherchâmes-nous quelques vestiges de ceux qui nous avaient précédés; la terre était couverte de boue, et tout inondée de

dernières pluies. Nous n'en fûmes pas moins forcés de passer la nuit dans ce lieu, et le lendemain nous repassâmes la rivière pour suivre son cours, qui nous paraissait descendre vers la mer du Nord. Nous eûmes à traverser jusqu'à la fin du jour des bois de grands roseaux et de ronces. Le soir nous nous trouvâmes dans un accablement de fatigue et de faim auquel nous aurions infailliblement succombé, si le Ciel, qui veillait à notre vie, ne nous eût fait découvrir un maca ou cocotier du Brésil chargé de fruits : nous en mangeâmes avidement, et nous en fîmes une provision qui nous donna de meilleures espérances pour le jour suivant.

« Après avoir marché depuis le lever du soleil, nous arrivâmes, vers quatre heures après midi, sur le bord d'une autre rivière, qui recevait celle dont nous avions suivi la rive. Comme elle paraissait couler aussi vers le nord, nous résolumes de faire deux radeaux pour la descendre. Les grands roseaux que nous avions autour de nous favorisaient ce dessein. Nous en coupâmes quelques uns, et, les laissant dans toute leur longueur, nous les liâmes ensemble avec des branches de divers arbrisseaux. La nuit nous surprit avant la fin de notre travail; mais, les fruits ne nous manquant point encore, nous établîmes notre logement sur une petite éminence couverte d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Il nous fut aisé de ramasser assez de bois pour allumer du feu, et nous commencions à nous endormir tranquillement lorsqu'il survint un si furieux orage que le ciel et la terre semblaient prêts à se confondre. La pluie fut accompagnée de tonnerres et d'éclairs avec une odeur de soufre dont nous nous sentîmes presque étouffés. Bientôt nous entendîmes de toute part l'effroyable bruit des eaux qui roulaient avec la dernière impétuosité, et la lumière des éclairs nous fit apercevoir qu'elles commençaient à nous entourer. En moins d'une demi-heure elles emportèrent le bois que nous avions allumé. Nous ne pensâmes alors qu'à la fuite, et chacun chercha quelque arbre sur lequel il pût monter; mais, la colline n'en ayant que de fort gros et presque sans aucune branche, il fallut renoncer à cet espoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer un qui était creux d'un côté, avec une ouverture à trois ou quatre pieds de terre. J'y entrai, et je m'assis sur un nœud qui s'y trouvait. Là, m'abandonnant aux plus tristes réflexions, j'attendis le jour avec des mouvements que je ne puis représenter, dans la crainte continuelle que mon arbre n'eût le sort de plusieurs autres, qui étaient emportés par la violence des eaux, et dont le choc me faisait trembler. Enfin j'aperçus les premiers rayons du jour, et je sentis renaître la joie dans mon cœur. En effet, la pluie et les éclairs cessèrent, les eaux s'écoulèrent assez vite, et le soleil se leva. Je sortis alors de ma retraite pour chercher l'endroit où nous avions fait du feu, dans l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes compagnons; mais

je ne vis personne, et les échos seuls répondirent aux cris que je poussai pour les appeler. Ma douleur devint si vive que j'enviai le sort de ceux que je croyais entraînés par la fureur des eaux, et, dans cet accès de désespoir, je me laissai tomber par terre comme mort. Cependant Gobson et les trois autres, qui avaient aussi trouvé leur salut dans des arbres creux, et qui en avaient été quittes pour les mêmes alarmes, vinrent me joindre et me rappeler à la vie. Nous nous embrassâmes, les larmes aux yeux, en remerciant le Ciel de notre conservation. Nos raisonnements sur l'inondation nous firent conclure que, pendant les grandes pluies, la pente des montagnes formait des torrents qui grossissaient aussitôt les rivières, et que, par la même raison, l'eau n'était pas long-temps à disparaître.

» Nous cherchâmes nos radeaux, que nous avions attachés sur la rive au tronc d'un arbre : ils étaient enfoncés dans la boue et remplis : ce qui nous fit reconnaître que nous les avions mal construits, car le roseau creux se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres pour descendre la rivière, et nous résolûmes, à toutes sortes de risques, de retourner chez les Américains. Quelles grâces ne rendîmes-nous pas au Ciel de nous avoir inspiré cette résolution, lorsque nous apprîmes ensuite que la rivière allait se jeter dans celle de Chéapo, et que nous serions, par conséquent, tombés au milieu des Espagnols, dont nous ne devions attendre aucun quartier ! Nous reprîmes donc le chemin par lequel nous étions venus. Comme notre unique nourriture, depuis sept jours, était le fruit de maca, et la moelle d'un arbre que les habitants nomment *beibles*, la faim nous faisait chercher des yeux tout ce qui pouvait être propre à la soulager. Nous aperçûmes un daim qui dormait. Un de nos compagnons, détaché pour le tuer, s'en approcha de fort près ; mais, en tirant, un faux pas lui fit manquer son coup : l'animal, éveillé par le bruit, s'éloigna légèrement. Dans le dessein de chercher les habitations, il fallait s'écarter de la rivière, et cette nécessité nous exposait à nous égarer. Heureusement la trace d'un pecari nous conduisit vers une plantation. Avant de nous montrer aux habitants, dont nous appréhendions d'être mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil. On résolut d'envoyer vers eux un seul homme, qui serait tiré au sort, et d'attendre l'événement. Le sort tomba sur moi-même, qui avais proposé cette ouverture, et j'allai trouver les Américains avec assez d'inquiétude sur le traitement que j'en recevrais. Mais elle fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'offrirent leurs meilleurs aliments, et n'eurent pas plus tôt appris l'embarras de mes compagnons, qu'ils leur envoyèrent le jeune homme dont nous avions éprouvé l'amitié, et il les amena. Nous sûmes de lui la cause de cet heureux changement. Les guides étaient revenus, et se louaient fort de la

troupe anglaise, qui leur avait fait oublier, par ses caresses et ses présents, la violence qu'ils avaient d'abord essuyée.

« Nous prîmes six ou sept jours de repos dans cette plantation, après quoi l'impatience de nous approcher de la mer du Nord nous remit en marche. Les Américains, remplis alors de bonne volonté, nous donnèrent pour guides quatre jeunes hommes robustes, qui marchèrent volontairement devant nous. Ils nous menèrent en un jour au bord de la rivière, où nous en avions mis trois à nous rendre. Nous y trouvâmes un canot, sur lequel ils nous firent embarquer; mais ce fut contre le courant qu'ils ramèrent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit, ils nous mirent à terre, pour nous faire loger dans une cabane. Le lendemain nous partîmes avec deux nouveaux rameurs, qui s'offrirent pour soulager les premiers. En six jours, ils nous rendirent au pied d'une grande habitation qui était la demeure et comme le château de Lacenta, ce même cacique à qui nous avions obligation de la vie.

« Elle occupe le sommet d'une petite montagne sur laquelle il se trouve des arbres dont le tronc a depuis six jusqu'à dix et onze pieds de diamètre, avec une belle allée de bananiers et un fort joli bocage. Ce lieu serait des plus agréables du monde si l'art y avait secondé la nature. Dans sa circonférence, la montagne contient environ cent arpents. C'est une péninsule de forme ovale, presque environnée de deux grandes rivières, dont l'une vient de l'est, l'autre du côté opposé, et qui ne sont pas éloignées entre elles de plus de quarante pieds. Cette langue de terre, seul chemin qui conduit au château, est tellement embarrassée de roseaux et de diverses sortes d'arbrisseaux, qu'elle paraît impénétrable à ceux qui n'y sont pas reçus volontairement. C'était dans ce lieu que Lacenta faisait sa demeure avec cinquante de ses principaux sujets. Tous les sauvages de la côte du nord, et ceux qui touchent à l'isthme vers le sud, ne reconnaissaient pas d'autre souverain.

« Aussitôt que nous eûmes quitté notre canot, il renvoya nos guides à leurs habitations. Il nous offrit un logement pour attendre une saison plus commode, en nous représentant que celle des pluies avait rompu les chemins, et nous éprouvâmes avec joie que ces peuples savent observer les lois de l'hospitalité. Un incident fort simple augmenta la bonne opinion qu'ils avaient conçue de nous sur le témoignage de nos guides, et me mit tout d'un coup dans une haute réputation. Une des femmes du cacique avait la fièvre et devait être saignée. Cette opération est fort singulière parmi les habitants de l'isthme. Elle se fait en public; le malade se tient assis sur une pierre, tout nu, devant un homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire sur toutes les parties du corps de très petites flèches avec une promptitude surprenante. Les flèches sont arrêtées par un petit cercle de fil qui les empêche

de pénétrer trop. On les retire ensuite avec la même vitesse. Si par hasard elles ont percé quelque veine, et que le sang paraisse sortir goutte à goutte, les spectateurs applaudissent à l'habileté du chirurgien, et marquent leur joie par des sauts et par des cris. Les ridicules apprêts que je vis faire pour saigner la femme du cacique me portèrent à lui offrir mes services. Il parut curieux d'apprendre comment la saignée se faisait en Europe. Je tirai de ma poche une boîte d'instruments, seul bien que mon negre ne m'avait point enlevé; je fis une bande d'écorce d'arbre dont je liai le bras de la femme, et je lui ouvris la veine avec ma lancette. Je m'attendais à des félicitations sur une méthode si prompte; mais Lacenta, voyant sortir le sang avec violence, jugea que j'avais blessé sa femme, et devint si furieux, qu'il prit sa lance pour m'en frapper. Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus ses menaces, en lui offrant ma vie pour caution du succès, me fit obtenir la liberté de finir. Je tirai à la malade environ douze onces de sang, et la fièvre la quitta dès le lendemain. Un événement si nouveau pour les Américains m'attira d'eux toutes sortes d'honneurs. Le cacique parut à leur tête, se baissa devant moi et me baisa la main avant que je pusse l'empêcher. Tous les autres m'embrassèrent les genoux, et me mirent ensuite dans un hamac, où ils me portèrent comme en triomphe sur leurs épaules.

» Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter par les services que je continuai de leur rendre, Lacenta me menait souvent à la chasse, qui était une de ses plus fortes passions. Je l'accompagnai une fois vers ses états du sud, et nous passâmes près d'une rivière d'où les Espagnols tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui viennent du sud-est, et qui vont se décharger dans le golfe de Saint-Michel. Nous aperçûmes quelques Espagnols qui travaillaient, et nous étant glissés aussitôt dans un bois voisin, la curiosité nous y fit observer de quelle manière ils tirent l'or. Ils ont de petites gamelles qu'ils enfoncent dans l'eau, et qu'ils retirent pleines d'eau et de sable. Ils secouent la gamelle: le sable s'élève de lui-même au dessus de l'eau, et l'or qui s'y trouve mêlé demeure au fond; après quoi ils font sécher l'or au soleil, et pour achever de le séparer du sable, ils broient les parties sèches dans un mortier; ensuite ils les étendent sur du papier: ils passent une pierre d'aimant par dessus, apparemment pour les nettoyer, et, sans autre préparation, ils les mettent dans des calebasses. Ce travail ne se fait qu'en été et ne dure que trois mois. La rivière, qui n'a pas alors plus d'un pied de profondeur, est inaccessible dans le temps des pluies. Tout l'or qu'on a recueilli pendant la belle saison est transporté à Sainte-Marie, dans de petits bâtiments; et lorsque nous prîmes cette ville avec le capitaine Sharp, nous y en trouvâmes plus de trente mille marcs.

» Pendant notre voyage, je pris occasion du mauvais succès de la chasse

du cacique pour lui vanter l'excellence des chiens d'Angleterre. Je m'étais aperçu que son dessein était de me retenir auprès de lui ; mais il ne put résister à l'offre que je lui fis de lui amener quelques beaux chiens de mon pays, s'il me permettait d'y retourner pour quelques mois. Cependant il ne m'accorda cette grâce qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais avant la fin de l'année, et que j'épouserais une de ses sœurs. Je fis ce serment sans croire ma conscience fort engagée. Il me congédia dès le lendemain, sous l'escorte de sept jeunes Américains. J'étais nu comme eux, et j'avais consenti, pour leur plaire, à me laisser peindre le corps par leurs femmes. Cependant j'avais conservé mon habit pour me présenter avec plus de décence aux premiers Européens que je pouvais rencontrer. Lacenta chargea quatre femmes de transporter ce petit équipage avec mes provisions, et me dit, en m'embrassant, que je serais surpris, à mon retour, de tout ce qu'il voulait faire en ma faveur. Quinze jours de marche me firent arriver à son habitation, où mes compagnons apprirent avec des transports de joie que j'avais obtenu leur liberté et la mienne. Je pris quelques jours de repos, après lesquels nous nous mîmes en marche vers la mer du Nord, escortés par un grand nombre d'Américains bien armés.

» Ils nous menèrent par des chemins très rudes et par de si hautes montagnes, qu'il y en eut une où nous eûmes besoin de quatre jours entiers pour arriver au sommet. En y arrivant, je fus pris d'un étourdissement de tête que je crus devoir attribuer à l'extrême subtilité de l'air. Elle me parut beaucoup plus élevée que celles dont Dampier a donné la description, et que nous avions traversées ensemble, sous le capitaine Shap. La cime de toutes les autres était au dessus de nous, et souvent des nuées épaisses nous empêchaient de voir les terres basses qui nous environnaient. Nous n'eûmes pas moins de peine à descendre de cette étrange hauteur ; mais en descendant, mon cerveau se dégageait par degrés des vapeurs qui m'avaient étourdi.

» Nous trouvâmes au pied de la montagne une rivière qui coulait vers la mer du Nord, et quelques maisons sur ses rives. Nous y reçûmes un accueil qui nous fit oublier six jours d'une cruelle fatigue, pendant lesquels nous n'avions eu, pour le repos de la nuit, qu'un hamac suspendu entre deux arbres, avec un peu de maïs pour unique nourriture. Nous arrivâmes bientôt au bord de la mer, où nous fûmes surpris de rencontrer quarante des principaux du pays, qui nous félicitèrent sur le succès de notre voyage. Nous ignorions qu'un de nos guides avait été détaché pour les informer de notre arrivée. Loin d'être nus comme les Américains des montagnes, ils avaient de fort belles robes blanches et bordées de franges, qui leur descendaient jusqu'à la cheville du pied. Chacun était armé d'une demi-pique. Leurs caresses furent

vives. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient pas vu quelques vaisseaux de l'Europe ; ils répondirent qu'il n'y en avait point sur la côte, mais que, si nous souhaitions d'être mieux instruits, il était aisé de nous satisfaire.

» Ils firent appeler aussitôt quelques uns de leurs devins. Il en vint trois ou quatre, auxquels on n'eut pas plus tôt déclaré ce qu'on attendait d'eux, qu'ils firent des préparatifs pour leur conjuration. Ils commencèrent par se renfermer dans une partie de la cabane où nous étions, pour y faire plus librement leurs cérémonies, et si nous n'eûmes pas le plaisir de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils poussaient de grands cris en contrefaisant ceux de divers animaux, tantôt c'étaient des pierres et des coquilles qu'ils faisaient heurter les unes contre les autres. Ils joignaient à ce bruit le son d'une espèce de tambour, et d'un autre instrument composé de cordes et d'os de bêtes. D'effroyables hurlements succédaient par intervalles, et, de temps en temps, toute cette infernale musique était interrompue par le plus profond silence. La conjuration avait duré déjà plus d'une heure, lorsque les devins, surpris de ne recevoir aucune réponse, conclurent que le silence de leur divinité venait de notre présence dans la même maison. Ils nous obligèrent d'en sortir, et l'opération fut recommencée. Le succès n'en étant pas plus heureux, une nouvelle recherche dans la cabane leur fit découvrir quelques unes de nos hardes pendues au mur; ils les jetèrent brusquement dehors. Alors rien n's'opposant plus à leurs désirs, ils parurent satisfaits, et nous les vîmes bientôt sortir de leur retraite, en sueur et fort agités. Ils allèrent d'abord se laver dans la rivière; ensuite, venant à nous, ils nous dirent qu'avant dix jours il arriverait deux vaisseaux; que nous entendrions tirer deux coups de canon, et qu'un de nos compagnons perdrait la vie. En effet, le matin du dixième jour nous entendîmes les deux coups, et nous découvrîmes deux vaisseaux qui s'arrêtèrent à la caye de la Sonde. Notre impatience nous fit entrer sur-le-champ dans un canot, pour nous rendre au quai. En traversant la barre, le canot se renversa, et M. Gobson tomba dans l'eau. Nous n'eûmes pas peu de peine à l'en tirer; mais enfin, l'ayant repris à bord, nous espérâmes que la prédiction ne s'accomplirait pas sur lui. Cependant il avait avalé tant d'eau, qu'après avoir langui trois ou quatre jours, tous nos soins ne purent l'empêcher de mourir à la caye de la Sonde.

» Nous nous approchâmes des deux vaisseaux. C'était une felouque anglaise, avec une tartane espagnole, que les Anglais avaient enlevée depuis quelques jours. La forme de la tartane nous effraya, et ne causa pas moins d'épouvante à quelques Américains qui nous accompagnaient. Ils regardaient les Espagnols comme leurs plus grands ennemis; mais quoique nous ne les crussions pas moins les nôtres, et que nous ignorassions encore lequel des

ceux bâtiments était soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de nous avancer jusqu'au vaisseau anglais, où nous reconnûmes Dampier et plusieurs de nos anciens compagnons. Ils nous reçurent avec des transports de joie. Je fus le seul qu'ils ne reconnurent pas tout d'un coup. Comme j'étais peint à la manière des Américains et nu comme eux, à la réserve de mon haut de chausse, que j'avais repris après avoir quitté Lacenta, je voulus me donner le plaisir de voir si mes anciens amis me reconnaîtraient dans ce déguisement, et je pris la posture ordinaire des naturels du pays, qui est de se tenir assis sur les jarrets. On fut plus d'une heure à me considérer, sans pouvoir se rappeler qui j'étais. Enfin, quelqu'un s'écria : « Eh ! c'est notre docteur Waffer, c'est lui-même » ; et tout le monde ouvrit aussitôt les yeux. Je me lavai, je n'épargnai rien pour effacer les traces de ma peinture; mais le soleil les avait séchées depuis si long-temps, que je ne pus les ôter tout à fait qu'avec une partie de ma peau. »

Costumes. Ornements. Habitations. Travaux.

Lorsque les habitants de l'isthme doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules et l'estomac de noir, et le reste du corps de jaune, ou de toute autre couleur. Quelques uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables, en se faisant piquer la peau d'une pointe d'épine, pour appliquer les couleurs sur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap qui leur tombe jusqu'aux genoux; mais les hommes sont absolument tout nus, et n'observent la bienséance naturelle qu'en se couvrant d'une feuille de bananier tournée en forme d'entonnoir, et soutenue par un cordon qu'ils se lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'estiment les habits. Un Américain qui obtient une vieille chemise de matelot la porte avec affectation, et paraît en devenir plus fier. Ceux de la côte du nord ont même de longues robes de coton, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux blouses de nos voituriers, excepté que les manches en sont larges et ouvertes, et qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras; mais ils n'en font usage que dans les occasions solennelles. Leurs femmes les leur portent dans des corbeilles jusqu'au lieu de l'assemblée. Ils s'en parent avec soin, et se promènent ensemble dans cet équipage autour de l'habitation.

Un autre ornement des hommes est une plaque d'or ou d'argent, qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale, et descendent si bas, qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles sont échancrées au dessus, ce qui forme une espèce de croissant, dont les deux pointes aboutissent au nez. On

ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du visage; mais on ajoute que la manière dont elles sont posées sur la bouche leur donne un mouvement continuel. Cette parure n'est employée que les jours de fête ou de conseil. Les plaques qui se portent dans d'autres temps sont plus petites, et ne couvrent point les lèvres.

Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui leur pend de même, et dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs maris; les plus massifs sont de l'épaisseur d'une plume d'oie, et leur forme est exactement ronde. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids; d'où il arrive que, dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Les plaques et les anneaux sont ôtés pour manger, mais on se les remet aussitôt; et, quoiqu'ils branlent sans cesse sur les lèvres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les chefs portent un anneau à chaque oreille dans les occasions d'éclat, et deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long et la figure d'un cœur, sont percées par le haut, et tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portait sur la tête, les jours de conseil, un diadème composé d'une feuille d'or large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut, comme nos scies, et doublée d'un réseau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnaient avaient autour de la tête un réseau de cannes, de la même forme, c'est-à-dire dentelé, mais sans feuille d'or, peint de rouge, et surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formaient un beau panache. Le diadème de Lacenta était sans plumes.

Outre ces ornements particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce sont des cordons ou des chaînes de dents et de coquilles, qu'ils s'attachent au cou, et qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents, qui passent pour des dents de jaguar, sont faites avec beaucoup d'art, et si bien rangées, qu'on les prendrait pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux habitants; ceux du commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cents autour du cou, sans ordre, et les uns sur les autres. Les femmes, en général, les portent réunies en un paquet. On ne voit jamais plus de deux cordons aux enfants. Au reste, cette parure n'est en usage que les jours de fête. Aux cordons de cou, les femmes joignent des bracelets de même matière, et tous ces ajustements, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grâce.

Leurs cabanes sont ordinairement écartées les unes des autres, surtout dans les nouvelles habitations, et sont toujours au bord d'une rivière. En quelques endroits néanmoins il s'en trouve assez pour former de petites villes, s'il y avait plus d'ordre dans leur disposition; mais elles sont dispersées sans aucune

forme de rues. Ils changent de canton lorsqu'ils jugent que celui qu'ils habi-tent est trop connu des Espagnols. Leurs migrations leur causent peu d'embarras, parce qu'ils n'ont point de fondements à jeter pour leurs édifices. Ils font seulement quelques trous dans la terre ; ils y enfoncent des pieux de sept à huit pieds de haut, et les entrelacent de bâtons qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés et couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune sorte de régularité dans ces cabanes. Elles sont longues d'environ vingt-cinq pieds, sur huit ou neuf de large ; un trou qu'on laisse au sommet du toit sert de cheminée, et le feu, qui n'est jamais bien grand dans une contrée si chaude, se fait sur la terre, au milieu de la cabane. Il n'y a point de séparations, ni d'étages. Toute la famille est logée dans le même lieu, et chacun a son hamac suspendu au toit, pour le repos de la nuit.

Les habitations qui sont proches l'une de l'autre ont une espèce de fort commun, long d'environ cent trente pieds, et large de vingt-cinq, dont les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur ; mais ils sont percés de toutes parts d'un grand nombre de trous, par lesquels on peut voir approcher l'ennemi, et lui décocher des flèches. Les peuples de cette région n'ont pas d'autre manière de se défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puisse servir à fermer l'entrée d'une habitation, ils y mettent une barrière, et dans quelques endroits, comme au château de Lacenta, ils plantent des arbres à si peu de distance les uns des autres, que cette clôture est fort difficile à pénétrer. Une famille, choisie pour faire sa demeure dans le fort, est chargée d'y entretenir la propreté, parce qu'il sert aussi pour les assemblées du conseil.

La terre n'est cultivée qu'autour de chaque maison. Lorsqu'une habitation change de lieu, le premier soin de chacun est de défricher son champ, et d'abattre les arbres, qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent, jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les souches ; mais, la terre étant remuée dans les intervalles, on y fait des trous avec les doigts, et dans chaque trou on met deux ou trois grains de maïs. Le temps de semer est au mois d'avril, pour recueillir en septembre. Les épis sont arrachés avec la main ; on fait sécher le grain ; on le réduit en poudre, en l'écrasant avec des pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain ou des gâteaux, mais diverses sortes de boissons, dont la principale se nomme *chicacopa*, et se fait en laissant tremper la poudre de maïs pendant plusieurs jours. Ils en font une autre nommée *misla*, et l'on en distingue deux sortes : l'une composée de bananes fraîchement cueillies, qu'on fait rôtir, et qu'on écrase dans une gourde, après les avoir pelées ; le jus qui en sort se mêle avec une certaine quantité d'eau ; la seconde misla est

[illegible], réduites en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se conserver long-temps lorsqu'il est cueilli dans sa maturité, on le fait sécher à petit feu sur une machine de bois de la forme de nos grils, et l'on en fait des gâteaux, dont on garde une provision. C'est ce qui sert de pain aux Américains de l'isthme. Ils en mangent avec leurs viandes, ils en portent dans leurs voyages, surtout lorsqu'ils n'espèrent point trouver de bananes mûres. Les ignames, les patates et la cassave sont employés au même usage. Il n'y a point d'habitations où ces divers aliments ne se trouvent en abondance ; mais on n'y voit aucune herbe potagère. L'assaisonnement commun est le piment, dont chaque cabane est toujours bien pourvue.

Les hommes, moins paresseux que dans les régions plus méridionales, se chargent ici de nettoyer les plantations, d'abattre les arbres, et de faire tout ce qu'on a nommé le gros ouvrage, ce qui n'empêche point que le travail des femmes ne soit fort pénible. Elles plantent le maïs et le nettoient. Elles préparent les boissons, les bananes, les ignames et les autres aliments. Dans les voyages, elles portent les ustensiles et les vivres. Mais quoiqu'elles fassent ainsi les plus viles fonctions de chaque famille, elles n'en sont pas plus méprisées de leurs maris, qui, loin de les traiter en esclaves, les aiment et les caressent beaucoup. Jamais on ne voit un Américain de l'isthme battre sa femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plupart soient querelleurs dans l'ivresse. D'un autre côté, les femmes servent leurs maris avec affection et sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance l'une pour l'autre, et beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Éducation des enfants. Mariages. Festins. Chasses. Sciences.

Lorsqu'une femme est accouchée, ses amies et ses voisines la portent aussitôt à la rivière, elle et son enfant, et les lavent tous deux dans l'eau courante. L'enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre qui lui sert de lange, et couché dans un petit hamac. On continue de le nettoyer soigneusement et tous les jours avec de l'eau froide. Les pères et les mères sont idolâtres de leurs enfants. L'unique éducation des garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance, et leur adresse est admirable à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs pères à la chasse et dans leurs voyages ; les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Ils vont nus, les uns et les autres, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, et les garçons leur entonnoir.

Les filles sont formées de bonne heure aux devoirs domestiques. Elles aident leurs mères dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce ; elles

font de la soie d'herbe; elles épluchent le coton, et le filent pour leurs maris, qui en font de bonne toile. Leur métier est un rouleau de bois, long de trois pieds, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent autour du rouleau les fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile, car elles n'ont jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite pièce de bois, entaillée de chaque côté, et, prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduisent le travail de l'autre. Mais pour serrer les fils, elles frappent le métier, à chaque trou, avec une longue pièce de bois mince et ronde, qui croise entre le cordon de la trame. Les filles tressent aussi le coton, pour en faire des franges, et préparent les cannes dont se font les paniers. Ce sont les hommes qui achèvent l'ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes de différentes couleurs; ensuite les mêlant pour les tresser, avec une propreté singulière, ils en font non seulement des paniers et des corbeilles, mais même des coupes, si serrées et si fermes, que, sans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toute sorte de liqueurs. Ces coupes leur servent pour boire, comme leurs calebasses. Enfin, les paniers qu'ils font avec le même art sont si forts qu'on ne peut les écraser.

Lorsque les filles entrent dans l'âge nubile, elles demeurent enfermées dans leur famille jusqu'à ce qu'on les demande en mariage, et leur visage est couvert d'un petit voile de coton qu'elles portent devant leur père même. Le nombre des femmes n'est fixé par aucune loi. Waffer en donne sept à Lacenta, qui n'allait jamais à la chasse, ni à la guerre, sans en trouver une dans le lieu où il devait passer la nuit. Mais si la polygamie est permise aux habitants de l'isthme, l'adultère est puni avec beaucoup de rigueur; la mort suit de près le crime. Cependant, si la femme jure qu'on l'a forcée, elle obtient grâce, et l'homme seul porte la peine; mais si le crime est prouvé, lors qu'elle le nie, elle est brûlée vive. Ils ont d'autres lois de la même sévérité. Un voleur est condamné sans pitié. Le supplice d'un homme qui a débauché une fille vierge est de lui enfoncer dans l'urètre un petit bâton hérissé d'épines, qu'on lui tourne plusieurs fois. Ce tourment est si douloureux qu'il cause ordinairement la mort; mais on laisse au coupable la liberté de se guérir s'il le peut.

Les mariages sont précédés d'une cérémonie fort bizarre. Le père, ou, en son absence, le plus proche parent de la fille, doit la tenir enfermée pendant sept nuits sous sa seule garde, pour lui marquer apparemment le regret qu'il a de la quitter. Ensuite il la livre à son mari. Tous les habitants du canton sont invités à la fête. Les hommes apportent des haches pour le travail, et les femmes chacune leur demi-boisseau de maïs; les garçons apportent des fruits et des racines, et les filles du gibier et des œufs. Personne n'arrive sans un

présent. Chacun met le sien devant la cabane nuptiale, et s'en écarte jusqu'à la fin de cette procession. Alors les hommes entrent les premiers dans la cabane, et le marié les reçoit l'un après l'autre, en leur présentant une coupe remplie de quelque boisson forte. Les femmes succèdent immédiatement, et reçoivent aussi une coupe de liqueur. Ensuite les garçons et les jeunes filles sont introduits de même. Lorsque tous les convives sont rassemblés, on voit paraître les pères des deux parties. Celui du garçon fait un assez long discours, après lequel il commence à danser avec mille contorsions jusqu'à perdre haleine. Ensuite, se mettant à genoux, il présente son fils à la mariée, dont le père est aussi à genoux et la tient par une main. Alors celui-ci se lève et danse à son tour. Après cette danse, les deux époux s'embrassent, et le jeune homme rend la fille à son père. Aussitôt les hommes, armés de leurs haches, courent en sautant vers une petite portion de terre, qui est assignée pour la plantation des deux époux, et commencent à travailler en leur faveur. Ils abattent les arbres et défrichent le terrain. Les femmes et les enfants y sèment du maïs ou d'autres grains convenables à la saison. Tous ensemble y bâtissent une cabane, qui doit être la demeure des jeunes mariés. Après les en avoir mis en possession, chacun pense à faire du chicacopa. On en fait beaucoup, et l'on en boit sans modération; mais, avant la chaleur de l'ivresse, le marié prend les haches et toutes les armes offensives, qu'il pend au plus haut chevron de la cabane. Cette fête dure aussi long-temps qu'il reste de quoi boire, c'est-à-dire ordinairement trois ou quatre jours.

Il se fait des festins dans d'autres occasions, telles que l'assemblée d'un grand conseil. Les Américains parlent peu dans ces parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres, et se présentent la coupe après avoir bu. Mais ils ne paraissent faire aucune attention à leurs femmes, qui se tiennent debout pour les servir. Elles prennent la coupe des mains de ceux qui viennent de boire, et ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent ni ne dansent publiquement avec les hommes. Elles attendent, pour se réjouir entre elles, que leurs maris se soient retirés, et le soin qu'elles prennent d'eux est extrême, lorsqu'ils ont bu jusqu'à l'ivresse. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs hamacs, où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, et ne les quittent point qu'ils ne soient bien endormis. Alors elles vont se divertir ensemble et s'enivrer à leur tour.

Une des principales occupations des hommes est de faire des flèches et des lances. Ils font aussi quelques instruments de musique, surtout une espèce de flûtes de roseaux, dont ils aiment à jouer, et qui forment un étrange concert. C'est au son de ces flûtes qu'on les voit danser. Ils se joignent en rond, les mains étendues sur leurs épaules, et se tournent de tous côtés avec une

furieuse agitation. Les plus adroits se détachent du cercle pour faire des sauts et d'autres tours de souplesse. Dans une assemblée nombreuse la danse dure un jour entier. Ensuite ils se jettent tous dans la rivière pour s'y rafraîchir.

Mais leur plus cher exercice, c'est la chasse. Ils prennent tant de plaisir à tirer, qu'à tout âge ils ne sauraient voir voler un oiseau sans lui décocher une flèche, et rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leurs cabanes sans être armés de leur arc et d'une lance ou d'une hache. Outre leurs chasses particulières, qu'ils recommencent lorsque leur provision de viande est épuisée, ils font souvent des chasses solennelles, pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse, dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelquefois vingt jours, suivant la quantité du gibier qu'ils rencontrent. Les femmes en sont aussi, mais pour servir les hommes et porter les provisions; ce sont des paniers de bananes, d'ignames, de patates et de racines rôties. Dans les bois, elles trouvent des bananes vertes, qu'elles apprêtent sur-le-champ. La farine de maïs n'est point oubliée, pour en faire du chicacopa. Pour le gibier que les chasseurs tuent, l'usage commun est de manger sur-le-champ ce que la chaleur peut corrompre, et d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit, ils logent dans le lieu où ils se trouvent vers le coucher du soleil, pourvu que ce soit près d'une rivière ou d'un ruisseau, ou sur le penchant d'une montagne. Ils suspendent leurs hamacs entre deux arbres, et font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une propriété fort singulière à leurs chiens. Quand ces animaux ont lassé un pécari, ils l'entourent, et, n'osant se jeter sur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres; alors ils se retirent tous pour se garantir des flèches. Un Américain qui a blessé une bête sauvage court et l'achève d'un coup de lance. Après l'avoir tuée, il l'éventre, jette ses entrailles, lui croise les jambes, dans lesquelles il passe un bâton, et la porte sur ses épaules à sa femme. On observe qu'ils ne mangent d'aucun animal sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un oiseau vif, ils le percent avec la pointe d'une flèche, pour en tirer tout le sang. Lorsqu'ils veulent conserver la chair des bêtes sauvages, ils la font dessécher sur le feu en plein air, avec autant de succès que les boucaniers, quoique avec moins de préparations. Cette venaison, qui ressemble à notre bœuf fumé, se garde long-temps. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaisseau de terre avec des racines et quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette composition; elle demeure couverte, pendant sept ou huit heures, sur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair plus d'une fois le jour; mais ils mangent à toute heure des bananes et d'autres fruits.

Chaque cabane est pourvue d'une grosse pièce de bois, qui leur sert de table, et de petits troncs sur lesquels ils se placent à l'entour. Dans les fêtes, ils dressent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles de bananiers, qui leur servent de nappe, et chacun a près de soi, par terre, à sa droite, une calebasse pleine d'eau. Ils y avancent le pouce et l'index de la main droite, les portent au plat, et pour chaque morceau, ils trempent ces deux doigts dans la calebasse d'eau. Ils ne mangent aucune sorte de pain avec leur viande; mais ils ont une petite masse de sel, dont ils se frottent de temps en temps la langue pour s'exciter le goût.

Dans leurs voyages, le soleil leur sert de guide; mais si l'épaisseur des nuages ou quelque autre accident leur cause de l'embarras, ils ont recours aux arbres, dont ils observent l'écorce, et le côté le plus épais leur fait connaître celui du midi. Ils marchent ordinairement par les bois, les marécages et les rivières, plutôt que par les chemins battus, soit par la crainte de rencontrer des Espagnols, soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les hommes et les femmes, les enfants même, traversent les rivières à la nage; mais ils se servent de canots ou de radeaux pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin, ils ont une manière de l'enseigner qui leur est propre : en apprenant où l'on veut aller, ils font tourner le visage au voyageur du même côté; et, pour lui marquer quand il y arrivera, ils lui font fixer les yeux sur quelque partie de l'arc que le soleil décrit dans leur hémisphère. Suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'orient comme à l'occident du méridien, ils annoncent non seulement le jour auquel on peut arriver, mais si c'est le matin ou l'après-midi, et l'heure même de l'un ou de l'autre.

Ils ne distinguent les semaines, les jours et les heures, que par des signes qu'ils savent faire entendre à ceux même qui ignorent leur langue, et le temps passé que par les lunes. Leur manière de compter est par unités et par dizaines, jusqu'à cent; mais ils ne vont point au delà. En allant dans la mer du Sud, le capitaine Sharp avait trente-trois hommes sous ses ordres. Les Américains voulurent compter ce nombre. Un d'entre eux s'assit, en tenant deux poignées de grains de maïs, dont il mettait un dans son panier à chaque Anglais qu'il voyait passer. Il en avait déjà compté une grande partie, lorsqu'un accident renversa le panier et fit tomber les grains; il parut extrêmement fâché qu'on eût troublé son calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit aussi le même compte et crut l'avoir fait; mais ses compagnons lui ayant demandé quel était le nombre des étrangers, il ne put le dire. Enfin quelques jours après, vingt ou trente des plus braves recommencèrent le calcul, et n'y réussirent pas mieux, apparemment parce qu'il excédait leur arithmétique. Ils se mirent alors à disputer avec beaucoup de chaleur, jusqu'

re qu'un d'entre eux, pour terminer la dispute, prit en main tous ses cheveux et les remua devant l'assemblée. C'était faire entendre que le compte était impossible, et cette déclaration les mit tous d'accord.

Ils n'ont ni temple, ni culte. On y envoie des missionnaires qui convertissent, dit-on, des sept ou huit cents hommes à la fois; de sorte que depuis qu'ils y vont, tous ces pays devraient être absolument chrétiens. Cependant, dit Corréal, le christianisme de Tierra-Firme ne fait pas grand bruit dans le monde. Gomara fait consister la principale religion de l'isthme et des peuples voisins dans la crainte du diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures, telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer. Il est assez étrange que, dans un long séjour avec eux, Waffer n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuse, d'adoration ou de sacrifice, et qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont pour leurs devins, sans nous apprendre même quelle idée ils se forment des puissances ou des esprits qu'ils invoquent, et sans paraître douter lui-même, comme on l'a vu, de la vérité de leurs prédictions. Il paraît qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, et que toutes leurs vues sont bornées à l'usage de leurs facultés naturelles. S'ils étaient autrefois anthropophages, suivant le reproche des Espagnols, qui prirent ce prétexte pour les traiter avec la dernière cruauté, il ne paraît point qu'il leur reste la moindre trace de cette barbare inclination, ou du moins Waffer ne les en soupçonne que dans leurs guerres, qui se renouvellent quelquefois contre leurs anciens destructeurs.

Chasse au jaguar. Pêche des perles. Modes de Panama. Habitants de Carthagène.

Porto-Bello est entouré de montagnes couvertes de forêts et peuplées d'animaux féroces : aussi il y a peu de sûreté le soir dans les rues de la ville pour les animaux domestiques, et même pour les enfants. Un jaguar qui prend une fois goût à cette chasse semble dédaigner celle des montagnes. On leur tend des piéges à l'entrée des murs. Les nègres et les mulâtres qu'on emploie souvent à couper du bois ont autant d'adresse que de courage à s'en défendre dans les forêts, et les attaquent même avec une intrépidité surprenante. Ils ont, pour ce dangereux combat, un épieu de sept ou huit pieds de long, et d'un bois fort, dont la pointe est durcie au feu avec une espèce de coutelas. Le combattant tient l'épieu de la main gauche, et son coutelas de l'autre main; il attend que le jaguar s'élance sur le bras dont il tient l'épieu, et qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe. Quelquefois l'animal paraît sentir le péril, et demeurer comme sur ses gardes; mais son ennemi ne craint pas de le provoquer, en le touchant légèrement de l'épieu, pour [illegible]

l'occasion d'assurer son coup. Aussitôt que le fier animal se voit insulté, il saisit l'épieu d'une de ses griffes, et de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchirerait du premier effort, sans l'obstacle du manteau. C'est l'instant dont le nègre se hâte de profiter pour lui décharger sur la jambe un coup du coutelas qu'il tient de la main droite, et qu'il a eu la précaution de cacher derrière lui. De ce coup il lui tranche le jarret, et lui fait abandonner le bras qu'il avait saisi. L'animal furieux se retire en arrière, sans lâcher l'épieu, et veut revenir aussitôt pour saisir le bras de son autre patte; mais son adversaire lui décharge un second coup qui lui tranche encore un jarret, et qui le met à sa discrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, et revient triomphant avec sa peau, ses pattes et sa tête.

Un des plus grands avantages de Panama est la pêche des perles qui se fait aux îles de son golfe, surtout à celles du Roi et de Taboga. Il y a peu d'habitants qui n'emploient un certain nombre de nègres à cette précieuse pêche. La méthode n'est pas différente de celle du golfe Persique et du cap de Comorin; mais elle est plus dangereuse par la multitude de monstres marins qui font la guerre aux pêcheurs. C'est dans les lieux où se fait cette pêche que se trouvent toujours en plus grand nombre les requins, qui dévorent en un instant les malheureux plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les mantas, autre espèce de monstres, ont l'art de les envelopper de leur corps et de les étouffer, ou de les écraser contre le fond, en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur. Ce poisson vorace, qui tire son nom de sa figure, est large, et s'étend en effet comme une pièce de drap. S'il joint un homme ou quelque autre animal, il l'enveloppe et le roule dans son corps comme dans une couverture, et bientôt il l'étouffe à force de le presser. Il ressemble à la raie, mais il est infiniment plus gros. Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque plongeur est armé d'un grand couteau pointu et fort tranchant. Dès qu'il aperçoit un de ces monstres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de blessure, et lui enfonce son couteau dans le corps; le monstre ne se sent pas plus tôt blessé qu'il prend la fuite. Les caporaux nègres, qui ont l'inspection sur les autres esclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, et ne manquent point d'avertir les plongeurs en secouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent un caporal se jette lui-même dans les flots, armé aussi d'un couteau, pour secourir le plongeur qu'il voit en danger; mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périsse toujours quelques uns, et que d'autres ne reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras. Les Espagnols cherchent le moyen de rendre cette pêche plus sûre, par quelque machine qui puisse défendre les pêcheurs, ou les mettre à couvert. Jusqu'à présent toutes les inventions ont mal réussi. Les

perles du golfe de Panama sont ordinairement de très belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur grosseur et leur figure. Une partie est transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont extrêmement recherchées, et dans les provinces intérieures du Pérou.

Les voyageurs remarquent que c'est à Panama qu'on commence à suivre les modes du Pérou. Cependant l'habillement des femmes est distingué par quelques usages qui leur sont propres. Il est composé, lorsqu'elles vont à pied dans les rues, d'une mante et d'une jupe assez semblables à celles d'Espagne; mais dans leurs maisons et dans leurs visites, elles n'ont que la chemise depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches ouvertes par le bas, et ces ouvertures, comme celle du cou, sont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures au dessus des hanches, et cinq ou six chapelets de différentes espèces, regulièrement pendus au cou, les uns de perles, d'autres de corail mêlé de grains d'or; et par dessus elles ont deux ou trois chaines d'or, d'où pendent des reliquaires. Leurs poignets sont ornés de bracelets d'or ou de tombac, au dessus desquels elles ont un autre bracelet de perles, ou de corail, ou de jais. Leur jupon, qui prend à la ceinture, ne leur descend que jusqu'aux mollets. De là, jusqu'assez près de la cheville du pied, règne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la jupe de dessous. Elles portent des souliers. Les métives et les négresses ne peuvent avoir de mante, ni de jupe. Ce sont des habillements réservés aux Espagnoles, à qui ce privilége donne celui de prendre le titre de *signora*, quand elles ne l'auraient point par leur rang ou leur naissance.

Ulloa, qui a laissé de précieux documents sur les colonies espagnoles, donne sur Carthagène des détails qui peuvent s'appliquer à toutes les villes de l'isthme; nous en allons citer quelques passages.

« Les nègres, dit-il, forment une grande partie de la population de Carthagène; ils sont divisés en deux classes: celle des nègres libres, et celle des esclaves, qui se subdivisent encore en créoles et en *bozales*, ou nouveaux venus. Une partie de ces derniers est occupée à la culture des plantations. Ceux qu'on retient dans la ville y sont employés aux travaux les plus rudes, qui leur font assez gagner pour payer chaque jour à leur maître une partie de leur salaire, et pour se nourrir du reste. La chaleur les dispensant de porter aucune sorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'une petite pagne de coton, dont ils se couvrent le milieu du corps. Les esclaves négresses ne sont pas autrement vêtues. Elles sont mariées à la campagne, avec les nègres qui cultivent les champs, ou sans cesse occupées dans la ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, et d'autres plantes comestibles. Celles qui ont de petits enfants les portent sur les épaules pour

se conserver la liberté des bras, et les nourrissent de leur lait sans les faire changer de situation. Leur mamelles, dont elles laissent le soin à la nature, leur pendant quelquefois jusqu'au dessous du ventre, il n'est pas surprenant qu'elles puissent les présenter par dessous l'aisselle ou par dessus l'épaule aux enfants qu'elles portent sur le dos.

» L'habillement des blancs est peu différent à Carthagène de celui que ses fondateurs y ont apporté d'Espagne; l'étoffe en est seulement fort légère. Les vestes, par exemple, sont de toile fine de Bretagne, les culottes de même, et les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les perruques y étaient encore si rares en 1735, qu'on n'en voyait qu'au gouverneur et à quelques officiers; au lieu de cravates, on se contente de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or, et le plus souvent on le laisse ouvert. Plusieurs vont nu-tête et les cheveux coupés au chignon, mais la plupart ont un bonnet blanc de toile fine. Ils portent, pour se rafraîchir, des éventails tissus d'une espèce de palme fine et déliée, en forme de croissant, avec un bout de la même palme qui sert de manche.

» Les femmes blanches ont une sorte de jupe de taffetas uni et sans doublure, nommée *pollera*, qu'elles attachent à la ceinture, et qui pend jusqu'aux talons. Un pourpoint leur couvre le reste du corps; mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment hiver, et n'ont en été qu'un corset lacé sur la poitrine. Jamais elles ne sortent du logis sans la mantille et la jupe. Leur usage est d'aller à l'église dès trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement blanches mettent par dessus la pollera une jupe de taffetas de la couleur qu'elles aiment, à l'exception de la noire, qui leur est interdite. Cette jupe est toute percée de petits trous pour laisser voir celle qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche de la forme d'une mitre et fort garni de dentelles; il est terminé par une pointe qui répond perpendiculairement au front : jamais elles ne paraissent sans cette coiffure. Les femmes de condition ne portent pour chaussure qu'une espèce de petites mules où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs maisons, elles ne quittent point leurs hamacs, et leur occupation est de s'y bercer pour se rafraîchir. Les hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paraisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

» On remarque à Carthagène une singulière espèce d'hommes qu'y apportent les vaisseaux espagnols et que l'on nomme *polizons*, gens sans emploi, sans bien, sans recommandation, vrais aventuriers qui viennent chercher fortune dans un pays où ils ne sont connus de personne, et qui, après avoir longtemps couru les rues de la ville sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ont pour dernière ressource le couvent des [illegible]

de la bouillie de cassave, moins pour apaiser leur faim que pour les empêcher de mourir. Le coin d'une place ou la porte d'une église est leur gîte pour la nuit. On les laisse dans cette misère, parce qu'il n'y a point d'habitant qui ose prendre confiance à leurs services. Quelquefois un négociant qui passe dans les provinces intérieures, et qui a besoin de grossir sa suite, choisit un de ces malheureux chapetons, qu'il emmène avec lui. Le chagrin d'une si triste condition et la mauvaise qualité de leur nourriture les jettent enfin dans une maladie qui a pris d'eux le nom de *chapetonade*. Ils n'ont plus alors d'autre refuge que la Providence, car on ne reçoit à l'hôpital de Carthagène que ceux qui payent les secours qu'ils demandent, et par conséquent la misère est un titre d'exclusion. C'est à ce point que le peuple les attend pour faire éclater sa charité. Les négresses et les mulâtresses libres s'empressent alors de les retirer dans leurs maisons, où elles les assistent et les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, et leur zèle va jusqu'à faire dire pour eux des prières et des messes. A la vérité, les témoignages de compassion finissent, pour ceux qui reviennent à la santé, par un mariage avec leur bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ses filles. Les pulizons qui n'ont pas le bonheur d'être assez malades pour intéresser la pitié des femmes de Carthagène prennent à la fin le parti de se faire canotiers, ou de se retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres et du fruit de leur travail.

« L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures et le miel sont la passion de tous les états et de toutes les races dans la ville de Carthagène. Celle du tabac à fumer est encore plus vive. Là tout le monde fume, hommes, femmes et enfants, sans distinction d'âge ni de rang. Les dames et les femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs maisons, mais cette retenue n'est pas imitée des autres castes. Les lieux ne sont pas plus distingués que les temps. La méthode commune est de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. Une femme tient entre ses lèvres l'extrémité d'un bout de tabac allumé, dont elle tire assez long-temps la fumée sans l'éteindre et sans être incommodée du feu. Les femmes de la plus haute distinction s'accoutument à fumer dès l'enfance. Une des plus grandes marques d'estime et d'amitié qu'elles puissent donner aux hommes, c'est d'allumer pour eux du tabac et de leur en présenter dans les visites qu'elles reçoivent. Ce serait aussi les offenser beaucoup que de refuser cette galanterie de leur main. Enfin, la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagène. Les bals commencent par quelques danses d'Espagne et finissent par celles du pays, qui ne sont pas sans agrément pour les étrangers, surtout avec les chansons dont elles sont accompagnées. »

DÉCOUVERTE DE LA GUIANE.

WALTER RALEIGH.

Exploration des bords de l'Orénoque. Peuplades sauvages.

La relation la plus propre à exciter la curiosité sur la Guiane est celle du célèbre et infortuné Walter Raleigh, qui entreprit en 1595 de pénétrer dans cette région que l'on appelait le *pays de l'or*, et dans laquelle se trouvait, disait-on, le fameux el Dorado, objet des recherches de tous les aventuriers dans le seizième siècle. Raleigh se proposa de découvrir la Guiane en remontant les bouches de l'Orénoque. Il se rendit en conséquence à la Trinite, l'une de ces îles, et cacha soigneusement son dessein aux Espagnols, maîtres du pays, dont il craignait avec raison la jalousie tyrannique, et contre lesquels il méditait une vengeance légitime. L'année précédente, Berréo, gouverneur de Saint-Joseph, capitale de la Trinité, avait enlevé huit hommes au capitaine anglais Whidon, qui était venu relâcher dans l'île. Raleigh, quelques jours après son arrivée, fut joint par deux autres navires de sa nation, commandés par les capitaines Gifford et Keymis, et se trouva en état de prendre le fort Saint-Joseph, et de faire prisonnier le gouverneur Berréo. Il fut aidé, il est vrai, par des caciques de l'île, qui se joignirent à lui comme à l'ennemi naturel des Espagnols, leurs ennemis. Il avait encore un autre but en se rendant maître de la personne de Berréo. Il savait que cet Espagnol avait fait une tentative pour entrer dans la Guiane, et il voulait en tirer les lumières qui pouvaient lui être utiles pour le même projet. Il en apprit peu de chose. Berréo s'était conduit de manière à révolter tous les caciques et habitants du pays. Il avait ravagé quelques provinces, et avait été oblige de revenir bientôt sur ses pas; cependant il avait acquis quelques connaissances dont il était redevable au cacique Carapana, le seul qui eût témoigné quelque inclination pour les Espagnols. Berréo, qui n'avait pas perdu l'esperance d'y retourner, fit tout ce qu'il put pour décourager Raleigh, et lui montrer le danger de son entreprise. Il lui représenta que ses vaisseaux ne pourraient entrer dans l'Oré-



noque, ou qu'ils y seraient arrêtés par les sables et les bas-fonds, dont les canots de Berréo étaient un témoignage certain, puisque, tirant à peine douze pieds d'eau, ils touchaient souvent le fond; que les habitants éviteraient sa rencontre, et se retireraient dans les terres; que, s'il les faisait poursuivre, ils brûleraient leurs habitations. Il ajouta que, l'hiver approchant, les inondations allaient commencer; qu'on ne pourrait profiter de la marée; qu'il ne fallait point espérer des provisions suffisantes par le secours des petites embarcations; enfin, que tous les caciques des frontières refuseraient de commercer avec lui, parce qu'à l'exemple de tant d'autres peuples, ils se croiraient menacés de leur destruction par les Européens.

Ces difficultés, quoique exagérées par un ennemi jaloux, n'étaient que trop réelles, comme Raleigh l'éprouva dans la suite; mais il était bien éloigné de les croire insurmontables. Son imagination d'ailleurs était remplie de tout ce qu'il avait entendu raconter de la Guiane, de cette ville de Manoa, connue des Espagnols sous le nom d'*el Dorado*, et visitée par quelques voyageurs de cette nation; du voyage de Jean Martinez, qui, disait-on, avait découvert le premier cette capitale du nouvel empire des incas. Ce Martinez rapportait qu'il avait passé sept mois dans cette ville, où il avait été reconnu pour Espagnol; que cependant il avait été bien reçu; mais qu'on ne lui avait permis d'aller nulle part sans garde, et sans avoir les yeux couverts; qu'enfin, ayant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avait été volé par les Américains à l'embouchure de l'Orénoque, et qu'il n'avait sauvé que deux bouteilles remplies d'or, qu'ils avaient cru pleines de liqueurs. S'étant ensuite rendu à Portoric, Martinez y était mort; en mourant, il s'était fait apporter son or et la relation de ses voyages : il avait donné l'or à l'église pour fonder des messes, et sa relation à la chancellerie de Portoric. Enfin Raleigh n'ignorait pas les voyages de Pedro d'Orsua, de Jerôme d'Ortal, de Pédro Hernandez de Serpa, et de Gonzales Ximenès de Casada, entrepris pour vérifier la découverte de Martinez. C'était sur ces fondements qu'il était parti d'Angleterre, et qu'il assure « que celui qui conquerra la Guiane possédera plus d'or et régnera sur plus de peuples que le roi d'Espagne et l'empereur des Turcs. » Il répète plusieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane est l'intervalle entre l'Amazone et l'Orénoque, à trois cents lieues, ou neuf cents milles des côtes de la mer du Nord.

Vraies ou chimériques, toutes ces preuves rendirent l'Anglais si sourd aux objections de Berréo, qu'il se hâta de faire partir Gifford, son vice-amiral, et le capitaine Galfield, pour reconnaître l'embouchure de la rivière de Capouri. Il y avait envoyé auparavant Whidon et Douglas, qui n'y avaient pas trouvé moins de neuf pieds d'eau; mais c'était avec le flux, et la marée ayant baissé

avant qu'ils eussent franchi les bas-fonds, ils avaient abandonné leur en-prise. Un autre officier, chargé de sonder la baie de Guanipa ou Amana, p. chercher les moyens d'y passer avec des vaisseaux, n'y trouva pas plus facilité, et n'osa se hasarder fort loin dans la baie, parce qu'il apprit de s guide américain que ce lieu était sans cesse infesté de cannibales, qui manqueraient pas de tomber sur lui avec leurs flèches empoisonnées.

Gilford et Galfied ayant trouvé dans la rivière de Capouri cinq pieds d'e après le reflux, Raleigh fit faire des bancs pour la rame; et commençant craindre pour King, qu'il avait envoyé à Guanipa, il le fit suivre par Dou glas, avec un vieux cacique de la Trinité, qui lui servit de pilote. Ils recon nurent enfin qu'on pouvait entrer dans le Capouri par quatre endroits, t également commodes. La galéasse fut équipée avec trois chaloupes qui por taient des provisions pour un mois. Raleigh et quelques officiers s'y embar quèrent avec cent hommes. Arouacan, leur pilote, était un Indien de la rivi de Baiénua, au sud de l'Orénoque, entre ce fleuve et celui des Amazones avait promis de les conduire à l'Orénoque; mais s'ils n'avaient pas eu d'autre secours, ils auraient erré sans fin dans toutes ces rivières, comme dans u labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait dans l'univers un tel amas d'eaux entre lacées les unes dans les autres. Lorsqu'il croyait avoir trouvé la route, à l faveur de la boussole et des hauteurs du soleil, il ne faisait que tourner a tour d'une infinité de petites îles, toutes remplies d'arbres si hauts et si tou fus, qu'ils gênaient également la vue et la navigation. Il nomma une de ce rivières ou de ces canaux *Redcross*, c'est-à-dire croix rouge, parce qu'il jug qu'aucun chrétien n'y était entré avant lui. Là, il découvrit un petit canot qu portait quelques Indiens, et la galéasse les joignit avant qu'ils pussent se de rober dans les détours. D'autres Indiens, qui se présentaient sur le rivage semblaient observer la conduite des Anglais, et, ne voyant aucune marque d violence, ils s'avancèrent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleig fit aussitôt gouverner vers eux; mais pendant qu'il leur offrait ce qu'ils avaient désiré, son pilote indien, s'étant un peu écarté pour reconnaître pays, rencontra un cacique qui voulut le tuer pour avoir introduit des étran gers dans leurs terres, et il n'eut pas peu de peine à se sauver par la fuite. Le Indiens qui habitent ces îles sont les Trinitives, dont on distingue deux es pèces, les Ciaouaris et les Ouraouaris.

L'Orénoque se divise en seize bras à son embouchure, neuf qui courent nord et sept au sud. Les derniers forment des îles considérables. Du bras l plus septentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de ce lieues. ainsi, conclut-il, l'embouchure de ce fleuve surpasse en grandeur celle du fleuve des Amazones. Les Trinitives ont leurs habitations dans des îles qu

et formées par cette multitude de bras. Ces Indiens, divisés en deux peuples, ont chacun leur cacique, qui sont continuellement en guerre. Ils ont leurs habitations sur terre en été; mais, pendant l'hiver, ils demeurent sur les arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable industrie, les garantissent des grandes inondations de l'Orénoque, qui, depuis mai jusqu'en septembre, monte d'environ vingt pieds au dessus des terres. Cette incommodité ne leur permet guère de semer; ils font un pain de moelle de palmier, auquel ils joignent pour nourriture leur pêche, leur chasse et divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis et les Macuréos, deux nations qui habitent les bords de l'Orénoque, ne sont pas moins renommés par leur adresse et leur courage. Avant l'arrivée des Espagnols, ils faisaient une guerre continuelle à leurs voisins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces peuples contre leur dangereux ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs usages. A la mort de leurs caciques, ils commencent le deuil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps; ils les laissent pourrir, et lorsque les chairs sont entièrement consumées, ils prennent le squelette, qu'ils ornent de ses plus précieux joyaux, avec des plumes de diverses couleurs aux bras et aux jambes, et le gardent suspendu dans sa cabane. Les Arouacas qui habitent la rive méridionale de l'Orénoque réduisent en poudre le squelette de leurs parents morts, et brûlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avalent.

En quittant le Ciaouris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orénoque, qu'il fut question de remonter; mais, après quatre jours de navigation, il échoua vers le soir dans un lieu si dangereux, qu'en travaillant à soulager la galeasse de son lest, il faillit d'y perdre soixante hommes; enfin, l'ayant remise à flot, il continua plus heureusement sa route pendant trois jours, et le quatrième, son pilote indien le fit entrer dans l'Amano, grande rivière dont les eaux semblent descendre paisiblement sans aucun détour; mais le cours en était si rude, qu'on n'y pouvait avancer qu'à force de rames. Les matelots eurent besoin des plus vives exhortations de leur chef pour soutenir un travail si continuel; la chaleur était extrême, et les branches des arbres qui bordaient les deux rives causaient une autre peine aux rameurs. Cet obstacle dura si longtemps, que, les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ses gens. Cependant il leur représenta que, le pilote promettant dans peu de jours une route plus facile et des provisions en abondance, il y avait moins de risque à continuer leur navigation qu'à retourner en arrière : d'ailleurs ils ne manquaient pas de fruits sur le bord de la rivière, ni de poisson et de gibier, sans compter que les fleurs et les plantes dont les terres étaient couvertes semblaient confirmer toutes les promesses du pilote.

Cet Indien, sur le visage duquel Raleigh croyait remarquer souvent de l'em-

barras, lui proposa de faire entrer les canots dans une rivière à droite qui les conduirait promptement à quelques habitations des Arouacas, où l'on trouverait toutes sortes de rafraîchissements, et de laisser la galéasse à l'ancre, en assurant qu'on pouvait être de retour avant la nuit. Il était midi. Cette proposition fut si bien reçue, que Raleigh se chargea lui-même de la conduite des canots, et ne prit aucune provision, dans la confiance que les secours ne pouvaient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'espace de trois heures sans trouver aucune apparence d'habitation, ses défiances augmentèrent. On rama trois autres heures avec aussi peu de succès, et les soupçons devinrent si vifs, que tous les Anglais des canots, se croyant trahis, parlaient déjà de vengeance. En vain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre que le châtiment d'un traître ne changerait rien à leur situation, ou ne les rendrait que plus misérables. La colère et la faim ne leur laissaient sentir que le mal présent, lorsque enfin une lumière qu'ils aperçurent, et quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappelèrent à des sentiments plus modérés. C'était en effet une habitation des Arouacas, où ils n'arrivèrent néanmoins qu'après une nuit. Ils y trouvèrent peu de monde, parce que le cacique de la bourgade était allé en traite à l'embouchure de l'Orénoque, avec un grand nombre de ses Indiens; mais les cabanes étaient remplies de provisions, dont les Anglais chargèrent leurs canots.

Ils retournèrent sans peine à leur galéasse. Les bords de la rivière, dont leurs souffrances semblaient leur avoir dérobé les agréments, leur parurent alors d'une rare beauté. Ils découvrirent une charmante vallée d'environ vingt milles de longueur, et remplie de différentes espèces de bestiaux. Le gibier n'y était pas moins abondant, et la rivière continuait de leur fournir d'excellent poisson. Ils se crurent désormais à couvert de la faim, dans une contrée si riche; mais il s'y trouve de monstrueux serpents. Un jeune nègre, qui voulut passer à la nage sur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglais virent paraître quatre canots qui descendaient la rivière où ils étaient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montaient s'échappèrent dans les bois; et les deux autres suivirent si légèrement le cours de l'eau, qu'il fut impossible de les joindre; mais Raleigh, ne se bornant point à se saisir des deux premiers canots et des provisions qu'on y trouva, fit chercher les fugitifs. On en prit quelques uns à peu de distance. C'étaient des Arouacas qui avaient servi de pilotes à trois Espagnols échappés plus heureusement, entre lesquels il y avait un raffineur d'or. En vain Raleigh mit une partie de ses gens à terre pour suivre leurs traces; mais il retint un des pilotes, dont l'intelligence et la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre plusieurs connaissances, il tira de lui celle de

divers endroits où les Espagnols venaient chercher de l'or. Elle lui servit peu, parce que l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ses gens, de peur que le chagrin de manquer une si belle occasion de s'enrichir ne refroidît entièrement leur courage. Les eaux croissent avec tant de promptitude et d'impétuosité dans cette province, que le soir elles sont de la hauteur d'un homme dans des lieux où l'on passait le matin presque à sec; et ces débordements sont fort ordinaires à toutes les rivières qui se jettent dans l'Orénoque.

L'Arouaca que Raleigh avait retenu pour pilote parut craindre que son sort ne fût d'être mangé vif: « car telle était, dit Raleigh, l'idée que les Espagnols donnaient de ma nation à tous ces peuples. Mais il se désabusa bientôt, comme tous les autres Indiens avec lesquels nous eûmes à traiter, lorsqu'il eut reconnu notre caractère et nos usages. L'effet de cette imposture retomba sur nos ennemis, dont notre humanité fit sentir plus que jamais les injustices et les violences. Aucun de mes gens ne toucha jamais aux femmes du pays, pas même du bout du doigt. A l'égard des denrées, on n'en prenait point sans avoir satisfait ceux qui venaient les offrir. Enfin, pour n'avoir rien à me reprocher, je ne quittais jamais une habitation sans demander aux Indiens s'ils avaient quelque plainte à faire de mes gens; je les contentais avant mon départ, et je faisais châtier le coupable. Les deux canots mêmes que j'avais fait enlever furent rendus aux Arouacas, et le pilote ne fut emmené qu'après avoir consenti volontairement à me suivre. Les Espagnols lui avaient donné le nom de Martin. »

Ce fut sous sa conduite que les Anglais continuèrent leur route. Quinze jours de navigation, pendant lesquels ils ne furent pas exposés à d'autre danger que celui des sables, les ramenèrent à la vue de l'Orénoque. Raleigh ne donne point le nom de plusieurs rivières dans lesquelles il s'engagea successivement, et ne tient pas un meilleur compte des hauteurs; mais dans le lieu où il se représente ici, il avait à l'est la province de Carapana, qui était alors occupée des Espagnols. Les Indiens de trois canots, qu'il se félicita d'avoir rencontrés, l'abordèrent sans crainte, après avoir su qu'il n'était pas de cette [illegible] nation; et, lui voyant jeter l'ancre, ils promirent de revenir le lendemain avec leur cacique. Il se trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de tortue, qui furent un rafraîchissement fort agréable pour les Anglais. Le jour suivant ils virent arriver le cacique qu'on leur avait annoncé, avec une suite de quarante Indiens. Sa bourgade, qui n'était pas éloignée, se nommait *To-[illegible]*. Il apportait aux Anglais diverses sortes de provisions, pour lesquelles ils lui firent boire du vin d'Espagne, dont il ne cessait point d'admirer le goût. Raleigh lui ayant demandé une route courte et sûre pour la Guiane,

il offrit alors aux Anglais de les conduire à sa bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avait réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. « Elle est composée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique, et du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands vases. » Le cacique et les Indiens s'enivrèrent aussi.

Après cette fête, le cacique fit paraître devant les Anglais le secours qu'il avait vanté. C'était un Indien fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connaissait parfaitement toutes les parties de l'Orénoque, et sans lequel en effet ils ne se seraient jamais garantis des sables, des rochers et des îlots qu'on ne cesse point de rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du Ciel.

Dès le jour suivant, les Anglais éprouvèrent l'habileté de ce nouveau guide par le conseil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'est qui leur épargna le travail des rames. L'Orénoque, suivant Raleigh, est assez exactement est-ouest depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours depuis Toparimaca, les Anglais auraient dû pénétrer en plusieurs endroits du Popayan et de la Nouvelle-Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du fleuve, qui a sur la gauche l'île d'Assapana, longue de vingt-cinq milles, sur cinq de large, et le grand canal au delà. Sur la droite du même bras est l'île de Jouana, fort grande aussi, et séparée de la terre du même côté, par l'Arraropana, second bras du fleuve. Toutes ces eaux sont navigables pour les plus gros bâtiments ; et l'Orénoque, en y comprenant les îles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-dessus d'Assapana, on trouve l'Aropa, autre rivière, qui vient se jeter du nord dans l'Orénoque. Les Anglais mouillèrent au delà, et du même côté, près de l'île d'Occaouéta, longue de six milles et large de deux. Raleigh mit à terre ici, sur la rive du fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avait pris, avec son nouveau pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devants pour annoncer son arrivée au cacique de Purimac, vassal de Topiaouari, dans la province d'Arromaja ; mais Purimac étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Indiens de revenir le même jour, et la galéasse fut obligée de mouiller le soir près de Puatpayma, autre île de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette île, la côte du fleuve offre la montagne d'Occopa, qui est très haute. Les Anglais aimèrent à mouiller proche des îles, parce qu'il s'y trouvait quantité d'œufs de tortues, et que la pêche y est plus commode que sur la côte, où les rochers ne leur permettaient pas de jeter la seine. La plupart de ceux qui bordent le fleuve sont de couleur bleuâtre, et paraissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les montagnes voisines.

Le lendemain matin, dit Raleigh, notre cours fut droit à l'ouest, avec moins de peine à résister au courant du fleuve. La terre s'ouvrait des deux côtés, et les bords en étaient d'un rouge fort vif. J'envoyai quelques hommes dans des canots, pour reconnaître le pays. Ils me rapportèrent que, dans toute l'étendue de leur vue, et du haut des arbres où ils étaient montés pour l'observer, ils n'avaient découvert que des plaines, sans aucune apparence de hauteur. Mon pilote de Toparimaca dit que ces belles campagnes se nommaient les plaines de Saymas, qu'elles s'étendaient jusqu'au pays de Cumana et de Caracas, et qu'elles étaient habitées par quatre puissantes nations, les Saymas, les Assaouais, les Aroras et les Oukiris, qui battirent Hernando de Serpa, lorsqu'il vint de Cumana vers l'Orénoque, avec trois cents chevaux pour conquérir la Guiane. Les Aroras ont la peau presque aussi noire que les nègres; ils sont robustes et d'une valeur singulière. Le poison de leurs flèches est si subtil que, sur le récit de ces Indiens, je me fournis des meilleurs antidotes pour en garantir nos gens. Outre qu'il est toujours mortel, il cause d'affreuses douleurs, et jette les blessés dans une espèce de rage. Les entrailles leur sortent du corps; ils deviennent noirs, et la puanteur qu'ils exhalent est insupportable. »

Raleigh s'étonne beaucoup que les Espagnols, à qui les flèches empoisonnées de ces sauvages ont été si funestes, n'aient jamais trouvé de remède pour leurs blessures. « A la vérité, dit-il, les Indiens n'en connaissent point eux-mêmes, et lorsqu'ils sont blessés d'un coup de flèche, ils ont recours à leurs prêtres, qui leur tiennent lieu de médecins, et qui font un grand mystère des remèdes qu'ils emploient. » L'antidote ordinaire des Indiens est le suc de la racine de toupara, qui guérit aussi toutes sortes de fièvres et qui arrête les hémorrhagies internes. Raleigh apprit de Berréo que quelques Espagnols avaient employé avec succès le jus d'ail. Mais, pour les poisons extrêmement subtiles, tels que celui des Aroras, il exhorte à s'abstenir de boire, parce que tout ce qu'on avale de liquide sert à la propagation du venin, et que, si l'on boit, surtout peu de temps après avoir été blessé, la mort est inévitable.

Le troisième jour de leur navigation, les Anglais mouillèrent près de la rive gauche du fleuve, entre les montagnes d'Arvami et d'Aio. Après s'y être arrêtés jusqu'à minuit, ils passèrent l'île Manoripano, qui est fort grande, et d'où ils furent suivis par un canot chargé de quelques Indiens, qui les invitèrent à se reposer dans leurs habitations; mais s'étant défendus civilement de leurs instances, ils entrèrent le cinquième jour dans la province d'Aromaia, où ils mouillèrent à l'ouest de l'île de Murrocoermo, qui a dix milles de long et cinq de large. Le lendemain, ils arrivèrent au port de Morquito, où ils étaient résolus de s'arrêter, pour renouveler leurs provisions. Un de leurs In-

diens fut envoyé au cacique Topiaouari, qui vint, dès le jour suivant, faire les honneurs de son port. C'était un vieillard de cent dix ans, si robuste encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pied pour venir voir ses hôtes, il retourna le même jour à sa bourgade. Les rafraîchissements qu'il leur apporta étaient une grande quantité de gibier, de racines et de fruits.

Raleigh fit diverses questions à ce vieux cacique, qui avait été prisonnier des Espagnols. « Je lui appris, dit-il, quelle était ma nation et le dessein où j'étais d'affranchir les Indiens de la tyrannie des Espagnols. Ensuite, lui parlant de la Guiane, je le priai de me donner quelques instructions sur la manière d'y pénétrer. Il me répondit que le pays où j'étais, et tout ce qui bordait la rivière, jusqu'à la province d'Eméric, en y comprenant celle de Carapana, faisait partie de la Guiane; qu'en général les nations de toutes ces terres se nommaient Orinocoponi, parce qu'elles confinent à l'Orenoque; que celles qui habitaient entre ce fleuve et les monts d'Ouacarimar étaient comprises sous le même nom; et que, de l'autre côté de ces montagnes, il y avait une grande vallée, nommée Amariocopana, habitée aussi par d'anciens peuples de la Guiane. Je lui demandai quels étaient ceux qui habitaient au delà de cette vallée, derrière les montagnes qui la bordaient de ce côté-là. Sur quoi il me dit, en soupirant, que dans sa jeunesse, et du vivant de son père, qui était mort fort âgé, il était venu dans cette grande vallée de la Guiane, des lieux où se couche le soleil, un peuple innombrable, qui portait de grandes robes et des bonnets rouges; qu'il était composé de deux nations, les Orejones et les Eporémérios; qu'ayant chassé les anciens habitants du pays, elles s'étaient emparées de leurs terres jusqu'au pied des montagnes, à l'exception des Iraouaquaris et des Cassipagotos; que son fils aîné, qui avait été choisi dans la suite de cette guerre pour mener du secours aux Iraouaquaris, avait péri avec tous ses gens dans un combat contre les usurpateurs, et qu'il ne lui était resté qu'un seul fils. Il ajouta que les Eporémérios avaient bâti, au pied de la montagne, à l'entrée de la vallée, une grande ville, dont les édifices étaient fort hauts; que l'empereur des deux nations étrangères faisait garder constamment les passages par de nombreuses troupes, qui n'avaient pas cessé, pendant long-temps, de ravager et de piller leurs voisins; mais que, depuis que les Espagnols cherchaient à s'en parer du pays, la paix s'était faite entre les Indiens, qui s'accordaient tous à les regarder comme leurs plus mortels ennemis.

Raleigh, fort satisfait du vieux cacique, dans lequel il n'avait reconnu que de la sagesse et de l'honneur, continua de remonter le fleuve droit à l'ouest, et mouilla le soir proche de l'île de Catuma, dont la longueur est de cinq à six milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la ri-

vière de Caroni. Cette rivière, sans être moins large que la Tamise à Wolwich, fait une chute si considérable, que non seulement les Anglais en avaient entendu le bruit depuis le port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuosité des eaux, ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir employé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'espace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, et d'envoyer un Indien au cacique du pays pour lui déclarer qu'ils étaient ennemis jurés des Espagnols. C'était dans ce lieu que Morquito en avait fait massacrer dix. Le cacique Ounuretona vint jusqu'au bord du fleuve, avec un grand nombre de ses gens, et prodigua les rafraîchissements aux Anglais. Raleigh lui répéta qu'il était venu pour faire la guerre aux Espagnols, et reçut de lui de nouvelles informations sur la Guiane.

Les Indiens du Caroni ont une haine égale pour les Espagnols et pour les Eporémérios. Leur pays est riche en or. Raleigh apprit du cacique, que, vers la source de la rivière, les terres étaient habitées par trois puissantes nations, les Cassipagotos, les Eparagotos et les Araouragotos; que le Caroni sort d'un grand lac; que tous les peuples du pays se joindraient volontiers à ceux qui voudraient les délivrer des Espagnols; enfin, qu'après avoir passé les montagnes de Curca, il trouverait beaucoup d'or et des pierres précieuses. Un des officiers espagnols, qu'il avait pris avec Berréo, se vanta d'avoir découvert dans ses voyages une mine d'argent très riche, à peu de distance de la rivière; mais l'Orénoque et toutes les rivières voisines étaient haussées de cinq pieds, sans compter la difficulté de remonter le Caroni. Raleigh se contenta d'envoyer par terre quelques uns de ses gens dans la bourgade d'Annatapoi, éloignée de vingt milles. Ils y trouvèrent des guides pour les conduire plus loin, à Capurepana, grande ville située au pied des montagnes, sous la domination d'un cacique, proche parent de Topiaouari. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques soldats, de suivre, autant qu'il était possible, le bord de l'eau, pour observer s'il s'y trouverait quelque apparence de mine.

En même temps, Raleigh monta sur les hauteurs voisines, d'où il découvrit tout le Caroni, qui se divise en trois bras à vingt milles de l'Orénoque. Il remarqua dix à douze sauts de cette rivière, et tous d'une si grande hauteur, que les particules d'eau, divisées dans leur chute, forment comme un tourbillon de fumée. Ensuite s'étant approché des vallées, il admira le plus beau pays qu'il eût jamais vu. L'herbe y est d'une verdure charmante, le terrain ferme, le gibier en abondance, et les oiseaux, dont le nombre et la variété sont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. « Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or et d'argent dans les pierres; mais n'ayant que nos mains et nos épées, nous ne pûmes en vérifier parfaitement la nature. Cepen-

dont j'en pris quelques unes que je fis examiner. Un espagnol de Caracas me les nomma, dans sa langue, *madre del oro*, ou mère, ou matrice d'or, et m'assura qu'il devait se trouver une mine au dessous. On ne me soupçonnera point d'être trompé moi-même, ou de vouloir tromper ma patrie par de fausses imaginations. Quel motif aurait pu me faire entreprendre un si pénible voyage, si j'avais été sûr qu'il n'y a point sous le soleil de pays aussi riche que la Guiane. Whidon, et Milechap, notre chirurgien, m'apportèrent, pour fruit de leurs recherches, quelques pierres fort semblables au saphir. Je les fis voir à divers Orinocoponis, qui me vantèrent une montagne où il s'en trouvait en abondance. J'en ignore la nature et la valeur; mais je n'en puis avoir qu'une haute opinion, et je suis sûr du moins que ce canton ressemble à ceux dont on tire les plus précieuses pierres, et qu'il est à peu près à la même hauteur. »

A gauche de la rivière, on trouve les Iraouaquaris, ennemis irréconciliables des Eporemerios. Elle prend sa source dans le lac Cassipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en canot dans l'espace d'un jour; plusieurs rivières s'y jettent, et le sable que l'on y trouve pendant l'été est ordinairement mêlé de grains d'or. Au delà du Caroni, on rencontre l'Arvi, qui passe le long du lac, à l'ouest, et vient se jeter aussi dans l'Orénoque. Les deux rivières forment entre elles une espèce d'île, dont Raleigh vante la fertilité et l'agrément. Mais il paraît ici fort embarrassé à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, et dont il avoue néanmoins qu'il ne lui est pas resté le moindre doute. « La rivière d'Arvi en a deux autres assez près d'elle, l'Atoica et le Caora. Sur les bords de la seconde on trouve une nation d'Indiens qui ont la tête tout d'une pièce avec les épaules; ce qui doit paraître monstrueux, continue Raleigh, et ce que je ne laisse pas de croire certain. Ces indiens extraordinaires se nomment les *Eouaipanomas*. On prétend qu'ils ont les yeux sur les epaules, la bouche dans la poitrine, et les cheveux sur le dos. Le fils de Topiawari, que j'emmenai en Angleterre, m'assura que c'est la plus redoutable nation de cette contrée, et que ses armes, qui sont des arcs et des flèches, ont trois fois la grandeur de celles des Orinocoponis. Mon Indien me protesta que les Iraouaquaris avaient pris depuis peu un de ces monstres, et qu'il avait été vu de toute la province d'Aromaia. » Raleigh ajoute que, s'il eût appris toutes ces circonstances avant son départ, il aurait tenté l'impossible pour enlever un de ces étranges Indiens, et pour l'emmener en Europe. Lorsqu'il fut retourné sur la côte de Cumaua, un Espagnol, homme d'esprit et d'expérience, apprenant qu'il avait pénétré dans la Guiane jusqu'au Caroni, lui demanda s'il avait rencontré des Eouaipanomas, et l'assura qu'il avait vu plusieurs de ces acéphales. Raleigh atteste là-dessus des négociants recommandables et connus de toute la ville de Londres.

Quelques jours après, Raleigh alla mouiller au port de Morquito, qu'il regardait comme un séjour de confiance, par celle qu'il avait dans le caractère de Topiaouri. Le vieux cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort tendres, Raleigh, qui avait formé un petit camp sur une éminence, au bord du fleuve, fit sortir tout le monde de sa tente, pour s'entretenir seul avec ce sage vieillard. On doit concevoir néanmoins que ces entretiens ne se faisaient pas sans un interprète. C'est dans la bouche de l'auteur qu'il faut laisser des explications de cette importance.

« Je commençai par lui dire que, lui connaissant une haine égale pour les Époremerios et pour les Espagnols, j'attendais de lui qu'il m'apprendrait le chemin de la ville impériale des incas. Il me répondit qu'il ne s'était pas figuré que mon dessein fût de prendre cette route, non seulement parce que la saison ne me le permettait pas, mais plus encore parce qu'il ne me croyait pas assez de monde pour une si dangereuse entreprise; que, si je m'obstinais à la tenter avec si peu de forces, il m'assurait que j'y trouverais ma perte; que la puissance de l'empereur de Manoa était formidable, et que le triple de mes gens ne suffirait pas pour lui causer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devais jamais espérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane sans l'assistance des ennemis de ce grand état, soit pour en recevoir des secours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchissements et des provisions, que la longueur du chemin et les excès de la chaleur rendaient également nécessaires; que trois cents Espagnols, qui avaient entrepris la même expédition, étaient demeurés ensevelis dans la vallée de Macureguary, sans autres efforts, du côté de leurs ennemis, que de les avoir investis de toutes parts, et d'avoir mis le feu aux herbes, dont la fumée et la flamme les avaient étouffés. « D'ici à Macureguary, continua-t-il, on compte quatre grandes journées de chemin. Les peuples de cette vallée sont les premiers Indiens de la frontière des incas; ils sont leurs sujets, et leur ville est d'une richesse extrême. Tous les habitants portent des habits. C'est de Macureguary que viennent toutes les plaques d'or qu'on voit aux Indiens de la côte, c'est là qu'elles se fabriquent; mais plus loin, le travail est incomparablement plus beau. On y fait, en or, des figures d'hommes et d'animaux. »

« Je lui demandai combien il croyait qu'il me fallût d'hommes pour prendre la ville. Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore s'il croyait du moins que je pusse compter sur le secours des Indiens. Il m'assura que tous les peuples des pays voisins se joindraient à moi dans cette guerre, supposé qu'à faute de canots pour tant d'hommes, la rivière offrît alors des gués, et pourvu que je lui laissasse cinquante soldats, qu'il me promettait d'entretenir

jusqu'à mon retour. Je lui répondis qu'avec mes matelots et mes ouvriers je n'avais guère que ce nombre, et que d'ailleurs, ne pouvant leur laisser de poudre ni d'autres munitions, ils seraient en danger de périr par les mains des Espagnols, qui chercheraient à se venger du mal que je leur avais fait à la Trinité. Cependant les capitaines Calfied, Grenville, Gilbert, et quelques autres, paraissaient disposés à demeurer; mais je suis sûr qu'ils y auraient tous péri. Berreo attendait du secours d'Espagne et de la Nouvelle-Grenade. J'appris même ensuite qu'il avait déjà deux cents chevaux prêts à Curacas.

« Topiaouari me dit alors que tout dépendait de l'avenir, et des forces avec lesquelles je pourrais revenir dans ses terres; mais qu'il me priait de le dispenser, pour cette fois, de me fournir le secours de ses Indiens, parce qu'après mon départ, les Eporémerios ne manqueraient pas de faire tomber sur lui leur vengeance. Il ajouta que les Espagnols cherchaient aussi l'occasion de le traiter comme son neveu, qu'ils avaient fait périr par un infâme supplice; qu'il n'avait pas oublié avec quelle rigueur ils l'avaient tenu dans les chaînes, et promené comme un chien jusqu'à ce qu'il eût payé cent plaques d'or pour sa rançon; que depuis qu'il était cacique ils avaient tâché plusieurs fois de le surprendre, mais qu'ils ne lui pardonneraient pas l'alliance que je lui proposais. Il me dit encore: « Après avoir tout employé pour soulever mes peuples contre moi, ils ont enlevé Aparacano, un de mes neveux, qu'ils ont fait baptiser sous le nom de don Juan; ils l'ont armé et vêtu à l'espagnole, et je sais qu'ils l'excitent, par l'espérance de ma succession, à me déclarer la guerre. » Enfin Topiaouari me pria de suspendre mes résolutions jusqu'à l'année suivante, et me promit que dans l'intervalle il disposerait les esprits en ma faveur. Entre diverses raisons qui lui faisaient détester les Eporémerios, il me raconta que dans leur dernière guerre ils avaient enlevé ou violé toutes les femmes de son pays. « Nous ne leur demandons que nos femmes, continua-t-il, car nous ne faisons aucun cas de leur or. » Il ajouta, les larmes aux yeux: « Autrefois nous avions dix ou douze femmes, et nous sommes réduits maintenant à trois ou quatre, tandis que nos ennemis en ont cinquante et jusqu'à cent. » En effet, l'ambition de ces peuples consiste à laisser beaucoup d'enfants, pour rendre leurs familles puissantes par une nombreuse prospérité.

« Persuadé par les raisons du cacique qu'il m'était impossible de rien entreprendre cette année contre les Incas, il fallut réprimer notre passion pour l'or, qui nous aurait attiré, comme aux Espagnols, la haine et le mépris de ces Indiens. Qui sait même si, reconnaissant que nous ne pensions aussi qu'à les piller, ils ne se seraient pas joints à eux pour nous fermer l'entrée de leur pays? C'eût été préparer de nouvelles difficultés aux Anglais, qui pourront s'ouvrir la

même route après nous; au lieu que, suivant toute apparence, les peuples déjà familiarisés avec nous préféreront notre voisinage à celui des Espagnols, qui ont toujours traité leurs voisins avec la dernière cruauté. Le cacique, à qui je demandai un de ses sujets pour l'emmener en Angleterre, et lui faire apprendre notre langue, me confia son propre fils. Je lui laissai deux jeunes Anglais qui ne marquèrent point de répugnance à demeurer dans le pays où nous n'avions reçu que des témoignages de bonne foi et d'humanité.

« Je demandai à Topiaouari comment se fabriquaient les plaques d'or, et quelle méthode on employait pour les tirer des pierres et des mines. Il me répondit : « La plus grande partie de l'or dont on fait les plaques et les figures se tire du lac de Manoa et de plusieurs rivières où il se trouve en grains et quelquefois en petits lingots. Les Eporémérios y joignent une portion de cuivre pour le travailler. Voici leur méthode : ils prennent un grand vase de terre, plein de trous, dans laquelle les grains et le cuivre sont mêlés ensemble; ils mettent le vase sur un feu ardent, et, garnissant les trous de tuyaux de terre ou de pipes, ils soufflent jusqu'à ce que les deux métaux soient fondus; ensuite ils les versent dans des moules de terre ou de pierre. » J'ai apporté deux de ces figures en or, moins pour leur valeur que pour en faire connaître ici la forme, car, affectant de mépriser les richesses des Eporémérios, je donnai en échange au cacique quelques médailles du même métal, qui portaient l'effigie de la reine. J'ai recueilli aussi du minerai d'or, qui n'est pas rare dans ce canton, et que je crois aussi bon qu'il y en ait au monde; mais, faute d'ouvriers et d'instruments pour séparer l'or, il me fut impossible d'en prendre une grande quantité. »

Raleigh n'oublia pas de recommander aux deux Anglais qu'il laissait à Topiaouari de se procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Macuréguari, et de reconnaître soigneusement la route et les environs de cette ville. Il leur abandonna, dans cette vue, diverses marchandises, avec ordre de pénétrer, s'il était possible, jusqu'à Manoa; ensuite il continua de descendre le fleuve, accompagné du cacique de Putima, chef de la province d'Ouarrapana, qui, se trouvant chez Topiaouari, avait prié les Anglais d'aborder sur ses terres. Ils apprirent de lui-même que c'était lui qui avait massacré les Espagnols de Berréo, et sa confiance paraissait extrême pour les ennemis d'une nation qu'il avait offensée; il leur offrit de les conduire au pied d'une montagne où la roche paraissait de couleur d'or.

Raleigh ne se reposa sur personne d'une observation de cette importance. Il partit lui-même avec les principaux de ses gens pour visiter une si riche montagne. On lui fit suivre aussitôt le bord d'une rivière nommée Mana, en

laissant à droite un village qu'il entendit nommer Toutoutona, et qui appartient à la province de Faraco. Au delà, vers le sud, il arriva dans la vallée d'Amariocapana, qui contient un village du même nom, et qui lui paraît un des plus beaux pays du monde : elle s'étend de l'est à l'ouest, au moins de soixante milles. Mais c'est le voyageur même qu'il faut entendre dans ses récits.

« De la rive du Mana nous passâmes à celle de l'Oiana, autre rivière qui traverse la vallée, et nous nous arrêtâmes au bord d'un lac que cette rivière forme de ses propres eaux. Comme nous étions fort mouillés, un de nos guides fit du feu en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, et nous en allumâmes un assez grand pour y faire sécher nos habits; mais tandis que nous prenions ce soin, l'apparition subite de quelques manatis ou lamantins, de la grosseur d'un tonneau, qui se firent voir dans le lac, nous causa autant d'effroi que de surprise. Ce ne fut pas sans peine que nous continuâmes notre marche. Il nous restait une demi-journée de chemin jusqu'à la montagne. Je pris le parti de renvoyer à bord le capitaine Keymis, parce que les informations du cacique me firent comprendre qu'à mon retour je pouvais me rapprocher de l'Orénoque par une voie plus courte. Keymis portait ordre à la galéasse de descendre à l'embouchure du Cumana, où je promis de l'attendre, pour m'épargner la peine de retourner jusqu'à Putima.

» Le même jour je passai au pied d'une montagne dont les divers rochers étaient de couleur d'or comme ceux qu'on m'avait annoncés; mais je ne pus vérifier s'ils étaient réellement de ce précieux métal; on me fit remarquer sur la gauche une autre montagne qui semblait contenir aussi diverses sortes de minéraux : ainsi je n'eus que la joie d'un brillant spectacle. De là je me rendis par un chemin assez court au village d'Ariacoa, où l'Orénoque se partage en trois canaux. La galéasse était déjà descendue à Cumana, mais sans Keymis, qui n'avait pas eu le temps de lui porter mes ordres. Je laissai à Cumana deux de mes gens pour l'attendre; et, me proposant d'y revenir joindre les canots, je fis partir les capitaines Thyn et Grenville avec la galeasse. Ensuite je me dirigeai du côté de la montagne du cacique, en prenant ma route vers Emériac, qui n'est pas éloigné du fleuve. Il fallut passer la rivière de Cararopana, qui se jette dans l'Orénoque, et dont plusieurs petites îles rendent la vue fort agréable. Vers le soir, nous arrivâmes au bord de l'Ouinicapara, qui se joint aussi à l'Orénoque. C'est à quelque distance de ce lieu qu'on me fit voir enfin la fameuse montagne que je cherchais; mais, contre l'espérance du cacique, l'inondation était déjà si forte dans ce canton, qu'il nous fut impossible d'en approcher. Je fus réduit à contempler la montagne d'assez loin. Elle me parut fort haute, de la forme d'une tour, et de couleur blanche plutôt

que jaune; ce que je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un torrent impétueux qui se précipitait du sommet, formé apparemment par les pluies continuelles de la saison, faisait un bruit que nous n'avions pas cessé d'entendre depuis quelques heures, et qui nous rendait presque sourds à la distance où nous étions. Je jugeai, par le nom du pays et par d'autres circonstances, que cette montagne était la même dont Berréo m'avait raconté différentes merveilles, telles que l'éclat des diamants et d'autres pierres précieuses qu'elle renferme dans toutes ses parties. Je n'oblige personne à me croire; mais il est certain que j'y vis éclater une certaine blancheur. Cependant je dois ajouter aussi que Berréo n'y avait pas été lui-même, parce que, outre l'inondation qui l'avait arrêté, les naturels du pays étaient mortels ennemis des Espagnols. Après avoir pris un peu de repos sur le bord de l'Ouinicapara, nous le suivîmes jusqu'au village du même nom, dont le cacique m'offrit de me conduire à la montagne par de grands détours. Mais la longueur et les difficultés du chemin m'effrayèrent, surtout pour une entreprise où je n'avais à satisfaire que ma curiosité.

» Je retournai ensuite à l'embouchure du Cumana, où tous les caciques voisins vinrent m'offrir des provisions de leurs terres; c'étaient des liqueurs, des poules et du gibier, avec quelques unes de ces pierres précieuses que les Espagnols nomment *piedras buadas*. En revenant d'Ouinicapara, j'avais laissé à l'est quatre rivières qui descendent des montagnes d'Emériac, et qui vont se jeter dans l'Orénoque. D'autres, sorties des mêmes montagnes, coulent vers la mer du Nord, telles que l'Aratouri, l'Amacouma, le Batima, l'Ouana, le Maroaca, le Paroma. La nuit avait été sombre et fort orageuse. Ce fut le matin que j'arrivai à l'embouchure du Cumana, où j'avais laissé Eques et Porter pour attendre le capitaine Keymis, qui revenait par terre. Ils n'avaient point encore eu de ses nouvelles; mais il arriva le jour suivant. »

Raleigh, ayant pris congé des caciques, qui le quittèrent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans ses canots et mouilla le soir à l'île d'Assipana. Le lendemain, il trouva sa galéasse à l'ancre près de Toparimaca. Il faisait cent milles par jour en descendant; mais il ne put retourner par la route qu'il avait prise en entrant dans le fleuve, parce que la brise et le courant de la mer portaient vers l'Amana. La nécessité lui fit suivre le cours du Capouri, qui est un des bras de l'Orénoque, par lequel il se rendit à la mer. Il se croyait à la fin de tous les dangers. Cependant, la nuit suivante, ayant mouillé à l'embouchure du Capouri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de se mettre à couvert sous la côte avec ses canots; et quoique la galéasse eût été tirée aussi près de terre qu'il était possible, on eut beaucoup de peine à la sauver du naufrage. A minuit, le temps changea fort

heureusement, et vers neuf heures du matin, les Anglais eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs vaisseaux, qui les avaient attendus à Curiapana.

On trouve ensuite, dans la relation de Raleigh, un recensement assez inutile de tous les pays qu'il avait visités; mais ses remarques sur quelques uns de leurs peuples, et sa conclusion, méritent d'être rapportées.

On l'assura, dit-il, que les Eporémérios observent la religion des incas du Pérou, c'est-à-dire qu'ils croient à l'immortalité de l'âme, qu'ils rendent hommage au soleil, etc. Personne ne désavouera que ce point, s'il était mieux établi, ne donnât beaucoup de vraisemblance à la transmigration des Péruviens; mais il resterait encore à prouver qu'elle fût arrivée depuis la conquête. On assura aussi Raleigh que l'inca qui régnait dans la Guiane y avait fait bâtir un palais tout à fait semblable à ceux que ses ancêtres avaient au Pérou. « Tout le monde sait, dit-il à cette occasion, la quantité d'or que les conquérants espagnols ont tiré de ce vaste empire; mais je suis convaincu que le prince qui règne à Manoa en possède beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes occidentales.

» A présent, dit-il encore, je vais parler de ce que j'ai vu moi-même. Ceux qui aiment les découvertes peuvent compter qu'ils trouveront de quoi se satisfaire en remontant l'Orénoque, où tombent un grand nombre de rivières qui conduisent dans des pays auxquels je donne de l'est à l'ouest plus de deux cents milles d'Angleterre, et plus de huit cents du nord au sud. Toutes ces terres sont riches en or et en marchandises propres au commerce. On y trouve les plus belles vallées du monde. En général le pays promet beaucoup à ceux qui entreprendront de le cultiver. L'air y est si pur, qu'on y rencontre partout des vieillards de cent ans. Nous y passâmes toutes les nuits sans autre couverture que celle du ciel, et dans tout le cours de mon voyage je n'eus pas un Anglais malade. Le sud de la rivière a du bois de teinture qui l'emporte, suivant mes lumières, sur celui du reste de l'Amérique; on y trouve aussi beaucoup de coton, d'herbe à soie, de baume et de poivre, diverses sortes de gommes, du gingembre, et quantité d'autres productions qui ne sont dues qu'à la nature.

» Le trajet n'est ni trop long ni trop dangereux; il peut se faire dans l'espace de six ou sept semaines, et l'on n'a point à franchir de mauvais passages, tels que le canal de Bahama, la mer orageuse des Bermudes, le cap de Bonne-Espérance, etc. Le temps propre à ce voyage est le mois de juillet, pour arriver au commencement de l'été du pays, qui dure à peu près jusqu'au mois de mars; le temps du retour est mai ou juin.

» La Guiane peut être regardée comme un pays vierge, auquel les Euro-

péens n'ont point encore touché : car les faibles établissements qu'ils ont sur les côtes de la mer du Nord ne méritent pas le nom de *conquêtes;* mais celui qui bâtirait seulement deux forts à l'entrée du pays n'aurait pas à craindre que ce vaste terrain lui fût disputé. On ne pourrait remonter le fleuve sans essuyer le feu des deux forts. D'ailleurs les vaisseaux chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en un seul endroit, et l'on ne peut même approcher de la côte qu'avec de petits bateaux et des canots. On rencontre sur les bords du fleuve des forêts fort épaisses, et de deux cents milles de longueur. La route de terre n'est pas moins difficile : on a de toutes parts un grand nombre de hautes montagnes, et si l'on n'est pas bien avec les naturels du pays, les vivres y sont difficiles à trouver. C'est ce que les Espagnols ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils aient souvent tenté de conquérir cette vaste région.

» Enfin, conclut Raleigh, je suis persuadé que la conquête de la Guiane agrandira merveilleusement le prince à qui ce bonheur est réservé, et qu'il en pourra tirer assez de richesses et de forces pour contrebalancer celles de l'Espagne. Si c'est à l'Angleterre que le Ciel destine un si beau partage, je ne doute pas que la chambre de commerce qui sera établie à Londres pour la Guiane n'égale bientôt celle de la *Contratacion*, que les Espagnols ont à Séville pour toutes leurs conquêtes occidentales. »

Joignons à cette relation d'autres témoignages recueillis à peu près vers le même temps, par exemple celui de Domingo Véra, lieutenant de Berréo, qui, deux ans avant le voyage de Raleigh, avait fait en Guiane, au nom du roi d'Espagne, cette vaine cérémonie de prise de possession à laquelle on semblait alors attacher beaucoup d'importance. On lit dans une lettre adressée à ce sujet au roi d'Espagne, pour lui rendre compte de ce qui s'est passé, les détails suivants : « Nous entrâmes dans un pays fort peuplé. Le cacique vint au devant de nous, et nous conduisit à sa maison, où, nous traitant avec beaucoup d'amitié, il nous fit présent de quantité d'or. L'interprète lui demanda d'où il tirait ce métal : il répondit, d'une province qui n'est éloignée que d'une journée. Il ajouta que les Indiens du pays en avaient autant qu'il en pouvait tenir dans la vallée où nous étions. L'usage des habitants de cette province est de se frotter la peau du suc de certaines herbes, et de se couvrir ensuite tout le corps de poudre d'or. Le cacique offrit de nous conduire jusqu'à leur première habitation ; mais il nous avertit que leur nation était fort nombreuse, et capable de nous faire périr tous sans pitié. Nous lui demandâmes comment ces peuples s'y prenaient pour trouver de l'or : il nous répondit que dans un canton de leur province ils creusaient la terre, enlevant l'herbe même avec sa racine; qu'ils mettaient l'herbe et la terre dans de

grands vaisseaux, où ils lavaient le tout, et qu'ils en tiraient ainsi beaucoup d'or. Un autre jour, parvenus, après une longue marche, au pied d'une montagne, nous y trouvâmes un cacique, accompagné d'environ trois mille Indiens des deux sexes, qui étaient chargés de poules et d'autres vivres. Ils nous les offri- rent, en nous pressant d'aller jusqu'à leur village, qui consistait en cinq cents maisons. Le cacique nous dit qu'il tirait cette abondance de provisions d'une vaste montagne dont nous apercevions la crête, à peu de distance de son habi- tation; qu'elle était extrêmement peuplée; que tous ses habitants portaient des plaques d'or sur l'estomac, et des pendants de même métal aux oreilles; enfin qu'ils étaient couverts d'or. Il ajouta que, si nous voulions lui donner quelques coignées, il nous apporterait des plaques d'or en échange. On ne l... en fit donner qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité, et pour lui laisser croire que nous faisions plus de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bien- tôt un lingot d'or du poids de vingt-cinq livres. Le lieutenant sut conte... sa joie, et, nous montrant ce beau lingot d'un air sérieux, il affecta de... jeter à terre, et de le faire reprendre sans aucune marque d'empressement. Nous étions tranquilles, dans la plus agréable espérance, lorsqu'au milieu de la nuit un Indien nous avertit que les peuples de la montagne étaient en mouvement pour venir nous attaquer. Véra nous fit partir aussitôt armes à la main, et dans le meilleur ordre. » Le reste de cette relation a été supprimé par ordre de la cour d'Espagne.

Établissements des Français. Mœurs et usages des naturels. Élection d'un capitaine, cruelles épreuves. Réception d'un médecin.

Les Français ont été les premiers à fréquenter la Guiane. Ils y allaient d'a- bord charger des bois de teinture, et continuèrent d'y voyager sans interrup- tion. Mais vers l'année 1624, ils y eurent un établissement. Quelques mar- chands de Rouen y envoyèrent alors une colonie de vingt-six hommes, sur les bords du Sinamary. Deux ans après, d'autres s'établirent sur la rivière de Conamama. Dans la suite on y envoya des renforts d'hommes et de muni- tions qui augmentèrent sensiblement ces deux colonies naissantes. Enfin plu- sieurs marchands de la même nation formèrent une compagnie, avec des let- tres patentes du roi Louis XIII, qui les autorisaient à faire seuls le commerce de la Guiane, dont elles marquaient les bornes par les rivières des Amazones et d'Orenoque. Cette compagnie reçut le nom de *Compagnie du Cap du Nord*, et devint fameuse par l'intérêt que la cour permit d'y prendre à diverses per- sonnes de qualité, en leur accordant de nouveaux priviléges. Ils y envoyèrent successivement près de huit cents hommes, autant pour tenter la découverte

les nouvelles terres que pour affermir les premiers établissements. Enfin Louis XIV, ayant établi en 1669 une compagnie des Indes occidentales, lui donna, par de nouvelles patentes, la propriété de toutes les îles et des autres terres habitées par les Français dans l'Amérique méridionale, et cette compagnie prit possession de Cayenne et des pays voisins.

L'intérieur en est encore très peu connu, et habité par les Galibis et d'autres peuples Indiens. La langue des Galibis s'étend depuis l'Oyapok jusqu'à l'Orénoque. Les mœurs de ces peuplades ressemblent assez à celles des Indiens du Brésil; elles sont presque sans cesse occupées à se faire la guerre; se peignent le corps de rocou; sont à peu près nues; les unes se percent l'entre-deux des narines pour y pendre une petite pièce d'argent ou un gros grain de cristal vert; d'autres se fendent la lèvre inférieure, et y passent un morceau de bois, auquel ce cristal est attaché.

Chaque nation porte d'ailleurs quelque marque qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile d'un demi-pied en carré, qu'elles ont à la ceinture, et quelques unes n'y portent qu'une simple feuille de carret.

Les hommes se servent de leur arc avec beaucoup d'adresse pour la chasse et pour la pêche. Ils font des hamacs dont on admire le travail, de la poterie qui n'est pas moins estimée, et des paniers emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent sur leurs calebasses diverses figures qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau; mais, avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude; il n'y a que le besoin présent qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, et même de la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes sont accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs maisons; ils se bandent la tête, comme s'ils étaient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement; ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite, et leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases qu'ils nomment *carbets*, où plusieurs familles vivent ensemble sous un capitaine. Ils se nourrissent de cassave, de maïs, de poissons et de fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Froger, qui écrivait sur le témoignage des jésuites du pays, assure qu'ils mangent la chair de leurs prisonniers les plus gras, et qu'ils vendent les autres aux Français. Ils ont entre eux plusieurs fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un carbet à l'autre, et, parés de leurs couronnes et de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très forte, qu'ils nomment *ouicou*. C'est une con-

position de cassave et de fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les astres, mais ils craignent beaucoup un mauvais génie auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs lois les attachent à une seule femme qu'ils ne peuvent quitter s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les vieillards. Lorsque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le carbet où il a vécu; ils assemblent les habitants des carbets voisins, ils déterrent les os, et, les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur ouicou, pour l'avaler en cérémonie.

Biet, autre voyageur français, rapporte quelques usages fort singuliers des peuples voisins de l'île. Ceux qui veulent obtenir la qualité de capitaine doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur et de prudence. Ces élections se font après une guerre, et sont précédées des plus pénibles épreuves.

Premièrement, celui qui aspire à cette grande distinction déclare ses vœux en revenant dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, et gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme et à ses enfants. Mais, se retirant dans un coin de la case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend au dessus le hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, et pour subir de rudes épreuves que les autres capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder pendant six semaines un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli et de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les capitaines voisins viennent le visiter matin et soir. Ils lui représentent avec beaucoup de force que, pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non seulement il aura l'honneur de la nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs parents et leurs amis, et qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail et la fatigue seront désormais son seul partage, et qu'il n'aura plus d'autre voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups pour lui faire connaître ce qu'il aurait à supporter s'il tombait entre les mains des ennemis de sa nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet composé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'emploient à faire les fouets; et comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps, aux mamelles, au ventre et aux cuisses. Le sang ruisselle, et, dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouve-

ment, ni donner la plus légère marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les chefs de la nation s'assemblent, parés solennellement, et viennent se cacher aux environs de la case, dans des buissons d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paraissant tous avec la flèche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la case; ils prennent le novice, déjà fort exténué de son jeûne et des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans son hamac, qu'ils attachent à deux arbres, et dont ils le font lever. On l'encourage, comme la première fois, par un discours préparé, et pour essai de son courage chacun lui donne un coup de fouet beaucoup plus fort que les précédents. Il se remet dans son lit. On amasse autour de lui quantité d'herbes très fortes et très puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée, qui le pénètre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans son hamac, et, s'il y demeure constamment, il tombe dans des pamoisons si profondes qu'on le croirait mort. On lui donne quelques liqueurs spiritueuses pour rappeler ses forces; mais il ne revient pas plus tôt à lui qu'on redouble le feu avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le temps à boire autour de lui. Enfin, lorsqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier et une ceinture de feuilles, qu'ils remplissent de grosses fourmis noires, dont la piqûre est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornements, qui ont bientôt le pouvoir de le réveiller par de nouvelles douleurs. Il se lève, et s'il a la force de se tenir debout, on lui verse sur la tête une liqueur spiritueuse au travers d'un crible. Il va se laver aussitôt dans la rivière ou la fontaine la plus voisine, et retourne à sa case, où il va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres capitaines. Les mauvais traitements diminuent et la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors il est proclamé capitaine. On lui donne un arc neuf et tout ce qui convient à sa dignité. Cependant ce rude apprentissage ne fait que les petits chefs militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un canot qu'on doit avoir fait soi-même, ce qui demande un travail long et pénible.

La méthode du pays pour faire les piayes (c'est aussi le nom des médecins) n'est pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction passe d'abord environ dix ans chez un ancien piaye, qu'il doit servir en recevant

ces instructions. L'ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être au dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le novice avec plus de rigueur encore que les capitaines : il est exténué jusqu'à manquer de forces. Les anciens piayes s'assemblent et se renferment dans une case pour lui apprendre le principal mystère de leur art, qui consiste dans l'évocation de certaines puissances que Biet croit celles de l'enfer. Au lieu de le fouetter comme les capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche, que, dans sa faiblesse, il tombe sans connaissance; mais on le rappelle à lui avec des ceintures et des colliers remplis de grosses fourmis noires; ensuite, pour le familiariser avec les plus violents remèdes, on lui met dans la bouche une espèce d'entonnoir par lequel on lui fait avaler un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange medecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, et qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare piaye, et revetu de la puissance de guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la première année, à ne manger que du millet et de la cassave; la seconde, à manger quelques grappes avec cette espèce de pain; et la troisième, à se contenter d'y joindre encore quelques petits oiseaux. Mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeler à la visite des malades qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuve et de pénitence. L'évocation des puissances infernales ne vaut pas le soin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonstances; mais son récit merite plus d'attention lorsqu'il vante la connaissance que ces barbares ont d'un grand nombre de simples, « avec lesquels ils font des cures admirables. Ils ont des racines qui guérissent les plaies les plus empoisonnées, et qui ont la force d'en tirer les flèches rompues. » Nos médecins d'Europe ne font pas des cures si merveilleuses; mais ils ne sont pas non plus assujettis à de si rudes épreuves. Il est vrai qu'ils n'ont pas le pouvoir d'évoquer les puissances de l'enfer; c'est là sans doute le privilége que l'on achète si cher chez les sauvages de Cayenne. Il ne semble pas trop nécessaire d'être martyr pour devenir médecin; mais il ne peut pas en coûter trop cher pour devenir sorcier.

ANCIENNES COLONIES ANGLAISES.

VIRGINIE ET MARYLAND.

En avançant dans l'Amérique septentrionale, nous allons voir les Anglais y jeter les fondements d'une puissance devenue la plus considérable du nouveau monde, après celle des Espagnols, s'étendant du golfe du Mexique à la baie d'Hudson, et portée, pendant deux siècles, au plus haut point de splendeur; mais une grande révolution, arrachant à l'Angleterre une partie de ses possessions sur le continent américain, a créé dans le nouveau monde une république qui, depuis le 4 juillet 1776, a pris rang parmi les états indépendants.

En suivant l'ordre des événements, la Virginie et le Maryland se trouvent les premières contrées découvertes par les Anglais. C'est encore à ce même Raleigh, qui les avait conduits inutilement en Guiane, qu'ils eurent l'obligation d'un établissement plus solide dans le nord de l'Amérique. C'est lui qui, d'après les courses lointaines faites par le grand navigateur Sébastien Cabot, encouragea ses compatriotes à chercher des terres dans le nouveau monde. C'est par ses soins que se forma, en 1685, une compagnie qui arma deux vaisseaux pour cette expédition. Les capitaines Amydor et Barlow mouillèrent dans la baie de Roenok, qui appartient aujourd'hui à la Caroline. Ils reconnurent le pays auquel la reine Élisabeth donna le nom de Virginie, les uns disent en l'honneur du célibat qu'elle avait gardé, les autres pour exprimer le caractère des habitants et la nature du pays, qui n'avait pas encore été cultivé. L'année suivante, Richard Greenwill, associé de Raleigh, arriva sur cette côte avec des forces considérables, et la parcourut l'espace de cent milles. Enfin Raleigh y alla lui-même, et s'assura de la beauté et de la fertilité du terroir. Mais, distrait de ce soin par les affaires où il fut engagé à la cour d'Élisabeth, il perdit de vue sa colonie, qui ne se ranima que vers le commencement du siècle suivant, temps où la Compagnie anglaise d'Amérique fonda James-Town, et établit des plantations régulières. Bientôt après, on y bâtit le fort Henri, du nom du prince Henri de Galles. Charles Ier régla l'admini-

stration : les priviléges et la liberté attirèrent un grand nombre de colons, qui réparèrent les dommages que la colonie avait soufferts de la part des sauvages américains, toujours armés contre des hôtes qui s'annonçaient trop souvent en maîtres ou en tyrans. Le lord Baltimore découvrit le Maryland, ainsi nommé en l'honneur de la reine Marie, épouse de Charles Ier. Le Maryland fut cédé en propriété à celui qui l'avait découvert, et ses descendants en jouirent long-temps. Il fleurit, ainsi que la Virginie, principalement par la culture du tabac; voici la peinture que faisait de leur commerce un auteur anglais, qui écrivait en 1723 :

« La Virginie et le Maryland n'ont pas d'autre objet que la culture de leur tabac. On en a porté la perfection si loin en Virginie, qu'il passe pour le meilleur de l'univers, surtout celui qui croît sur les bords de l'York-river. C'est presque le seul dont on fasse usage en Angleterre. Les autres, qu'on nomme *oronoac*, et celui de Maryland, sont plus chauds dans la bouche; cependant ils se vendent aussi fort bien, parce qu'on les aime en Hollande, en Danemarck, en Suède et dans toute l'Allemagne. Il s'en exporte annuellement trente mille barriques, qui produisent à l'Angleterre cinq livres sterling par barrique dans les échelles étrangères, et qui augmentent par conséquent le fonds général de la nation de cent cinquante mille livres sterling par an. Ce commerce est sans contredit un de nos principaux avantages. Tous les ans il emploie deux cents de nos vaisseaux, et fait entrer, année commune, entre trois et quatre cent mille livres sterling dans les coffres du roi. Si ce calcul paraît excessif à ceux qui n'en connaissent point le secret, ou qui n'en ont point des idées justes, quelques explications le feront trouver modéré. Il est certain, par les registres publics, qu'on frete tous les ans deux cents vaisseaux de tabac dans toute la baie de Chesapeak, où je comprends le Maryland, et que, terme moyen, ils ne peuvent porter moins de sept cents barriques. C'est en tout soixante-dix mille, dont je suppose que la moitié se vend et se consomme en Angleterre; mais les droits, pour ces trente-cinq mille barriques, à ne supposer le poids de chacune que de quatre quintaux, donneront déjà huit livres sterling par barrique, et deux cent quatre-vingt mille pour le total. L'autre moitié, qui s'exporte, ne produira pas plus d'un cinquième de cette somme à l'échiquier, parce qu'elle est à couvert de toutes sortes d'impôts et d'une partie des subsides. Cependant si l'on accorde seulement cinquante mille livres pour le droit de trente-cinq mille barriques d'exportation, il revient annuellement à la douane trois cent trente mille livres sterling pour les soixante-dix mille barriques. Il n'y aurait que les temps de guerre qui passent me faire rabattre quelque chose de ce compte. Quelques négociants, qui se prétendent bien informés du commerce de la Virginie, as-

surent qu'on a quelquefois embarqué dans une seule année jusqu'à cent mille arriques pour la Virginie et le Maryland, et qu'il s'en est consommé quarante ille en Angleterre. Si leurs mémoires sont justes, mon calcul ne peut être cusé d'exagération; mais je me suis attaché aux lumières les plus certaines, t, pour n'en laisser aucun doute, il suffit de faire observer combien ce commerce s'est accru dans les autres parties d'Angleterre, comme dans le port Londres. Depuis plusieurs années, la ville de Liverpool reçoit annuellement, ou du moins chaque année commune, cinquante vaisseaux de la baie Chesapeak. La plupart de nos autres ports en emploient tous les ans huit à dix à ce commerce, et l'on assure que la ville de Bristol paie annuellement soixante mille livres sterling de droits pour le tabac qu'elle consomme; ce qui ne paraîtra point sans vraisemblance, s'il est vrai, comme on le dit dans cette ville même, qu'un seul de ses vaisseaux, nommé *le Marchand de Bristol*, a payé, depuis vingt ans, entre huit et dix mille livres annuelles à la douane, que fort souvent il est entré tout à la fois dans la Saverne trente et quarante voiles de la Virginie, sans compter les aventuriers qui fraudent la douane. Si les ports extérieurs n'emploient pas moins de cent vaisseaux tous les ans, on conviendra sans peine que Londres peut employer les cent autres; et tout ce que j'ai dit de la douane et des droits ne peut paraître douteux.

» Mais, outre l'extrême avantage qui nous revient de l'exportation du tabac dans toutes les autres parties de l'Europe, considérons de quelle utilité ce commerce est pour nous, par le prodigieux nombre de mains qu'il emploie et de familles qu'il fait subsister en Angleterre et en Virginie. Il ne monte pas à moins de 70,000 Anglais en Virginie, ni certainement à moins en Angleterre. Combien n'envoyons-nous pas tous les jours de marchandises de nos manufactures aux Virginiens, qui sont obligés de tirer d'ici tout ce qui leur est nécessaire pour se vêtir, tous les instruments de leur travail, et tout ce qui sert au luxe! Ajoutons que les marchandises qu'on leur envoie sont celles qui viennent des métiers les plus utiles, qui occupent le plus grand nombre d'ouvriers, qui en nourrissent le plus, et par conséquent les plus avantageuses au bien public : telles sont celles des tisserands, des cordonniers, des chapeliers, des serruriers, des tourneurs, des menuisiers, des tailleurs, des couteliers, des cordiers, des brasseurs, et je puis dire de tous les artisans d'Angleterre. »

Pendant la plus grande partie de l'année, les plaines de la Virginie sont couvertes de fleurs; on n'approche point d'un bois sans être frappé de la variété des odeurs qu'il exhale. Elle abonde en fruits de toute espèce. Il en est un surtout fort remarquable par ses singulières propriétés : c'est la pomme de James-Town, qui est une pomme épineuse ou stramoine. Quelques

Anglais nouvellement arrivés, ayant jugé qu'on pouvait la manger cuite, en firent une salade bouillie à l'eau, qui produisit d'étranges effets. « Ils devinrent tous imbéciles pendant plusieurs jours : l'un passait le temps à souffler des plumes en l'air, un autre à darder des pailles ; un troisième, se tapissant dans un coin, faisait les grimaces d'un singe ; un quatrième ne cessait point d'embrasser ceux qu'il rencontrait, et leur riait au nez avec mille postures bouffonnes. On fut obligé de les enfermer l'espace de onze jours, qui fut la durée de cette frénésie ; et pendant ce temps, ils prenaient plaisir à se rouler dans leurs excréments. L'usage de la raison leur revint, mais sans aucun souvenir de ce qui leur était arrivé.

Mœurs des Virginiens.

Le caractère, les mœurs et les usages des peuples de la Virginie et du Maryland étant à peu près les mêmes que dans tout le reste de l'Amérique septentrionale, nous en tracerons un tableau général lorsque nous aurons achevé l'histoire des premières découvertes ; nous allons seulement esquisser quelques traits particuliers aux naturels de la Virginie et des autres colonies anglaises.

Les naturels de la Virginie sont communément de la plus haute taille des Anglais. Ils sont droits et bien proportionnés ; la plupart ont les bras et les jambes d'une beauté merveilleuse. On ne leur voit pas la moindre imperfection sur le corps, et les Anglais n'en ont jamais connu de nains, de bossus ou de contrefaits. Leurs femmes se retirent seules dans les bois pour se délivrer de leurs enfants, et l'on assure qu'elles enterrent sur-le-champ ceux qui viennent au monde avec quelque défaut.

La couleur des deux sexes est un brun châtain qui est beaucoup plus clair dans l'enfance, mais que l'ardeur du soleil et la graisse dont ils s'enduisent le corps rendent plus foncé par degrés. Leurs cheveux sont d'un noir de charbon ; ils ont aussi les yeux fort noirs, et ce regard qu'on observe dans la plupart des Juifs. Presque toutes les femmes sont d'une grande beauté : elles ont la taille fine, les traits délicats, en un mot il ne leur manque qu'un beau teint.

Les hommes se coupent les cheveux en différentes formes, et s'arrachent le poil de la barbe avec une coquille de moule ; mais les plus distingués gardent une longue tresse derrière la tête. L'usage commun des femmes est de porter leurs cheveux fort longs, flottants sur le dos ou noués en une seule tresse, avec un filet de grain. Dans l'un et l'autre sexe, les chefs ne paraissent jamais sans une espèce de couronne large de cinq ou six pouces, ouverte au

dessus, et composée de coquilles et de baies qui forment plusieurs figures par un mélange curieux de traits et de couleurs. Ils portent aussi autour de la tête un morceau de fourrure teinte. Les Indiens du commun vont tête nue; mais, sans autre règle que le caprice, ils la parent de grandes plumes. L'habit des chefs est une sorte de manteau fort ample, dont ils s'enveloppent négligemment le corps, et qu'ils lient quelquefois d'une ceinture autour des reins. Le haut prend juste sur les épaules, d'où le reste pend jusqu'au dessous des genoux. Ils ont sous ce manteau une pièce de toile, ou une petite peau, attachée au dessous du ventre, et qui descend jusqu'au milieu de la cuisse. Le peuple n'a qu'un cordon autour des reins, et passe entre les cuisses une bande de toile ou de perdu, dont chaque bout devant et derrière est soutenu par ce cordon. Ceux qui portent des souliers, usage qui n'a rien de fixe et qui dépend des occasions, les font de peau de daim, à laquelle ils joignent une seconde pièce par dessous pour rendre la semelle plus épaisse; cette chaussure est serrée au dessus du pied avec des cordons, comme on ferme une bourse, et les cordons sont noués autour de la cheville. On fait observer que les femmes, fort différentes ici de celles des autres pays de l'Amérique, ont le sein petit, rond, et si ferme que dans la vieillesse même on ne leur voit presque jamais les mamelles pendantes; elles sont d'ailleurs pleines d'esprit, toujours gaies, et leur sourire est d'un agrément qu'on ne se lasse point de vanter. Il ne manque rien non plus à leur sagesse, et l'historien de la Virginie reproche à ceux qui les accusent de libertinage d'être sans goût pour les agréments d'une liberté honnête.

Les Indiens de la Virginie et des pays voisins forment entre eux des communautés, qui sont quelquefois de cinq cents familles dans une même bourgade; ordinairement chacune de ces habitations est un royaume, c'est-à-dire que le pouvoir du roi ou du chef ne s'étend point au delà. Mais quelques uns de ces petits monarques règnent sur plusieurs bourgades, qui se trouvent réunies sous ses lois par droit de conquête ou de succession. Ils ont dans chacune des vice-rois ou des lieutenants qui paient un tribut au maître et qui sont obligés de le suivre à la guerre avec leurs propres sujets. Les maisons de ces Américains se bâtissent à peu de frais : ils coupent de jeunes arbres, dont ils enfoncent le gros bout en terre, et, repliant le sommet, ils attachent l'un à l'autre avec des bandes d'écorce d'arbre. Les plus petites de ces cabanes sont de figure conique, à peu près comme une ruche d'abeilles; mais les grandes sont oblongues, et les unes comme les autres sont couvertes de grands lambeaux d'écorce d'arbre. On y laisse de petits trous qui donnent passage à la lumière, et qui se ferment dans le mauvais temps. Le foyer est toujours au milieu de la cabane. Si les habitants ne s'éloignent pas beaucoup de leur de-

meure, ils ne ferment leur porte que d'une simple natte; mais, pendant un long voyage, ils la barricadent avec de gros troncs de bois. Chaque maison n'a qu'une seule chambre ; ils s'y couchent le long des murs, sur des lits de cannes et de branches, soutenus par des fourchettes à quelque distance de terre, et couverts de nattes et de peaux. En hiver, ils se placent autour du feu, sur de bonnes fourrures. Dans leurs voyages, ils n'ont pas l'usage des hamacs, et l'herbe leur sert de lit sous le premier arbre. Les fortifications de leurs bourgades consistent dans une palissade de dix ou douze pieds de hauteur, dont ils triplent les pieux quand ils se croient menacés de quelque danger; mais en paix ils négligent entièrement cette défense, excepté pour l'habitation royale, qui n'est jamais nue, et dans l'enceinte de laquelle ils ont toujours un certain nombre d'édifices qui suffisent pour contenir tout le monde dans le cas d'une surprise.

Religion. Temples. Enchantements. Epreuves des braves.

Ces usages sont fort éloignés de la barbarie, qui semble augmenter à mesure qu'on avance vers le nord. On passe sur tout ce qui regarde leurs mœurs et leurs cérémonies de guerre et de paix, deux points sur lesquels ils diffèrent peu des Indiens plus septentrionaux; mais leur religion et leur culte méritent d'autant plus d'observations, qu'on ne connaît rien de semblable dans la même partie du continent d'Amérique, si l'on en croit le témoignage du Virginien.

Il se croit obligé, dit-il, de rapporter naïvement ce qu'il a vérifié par ses yeux. Dans plusieurs voyages qu'il fit aux bourgades indiennes, il se procura l'occasion de converser familièrement avec quelques uns des principaux habitants, et jamais il ne put rien tirer de leur bouche, parce qu'ils regardent la revelation de leurs principes comme un sacrilége; mais une aventure imprévue lui en fit découvrir quelque chose. Un jour qu'il se promenait dans le bois, accompagné de quelques amis, le hasard le fit tomber sur le *Quioccosan*, ou le temple des Indiens, dans le temps où toute la bourgade était assemblée pour tenir conseil sur les bornes de terres que les Anglais leur avaient cédées. L'occasion ne pouvant être plus favorable, il résolut de la saisir à toutes sortes de risques, et de prendre une parfaite connaissance de ce Quioccosan, dont ils cachent soigneusement la situation aux Anglais. Après avoir dégagé la porte de douze ou quinze troncs d'arbres dont elle était bouchée, il y entra lui et ses compagnons. Au premier coup d'œil ils n'aperçurent que des murailles nues avec un foyer au milieu, ce qui les fit douter s'ils n'avaient pas pris une cabane ordinaire pour un temple. Sa forme n'était pas différente de celle des

autres; elle avait environ dix-huit pieds de large sur trente de long, un trou au toit pour le passage de la fumée, et la porte à l'un des bouts. En dehors, à quelque distance du bâtiment, il y avait une enceinte de pieux, dont les sommets étaient peints, et représentaient des visages d'hommes en relief. Mais les curieux Anglais, ne découvrant dans tout le temple aucune fenêtre, ni d'autre endroit que la porte et le trou de la cheminée par où la lumière pût entrer, commençaient à perdre l'espérance, lorsqu'ils remarquèrent à l'extrémité opposée à la porte une séparation de nattes fort serrées qui renfermait un espace où l'on ne voyait pas la moindre clarté. Ils eurent d'abord quelque répugnance à s'engager dans ces affreuses ténèbres; mais ils y entrèrent en tâtonnant de côté et d'autre. Vers le milieu de cet enclos, qui avait environ dix pieds de longueur, ils trouvèrent de grandes planches soutenues par des pieux, et sur ces planches trois nattes roulées et cousues, qu'ils se hâtèrent de porter au jour pour voir ce qu'elles contenaient. Sans perdre de temps à les délacer, ils coupèrent les fils avec leurs couteaux, et leur unique soin fut de ne pas endommager les nattes. Dans l'une, ils trouvèrent quelques ossements qu'ils prirent pour des os d'hommes, et l'os d'une cuisse qu'ils mesurèrent avait deux pieds de long. Dans l'autre, il y avait quelques *tomahaukes* à l'indienne, bien peints et bien sculptés; ils étaient d'un bois dur et pesant, et n'avaient point de garde pour couvrir la main. A l'un, on avait attaché de la barbe d'un dindon, et les deux plus longues de ses ailes pendaient au bout par un cordon de cinq ou six pouces. La troisième natte contenait diverses pièces de rapport, que les Anglais prirent pour l'idole des Indiens : c'était d'abord une planche de trois pieds et demi de long, au haut de laquelle on voyait une entaillure pour y enchâsser la tête, et des demi-cercles vers le milieu, cloués à quatre pouces du bord, qui servaient à représenter la poitrine et le ventre de la statue. Au dessous il y avait une autre planche, plus courte de la moitié que la précédente, et qu'on y pouvait joindre avec des morceaux de bois, qui, enchâssés de part et d'autre, s'étendaient à quinze ou seize pouces du corps, et paraissaient destinés à former la courbure des genoux. D'ailleurs il y avait dans la même natte des rouleaux qui semblaient devoir tenir lieu de bras et de jambes, et des pièces de toile de coton bleu et rouge. Les Anglais mirent ces habits sur les cercles pour en faire le corps; ils fixèrent les bras et les jambes, et, dans cet état, ils se firent une idée assez juste de la statue; mais ils ne trouvèrent rien qu'ils pussent prendre pour la tête. Après avoir employé plus d'une heure à satisfaire leur curiosité, la crainte d'être surpris leur fit remettre tous ces matériaux dans les nattes, et les nattes dans le lieu où ils les avaient trouvées.

L'auteur jugea que cette idole, revêtue de ses ornements, était capable

d'imprimer du respect dans un lieu obscur où le jour ne pouvait être introduit qu'à la faveur des nattes de la cloison, qu'on pouvait relever facilement. D'un autre côté, il ne douta point que les prêtres, y entrant seuls, ne pussent remuer les jambes et les bras de la statue sans que leur ruse fût aperçue. Il ajoute que tous les Indiens ne donnaient pas le même nom à leur idole : les uns l'appelaient *Okos*, d'autres *Quaoko* ou *Kiousa*.

On lit dans la relation du P. Hennequin, religieux flamand, que les peuples sauvages de l'Amérique septentrionale qu'il eut occasion d'étudier dans ses longues courses ne reconnaissent aucune divinité, et qu'ils sont incapables de raisonnements communs à l'espèce humaine ; il assure qu'ils n'ont aucune cérémonie extérieure d'où l'on puisse conjecturer qu'ils adorent quelque divinité, et qu'on ne voit parmi eux ni sacrifices, ni temples, ni prêtres. Au contraire, le baron de la Hontan leur attribue des notions raffinées et des arguments subtils. Le Virginien, s'écartant de l'un et de l'autre, accuse le premier d'erreur, et l'autre d'exagération. Et comme on ne peut pas supposer que les Indiens de la Virginie et des autres colonies anglaises soient plus ou moins éclairés que ceux de la même partie du continent avec lesquels ils ont de fréquentes communications, il juge les lumières de toutes ces nations barbares par celles qu'il trouva dans un Indien des plus honnêtes et des plus sensés de sa colonie. Ces qualités qu'il lui connaissait lui ayant fait désirer de l'entretenir, il trouva le moyen de l'attirer seul dans sa plantation ; il lui fit boire beaucoup de vieux cidre, près d'un bon feu, pour le faire parler avec franchise; et, lorsqu'il le crut bien échauffé par la liqueur, par le feu et par le bon traitement, il lui demanda quel était le dieu des Indiens, et quelle idée ils en avaient. « Il me répondit naturellement, raconte l'auteur, qu'ils croyaient à un Dieu plein de bonté, qui demeurait dans les cieux, et dont les bénignes influences se répandaient sur la terre. Je lui dis qu'on les accusait d'adorer le diable; et, le voyant balancer, je lui demandai pourquoi ils n'adoraient pas plutôt ce Dieu bon qu'ils reconnaissaient auteur de tous les biens. Il me répondit qu'à la vérité Dieu était l'auteur de tous les biens, mais qu'il ne se mêlait pas de les distribuer aux hommes; que, les abandonnant à eux-mêmes, il leur laissait la liberté d'user des biens qui étaient son ouvrage, et de s'en procurer le plus qu'ils pouvaient; que par conséquent il était inutile de le craindre et de l'adorer; au lieu que, s'ils n'apaisaient le mauvais esprit, que j'appelais le diable, il leur enlèverait tous ces biens que Dieu avait donnés à la terre, et leur enverrait la guerre, la famine et la peste; que, pendant que Dieu jouissait de son bonheur dans le ciel, ce méchant esprit était sans cesse occupé de leurs affaires, qu'il les visitait souvent, et qu'il était dans l'air, dans le tonnerre et les tempêtes.

« Je lui parlai ensuite de l'idole qu'ils adoraient dans leur quioccosan, et je l'assurai que c'était un morceau de bois insensible, fait par la main des hommes, qui ne pouvait entendre, ni voir, ni parler; incapable, par conséquent, de leur faire ni bien ni mal. Il parut embarrassé; il hésita. J'entendis quelques mots entrecoupés, tels que : Ce sont nos prêtres.... ils nous disent.... ils nous font croire..... ce sont nos prêtres. Alors il m'assura que sa conscience ne lui permettait pas de m'en dire davantage. »

Une étude attentive des mœurs de ces Indiens apprit au Virginien que les devins ont beaucoup de pouvoir sur leur esprit; qu'ils leur tiennent lieu de prêtres; qu'ils font leur service religieux et leurs enchantements dans une langue générale, qu'il croit celle des Algonquins; qu'ils n'épargnent point les sacrifices au malin esprit; qu'au commencement de chaque mauvaise saison ils lui offrent les prémices des fruits, des oiseaux, du bétail, du poisson, des plantes, des racines, et de tout ce qui peut causer quelque profit et quelque plaisir. Ils renouvellent leurs offrandes lorsqu'ils reviennent avec succès de la guerre, de la chasse et de la pêche.

Smith, autre écrivain anglais, fait le récit d'un enchantement dont il fut témoin à Pamonki, pendant qu'il y était prisonnier. « A la pointe du jour, dit-il, on alluma un grand feu, dans une maison longue, et l'on y étendit des nattes, sur l'une desquelles on me fit asseoir. Alors, mes gardes ordinaires reçurent ordre de sortir. Je vis entrer aussitôt un grand homme, d'un air rude, dont le corps était peint de noir, et qui avait sur la tête un paquet de peaux de serpents et de belettes, farcies de mousse, dont les queues, attachées ensemble, formaient au dessus une espèce de houppe, et dont les corps, flottant sur ses épaules, lui cachaient presque entièrement le visage. Une couronne de plumes soutenait cet ornement bizarre. Il avait à la main une sonnette qu'il fit retentir long-temps, en faisant mille postures grotesques. Ensuite, il commença son invocation d'une voix forte, et se mit à tracer un cercle autour du feu avec de la farine. Alors trois autres devins, peints de noir et de rouge, à l'exception de quelques parties des joues, qui l'étaient de blanc, vinrent sur la scène avec diverses gambades. Ils commencèrent tous à danser autour de moi, et bientôt il en parut trois autres, aussi difformes que les premiers, mais les yeux peints seulement de rouge, avec plusieurs traits blancs sur le visage. Après une assez longue danse, ils s'assirent tous vis-à-vis de moi, trois de chaque côté du chef; et tous sept ils entonnèrent une chanson, qui fut accompagnée du bruit des sonnettes. Lorsque cette étrange musique fut finie, le chef mit à terre cinq grains de blé; il ouvrit les bras, et les étendit avec tant de violence, que ses veines parurent s'enfler. Il fit alors une courte prière, après laquelle ils poussèrent tous un soupir. Ensuite, il remit trois grains de

blé à quelque distance des autres, et le même exercice fut répété jusqu'à ce que les grains formassent trois cercles autour du feu. Ils prirent alors un paquet de petites branches apportées pour cet usage, dont ils mirent une dans chaque intervalle des grains. Cette opération dura tout le jour : ils le passèrent, comme moi, sans prendre aucune sorte d'aliment ; mais à l'entrée de la nuit, ils se traitèrent de ce qu'ils avaient de meilleur. La même cérémonie fut recommencée trois jours de suite, sans que je pusse deviner à quoi elle devait aboutir. Enfin, ils me dirent que la nation avait voulu savoir si j'étais bien ou mal disposé pour elle ; que le cercle de farine signifiait leur pays, les cercles de grains les bornes de la mer, et les petites branches, ma patrie. Ils s'imaginent, ajoute Smith, que la terre est plate et ronde, et que leur pays est au milieu. »

Bird, colonel anglais, a rendu solennellement témoignage d'un fait qui s'était passé sous ses yeux. On éprouvait tous les maux d'une grande sécheresse vers les sources des rivières, surtout dans la partie haute du James-river, où Bird employait un grand nombre de nègres à ses plantations. Il était si respecté de tous les Indiens voisins, que son seul nom suffisait pour les contenir. Un d'entre eux parut touché de voir périr le tabac d'un homme si aimé, et vint offrir à l'inspecteur de faire tomber de la pluie, s'il voulait lui promettre, au nom du colonel, qui était absent, deux bouteilles de liqueur anglaise. Quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence de pluie, et que l'inspecteur n'eût pas beaucoup de confiance à la magie indienne, les deux bouteilles furent promises au retour du maître. Aussitôt l'indien commença ses conjurations, ce qui s'appelle *paouaouci* dans la langue du pays : en moins d'une demi-heure on vit paraître un nuage épais qui amena une grosse pluie sur le grain et le tabac du colonel, sans qu'il en tombât sur les terres voisines. L'inspecteur, extrêmement surpris, partit aussitôt, et fit plus de quarante milles pour le seul plaisir de l'informer lui-même de cette aventure. Bird, quoique naturellement peu crédule, ne put rien opposer au témoignage d'un homme sensé. Cependant ses doutes le ramenèrent aux plantations, où ils furent levés par la déposition unanime de tous les Anglais. La conduite qu'il tint avec l'Indien fut si sage, qu'elle semble donner un nouveau poids à son récit. Il lui accorda les deux bouteilles, mais en le traitant d'imposteur, et lui soutenant qu'il avait vu le nuage, sans quoi il n'aurait pu amener la pluie, ni la prédire. « Pourquoi donc, répondit l'Indien, vos voisins n'en ont-ils pas eu ? pourquoi ont-ils perdu leur recolte ? Je vous aime, et je n'ai pas eu d'autre motif pour sauver la vôtre. » Chaque lecteur jugera cette relation selon ses connaissances et ses préjugés.

Ces barbares sont accusés de sacrifier quelquefois de jeunes enfants ;

ils s'en défendent, et si l'on voit disparaître ces jeunes victimes, ils assurent que leurs prêtres les écartent de la société, pour les former à leur profession. Smith donne la relation d'un de ces sacrifices. « On peignit de blanc, dit-il, quinze garçons des mieux faits, qui n'avaient pas plus de douze à quinze ans. Le peuple passa une matinée entière à danser et à chanter autour d'eux, avec des sonnettes à la main. L'après-midi, ils furent placés sous un arbre, et l'on fit autour d'eux une double haie de guerriers armés de petites cannes liées en faisceau. Cinq jeunes hommes, vifs et robustes, prirent tour à tour une des victimes, la conduisirent à travers la haie, et la garantirent, à leurs dépens, les coups de canne qu'on faisait pleuvoir sur eux. Pendant ce cruel exercice, les mères pleuraient à chaudes larmes, et préparaient des nattes, des peaux, de la mousse et du bois sec, pour servir aux funérailles de leurs enfants. Après cette scène (que l'auteur compare au supplice des baguettes), on abattit l'arbre avec furie; on mit en pièces le tronc et les branches, on en fit des guirlandes pour couronner les victimes, et leurs cheveux furent parés de ses feuilles. » Smith ne peut dire ce qu'elles devinrent. « On jeta, dit-il, ces quinze malheureux les uns sur les autres, dans une vallée, comme s'ils eussent été morts, et toute l'assemblée y fit un festin. »

Le Virginien doute de la vérité d'un fait dont Smith ne dit pas qu'il ait été témoin. Sans l'accuser de mauvaise foi, il le soupçonne de s'être trompé sur quelques circonstances d'une cérémonie indienne qui se nomme *huscanouiment*, parce qu'elle ne se célèbre qu'une fois en quinze ou seize ans, et que les jeunes gens ne se trouvent pas plus tôt en état d'y être admis. C'est une épreuve par laquelle ils doivent passer avant que d'être reçus au nombre des braves de la nation, qui sont distingués par le nom de *cokarouses*. On a vu quelque chose d'approchant dans la description du Mexique. En Virginie, les chefs indiens choisissent les jeunes hommes de belle taille qui se sont déjà distingués à la chasse ou dans leurs guerres. Ceux qui se refusent au choix sont déshonorés, et n'osent plus se montrer dans leur patrie. On leur fait faire d'abord quelques unes des folles cérémonies qu'on a rapportées d'après Smith; mais la principale est une longue retraite dans les bois, où ils sont renfermés sans aucune communication, et sans autre nourriture que la décoction de quelques racines qui ont la vertu de troubler le cerveau. Ce breuvage, qu'ils appellent *ouisoccan*, joint à la sévérité de la discipline, les jette dans une espèce de folie qui dure dix-huit ou vingt jours. L'édifice où ils sont gardés est environné d'une forte palissade. Notre auteur en vit un, en 1694, dans les terres des Indiens de Pamonky; sa forme était celle d'un pain de sucre; et, percé de trous comme il était, pour donner passage à l'air, on l'aurait pris pour une cage à oiseaux. Lorsqu'on leur a fait assez boire de leur liqueur, on en dimi-

nue la dose, pour les ramener par degrés au bon sens; mais avant qu'ils soient tout à fait rétablis, on les conduit dans toutes les bourgades de la nation. Ensuite ils n'osent pas dire qu'ils conservent le moindre souvenir du passé, dans la crainte d'être huscanoués une seconde fois, parce qu'alors le traitement est si rude, qu'il finit ordinairement par la mort. Il faut qu'ils deviennent comme sourds-muets, et qu'ils paraissent avoir perdu toutes leurs connaissances, pour en acquérir de nouvelles. L'auteur en vit plusieurs exemples. « Je ne sais, dit-il, si leur oubli est feint ou réel; mais il est sûr qu'ils affectent de ne rien savoir de ce qu'ils ont su, et que leurs guides les accompagnent jusqu'à ce qu'ils aient repris les idées communes. L'opinion que Smith s'était formée du sacrifice venait apparemment de ce qu'il en meurt toujours quelques uns dans cette pénible épreuve. »

Les offrandes qu'ils présentent à leur idole sont des fourrures, la graisse et les meilleures pièces de gibier qu'ils prennent à la chasse, des fruits, et particulièrement du tabac, dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs fêtes sont réglées par les saisons : ils célèbrent un jour à l'arrivée de leurs oiseaux sauvages, c'est-à-dire des oies, des canards, etc.; un autre au temps de leur chasse; un troisième à la maturité des fruits; mais le plus solennel est celui de la moisson, à laquelle ils travaillent tous sans exception de rang et de sexe, comme ils contribuent tous à la culture des terres.

Ils comptent par unités, par dizaines et par centaines; mais le calcul des années se fait par celui des hivers, qu'ils nomment *cahonqs*, du cri des oies sauvages, qui n'arrivent que dans cette saison. Ils distinguent l'année en cinq parties : celle où les arbres bourgeonnent et fleurissent; celle où les épis sont formés et bons à rôtir; l'été, ou la moisson; la chute des feuilles; cahonq ou l'hiver. Leurs mois répondent au cours de la lune, et prennent leurs noms des choses qui reviennent périodiquement dans cet espace : la lune des cerfs, la lune du grain, la première et la seconde lune de cahonq, etc. Au lieu de diviser le jour en heures, ils en font trois portions, qu'ils nomment le lever, le montant et le coucher du soleil. Leurs annales se conservent à peu près comme au Pérou, par divers nœuds qu'ils font à des cordons, ou par des coches taillées sur le bois.

Leur quiocosan, ou leur temple, est environné de pieux dont le sommet représente des visages d'hommes en relief et peints; ils en plantent de semblables dans quelques autres lieux, sacrés ou célèbres pour leur nation, autour desquels ils dansent à certains jours. Souvent ils élèvent des pyramides et des colonnes de pierre, qu'ils peignent et qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une sorte de culte, non comme à la divinité suprême, qu'on a déjà dit qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblème de sa durée et de son

immutabilité. Leurs cabanes offrent des paniers de pierre, qu'ils gardent dans la même vue; ils rendent aussi des honneurs aux rivières et aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu. En un mot, ils élèvent des autels à la moindre occasion, quelquefois pour des raisons mystérieuses; tel était ce cube de cristal dont Smith parle avec admiration, et que plusieurs de leurs nations honoraient également. Ils le nommaient *pawcorance*, par allusion au nom d'un oiseau des bois dont le chant exprime ce mot, qui va toujours seul, et qui ne paraît qu'à l'entrée de la nuit. Ils croient, dit-on, que ce petit oiseau est l'âme d'un de leurs princes, et le respect qu'ils lui portent est extrême.

On nous apprend la manière dont ils conservent le corps de leurs rois. Ils fendent la peau le long du dos, et la lèvent avec tant d'adresse, qu'ils n'en déchirent aucune partie. Ensuite ils décharnent les os, sans offenser les nerfs, afin que toutes les jointures demeurent entières. Après avoir fait un peu sécher les os au soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide, avec une huile qui la préserve aussi de corruption. Les os étant rétablis dans leur situation naturelle, ils remplissent les intervalles avec du sable très fin. Alors la peau est recousue, et le corps ne paraît pas moins entier que si la chair y était encore. On le porte au lieu de la sépulture, où il est étendu sur une grande planche nattée, un peu au dessus de terre, et couvert d'une natte. La chair qu'on a tirée du corps est exposée au soleil sur une claie, et lorsqu'elle est tout à fait sèche, on la met aux pieds du cadavre, renfermée dans un panier bien cousu. Les nations un peu anciennes ont ainsi d'assez longues rangées de tombeaux, ou plutôt de corps étendus sous la même voûte. Elles y placent pour garde non seulement un *quioccus*, c'est-à-dire une idole, mais encore un prêtre, qui est chargé tout à la fois de l'entretien de l'autel et du soin des corps.

Avant l'arrivée des Anglais, les Indiens de la Virginie avaient une espèce de monnaie qui servait également pour leur parure et pour leur commerce. C'étaient plusieurs sortes de coquilles enfilées, qu'ils nomment *pick*, *rantis* et *roenokes*. Lorsque ces barbares eurent appris des Anglais à faire plus de cas de leurs peaux et de leurs fourrures, par l'avantage qu'ils en tiraient dans les échanges, leur ancien goût parut un peu refroidi pour les coquilles; cependant ils les reçoivent encore dans le commerce, et les négociants anglais leur donnent une valeur.

Le nombre des naturels est extrêmement diminué, ajoute l'historien. Quoiqu'il s'y trouve encore plusieurs bourgades qui conservent leurs anciens noms, elles n'ont pas toutes ensemble cinq cents hommes capables de porter les armes. Ces peuples vivent dans la misère et dans une crainte continuelle de la

part des Indiens du voisinage. Par un traité conclu en 1677, chacune de leurs habitations devait payer tous les ans trois flèches et vingt peaux de castors pour la protection des Anglais.

—

Géorgie.

La plus méridionale et la plus nouvelle des colonies anglaises de l'Amérique était la Géorgie, qui se forma en 1732. Le vœu des fondateurs, tels qu'ils le publièrent en obtenant des lettres d'établissement, fut de procurer une honnête subsistance à quantité de malheureux citoyens qui avaient besoin de ce secours, et de délivrer en même temps l'Angleterre d'une charge incommode. Ils invitèrent tous les patriotes bien disposés à seconder une si charitable entreprise.

Les lettres royales leur accordaient, pour eux et pour leurs successeurs, toutes les terres qui sont entre le Savannah, le long de la côte maritime, et l'Alatamaha, avec les îles situées devant la même côte, qui n'en sont pas éloignées de plus de vingt lieues. Tout ce pays fut érigé en province particulière, et fut appelé Géorgie, du nom du roi d'Angleterre.

Dès le mois d'août 1732, le chevalier Heathcote, ayant expliqué aux directeurs de la banque les deux principaux objets de cette concession, y joignit d'autres avantages qui devaient en revenir à l'Angleterre, tels que de fortifier ses colonies d'Amérique, d'augmenter son commerce, de multiplier ses vaisseaux, et surtout de tirer de la soie crue de son propre fonds; ce qui pouvait lui épargner annuellement plus de 50,000 livres sterling, qu'elle faisait passer en Italie. Ensuite il déposa une somme considérable pour jeter les fondements de l'entreprise, et son exemple fut suivi par un grand nombre de riches particuliers, entre lesquels on en choisit vingt-trois pour la direction générale. Le résultat de cette assemblée ne fut pas plus tôt publié, qu'toute l'Angleterre s'empressa de contribuer à l'exécution, et le parlement donna 10,000 livres sterling dans la même vue.

Le 6 novembre, cent personnes de l'un et de l'autre sexe, choisies avec plus de soin qu'on n'en apporte ordinairement pour ces établissements, furent embarquées à Gravesend, avec toutes sortes d'instruments, d'armes et de munitions. Oglethorpe, un des directeurs, se mit à la tête de cette troupe, pour régler les premières mesures à prendre et présider à l'établissement de la colonie. Le 15 janvier suivant, ils arrivèrent heureusement à la Caroline.

Peu de jours après son arrivée, Oglethorpe alla visiter le Savannah, et son

premier choix pour la colonie tomba sur un fort beau terrain, à dix milles de l'embouchure. Mais c'est à lui-même qu'il faut laisser ce récit, dans les termes de sa relation.

« Dans le lieu que j'ai choisi, le fleuve forme un coude, dont les bords ont environ quarante pieds de hauteur dans sa partie méridionale. Le sommet est fort uni et présente une plaine qui s'étend de cinq ou six milles dans le pays, et de près d'un mille sur la rivière. Un navire qui tire douze pieds d'eau peut mouiller à quinze pieds de la rive. J'ai commencé la fondation d'une ville au milieu de cette plaine, sur le bord du fleuve, vis-à-vis d'une île où le pâturage est excellent. Le fleuve est large et son eau est douce. Du quai de ma ville on découvre la mer, et l'île des Tibigoqui, qui forme l'embouchure; de l'autre côté, la vue s'étend à soixante milles. Rien n'approche de la beauté de ce paysage, entouré de grands bois qui couvrent les deux rives du fleuve. Tous mes gens arrivèrent ici le 1er février : leurs tentes furent dressées avant minuit. J'écris le 19. La première maison fut achevée hier après midi. Une petite nation américaine, la seule qu'il y ait autour de nous dans l'espace de cinquante lieues, offre de se soumettre au roi George, demande des terres parmi les nôtres, et que ses enfants soient élevés dans nos écoles. Leur chef, et son favori, qui tient le premier rang après lui dans la nation, sont déjà résolus d'embrasser le christianisme. »

Oglethorpe ne chercha point d'autre nom pour sa ville que celui du fleuve dont elle allait faire l'ornement. Voilà pourquoi la capitale de la Nouvelle-Géorgie se nomme *Savannah*. Une lettre du 20 février achève de faire connaître la position de cette ville : « J'ai choisi l'emplacement non seulement pour l'agrément de sa situation, mais encore parce que la bonté du territoire, la fraîcheur des eaux et d'autres particularités me persuadent que l'air y est fort sain. Elle est garantie des vents d'ouest et du sud, les plus dangereux de ce pays, par de vastes forêts de pins, la plupart hauts de cent pieds. On ne voit point de mousse sur leurs troncs comme sur ceux de la Caroline. J'ai fait mesurer la largeur du fleuve, qui est d'environ mille pieds. »

Les Indiens qui cherchaient à se lier avec les Anglais se nommaient les Yamakras : ils faisaient partie d'une nation considérable qui a reçu le nom de *Loouer Criks*, ou Indiens de l'anse inférieure, et qui est divisée en huit tribus, dont chacune a son gouvernement. Oglethorpe fut instruit que tous les chefs demandaient à le voir, pour contracter une alliance en forme avec la nouvelle colonie; il les reçut dans un de ses nouveaux édifices. Cette audience, et les noms des tribus et des micos, paraissent avec dignité dans sa relation. Mico signifie roi dans le langage de ces Indiens.

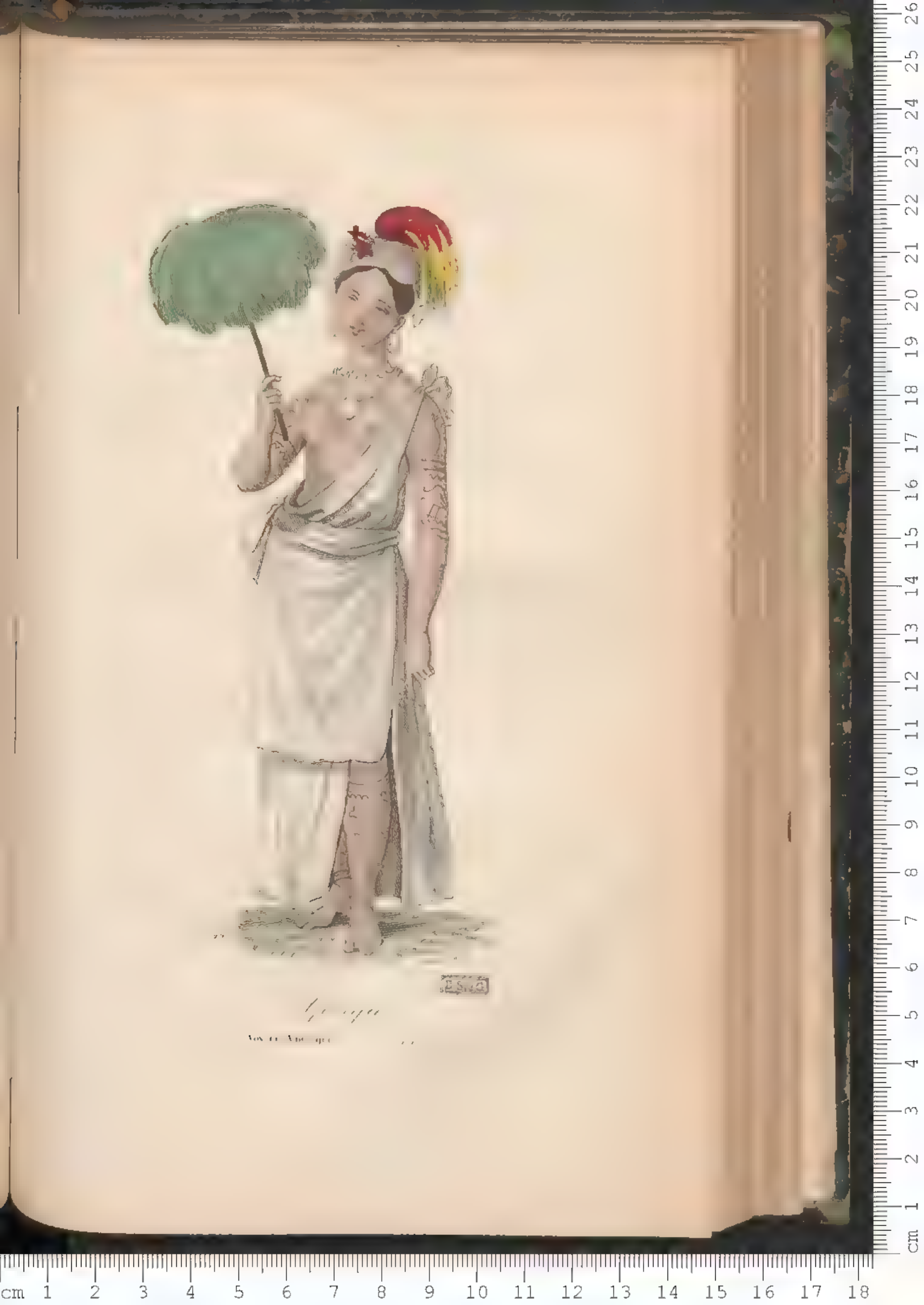
Tous les micos et leurs capitaines s'étant assis autour d'Oglethorpe, Oucka-

1.

chumpa, vieillard remarquable par la hauteur de sa taille, fit un long discours que l'interprète réduisit aux articles suivants : « Les tribus établirent d'abord leurs anciens droits sur le pays qui est au sud de Savannah. Quoique pauvres et sans lumières, celui qui avait donné la respiration aux Anglais leur avait accordé la même faveur. Mais elles étaient persuadées que le grand Pouvoir qui faisait son séjour au ciel, et qui avait donné la respiration à tous les hommes, avait envoyé les Anglais pour l'instruction des Américains, de leurs femmes et de leurs enfants, et, dans cette confiance, elles leur cédaient volontiers leurs droits sur toutes les terres dont elles ne faisaient aucun usage. Le mico assura que ce n'était pas seulement son propre avis, mais qu'c'était aussi la résolution de huit tribus des Anses, dont chacune avait tenu conseil à part, et qui s'étaient accordées toutes à envoyer leurs chefs, chargés d'un présent des richesses du pays. »

Alors tous les Indiens de la suite apportèrent huit paquets de peaux, qu'ils étendirent aux pieds d'Oglethorpe. Ouekachumpa lui dit que c'était ce qu'ils avaient de plus précieux et qu'ils l'offraient de bon cœur. Il ajouta qu'il remerciait les Anglais de la bonté qu'ils avaient marquée au mico Tomokichi qui était son parent, et à ses Indiens; qu'à la vérité Tomokichi était banni de la nation, mais qu'il était homme d'honneur, grand guerrier, et que c'était son courage, sa prudence et sa justice qui avaient porté d'autres bannis à le choisir pour leur chef. Enfin, il déclara que les tribus n'ignoraient point la mort de quelques Anglais tués par les Cherokis, et que, si Oglethorpe le désirait, elles étaient prêtes à venger cette violence, en portant le carnage et la désolation dans les terres de ses ennemis. Lorsqu'il eut fini son discours, Tomokichi entra, suivi de quelques Yamakras, et, faisant une profonde inclination, il demanda la liberté de parler. « J'étais, dit-il, un pauvre banni; je suis venu dans cette terre pour m'y établir aussi près qu'il m'était possible du tombeau de mes ancêtres. Lorsque les Anglais sont arrivés, j'appréhendais qu'ils ne me forçassent d'en sortir, car je suis faible et je manque de blé; mais ils m'ont confirmé dans mes possessions et ils me fournissent des vivres.

Tous les chefs des autres tribus firent successivement leur harangue, qui revenait à celle d'Ouekachumpa; ensuite, ils conclurent un traité d'alliance perpétuelle, qui fut signé des deux parties. Oglethorpe fit donner à chacun des micos et des capitaines un fusil et un manteau. Les hommes de leur suite reçurent quelques pièces d'étoffe plus grossière, et d'autres présents. Voici les articles du traité : « 1° Les Anglais promettaient de porter dans les habitations des huit tribus toutes sortes de marchandises, et de les y vendre au prix dont on conviendrait. 2° La restitution des biens enlevés ou perdus, et la r-



paration des injures, se feraient de bonne foi de part et d'autre, et les coupables seraient jugés et punis suivant les lois anglaises. 3° Nulle habitation indienne ne serait exceptée du commerce. 4° Les Anglais posséderaient toutes les terres que les Indiens laissaient sans culture, à condition néanmoins que, lorsqu'ils feraient quelque nouvel établissement, la séparation des terres serait marquée de bonne foi par les chefs des deux nations. 5° Les nègres fugitifs seraient rendus par les Indiens, et conduits à quelque bourgade anglaise; et, pour chaque nègre, s'il était pris au delà de la rivière d'Okiuvi, les Anglais donneraient quatre pièces d'étoffe ou deux fusils. 6° Les huit tribus s'engageaient à aimer les Anglais comme leurs frères, et promettaient de ne jamais aider aucune autre nation blanche à s'établir dans le pays. »

Il paraît, suivant les comptes rendus par Oglethorpe, que les premiers frais de l'établissement ne montèrent pas à plus de 23,000 livres sterling. Outre les passagers qui furent embarqués aux dépens de la direction, vingt et un maîtres et cent six domestiques firent le voyage à leurs propres frais. Dès la première année, on comptait dans la colonie 618 personnes, 320 hommes, 113 femmes, 102 garçons et 83 filles.

En 1734, Oglethorpe revint en Angleterre, vers la fin de l'été, accompagné de Tomokichi, mico des Yamakras; de Senanki, femme de ce prince; de Tonacoui, leur neveu; d'Hillispili, capitaine; et d'Apakouski, Stimalchi, Pinguthi et Vaupiki, chefs indiens de bourgades, avec leur interprète. Ils furent logés au vieux palais de Londres, où l'on prit soin de leur faire faire des habits, pour qu'ils parussent à la cour, qui était alors à Kensington. Tomokichi présenta au roi plusieurs belles plumes d'aigle, qui, dans l'usage de ces barbares, sont les plus respectueux de tous les présents, et fit à sa majesté britannique un discours dont toutes les expressions furent soigneusement recueillies. « En ce jour, je vois la majesté de ta face, la grandeur de ta maison, et la multitude de tes sujets. Je suis venu, au nom de toute la nation qui se nomme les *Criks*, pour renouveler la paix qu'ils ont avec les Anglais. C'est dans mes vieux jours que je suis venu; mais, quoique je ne puisse espérer de recueillir moi-même les fruits de mon voyage, je suis venu pour l'avantage de tous les Américains des hautes et des basses anses, et pour demander qu'ils soient instruits de toutes les connaissances des Anglais. Ces plumes sont celles de l'aigle, qui est le plus actif de tous les oiseaux, et qui vole sans cesse autour de nos nations. Ces plumes sont un signe de paix dans notre patrie, et nous les avons apportées pour te les laisser, ô grand roi! comme le signe d'une paix éternelle. O grand roi! les moindres paroles qui me seront adressées par ta bouche, je les rapporterai fidèlement à tous les micos de la nation des Criks. »

Le lendemain, un Indien du cortége de Tomokichi étant mort de la petite vérole, on prit soin de le faire enterrer dans un cimetière de Londres, mais à la manière de son pays, c'est-à-dire que le corps, enveloppé de deux pièces d'étoffe, entre deux planches liées d'une corde, fut porté dans une bière au lieu de la sépulture, et qu'on jeta dans la fosse non seulement ses habits, mais une grande quantité de grains de verre et quelques pièces d'argent. Tomokichi passa quelque temps en Angleterre, et parut prendre plaisir aux amusements qu'on lui procura. Il partit à bord du *Prince-de-Galles*, vaisseau qui était chargé de transporter en Georgie une troupe d'émigrants de Strasbourg. Ces protestants fugitifs arrivèrent à Savannah le 17 décembre; et le bruit s'y étant répandu que les Indiens espagnols avaient passé l'Ogiki, Dumbar, qui commandait, sortit du Savannah, pour ranger la côte avec quelques bâtiments anglais.

« Nous arrivâmes, dit-il dans sa relation, à Tunderbolet, le 8 janvier, et les terres nous y parurent si bien cultivées par les nouveaux habitants, qu'elles promettaient une abondante récolte. Ils avaient fait de très grands progrès dans leur fabrique de pots de terre. Leur bourgade n'avait encore que trois maisons achevées; mais l'enceinte était bien fortifiée. Ils avaient déjà chargé de merrain une grande barque pour l'île de Madère. Nous allâmes passer la nuit à Skidaway, où les progrès des édifices et de la culture des terres surpassèrent mon attente. La garde ne laisse pas de s'y faire si régulièrement, qu'il ne passe point une chaloupe qu'on n'oblige d'amener, quoique la batterie ne soit composée que de quelques petites pièces de campagne, qui sont à la vérité en fort bon ordre. A deux milles de cet établissement, vers le sud, les nouveaux colons ont une chaloupe d'observation, qui commande une grande étendue de côte, et qui est toujours prête à mettre en mer. Nous visitâmes toutes les îles jusqu'à celles de Jékil, et nous reconnûmes l'embouchure de l'Alatamaha; mais n'ayant rencontré que des Indiens amis de notre nation, nous prîmes le parti de retourner à Savannah, où nous arrivâmes le 19 janvier. »

Au mois de mai 1736, le fort de cette nouvelle colonie était presque achevé, et la ville avait déja quantité de bonnes maisons, dont quelques unes étaient de briques. Au mois de janvier suivant, cent cinquante montagnards écossais y abordèrent, dans le dessein de s'établir sur les frontières de la province, vers les établissements espagnols; mais, après avoir long temps attendu Oglethorpe, qui n'était pas encore revenu de Londres, l'impatience leur fit prendre le parti de s'avancer vers les Puïagas, où ils se fixèrent sur le bord de l'Alatamaha, à deuze milles de la mer. Ils y bâtirent, sous le nom de Darien, un petit fort, un magasin, une chapelle et plusieurs cabanes. Trois cents Anglais,

qui arrivèrent à Savannah le mois suivant, consolèrent les habitants de n'avoir pu retenir les Ecossais.

Dans le cours de la même année, Pierre Pury de Neufchâtel, en Suisse, qui avait été directeur de la Compagnie des Indes en France, rassembla un grand nombre de ses compatriotes, à la tête desquels il demanda au gouvernement d'Angleterre la permission de former un établissement particulier dans la Nouvelle-Géorgie. Non seulement elle lui fut accordée; mais, ayant obtenu de la cour de France, à la prière de sa majesté britannique, la liberté de s'embarquer à Calais, les Anglais lui firent l'honneur de l'envoyer prendre par un vaisseau du roi, qui le transporta heureusement à Savannah. Il y bâtit une ville, qu'il nomma Purisbourg, à vingt-quatre milles de celle des Anglais, sur le bord septentrional du même fleuve. On y comptait cent maisons dès l'origine.

Les emigrants de Strasbourg avaient aussi formé leur établissement au dessus de la ville anglaise, et lui avaient donné le nom d'Ebenezer; mais divers inconvenients qu'ils n'avaient pu prévoir les dégoûtèrent bientôt de ce lieu, et leur firent souhaiter d'être transférés à l'embouchure du Savannah. Le baron Van-Beck, qui les commandait, n'eut pas plus tôt appris le retour d'Oglethorpe, qu'il le pria d'approuver ce changement. Oglethorpe ne rejeta point leur demande; mais il voulut reconnaître par ses propres yeux la justice de leurs plaintes. Ce délai pouvait passer d'ailleurs pour un acte d'autorité, propre à confirmer la suprématie des Anglais. Il fit dans la même vue non seulement le voyage d'Ebenezer, mais en même temps celui des autres établissements étrangers. C'est à sa relation qu'on s'attache ici.

« Je me rendis d'abord à la plantation du chevalier François Bathurst, six milles au dessus de Savannah. J'y montai à cheval, et de là, par un moulin à scier établi par quelques Anglais, j'arrivai le soir du même jour à Ebenezer. Les Strasbourgeois y avaient déjà construit un beau pont de bois sur le fleuve. Leur ville était composée d'un bon nombre de cabanes, toutes de planches, à l'exception de quatre grands édifices de briques et de charpente, deux desquels tenaient lieu d'église et servaient aussi de logement aux ministres; le troisième était une école, et le quatrième un magasin public. Je fus surpris que les habitants pensassent à quitter un établissement si avancé, et je m'efforçai de leur ôter ce dessein de l'esprit; mais ils insistèrent et joignirent à leurs motifs tant de prières et de larmes, que je fus obligé de me rendre, et je promis de leur tracer le plan d'une autre ville dans le lieu qu'ils désiraient. J'allai passer la nuit à la plantation de M. Pury, et dès le lendemain je retournai à Savannah, d'où je partis aussitôt pour aller prendre possession de l'île Saint-Simon; ce fut un voyage d'environ deux jours. En arrivant dans cette

île, je fis mettre la main au travail. On eut bientôt élevé quelques maisons de bois, couvertes de feuilles de palmier, avec un cellier et un magasin. Je traçai le plan d'un fort à quatre bastions.

» De là, j'allai visiter les montagnards écossais dans leur ville de Darien. Ils me firent toute sorte d'honneurs; je les trouvai sous les armes, avec leurs plaids, leurs sabres, leur bouchers et leurs mousquets. En reconnaissance je me fis habiller à leur mode, et je gardai cette parure pendant quelques jours que je passai avec eux. Ensuite, étant retourné à l'île Saint-Simon, j'y pressai si vivement le travail, que, dans l'espace de six semaines, j'eus la satisfaction de voir le fort achevé et trente-sept maisons régulièrement bâties. Le fort fut nommé Frederica. La ville est derrière, dans un territoire commode, dont j'avais fait la division; et je mis chacun en possession de son terrain, pour y bâtir et l'améliorer à son gré. Tout ce qui avait été déjà semé et planté dans les terres voisines fut déclaré commun pour l'utilité publique.

» Quelques jours après mon arrivée dans l'île Saint-Simon, le mico Tomokichi et son neveu, escortés d'un grand nombre d'Indiens, m'apportèrent une provision de chair de daim et d'autres bêtes fauves, qui répandit l'abondance dans la colonie. Ils me dirent que leur dessein était d'aller à la chasse du buffle jusqu'aux frontières espagnoles; mais, jugeant qu'ils cherchaient l'occasion de tomber sur les gardes d'Espagne, que notre faiblesse nous oblige de ménager, je leur fis suspendre leur projet, en leur disant que je voulais être de cette expédition. Le lendemain, ils me conduisirent dans une île à l'embouchure du détroit de Iekil, où, remarquant un terrain élevé qui commande la rivière, je laissai un détachement d'Écossais sous la conduite de M. Mackay, après leur avoir tracé le plan d'un fort, dont ils souhaitèrent que le nom fût Saint-André; mais l'île fut nommée Cumberland.

» Le jour suivant, nous passâmes le Clogother, autre bras de l'Alatamaha, et je découvris une autre belle île, longue de seize milles, couverte d'orangers, de myrtes et de vignes sauvages, à laquelle je donnai le nom d'Amelia. Le troisième jour, arrivant auprès de la vedette espagnole, les Américains se disposaient à fondre dessus; mais pour leur en ôter le pouvoir, je les laissai dans une île, et, descendant par la rivière Saint-Jean, je doublai la pointe Saint-Georges, qui est la partie septentrionale de cette rivière et la pointe la plus méridionale des possessions anglaises sur la côte du continent.... »

Nous ne pouvons suivre la marche de cet établissement, qui parvint bientôt à un haut degré de prospérité; nous ne parlerons point non plus de la Caroline, ni d'autres colonies moins importantes, dont l'histoire n'offrirait qu'un mince intérêt. Nous terminerons ce qui regarde les colonies anglaises sur le continent américain par quelques observations générales, d'autant moins

suspectes qu'elles sont d'un étranger et d'un catholique qui visita ce pays en 1745; elles pourront donner une idée de ce qu'étaient à leur origine ces établissements si célèbres.

« Ce ne sont pas seulement les côtes, dit Ulloa, qui sont habitées et peuplées d'Anglais; tout l'intérieur du pays, à plus de cent milles de la mer, l'est également. On n'y rencontre que des villes, des bourgades, des villages et des maisons de campagne. Tout est défriché, cultivé, fertile. Ainsi, cette laborieuse nation jouit du fruit de son travail, sans cesser de cultiver la terre, en se reposant, comme d'autres, sur de vaines idées de fertilité naturelle du pays. Boston, capitale de la Nouvelle-Angleterre, est si grande, si bien bâtie, si opulente, qu'elle peut être comparée aux plus florissantes villes de l'Europe.

« L'assemblage de tant de nations différentes qui composent les colonies anglaises du continent rend le nombre de leurs habitants si considérable, qu'elles forment un vrai royaume, dont l'étendue, quoique moins grande sur la côte que celle de quelques pays de l'Amérique, est plus considérable que celle de beaucoup d'autres dans l'intérieur des terres, qui ont d'ailleurs l'avantage d'être extrêmement peuplées. La diversité d'origine n'empêche pas que tant de colons ne soient soumis aux mêmes lois civiles; mais quant à la religion, la tolérance y est généralement établie pour toutes les sectes connues. Il n'y a d'excepté que la seule religion romaine.

« Tout le pays abonde particulièrement en bois de construction pour les vaisseaux : aussi s'en fabrique-t-il une quantité considérable dans tous les ports de ses côtes. Cependant l'opinion commune est que ce bois n'est pas de la meilleure qualité, et que les bâtiments qu'on en construit ne durent pas plus de huit ou neuf ans. De là vient qu'on ne l'emploie guère que pour les bélandres, les brigantins, et d'autres bâtiments du même ordre.

« Des contrées si peuplées ne se soumettent au prince qu'autant que ses lois leur plaisent. La douceur du gouvernement le fait chérir. Un gouverneur est regardé de tous les habitants comme un concitoyen qui est chargé de veiller à la sûreté commune et au bien public; ils se taxent eux-mêmes pour son entretien et celui des juges. Ils ne paient aucune autre espèce d'impôt ou de tribut. C'est pour se maintenir dans la jouissance de ces exemptions qu'ils ne souffrent ni places fortifiées, ni garnisons, dans la crainte que le prétexte de les défendre ne devienne un piége pour leur liberté. Toutes ces provinces peuvent être regardées comme une sorte de république qui, suivant en partie les lois politiques d'Angleterre, réforme ou rejette celles qui lui paraissent contraires à ses libertés. Les villes, les bourgs et les villages sont ses forteresses, et les habitants en sont les garnisons. Ils vivent entre eux dans une

union qui les ferait prendre pour des enfants d'une même famille. Les grands et les riches ne s'y distinguent point des pauvres par l'orgueil et le luxe. La diversité même de religion, entre cinq ou six sectes différentes, ne produit point les divisions ordinaires sur un point si délicat; et la diversité de nation entre des Européens, des créoles, des métis et des Indiens, n'altère jamais la tranquillité du gouvernement établi par les premiers. Une société si bien réglée ne saurait manquer de s'accroître et de prospérer. Les jeunes gens s'y marient dès qu'ils ont atteint l'âge viril, parce qu'il leur est aisé d'acquérir de quoi subsister; le pays est assez grand, assez fertile pour fournir des terres aux nouvelles familles : et c'est ainsi que l'accroissement de la population ne se relâche jamais, surtout dans un climat et sous des lois qui éloignent presque également les maladies et la débauche.

» Il est remarquable que, dans une si florissante colonie, la monnaie courante ne soit pas de métal, et qu'elle ne soit que de papier, avec la forme ordinaire de la monnaie. Chaque pièce est composée de deux feuilles rondes collées l'une sur l'autre et portant de chaque côté l'empreinte qui leur appartient. Il y en a de toutes valeurs. C'est avec ces espèces qu'on achète, qu'on vend, en un mot qu'on fait tout le commerce intérieur. Mais comme le papier se salit et s'use, chaque province a son hôtel de la monnaie où l'on prépare les pièces. Outre cet hôtel général, il y a des maisons particulières pour la distribution. On y porte les pièces usées ou trop sales. Des officiers en remettent autant de neuves qu'on en apporte de vieilles. Ils seraient déshonorés par le moindre défaut de bonne foi, et l'on n'a point d'exemple qu'ils en aient jamais manqué. On croit en trouver la raison dans les maximes des quakers, qui furent chargés des premiers règlements, du maniement, de la distribution, de la fabrique des monnaies, non seulement dans la Pensylvanie, dont ils furent les premiers colons, mais dans d'autres provinces où ils s'établirent. On sait que, malgré plusieurs rites extravagants, ces sectaires sont estimables par l'exactitude qu'ils apportent à l'observation des lois naturelles; ils la poussent jusqu'à la superstition; et l'on n'ignore pas non plus que, toutes les persécutions imaginées en Angleterre pour les forcer à prêter les serments prescrits par la loi n'ayant pu les y faire consentir, le parlement se vit dans la nécessité de statuer que la simple parole des quakers aurait la force d'un serment solennel. Cette opiniâtreté, qui mérite peut-être un meilleur nom, les a suivis dans les colonies d'Amérique, où ils jouissent du même privilége; et l'on juge que l'exemple de leur droiture et de leur équité peut s'être communiqué aux autres sectaires. Comme il est inouï que les officiers de la monnaie aient manqué à la confiance publique, ce serait un scandale du premier ordre que de former le moindre soupçon sur leur bonne foi.

» Les négociants vendent les marchandises de l'Europe, et reçoivent en paiement cette monnaie, dont ils achètent ensuite des marchandises du pays, qu'ils envoient vendre ailleurs par leurs correspondants, et dont ils tirent de bonnes espèces d'or et d'argent, pour les placer à la banque de Londres. N'ayant besoin ni d'or ni d'argent monnayés dans le pays même, ils achètent, avec les retours annuels de leurs gains, toutes les marchandises qui leur conviennent, et les font apporter à Boston pour leur compte : ce qui entretient le commerce d'un côté à l'autre. Ainsi, l'or et l'argent monnayés ne sortent point d'Angleterre, et les riches habitants de Boston ont à la fois le maniement de deux fonds, celui des marchandises et de la monnaie de papier, et celui qui leur revient de la banque, où le capital demeure toujours sans diminution. »

Il nous resterait à parler de la Nouvelle-Angleterre et du New-York; mais leur origine fut à peu près celle des autres colonies, et, à moins d'entrer dans le domaine de l'histoire, nous ne pourrions que reproduire presque les mêmes circonstances. Depuis le traité de 1763, par lequel les Espagnols cédèrent aux Anglais toute la Floride proprement dite et une partie de la Louisiane, en même temps que les Français cédaient à ces mêmes Anglais tout le Canada, la Grande-Bretagne se voyait maîtresse de toutes les côtes de la partie septentrionale du nouveau monde depuis le golfe du Mexique jusqu'à la baie d'Hudson, et, à l'exception de quelques établissements espagnols sur le Mississipi, les Anglais étaient les seuls Européens qui dominassent dans ces vastes et opulentes régions.

Mais cette contrée devait bientôt donner au monde le plus étonnant spectacle, et fixer une des époques les plus remarquables de l'histoire, sous les auspices de Franklin, de cet homme qui sera à jamais célèbre pour avoir fait la plus grande découverte physique de ce siècle et la plus grande révolution politique. Cette révolution, commencée par des marchands et des cultivateurs, a été soutenue par un autre homme, que l'on peut appeler le Fabius de l'Amérique, et qui a compris que, dans la cause qu'il défendait, il suffisait, pour vaincre, de n'être pas vaincu. Les lois constitutives des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale forment un code aussi remarquable dans les annales de la philosophie, que l'événement qui l'a occasionné l'est dans les annales de la politique. Elles constituent la démocratie la plus pure qui ait encore existé, et sont un des plus beaux monuments de la sagesse humaine. Mais laissons à l'histoire ces événements, et portons nos regards sur les voyages et les établissements des Français dans cette partie du continent américain, qu'ils ont depuis entièrement abandonnée.

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

FLORIDE.

Lutte des Français et des Espagnols. Détresse d'un vaisseau. Repas de chair humaine. Mœurs des Floridiens.

Quoique la Floride doive ce nom à un Espagnol nommé Fernand de Soto qui aborda sur cette côte en 1534, un jour de Pâque fleuri; quoiqu'un autre Espagnol, Ponce Léon, passe pour avoir découvert cette contrée vingt ans auparavant, cependant les Français revendiquent l'avantage assez frivole d'avoir reconnu les premiers cette presqu'île. Nous n'entrerons point dans la discussion de ces voyages, qui n'ont point eu de suite, et dont l'époque est contestée. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qui paraît prouvé par des monuments historiques. Les Français n'ont point eu d'établissements connus dans la Floride avant 1561, et les Espagnols y possédaient déjà le fort Saint-Augustin, et étaient assez puissants pour ruiner les premières entreprises des Français. Ceux-ci étaient conduits par un Normand nommé Ribaud, qui partit sous les auspices de l'amiral de Coligny, dont le nom se trouve souvent à la tête de ces expéditions lointaines, que sa politique conseillait, mais que son génie n'animait pas. Il voulait balancer, s'il eût été possible, la puissance espagnole dans le nouveau monde, et il regardait d'ailleurs ces colonies dans un autre hémisphère comme un asyle pour ses frères protestants, persécutés dans le nôtre. C'est dans cette double vue qu'il encourageait ces courses maritimes, pour lesquelles même il obtint plus d'une fois la protection de la cour. Mais les guerres civiles empêchèrent qu'on ne suivît les projets de ce grand homme, et qu'on ne soutînt d'une manière convenable les entreprises dont il était l'auteur; aussi furent-elles malheureuses. La jalousie des Espagnols, le peu de soin qu'on prit de se concilier l'affection des sauvages, le défaut d'union et de discipline, ruinèrent la colonie naissante de Ribaud, dans le temps même qu'il était allé demander en France de nouveaux secours. Le commandant qui le remplaçait perdit tout par sa mauvaise conduite. Les vivres manquèrent dans

une terre fertile que personne ne s'avisa de cultiver, parce qu'on n'y était venu chercher que des mines : il semblait que le nouveau monde ne dût produire que de l'or. Du moment que les habitants refusèrent des vivres, le besoin se fit sentir, sans que l'on songeât à y remédier. On ne pensa qu'à la fuite. Ces mêmes colons, qui n'avaient pas le courage si facile d'être cultivateurs pour avoir du pain, eurent l'étonnante industrie de bâtir un vaisseau pour retourner en Europe, et devinrent charpentiers et forgerons sans avoir manié d'outils de leur vie, et sans aucun des secours qu'exigeait une pareille construction. La mousse, et cette espèce de filasse qui croît sur les arbres de la Floride, servirent d'étoupes pour calfater le bâtiment; les chemises et les draps de lit servirent à faire des voiles; on fit des cordages de l'écorce des arbres; enfin, le navire fut achevé et lancé à l'eau.

L'embarquement ne fut pas différé d'un seul jour, et la même confiance qui avait fait entreprendre la construction d'un vaisseau sans matériaux et sans ouvriers fit affronter tous les périls de la mer avec des soldats pour matelots. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que la disette, le seul mal réel qu'on voulait éviter, fut celui contre lequel on ne prit point de précautions. Les aventuriers n'étaient pas bien loin en mer, lorsqu'ils furent arrêtés par un calme opiniâtre, qui leur fit consommer le peu de provisions qu'ils avaient embarquées. La portion fut bientôt réduite à douze ou quinze grains de maïs par jour. Cette faible ration n'ayant pu même durer long-temps, on se jeta d'abord sur les souliers, et tout ce qu'il y avait de cuir dans le vaisseau fut dévoré. L'eau douce manqua aussi tout à fait. Quelques uns voulurent boire de l'eau de mer, qui leur causa une mort violente. D'un autre côté, le bâtiment faisait eau de toutes parts, et l'équipage, exténué par la faim, n'était plus capable de travailler à la pompe. Chaque circonstance n'offrit alors qu'un sujet de désespoir. Dans cette affreuse situation, quelqu'un eut la hardiesse de dire qu'un seul pouvait sauver la vie de tous les autres, aux dépens de la sienne; et non seulement une pareille proposition ne fut pas rejetée avec horreur, mais elle fut applaudie. On était prêt à mettre au sort le choix de la victime, lorsqu'un soldat, qui se nommait Lachau, déclara qu'il offrait sa vie pour reculer de quelques jours la mort de ses compagnons. Il fut pris au mot : on l'égorgea sur-le-champ sans qu'il fît la moindre résistance. Il ne se perdit pas une goutte de son sang; tous en burent avec la même avidité, et, le corps ayant été mis en pièces, chacun en obtint sa part. Ce prélude eût été suivi sans doute d'une boucherie beaucoup plus sanglante, et la disposition des victimes n'eût pas été consultée, si bientôt on n'eût aperçu la terre, et presque aussitôt un vaisseau qui s'approchait. Il fut attendu : c'était une frégate anglaise, dans laquelle il se trouva un Français, du nombre de ceux qui étaient partis de la

Floride avec Ribaut. On apprit de lui que la guerre civile, rallumée en France plus vivement que jamais, n'avait guère permis à l'amiral de s'occuper de sa colonie; mais qu'après la paix qui venait de se conclure, il avait apporté tous ses soins au soutien de cet établissement.

En effet, il n'eut pas plus tôt obtenu la liberté de reparaître à la cour, qu'il engagea le roi Charles à lui donner trois navires bien équipés pour envoyer des vivres à Charles-Fort : c'était le nom de la colonie française. Le commandement en fut confié à René Laudonnière, gentilhomme d'un mérite connu, bon officier de marine, qui avait embrassé ce parti après avoir servi sur terre avec distinction. Il avait été du voyage de Ribaut. On lui donna d'habiles ouvriers dans tous les arts qui conviennent au besoin d'une colonie. Beaucoup de jeunes gens, entre lesquels on en comptait plusieurs d'un nom distingué, entreprirent le voyage à leurs frais, et l'on y joignit des soldats exercés dans leur profession. On observe que l'amiral prit soin d'exclure de cet armement tous les catholiques. Le roi fit compter 50,000 écus à Laudonnière. Les deux premiers vaisseaux de l'escadre avaient des pilotes d'une expérience consommée dans leur art. Le voyage fut heureux : il semblait que les affaires dussent prendre une nouvelle face. On construisit le fort de la Caroline sur la rivière de Mai, à deux lieues de la mer, dans une situation plus favorable que la première; on combattit avec avantage les peuplades voisines. Mais toute cette foule d'aventuriers et de gentilshommes, qui avait de la valeur, ne connaissait ni le travail, ni l'obéissance. On se mutina contre les chefs, on maltraita les sauvages, et bientôt l'on éprouva tous les maux, effets inévitables de ces désordres. Le retour de Ribaut ne put réparer les affaires, et enfin les Espagnols vinrent à bout de détruire sans retour les établissements français. Cette dernière révolution ne peut être mieux rapportée que dans les termes de l'éloquent auteur de l'*Histoire du commerce des deux Indes*. « Philippe II, accoutumé à s'attribuer la possession exclusive de l'Amérique, instruit des tentatives de quelques Français pour s'y établir, et de l'abandon où les laissait le gouvernement, fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Ménendes, qui la commandait, arrive à la Floride; il y trouve les ennemis qu'il cherchait établis au fort de la Caroline : il attaque tous leurs retranchements, les emporte l'épée à la main, et fait un massacre horrible. Tous ceux qui avaient échappé au carnage furent pendus à un arbre, avec cette inscription : *Non comme Français, mais comme hérétiques.*

» Loin de songer à venger cet outrage, le ministre de Charles IX se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avait approuvé, mais qu'il n'aimait pas, parce qu'il avait été imaginé par le chef des huguenots, et qu'il pouvait donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique

ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il était réservé à un simple particulier d'exécuter ce que l'état aurait dû faire. Dominique de Gourgue, né au Mont-de-Marsan en Gascogne, navigateur habile et hardi, ennemi des Espagnols, dont il avait reçu des outrages personnels, passionné pour sa patrie, pour les expéditions périlleuses et pour la gloire, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui, va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, une activité incroyable, les bat partout, et, pour opposer derision à dérision, les fait pendre à des arbres, sur lesquels on écrit : *Non comme Espagnols, mais comme assassins.*

« L'expédition du brave de Gourgue n'eut pas d'autres suites : soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride, soit qu'il prévît qu'il ne lui viendrait aucun secours de France, soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finirait avec les moyens de l'acheter, ou qu'il pensât que les Espagnols viendraient l'accabler, il fit sauter les forts qu'il avait conquis, et reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui était due, et très mal par la cour. » Il fut obligé de se cacher pour se dérober à la vengeance des Espagnols; et la cour de France, alors gouvernée par Philippe II, fut sur le point de sacrifier le seul homme qui eût pris le soin de le venger. L'Europe vit avec indignation ce traitement aussi lâche qu'injuste. La reine Élisabeth offrit sa protection à un brave homme qu'elle aurait désiré d'attacher à son service. Il eut encore la générosité de se refuser à ses offres, et Charles IX rougit enfin de le persecuter : on le laissa vivre dans sa patrie ; mais il y mourut sans avoir été récompensé.

Laudonnière nous a laissé des détails sur le caractère des peuples voisins des anciennes possessions françaises dans la Floride, avec quelques observations sur les propriétés du pays. Mais deux siècles écoulés, et la domination espagnole, ont apporté des changements dans cette contrée, et ce qui suit ne doit être entendu rigoureusement que du temps où Laudonnière écrivait.

« Les Floridiens de ce canton, dit-il, sont bien faits, braves et fiers, quoique assez traitables, lorsqu'on sait les prendre par la douceur. Ils n'ont pas la cruauté des Canadiens pour leurs prisonniers, et quoiqu'ils soient anthropophages comme eux, ils ne poussent pas l'inhumanité jusqu'à se faire un plaisir de voir souffrir un malheureux captif, ni un art de le tourmenter. Ils se contentent de réduire à l'esclavage les femmes et les enfants qu'ils enlèvent. Ils immolent les hommes au soleil, et se font un devoir de religion de manger la chair de ces victimes. Dans les marchés et dans les combats, les paraoustis sont toujours à la tête de leurs troupes; le bagage est porté par les hermaphrodites, dont Laudonnière assure que le nombre est grand parmi ces

sauvages. Un de leurs usages est d'arracher, comme chez les nations qui sont plus au nord, la peau de la tête de leurs ennemis après les avoir tués; mais dans les réjouissances qui suivent la victoire, ce sont les vieilles femmes qui se parent de ces chevelures. Il paraît que le soleil est leur unique divinité, ou du moins tous leurs temples sont consacrés à cet astre; mais le culte qu'ils lui rendent varie avec les cantons. La polygamie n'est permise dans la Floride qu'aux paraoustis; ils ne donnent même le nom d'épouse qu'à une de leurs femmes; les autres sont de véritables esclaves, et leurs enfants n'ont aucun droit à la succession du père. On rend de grands honneurs à ces chefs pendant leur vie, et de plus grands encore après leur mort. Le lieu de leur sépulture est environné de flèches plantées en terre, et la coupe dont ils se servaient pour boire est placée sur la tombe. Toute l'habitation pleure et jeûne pendant trois jours. La cabane du mort est brûlée avec tout ce qui était à son usage, comme si personne n'était digne de s'en servir après lui; ensuite les femmes se coupent les cheveux, et les sèment sur le tombeau, où plusieurs vont tour à tour, pendant six mois, pleurer trois fois chaque jour. Les paraoustis des bourgades voisines viennent aussi rendre en cérémonie les derniers devoirs à leur allié. Presque toute l'éducation qu'on donne aux enfants est de les exercer à la course, sans distinction de sexe. Aussi tous les Américains du pays, hommes et femmes, sont d'une agilité merveilleuse; on les aperçoit plus tôt au sommet des plus grands arbres qu'on ne les y a vus grimper. Ils ont une extrême adresse à tirer de l'arc et à lancer une espèce de javelots qui les rendent plus redoutables à la guerre que leurs *macanas* ou massues. Enfin ils nagent avec beaucoup de vitesse; les femmes, chargées de leurs enfants, qu'elles portent entre leurs bras, passent de grandes rivières à la nage. »

—

Baie d'Hudson.

Premiers établissements. Aspect du pays. Commerce. Massacre des Français. Enfants massacrés par leurs pères. Vieillards tués par leurs enfants.

Les tentatives des Français dans l'Amérique, depuis François Ier jusqu'à Henri IV, se bornent à ce que nous avons dit de la Floride et du Brésil, et à quelques expéditions qui n'eurent point de suite. La première qui soit de quelque importance est du commencement du dix-septième siècle. C'est celle de Champlain, gentilhomme de Saintonge, navigateur célèbre, dont un lac situé dans les États-Unis porte encore le nom. Champlain fit plusieurs voyages

ges en Amérique, d'abord sous les ordres du vice-amiral de Muiz, qui bâtit Port-Royal, aujourd'hui Annapolis, dans l'Acadie; ensuite à la tête d'une compagnie de marchands, qui jeta en 1608 les premiers fondements de Québec sur les bords du fleuve Saint-Laurent, que Champlain avait remonté jusqu'à vingt lieues au delà de son embouchure. Le Florentin Verazani avait découvert autrefois cette côte, Terre-Neuve et la baie d'Hudson, lorsqu'il fut envoyé en 1424 par François Ier pour chercher par le nord une route dans la mer du Sud. La colonie du Canada fut long-temps languissante et combattue par les Anglais, avec une alternative de bons et de mauvais succès. Son objet principal était le commerce des pelleteries. Montreal, autre établissement formé dans une des îles du fleuve Saint-Laurent, accrut encore la puissance française dans ces contrées. On s'allia avec quelques nations sauvages, et l'on fit la guerre à d'autres. Cependant des pêcheurs normands, basques et bretons, fréquentaient les côtes d'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson, qu'ils disputaient aux Anglais. Dans le récit de ces guerres, qui n'entre point dans notre plan, on trouve quelques détails sur la baie d'Hudson, qui méritent que nous nous y arrêtions un moment. Nous parcourrons ainsi de suite les autres contrées où les Français ont eu des établissements, avant d'entrer dans la description générale du nord de l'Amérique.

Voici comment s'expliquent les relations françaises : « Après qu'on a doublé la pointe septentrionale de l'île de Terre-Neuve, en faisant le nord-ouest et côtoyant toujours la terre de Labrador, on s'élève jusque vers les 63 degrés de latitude nord, et l'on trouve un détroit qui porte le nom d'Hudson. Ce détroit court sud-est et nord-ouest, et sa sortie est par les 64 degrés. En cet endroit, l'Océan forme une mer intérieure qu'on nomme improprement la baie d'Hudson, car du nord au sud elle a près de trois cents lieues de longueur, sur une largeur de plus de deux cents, qui se rétrécit en quelques endroits jusqu'à trente-cinq lieues. Son extrémité méridionale est par les 51 degrés de latitude nord. Rien n'est plus affreux que le pays dont elle est environnée. De quelque côté qu'on jette les yeux on n'aperçoit que des terres incultes et sauvages, et des rochers escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, entrecoupés de profondes ravines et de vallées stériles, où le soleil ne pénètre point, et que les neiges ou les glaçons, qui ne fondent jamais, rendent absolument inaccessibles. La mer n'y est bien libre que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre; encore y rencontre-t-on quelquefois des glaces d'une énorme grosseur qui jettent les navigateurs dans le plus grand embarras. Lorsqu'on y pense le moins, une marée, ou un courant assez fort pour entraîner le navire, l'investit tout à coup d'un si grand nombre de ces écueils flottants, qu'aussi loin que la vue puisse porter on n'aperçoit que des glaces. Il n'y a

pas d'autre moyen de s'en garantir que de se grapiner sur les plus grosses et d'écarter les autres avec des gaffes. Mais dès qu'on s'est ouvert un passage, il faut en profiter au plus tôt, car, s'il survient une tempête pendant qu'on est assiégé de glaçons, quelle espérance de s'en tirer ? »

La longueur du détroit qui mène dans cette mer est de cent vingt lieues. A l'entrée on trouve une île nommée la Résolution, ensuite les îles de Charles, de Salisbury et de Nottingham dans le détroit, et celle de Mansfield à l'em-bouchure intérieure. Des deux côtés, les terres sont habitées par des Esqui-maux. La côte méridionale est connue sous le nom de Terre de Labrador, et celle du nord sous autant de noms qu'il y a passé de navigateurs de différen-tes nations, qui s'attribuent l'honneur de la découverte.

Les Anglais bâtirent à la rivière de Rupert le Charles-Fort, où ils vécurent d'abord dans de petites huttes; leur principal soin était de se défendre de la pluie et du froid, mais bien plus souvent du froid que de la pluie. L'île Char-les-Town, à l'extrémité méridionale de la mer, est d'un aspect extrêmement singulier. Elle est non seulement couverte de mousse fort verte, mais rem-plie d'arbres, surtout de bouleaux, de sapins et de genévriers, ce qui a une perspective si riante pour ceux qui arrivent après un voyage de trois mois dans la plus dangereuse des mers, qu'ils croient voir naître tout d'un coup le printemps. Découvrir de la verdure et des arbres qui étendent agréa-blement leurs branches au milieu des glaces et des neiges, c'est un spectacle qui cause la plus étrange surprise et le plus delicieux plaisir. L'air, quoique plus proche du soleil que celui de Londres, qui n'est qu'à 51°, est d'un froid excessif pendant neuf mois. Les trois autres sont chauds, mais tempérés par les vents du nord-ouest. Le terrain, à l'est comme au couchant, ne produit aucune sorte de grain.

Les marchandises dont on tire le meilleur parti dans la baie sont les fu-sils, la poudre à tirer, le plomb, les draps, les haches, les chaudrons et le ta-bac, qu'on y troque avec les Indiens pour diverses pelleteries. Ceux-ci don-nent pour un fusil dix bonnes peaux de castor; une peau pour une demi-livre de poudre; une pour quatre livres de plomb; une pour chaque hache; une pour huit grands couteaux; une pour une demi-livre de grains de verre; six pour un habit de bon drap; six pour une livre de tabac; une pour une grande boîte à poudre, ou pour deux petites; une pour chaque livre de fonte dans un chaudron; deux pour un miroir et pour un peigne. L'auteur de la relation donne à juger, sur ce compte, quels durent être les premiers gains de la com-pagnie : il les fait monter à trois cents pour cent.

L'hiver y est extrêmement froid; il commence vers la Saint-Michel, et ne finit guère avant le mois de mai. Au mois de decembre, le soleil s'y couche à

deux heures trois quarts, et se lève à neuf heures. Dans les beaux jours du froid, où l'air est un peu plus tempéré, on est surpris de la quantité de perdrix et de lièvres qui s'y rassemblent. Jérémie, commandant français au fort Bourbon, qui fut pris depuis par les Anglais, et se nomme aujourd'hui le fort d'York, eut la curiosité de compter combien les chasseurs en apportaient dans un hiver. Entre quatre-vingts hommes, il se trouva, au printemps, qu'on y avait mangé quatre-vingt-dix mille perdrix et vingt-cinq mille lièvres. A la fin d'avril, les oies, les outardes et les canards y arrivent dans la même abondance, et ne sont pas plus difficiles à tuer. Ces oiseaux passent deux mois dans le pays. On donne aux sauvages une livre de poudre et quatre livres de plomb pour vingt oies ou vingt outardes qu'ils sont obligés d'apporter au fort. Les caribous ou rennes passent deux fois l'année, et leur premier passage est dans le cours de mars et d'avril. Ces animaux, qui viennent du nord pour aller au sud, sont en si grand nombre qu'ils occupent plus de soixante lieues d'étendue le long des rivières, et Jérémie ne craint point d'assurer que les chemins qu'ils font dans la neige sont plus entrecoupés que les rues de Paris. Les sauvages font alors des barrières avec des arbres [illegible] les autres, et laissent par intervalles des ouvertures où ils tendent des piéges. La quantité de caribous qu'ils prennent est incroyable. Le second passage, ou le retour, est dans le cours de juillet et d'août.

La pêche est une autre ressource en été pour les Européens de la baie d'Hudson. Ils ne manquent point de tendre des filets qu'ils ne retirent jamais sans y trouver diverses sortes d'excellents poissons, tels que du brochet, de la truite, de la carpe, et surtout un poisson blanc, à peu près de la forme du hareng, auquel Jérémie ne croit point qu'il y en ait de comparable dans tout l'univers. On en fait d'abondantes provisions pour l'hiver, et la seule manière de le conserver est de le mettre dans la neige : il s'y gèle, et ne se corrompt point jusqu'au retour de l'été. La viande même et toutes les espèces de gibier ne se conservent pas autrement. « Ainsi, conclut le même voyageur, quoique sous un mauvais climat, on n'y manque d'aucune des nécessités de la vie, lorsqu'on y reçoit de l'Europe du pain et du vin. Quoique l'été y soit très court, on s'y fait de petits jardins qui produisent de bonnes laitues, des choux verts, et d'autres herbes qu'on prend soin de saler pour l'hiver. »

Malgré ces secours, la compagnie de Québec ayant laissé passer [illegible] ans sans renouveler les munitions et les marchandises du fort, Jérémie, qui n'avait pas cessé d'y commander, s'en trouva si dépourvu, qu'il ne put continuer la traite avec les sauvages. En 1712 il se vit forcé, au mois de juillet, d'envoyer une partie de ses gens à la chasse des caribous. Sa garnison était fort affaiblie. « Je fis partir, dit-il, mon lieutenant, les deux commis

cinq de mes meilleurs hommes, auxquels je m'étais efforcé de donner une as- sez bonne quantité de poudre et de vivres. Ils se postèrent malheureusement proche d'un camp de sauvages qui manquaient de poudre, parce que, la con- servant pour ma sûreté et celle de mes gens, je leur refusais la traite. Ces barbares, se voyant comme bravés par les chasseurs français, qui tuaient tou- tes sortes de gibier, et qui faisaient bonne chère à leurs yeux sans leur en faire part, conçurent le dessein de les tuer pour se saisir de leurs armes et de leurs munitions. Ils en redoutaient particulièrement deux, qu'ils avaient re- connus pour les plus adroits. Une fête nocturne, dont nous connaissions l'u- sage, leur donna l'occasion de les y inviter. Mes gens se doutaient si peu de trahison, qu'ayant laissé partir leurs compagnons pour le camp sauvage, ils se couchèrent tranquillement. Les deux convives arrivèrent au camp dans la même confiance; mais en entrant dans l'enceinte, ils trouvèrent les Améri- cains rangés des deux côtés, la hache et le couteau à la main, et furent é- gorgés d'autant plus facilement, qu'ils étaient sans armes. Ces perfides, ré- solus d'égorger aussi les six autres, se mirent en chemin avec leurs armes à feu, pour les attaquer pendant leur sommeil. Ils commencèrent par une dé- charge; ensuite, se jetant sur eux la baïonnette à la main, ils les égorgèrent avant qu'ils fussent bien éveillés. Il y en eut un néanmoins qui, n'ayant été blessé que d'un coup de balle à la cuisse, feignit d'être mort. Les Américains le voyant étendu et sans mouvement, se contentèrent de lui ôter sa chemise comme à tous les autres; et, dans la frayeur qui accompagne toujours le cri- me, ils se hâtèrent de piller la cabane pour fuir aussitôt. Le malheureux Français retrouva la force de lever la tête lorsqu'il ne les entendit plus, et vit ses compagnons morts autour de lui. Il se traîna jusqu'au bois, où, recon- naissant qu'il n'avait reçu le coup que dans les chairs, il arrêta son sang avec quelques feuilles d'arbres, et, dans cet état, il prit le chemin du fort au tra- vers des ronces. Il était neuf heures du soir lorsque je le vis arriver nu, san- glant, et tel qu'il devait être après avoir fait dix lieues sans aucun secours. Qu'on juge de ma surprise et de ma douleur, surtout lorsqu'il m'eut appris la mort de mon lieutenant et de tous ses compagnons. Cependant je pensai d'abord à me tenir sur mes gardes, dans la crainte que leurs meurtriers ne fissent quelques tentatives sur le fort. L'artillerie était mise en état. Comme il ne restait que neuf hommes autour de moi, il me parut impossible de garder deux postes, et je rappelai aussitôt la petite garnison de Puelquerdy, autre forteresse française, pour faire garde nuit et jour, sans oser sortir du fort. L'é- vénement fit sentir la nécessité de cette précaution. Ces barbares, après nous avoir observés quelques jours, s'approchèrent aussi des Chalapeaux, où, n'a- percevant personne, ils pillèrent tout ce que mes gens n'avaient pu em-

temps d'emporter, et s'emparèrent, entre autres choses, d'une certaine quantité de poudre que j'y tenais en réserve pour le dernier besoin. Ainsi nous passâmes tout l'hiver dans le fort, sans vivres, sans poudre, menacés d'y périr de misère, et dans l'appréhension continuelle d'y être attaqués par des traîtres affamés de nos marchandises. »

Un navire de la compagnie, qui arriva l'année suivante, fit renaître l'abondance au fort Bourbon; mais rien n'y était plus nécessaire que les marchandises de traite, dont les sauvages avaient autant de besoin que les Français. La faim en avait fait périr un grand nombre. Comme ils ont perdu l'usage des flèches, depuis que les Européens leur portent des armes à feu, ils n'ont pas d'autre ressource en hiver que le gibier qu'ils tuent au fusil. Jamais ils n'ont tenté de cultiver une terre dont ils connaissent la stérilité. Sans cesse errants au milieu des neiges, ils ne passent pas huit jours dans un même lieu. Jérémie assure que, lorsqu'ils sont pressés par la faim, les pères et les mères tuent leurs enfants pour les manger, et qu'ensuite le plus fort des deux mange l'autre. Il ajoute que les exemples n'en sont pas rares. « J'en ai connu un, dit-il, qui, après avoir dévoré sa femme et six enfants qu'il avait d'elle, avouait qu'il n'avait eu le cœur attendri qu'au dernier; qu'il lui avait donné ce rang parce qu'il l'aimait plus que les autres: qu'en ouvrant la tête pour manger la cervelle, il s'était senti touché, et qu'il n'avait pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moelle. » On pourrait trouver ce récit peu vraisemblable sur le témoignage d'un seul voyageur, mais il est confirmé par les relations anglaises des mêmes contrées. On y lit, comme dans celle du commandant français, que ces Américains vivent fort long-temps, malgré leur misère; que, si l'âge les met hors d'état de travailler, ils font un festin auquel ils invitent toute leur famille; qu'après une longue harangue dans laquelle ils recommandent l'union, ils présentent à celui de leurs enfants qu'ils aiment le mieux une corde qu'ils se passent eux-mêmes au cou, et le prient de les étrangler pour les délivrer d'une vie qui fait leur tourment et celui des autres. Tout le monde applaudit à leur résolution, et le fils s'empresse de leur obéir. Nous aurons occasion, dans un autre article, de revenir sur leurs usages.

Jérémie reçut ordre, en 1714, de remettre aux Anglais le fort Bourbon, et tout ce que la France avait possédé jusqu'alors dans la baie d'Hudson. Louis XIV s'était déterminé à leur céder sans retour, par l'article 12 du traité d'Utrecht, cette partie de ses domaines, avec l'Acadie et l'île de Terre-Neuve. Ce fut un sacrifice considérable qu'il fit à la paix. Jérémie assure qu'avec un peu de dépense, la baie d'Hudson pouvait devenir le meilleur poste de l'Amérique française, et que le seul fort Bourbon, bien entretenu de marchandises, rapportait alors un profit clair de plus de 100,000 livres.

Portrait des naturels. Canots. Habillements. Industrie. Usages.

Les habitants de la baie d'Hudson, que les Anglais nomment *Nodwais*, et les Français *Esquimaux*, sont d'une taille médiocre, généralement robustes, d'un embonpoint raisonnable, et basanés; ils ont la tête large, la face ronde et plate, les yeux noirs, petits et étincelants, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs, les épaules larges et les pieds extrêmement petits. Ils sont gais, vifs, mais subtils, rusés et fourbes. Les flatteries ne leur coûtent rien. Il est aisé de les irriter : on leur voit prendre alors un air fier; mais il n'est pas moins facile de les intimider. Leur attachement pour leurs usages est extrême. « Je sais, dit Ellis, que plusieurs de ces Indiens, ayant été pris dans leur jeunesse et transportés aux comptoirs anglais, ont toujours regretté leur pays natal. L'un d'eux, qui avait vécu long-temps parmi les Anglais, et qui avait toujours mangé à la manière anglaise, voyant ouvrir un phoque par un de nos matelots, se jeta sur l'huile qui en sortait fort abondamment, et se hâta d'avaler, avec une avidité surprenante, tout ce qu'il en put ramasser dans ses mains; ensuite il s'écria dans un transport comique. « Ah! que je regrette mon pays, où je pouvais me rassasier de cette huile aussi souvent que je le voulais! » Il ne serait pas difficile de civiliser ces peuples, si le commerce qu'on fait avec eux demandait qu'on en prît la peine. »

Leurs canots, qu'ils gouvernent très habilement, sont ou de bois ou de côtes de baleine, fort minces, et entièrement couverts de peaux de phoques, à l'exception d'un trou vers le milieu, qui est garni d'un rebord de bois ou de côtes, pour empêcher l'eau d'y entrer, et qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul homme, qui s'y tient assis, en étendant les jambes vers l'avant du canot. De ce rebord s'élève une pièce de peau qu'il se lie autour du corps, et qui ferme tout passage à l'eau. Les coutures des peaux sont enduites d'une espèce de goudron ou de colle, qui n'est qu'une préparation d'huile de phoque. Et dans de pareils canots les Esquimaux prennent avec eux tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, surtout des instruments pour la pêche. Ils y ont aussi des frondes et des pierres, dont ils se servent fort habilement. Leurs harpons sont armés par un bout d'une dent de morse, qui sert à darder les gros poissons, lorsqu'ils ont été blessés, pour achever plus vite de les tuer. L'autre bout est proprement destiné à les blesser : c'est une sorte de barbe garnie de fer qui se cramponne et s'arrête dans le corps du poisson, au lieu que la pointe d'os en sort d'elle-même. Une sangle attachée à la [illegible] est une peau de phoque enflée, qui tient lieu de bouée [illegible] où le poisson se plonge dans l'eau,

et qui le fatigue beaucoup lorsqu'il nage pour s'échapper, jusqu'à ce qu'épuisé de forces, il expire : alors, les pêcheurs le tirent à terre et le dépouillent de sa graisse ou de son huile, qui leur sert de nourriture et qu'ils brûlent dans leurs lampes.

Ces petits canots, qui ne sont que pour les hommes, ont environ vingt pieds de long sur dix-huit pouces de large, et se terminent en pointe aux deux bouts; le navigateur n'a qu'une rame assez large, qui sert à ramer alternativement des deux côtés. Mais il y a, pour les femmes, des canots plus grands et ouverts, dont elles manient les rames, et qui portent jusqu'à vingt personnes : les matériaux en sont les mêmes.

L'habillement des hommes est ordinairement de peaux de phoques ou de bêtes fauves; ils s'en font aussi de peaux d'oiseaux terrestres et marins, qu'ils ont l'art de coudre ensemble : tous ces habits ont une sorte de capuchon, sont serrés autour du corps, et ne descendent que jusqu'au milieu de la cuisse; les culottes se ferment devant et derrière avec une corde, comme on ferme une bourse. Plusieurs paires de bottes les unes sur les autres servent aux deux sexes à se tenir chaudement les jambes et les pieds. La différence entre les hommes et les femmes est que les femmes portent à leur robe une queue qui leur tombe jusqu'aux talons, que leurs capuchons sont plus larges du côté des épaules, pour y mettre leurs enfants lorsqu'elles les veulent porter sur le dos, et que leurs bottes, plus grandes aussi, sont ordinairement garnies de baleines. Un enfant qu'elles sont obligées d'ôter un moment d'entre leurs bras est mis dans une des bottes, en attendant qu'elles puissent le reprendre. On voit à quelques hommes des chemises de vessies de phoques cousues ensemble, et presque de la même forme que nos chemises. En général, leurs habits sont cousus fort proprement, avec une aiguille d'ivoire, et des nerfs de bêtes, fendus en lacets fort minces, qui leur servent de fil; ils les ornent même avec un certain goût de bandes de peau en manière de galons, de rubans et de guirlandes, qui leur donnent un air de propreté et de coquetterie.

Rien ne fit prendre à Ellis une plus haute idée de leur industrie que ce qu'ils appellent dans leur langue des yeux de neige : ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire destinés pour la conservation des yeux, et noués derrière la tête. Leur fente est précisément de la longueur des yeux, mais elle est fort étroite, ce qui n'empêche point de voir très distinctement au travers, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit de l'aveuglement, maladie terrible pour eux, et très douloureuse, qui est causée par l'action de la lumière fortement réfléchie de la neige, surtout au printemps, quand le soleil est plus élevé au dessus de l'horizon. L'usage de

machines leur est si familier, que, s'ils veulent observer quelque chose dans l'éloignement, ils s'en servent comme d'une lunette d'approche.

On observe le même esprit d'invention dans leurs instruments de pêche et de chasse à l'oiseau. Leurs harpons et leurs dards sont bien faits, et convenables à l'usage qu'ils en font. La construction de leurs arcs est surtout fort ingénieuse. Ils sont composés de trois morceaux de bois, garnis avec autant d'art que de propreté : c'est du sapin ou du mélèze; mais ces bois n'étant ni forts, ni élastiques, les sauvages suppléent à ces défauts en les renforçant par derrière avec une bande de nerfs ou de tendons de bêtes fauves. Ils mettent souvent leurs arcs dans l'eau, et l'humidité, qui fait rétrécir ces cordes, leur donne tout à la fois plus de force et d'élasticité; mais on a vu que, depuis qu'ils sont en commerce avec les Européens, ils abandonnent l'arc pour le fusil.

On ne connaît dans la baie aucun mal contagieux. Les maux de poitrine, qui y sont les plus communs, se guérissent en buvant l'infusion d'une herbe nommée *vouizzc-ipek-ke*, ou par des sueurs. Pour se faire suer, ces Indiens prennent une grande pierre ronde sur laquelle ils font un feu qu'ils entretiennent jusqu'à ce que la pierre en devienne rouge; ensuite ils élèvent autour une petite cabane qu'ils ferment soigneusement; ils y entrent nus, avec un vase plein d'eau, dont ils arrosent la pierre, et l'eau, se changeant en vapeurs chaudes et humides, qui remplissent bientôt la cabane, cause au malade une transpiration très prompte. Lorsque la pierre commence à se refroidir, ils se hâtent de sortir, avant que leurs pores soient fermés, et se plongent sur-le-champ dans l'eau froide; si c'est en hiver, ou si le pays est sans eau, ils se roulent dans la neige. Cette méthode est généralement établie, et passe pour un remède infaillible contre la plupart des maladies du pays. Celui qu'ils emploient pour la colique et pour toutes les maladies d'entrailles n'est pas moins singulier : c'est de la fumée de tabac, qu'ils avalent en abondance.

Leurs idées de religion sont fort bornées. Ellis découvrit, sans rien donner, dit-il, aux conjectures, qu'ils reconnaissent un être d'une bonté infinie, et qu'ils nomment *Ockooma*, c'est-à-dire, dans leur langue, le grand chef. Ils le regardent comme l'auteur de tous les biens dont ils jouissent; ils en parlent avec respect; ils chantent ses louanges dans un hymne d'un ton fort grave et même assez harmonieux. Mais leurs opinions sont si confuses sur sa nature, qu'on ne comprend rien à cette espèce de culte. Ils reconnaissent de même un être qu'ils appellent *Ouitikka*, et qu'ils représentent comme la source et l'instrument de toutes sortes de maux. Ils le redoutent beaucoup; mais le voyageur anglais ne put découvrir s'ils lui rendent quelque hommage [illegible].

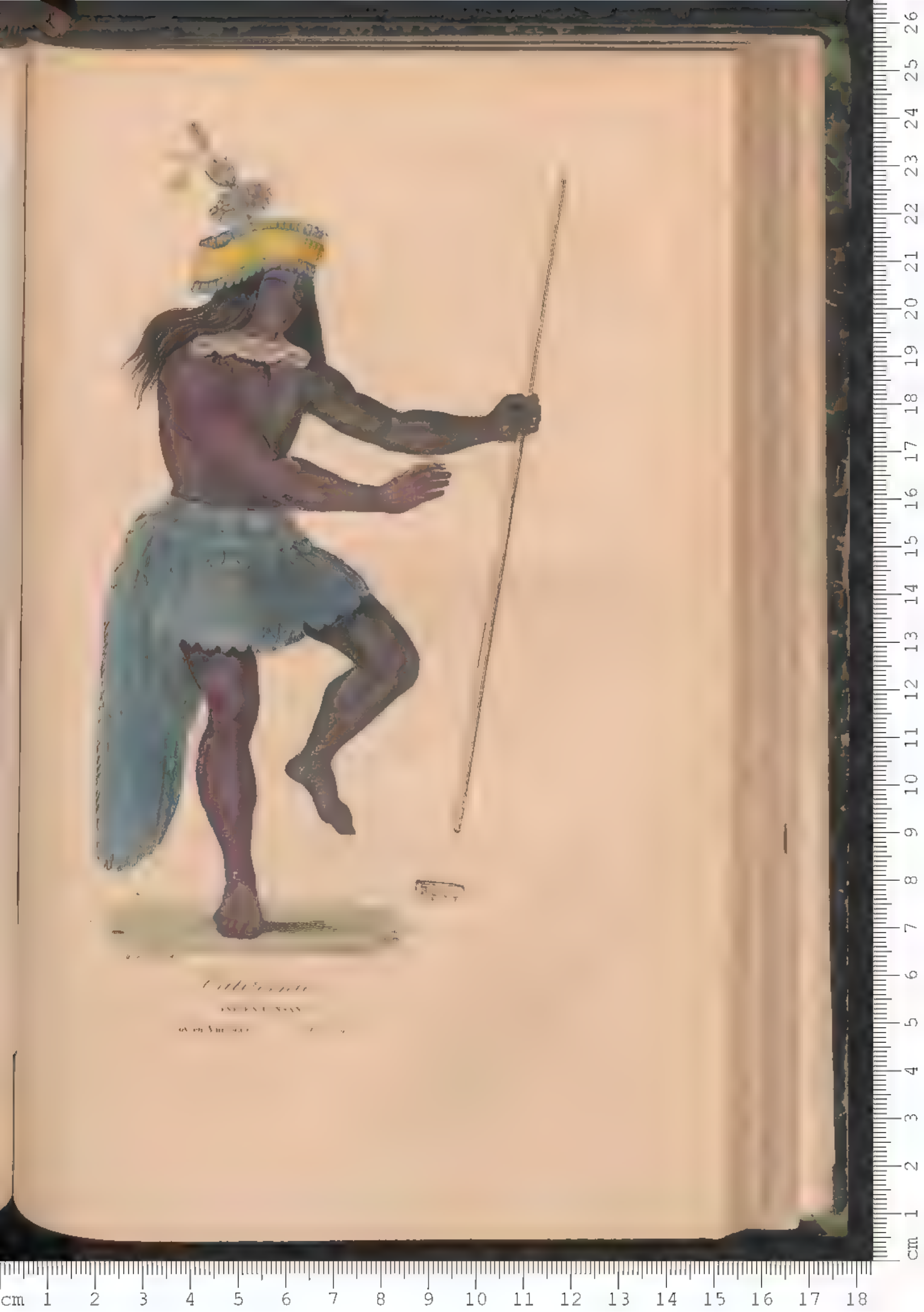
Quelque peinture que les voyageurs mal informés puissent nous faire de leur barbarie, il assure qu'ils ont un fonds d'humanité qui les rend sensibles aux malheurs d'autrui. La tendresse qu'ils ont pour leurs enfants mérite de l'admiration. Ellis en rapporte un exemple singulier qui s'était passé presque sous ses yeux. Deux canots, traversant une rivière fort large, arrivèrent au milieu de l'eau. L'un, qui n'était que d'écorce, et qui portait un Indien, sa femme et leur enfant, fut renversé par les flots. Le père, la mère et l'enfant passèrent heureusement dans l'autre; mais il était si petit qu'il ne pouvait les sauver tous trois. Une contestation s'éleva : il ne fut pas question entre l'homme et la femme de mourir l'un pour l'autre, mais uniquement de sauver l'objet de leur affection commune. Ils employèrent quelques moments à examiner lequel des deux pouvait être le plus utile à sa conservation. L'homme prétendit que, dans un âge si tendre, il avait plus de secours à tirer de sa mère; mais elle soutint, au contraire, qu'il n'en pouvait espérer que de son père, parce qu'étant du même sexe, il devait prendre de lui des leçons de chasse et de pêche; et, recommandant à son mari de ne jamais négliger les soins paternels, elle se jeta dans le fleuve, où elle fut bientôt noyée. L'homme parvint au rivage avec son enfant. Cette aventure surprit d'autant moins Ellis, qu'il avait déjà remarqué dans ces peuples fort peu d'égards pour les femmes. Un homme qui est assis à terre se trouve très offensé qu'une femme lui cause la moindre incommodité dans cette posture; et c'est un usage établi que jamais les hommes ne boivent dans le même vase après leurs femmes.

La coutume d'étrangler les vieillards, qu'on a rapportée sur le témoignage de Jérémie, est confirmée par Ellis, mais avec des circonstances qui la rendent encore plus étrange : il l'étend aux deux sexes. « Quand les pères et les mères sont dans un âge qui ne leur permet plus le travail, ils ordonnent à leurs enfants de les étrangler. C'est, de la part des enfants, un devoir d'obéissance auquel ils ne peuvent se refuser. Le vieux père entre dans une fosse qu'ils ont creusée pour lui servir de tombeau; il s'entretient quelque temps avec eux, fumant du tabac et buvant quelques verres de liqueur. Enfin, sur un signe qu'il leur fait, ils lui mettent une corde autour du cou, et chacun tirant de son côté, ils l'étranglent en un instant. Ils sont obligés ensuite de le couvrir de sable, sur lequel ils élèvent un amas de pierre. Les vieillards qui n'ont pas d'enfants exigent le même office de leurs amis; mais ce n'est plus pour eux un devoir, et souvent ils ont le chagrin d'être refusés. On ne voit point [illegible] se dégoûtent de la vie, ils pensent [illegible] à s'en délivrer par leurs propres mains. »

[illegible]

pour un badinage, s'il n'y joignait une invective sérieuse contre sa nation. « On en voit plusieurs qui font le métier de charlatans, avec toutes sortes de drogues qu'ils achètent dans nos comptoirs, telles que du sucre, du gingembre, de l'orge, toutes sortes d'épiceries, des graines pour le jardinage, de la réglisse, du tabac en poudre, etc. Ils les débitent en petites portions, qu'ils vantent comme des remèdes pour diverses maladies, comme des spécifiques pour la pêche, la chasse, les combats, etc. C'est des Anglais mêmes qu'ils reçoivent toutes ces idées; et je ne puis dissimuler qu'un tiers du commerce de la baie d'Hudson dépend aujourd'hui de ces charlatans indiens, qui trompent leurs compatriotes en troquant leurs fausses drogues pour de bonnes fourrures, qu'ils viennent trafiquer parmi nous. Cette imposture est, sans doute, avantageuse aux intéressés; mais ne serait-il pas plus honorable et plus utile pour nous d'établir un débit sûr et constant des marchandises de nos fabriques en laines et en fer, que de souffrir un commerce infâme, dont les suites ne peuvent être que très préjudiciables à l'Angleterre? »

Un reproche qui ne tombe que sur les Indiens, c'est celui qu'ils méritent pour l'imprudence qui les empêche de se précautionner contre les misères auxquelles ils sont exposés tous les ans. Ils emploient généreusement leurs provisions, lorsqu'elles sont abondantes, sans penser jamais à les conserver pour l'hiver. A peine gardent-ils un peu de poisson et de gibier. Il arrive très souvent à ceux qui viennent trafiquer dans les comptoirs de la baie d'être obligés en chemin, pour avoir compté sur des secours qui ne se présentent point, de griller des peaux et de les manger. A la vérité, ces malheurs n'ont pas la force de les abattre. Ils ont recours à toutes sortes de voies pour se soutenir avec leurs familles, et, dans leurs dernières extrémités, leur patience est inébranlable. Souvent ils font deux ou trois cents lieues, dans le fort de l'hiver, par des pays nus et glacés, sans tentes pour se mettre à couvert des injures du temps ou pour se reposer la nuit. Dans ces voyages, ils élèvent, à l'approche de la nuit, une petite haie d'arbrisseaux, qui leur sert de retranchement contre le vent et les bêtes sauvages. Ils allument un grand feu du côté de la haie qui est opposé au vent; et, sans autre soin que d'écarter la neige, ils se couchent à terre pour dormir entre le feu et la haie. S'ils sont surpris par la nuit dans une plaine sans bois, où ils ne puissent faire ni retranchement ni feu, ils se couchent sous la neige, qu'ils trouvent moins froide que l'air extérieur, dont elle les garantit; mais ils conviennent eux-mêmes que la plus grande rigueur du froid n'est pas comparable à ce qu'ils ont souvent à souffrir de la faim. C'est dans ces occasions qu'ils se portent à l'horrible excès de manger leurs enfants et leurs femmes. Ellis en rapporte un exemple, qui ne cède [illegible]. Il ajoute, à la honte de sa nation, que le man-



heureux Américain dont il raconte l'histoire, « pénétré de douleur en arrivant au comptoir anglais, n'en put cacher les tristes circonstances, et que le gouverneur, qui les entendit, n'y répondit que par un grand éclat de rire; sur quoi, le sauvage, étonné de cette barbarie, dit en anglais corrompu: Ce n'est pas un conte à rire »; et se retira fort mal édifié de la morale des chrétiens. »

Le langage de ces peuples est un peu guttural, sans être rude ni desagréable. Ils ont peu de mots, mais très significatifs, et une manière assez heureuse d'exprimer de nouvelles idées par des termes composés qui réunissent les qualités des choses auxquelles ils veulent donner des noms.

Enfin Ellis leur attribue deux usages fort singuliers. « Ils diffèrent, dit-il, de toutes les nations connues, par leur manière d'uriner: les hommes s'accroupissent toujours pour lâcher de l'eau, et les femmes, au contraire, se tiennent debout. Les maris permettent aux femmes, ou plutôt les obligent souvent d'avorter, par l'usage d'une herbe que la baie produit, et qui n'est pas inconnue ailleurs. » Au reste, ce dernier usage n'est pas plus barbare que les lois de la Chine, qui permettent à ceux qui ne peuvent nourrir leurs enfants de les tuer lorsqu'ils viennent au monde.

Ile de Marbre. Climat. Rigueur du froid.

Ellis, qui fit le voyage de la baie d'Hudson en 1746, et visita les possessions anglaises sur cette côte, donne la description de l'île de Marbre, où il fut arrêté par les vents. Sa longueur est de six lieues, entre l'est et l'ouest, sur deux ou trois de large du nord au sud. Tout le terrain, qui est elevé du côté de l'ouest, et bas à l'est, n'est qu'un rocher de marbre dur et blanc, varié par des taches vertes, bleues et noires; mais les sommets des montagnes paraissent brisés, et des rocs d'une énorme grosseur entassés confusément semblent devoir leur forme et leur position à quelque bouleversement inconnu. Ils couvrent de profondes cavernes où l'on entend un grand bruit, qui ne peut être que celui de divers torrents d'eau qui se précipitent sur les pierres, et qu'on voit sortir en plusieurs endroits par des fentes. La qualité de ces eaux fit juger à Ellis qu'elles passent par quelques mines de cuivre. Elles sont tantôt verdâtres, avec un goût de vert-de-gris, tantôt parfaitement rouges, et teignant de cette couleur les pierres qu'elles arrosent. Les vallées sont revêtues d'une couche de terre assez mince, qui porte très peu d'herbe, et contiennent quelques lacs d'eau douce, dans lesquels on voit des cygnes et des canards. On aperçoit aussi sur leurs bords différentes espèces de bêtes fauves qui ne peuvent y venir que du continent, quoiqu'il soit à plus de quatre l.

lieues au nord ; mais ces animaux y passent apparemment sur la glace en hiver, ou même à la nage en été, car ils nagent fort légèrement, et se soutiennent fort long-temps dans l'eau. Enfin l'on trouve dans l'île plusieurs traces d'hommes, telles que des pierres singulièrement entassées les unes sur les autres, qu'Ellis prit pour des tombeaux, et les fondements de plusieurs cabanes bâties circulairement en forme de ruches, d'un mélange de pierres et de mousses. Entre le continent du nord, le mouillage est assez bon sur dix ou douze brasses de fond. L'île n'a qu'un seul port, qui est au sud-ouest, capable de contenir cent vaisseaux ; mais l'entrée en est fort étroite, et couverte d'un îlot fort bas, tout hérissé de rochers, contre lesquels la mer se brise impétueusement. Il faut laisser cette petite île à gauche pour entrer dans le port, qui serait un des plus beaux du monde, si l'entrée avait plus de profondeur.

Ellis, ayant passé l'hiver au fort anglais, eut l'occasion d'y observer que les Indiens y sont peu sujets aux maladies, et que, s'ils en sont quelquefois atteints, elles leur viennent presque toujours du froid qu'ils prennent après avoir bu des liqueurs fortes. « Ils ont, dit-il, cette obligation aux Anglais qui leur en fournissent ; tandis que, par des maximes beaucoup plus sages, les Français refusent de leur en vendre, dans la crainte de nuire à leur tempérament, et par conséquent à leur commerce, dont le succès dépend de la vigueur du corps et de l'adresse à la chasse. Aussi ceux qui vivent parmi les Anglais sont-ils maigres, petits, indolents. Ils s'emportent quelquefois aux plus tristes excès dans leurs débauches ; ils se battent comme des furieux, ils brûlent leurs cabanes, ils abusent mutuellement de leurs femmes ; et, l'hiver, dans l'assoupissement de l'ivresse, ils se mettent à dormir autour d'un bon feu, où ils se brûlent quelquefois horriblement, ou se gèlent de même, suivant qu'ils s'approchent ou qu'ils s'éloignent trop du foyer. Au contraire, les autres sont pleins de santé, grands, actifs et robustes, tels qu'on les a représentés. »

L'air de ce pays n'est presque jamais serein ; dans le printemps et l'automne, on y est continuellement assiégé par des brouillards épais et fort humides. En hiver, l'air est rempli d'une infinité de petites flèches glaciales qui sont visibles à l'œil, surtout lorsque le vent vient du nord ou de l'est, et que la gelée est dans sa force ; elles se forment sur l'eau qui ne gèle point, c'est-à-dire que, partout où il reste de l'eau sans glace, il s'en élève une vapeur fort épaisse qu'on appelle *fumée de gelée*, et c'est cette vapeur qui, venant à se geler, est transportée par les vents sous la forme visible de ces petites flèches. Ellis raconte que pendant les premiers mois de l'hiver, le Nelson-river n'étant pas gelé dans son principal courant, un vent du nord, qui soufflait de ce côté

sur son logement, y amenait sans cesse des nuages entiers de ces particules
..ciales, qui disparurent aussitôt que la rivière fut tout à fait prise : de là
..ennent les anneaux lumineux qu'on voit si souvent dans ces contrées autour
du soleil et de la lune. Ils ont toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; on en voit
jusqu'à six à la fois, spectacle fort surprenant pour un Européen. Le soleil ne
se lève et ne se couche point sans un grand cône de lumière qui se lève per-
pendiculairement sur lui, et ce cône n'a pas plus tôt disparu avec le soleil
couchant, que l'aurore boréale en prend la place, en lançant sur l'hémisphère
de mille rayons colorés si brillants, que leur éclat n'est pas même effacé par
la pleine lune. Mais leur lumière est infiniment plus vive dans les autres
temps, et permet d'y lire distinctement toute sorte d'écritures. Les ombres de
tous les objets se voient sur la neige, en s'étendant au sud-ouest, parce que
la lumière la plus brillante est dans l'endroit opposé à celui d'où elle vient, et
où les rayons s'élancent avec un mouvement d'ondulation sur tout l'hémi-
sphère. Les étoiles paraissent brûlantes et sont de couleur de feu, principa-
lement vers l'horizon, où elles ressemblent parfaitement à du feu qu'on voit
de loin.

Les tonnerres et les éclairs sont fort rares en été, quoique la chaleur y soit
assez vive pendant six semaines ou deux mois; cependant les orages qui s'y
élèvent quelquefois y sont très violents. On y voit des cantons assez étendus
où les branches et l'écorce des arbres ont été brûlées par le feu du ciel; ce
qui paraît d'autant moins étrange, que les arbres du pays brûlent aisément.
..nt le bas est couvert d'une mousse velue, noire et blanche, qui prend feu
aussi vite que la filasse. Cette flamme légère court avec une rapidité surpre-
nante d'un arbre à l'autre, suivant la direction des vents, et met le feu aux
écorces, comme aux mousses des arbres. Ces accidents deviennent utiles en
contribuant à sécher le bois, qui en est meilleur pour le chauffage dans les
longs et rudes hivers du pays. La quantité de bois que les Anglais mettent à
la fois dans un poêle est environ la charge d'un cheval; leurs poêles sont
faits de briques, et longs de six pieds sur deux de large et trois de haut.
Quand le bois est à peu près consumé, on secoue les cendres, on ôte les ti-
sons, et l'on bouche la cheminée par le haut; ce qui donne ordinairement
une chaleur étouffante accompagnée d'une odeur sulfureuse. Ellis raconte
que, malgré la rigueur de la saison, il était souvent en sueur dans son loge-
ment. « La différence de cette chaleur au froid du dehors faisait souvent tom-
ber dans un évanouissement si profond ceux qui rentraient après avoir passé
quelque temps à l'air, qu'ils étaient quelques minutes sans donner aucun
signe de vie. Si la porte demeurait ouverte un moment, l'air froid du dehors
entrait avec une violence sensible et changeait les vapeurs des appartements

en neige mince. La chaleur extraordinaire du dedans ne suffisait pas pour garantir de neige et de glace les fenêtres et les murs. Les couvertures des lits se trouvaient ordinairement gelées le matin; elles tenaient à la partie du mur qu'elles touchaient, et l'on était surpris de voir l'haleine condensée sur les draps, en forme de gelée blanche.

» Le feu du poêle, continue le même voyageur, n'était pas plus tôt éteint, que nous sentions toute la rigueur de la saison. A mesure que l'air intérieur se refroidissait, le bois de charpente, que la grande chaleur avait dégelé, se gelait avec une nouvelle force et se fendait avec un bruit continuel, souvent aussi fort que celui d'un coup de fusil. Il n'y a point de fluide qui résiste au froid de ce pays. La saumure la plus forte, l'eau-de-vie, et l'esprit-de-vin même, gèlent aussitôt qu'ils sont exposés à l'air ; cependant l'esprit-de-vin ne se consolide point en masse, mais il se réduit presqu'à la consistance des onguents. Toutes les liqueurs moins fortes deviennent solides en se gelant, et rompent leurs vaisseaux, soit de bois, d'étain ou de cuivre. La glace des rivières avait plus de huit pieds d'épaisseur, sans compter plusieurs pieds de neige dont elle était revêtue. Nous n'avions pas besoin de sel pour conserver nos provisions : tous les animaux qu'on tuait à la chasse étaient aussitôt gelés que morts, et demeuraient dans cet état depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril, que, commençant à se dégeler, ils se corrompaient fort vite.

Les animaux, qui sont ordinairement bruns ou gris, deviennent blancs en hiver. Quelques voyageurs ont cru qu'en changeant de couleur ils changeaient aussi de poil ou de plumes; mais Ellis observa, dès le commencement du froid, que le poil des lapins n'avait que la pointe blanche, tandis que, vers la racine, il avait encore sa couleur naturelle. On conçoit que le contraire devrait arriver si ces animaux changeaient réellement de poil.

Plusieurs matelots de l'équipage anglais eurent le visage, les oreilles et les doigts des pieds gelés, mais avec peu de danger. Pendant que la chair est dans cet état, elle est blanche et dure comme la glace; frottée d'une main chaude, ou plutôt avec des mitaines de castor, elle se dégèle. Cet accident, lorsqu'on y porte un prompt remède, ne laisse qu'une ampoule à la partie offensée; mais si le froid a le temps de pénétrer, elle meurt, et ne redevient jamais sensible : sur quoi Ellis observe qu'un froid extrême produit ainsi le même effet qu'une extrême chaleur, et qu'une partie gelée se guérit à peu près comme une partie brûlée. Il remarque aussi qu'après avoir été gelée une fois, elle devient beaucoup plus susceptible du même accident que toute autre partie du corps.

Dans ces contrées, la nature donne à tous les animaux des fourrures fort épaisses, qui paraissent capables de résister au froid; mais à mesure qu'il

chaleur revient, ce poil tombe par degrés. Le même renouvellement arrive aux chiens et aux chats qu'on y mène d'Europe. Le sang étant plus froid et sa circulation moins vive dans les parties les plus éloignées du cœur, telles que les pattes, la queue et les oreilles, elles sont plus sensibles au grand froid; mais on voit ici peu d'animaux qui aient ces parties fort longues. L'ours, le lapin, le lièvre, l'espèce de chat qui est propre à l'Amérique, le porc-épic, etc., les ont extrêmement courtes; et s'il se trouve quelques animaux qui les aient longues, tels que les renards, etc., ils l'ont, en récompense, extrêmement garnie d'un poil touffu qui la garantit.

Pendant les grands froids, si l'on touche du fer, ou tout autre corps uni et solide, les doigts y tiennent aussitôt, par la seule force de la gelée. En buvant, touche-t-on le verre de la langue ou des lèvres, on emporte souvent la peau pour le retirer. Tous les corps solides, tels que le verre et le fer, acquièrent un tel degré de froid, qu'ils résistent long-temps à la plus grande chaleur. « Un jour, dit Ellis, je portai dans notre logement une hache qu'on avait laissée dehors; je la mis à six pouces d'un bon feu, et je pris plaisir à jeter de l'eau dessus : il s'y forma sur-le-champ un gâteau de glace, qui se soutint quelque temps contre l'ardeur du feu. Il y a beaucoup d'apparence que les montagnes de glace s'accroissent de même, pendant que l'air qui les environne est tempéré.

« On avait fait un trou de douze pieds de profondeur pour y garantir nos liqueurs du froid, avec le soin de les y placer entre deux lits d'arbrisseaux et de mousse d'un pied d'épaisseur, et le tout avait été couvert de douze pieds d'une terre savonneuse. Non seulement ces précautions n'empêchèrent point que plusieurs de nos tonneaux de bière ne fussent gelés, et ne crevassent même, quoique reliés de cercles de fer; mais ayant eu la curiosité de faire creuser, j'y trouvai la terre gelée quatre pieds au delà, et de la dureté d'une pierre. » Qui ne s'imaginerait, ajoute Ellis, que les habitants d'un si rigoureux climat doivent être les plus malheureux de tous les hommes? Cependant ils sont fort éloignés d'avoir cette opinion de leur sort. Les fourrures dont ils sont couverts, la mousse et les peaux dont leurs cabanes sont revêtues, les mettent de niveau avec les peuples des climats plus tempérés. S'ils ne forment point de sociétés nombreuses, c'est qu'ils trouveraient plus difficilement de s'habiller et se nourrir; mais en changeant souvent d'habitations pour se procurer des chasses et des pêches abondantes, il leur est toujours aisé de satisfaire à ces deux besoins. Enfin, cette rigueur du climat ne rebute pas les Européens qui ont fait dans le pays un séjour de quelques années; ils le préfèrent à leur patrie. Ellis assure que les Anglais qui reviennent des vaisseaux de la compagnie s'ennuient bientôt de l'air tempéré des pro-

vinces d'Angleterre, et n'attendent point sans impatience le temps de retourner dans ces régions glacées.

Ile-Royale.

Premiers établissements. Description de l'Ile. Louisbourg. Naturels.

Après la cession de l'Acadie, les Français, n'ayant plus d'autre lieu que le cap Breton pour faire sécher les morues, et même pour en faire paisiblement la pêche, se trouvèrent dans la nécessité d'y former une résidence constante et de s'y fortifier. Le nom d'Ile-Royale fut substitué à celui d'île du cap Breton. On délibéra long-temps sur le choix d'un port, et le partage des sentiments était entre le Havre-à-l'Anglais et le port Sainte-Anne. Enfin, la facilité d'entrer dans le premier lui fit obtenir la préférence. Il fut nommé Louisbourg, et les fondements d'une ville de même nom furent jetés sur une langue de terre qui en forme l'entrée. Costebelle, qui venait de prendre le gouvernement de Terre-Neuve, fut nommé pour commander dans la nouvelle colonie.

Il paraît qu'on avait compté de transférer dans la nouvelle ville tous les Français établis dans l'Acadie, mais que, ne trouvant point dans l'Ile-Royale tous les avantages dont ils jouissaient dans leur ancien établissement, et les gouverneurs anglais n'ayant rien épargné pour les retenir, ils prirent le parti d'y rester. Cependant, quelques années après, il s'en fallut peu qu'ils ne changeassent d'avis. Richard, gouverneur anglais d'Acadie en 1720, fut surpris de les voir vivre comme dans une province de la domination française, c'est-à-dire que, s'étant engagés seulement à ne rien entreprendre contre le service de l'Angleterre, ils y conservaient toutes les prérogatives dont ils avaient joui sous leur souverain naturel; qu'ils avaient des prêtres catholiques avec l'exercice libre de leur religion, et qu'ils entretenaient une sorte de correspondance avec l'Ile-Royale. On lui dit que le gouvernement avait jugé à propos de leur accorder toutes ces faveurs pour leur ôter l'envie de se retirer soit en Canada, soit dans l'Ile-Royale, comme le traité d'Utrecht leur en laissait la liberté, avec celle d'emporter tous leurs effets et de vendre même leurs immeubles; qu'on s'était épargné par cette voie les frais d'une nouvelle peuplade pour les remplacer; que, d'ailleurs, il aurait été difficile de trouver des habitants aussi laborieux et aussi industrieux; qu'au reste, ils n'en avaient jamais abusé, et que c'était même à leur considération que les sauvages alliés

de la France avaient cessé de chagriner les Anglais. Ces raisons ne persuadèrent point le gouverneur, qui crut apparemment les circonstances changées. Il commença par leur interdire tout commerce avec l'Ile Royale; ensuite il leur fit signifier qu'il ne leur donnait que quatre mois pour se résoudre à prêter le serment de fidélité que tous les sujets doivent à leur souverain. Saint-Ovide, qui avait succédé à Costebelle, fut informé de cette nouvelle prétention, et se hâta de faire représenter aux Français d'Acadie que, s'ils avaient la faiblesse de céder, ils devaient s'attendre à perdre bientôt la liberté de religion. Mais cet avis était inutile : ils avaient déjà répondu au gouverneur avec une fermeté qui leur avait réussi, jusqu'à lui laisser entrevoir qu'il ne pouvait les pousser à bout sans s'attirer la haine des sauvages, qui ne souffriraient point qu'on les forçât au serment de fidélité, ni qu'on les privât de leurs pasteurs. Richard n'osa risquer de se compromettre avec les Américains de son voisinage, ni s'exposer à voir l'Acadie sans habitants.

En effet, Saint-Ovide avait déjà pris des mesures pour leur faciliter une retraite dans l'île Saint-Jean, où d'autres Français avaient formé le dessein de s'établir. Cette île, qui est fort proche de l'Ile-Royale, est la plus grande de celles du golfe Saint-Laurent, avec cet avantage que toutes les terres y sont fertiles. On lui donne vingt-deux lieues de long et cinquante de circuit; elle jouit d'un port sûr et commode, et ses bois, qui étaient encore en grand nombre, étaient de la meilleure espèce. Jusqu'à l'établissement de l'Ile-Royale, on avait fait peu d'attention à celle de Saint-Jean; mais alors leur proximité fit juger qu'elles pouvaient être d'une grande utilité l'une à l'autre. Dès l'année 1719, il s'était formé une compagnie qui avait résolu de peupler Saint-Jean; mais les premières tentatives ayant eu peu de succès, l'entreprise fut abandonnée.

La figure de l'Ile-Royale est fort irrégulière. Elle est tellement coupée par des lacs et des rivières, que ses deux principales parties ne sont jointes que par un isthme d'environ huit cents pas de large, qui sépare le fond d'un port nommé le port Toulouse, de plusieurs lacs auxquels on a donné le nom de Labrador. Ces lacs se déchargent dans la mer, à l'orient, par deux canaux de largeur inégale. Les ports de l'île sont sur la côte sud-est, longue de cinquante lieues. Il n'est pas aisé de trouver ailleurs quelques mouillages pour de petits bâtiments dans les anses ou entre les îles. La côte du nord est fort haute et presque inaccessible, et l'on ne peut même guère aborder plus facilement à celle de l'ouest jusqu'au passage de Fronsac, qui est entre l'île et l'Acadie. Le port de Louisbourg, autrefois le Havre à l'Anglais, est un des plus beaux de l'Amérique. Il n'a guère moins de quatre lieues de tour, et l'on y trouve partout six à sept brasses d'eau. Son entrée n'a pas 200 toises de lar-

ge, entre deux petites îles, et se fait reconnaître de douze lieues en mer, par le cap de Lorembec, qui n'en est pas loin au nord-est.

Le climat de l'île est à peu près le même que celui de Québec; et quoique les brouillards y soient plus fréquents, l'air, dit-on, n'y est pas malsain. Toutes les terres n'y sont pas bonnes, mais elles produisent des arbres de toute espèce. On y voit des chênes d'une prodigieuse grandeur, des pins propres à la mâture, et diverses sortes de bois de charpente, dont les plus communs, après le chêne sont le cèdre, le frêne, l'érable, le plane et le tremble. Les fruits, et surtout les pommes, les légumes, le froment, et tous les autres grains nécessaires à la vie, le lin et le chanvre, y sont d'aussi bonne qualité qu'en Canada, mais moins abondants. Les montagnes y peuvent être cultivées jusqu'au sommet; les bonnes terres y ont leur pente au midi, et elles sont à couvert des vents du nord et de nord-ouest par les montagnes qui les bordent du côté du fleuve Saint-Laurent.

Tous les animaux domestiques, tels que les chevaux, les bœufs, les porcs, les moutons, les chèvres et la volaille, y trouvent abondamment de quoi vivre. La chasse et la pêche y peuvent nourrir les habitants une bonne partie de l'année. L'île a plusieurs mines abondantes d'un excellent charbon, et ces mines étant en montagnes, il n'est besoin ni de les creuser, ni d'en détourner les eaux. Il s'y trouve aussi du plâtre. Mais le principal avantage qu'on attribue à l'Ile-Royale, c'est qu'il n'y a point de côte où l'on pêche plus de morues, ni d'endroit plus commode pour les faire sécher. Autrefois elle était remplie de bêtes fauves; elles y sont rares aujourd'hui. Les perdrix y sont de la grosseur du faisan, et lui ressemblent aussi beaucoup par la couleur du plumage.

Louisbourg est d'une grandeur médiocre. Ses maisons sont bâties en bois sur des fondements de pierre, qui s'élèvent de quelques pieds au dessus de terre. Quelques unes ont tout le premier étage de pierre, et le reste de merrain. Le rempart est fortifié a la moderne, avec tous les ouvrages qui rendent une place respectable; il est interrompu l'espace d'environ cent toises du côté de la mer; mais cette partie est bien défendue par sa situation, et n'est fermée que d'un simple batardeau, près duquel l'eau est si basse, qu'il forme une espèce de lagune inaccessible, par ses écueils, à toutes sortes de bâtiments, sans compter le feu des bastions collatéraux qui défendent parfaitement avantageusement cette estacade. Dans l'enceinte du rempart, au centre d'un des principaux bastions, est une maison fortifiée, qui porte le nom de citadelle, avec un fossé, un pont-levis et un corps de garde du côté de la ville, mais sans artillerie, et sans aucune disposition pour en placer.

Il ne manque rien au port de Louisbourg pour la sûreté et l'étendue; battu-

l'entrée en est étroite. Elle est resserrée par une île nommée l'île des Chèvres, sur laquelle on a construit un assez grand fort. Un tourillon sert de phare sur la côte opposée pour éclairer les vaisseaux qui arrivent pendant la nuit. En hiver, les glaces ferment absolument le port de Louisbourg. L'eau gèle avec tant de force, qu'on peut le parcourir à pied dans toute son étendue, et cette gelée, qui commence ordinairement vers la fin de novembre, dure jusqu'en mai ou en juin. En 1745, elle commença dès les premiers jours d'octobre.

Louisbourg est peuplée de familles françaises, les unes européennes, les autres créoles de l'île même et de Terre-Neuve, d'où elles passèrent à Louisbourg après le traité d'Utrecht. Son seul commerce, avant l'invasion des Anglais, était la pêche des morues, dont Ulloa vante l'abondance, et que leur délicatesse fait préférer, dit-il, à celles de Terre-Neuve. La ville avait des habitants fort aisés, dont les richesses consistaient en magasins de morue, et dans de nombreuses barques qu'ils entretenaient pour cette pêche. Quelques uns en avaient jusqu'à cinquante, montées chacune de trois ou quatre hommes qui recevaient un paiement réglé pour fournir chaque jour une certaine quantité de morue. Les magasins s'en trouvaient remplis au retour de la belle saison; et l'on voyait arriver alors des vaisseaux de tous les ports de France, chargés de toutes sortes de denrées et de marchandises qu'ils troquaient pour de la morue, dont ils faisaient leur charge en retournant. Les vaisseaux des colonies françaises de Saint-Domingue et de la Martinique y apportaient du sucre, du tabac, du café, du tafia, du miel, etc., et s'en retournaient chargés de morue. Ce que Louisbourg recevait de trop en marchandises passait au Canada, où ceux qui exerçaient ce commerce prenaient des castors et d'autres pelleteries en échange. Ainsi Louisbourg, sans autre denrée que de la morue, était en commerce avec l'Europe et l'Amérique.

Outre les habitants de Louisbourg, d'autres Français, répandus dans les îles voisines, surtout dans celle de Saint-Jean, y avaient leurs cases, leurs magasins, et tout ce qui était nécessaire à la pêche. « Ce commerce, observe Ulloa, suffisant pour les enrichir, il y en avait peu qui s'occupassent de la culture des terres. D'ailleurs l'hiver du pays est fort long. La terre, long-temps couverte de trois ou quatre pieds de neige, qui ne fond qu'en été, n'est guère propre à la culture, et l'est moins encore à nourrir des bestiaux. On est obligé de les renfermer à l'arrivée de l'hiver, pour les nourrir de foin jusqu'à la belle saison. A la vérité, les neiges et les glaces ont à peine disparu, que l'abondance renaît dans les champs; et la promptitude avec laquelle on voit croître les herbes et les fruits console bientôt les habitants de la longueur de l'hiver. »

L'Île-Royale et les îles voisines ont aussi des habitants indigènes. Ce...

diens, dit Ulloa, auxquels les Français donnent le nom de sauvages, sont plus grands et mieux faits que ceux du Pérou; mais ils n'en sont point différents par la couleur, et leur ressemblent beaucoup par les mœurs. Ils ne sont ni tout à fait soumis à la France, ni tout à fait indépendants. S'ils reconnaissent le roi pour souverain, c'est sans admettre ses ordonnances pour leur gouvernement particulier, et sans rien changer à leurs usages. Ils ne lui paient même aucun tribut. Au contraire, ce monarque leur envoie tous les ans une certaine quantité d'habits, de poudre et de fusils pour leurs chasses, d'eau-de-vie et d'outils, dans la seule vue de se les attacher. C'est une conduite fort sage, que la France tient aussi avec les sauvages du Canada. Elle leur envoie d'ailleurs des missionnaires pour les instruire; et ces peuples grossiers, mais capables de reconnaissance, aiment et respectent comme leurs pères ceux dont ils ont reçu le baptême et les lumières de la religion. Il n'y avait dans l'Ile-Royale, en 1745, qu'un missionnaire, nommé l'abbé Maillard, qui suffisait pour les Indiens de cette île. Ces sauvages, quoique chrétiens et réunis, peuvent passer pour errants, parce qu'il est rare qu'ils s'arrêtent long-temps dans un même lieu. Leurs cabanes sont bâties fort légèrement, comme s'ils ne comptaient jamais y faire un long séjour. Leur premier soin, en arrivant sur le terrain où ils veulent se loger, est de construire la chapelle et l'habitation de leur pasteur. Ensuite chacun bâtit sa propre maison. Ils y passent deux ou trois mois, quelquefois cinq, six, ou davantage, suivant la facilité qu'ils y trouvent pour la chasse. Si le gibier commence à manquer, ils lèvent le camp, ils cherchent un autre lieu qui leur convienne, et leur curé les suit. Cependant plusieurs se rendent volontairement aux établissements européens, s'engagent à servir pour un temps, et rejoignent leur troupe à la fin du terme. Les autres viennent vendre aux Français les peaux des bêtes qu'ils ont tuées dans leurs chasses. »

Ulloa, qui se trouvait à Louisbourg en 1745, applaudit à cette conduite, et juge que les Français n'auraient jamais perdu l'île, s'ils n'en eussent perdu la forteresse. Il ajoute que « jamais Louisbourg n'eût été pris, si, dans une autre conjoncture critique, il n'eût pas manqué des munitions les plus nécessaires, s'il eût été secouru, ou si l'opinion qu'il était imprenable n'eût fait négliger toutes sortes de précautions. La France, à la vérité, ne manquait pas d'y envoyer tous les ans un convoi d'argent et de vivres pour la subsistance et la paye de la garnison. Le soin des fortifications n'était pas plus oublié. On y faisait travailler les soldats qui n'étaient point occupés à la garde des postes, et leur ardeur se relâchait d'autant moins qu'ils voyaient leur sûreté comme attachée au bon état de la place. Mais l'avarice de ceux qui étaient chargés du paiement leur en faisait retenir une partie, et les officiers se rendaient com-

bles de la même injustice à [illegible]. Le désordre n'était [illegible] 1745; il avait [illegible] de plusieurs [illegible], et le gouverneur [illegible] étant mort l'hiver précédent [illegible] tellement augmenté la confusion, que les troupes [illegible] deux fois [illegible]. Quelque soin qu'on eût apporté à les apaiser, on n'avait pas coupé [illegible], et le mécontentement subsistait, lorsqu'une escadre anglaise, parue devant Louisbourg, [illegible] le premier [illegible] du danger qui menaçait [illegible].

La garnison de la ville et de tous ses forts ne [illegible] que six cents hommes de troupes réglées, la plupart suisses, auxquels on pouvait joindre huit cents de milice formée de tous les habitants qui étaient capables de porter les armes. Le gouverneur général du Canada, informé de ce qui s'était passé l'année dernière, et n'ignorant point ce qu'il y avait à craindre d'une garnison faible et mécontente pour une place de cette importance, fit offrir au nouveau commandant un secours de troupes qui lui aurait suffi, s'il l'eût accepté. Ulloa ignore quelles furent les raisons de son refus; mais il ne craint point d'assurer que deux mille Français aguerris auraient [illegible] toutes les forces de la Nouvelle-Angleterre.

L'espérance des Anglais avait été de surprendre la place avant l'arrivée du convoi de France. Ils avaient armé à Boston avec une diligence extrême, et leur escadre, avec une flotte bostonienne chargée de troupes et de munitions, [illegible]tait devant Louisbourg au commencement de mai. D'ailleurs un accident avait retardé le convoi français. Il devait partir de Brest long-temps avant qu'on supposât les glaces fondues à Louisbourg. Mais un vaisseau de guerre, prêt à lever l'ancre avec une frégate, avait eu le malheur d'être réduit en cendre par le feu. Il ne s'en était trouvé qu'un autre dans le même port; encore était-il sur le chantier, mais prêt à être lancé à l'eau. Le marquis de Maison-Forte, commandant de celui qui venait d'être brûlé, reçut ordre de faire tous ses efforts pour réparer l'accident, de lancer à l'eau *le Vigilant*, vaisseau tout neuf, de l'équiper et de mettre sur-le-champ à la voile. Mais toute la diligence imaginable n'avait pu faire éviter la perte d'un temps précieux, pendant lequel la flotte anglaise entra dans le port de Louisbourg, et fit son débarquement, sans oser néanmoins ouvrir la tranchée.

Cependant *le Vigilant* s'était mis en mer. Il arriva le 30 de mai à la vue de l'Île-Royale; mais une brume épaisse, qui fit craindre à Maison-Forte de se briser contre les écueils, l'empêcha d'abord de porter droit à la côte. Il fut réduit à courir des bordées, pour attendre un temps plus clair. Sur ces entrefaites, il découvrit une frégate de quarante canons, qu'il reconnut pour être anglaise. Son vaisseau étant de soixante pièces, il ne balança point à l'attaquer et lui lâcha toute sa bordée. La frégate feignit de plier, pour l'attirer

dans le piége, et prit même la fuite à toutes voiles, favorisée du brouillard. Il la suivit de fort près, et l'un et l'autre arrivèrent sous l'escadre anglaise au moment que le brouillard commençait à se dissiper. Ainsi le commandant français, qui se croyait sûr de la victoire, tomba dans une étrange surprise en se voyant entouré de vaisseaux ennemis. Il ne se déconcerta point, et quoique son bâtiment, surchargé d'armes et de munitions de guerre, tirât trop d'eau pour lui laisser l'usage de sa batterie basse, il entreprit de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fut d'abord attaqué par la frégate qu'il s'était flatté d'enlever, et par deux vaisseaux, l'un de soixante, l'autre de cinquante pièces de canon, enfin par l'escadre entière. Le feu, qui commença vers deux heures après midi, fut terrible de toutes parts. Maison-Forte et tous ses gens firent des prodiges de conduite et de valeur. La victoire fut réellement balancée jusqu'à neuf heures du soir, que les Français, ayant leur gouvernail brisé, toutes leurs manœuvres hachées, et leur château d'avant fracassé, se virent près de couler à fond. Ils se rendirent avec plus d'honneur que l'ennemi n'en pouvait tirer de sa victoire. Mais cette catastrophe entraîna la perte de Louisbourg. Les assiégeants avaient été si découragés par la résistance qu'ils y avaient trouvée, et connaissaient si peu l'art de la guerre, que, regrettant les champs et le repos de leur colonie, ils demandaient déjà leur retour. Le voyageur espagnol a su d'eux-mêmes que, si la prise du *Vigilant* était arrivée quinze jours plus tard, ils auraient levé le siége. Mais cet avantage ranima leurs espérances. Ils recevaient sans cesse des munitions de la Nouvelle-Angleterre, et, celles de la ville devant diminuer de jour en jour, ils ne purent douter du succès.

Il paraît étonnant à Ulloa que, malgré tant de malheurs qui s'étaient rapidement succédé, malgré l'indocilité et la faiblesse de la garnison, Louisbourg ait tenu six semaines entières. Il fut rendu à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle, et cédé de nouveau à l'Angleterre par le traité de 1763, avec le Canada, dont nous allons parler.

Canada ou Nouvelle-France.

Les détails que nous allons donner sur le Canada, l'une des premières et des plus importantes colonies de la France dans le nouveau monde, sont tirés en grande partie de l'ouvrage intéressant de M. Dainville sur l'histoire de ce pays.

Ce fut, dit cet historien, vers 1497, qu'un Vénitien, nommé Jean Gabot, et ses trois fils, ayant armé aux frais, ou du moins sous l'autorité de Henri VII, roi d'Angleterre, reconnurent l'île de Terre-Neuve et une partie du continent voisin. Des pêcheurs basques, normands et bretons, ne tardèrent pas à faire la pêche de la morue sur le grand Banc et le long de la côte maritime du Canada. On parle aussi de quelques voyageurs français et espagnols qui ont, à ce qu'on prétend, pénétré dans le Canada vers 1510; mais ce ne fut qu'en 1523 que François Ier envoya Jean Verazani avec quatre vaisseaux pour découvrir l'Amérique septentrionale. On n'a pu déterminer précisément jusqu'où il s'éleva au nord. On sait seulement qu'après deux voyages heureux, il fit un nouvel armement, à dessein d'établir une colonie dans l'Amérique, et que, s'étant embarqué, il n'a point reparu depuis.

Dans le cours de son second voyage, Verazani, rangeant la côte à vue, fut obligé d'armer sa chaloupe pour faire de l'eau; mais les vagues se trouvèrent si grosses que la chaloupe ne put jamais prendre terre. Cependant les sauvages, dont la rive était couverte, invitaient par toutes sortes de démonstrations les Français à s'approcher. Un jeune matelot, bon nageur, se hasarda enfin à se jeter à l'eau, après s'être chargé de quelques présents pour ces sauvages. Il n'était plus qu'à une portée de mousquet de terre, et il n'avait d'eau que jusqu'à la ceinture, lorsque, perdant la tête, il se mit à jeter aux sauvages tout ce qu'il avait, et tâcha de regagner la chaloupe; mais dans ce moment même, une vague qui venait du large le lança sur la côte avec tant de violence, qu'il resta étendu comme mort sur le sable. Sans forces, sans connaissance, il était en danger de la vie, quand les sauvages accoururent à son secours, et le mirent hors de la portée des vagues.

Il resta quelque temps évanoui entre leurs bras, reprit ensuite ses sens, et, saisi de frayeur, jeta de grands cris, auxquels ils répondirent par des hurlements destinés à le rassurer, mais qui ne firent qu'augmenter son effroi. Cependant on le fit asseoir au pied d'une colline, on lui tourna le visage du côté du soleil, on le mit tout nu et l'on alluma un grand feu auprès de lui. Il se persuada qu'on allait l'immoler au soleil, et que ce feu était destiné à le dévorer; l'équipage, toujours repoussé par les vagues, le croyait de même, et, dans l'impossibilité d'approcher, ne pouvait que plaindre le sort du matelot.

Mais au lieu de lui faire aucun mal, on séchait ses habits au feu, et on ne l'en approchait lui-même qu'autant qu'il était nécessaire pour le réchauffer. Il se rassura, répondit aux caresses des sauvages, et finit par se faire comprendre d'eux par signes. Bientôt on lui rendit ses habits, on le fit manger, on le tint long-temps et étroitement embrassé avant le départ; puis on s'éloigna un

peu, pour le laisser en liberté : il se jeta à la mer ; et quand les sauvages l'eurent vu nager, ils montèrent sur une éminence, d'où ils ne cessèrent de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il eût atteint le vaisseau.

Le malheureux sort de Verazzani empêcha que, pendant plusieurs années, on ne songeât à l'Amérique. Ce ne fut que dix ans après, que l'amiral Chabot [illegible], et lui présenta le capitaine Cartier, qui fit deux fois le voyage, sans en rapporter des détails certains ni curieux. La première bourgade sauvage qu'il eût rencontrée fut Hochelaga. La forme en était ronde ; trois enceintes de palissades y renfermaient près de cinquante cabanes, longues de cinquante pas chacune, larges de quatorze ou quinze, et faites en forme de tonnelles. On entrait dans la bourgade par une seule porte, au-dessus de laquelle, aussi bien que le long de la première enceinte, régnait une espèce de galerie, où l'on montait avec des échelles, et qui était pourvue de pierres et de cailloux destinés à la défense de la place. Les Français furent très bien accueillis par ces sauvages, pour qui les longues barbes, les habits et les armes des Européens étaient choses tout à fait nouvelles. Cartier passa l'hiver au milieu d'eux, commença à leur prêcher la religion chrétienne, donna le nom de Mont-Royal (depuis Montreal), à la montagne au pied de laquelle Hochelaga était située, et, à son retour en France, engagea puissamment le roi à tirer parti du pays qu'il venait de parcourir.

Mais le froid et le scorbut ayant détruit la plus grande partie de son équipage, et réduit le reste à l'état le plus misérable, on crut difficilement à la vérité de ses rapports. D'ailleurs il ne parlait pas de mines d'or ou d'argent, et c'était alors le seul attrait qui pût entraîner les peuples d'Europe vers ces régions lointaines.

Les fictions et les contes dont Jacques Cartier avait embelli ou plutôt défiguré ses relations ne contribuèrent pas peu à donner en France mauvaise idée du Canada. Cependant quelques gens de la cour avaient, à travers cette narration mensongère, cru démêler assez de points curieux et de faits intéressants à éclaircir, pour diriger de ce côté les vues de François Ier, qui régnait alors. Le plus ardent à poursuivre cette affaire était François de la Roque, seigneur de Roberval, homme de tête, brave et estimé, celui même que François Ier appelait, en plaisantant, le *petit roi du Vimeu*. Ce fut à lui que le roi donna la commission de poursuivre les découvertes en Canada. Il partit avec les titres de seigneur de Norimbègue, vice-roi et lieutenant général en Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-Neuve, Belle-Ile, etc., etc. ; titres aussi pompeux que vides, puisque la possession de ce territoire n'était assurée au roi d'aucune manière, et que tout restait à faire encore. Jacques Cartier l'accompagnait dans ce voyage. Roberval envoya un de ses pilotes, nommé Alphonse de

Saintonge, reconnaître le nord du Canada, au dessus du Labrador. Les deux nations qui, les premières, avaient débarqué dans le nouveau monde, crièrent à l'injustice, quand elles virent que l'on y courait sur leurs traces. « Hé quoi ! dit François Ier, le roi d'Espagne et le roi de Portugal partagent tranquillement l'Amérique, et ne veulent pas que j'y prenne part comme leur frère ! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage. »

Roberval bâtit un fort dont il n'y a même pas de ruines, et dont l'emplacement est inconnu. Pendant un voyage qu'il fit en France pour aller chercher des secours, les gens qu'il avait laissés dans le fort, et à la tête desquels était Jacques Cartier, rebutés par le froid, la solitude et les désagréments de leur position, d'ailleurs harcelés par les sauvages, que leurs nouveaux voisins commençaient à inquiéter, se rembarquèrent pour retourner en France. Ils se trouvaient à la hauteur de Terre-Neuve, quand ils rencontrèrent le vice-roi Roberval, qui amenait un grand convoi, et qui les força de le suivre. Cependant cette colonie avorta encore. Dans un autre voyage en Canada, M. de Roberval périt avec son frère Achille de Roberval, renommé pour sa bravoure, et que François Ier appelait le *gendarme d'Annibal*. On n'eut aucunes nouvelles de l'équipage. Depuis ce temps, le Canada fut tout à fait négligé.

Ce ne fut qu'en 1598 que l'on pensa de nouveau à établir une colonie en Canada, et que le marquis de la Roche obtint de Henri III d'abord, et de Henri IV ensuite, le titre de vice-roi ; titre dont les pouvoirs et les priviléges étaient aussi étendus que vains et imaginaires. Cette entreprise fut encore stérile ; M. de la Roche commença par débarquer sur l'île de Sable, la plus aride et la plus désolée des îles, quarante malheureux qu'il avait tirés des prisons de France, et qui regrettèrent bientôt leurs prisons ; alla reconnaître l'Acadie ; repassa en France, où le duc de Mercœur le retint prisonnier long-temps, et mourut de chagrin, dit-on, après avoir fait pour l'établissement de cette colonie de grandes et inutiles dépenses.

Le sort des malheureux qu'il avait débarqués sur l'île de Sable fait encore plus horreur que pitié. Cette île, située à environ vingt-cinq lieues sud-est de l'Ile-Royale, a près de dix lieues de circuit ; au milieu se trouve un lac qui en a deux ; elle ne porte ni fruits ni arbres ; quelques buissons et quelques plantes saxatiles sont les seules traces de végétation qui s'y rencontrent. Les quarante prisonniers qu'on y jeta, sans ressource et sans aucun moyen de se nourrir, trouvèrent sur les écueils qui la bordent des débris de vaisseaux échoués dont ils fabriquèrent des baraques pour se mettre à l'abri des injures du temps. Des moutons et quelques bœufs qui étaient sortis des mêmes vaisseaux ayant multiplié dans l'île de Sable, ce fut une ressource pour les

pauvres exilés ; mais bientôt cette ressource même leur manqua, et ils furent obligés de se nourrir uniquement de poisson. Leurs habits s'usèrent, ils se revêtirent de peaux de loups marins. Plusieurs d'entre eux ne purent résister à une vie si misérable, et moururent. Au bout de sept ans, le roi, ayant entendu parler de leur triste aventure, les envoya chercher et les fit ramener en France ; on leur donna cinquante écus (somme assez forte alors), et on les renvoya chez eux déchargés de toutes poursuites de justice.

Malgré le mauvais succès de ces diverses tentatives, l'espoir de trouver dans le trafic des pelleteries une mine féconde de richesses, engagea plusieurs autres voyageurs à tenter de nouveaux établissements dans le Canada. Le capitaine Chauvin, d'après les conseils de Pontgravé, habile navigateur et négociant à Saint-Malo, obtint du roi les titres et pouvoirs du marquis de la Roche, joints au privilége exclusif de trafiquer des pelleteries. La mort l'ayant surpris au milieu de l'exécution de son entreprise, le commandeur de Chatte lui succéda, et fit un armement, à la tête duquel il mit Pontgravé, et le capitaine Champlain, homme habile, brave et expérimenté, qui revenait des Indes occidentales, où il avait passé deux ans. Leur voyage, utile à leur entreprise, fut nul pour la colonie. M. de Monts, successeur du commandeur de Chatte, fit divers établissements dans l'Acadie, exploita long-temps avec succès et profit son privilége du commerce des pelleteries, et finit par le perdre. Les pêcheurs et les chasseurs représentèrent au roi que, sous prétexte de les empêcher de traiter avec les sauvages, on les privait de toutes les choses les plus nécessaires à leur commerce, et qu'ils se trouveraient enfin, par toutes ces vexations, obligés de l'abandonner absolument ; ils demandaient la révocation du privilége exclusif : on fit droit à leur demande. Ce revers ne découragea pas M. de Monts ; aidé de M. Poutrincourt, homme ferme, habile et sage, et de Marc Lescarbot, homme d'esprit et de ressources, dont l'imagination inventive venait sans cesse au secours des nouveaux établissements près de s'écouler, il réussit à les soutenir jusqu'au moment où sa commission lui fut ôtée.

Ce fut en 1608 que M. de Champlain, homme qui pensait en citoyen plus qu'en marchand, et dont les vues avaient de la grandeur et de la solidité, après avoir long-temps cherché l'endroit le plus convenable pour asseoir un établissement, choisit la rive septentrionale du Saint-Laurent, à cent vingt lieues de la mer, entre la petite rivière Saint-Charles et le cap Diamant. Un beau bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté ; des rivages bordés de rochers à pic, parsemés de forêts ; les deux promontoires si pittoresques de Levis et du Diamant, la jolie île d'Orleans, la belle cascade de la rivière de Montmorency ; tout justifie le choix fait par Champlain, et concourt

à donner à la capitale du Bas-Canada un aspect imposant et magnifique. Le 3 juillet 1608, Champlain y bâtit quelques mauvaises cabanes : aujourd'hui c'est une belle cité, dont les toits couverts de fer-blanc étincellent au loin, et dont les fortifications, considérablement augmentées depuis les derniers temps, font une place militaire des plus imposantes. On le distingue en haute et basse ville.

Québec est dans une situation fort singulière. C'est la seule ville du monde connu qui ait un port d'eau douce, à cent vingt lieues de la mer, et capable de contenir jusqu'à cent vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le fleuve le plus navigable de l'univers. Jusqu'à l'île d'Orléans, c'est-à-dire à cent dix ou cent douze lieues de la mer, il n'a jamais moins de quatre ou cinq lieues de large; mais au dessus de l'île, il se rétrécit tout d'un coup, tellement que, devant Québec, il n'a plus qu'un mille de largeur. De là vient le nom de *Québec* ou *Quebeio*, qui signifie rétrécissement en langue algonquine.

Le premier objet qui frappe les yeux, en entrant dans la rade, est une belle nappe d'eau d'environ trente pieds de large et quarante de haut, qui est immédiatement à l'entrée du petit canal de l'île d'Orléans. Cette cascade a reçu le nom de Saut de Montmorency, en l'honneur de l'amiral de Montmorency, qui a été vice-roi de la Nouvelle-France. La ville est une lieue plus haut, et du même côté, à l'endroit même où le fleuve est le plus étroit; mais l'espace qui est entre elle et l'île d'Orléans forme un bassin d'une lieue de long et de large, dans lequel se décharge la rivière de Saint-Charles. Québec est situé entre l'embouchure de cette rivière et le cap du Diamant, qui avance un peu dans le fleuve. En 1608, les eaux du fleuve, qui, dans la marée, montaient quelquefois jusqu'au pied du rocher, se sont retirées insensiblement, et laissent aujourd'hui à sec un grand terrain où l'on a bâti la basse ville. Elle est assez élevée au dessus du rivage pour rassurer les habitants contre l'inondation. On monte à la haute ville par une pente si roide, qu'on n'y pouvait arriver qu'à pied, à l'aide de plusieurs degrés ; mais on a pratiqué sur la droite un chemin d'une pente plus douce, qui est bordé de maisons.

Nous ne suivrons point les développements de cette belle colonie, tour à tour prise, rendue et reprise par les Anglais : ses révolutions appartiennent à l'histoire. Les premiers explorateurs de ce pays ne nous ont laissé d'ailleurs qu'une fastidieuse nomenclature de rivières, de bourgades, etc., dont nous épargnerons l'ennui à nos lecteurs. Quant au caractère et aux mœurs des naturels du Canada, ils diffèrent peu de ceux de leurs voisins; nous les comprendrons donc dans le tableau général que nous allons tracer des habitants de l'Amérique du nord.

—

HABITANTS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CARACTÈRE, USAGES, RELIGION, MOEURS.

Sans examiner comment l'Amérique a été peuplée, question qui peut amuser les savants curieux de recherches, mais qui paraît oiseuse aux philosophes, observons avec Champlain, l'Escarbot, La Hontan et La Potherie, les mœurs de ses habitants; et joignons aux lumières qu'ils avaient acquises dans un séjour passager les connaissances plus réfléchies de deux missionnaires qui ont fait pendant trente ans leur étude du même objet : ce sont Lafitau et Charlevoix.

On se représentait anciennement les habitants des terres inconnues comme une espèce de monstres, nus, couverts de poil, vivant dans les bois sans société, comme des ours, et qui n'avaient avec l'homme qu'une ressemblance imparfaite. On s'en formait cette idée à Carthage, au retour du fameux voyage d'Hannon. Ce général, ayant reçu la commission de chercher de nouvelles terres en rangeant les côtes d'Afrique, rapporta de son expédition des peaux fort velues, qui étaient apparemment celles de deux singes femelles de cette espèce qui approche le plus de l'homme par la taille et la figure, tels qu'on en voit encore dans l'île de Bornéo, et les fit passer pour des peaux de femmes sauvages, qui furent placées, comme une rareté singulière, dans le temple de Vénus. Il paraît même qu'en France on n'était pas revenu de cette prévention sous le règne de Charles VI; cependant elle était d'autant plus éloignée de la vérité, que les sauvages, à l'exception des cheveux et des sourcils, que quelques uns même s'arrachent soigneusement, n'ont pas un poil sur le corps, et que, s'il leur en vient à quelque partie, ils se hâtent d'en ôter jusqu'à la racine. On lit dans toutes les relations que, lorsqu'ils voyaient des Européens pour la première fois, leur plus forte admiration tombait toujours sur les grandes barbes qu'on portait alors en Europe, et qu'ensuite ils en riaient comme d'une étrange difformité. Mais les Eskimaux et deux ou trois nations de l'Amérique méridionale ont naturellement de la barbe. En général, tous ces Américains dont il est ici question naissent blancs comme nous; leur nudité,

les huiles et les sucs d'herbes dont ils se graissent, le soleil et le grand air, changent leur couleur à mesure qu'ils avancent en âge; mais d'ailleurs ils ne nous cèdent en rien pour les qualités du corps, et sur plusieurs points la comparaison ne serait point à notre avantage. La plupart sont d'une taille supérieure à la nôtre, bien faits, bien proportionnés, d'une complexion saine, lestes, adroits, robustes. Ils vivraient très long-temps s'ils apportaient plus de soin à ménager leurs forces; mais ils les ruinent par des marches forcées et par des abstinences outrées, suivies d'une intempérance excessive. L'eau-de-vie, funeste présent des Européens, pour laquelle ils ont une passion qui va jusqu'à la fureur, et qu'ils ne boivent que pour s'enivrer, a comme achevé leur perte, ou du moins elle n'a pas peu contribué au dépérissement d'une infinité de nations qui sont aujourd'hui réduites à la vingtième partie de ce qu'elles étaient au commencement du dernier siècle.

Dans les pays qui tirent vers le sud, ils ne gardent aucune mesure dans le commerce des femmes, qui sont aussi d'une lasciveté sans bornes. De là vient la corruption des mœurs, qui s'est répandue même parmi les nations septentrionales. On sait par le témoignage des missionnaires que les Iroquois étaient assez chastes avant qu'ils fussent en liaison avec les Illinois et d'autres peuples voisins de la Louisiane; mais en les fréquentant, ils ont appris à les imiter. La mollesse et la lubricité vont à l'excès dans ces cantons méridionaux. On y voit des hommes qui ne rougissent point d'être habituellement vêtus en femmes, et de s'assujettir à toutes les occupations de ce sexe; usage venu, dit-on, d'un principe de religion, mais qui a vraisemblablement sa naissance dans la dépravation du cœur. Ces efféminés ne se marient point, et s'abandonnent aux plus infâmes passions. On ajoute néanmoins que, dans leurs nations même, ils sont souverainement méprisés. D'un autre côté, les femmes, quoique d'une complexion forte, sont peu fécondes. Outre plusieurs raisons, telles que l'usage de nourrir les enfants de leur lait jusqu'à l'âge de six ou sept ans, de ne point habiter avec leurs maris dans cet intervalle, et de n'en être pas moins ardentes au travail, on attribue surtout leur stérilité à l'infâme coutume qui permet aux filles de se prostituer avant leur mariage.

Il paraît certain à Charlevoix que les sauvages de la Nouvelle-France ont de grands avantages sur nous. Il compte, dit-il, pour le premier, la perfection de leurs sens. Malgré la neige qui les éblouit, et la fumée qui les tourmente pendant six mois de l'année, leur vue ne s'affaiblit point; ils ont l'ouïe extrêmement subtile, et l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu long-temps avant de l'avoir pu découvrir. C'est à cette raison sans doute qu'il faut attribuer leur aversion pour l'odeur du musc et pour toutes les odeurs fortes; on prétend même qu'ils ne trouvent d'agréable que celle des choses comestibles. Leur

mémoire tient du prodige : il leur suffit d'avoir une fois passé dans un lieu pour en conserver une idée juste qui ne s'efface jamais. Ils traversent les forêts les plus vastes et les plus sauvages sans s'égarer, lorsqu'en y entrant ils se sont bien orientés. Les habitants de l'Acadie et des environs du golfe Saint-Laurent s'embarquent souvent dans leurs canots d'écorce, et passent à la terre de Labrador pour chercher les Esquimaux et leur faire la guerre : ils font en pleine mer trente et quarante lieues sans boussole, et vont aborder exactement à l'endroit où ils se sont proposé de prendre terre. Dans les jours les plus obscurs, ils suivent le soleil sans se tromper; on ajoute même que les enfants qui ne sont jamais sortis de leur habitation marchent avec autant de certitude que les voyageurs.

Ils ont de l'imagination, et tous leurs discours s'en ressentent; ils ont la repartie prompte et même ingénieuse, et l'on en cite un exemple. Un Otouais, mauvais chrétien et grand ivrogne, à qui l'on demanda de quoi il croyait que fût composée l'eau-de-vie, dont il était si friand, répondit que ce devait être « un extrait de langues et de cœurs : car, ajouta-t-il, quand j'en ai bu, je ne crains rien et je parle à merveille. » Leurs harangues sont remplies de traits heureux. On attribue à leur éloquence cette force, ce naturel, ce pathétique que l'art ne donne point, et que les Grecs admiraient quelquefois dans les barbares; quoiqu'elle ne soit pas soutenue par l'action, qu'ils ne gesticulent point et qu'ils n'élèvent point la voix, on sent qu'ils sont pénétrés de ce qu'ils disent; ils persuadent.

On aurait peine à se figurer combien de sujets ils traitent dans leurs conseils, avec quel ordre et dans quel détail. Quelquefois ils se servent de petits bâtons pour se rappeler divers articles; mais alors ils parlent quatre ou cinq heures de suite; ils étalent vingt présents, dont chacun demande un discours entier; ils n'oublient rien, et jamais on ne les voit hésiter. Leur narration est nette et précise; ils emploient beaucoup d'allégories et d'autres figures, mais vives, avec tous les agréments qui conviennent à leur langue. La plupart ont le jugement droit, et vont d'abord au but, sans jamais s'écarter ou prendre le change; ils conçoivent aisément tout ce qui ne passe point leur portée. Cependant on ajoute que, pour les former aux arts, dont ils n'ont pas encore eu l'idée, il faudrait un long travail, d'autant plus qu'ils méprisent beaucoup tout ce qui ne leur est pas nécessaire. Il ne serait pas aisé non plus de les rendre capables de contrainte et d'application aux choses purement intellectuelles, dont on aurait peine à leur faire sentir l'utilité; mais pour tout ce qui les intéresse ils ne négligent ni ne précipitent rien. Autant ils apportent de flegme et de circonspection à prendre leur parti, autant ils mettent d'ardeur dans l'exécution. Enfin la plupart ont une noblesse et une égalité d'âme

qui ne sont pas communes en Europe, avec tous les secours qu'on y peut tirer de la religion et de la philosophie. Les disgrâces les plus subites ne causent pas même d'altération sur leur visage. Leur constance dans les douleurs est au dessus de toute expression, et paraît commune aux deux sexes. Une jeune femme sera des jours entiers dans le travail de l'enfantement sans jeter un cri. Les moindres marques de faiblesse la feraient juger indigne d'être mère, parce qu'on ne la croirait capable de produire que des lâches. On verra que, dans les supplices qui sont le fruit de leurs guerres, des prisonniers de tout âge et de tout sexe souffrent pendant plusieurs heures, et quelquefois pendant plusieurs jours, ce que le feu a de plus cuisant, et tout ce que la plus industrieuse fureur peut inventer, sans qu'il leur échappe même un soupir. Au milieu de ces tourments, leur occupation est d'irriter leurs bourreaux par des injures et des reproches. Quelque explication qu'on veuille donner à cette insensibilité, elle suppose néanmoins un extrême courage. A la vérité, les sauvages s'y exercent toute leur vie, et ne manquent point d'y accoutumer leurs enfants dès l'âge le plus tendre. On voit des petits garçons et de jeunes filles se lier par un bras les uns aux autres, et mettre entre deux un charbon, pour voir qui le secouera le premier.

L'habitude du travail leur donne une autre facilité à supporter la douleur : il n'y a point d'hommes au monde qui se ménagent moins dans leurs voyages et dans leurs chasses; mais ce qui prouve que leur constance est l'effet d'un véritable courage, c'est qu'ils ne l'ont pas tous au même degré. On ne s'étonnera point qu'avec une âme si ferme, ils soient intrépides dans le danger, et braves à toute épreuve. Le P. Charlevoix convient qu'ils s'exposent le moins qu'ils peuvent, parce qu'ils ont mis leur gloire, dit-il, à n'acheter jamais la victoire trop cher, et que, leurs nations étant peu nombreuses, ils ont pour maxime de ne pas s'affaiblir; mais ils se battent en lions, et la vue de leur sang ne fait que les animer.

Ce qui cause beaucoup d'étonnement dans une race d'hommes dont l'extérieur n'annonce que de la barbarie, c'est de leur voir entre eux une douceur et des égards qu'on ne trouve point dans le peuple des nations les plus civilisées. On n'admire pas moins la gravité naturelle et sans faste qui règne dans leurs manières, dans leurs actions, et jusque dans la plupart de leurs amusements; leur déférence pour leurs égaux, et le respect des jeunes gens pour les vieillards. Rien n'est si rare que de voir naître entre eux des querelles, et jamais elles ne sont accompagnées d'expressions indécentes, ni de ces jurements si familiers en Europe. Un de leurs principes, celui même dont ils sont le plus jaloux, est qu'un homme ne doit rien à un autre homme, et de cette maxime ils concluent qu'il ne faut pas faire tort à ceux dont on n'a pas

reçu d'offense. Malheureusement ce principe ne s'étend qu'à leur nation, et ne les empêche point d'attaquer des peuples dont ils n'ont à faire aucune plainte, ou de pousser trop loin la vengeance.

Ces hommes, qui nous paraissent si méprisables au premier coup d'œil, sont les plus arrogants de tous les mortels, et ceux qui s'estiment le plus; ils sont esclaves du respect humain, légers, inconstants, soupçonneux à l'égard des Européens, traîtres lorsqu'il est question de leur intérêt, dissimulés et vindicatifs à l'excès. La vengeance est une passion que le temps ne ralentit point dans leur âme; c'est le plus cher héritage qu'ils laissent à leurs enfants; il passe de génération en génération, jusqu'à ce que la race offensée trouve l'occasion d'assouvir sa haine. Le soin qu'ils prennent des orphelins, des veuves et des infirmes, l'hospitalité qu'ils exercent d'une manière admirable, ne sont pour eux qu'une suite de la persuasion où ils sont que tout doit être commun entre les hommes. Les pères et les mères ont pour leurs enfants une tendresse qui va jusqu'à la faiblesse, mais qui est, dit-on, purement animale. Les enfants, de leur côté, ne montrent aucune affection pour leurs parents, et les traitent quelquefois avec indignité. Entre plusieurs exemples on raconte qu'un Iroquois, qui avait servi quelque temps dans nos troupes en qualité d'officier, rencontra son père dans un combat, et l'allait percer lorsque le père se fit reconnaître. Il s'arrêta et lui dit : « Tu m'as donné une fois la vie; je te la donne à mon tour; mais ne te retrouve pas une autre fois sous ma main, car je suis quitte de ce que je te devais. »

Chacun se fait un ami à peu près du même âge, auquel il s'attache, et qui s'attache à lui par des nœuds indissolubles. Deux hommes une fois unis de leur manière doivent tout entreprendre et tout risquer pour s'aider et se secourir mutuellement; la mort même, dans leurs idées, ne les sépare que pour un temps; ils comptent se rejoindre dans un autre monde, pour ne se plus quitter, et sont persuadés qu'ils auront toujours besoin l'un de l'autre. Un sauvage menacé de l'enfer par un missionnaire lui demanda s'il croyait que son ami, mort depuis peu, fût dans ce lieu de supplices : le missionnaire répondit qu'il espérait que le Ciel lui aurait fait grâce. « Je veux donc aller au ciel », reprit le sauvage; et ce motif l'engagea à mener une vie chrétienne. On assure même que, lorsqu'ils sont en différents lieux, ils s'invoquent mutuellement; ce qui doit être entendu, comme on le verra bientôt, des génies tutélaires qu'ils s'attribuent. Quelques uns prétendent qu'il se glisse un odieux désordre dans ces associations, comme autrefois dans celles des Grecs; mais on ne le croit pas en général.

Lafitau condamne ceux qui ont prétendu que la couleur des peuples de l'Amérique septentrionale faisait une troisième espèce entre les blancs et les

noirs. « Ils sont, dit-il, fort basanes, et d'un rouge sale fort obscur ; ce qui est plus sensible encore dans la Floride, dont la Louisiane fait partie. Mais cette couleur n'est rien moins que naturelle; elle vient de fréquentes frictions dont ils font usage, et l'on devrait même s'étonner qu'étant sans cesse exposés à la fumée en hiver, aux plus grandes ardeurs du soleil en été, et, dans toutes les saisons, aux intempéries de l'air, ils ne soient pas encore plus noirs. Il est moins facile d'expliquer d'où vient qu'à l'exception des cheveux, qu'ils ont tous fort noirs, des cils et des sourcils, que quelques uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil sur tout le corps, et presque tous les Américains se ressemblent sur ce point. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leurs enfants naissent avec un poil rare, assez long, qui disparaît dans l'espace de huit jours. On voit aussi quelques poils au menton des vieillards, comme il arrive en Europe aux femmes d'un certain âge. »

Quoique les observations précédentes conviennent à la plus grande partie des nations sauvages, on y remarque néanmoins plusieurs différences; et c'est ici le lieu de rassembler les connaissances qu'on doit aux voyageurs sur les divers peuples qui habitent cette partie du continent.

En commençant par le nord, les Eskimaux, dont on a déjà parlé, sont les seuls habitants connus de cette vaste contrée qui est entre le fleuve Saint-Laurent, le Canada et la mer du Nord. On en a même trouvé assez loin, en remontant la rivière de Bourbon, qui descend de l'ouest dans la baie d'Hudson. L'origine de leur nom n'est pas certaine; mais on prétend qu'il signifie *mangeurs de viande crue*; et réellement, de tous les Américans, on ne connaît qu'eux qui mangent de la chair crue, quoiqu'ils aient aussi l'usage de la faire cuire ou sécher au soleil. Il n'y en a point qui remplissent mieux la première idée qu'on s'est formée des sauvages en Europe. On a déjà remarqué que c'est presque le seul peuple de l'Amérique qui ait de la barbe : les Eskimaux en ont jusqu'aux yeux, et si épaisse, qu'on a peine à distinguer les traits de leur visage. Ils ont d'ailleurs quelque chose d'affreux dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges et très sales, les cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, et tout l'extérieur fort brut; leurs mœurs et leur caractère ne démentent point cette physionomie. Le peu de ressemblance et de commerce qu'ils ont avec leurs plus proches voisins ne laisse aucun doute qu'ils n'aient une origine différente de celle des autres Américains.

En remontant au nord de la baie, on trouve deux rivières, dont la première se nomme la rivière Danoise, et la seconde, du Loup-Marin. Leurs bords sont habités par des sauvages auxquels on donne le nom bizarre de *Plats côtés de chiens*, sans qu'on en connaisse l'origine. Ces barbares sont souvent en guerre avec les Savannois; mais ni les uns ni les autres ne traitent

leurs prisonniers avec cette cruauté qui est en usage chez les Canadiens; ils se contentent de les retenir esclaves. On sait, de leurs usages, que les filles ne se marient, parmi eux, qu'au gré de leurs pères; que le gendre est obligé de demeurer chez le père de sa femme, et de lui être soumis jusqu'à ce qu'il lui naisse des enfants; que les garçons quittent de bonne heure la maison paternelle; que les corps des morts sont brûlés, et leurs cendres enterrées dans une écorce d'arbre; qu'on dresse, avec des perches, une espèce de monument sur la tombe, et qu'on y attache du tabac, avec l'arc et les flèches du mort. Les mères pleurent leurs enfants pendant vingt jours, et l'on fait des présents au père, qui y répond par un grand festin. La guerre est moins en honneur chez eux que la chasse; mais, pour obtenir le titre de bon chasseur, il faut avoir commencé par un jeûne de trois jours, et s'être barbouillé de noir pendant le même temps. Après cette épreuve, le novice offre à la divinité du pays un morceau de chacune des bêtes qui se prennent ordinairement à la chasse : c'est ordinairement la langue et le mufle. Ses parents n'y touchent point; mais il en peut traiter ses amis et les étrangers. Au reste, ces sauvages sont d'un parfait désintéressement et d'une fidélité à toute épreuve; ils ne peuvent souffrir le mensonge, et la fourberie leur est en horreur. On ne connaît qu'imparfaitement ces peuples septentrionaux, parce qu'on n'a jamais eu avec eux de commerce bien réglé.

Au midi de la baie d'Hudson se trouvent les Sioux et les Assiniboils. Ces Américains habitent dans de grandes prairies, sous des tentes de peau fort bien travaillées; ils vivent de folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs marais, et de chasse, surtout de celle d'une espèce de bœufs couverts de laine, qui se rassemblent par milliers dans leurs terres; mais ils n'ont point de demeure fixe; ils voyagent en troupes, à la manière des Tartares, et ne s'arrêtent qu'autant que l'abondance des vivres les retient.

Le nom de *Sioux*, que les Français donnent aux premiers, n'est que les deux dernières syllables de celui de *Nadouessioux*, qu'ils portent entre les sauvages; quelques autres les nomment *Naduassis*. C'est la plus nombreuse nation du Canada; elle était paisible et peu aguerrie avant que les Otaouais et les Hurons se fussent réfugiés dans le pays qu'ils occupent, pour se garantir de la fureur des Iroquois. Les Sioux entretiennent plusieurs femmes, et ils ont des châtiments sévères pour celles qui manquent à la fidélité conjugale: ils leurs coupent le bout du nez; ils leur cernent en rond une partie de la tête, et l'arrachent.

Ceux qui se vantent d'avoir vu des Assiniboils, et Jérémie, qui parle d'eux sur différents témoignages, racontent que ces peuples sont grands, robustes, agiles, endurcis au froid et à toutes sortes de fatigues; qu'ils se piquent dans

toutes les parties du corps, et qu'ils y tracent des figures de serpents et d'autres animaux; enfin qu'ils entreprennent de grands voyages. Tous ces traits les distinguent peu des autres nations du même pays; mais ils sont mieux caractérisés par leur flegme, surtout en comparaison des Cristinaux, avec lesquels ils sont en commerce, et qui sont d'une vivacité extraordinaire : on les voit sans cesse dansant et chantant, et, dans leurs discours, ils ont une volubilité de langue qu'on n'a remarquée dans aucune autre nation.

Gouvernement. Noms et titres. Autorité des femmes. Orateurs.

Presque tous les peuples de cette partie du continent ont une sorte de gouvernement aristocratique, dont la forme est extrêmement variée. En général, quoique chaque bourgade ait un chef indépendant, il ne se conclut rien d'important que par l'avis des anciens. Vers l'Acadie, les Sagamos étaient plus absolus. Loin d'être obligés, comme les chefs de la plupart des autres cantons, de faire des libéralités à leurs sujets, ils en tiraient une espèce de tribut, et ne mettaient point leur grandeur à ne se rien réserver; mais il semble que la dispersion de ces Acadiens, et peut-être aussi leur commerce avec les Européens, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne manière de se gouverner.

Plusieurs nations ont dans leur principale bourgade trois familles principales, qu'on croit aussi anciennes que l'origine même de la nation. Ces familles ou ces tribus ont une même souche; mais l'une des trois est regardée néanmoins comme la première, et jouit d'une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de frères les particuliers de cette tribu, au lieu qu'entre elles on ne se traite que de cousins. Elles sont mêlées toutes trois, sans être confondues. Chacune a son chef séparé, et dans les affaires qui intéressent toute la nation, ces chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque tribu porte le nom d'un animal, et la nation entière a aussi le sien, dont elle prend le nom, et dont la figure est sa marque : c'est ce que La Hontan nomme *les armoiries des sauvages*. On ne signe les traités qu'en traçant les figures de ces animaux, aussi long-temps du moins que des raisons particulières n'obligent point d'en substituer d'autres. Ainsi la nation huronne est la nation du porc-épic; sa première tribu porte le nom de l'ours, ou, suivant quelques autres voyageurs, celui du chevreuil. La seconde et la troisième tribu ont pris pour leurs animaux le loup et la tortue. Enfin, chaque bourgade ayant le même usage, c'est apparemment cette variété qui a causé quelques différences dans les relations. D'ailleurs il faut observer qu'outre ces distinctions de tribus et de bourgades par les animaux, il y en a d'autres qui ont leur fondement dans

quelque usage ou dans quelque événement particulier. Les Hurons Tonnontatés, qui sont de la première tribu, s'appellent ordinairement la nation du Pétun, et Charlevoix cite néanmoins un trait où ces sauvages, qui étaient alors à Michillimakimac, ont mis pour leur marque la figure d'un castor. La nation iroquoise a les mêmes animaux que la huronne, dont quelques uns la croient une colonie, avec cette différence que la famille de la tortue y est divisée en deux, qu'on nomme la grande et la petite tortue. Le chef de chaque famille en porte le nom, et dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre. Il en est de même du chef de la nation et de celui de chaque village. Mais avec ce nom, qui n'est que de cérémonie, ils en ont un autre qui les distingue plus particulièrement, et qui est comme un titre de dignité, tel que *le plus noble*, *le plus ancien*, etc. Enfin, ils en ont un troisième qui leur est personnel. Cependant il paraît que cet usage n'est que dans les nations où la qualité de chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes formalités. Le nouveau chef, ou, s'il est trop jeune, celui qui le représente, doit faire un festin et des présents, prononcer l'éloge de son prédécesseur et chanter sa chanson. Il se trouve néanmoins des noms personnels si célèbres et si respectés, que personne n'ose les prendre après la mort de ceux qui les ont mis en honneur, ou qu'ils sont du moins fort long-temps sans être renouvelés. En prendre un de cette distinction, c'est ce qu'on appelle ressusciter celui qui le portait. Dans le nord, et partout où règne la langue algonquine, la dignité de chef est élective; mais toute la cérémonie de l'élection et de l'installation se réduit à des festins accompagnés de danses et de chants. Le chef élu ne manque point de faire le panégyrique de celui dont il prend la place, et d'invoquer son génie. Parmi les Hurons, où cette dignité est héréditaire, la succession se continue par les femmes; de sorte qu'après la mort du chef, ce n'est pas son fils qui lui succède, mais le fils de sa sœur, ou, à son défaut, son plus proche parent en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre, la plus noble matrone de la tribu ou de la nation est maîtresse du choix. On veut un âge mûr, et si le chef héréditaire n'y est pas encore parvenu, on lui donne un régent qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom du mineur. Ces chefs ne sont pas toujours fort respectés, et s'ils se font obéir, c'est qu'ils savent quelles bornes ils doivent donner à leurs ordres. Ils proposent plutôt qu'ils ne commandent : ainsi c'est la raison publique qui gouverne.

Chaque famille a droit de se choisir un conseiller et un assistant du chef, qui doit veiller à ses intérêts, et sans l'avis duquel il n'entreprend rien. Ces conseillers ont l'inspection du trésor public. Leur réception se fait dans un

conseil général: mais on n'en donne point avis aux alliés, comme on le fait aux élections des chefs. Dans les nations huronnes, ce sont les femmes qui nomment les conseillers, et souvent elles choisissent des personnes de leur sexe. Ce corps de conseillers tient le premier rang; celui des anciens, c'est-à-dire de tous ceux qui ont atteint l'âge de maturité, tient le second rang, et le dernier, qui comprend tous les hommes en état de porter les armes, est celui des guerriers. Ils ont souvent à leur tête le chef de la nation ou celui de la bourgade; mais il doit s'être distingué par quelque action de valeur, sans quoi, il sert entre les subalternes, car il n'y a point de grades dans la milice des sauvages. Quoiqu'un grand parti puisse avoir plusieurs chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux qui ont déjà commandé, tous les guerriers n'en sont pas moins soumis au commandant désigné, espèce de général sans caractère et sans autorité réelle, qui ne peut récompenser ni punir, que ses soldats peuvent quitter quand il leur plaît, et qui néanmoins n'est presque jamais contredit. Les qualités qu'on demande dans un chef étant le bonheur, la bravoure et le désintéressement, celui qui les réunit peut compter sur une parfaite obéissance, quoique toujours libre et volontaire.

Les femmes ont la principale autorité chez tous les peuples de la langue huronne, à l'exception du canton iroquois d'Onneyouth, où elle est alternative entre les deux sexes; mais les hommes n'en laissent que l'ombre aux femmes, et rarement ils leur communiquent une affaire importante, quoique tout se fasse en leur nom, et que les chefs ne soient que leurs lieutenants. Dans les affaires de simple police, elles délibèrent les premières sur ce qui est proposé au conseil, et leur avis est rapporté par les chefs au conseil général, qui est composé des anciens. Les guerriers consultent entre eux sur tout ce qui appartient à leur office; mais ils ne peuvent rien conclure d'important pour la nation ou la bourgade. En un mot, c'est le conseil des anciens qui juge en dernière instance.

Chaque tribu a son orateur dans chaque bourgade, et ces orateurs, les seuls qui aient droit de parler dans les conseils publics et dans les assemblées générales, parlent toujours bien. Outre cette éloquence naturelle que toutes les relations leur accordent, ils ont une connaissance admirable des intérêts de ceux qui les emploient, avec une merveilleuse habileté à les faire valoir. Dans quelques occasions, les femmes ont un orateur qui parle en leur nom. Il est surprenant que ces peuples, ne possédant presque jamais rien, et n'ayant point l'ambition de s'étendre, puissent avoir ensemble quelque chose à démêler; cependant on assure qu'ils négocient sans cesse: ce sont des traités à conclure ou à renouveler, des offres de service, des civilités réciproques, des alliances qu'on ménage, des invitations à la guerre, ou des compliments

sur la mort d'un chef. Toutes ces affaires se traitent avec une dignité, une attention, et l'on ajoute même avec une capacité dignes des plus grands objets. Souvent les députés ont des instructions secrètes, et le motif apparent de leur commission n'est qu'un voile qui en cache de plus sérieux.

La nation du Canada qui semble y tenir le premier rang depuis deux siècles est l'iroquoise. Ses succès militaires lui ont donné sur la plupart des autres une supériorité qu'elles ne sont plus en état de lui disputer. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable que l'avantage de sa situation. Comme elle se trouvait placée entre les établissements de la France et de l'Angleterre, elle a compris, dès leur origine, que les deux colonies seraient intéressées à la ménager; et jugeant aussi que, si l'une des deux prévalait sur l'autre, elle en serait bientôt opprimée, elle a trouvé fort long-temps l'art de balancer leurs succès. S'il est vrai, comme Charlevoix l'assure, que toutes ses forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille combattants, de quelle habileté n'a-t-elle pas eu besoin pour y suppléer?

Dans l'intérieur des bourgades, les affaires des sauvages se réduisent presqu'à rien, et ne sont jamais difficiles à terminer. Il ne paraît pas même qu'elles attirent l'attention des chefs; les conciliateurs sont ordinairement des amis communs, ou les plus proches voisins. Ceux qui jouissent de quelque crédit dans une nation ne sont occupés que du public. Une seule affaire, quelque légère qu'elle soit, est long-temps en délibération; tout se traite avec beaucoup de flegme et de lenteur, et rien ne se décide qu'après avoir entendu tous ceux qui veulent y prendre part. Si l'on a fait un présent à quelque ancien pour obtenir son suffrage, on en est sûr lorsque le présent est accepté: jamais un sauvage ne viole un engagement de cette nature; mais il ne reçoit pas aisément ce qu'on lui offre, et l'usage est de ne pas recevoir des deux mains. Les jeunes gens sont appelés de bonne heure à la connaissance des affaires; ce qui avance beaucoup leur maturité, et leur inspire une émulation qu'on ne cesse point d'entretenir.

On fait observer que le plus grand défaut de ce gouvernement est de n'avoir jamais eu de justice criminelle; mais on ajoute que, l'intérêt, principale source des désordres qui peuvent troubler la société, n'étant pas connu dans celle des sauvages, les crimes y sont rares. On leur reproche, avec plus de justice, la manière dont ils élèvent leurs enfants. Ils ne les châtient jamais : dans l'enfance, ils disent qu'ils n'ont point encore de raison, et, dans un âge plus avancé, ils les croient maîtres de leurs actions. Ces deux maximes sont poussées parmi les sauvages jusqu'à se laisser maltraiter par des ivrognes, sans même oser se défendre, dans la crainte de les blesser. « Pourquoi leur faire du mal, disent-ils : ils ne savent ce qu'ils font ? » En un mot, ils sont con-

vaincus que l'homme est né libre, et que nulle puissance n'a droit d'attenter à sa liberté. Ils s'imaginent aussi qu'il est indigne d'un homme de se défendre contre une femme ou contre un enfant : s'il y a quelque danger pour leur vie, ils prennent le parti de la fuite.

Un sauvage en tue-t-il un autre de sa race : s'il était ivre, comme ils feignent quelquefois de l'être pour satisfaire leur vengeance ou leur haine, on se contente de plaindre le mort ; s'il était de sang-froid, on suppose facilement qu'il ne s'est pas porté à cet excès sans raison. D'ailleurs, c'est aux sauvages de la même cabane à le châtier, parce qu'ils y sont seuls intéressés. Ils peuvent le condamner à mort ; mais on en voit peu d'exemples, et s'ils le font, c'est sans aucune forme de justice. Quelquefois un chef prend cette occasion pour se défaire d'un mauvais sujet. Un assassinat qui intéresserait plusieurs cabanes aurait toujours des suites fâcheuses, et souvent un crime de cette nature a mis une nation entière en combustion. Alors le conseil des anciens emploie tous ses soins à concilier les parties, et s'il y parvient, c'est ordinairement le public qui fait les démarches auprès de la famille offensée. La prompte punition du coupable éteindrait tout d'un coup les ressentiments, et s'il tombe au pouvoir des parents du mort, ils sont maîtres de sa vie ; mais l'honneur de sa cabane est intéressé à ne le pas sacrifier, et souvent la bourgade ou la nation ne juge point à propos de l'y contraindre. Un missionnaire qui avait long-temps vécu parmi les Hurons raconte la manière dont ils punissent les assassins : ils étendent le corps mort sur des perches, au haut d'une cabane, et le meurtrier est placé pendant plusieurs jours immédiatement au dessous, pour recevoir tout ce qui découle du cadavre, non seulement sur lui, mais encore sur ses aliments, à moins que, par un présent considérable, il n'obtienne des parents que ses vivres en soient garantis. Mais l'usage le plus commun pour dédommager les parents du mort, est de le remplacer par un prisonnier de guerre. Ce captif, s'il est adopté, entre dans tous les droits de celui dont il prend la place.

On nomme quelques crimes odieux qui sont sur-le-champ punis de mort, du moins dans plusieurs nations : tels sont les maléfices. Il n'y a sûreté nulle part pour ceux qui sont atteints du soupçon. On leur fait même subir une sorte de question pour leur faire nommer leurs complices, après quoi ils sont condamnés au supplice des prisonniers de guerre, mais on commence par demander le consentement de leurs familles, qui n'osent le refuser. On assomme les moins criminels avant de les brûler. Ceux qui déshonorent leurs familles par une lâcheté reçoivent le même traitement, et c'est ordinairement la famille même qui en fait justice. Chez les Hurons, qui sont fort portés au vol, et qui l'exercent avec beaucoup d'adresse, il est

permis non seulement de reprendre au voleur tout ce qu'il a dérobé, mais encore d'enlever tout ce qu'on trouve dans sa cabane, jusqu'à le laisser nu, lui, sa femme et ses enfants, sans qu'ils puissent faire la moindre résistance.

Croyances et superstitions. Génies. Fête des songes.

Des sauvages qui n'ont pas de meilleures lois ont-ils une religion? Question difficile. On ne saurait dire qu'ils n'en aient point ; et comment définir celle qu'ils ont? Il est certain, suivant tous les voyageurs, qu'ils ont l'idée d'un premier être ; mais c'est pour eux une idée bien vague. Ils s'accordent généralement à le regarder comme le premier esprit, le maître et le créateur du monde ; mais les presse-t-on d'expliquer ce qu'ils entendent, on ne trouve plus que des imaginations bizarres et des fables mal conçues.

Presque toutes les nations algonquines ont donné le nom de *Grand-Lièvre* au premier esprit. Quelques unes l'appellent *Michabou*, d'autres *Atahocan*. La plupart croient qu'étant porté sur les eaux avec toute sa cour, composée de quadrupèdes tels que lui, il forma la terre d'un grain de sable tiré du fond de l'Océan, et les hommes, des corps morts des animaux. D'autres parlent d'un dieu des eaux qui s'opposa aux dessins du Grand-Lièvre, ou qui refusa du moins de le favoriser. Ils nomment ce dieu le *Grand-Tigre*. Mais on observe qu'il ne se trouve point de vrais tigres dans cette partie du continent, et, par conséquent, que cette tradition doit être venue du dehors. Enfin, ils ont un troisième dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque dans le cours de l'hiver.

Les Hurons donnent le nom d'*Areskoui* au souverain être, et les Iroquois celui d'*Agreskoué* : ils le regardent en même temps comme le dieu de la guerre. Mais ils ne donnent point aux hommes la même origine que les Algonquins, et, ne remontant pas même jusqu'à la création, ils représentent d'abord six hommes dans le monde, sans savoir qui les y a placés. Un de ces hommes s'éleva au ciel pour y chercher une femme nommée *Atahentsic*, avec laquelle il eut un commerce dont on s'aperçut bientôt. Le maître du ciel la précipita du haut de son empire : elle fut reçue sur le dos d'une tortue ; ensuite elle mit au monde deux enfants, dont l'un tua l'autre. Après cet événement, on ne parle plus des cinq autres hommes, ni même du mari d'Atahentsic. Suivant quelques uns, elle n'eut qu'une fille, qui fut mère de Jouskeha et de Tahouitzaron. Le premier tua son frère, et son aïeul se déchargea sur lui du soin de gouverner le monde. Ils ajoutent qu'Atahentsic est la lune et Jouskeha le soleil ; contradiction sensible, puisqu'en qualité de

grand génie, Areskoui est souvent pris pour le soleil. Suivant les Iroquois, la postérité de Jouskeka ne passa point la troisième génération; un déluge universel détruisit la race hmaine, et, pour repeupler la terre, il fallut changer les bêtes en hommes. On remarque que cette notion d'un deluge universel est assez répandue parmi les Américains, mais qu'on ne saurait douter d'un déluge plus récent qui fut particulier a l'Amérique.

Entre le premier être et d'autres dieux qu'ils confondent souvent avec lui, ils ont une infinité d'esprits subalternes ou de génies, bons et mauvais, qui ont tous leur culte. Les Iroquois mettent Atahentsic à la tête des mauvais, et ont Jouskeka chef des bons; quelquefois même ils le confondent avec le dieu qui précipita du ciel son aieule pour s'être laisse seduire par un homme. On ne s'adresse aux mauvais génies que pour les prier de ne pas nuire; mais on suppose que les autres sont commis à la garde des hommes, et que chacun a le sien. Dans la langue huronne on les nomme *Okkisik*, et *Manitous* dans la langue algonquine. C'est a leur puissance bienfaisante qu'on a recours dans les perils et dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire; mais on n'est pas sous leur protection en naissant; il faut savoir manier l'arc et la flèche pour l'obtenir, et les préparations qu'elle demande sont la plus importante affaire de la vie. On commence par noircir la tête du jeune sauvage, ensuite on le fait jeûner rigoureusement pendant huit jours, et, dans cet espace, son génie futur doit se manifester à lui par des songes. Le cerveau d'un enfant qui ne fait qu'entrer dans l'adolescence ne saurait manquer de lui fournir des songes, et c'est sous quelque symbole qu'on suppose que l'esprit se manifeste. Ces symboles ne sont ni rares, ni précieux; c'est le pied d'un animal ou quelque morceau de bois; cependant on les conserve avec toute sorte de soin. Il n'est rien dans la nature qui n'ait son esprit pour les sauvages; mais ils en distinguent de plusieurs ordres, et ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un esprit supérieur, et leur expression commune est de dire alors : *C'est un esprit.* Ils l'emploient aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talents, ou par quelque action extraordinaire : ce sont des esprits, c'est-à-dire ils ont un génie protecteur d'un ordre éminent. Quelques uns, surtout cette sorte de prêtres que la plupart des relations nomment *jongleurs*, veulent persuader qu'ils souffrent des transports extatiques, et publient que dans ces extases leurs génies leur découvrent l'avenir et les choses les plus éloignées. On a vu dans toutes nos descriptions qu'il n'y a point de nations barbares qui n'aient un grand nombre de ces imposteurs.

Aussitôt qu'un jeune homme a reconnu ce qu'il doit regarder comme son génie, on l'instruit soigneusement de l hommage qu'il lui doit. La fête se ter-

mine par un festin, et l'usage est de piquer sur son corps la figure de l'Okki ou du Manitou. Les femmes ont aussi le leur; mais elles n'y attachent pas autant d'importance que les hommes. Ces esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes et de sacrifices. On jette dans les rivières et dans les lacs du pétun, du tabac et des oiseaux égorgés, à l'honneur du dieu des eaux. Pour le soleil, on les jette au feu. C'est quelquefois par reconnaissance, mais plus ordinairement par intérêt. On remarque aussi, dans quelques occasions, différentes especes de libations accompagnées de termes mystérieux, dont les Européens n'ont jamais pu se procurer la communication. On rencontre au bord des chemins difficiles, sur des rochers escarpés, et proche des rapides, tantôt des colliers de porcelaine, tantôt du tabac, des épis de maïs, des peaux et des animaux entiers, surtout des chiens; et ce sont autant d'offrandes adressées aux esprits qui président à ces lieux. Quelquefois un chien est suspendu vivant à un arbre par les pattes de derrière, pour y mourir enragé. Le festin de guerre, qui se fait toujours de chiens, peut aussi passer pour un sacrifice. Enfin la crainte du moindre danger fait rendre les mêmes honneurs aux esprits malfaisants.

Les sauvages font aussi des vœux, qui sont de purs actes de religion. Lorsqu'ils se voient sans vivres, comme il arrive souvent dans les voyages et pendant les chasses, ils promettent, à l'honneur de leurs génies, de donner au chef de leur bourgade une portion de la première bête qu'ils espèrent tuer, et de ne prendre aucune nourriture avant qu'ils aient rempli leur promesse. Si l'exécution de ce vœu devient impossible par l'éloignement du chef, ils brûlent ce qui lui était destiné. On rapporte que les sauvages de l'Acadie avaient, au bord de la mer, un arbre fort vieux qu'on voyait toujours chargé d'offrandes, parce qu'il passait pour le siege de quelque esprit d'un ordre superieur. Sa chute même ne fut pas capable de les détromper, et quelques branches qui paraissaient hors de l'eau continuèrent de recevoir les mêmes honneurs.

On lit dans quelques relations qu'il existait autrefois chez plusieurs de ces peuples une espece de religieuses qui vivaient sans aucun commerce avec les hommes, et qui renonçaient au mariage. Mais les missionnaires n'ont trouvé aucune trace de ces vestales, et conviennent seulement que le célibat était en estime dans quelques nations. On a vu parmi les Hurons et les Iroquois des hommes solitaires qui se dévouaient à la continence, et Charlevoix parle de certaines plantes médicinales auxquelles les sauvages ne reconnaissent de vertu qu'autant qu'elles sont employées par des mains pures.

L'opinion qui paraît la mieux établie par eux est celle de l'immortalité de l'âme; non qu'ils la croient spirituelle, car on n'a jamais pu les élever à cette idée, et leurs dieux même ont des corps, qu'ils exemptent seulement des in-

firmités humaines, sans compter qu'ils leur attribuent une espèce d'immensité, puisqu'ils les croient assez présents pour s'en faire entendre dans quelque pays qu'ils les invoquent; mais au fond ils ne peuvent définir ni les uns ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des âmes, ils répondent qu'elles sont les ombres ou les images animées des corps; et c'est par une suite de ce principe qu'ils croient tout animé dans l'univers. C'est par tradition qu'ils supposent l'âme immortelle. Ils prétendent que, séparée du corps, elle conserve les inclinations qu'elle avait pendant la vie; et de là leur vient l'usage d'enterrer avec les morts tout ce qui servait à satisfaire leurs besoins ou leurs goûts. Ils sont même persuadés que l'âme demeure long-temps près du corps après leur séparation, et qu'ensuite elle passe dans un pays qu'ils ne connaissent point, où, suivant quelques uns, elle est transformée en tourterelle. D'autres donnent à tous les hommes deux âmes: l'une telle qu'on vient de le dire; l'autre, qui ne quitte jamais les corps, et qui ne sort de l'un que pour passer dans un autre. Cette raison leur fait enterrer les enfants sur le bord des grands chemins, afin qu'en passant les femmes puissent recueillir ces secondes âmes, qui, n'ayant pas joui long-temps de la vie, sont plus empressées d'en recommencer une nouvelle. Il faut aussi les nourrir, et c'est dans cette vue qu'on porte diverses sortes d'aliments sur les tombes; mais ce bon office dure peu, et l'on suppose qu'avec le temps les âmes s'accoutument à jeûner. La peine qu'on a quelquefois à faire subsister les vivants fait oublier le soin de nourrir les morts. L'usage est aussi d'enterrer avec eux tout ce qu'ils possédaient, et l'on y joint même des présents : aussi le scandale est-il extrême dans toutes ces nations lorsqu'elles voient les Européens ouvrir les tombes pour en tirer les robes de castor qu'elles y ont enfermées. Les sepultures sont des lieux si respectés, que leur profanation passe pour l'injure la plus atroce qu'on puisse faire aux sauvages d'une bourgade.

Sans connaître le pays des âmes, c'est-à-dire le lieu où elles passent en sortant du corps, ils croient que c'est une région fort éloignée vers l'ouest, et qu'elles mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter dans cette route : on parle d'un fleuve qu'elles ont à passer, et sur lequel plusieurs font naufrage; d'un chien dont elles ont beaucoup de peine à se défendre; d'un lieu de souffrances où elles expient leurs fautes; d'un autre où sont tourmentées celles des prisonniers de guerre qui ont été brûlés, et où elles se rendent le plus tard qu'elles peuvent. De là vient qu'après la mort de ces malheureux, dans la crainte que leurs âmes ne demeurent autour des cabanes pour se venger des tourments qu'on leur a fait souffrir, on visite soigneusement tous les lieux voisins, avec la précaution de frapper de grands coups de baguette, et de pousser de hauts cris pous les obliger

de s'éloigner. Les Iroquois prétendent qu'Atahentsic fait son séjour ordinaire dans le pays des âmes, et que son unique occupation est de les tromper pour les perdre, mais que Jouskeka s'efforce de les défendre contre les mauvais desseins de son aïeule. Entre mille récits fabuleux qui ressemblent beaucoup à ceux d'Homère et de Virgile, on en rapporte un si semblable à l'aventure d'Orphée et d'Eurydice, qu'il n'y a presque à changer que les noms. Mais le bonheur que les sauvages admettent dans leur Élysée n'est pas précisément une récompense de la vertu : c'est celle de diverses qualités accidentelles, comme d'avoir été bon chasseur, brave à la guerre, heureux dans les entreprises, et d'avoir tué ou brûlé un grand nombre d'ennemis. Cette félicité consiste à trouver une chasse et une pêche qui ne manquent point, un printemps perpétuel, une grande abondance de vivres sans aucun travail, et tous les plaisirs des sens. Tous leurs vœux n'ont pas d'autre objet pendant la vie, et leurs chansons, qui sont originairement leurs prières, roulent sur la continuation des biens présents. Ils se croient sûrs d'être heureux après la mort à proportion de ce qu'ils le sont dans cette vie. Les âmes des bêtes ont aussi leur place dans le même pays, car ils ne les croient pas moins immortelles que leurs propres âmes. Ils leur attribuent même une sorte de raison ; et non seulement chaque espèce d'animaux, mais chaque animal a son génie comme eux. En un mot, ils ne mettent qu'une différence graduelle entre les hommes et les brutes ; l'homme n'est pour eux que le roi des animaux, qui possède les mêmes attributs dans un degré fort supérieur.

Rien n'approche de leur extravagance et de leur superstition pour tout ce qui regarde les songes. Ils varient beaucoup dans la manière dont ils les expliquent : tantôt c'est l'âme raisonnable qui se promène, tandis que l'âme sensitive continue d'animer le corps ; tantôt c'est le génie qui donne des avis salutaires sur ce qui doit arriver ; tantôt c'est une visite qu'on reçoit de l'âme ou du génie de l'objet du rêve ; mais, de quelque part que le songe puisse venir, il passe toujours pour un incident sacré et pour une communication des volontés du Ciel. Dans cette idée, ce n'est pas seulement sur celui qui a rêvé que tombe l'obligation d'exécuter l'ordre qu'il reçoit, mais ce serait un crime pour ceux auxquels il s'adresse de lui refuser ce qu'il a désiré dans son rêve. Les missionnaires en rapportent des exemples qui paraîtraient incroyables sur tout autre témoignage.

« Si ce qu'un particulier désire en songe est de nature à ne pouvoir être fourni par un autre particulier, le public s'en charge ; fallût-il l'aller chercher à cinq cents lieues, il le faut trouver à quelque prix que ce soit, et quand on y est parvenu, on le conserve avec des soins surprenants. Si c'est une chose inanimée, on est plus tranquille ; mais si c'est un animal, sa mort cause des

inquiétudes qui ne peuvent être représentées. L'affaire est plus sérieuse encore quand quelqu'un s'avise de rêver qu'il casse la tête à un autre, car il la lui casse en effet, s'il le peut; mais malheur à lui si quelque autre s'avise de songer qu'il venge le mort. » Le seul remède entre ceux qui ne sont pas d'humeur sanguinaire est d'apaiser le génie par quelque présent.

Deux missionnaires, témoins irréprochables, dit Charlevoix, et qui avaient vu le fait de leurs propres yeux, ont raconté que, dans un voyage qu'ils faisaient avec des sauvages, et pendant le repos de la nuit, un de ces barbares s'éveilla dans une étrange agitation. « Il était hors d'haleine, il palpitait, il s'efforçait de crier, sans le pouvoir, et se debattait comme un furieux. Toute la troupe fut aussitôt sur pied. On le crut d'abord dans un accès de frénésie; on se saisit de ses mains, on mit tout en usage pour le calmer. Les secours furent inutiles. Ses fureurs croissant toujours, et la difficulté augmentant pour l'arrêter, on cacha toutes les armes. Quelques uns s'avisèrent de lui faire prendre un breuvage d'une décoction de certaines herbes; mais, pendant la préparation, il trouva le moyen de s'échapper, et sauta dans une rivière. On l'en retira sur-le-champ. Il avoua qu'il avait grand froid; cependant il ne voulut point approcher d'un bon feu qu'on avait allumé dans l'instant. Il s'assit au pied d'un arbre, en demandant qu'on remplît de paille une peau d'ours. On exécuta ses volontés; et comme il paraissait plus tranquille, on lui présenta le breuvage, qui se trouva prêt. « C'est à cet enfant, dit-il, qu'il faut le donner » ; et ce qu'il appelait un enfant était la peau d'ours. Tout le breuvage fut versé dans la gueule de l'animal. Alors on lui demanda quel était son mal. « J'ai songé, répondit-il, qu'un huart m'est entré dans l'estomac. » Quelque idée que les autres attachassent à cette réponse, ils se mirent aussitôt à contrefaire les insensés, et à crier de toutes leurs forces qu'ils avaient aussi un animal dans l'estomac. Ils dressèrent une étuve pour l'en déloger par les sueurs, et tous y entrèrent avec les mêmes cris. Ensuite chacun se mit à contrefaire l'animal dont il feignait d'avoir l'estomac chargé, c'est-à-dire à crier, les uns comme une oie, les autres comme un canard, comme une outarde, une grenouille, etc., tandis que le malade contrefaisait aussi son oiseau; et, pour achever cette farce, ils commencèrent tous à le battre avec une certaine mesure, dans la vue de le lasser et de l'endormir à force de coups. Cette méthode leur réussit. Il tomba dans un profond sommeil, et se réveilla guéri, sans se ressentir même de la sueur qui avait dû l'affaiblir, ni des coups dont il avait le corps tout meurtri. »

On ne sait si la religion est jamais entrée dans une fête que la plupart de ces sauvages nomment la *Fête des songes*, et que d'autres ont nommée beaucoup mieux, dans leur langue, le *Renversement de la cervelle*. C'est une es-

pèce de bacchanale qui dure ordinairement quinze jours, et qui se célèbre vers la fin de l'hiver. La folie n'a point de transports qui ne soient alors permis. Chacun court de cabane en cabane, sous mille déguisements ridicules; on brise, on renverse tout, et personne n'a la hardiesse de s'y opposer. On demande à tous ceux qu'on rencontre l'explication de son dernier rêve. Ceux qui le devinent sont obligés de donner la chose à laquelle on a rêvé; après la fête, tout se rend. Elle se termine par un grand festin, et tout le monde ne pense plus qu'à réparer les fâcheux effets d'une si violente mascarade; ce qui demande souvent beaucoup de temps et de peine. Le P. Dablon, grave jésuite, se trouva un jour engagé malgré lui dans une de ces fêtes, dont il donne la description. « Elle fut proclamée, dit-il, le 22 de février, et les anciens, chargés de cette proclamation, la firent d'un air aussi sérieux que s'il eût été question d'une affaire d'état. A peine furent-ils retournés à leur cabane, qu'on vit partir, chacun de la sienne, hommes, femmes, enfants, presque nus, quoiqu'il fît un froid insupportable. Ils se répandirent de toutes parts, errants comme des ivrognes ou des furieux, sans savoir où ils allaient, ni ce qu'ils avaient à demander. Les uns ne poussèrent pas plus loin leur folie, et disparurent bientôt. D'autres, usant du privilége de la fête, qui autorise toutes les violences, songèrent à satisfaire leurs ressentiments particuliers. Ils brisèrent tout dans les cabanes, et chargèrent de coups ceux qu'ils haïssaient : aux uns ils jetaient de l'eau à pleine cuvée; ils couvraient les autres de cendre chaude ou de toutes sortes d'immondices; ils lançaient des tisons ou des charbons allumés à la tête des premiers qu'ils rencontraient. L'unique moyen de se garantir de cette persécution était de deviner des songes, toujours insensés ou fort obscurs. »

Le missionnaire et son compagnon furent menacés d'avoir une autre part au spectacle que celle de témoins. « Un de ces frénétiques entra dans une cabane où ils s'étaient réfugiés. Heureusement pour eux la crainte les en avait déjà fait sortir. Ce furieux, qui voulait les maltraiter, déconcerté par leur fuite, s'écria qu'il fallait deviner sur-le-champ son rêve, et, comme on tardait trop, il l'expliqua lui-même, en disant : « Je tue un Français. » Aussitôt le maître de la cabane jeta un habit français, que l'autre perça de coups. Mais alors celui qui avait jeté l'habit, entrant en fureur à son tour, protesta qu'il voulait venger le Français, et qu'il allait réduire le village en cendres. En effet, il commença par mettre le feu à sa propre cabane, et, tout le monde en étant sorti, il s'y enferma. Le feu qu'il y avait réellement allumé ne paraissait point encore, lorsqu'un des missionnaires se présenta pour y entrer. On lui dit ce qui venait d'arriver. Il craignit que son hôte ne fût la proie des flammes, et, brisant la porte, il le força de sortir; il éteignit fort heureuse-

ment le feu, et s'enferma lui-même dans la cabane. Son hôte se mit à courir tout le village en criant qu'il voulait tout brûler. On lui jeta un chien, dans l'espérance qu'il assouvirait sa rage sur cet animal. Il déclara que ce n'était point assez pour réparer l'outrage qu'on lui avait fait en tuant un étranger dans sa cabane. On lui jeta un second chien, qu'il mit en pièces, et sa fureur fut calmée. »

Ce sauvage avait un frère qui voulut jouer aussi son rôle. Il était vêtu comme on représente les satyres, couvert de feuilles depuis la tête jusqu'aux pieds. Deux femmes qui l'escortaient avaient la face noircie, les cheveux épars, une peau de loup sur le corps, et chacune leur pieu à la main. L'homme, avec cette suite, entra dans toutes les cabanes, hurlant de toute sa force, grimpa sur un toit, y fit mille tours de souplesse, accompagnés d'horribles cris, descendit ensuite, et prit une marche grave, précédé de ses bacchantes, qui, furieuses à leur tour, renversèrent à coups de pieux tout ce qui se rencontra sur leur passage. A peine étaient-elles revenues de ce transport, qu'une autre femme prit leur place, força l'entrée de la cabane où les deux jésuites se tenaient cachés, et, portant une arquebuse qu'elle venait de gagner en faisant deviner son rêve, elle chanta la guerre, avec mille imprécations contre elle-même si son courage ne lui faisait pas ramener des prisonniers. Un guerrier suivit de près cette femme, l'arc dans une main, et dans l'autre une baïonnette. Après de longs hurlements, il se jeta tout d'un coup sur la femme, qui était redevenue tranquille; il lui porta sa baïonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, et se retira. Un jongleur parut ensuite avec un bâton orné de plumes, par lequel il se vantait de pouvoir découvrir les choses les plus cachées. On portait devant lui un vase rempli d'une liqueur dont il buvait à chaque question, et qu'il rejetait en soufflant sur ses mains et sur son bâton; après quoi il devinait toutes les énigmes. Deux femmes succédèrent, et firent connaître qu'elles avaient des désirs : l'une étendit une natte, on devina qu'elle demandait du poisson, et sur-le-champ on lui en offrit; l'autre portait un instrument d'agriculture à la main, l'on comprit qu'elle désirait un champ pour le cultiver, et on la mena aussitôt hors du village, où elle fut satisfaite. Un chef avait rêvé qu'il voyait deux cœurs humains. Ce songe, qui ne put être expliqué, jeta tout le monde dans une furieuse inquiétude. On prolongea la fête d'un jour; mais toutes les recherches furent inutiles, et, pour se tranquilliser, on prit le parti de calmer le génie du chef par des présents. Cette fête, ou plutôt cette manie, dura quatre jours entiers. Il n'y avait que sa singularité qui pût lui faire mériter une si longue description.

Nous renvoyons à l'ouvrage de Lafitau ceux qui cherchent des ressem-

blances entre la religion des sauvages de l'Amérique et celle de l'ancienne Grèce. Quelque idée qu'on s'en forme, sur ce qu'on vient de rapporter d'après les plus exactes relations, il paraît certain que, dans toute la partie septentrionale du continent, on n'a trouvé ni temples, ni culte reglé.

Mariages. Accouchements. Education des enfants. Imposition du nom.

La pluralité des femmes est établie dans plusieurs nations de la langue algonquine. Il y est même assez ordinaire d'épouser toutes les sœurs; et cet usage paraît uniquement fondé sur l'opinion que des sœurs doivent vivre entre elles avec plus d'intelligence que des étrangères : aussi toutes les femmes-sœurs jouissent-elles des mêmes droits; mais parmi les autres on distingue deux ordres, et celles du second sont les esclaves des premières. Dans quelques nations le mari a des femmes dans tous les cantons où la chasse l'oblige de faire quelque séjour. Cet abus s'est même introduit depuis peu chez les peuples de la langue huronne, qui se contentaient anciennement d'une seule femme; mais on voit régner dans le canton des Iroquois de Tsonnontouan un désordre beaucoup plus odieux, qui est la pluralité des maris.

A l'égard des degrés de parenté, les Hurons et les Iroquois portent si loin le scrupule, qu'il ne faut pas être lié du tout par le sang pour s'épouser, et que l'adoption même est comprise dans cette loi. Mais le mari, s'il perd sa femme, doit en épouser la sœur, ou, à son défaut, celle que la famille lui presente. La femme est dans la même obligation a l'égard des frères ou des parents de son mari, si elle le perd sans en avoir eu d'enfants. La raison qu'ils en apportent est celle du Deutéronome. Un homme veuf qui refuserait d'épouser la sœur ou la parente de la femme qu'il a perdue serait abandonné à la vengeance de celle qu'il rejette. Lorsqu'on manque de sujets, on permet à une veuve de chercher un parti qui lui convienne : mais alors elle a droit d'exiger des presents qui passent pour un témoignage de sa sagesse. Toutes les nations ont des familles distinguées, qui ne peuvent s'allier qu'entre elles. La stabilite des mariages est sacrée; et les conventions passagères, quoique en usage parmi quelques peuples, n'en sont pas moins regardées comme un désordre.

Dans la nation des Miamis, le mari est en droit de couper le nez à sa femme adultère ou fugitive. Chez les Iroquois et les Hurons, on peut se quitter de concert, mais sans bruit, et les parties séparées ont la liberte de prendre de nouveaux engagements. Le trouble des mariages vient ordinairement de la jalousie. Elle est egale dans les deux sexes; et quoique les Iroquois se vantent d'être supérieurs à cette faiblesse, ceux qui les ont fréquentés assurent

qu'ils la portent à l'excès. Une femme qui soupçonne son mari d'infidélité est capable de toutes sortes d'emportements contre sa rivale, d'autant plus que le mari ne peut défendre celle qu'il lui préfère, et qu'il se déshonorerait par la moindre marque de ressentiment.

C'est entre les parents des deux familles qu'un mariage se traite, et les parties intéressées n'ont aucune part aux explications; mais on ne conclut rien sans leur consentement. Les premières démarches doivent se faire par des matrones. Dans quelques pays, suivant Charlevoix, et dans toutes les nations, suivant le baron de La Hontan, qui s'attribue des lumières extraordinaires sur ce point, les filles ont peu d'empressement pour le mariage, parce qu'il leur est permis d'en faire l'essai autant qu'elles le désirent, et que la cérémonie des noces ne change leur condition que pour la rendre plus dure. On remarque beaucoup de pudeur dans la conduite des jeunes gens pendant qu'on traite de leur union. Quelques relations assurent qu'en plusieurs endroits ils passent d'abord une année entière dans une parfaite continence, pour faire connaître qu'ils ne se sont épousés que par amitié, et qu'on montrerait au doigt une jeune femme qui serait enceinte la première année de ses noces. Charlevoix conclut de cet exemple de force qu'on doit avoir peu de peine à croire tout ce qu'on raconte « de la manière dont les jeunes gens se comportent pendant la recherche, où il leur est permis de se voir en particulier. Quoique l'usage leur accorde de très grandes privautés, on prétend que, dans le plus grand danger où la pudeur puisse être exposée, et sous les voiles même de la nuit, il ne se passe rien, il ne se dit pas une parole dont la plus austère bienséance puisse être blessée. »

Nos voyageurs s'accordent peu sur les préliminaires et les cérémonies du mariage; ce qui vient apparemment de la variété des coutumes. C'est l'époux qui fait les présents, et rien ne manque au respect dont il les accompagne. Dans quelques nations, il se contente d'aller s'asseoir à côté de la fille; et s'il y est souffert, le mariage passe pour conclu. Mais, malgré ces déférences, il ne laisse pas de faire sentir qu'il sera bientôt le maître. Des présents qu'il fait, quelques-uns sont moins des témoignages d'amitié que des symboles et des avertissements d'esclavage : tels sont le collier, longue et large bande de cuir, qui sert à porter divers fardeaux, la chaudière et une bûche. On les présente à la jeune femme, dans sa cabane, pour lui faire entendre qu'elle sera obligée de porter les fardeaux, de faire la cuisine, et de fournir la provision de bois. L'usage l'oblige même, dans quelques nations, de porter d'avance tout le bois nécessaire pour l'hiver suivant. On fait observer d'ailleurs que, pour tous ces devoirs, il n'y a pas de différence à l'avantage des femmes dans les nations où elles ont toute l'autorité. Quoique maîtresses de l'é-

tat, du moins en apparence, elles n'en sont pas moins les esclaves de leurs maris. En général, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus méprisées. Traiter un sauvage de femme, c'est pour lui le plus sanglant des outrages. Cependant les enfants n'appartiennent qu'à la mère, et ne reconnaissent point d'autre autorité que la sienne. Le père est toujours pour eux comme étranger; il n'est respecté qu'à titre de maître. Charlevoix, qui parle aussi de tous ces usages, doute s'ils sont communs à tous les peuples du Canada, surtout celui qui oblige les jeunes femmes, outre les services qu'elles doivent à leurs maris, de fournir à tous les besoins de leurs parents; il juge que ce dernier devoir ne regarde que ceux auxquels il ne reste personne pour leur rendre les mêmes offices, et que leur âge ou leurs infirmités mettent hors d'état de s'aider eux-mêmes.

Les maris ont aussi leur partage. Outre la chasse et la pêche, deux devoirs qui durent toute la vie, ils sont obligés de faire d'abord une natte pour leur femme, de lui bâtir une cabane, ou de réparer celle qu'ils doivent habiter ensemble, et tandis qu'ils n'ont pas d'autre demeure que celle du beau-père, d'y porter tout le fruit de leur chasse. Dans les cantons iroquois, la femme ne quitte point sa cabane, parce qu'elle en est censée maîtresse, ou du moins héritière; chez d'autres nations, après un an ou deux de mariage, elle ne doit pas demeurer avec sa belle-mère.

La plupart des femmes sauvages mettent leurs enfants au monde sans peine, et même sans secours. Cependant il leur arrive quelquefois de souffrir beaucoup; et Charlevoix rapporte à cette occasion un usage qui, selon lui, n'aurait peut-être pas moins de succès en Europe. On avertit les jeunes gens du village, qui, tout d'un coup, et lorsque le malade y pense le moins, viennent pousser de grands cris à sa porte : la surprise lui cause un saisissement, qui est bientôt suivi d'une heureuse délivrance. Ce n'est jamais dans leur propre cabane que les femmes se délivrent. Plusieurs sont surprises dans leur travail des champs, ou pendant leurs voyages. A celles qui pressentent leur terme on dresse, hors de la bourgade, une petite hutte, où elles passent quarante jours après s'être délivrées. Quelques uns disent néanmoins que cet usage regarde seulement la première couche. A l'expiration du terme, on éteint tous les feux de la cabane où elles doivent retourner, et l'on en secoue tous les meubles pour y allumer un nouveau feu. Les mêmes formalités s'observent à peu près dans le temps de leurs purgations lunaires, et pendant qu'elles nourrissent leurs enfants de leur lait. Cette nourriture ne dure pas moins de trois ans, et les maris n'approchent point d'elles dans cet intervalle. La Hontan met cette raison au nombre de celles qui s'opposent à la multiplication.

Le soin des mères pour leurs enfants tandis qu'ils sont au berceau n'a pas de bornes; mais quoiqu'elles ne perdent rien de leur tendresse après les avoir sevrés, elles les abandonnent à eux-mêmes, dans la persuasion qu'il faut laisser un libre cours à la nature. L'acte qui termine la première enfance est l'imposition du nom. Cette cérémonie, qui passe pour importante, se fait dans un festin, où tous les convives sont du sexe de l'enfant qu'on doit nommer. Il est sur les genoux du père ou de la mère, qui ne cesse point de le recommander aux esprits, surtout à celui qui doit être son protecteur. On ne crée jamais de nouveaux noms, et chaque famille en conserve un certain nombre, qui reviennent tour à tour. Souvent même on en change dans un autre âge, et l'on prend alors la place de celui qui l'a porté le dernier : d'où il arrive quelquefois qu'un enfant se voit traiter de grand-père par celui qui pourrait être le sien.

Jamais on n'appelle un homme par son nom propre en lui parlant dans le discours familier; l'usage commun est de lui donner la qualité dont il se trouve revêtu à l'égard de celui qui parle. S'il n'y a aucune liaison de sang ou d'affinité, on se traite de frère, d'oncle, de neveu ou de cousin, suivant le degré de considération qu'on a l'un pour l'autre. C'est moins dans la vue de perpétuer les noms qu'on les conserve dans les familles, que pour engager ceux qui les reçoivent ou qui les prennent à imiter les belles actions de ceux qui les ont portés, à les venger s'ils ont été tués ou brûlés, et plus particulièrement encore à soulager leurs parents. Ainsi, lorsqu'une femme a perdu son mari ou son fils, et qu'elle demeure sans secours, elle ne diffère point à faire passer le nom de celui qu'elle pleure sur quelqu'un qui contracte alors les mêmes obligations.

Les enfants des sauvages, étant livrés à eux-mêmes aussitôt qu'ils peuvent se rouler sur les pieds et sur les mains, vont nus, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les bois, dans la boue et dans la neige. De là vient cette vigueur qui leur est commune à tous, cette souplesse extraordinaire, et cet endurcissement contre les injures de l'air, qui fait l'admiration des Européens. En été, dès la pointe du jour, on les voit courir à l'eau, comme les animaux à qui cet élément est naturel. Ils passent une partie du jour à folâtrer dans les lacs et les rivières. On leur met bientôt l'arc et la flèche en main, et l'émulation, le meilleur des maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à s'en servir. Il n'en a pas plus coûté à ces peuples pour se perfectionner dans l'usage des armes à feu. Dès les premières années, on les fait aussi lutter ensemble, et leur passion est si vive pour cet exercice, qu'ils se tueraient souvent, si l'on ne prenait soin de les séparer. Ceux qui succombent sous leur adversaire en conçoivent un dépit qui ne leur permet pas le

moindre repos jusqu'à ce qu'ils aient l'avantage à leur tour. En général, les pères et les mères s'efforcent de leur inspirer certains principes d'honneur qui se trouvent établis dans chaque nation, et c'est l'unique éducation qu'ils leur donnent; encore est-elle indirecte, c'est-à-dire que l'instruction est prise des belles actions de leurs ancêtres. Les jeunes gens sont échauffés par ces anciennes images, et ne respirent que l'occasion d'imiter ce qui excite leur admiration. Quelquefois, pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations et les prières, mais jamais le châtiment ou les menaces, sur le principe qu'un homme n'est pas en droit d'en contraindre un autre. Une mère qui voit tenir une mauvaise conduite à sa fille se met à pleurer : si la fille lui demande le sujet de ses larmes, elle se contente de répondre : « Tu me déshonores »; et cette méthode est rarement sans effet. La plus sévère punition que les sauvages emploient pour corriger leurs enfants est de leur jeter un peu d'eau au visage, et les enfants y sont fort sensibles. On a vu des filles s'étrangler pour avoir reçu quelque légère réprimande de leur mère, ou quelques gouttes d'eau au visage, et l'en avertir en lui disant : « Tu n'auras plus de fille. » Il semble qu'une enfance si mal disciplinée devrait être suivie d'une jeunesse turbulente et corrompue; mais, d'un côté, les sauvages sont naturellement tranquilles et maîtres d'eux-mêmes; et d'un autre, leur tempérament, surtout dans les nations du nord, ne les porte point à la débauche. Charlevoix assure que, s'ils ont quelques usages où la pudeur est peu ménagée, la superstition y a plus de part que la dépravation du cœur. « Les Hurons, dit-il, lorsque nous commençâmes à les connaître, étaient plus lascifs et brutaux même dans leurs plaisirs. Dans les deux sexes, les jeunes gens s'abandonnaient sans honte à toutes sortes de dissolutions, et c'était principalement parmi eux qu'on ne faisait pas un crime à une fille de s'être prostituée. Leurs parents étaient les premiers à les y engager, et l'on voyait des maris en faire autant de leurs femmes pour un vil intérêt. Plusieurs ne se mariaient point, et prenaient des filles pour leur servir de compagnes. Toute la différence qu'on mettait entre les concubines et les femmes légitimes, c'est qu'avec les premières on ne contractait aucun engagement; leurs enfants étaient sur le même pied que les autres, ce qui ne produisait aucun inconvénient dans un pays où il n'y a point de succession à recueillir. Mais le christianisme a corrigé ces désordres dans toutes les bourgades qui l'ont embrassé. »

Manière de se vêtir. Tatouage. Ornements. Occupation des femmes. Nourriture.

On ne distingue point ici les nations par leur habillement. Les hommes, dans un temps chaud, n'ont souvent sur le corps qu'un simple brayer; l'hi-

ver, ils se couvrent plus ou moins, suivant la qualité du climat. Ils ont aux pieds une espèce de chaussons de peau, passée à la fumée; leurs bas sont aussi de peau, ou de morceaux d'étoffe, dont ils s'enveloppent les jambes. Une camisole de peau les couvre jusqu'à la ceinture, et par dessus ils portent une couverture, lorsqu'ils peuvent en avoir; autrement ils se font une robe de peau d'ours, ou de plusieurs peaux de castor, de loutre et d'autres fourrures, le poil en dedans. Les camisoles des femmes descendent jusqu'au dessous des genoux; dans le grand froid, ou lorsqu'elles sont en voyage, elles se couvrent la tête de leurs couvertures ou de leurs robes. Plusieurs ont de petits bonnets, en manière de calotte; d'autres se font une sorte de capuce, qui tient à leur camisole. Elles ont aussi une pièce d'étoffe ou une peau qui leur sert de jupe, et qui les enveloppe depuis la ceinture jusqu'au milieu des jambes. Les deux sexes sont également curieux de chemises, mais ils ne les mettent par dessous la camisole que lorsqu'elles sont sales, et la plupart les y laissent jusqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car jamais ils ne se donnent la peine de les laver. Les camisoles de peau sont ordinairement passées à la fumée, comme les chaussons, c'est-à-dire qu'après les avoir laissé pénétrer de fumée, on les frotte un peu; et, dans cet état, elles peuvent se laver comme le linge. Une autre préparation est de les faire tremper dans l'eau, et de les frotter dans les mains jusqu'à ce qu'elles soient sèches et maniables. Mais les étoffes et les couvertures de l'Europe leur paraissent beaucoup plus commodes.

Les piqûres qu'ils se font à quelques parties du corps passent moins pour une parure que pour une défense contre les injures de l'air et contre la persécution des mouches. Il n'y a que les pays occupés par les Anglais, surtout la Virginie, où l'usage de se faire piquer par tout le corps soit commun. Dans la Nouvelle-France, la plupart se bornent à quelques figures d'oiseaux, de serpents et d'autres animaux, ou même à des feuillages sans ordre, chacun suivant son caprice, souvent au visage, et quelquefois même sur les paupières. Beaucoup de femmes se font piquer aux endroits du visage qui répondent aux mâchoires, pour se garantir des maux de dents. Cette opération n'est pas douloureuse. On commence par tracer sur la peau bien tendue la figure qu'on y veut graver; ensuite, avec des arêtes de poisson ou des aiguilles, on pique tous ces traits jusqu'au sang, et l'on y passe des couleurs bien pulvérisées. Ces poudres s'insinuent si bien dans la peau, que les couleurs ne s'effacent jamais. Le seul mal est que la peau s'enfle, et qu'il s'y forme une gale accompagnée d'inflammation; souvent même la fièvre survient, et, dans les grandes chaleurs, l'opération est dangereuse pour la vie.

Les couleurs dont les sauvages se peignent le visage, et la graisse dont ils se

frottent le corps, produisent les mêmes avantages que la piqûre, et ne leur donnent pas moins de grâce à leurs propres yeux. Ils peignent les prisonniers qu'ils destinent au feu, et jusqu'à leurs morts, apparemment pour couvrir la pâleur qui les défigure. Ces couleurs, qui ne sont pas bien vives, sont celles qu'on emploie pour la teinture des peaux; elles se tirent de certaines terres et de quelques écorces d'arbres. Les hommes ajoutent à cette parure du duvet de cygne ou d'autres oiseaux, qu'ils sèment sur leurs cheveux graissés. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, et des bouquets de poils de différents animaux, fort bizarrement distribués. Leurs cheveux sont tantôt hérissés, tantôt aplatis, et reçoivent mille formes différentes. Ils portent avec cela des pendants aux oreilles, quelquefois même aux narines, une grande coquille de porcelaine au cou ou sur l'estomac, des couronnes de plumes rares, des griffes, des pattes, des têtes d'oiseaux de proie et de petites cornes de chevreuil, mais ce qu'ils ont de plus précieux est toujours employé à la parure des captifs, lorsque ces malheureux font leur première entrée dans l'habitation des vainqueurs.

Le soin des hommes se borne à parer leur tête, et les femmes, au contraire, n'y mettent presque rien; mais elles sont si jalouses de leur chevelure, qu'elles se croiraient déshonorées par un accident qui les forcerait de la couper; et lorsqu'à la mort de leurs parents elles s'en coupent une partie, c'est la plus grande marque de douleur qu'elles puissent donner. Elles la graissent souvent; elles se servent, pour la poudrer, d'une poudre d'écorce, et quelquefois d'une sorte de vermillon; elles l'enroulent, avec des peaux de serpent, en forme de cadenettes qui leur pendent jusqu'à la ceinture. A l'égard du visage, elles se contentent d'y tracer quelques lignes avec du vermillon ou d'autres couleurs. Jamais leurs narines ne sont percées, et ce n'est pas même dans toutes les nations qu'elles se percent les oreilles; celles qui le font y insèrent ou laissent pendre, comme les hommes, des grains de porcelaine. Dans leur parure la plus recherchée, elles ont des robes ornées de toutes sortes de figures et de petites porcelaines, avec une bordure en poil de porc-épic, qu'elles peignent de différentes couleurs. Les berceaux de leurs enfants sont parés aussi de divers colifichets; ils sont d'un bois fort léger, avec deux demi-cercles de bois de cèdre à l'extrémité d'en haut, pour les pouvoir couvrir sans toucher à la tête de l'enfant.

[illegible] et la provision de bois, les femmes sont presque [illegible] seules de la culture des champs. Aussitôt que les [illegible] que les eaux achèvent de s'écouler, elles commencent [illegible] la terre. Une sorte de bêche, dont le manche est fort long, leur sert à la remuer. Les grains dont ces peuples font usage ne sont que des



Amérique du Nord

Voy. en Amérique



grains d'été. On prétend même que la nature du terroir ne permet pas d'y rien semer avant l'hiver, ce qu'on peut attribuer à l'abondance des neiges, qui feraient tout pourrir dans leur fonte. Quelques uns jugent que le froment qu'on recueille en Canada, quoique originairement venu de l'Europe, a contracté avec le temps la propriété des grains d'été, qui n'ont pas assez de force pour germer plusieurs fois, comme il arrive à ceux que nous semons dans les mois de septembre et d'octobre. Les fèves se sèment avec le maïs, dont la tige leur sert d'appui. Ce legume vient apparemment de France, puisqu'il ne diffère en rien du nôtre. Nos pois ont acquis, dans ce terrain, un degré de bonté fort supérieur a celui qu'ils ont en Europe.

Les femmes s'aident mutuellement dans le travail de l'agriculture, et, pour la recolte, elles ont quelquefois recours aux hommes, qui daignent y mettre la main. Tout finit par une fête et par un grand festin qui se fait pendant la nuit. Les grains et les autres fruits se conservent dans des trous que les hommes creusent en terre et qu'ils tapissent de grandes écorces. Plusieurs laissent le maïs en épis tresses comme les oignons le sont en France, et distribués sur de grandes perches au dessus de l'entrée des cabanes; d'autres l'egrainent pour en remplir de grands paniers d'écorce percés de toutes parts; ce qui l'empêche de s'échauffer. Mais si la crainte d'une irruption ou de quelque autre disgrâce oblige tous les habitants d'une bourgade à s'éloigner, on fait de grands trous en terre, où tous les grains se conservent fort bien. Dans les parties septentrionales, on seme peu, et plusieurs nations ne sement jamais; le maïs s'achète par des échanges. Ce grain, que l'historien de la Nouvelle-France appelle un légume, est sain et nourrissant, sans charger trop l'estomac. Les voyageurs français n'y apportent point d'autre préparation que de le faire bouillir quelque temps dans une espece de lessive. Ils en font des provisions pour leurs voyages. Un peu de sel qu'ils y mettent, en achevant de le faire cuire à l'eau, sert d'assaisonnement, et cette nourriture n'a rien de desagréable; mais on s'est aperçu que la lessive, dont on ne nous apprend point la composition, lui laisse une qualite corrosive, qui nuit quelquefois a la santé. Quelques uns le font griller vert et dans l'epi: c'est ce qui se nomme au Canada du blé groulé, et l'on en vante le goût. Une autre espèce, qu'on appelle blé fleuri, et plus délicate encore, s'ouvre dès qu'elle a senti le feu. On en traite ordinairement les étrangers, et, dans quelques endroits, on le porte aux personnes de considération qui arrivent dans une bourgade, comme on offre en Europe le present de ville. Enfin, la nourriture la plus commune des sauvages est une preparation de maïs qu'ils nomment sagamité. Après avoir commencé par le griller, ils le pilent, ils en otent la paille; et ce qui reste, etant cuit à l'eau, forme une espece de bouillie fort

insipide, lorsqu'elle n'est pas relevée par un mélange de viande ou de quelques fruits. D'autres le réduisent en farine, que l'on nomme farine froide; et c'est une des meilleures provisions pour les voyages. On le fait bouillir aussi en épis tendres, qu'on fait ensuite griller légèrement, et qu'on égraine pour faire sécher les grains au soleil. Il se conserve long-temps dans cet état, et l'on assure que la sagamité qu'on en fait est chose excellente. Des mets si simples ne donneraient pas une mauvaise idée du goût des sauvages, s'ils n'y joignaient quelquefois des mélanges si révoltants, qu'on a de l'embarras à les nommer. Ils aiment aussi toute sorte de graisse : quelques livres de chandelle dans une chaudière de sagamité leur font un mets excellent.

On observe que les nations méridionales n'avaient pour batterie de cuisine que des vaisseaux de terre cuite, et que, vers le nord, on se servait de chaudières de bois, dans lesquelles on faisait bouillir l'eau, en y jetant des cailloux rougis au feu. D'un côté comme de l'autre, nos marmites de fer ont paru bien plus commodes, et, de toutes les marchandises, c'est celle que les sauvages recherchent le plus. Chez les nations occidentales, la folle-avoine tient la place du maïs : elle est moins nourrissante; mais la chasse du bœuf y supplée. Parmi les nations errantes qui ne cultivent jamais la terre, l'unique ressource, au défaut de la chasse et de la pêche, est une espèce de mousse qui croît sur certains rochers, et que les Français ont nommée tripe de roche, mets peu substantiel et fort insipide. Ces barbares vivent aussi d'une espèce de maïs sauvage, qu'ils laissent pourrir dans une eau dormante, et qu'ils en retirent noir et puant. On ajoute même qu'ayant une fois pris goût à cet étrange aliment, ils aiment jusqu'à l'eau qui en découle, et dont l'odeur seule ferait soulever le cœur à tout autre qu'eux.

Les femmes des sauvages moins barbares font un pain de maïs, qui n'est qu'une pâte mal pétrie, sans levain, et cuite sous la cendre; elles y mêlent des fèves, divers fruits, de l'huile et de la graisse. Cette masse grossière doit être mangée chaude, et ne peut même se conserver froide. Les tournesols ou soleils, qui sont en abondance dans toutes ces régions, ne servent qu'à donner une huile dont les sauvages se frottent, et qu'ils tirent plus ordinairement de la graine que de la racine de cette plante. Les patates, si communes dans les îles et dans le continent de l'Amérique méridionale, ont été semées avec succès dans la Louisiane. L'usage continuel que les nations du nord faisaient du pétun, tabac sauvage qui croît ici de toutes parts, a fait dire à quelques voyageurs qu'elles en avalaient la fumée, et que c'était une de leurs nourritures; mais le P. Charlevoix traite ce récit d'erreur, et le croit fondé sur la sobriété naturelle de tous ces peuples, qui les fait résister long-temps à la faim. Il ajoute que, depuis qu'ils ont goûté de notre tabac, ils ne peuvent presque

plus souffrir leur pétun, « article, dit-il, sur lequel il est fort aisé de les satisfaire, parce qu'avec un peu d'attention au choix du terrain, on en trouve de très favorables à la culture du tabac. »

Après les soins domestiques, l'occupation des femmes, dans les cabanes, est de faire du fil des pellicules intérieures de l'écorce d'un arbre appelé bois blanc dans leur langue : elles le travaillent à peu près comme nous apprêtons le chanvre. Ce sont les femmes aussi qui préparent les teintures. D'autres s'exercent à de petits ouvrages d'écorce, qu'elles ornent de figures avec du poil de porc-épic. Elles font des tasses et d'autres ustensiles de bois; elles peignent et bordent des peaux de chevreuils; elles tricotent des ceintures et des jarretières de la laine de bœuf. Au contraire, les hommes se targuent de leur oisiveté, et passent en effet la moitié de leur vie dans l'inaction, d'après le principe que le travail les dégrade et n'est un devoir que pour les femmes : ils ne se croient faits que pour la guerre, la chasse et la pêche. Cependant ils fabriquent eux-mêmes tous les instruments qui servent à ces exercices, tels que les armes, les filets et les canots. Les raquettes et la construction des cabanes sont aussi leur partage; mais le plus souvent ils se font encore aider par leurs femmes. Avant qu'ils eussent reçu de nous des haches et d'autres outils, ils avaient des méthodes fort singulières pour couper les arbres et les mettre en œuvre. Ils les brûlaient d'abord par le pied, et, pour les couper ou les fendre; ils avaient des haches de cailloux qui ne cassaient point, mais qui demandaient une patience extrême pour les aiguiser. Fallait-il les emmancher, ils coupaient la tête d'un jeune arbre, et, faisant une entaillure au sommet du tronc, comme pour le greffer, ils y inséraient la tête de leur hache. L'arbre, qui se refermait en croissant, ne pouvait manquer de la tenir fort serrée : alors ils coupaient le petit tronc de la longueur qu'ils voulaient donner à leur manche.

Habitations. Bourgades. Quartiers d'hiver.

Leurs bourgades, ou leurs villages, n'ont point ordinairement de figure régulière. Dans la plupart des anciennes relations, on les représente rondes, et peut-être n'avaient-elles pas alors d'autre forme; mais ce n'est aujourd'hui qu'un amas de cabanes, sans alignement et sans ordre, les unes en simple appentis, les autres en tonnelles, bâties d'écorce, soutenues de quelques pieux, quelquefois revêtues en dehors d'un enduit de terre assez grossier, en un mot construites avec moins d'art, de consistance et de propreté que celles des castors. Elles ont quinze ou vingt pieds de large sur une longueur ordinaire de cent pieds. Avec cette dimension, qui est la plus commune, elles

ont plusieurs feux, car un feu n'occupe jamais plus de trente pieds. Si le rez-de-chaussée ne suffit pas pour contenir tous les lits, ceux des jeunes gens sont sur une espèce d'estrade élevée de cinq ou six pieds, qui règne le long de la cabane; les meubles et les provisions sont au dessus, rangés sur des soliveaux qui traversent l'édifice. L'entrée offre une sorte de vestibule, où les jeunes gens dorment en été, et qui sert de bûcher pendant l'hiver. Les portes ne sont que des écorces suspendues comme nos stores, et ne ferment jamais bien. Ces édifices n'ont ni fenêtres, ni cheminées; une ouverture qu'on laisse au milieu du toit, et qu'on est obligé de boucher dans le temps de neige ou de pluie, donne quelque passage à la fumée; mais souvent il faut éteindre le feu, si l'on ne veut risquer de perdre la vue.

Ces barbares se fortifient mieux qu'ils ne se logent. On voit des villages entourés d'assez bonnes palissades, avec des redoutes, où des provisions d'eau et de pierres ne manquent jamais. Les palissades sont doubles, et quelquefois triples; elles ont ordinairement des créneaux à la dernière enceinte. Les pieux dont elles sont composées sont entrelacés de branches d'arbres qui ne laissent aucun vide. Ces fortifications suffisaient pour un long siége, lorsque les Américains ignoraient l'usage des armes à feu. Chaque village offre une grande place, mais on en voit peu de régulières. Autrefois, dit-on, les Iroquois bâtissaient mieux que les autres nations, et mieux qu'ils ne bâtissent eux-mêmes aujourd'hui. On voyait dans leurs édifices des figures en relief, d'un travail à la vérité fort grossier; mais depuis qu'une suite de guerres a détruit la plupart de leurs bourgades, ils n'ont point entrepris de les rétablir. Avec si peu d'empressement à se procurer les commodités de la vie dans leur séjour ordinaire, on juge aisément qu'ils n'apportent pas plus de soin à leurs campements dans leurs voyages et dans leurs quartiers d'hiver. Le Jeune, jésuite missionnaire, qui, pour apprendre la langue des montagnards, prit le parti de les suivre dans une chasse d'hiver, en donne une description curieuse.

« Ces Américains, dit-il, habitent un pays fort rude et fort inculte, mais qui l'est encore moins que celui qu'ils choisissent pour leurs chasses. Il faut marcher long-temps pour y arriver, et porter sur le dos toutes les provisions nécessaires dans un voyage de cinq ou six mois, par des chemins où l'on ne comprend pas que les bêtes fauves puissent passer. Si l'on n'avait pas la précaution de se fournir d'écorce d'arbre, on ne trouverait pas de quoi se mettre à couvert de la pluie et de la neige. En arrivant au terme d'une si pénible marche, on se procure un peu plus de commodité, ce qui ne consiste qu'à se défendre un peu mieux des injures de l'air. Chacun y travaille. Les missionnaires, qui n'avaient personne pour les servir, et pour qui les sauvages n'avaient au-

cune considération, n'étaient pas plus ménagés que les derniers des chasseurs; ils n'avaient pas même de cabane séparée, et leur logement était dans la première où l'on consentait à les recevoir. Ces cabanes, chez la plupart des nations algonquines, sont à peu près de la forme de nos glacières, c'est-à-dire rondes, et terminées en cône; elles n'ont pour soutien que des perches plantées dans la neige, jointes ensemble par les bouts, et recouvertes d'écorces mal assemblées et mal attachées : aussi ne garantissent-elles d'aucun vent. Leur construction demande à peine une heure de temps. Les branches de sapin y tiennent lieu de nattes, et servent de lits. Les neiges qui s'accumulent à l'entour forment une espèce de parapet. La fumée des feux remplit tellement le haut de la cabane, qu'on n'y peut être debout sans avoir la tête dans une espèce de tourbillon; souvent on ne distingue rien à la distance de deux ou trois pieds. On perd les yeux à force de pleurer, et quelquefois, pour s'y faciliter un peu la respiration, il faut se tenir couché sur le ventre, avec la bouche presque collée contre terre. On aimerait mieux rester dehors, si le temps ne s'y opposait : tantôt c'est une neige dont l'épaisseur obscurcit le jour; tantôt un vent sec qui coupe le visage, et qui fait éclater les arbres dans les forêts. A de si cruelles incommodités il faut en ajouter une autre, c'est la persécution des chiens. Les sauvages en ont toujours un grand nombre qui les suivent sans cesse, et qui leur sont extrêmement attachés; peu caressants, parce qu'on ne les caresse point, mais infatigables et fort habiles chasseurs. On les dresse de bonne heure pour les différentes chasses. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs maîtres; ils ne vivent que de ce qu'ils peuvent trouver : aussi sont-ils toujours maigres, et si dépourvus de poil, que leur nudité les rend fort sensibles au froid. S'ils ne peuvent approcher du feu, où ils ne pourraient tenir tous quand il n'y aurait personne dans la cabane, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent, et souvent on se réveille la nuit, presque étouffé par une troupe de chiens. En vain s'efforce-t-on de les chasser, ils reviennent aussitôt. Leur importunité recommence au jour. Ils ne voient paraître aucun aliment dont ils ne prétendent leur part. Un pauvre missionnaire, à demi couché proche du feu, luttant contre la fumée qui lui permet à peine de lire son bréviaire, est exposé aux insultes d'une multitude de chiens qui passent et repassent devant lui, en courant après un morceau de viande qu'ils ont aperçu. Lui présente-t-on quelque chose à manger, il est embarrassé à se défendre contre ceux qui l'attaquent de front, et lorsqu'il croit sa portion sûre, il en vient un par derrière qui lui en enlève la moitié, ou qui la fait tomber dans les cendres. Mais la faim devient souvent le pire de tous les maux. On a compté sur la chasse, qui ne donne pas toujours. Les provisions dont on s'est chargé s'épuisent bientôt. Quoique les sauvages sachent suppor-

ter la faim, ils se trouvent quelquefois réduits à de si grandes extrémités, qu'ils y succombent. » Le missionnaire d'après lequel on écrit fut obligé, dans cette course, de manger des peaux d'anguilles et d'élans dont il avait raccommodé son habit; après quoi il vécut de jeunes branches et de la plus tendre écorce des arbres. Sa santé n'en souffrit point; mais la même épreuve en a fait périr beaucoup d'autres.

Guerre. Manière de l'annoncer. Préparatifs. Conseils et festins. Jongleurs et grimaces.

La guerre, dans toutes ces nations, est la plus solennelle comme la plus importante de leurs entreprises. Charlevoix, se trouvant, en 1721, au fort de Catarocoui, fut témoin de la manière dont elle s'annonce. Vers le milieu de la nuit, lorsqu'il pensait à se retirer, il entendit un horrible cri. On lui dit que c'était le cri de guerre, et bientôt il vit une troupe de Missisagues qui entraient dans le fort en chantant. Ces sauvages, amis des Français, s'étaient laissé engager dans une guerre que les Iroquois faisaient aux Chéraquis, peuple assez nombreux, qui habite un beau pays au sud du lac Érié. Trois ou quatre de ces braves, dans un équipage terrible, suivis de presque tous les sauvages qui demeuraient aux environs du fort, après avoir parcouru les cabanes en chantant leurs chansons militaires, au son d'un instrument qu'ils nomment *chichikoué*, venaient faire entendre la même musique dans le fort à l'honneur du commandant. « J'avoue, dit le voyageur, que cette cérémonie inspire de l'horreur, et que jusque alors je n'avais pas encore si bien senti que j'étais chez des barbares. Leur chant a toujours quelque chose de lugubre; mais ici je le trouvai effrayant. »

Il paraît que, dans ces chansons, on invoque le dieu de la guerre : c'est le même que les Hurons nomment *Arcskoui*, et les Iroquois *Agreskoué*. Quoiqu'il soit tout à la fois le souverain des dieux, le créateur et le maître du monde, le génie qui gouverne tout, et, suivant l'expression sauvage, *le grand esprit*, il est particulièrement invoqué pour les expéditions militaires, comme si la qualité qui lui fait le plus d'honneur était celle de dieu des armées. Son nom est le cri de guerre au fort du combat; dans les marches même, on le répète souvent pour s'encourager et pour implorer son assistance.

Lever la hache, c'est déclarer la guerre, et chaque particulier en a le droit; mais s'il est question d'une guerre dans les formes entre deux ou plusieurs nations, la manière de s'exprimer est de *suspendre la chaudière*; on lui donne pour origine l'usage barbare de manger les prisonniers et ceux qui ont été tués, après les avoir fait bouillir. Une autre expression pour signifier qu'on va faire une guerre sanglante est de dire simplement *qu'on va manger une*

nation. S'il faut engager un allié dans sa querelle, on lui envoie une porcelaine, c'est-à-dire une grande coquille, pour l'inviter à boire du sang, ou, suivant les termes établis, du bouillon de la chair des ennemis. Quelquefois c'est un pavillon teint de sang qu'on envoie; mais cet usage est moderne, et les sauvages en ont apparemment pris l'idée à la vue des pavillons blancs des Français et du pavillon rouge des Anglais. On croit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, et qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs pour les déclarations de guerre. Le *calumet* s'emploie aussi, mais orné de plumes rouges. D'ailleurs, comme il est plus en usage pour les négociations et les traités de paix, on en remet la description à cet article.

Il est rare que les sauvages refusent la guerre lorsqu'ils y sont invités par leurs alliés. Souvent même sans invitation, le moindre motif les y détermine, surtout celui de la vengeance : car ils ont toujours à venger quelque injure, ancienne ou nouvelle, et le temps ne ferme jamais ces plaies. Aussi la paix est-elle toujours incertaine entre deux nations qui ont été long-temps ennemies. Le désir de remplacer les morts par des prisonniers, ou d'apaiser leurs ombres, le caprice d'un particulier, un songe, et d'autres prétextes, font souvent partir pour la guerre une troupe d'aventuriers qui ne pensaient à rien moins le jour précédent. A la vérité, ces petites expéditions, qui se font sans l'aveu du conseil, et qui ne demandent pas de grands préparatifs, sont ordinairement sans conséquence; mais, en général, on n'est pas fâché, dans une nation, de voir les jeunes gens s'exercer, et l'on ne s'y oppose guère sans de fortes raisons; encore n'y emploie-t-on point l'autorité, parce que chacun est le maître de ses résolutions. On intimide les uns par de faux bruits, on sollicite adroitement les autres, on engage par des présents les chefs à rompre la partie, ce qui n'est jamais fort difficile, puisqu'il ne faut qu'un songe, vrai ou supposé. Dans quelques nations, la dernière ressource est l'intervention des matrones, dont l'effet est presque toujours certain; mais on n'y a recours que dans les occasions importantes.

Une guerre qui intéresse toute la nation ne se décide pas si légèrement. Les inconvénients et les avantages en sont long-temps balancés, et, pendant les délibérations, on écarte avec beaucoup de soin tout ce qui pourrait inspirer quelque défiance à l'ennemi. Aussitôt que la guerre est résolue, on pense aux provisions d'armes et de vivres : elles ne demandent pas beaucoup de temps; mais les cérémonies superstitieuses, qui sont fort variées parmi tous ces peuples, entraînent plus de longueurs. Celui qui doit commander ne pense à former son corps de troupes qu'après un jeûne de plusieurs jours, pendant lesquels il est peint de noir et n'a de communications avec personne. Son unique

soin est d'invoquer jour et nuit son génie protecteur, et d'observer attentivement ses propres songes. Dans l'opinion qu'il a de lui-même, il croit la victoire certaine; et cette présomption, commune à tous ces barbares, ne manque point de lui procurer des songes tels qu'il les désire. Après son jeûne, il assemble les guerriers, et, le collier de porcelaine à la main, il leur tient ce discours : « Mes frères, le grand esprit autorise mes sentiments et m'inspire. Le sang d'un tel n'est point essuyé, son corps n'est point couvert, et je veux m'acquitter de ce devoir. » Il continue d'exposer les motifs qui lui font prendre les armes; ensuite il ajoute : « Ainsi, je suis résolu d'aller dans tel pays lever des chevelures ou faire des prisonniers »; ou bien : « Je veux manger telle nation. Si je péris dans cette glorieuse entreprise, ou si quelqu'un de ceux qui voudront m'accompagner y perd la vie, ce collier servira pour nous recevoir, et nous ne demeurerons pas couchés dans la poussière ou dans la boue »; c'est-à-dire, comme Charlevoix l'explique, que le collier sera pour celui qui prendra soin d'ensevelir les morts. En finissant, il met son collier à terre. Celui qui le prend se déclare, par l'action même, son lieutenant-général, et le remercie du zèle qu'il fait éclater pour la vengeance de son frère ou pour l'honneur de la nation. Aussitôt on fait chauffer de l'eau; on ôte son masque noir au chef; on accommode ses cheveux, qu'on graisse et qu'on peint; on lui met différentes couleurs au visage; enfin on le couvre de sa plus belle robe. Dans cette parure, il chante, d'une voix sourde, sa chanson de mort; ensuite ses soldats, c'est-à-dire ceux qui se sont offerts pour l'accompagner, car on ne contraint personne, entonnent aussi, l'un après l'autre, leur chanson de guerre. Chacun a celle de sa famille, qu'il n'est pas permis aux autres de chanter.

Apres ces préliminaires, qui se passent quelquefois dans un lieu écarté, le chef va communiquer son projet au conseil, et l'on en délibère. Lorsque l'entreprise est approuvée, il fait un festin, dont le principal et souvent l'unique mets est un chien. Quelques uns prétendent qu'avant de mettre cet animal dans la chaudière, on l'offre au dieu de la guerre. Cette fête dure, ou plutôt se réitère plusieurs jours; mais quoique toute la nation en paraisse uniquement occupée, chaque famille prend des mesures pour s'assurer quelque part des prisonniers. On fait des présents au chef, qui s'engage par sa parole, et qui donne même des gages. Au défaut des prisonniers, on demande des chevelures, et cette faveur s'obtient plus facilement.

Chez les Iroquois, lorsqu'une expedition militaire est résolue, on met sur le feu la chaudière de guerre, et leurs alliés sont avertis d'y apporter quelque chose, pour faire connaître qu'ils approuvent l'entreprise et qu'ils y veulent contribuer. Tous les particuliers qui s'enrôlent donnent au chef un

morceau de bois, avec leur marque, et celui qui retirerait sa parole, après cet engagement, serait déshonoré sans retour.

Le corps militaire n'est pas plus tôt formé, qu'un nouveau festin succède. Toute la bourgade y est invitée, et le chef, avant qu'on touche à rien, parle dans ces termes : « Mes frères, je sais que je ne suis pas encore un homme; cependant vous n'ignorez pas que j'ai vu quelquefois l'ennemi d'assez près. Nous avons été tués, les os de tels et tels sont encore découverts et crient contre nous; il faut les satisfaire. C'étaient des hommes : comment avons-nous pu les oublier, et demeurer si long-temps tranquilles sur nos nattes? Enfin, l'esprit qui s'intéresse à ma gloire m'inspire de les venger. Jeunesse, prenez courage, rafraîchissez vos cheveux, peignez-vous le visage, remplissez vos carquois. Faisons retentir nos bois de chants guerriers, désennuyons nos morts, apprenons-leur qu'ils seront vengés. »

Après les applaudissements que ce discours ne manque point d'exciter, le chef s'avance au milieu de l'assemblée, son casse-tête à la main, et chante. Tous ses soldats lui répondent en chantant, et jurent de vaincre ou de périr. Leurs chansons et leurs serments sont accompagnés de gestes fort expressifs; mais il ne leur échappe rien qui marque la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre beaucoup d'union et de courage. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent avec le chef l'assujettit lui-même à plusieurs devoirs. Chaque fois, par exemple, que, dans les danses publiques, un sauvage, frappant de sa hache le poteau qu'on dresse exprès au milieu du cercle, rappelle à l'assemblée ses plus belles actions, le chef est obligé de lui faire quelque présent. Les chants sont suivis de danses. Quelquefois ce n'est qu'une marche fière, mais cadencée; plus souvent ce sont des mouvements assez vifs et des figures qui représentent les opérations d'une campagne. Enfin le repas termine la cérémonie. Le chef militaire n'en est que spectateur, la pipe à la bouche; et c'est un usage assez commun dans tous les festins que celui qui en fait les honneurs ne touche à rien. Les jours suivants, et jusqu'au départ des guerriers, il se passe mille autres singularités, mais si différentes dans chaque nation, que, pour ne pas trop nous étendre, nous nous bornerons à citer un usage particulier aux Iroquois. Les plus anciens de la troupe guerrière font aux jeunes gens, surtout à ceux qui n'ont pas encore vu l'ennemi, toutes les insultes dont ils peuvent s'aviser : ils leur jettent sur la tête des cendres chaudes; ils leur font les plus sanglants reproches, ils les frappent, les accablent d'injures, et poussent cette comédie aux dernières extrémités. Il faut souffrir tout avec une insensibilité parfaite : le moindre signe d'impatience ferait juger un jeune soldat indigne de porter jamais les armes.

Comme l'espérance d'éviter la mort et de guérir des blessures sert beau-

coup à soutenir le courage, on prépare diverses sortes de drogues. C'est le soin des jongleurs de la nation. Un de ces imposteurs déclare qu'il va communiquer aux racines et aux plantes dont ils ont fait provision la vertu de guérir toutes sortes de plaies, et celle même de rendre la vie aux morts. Il chante, ses collegues lui répondent, et l'on suppose que, pendant leur concert, la vertu médicale se repand sur toutes leurs drogues. Ensuite le principal jongleur en fait l'épreuve. Il commence par se faire saigner les lèvres; il y applique son remède : le sang, qu'il suce avec adresse, cesse de couler, et les spectateurs applaudissent par des cris. Il prend un animal mort, et laisse aux curieux tout le temps de s'assurer qu'il est effectivement sans vie : lorsqu'il voit tous les assistants bien persuadés, il lui souffle dans la gueule des poudres d'herbes qui semblent le faire remuer. Les relations ajoutent que c'est à l'aide d'une canule qu'il lui insère sous la queue, et que, dans le fond, ces artifices n'en imposent à personne, mais qu'ils amusent le peuple. On en rapporte un autre qui est particulier aux Miamis, et peut-être à quelques autres nations de la Louisiane. Après le festin, les jongleurs placent sur une sorte d'autel des peaux d'ours dont la tête est peinte en vert. Tous les sauvages passent devant en fléchissant le genou, et les jongleurs qui conduisent la bande portent un sac qui contient leurs simples, et tout ce qu'ils emploient dans leurs opérations. Chacun s'efforce de se distinguer par des contorsions extraordinaires, et ceux qui en inventent de nouvelles reçoivent des applaudissements. Ensuite tout le monde danse, avec beaucoup de confusion, au son du tambour et du chichikoué; mais pendant la danse, plusieurs feignent d'expirer, et les jongleurs leur mettent sur les levres une poudre qui les fait revivre. Cette farce, qui dure quelque temps, est suivie du sacrifice. Le président de la fête, accompagné de deux hommes et de deux femmes, commence par visiter toutes les cabanes, et met les deux mains sur la tête à tous les sauvages qu'il rencontre. Comme les victimes sont des chiens, on entend bientôt de toutes parts les cris de ces animaux qu'on égorge en fort grand nombre, et ceux des sauvages qui semblent affecter de les contrefaire. Après l'immolation, les viandes sont cuites dans les chaudières, offertes aux génies et mangées; ensuite on brûle les os. Cependant les jongleurs ne cessent point de ressusciter de faux morts, et la cérémonie se termine par des présents que chacun fait à ces imposteurs.

Départ. Marche de l'armée. Armes. Combat.

Depuis le moment où la guerre est resolue, jusqu'au départ des guerriers, on passe les nuits à chanter, et les jours à faire des préparatifs. On envoie

chanter la guerre chez les voisins et les alliés, qu'on a déjà disposés par des négociations secrètes. Si la marche doit se faire par eau, on construit ou l'on répare les canots ; si c'est en hiver, on se fournit de raquettes et de traîneaux. Les raquettes, sans lesquelles on ne peut voyager sur la neige, ont environ trois pieds de long et quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur, leur forme est ovale, excepté que le derrière se termine en pointe. De petits bâtons qui les traversent à cinq ou six pouces des deux bouts servent à les affermir, et celui du devant est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pied, qu'on y assujettit avec des courroies. Le tissu de la raquette est de lanières de cuir larges de deux lignes, et le contour est d'un bois léger, durci au feu. On ne peut se servir de cette chaussure sans tourner un peu les genoux en dedans, et sans tenir les jambes écartées, ce qui est d'abord assez gênant ; mais l'habitude y fait trouver tant de facilité, qu'on croit n'avoir rien aux pieds. L'usage des raquettes est impossible avec nos souliers ; un Européen doit prendre ceux des sauvages, qui ne sont que des chaussons de peau boucanée, plissés par dessus à l'extrémité du pied, et liés de plusieurs cordons. Les traîneaux, ou *traînes* en langage français du Canada, servent à porter le bagage, et, dans l'occasion, les malades et les blessés. Ce sont deux petites planches fort minces, chacune d'un demi-pied de largeur, sur six ou sept de long. Les devants en sont un peu relevés, et les côtés sont bordés de petites bandes, où l'on attache des courroies pour assujettir ce qu'on veut porter. Quelque charge qu'on y mette, un seul sauvage suffit pour traîner une de ces voitures, à l'aide d'une longue bande de cuir qui passe sur la poitrine et qu'on appelle collier. Les mères se servent aussi de traîneaux pour porter leurs enfants dans leurs berceaux ; mais c'est sur le front qu'elles appuient leur collier.

Le jour du départ arrive, et les adieux se font avec tous les témoignages d'une vive tendresse. Chacun veut conserver quelque chose qui ait été à l'usage des guerriers. S'ils entrent dans une cabane on prend leur robe, pour leur en donner une meilleure ou d'égale bonté. Enfin, ils se rendent chez le chef, qu'ils trouvent armé, comme il n'a pas cessé de l'être depuis qu'il porte ce titre. Il leur fait une courte harangue, et sort ensuite de sa cabane en chantant sa chanson de mort. Tous le suivent à la file, dans un profond silence, et la même discipline s'observe chaque jour au matin, lorsqu'on se remet en marche. Les femmes ont pris les devants avec les provisions ; aussitôt que les guerriers les rejoignent, ils leur remettent leurs robes, et demeurent presque nus, autant du moins que la saison le permet.

Autrefois les armes de ces peuples étaient l'arc et la flèche, avec une espèce de javelot armé de pointes d'os, et le *macanas* ou le casse-tête, qui était une

petite massue de bois très dur, dont la tête était ronde, mais tranchante d'un côté. La plupart n'avaient aucune arme défensive, et s'ils attaquaient un retranchement, ils ne se couvraient le corps que de petites planches légères, ou d'un tissu de jonc ; ils employaient même alors des cuissarts et des brassards de même matière. Mais cette armure n'étant point à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, sans avoir rien trouvé à lui substituer. Les sauvages occidentaux se servent toujours de boucliers de peau fort légers et capables de résister aux balles; on s'étonne que les autres nations n'aient pas pris d'eux cet usage. Lorsqu'ils peuvent se procurer des fusils, de la poudre et du plomb, ils abandonnent leurs flèches, et tirent très juste. On s'est repenti plus d'une fois de leur en avoir donné dans le commerce, et l'on accuse les Hollandais d'avoir commencé pendant qu'ils étaient en possession de la Nouvelle-York.

Les sauvages ont des enseignes pour se reconnaître et se rallier. Ce sont de petits morceaux d'écorce, coupés en rond, sur lesquels ils tracent la marque de leur nation ou de leur bourgade, et qu'ils mettent au bout d'une perche. Si le parti est nombreux, chaque famille a la sienne, avec sa marque distinctive. Les armes sont ornées aussi de différentes figures, quelquefois de la marque particulière du chef; et chacun, suivant son caprice, a le visage peint de quelque horrible figure. Mais ce qui n'attire pas moins d'attention que les armes, et ce qui se conserve encore plus soigneusement, ce sont les *Manitous* sous lesquels chacun se représente son génie protecteur. On les met tous dans un sac de jonc, peint de différentes couleurs, et souvent, pour faire honneur au chef, on place ce sac à l'avant de son canot. Si le nombre des Manitous est trop grand pour un seul sac, ils sont distribués dans plusieurs, qu'on remet à la garde du lieutenant et des anciens de chaque famille. On y joint les presents qu'on a reçus en échange de quelques prisonniers, avec les langues des animaux qu'on tue pendant la campagne, et qui doivent être offertes aux esprits.

Dans les marches par terre, le chef même part chargé de son sac, qu'on nomme sa natte ; mais il est en droit de se décharger de ce fardeau sur celui qu'il veut choisir, et personne ne refuse cet office, parce qu'on y attache une distinction qui le rend fort honorable; il donne un droit de survivance pour le commandement, si le chef et son lieutenant meurent pendant la guerre.

Supposons le corps de troupes embarqué : les canots s'éloignent d'abord un peu, et se tiennent fort serrés sur une même ligne; alors le chef se lève, et, un chickikoué à la main, il entonne sa chanson, et ses soldats lui répondent en criant trois fois *He*, d'un ton lugubre, et tiré avec effort du creux de la poitrine. Les anciens et les chefs du conseil, qui sont restés sur la rive, ex-

[illegible] les guerriers au de[illegible] et suite [illegible] le plus nécessaire aux sauvages, et celui dont ils profitent le [illegible] ex-hortation n'interrompt point le chef, qui chante toujours. Enfin l[illegible] [illegible]ciers conjurent leurs parents et leurs amis de ne pas les oublier; ensuite, pous-sant d'affreux hurlements, ils partent avec une vitesse qui les fait [illegible] dis-paraître. Les Hurons et les Iroquois n'ont pas l'usage du [illegible] dans leurs guerres, mais ils en donnent à leurs prisonniers, et cet instrument, qui est pour les autres un aiguillon de valeur, semble n'être parmi eux qu'une marque d'esclavage.

Les guerriers ne font ordinairement que de petites journées, surtout lors-qu'une troupe est nombreuse. D'ailleurs, ils tirent des présages de tout ce qu'ils rencontrent en chemin, et les jongleurs, dont l'office est de les expli-quer, avancent et retardent leur marche à leur gré. Aussi long-temps qu'on ne se croit point dans un pays suspect, on néglige toutes sortes de précau-tions : chacun chasse de son côté, et souvent on ne trouverait pas deux ou trois guerriers ensemble; mais à quelque distance qu'on ait pu s'écarter, tout le monde se rassemble à l'heure et dans le lieu marqués par le chef. On campe long-temps avant le coucher du soleil. L'usage commun est de laisser devant le camp un grand espace, environné d'une palissade, ou plutôt d'une espèce de treillage, pour y déposer les Manitous. On les y invoque le soir, pendant une heure entière, et cet acte de religion se renouvelle tous les ma-tins avant le départ. Il dissipe toutes les craintes, et l'armée dort ou marche tranquillement, sous la protection des esprits. L'expérience n'ayant jamais détrompé ces barbares, on ne peut attribuer une si forte confiance qu'à l'ex-cès de leur ignorance, ou de leur paresse.

Lorsqu'ils arrivent à l'entrée des terres ennemies, ils s'arrêtent pour une cérémonie fort étrange. Le soir on fait un festin, après lequel on s'endort. Au réveil, ceux qui se souviennent d'avoir eu quelque songe vont de feu en feu, chantant leur chanson de mort, dans laquelle ils font entrer leurs songes, mais sous des expressions énigmatiques. Chacun s'efforce de les deviner, et si personne n'y réussit, il est permis à ceux qui les ont eus de s'en retourner à leur bourgade. Cet usage est d'une grande ressource pour les poltrons. On fait ensuite de nouvelles invocations aux esprits; on s'anime par des bravades et par des promesses mutuelles. Enfin la troupe se remet en marche, et si c'est par eau qu'on est venu, on quitte les canots, qu'on cache avec le plus grand soin. Dès ce moment, on ne doit plus faire de feux, plus de cris, plus de chasse. Le silence doit être gardé jusqu'à ne se parler que par signes; [illegible] ces lois s'observent mal. Cependant on ne néglige point, à l'entrée de la nuit, d'envoyer des coureurs; s'ils reviennent deux ou trois heures après [illegible]

sans avoir rien vu, on s'endort, et la garde du camp est encore abandonnée aux Manitous.

Aussitôt qu'on a découvert l'ennemi, on se hâte de le faire reconnaître, et, sur le témoignage des coureurs, on tient conseil. L'attaque se fait ordinairement à la pointe du jour, temps où l'on suppose l'ennemi dans le plus profond sommeil, et toute la nuit on se tient couché sur le ventre, sans changer de place. L'approche se fait dans la même posture, en se traînant sur les pieds et sur les mains, jusqu'à la portée des flèches ou du fusil. Alors tous se lèvent; le chef donne le signal, auquel toute la troupe répond par d'horribles hurlements. Elle fait en même temps sa première décharge, et, sans laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, elle fond sur lui, le casse-tête à la main. Depuis qu'aux casse-têtes de bois ces barbares ont substitué de petites haches, auxquelles ils donnent le même nom, les mêlées sont plus sanglantes. Après le combat, on lève les chevelures des morts et des mourants, et l'on ne pense à faire des prisonniers que lorsqu'on voit l'ennemi en pleine fuite, sans aucune marque de résistance. Si l'on s'aperçoit qu'il se rallie, et qu'il se couvre de quelque retranchement, on se retire, pourvu néanmoins qu'il soit encore temps : car, dans le doute, on prend la résolution de le pousser, et ces renouvellements de combat coûtent quelquefois beaucoup de sang. Toutes les relations nous font une effrayante peinture d'un camp forcé. La férocité barbare des vainqueurs, et le désespoir des vaincus, qui savent à quel traitement ils doivent s'attendre s'ils tombent entre les mains de leurs ennemis, font faire aux uns et aux autres des efforts dont le seul récit fait frémir. Aussitôt que la victoire est certaine, les vainqueurs commencent par se défaire de ceux qu'ils auraient trop de peine à garder, et ne cherchent plus qu'à lasser les autres, pour faire des prisonniers.

En général, on nous représente ces peuples naturellement intrépides et capables, malgré leur férocité brutale, de conserver beaucoup de sang-froid dans l'action même. Cependant ils ne se mêlent et ne combattent en plein champ que lorsqu'ils ne peuvent l'éviter. On en donne pour raison qu'ils ne regardent point comme une victoire celle qui est teinte du sang des vainqueurs, et que la principale gloire du chef consiste à ramener ses soldats sans blessures et sans perte. Lafitau raconte que, si deux ennemis qui se sont connus se rencontrent dans un combat, il se fait entre eux des dialogues assez semblables à ceux des héros d'Homère. Il serait difficile de supposer un entretien de cette nature dans une mêlée aussi vive qu'on l'a décrite; mais on conçoit que, dans les petites rencontres, au passage d'un ruisseau, ou vis-à-vis d'un retranchement qu'on veut forcer, les guerriers peuvent se défier par quelques bravades. Leurs guerres, dit Charlevoix, se font presque toujours

[illegible] surprise. Autant ils [illegible] précaution [illegible] couvert, autant apportent-ils d'adresse et de soin [illegible] lent qui approche de l'instinct pour connaître si l'on a passé dans quelque lieu. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres même, ils découvrent des traces [illegible] et par leur distance, ils distinguent non seulement les pistes des hommes de celles des femmes, mais ceux des nations différentes. J'ai [illegible] longtemps, dit le même voyageur, s'il n'y avait pas de l'exagération dans ce que j'entendais raconter; pourtant il m'est impossible de refuser ma confiance à l'unanimité des témoignages. »

Retour. Cérémonies. Sort des captifs.

S'il se trouve quelques captifs que leurs blessures ne permettent pas de transporter, ils sont brûlés aussitôt, et cette exécution se fait dans la première chaleur de la victoire, ou lorsqu'on est pressé de se retirer. Ils ont ordinairement moins à souffrir que ceux qu'on réserve pour un supplice plus lent. L'usage, parmi quelques nations, oblige le chef du parti vainqueur de laisser sur le champ de bataille son casse-tête, après y avoir tracé la marque de sa nation, celle de sa famille, et son portrait, c'est-à-dire un ovale avec toutes les figures dont il s'est peint le visage. D'autres représentent toutes ces marques sur le tronc d'un arbre, ou sur son écorce, avec du charbon pilé et broyé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoute des caractères hiéroglyphiques qui peuvent apprendre aux passants jusqu'aux moindres circonstances, non seulement du combat, mais encore de tout ce qui s'est passé dans le cours de la campagne. On y reconnaît le chef par les marques ordinaires; le nombre de ses exploits, par autant de nattes; celui des prisonniers, par de petites figures d'hommes qui portent un bâton ou un chichikoué, et les morts, par d'autres figures, mais sans tête, avec des différences qui font distinguer les hommes, les femmes et les enfants. La retraite des vainqueurs est toujours fort prompte, jusqu'à ce qu'ils se croient hors de danger; et, de peur qu'elle ne soit retardée par leurs blessés, ils les portent tour à tour sur des brancards en été, et sur leurs traîneaux en hiver. En rentrant dans leurs canots, ils forcent ces malheureux de chanter, et cet insultant triomphe se renouvelle chaque fois qu'ils rencontrent leurs alliés ou qu'ils passent sur leurs terres. Il en coûte un festin à ceux qui reçoivent cet honneur; mais, en récompense, on les invite à *caresser* les captifs: et les caresser, en langage de guerre, c'est leur faire tout le mal qu'on peut inventer. Cependant il se trouve des chefs qui les ménagent. Mais rien n'approche de l'attention qu'on apporte à les ga-

[illegible] ils sont liés par [illegible] par les bras à une des planches du ca[illegible], et si la marche se fait par terre, ils sont menés à la chaîne. Pendant la nuit, on les étend nus au grand air, les jambes et les bras attachés à des pieux, et le cou si serré, qu'ils ne peuvent remuer. Ils ont aussi les mains et les pieds liés avec de fortes cordes qui ont assez de longueur pour être passées sous leurs gardiens ; de sorte qu'ils ne peuvent faire un mouvement dont on ne soit averti.

A quelque distance de la bourgade, les guerriers s'arrêtent, et le chef fait donner avis de son retour. Le député s'avance à la portée de la voix, et pousse différents cris qui donnent une idée générale du succès et des principaux événements de la campagne. Il marque d'abord le nombre d'hommes qu'on a perdus par autant de cris de mort. Aussitôt les jeunes gens se détachent pour aller prendre d'autres informations, souvent même toute la bourgade y court; mais un seul homme aborde le député, apprend de lui les nouvelles qu'il apporte, et, se tournant à chaque fois vers ceux qui l'ont accompagné, il les répète d'une voix haute, avec toutes les circonstances. On lui répond par des exclamations ou par des cris de douleur, suivant la nature des récits. Ensuite le député est conduit dans une cabane où les anciens recommencent les mêmes questions. Lorsque la curiosité publique est satisfaite, un crieur invite la jeunesse à marcher au devant des guerriers, et les femmes à leur porter des rafraîchissements.

Dans plusieurs nations, on ne s'occupe d'abord qu'à pleurer ceux qu'on a perdus. Le député ne fait que des cris de mort. On ne va point au devant de lui. Mais en arrivant il trouve tout le monde assemblé; il raconte en peu de mots les opérations de la campagne, et se retire dans sa cabane, où l'on a soin de lui envoyer des vivres. Pendant quelques jours, toute la bourgade pleure les morts. Ensuite on annonce la victoire par un autre cri. Alors, chacun essuie ses larmes, et ne pense plus qu'à se réjouir.

Le moment où les femmes joignent les guerriers est comme l'ouverture du supplice des captifs. Ceux qu'on destine à l'adoption sont mis à couvert par leurs parents futurs, qu'on a soin de faire avertir, et qui vont les prendre assez loin pour les conduire à leurs cabanes par des chemins détournés, mais ceux qui sont destinés à la mort, ou dont le sort n'est pas encore décidé, [illegible] abandonnés à la fureur des femmes qui portent des vivres aux guerriers; [illegible] témoins de cette scène admirent que [illegible] résister à tous les maux qu'elles leur font souffrir. [illegible] a perdu, dans la dernière action ou dans les guerres [illegible], un fils ou son mari, ou quelque personne chère, fût-ce depuis [illegible] est une furie qui s'attache au premier qu'elle rencontre, et l'on n'ex[illegible]

treprend point de représenter jusqu'où sa rage l'emporte ; toutes les lois de la pudeur et de l'humanité sont oubliées. Chaque coup qu'elle porte à sa victime ferait craindre qu'il ne fût mortel, si l'on ne savait combien ces barbares sont ingénieux à prolonger les plus horribles supplices. La nuit entière se passe au camp, au milieu de ces abominables cruautés.

Le jour suivant est celui du triomphe des vainqueurs. On remarque, à l'honneur des Iroquois et de quelques peuples, qu'ils affectent dans cette occasion autant de modestie que de désintéressement. Les chefs entrent d'abord seuls dans la bourgade, sans aucun signe de leur victoire, gardent un profond silence, se retirent dans leurs cabanes, et ne marquent pas la moindre prétention sur les prisonniers. Chez d'autres nations, le chef, au contraire, marche à la tête de sa troupe, de l'air d'un conquérant. Son lieutenant suit, précédé d'un crieur qui recommence les cris de mort. Les guerriers suivent deux à deux. Entre les deux rangs marchent leurs prisonniers, couronnés de fleurs, le visage et les cheveux peints, un bâton dans une main et le chichikoué dans l'autre, le corps presque nu, les bras liés au dessus du coude, avec une corde dont les deux guerriers tiennent les bouts. Cependant ils n'ont pas l'air humilié ni souffrant. Ces infortunés chantent sans cesse leur chanson de mort au son du chichikoué, et ce chant, dit-on, a quelque chose de lugubre et de fier. Voici à peu près le sens de ces chansons. « Je suis brave, je suis intrépide ; je ne crains ni la mort ni les tortures. Ceux qui les redoutent sont des lâches, et moins que des femmes. La vie n'est rien pour un homme de courage. Que le désespoir et la rage étouffent mes ennemis ! Que ne puis-je les dévorer et boire leur sang jusqu'à la dernière goutte ! »

On les arrête par intervalle ; on s'attroupe autour d'eux, et non seulement on danse, mais on les fait danser. Ils paraissent obéir volontiers. Ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux qu'ils ont tués ou brûlés. Ils appuient particulièrement sur ceux dont ils jugent qu'on a dû regretter vivement la perte. Il semble que leur vue soit d'animer contre eux les arbitres de leur sort. En effet, cette vanité leur coûte cher, et leurs bravades mettent en fureur ceux qui les entendent. Mais, à juger de leur disposition par leur air et leur langage, on croirait qu'ils prennent plaisir à leurs tourments. Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées d'hommes armés de pierres et de bâtons, qui frappent sur eux comme s'ils voulaient les assommer. Cependant il n'arrive jamais qu'ils y succombent : quoiqu'on paraisse frapper à l'aveugle, et que la seule fureur semble conduire le bras, on observe de ne pas donner de coups qui puissent mettre la vie en danger. Dans leur marche, chacun a droit de les arrêter pour leur faire quelque insulte. Il leur est permis de se défendre ; mais on sent qu'ils ne peuvent jamais être les

plus forts. Lorsqu'ils sont entrés dans la bourgade, on les conduit de cabane en cabane, et partout ils reçoivent quelque traitement cruel. Dans l'une, on leur arrache un ongle ; dans une autre, on leur coupe un doigt, tantôt avec les dents, tantôt avec un mauvais couteau qu'on emploie comme une scie. Un vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os ; un enfant les perce en mille endroits d'une alène ; une femme les fouette impitoyablement jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude. Mais les guerriers, quoiqu'ils soient encore leurs maîtres, ne mettent jamais la main sur eux. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement, et c'est la seule vengeance qui soit exceptée. S'ils sont promenés dans plusieurs villages, soit de la même nation, soit de ses voisins ou de ses alliés, qui demandent cette espèce de participation à la victoire, ils y sont reçus avec les mêmes excès de barbarie.

On travaille ensuite à leur répartition, et leur sort dépend de ceux auxquels ils sont livrés. Après la délibération du conseil, tout le monde est invité à s'assembler dans une place, où la distribution se fait sans contestation et sans bruit. Les femmes qui ont perdu leurs maris ou leurs enfants à la guerre ont ordinairement la première part au partage. On satisfait ensuite aux engagements que les guerriers ont pris avant leur départ. S'il ne s'y trouve point assez de captifs, on y supplée par des chevelures, et ceux qui en obtiennent s'en parent aux jours de fête ; le reste du temps, elles demeurent suspendues à la porte des cabanes. Mais si le nombre des prisonniers excède celui des prétendants, on fait présent du surplus aux alliés. D'ailleurs, un chef ne se remplace que par un chef, ou par deux ou trois esclaves, qui ne sont pas moins brûlés, quand ceux qu'ils remplacent seraient morts de maladie. Les Iroquois destinent toujours quelques prisonniers pour le public, et c'est le conseil qui en dispose. Cependant les mères de famille peuvent encore casser cette disposition, et donner la vie ou la mort à ceux même qui ont reçu leur sentence du conseil. Dans les nations où les guerriers ne se dépouillent pas entièrement de leur droit sur les captifs, ceux en faveur desquels le conseil en a disposé sont obligés de les leur remettre, s'ils l'exigent ; mais ils le font rarement, et la même loi les oblige alors de rendre les gages qu'ils avaient reçus.

En général, la plupart des prisonniers de guerre sont condamnés à la mort, ou tombent dans un esclavage fort dur, qui ne les assure jamais de la vie. Quelques-uns sont adoptés, et, dès ce moment, leur condition ne diffère plus de celle des enfants de la nation. En entrant dans tous les droits de ceux dont ils [illegible] la place, souvent la reconnaissance ou l'habitude leur fait prendre [illegible] national, qu'ils ne font pas difficulté de porter la [illegible] leur patrie. On observe que les Iroquois ne [illegible] sont intentés que

par la politique : leurs guerres continuelles avec la plupart des autres nations, les auraient réduits presqu'à rien, s'ils n'avaient toujours naturalisé une partie de leurs prisonniers.

Quelquefois, au lieu d'en envoyer l'excédant à d'autres villages, on en donne à divers particuliers qui n'y avaient aucune prétention ; mais le pouvoir qu'on leur laisse sur eux ne les dispense pas de se conduire par l'avis du conseil. Un sauvage à qui l'on fait présent d'un esclave l'envoie prendre par quelqu'un de sa famille et le fait attacher à la porte de sa cabane. Ensuite il assemble les chefs du conseil, et, leur déclarant ses propres intentions, il leur demande ce qu'ils en pensent. Ordinairement leur avis est conforme à ses désirs. S'il prend le parti d'adopter l'esclave, pour réparer quelque perte de sa famille, les chefs lui disent : « Il y a long-temps que nous sommes privés d'un tel, ton parent ou ton ami, qui était le soutien de notre bourgade ; il faut qu'il reparaisse ; il nous était trop cher pour différer davantage à le faire revivre. Nous le remettons sur ta natte dans la personne de ce prisonnier. » Cependant il y a des particuliers si considérés, qu'en leur faisant présent d'un captif on ne leur impose aucune condition ; et le conseil, en le remettant entre leurs mains, s'exprime alors dans ces termes : « On te donne de quoi réparer la perte d'un tel, et nettoyer le cœur de ton père, de ta mère, de ta femme et de tes enfants. Soit que tu veuilles leur faire boire du bouillon de cette chair, ou que tu aimes mieux remettre le mort sur sa natte dans la personne de ce captif, tu peux en disposer à ton gré. » Un esclave qu'on adopte ainsi est conduit à la cabane où il doit demeurer. On commence par le délivrer de ses liens ; on fait ensuite chauffer de l'eau pour lui laver toutes les parties du corps ; on panse ses plaies, s'il en a ; on n'épargne rien pour lui faire oublier les maux qu'il a soufferts ; on le nourrit bien ; on l'habille proprement ; en un mot, on ne traiterait pas mieux celui qu'il *ressuscite* : c'est l'expression des sauvages. Quelques jours après on fait un festin, dans lequel on lui donne solennellement le nom du mort qu'il remplace, et dont il contracte toutes les obligations comme il entre dans tous ses droits.

Ceux qu'on destine à la mort sont quelquefois aussi bien traités, dans les premiers temps de leur esclavage, et même jusqu'au moment de l'exécution, que s'ils avaient le bonheur d'être adoptés. Comme ils doivent être immolés au dieu de la guerre, ce sont des victimes qu'on engraisse pour le sacrifice. On leur cache ordinairement leur sort, parce qu'il faudrait les garder avec trop de soin s'ils en étaient informés, et, dans le favorable espoir qu'on leur laisse, la seule différence qu'on mette entre eux et les autres est de leur noircir entièrement le visage. Ils sont traités d'ailleurs avec toutes sortes d'égards ; on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de fils, de ne-

veux, suivant la qualité de celui dont leur mort doit apaiser les mânes, et qu'ils s'attendent néanmoins à remplacer. On leur abandonne même des filles pour leur servir de femmes pendant le temps qui leur reste à vivre. Mais lorsque l'exécution approche, si c'est une mère ou une femme à laquelle il ait été livré, elle devient tout d'un coup une furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui qu'elle veut venger. « Approche, lui dit-elle, on va t'apaiser. On te prépare un festin. Bois à longs traits de ce bouillon que je vais verser pour toi. Reçois le sacrifice que je te fais par la mort de ce guerrier. Il sera brûlé et mis dans la chaudière; on lui appliquera des haches ardentes; on lui enlèvera la chevelure; on boira dans son crâne. Tu ne feras donc plus de plainte; tu seras pour jamais satisfaite. » Charlevoix assure que, malgré quelque variété dans les termes, la substance de ces formules est toujours la même. Un crieur fait sortir le captif de la cabane, déclare les intentions du maître ou de la maîtresse de son sort, et finit par exhorter les jeunes gens à bien faire. Un autre s'adresse au patient et lui dit : « Mon frère, prends courage; nous t'allons brûler. » Il répond froidement : « Tu fais bien; je te remercie. » Aussitôt il s'élève un cri dans toute l'habitation, et le prisonnier est conduit au lieu du supplice.

L'usage commun est de le lier à un poteau par les deux mains et par les deux pieds, mais de manière qu'il puisse aisément tourner autour du poteau. Quelquefois, lorsque l'exécution se fait dans une cabane d'où l'on n'appréhende point qu'il s'échappe, on lui laisse les mains et les pieds libres, avec le pouvoir de courir d'un bout à l'autre. Avant que le supplice commence, il chante pour la dernière fois sa chanson de mort; ensuite il fait le récit de ses exploits, et presque toujours dans des termes insultants pour ceux qui l'entendent; après quoi, les exhortant à ne pas l'épargner, il leur recommande de se souvenir qu'il est homme et guerrier. Un voyageur, réfléchissant sur ces scènes tragiques et barbares, en a porté un jugement que nous soumettons à nos lecteurs. « Si le patient chante à pleine voix, dit-il, s'il insulte et défie ses bourreaux, comme on leur voit faire presque tous, jusqu'au dernier soupir, il y a dans cette conduite une fierté qui élève l'esprit, qui le transporte, qui le distrait un peu de ses souffrances, et qui l'empêche même de marquer trop de sensibilité. D'ailleurs les mouvements qu'il se donne font une véritable diversion, émoussent le sentiment, produisent le même effet, et plus d'effet même, que les cris et les larmes; enfin il sait qu'il n'y a point de grâce à espérer, et le désespoir donne des forces. » Le même voyageur ajoute « que cette espèce d'insensibilité n'est pas aussi universelle que d'autres se l'imaginent, et qu'il n'est pas rare de voir pousser à ces misérables des cris capables de percer les

cœurs les plus durs, mais qui n'ont pas d'autre effet que de réjouir les acteurs et les assistants. » Quant aux causes d'une inhumanité qui révolte la nature, il croit que les sauvages sont parvenus à cet excès par degrés; que l'usage les y accoutume insensiblement; « que l'envie de voir faire une lâcheté à leur ennemi, les insultes qu'il ne cesse d'adresser à ses bourreaux, le désir de la vengeance, passion dominante de ces peuples, qui ne peut être assouvie pendant que le courage de celui qui en est l'objet ne paraît point abattu; que la superstition enfin, cause encore plus puissante, y entrent pour leur part.

On ne s'arrêtera point au détail de ces horribles exécutions, qui n'offrent d'ailleurs aucune uniformité, et n'ont point d'autres règles que la férocité et le caprice. Souvent les acteurs sont au même nombre que les spectateurs, c'est-à-dire que tous les habitants de la bourgade, hommes, femmes et enfants, deviennent autant de bourreaux. Ceux de la cabane où le captif a vécu sont les seuls qui s'abstiennent de le tourmenter; c'est du moins l'usage de plusieurs nations. Ordinairement on commence par brûler les pieds, ensuite les jambes, et successivement les autres parties, en remontant jusqu'à la tête. Souvent le supplice dure une semaine entière. Les moins épargnés sont ceux qui, étant déjà tombés dans l'esclavage, ont pris la fuite après avoir été adoptés, et sont redevenus prisonniers. On les regarde comme des enfants dénaturés, ou des ingrats qui ont pris parti contre leurs parents et leurs bienfaiteurs, et la vengeance n'a point de bornes.

Lorsque le patient n'est pas lié, soit qu'on l'exécute dans la cabane ou dehors, il lui est permis de se défendre: ses tourments redoublent, mais il accepte cette liberté, bien moins dans l'espoir de sauver sa vie que pour venger sa mort, et pour mourir en guerrier. On nous donne, sur des témoignages oculaires, un exemple de la force et du courage que ces deux passions peuvent inspirer. Un capitaine iroquois, du canton d'Onneyouth, avait mieux aimé braver le péril que de se déshonorer par la fuite. Il se battit long-temps en homme qui voulait périr les armes à la main; mais les Hurons qu'il avait en tête voulaient l'avoir vif, et le prirent. La bourgade où il fut conduit avait quelques missionnaires, auxquels on laissa la liberté de l'entretenir. Ils lui trouvèrent une docilité dont ils surent profiter pour le convertir, et, l'ayant instruit, ils lui donnèrent le baptême. Peu de jours après il fut brûlé avec plusieurs de ses compagnons, et sa constance étonna les sauvages mêmes. Comme il n'était pas lié, il se crut en droit, malgré sa conversion, de faire à ses ennemis tout le mal dont il était capable. On l'avait fait monter sur une espèce de théâtre, où le feu lui fut appliqué à toutes les parties [illegible] j'eut à un si grand nombre d'ennemis, qu'il ne put leur résister; mais il [illegible]

d'abord insensible. Un de ses compagnons, qu'on tourmentait assez près de lui, ayant donné quelques marques de faiblesse, il prit soin de l'animer à la patience, et ses exhortations eurent tant de pouvoir, qu'il eut la satisfaction de le voir mourir en brave. Alors on retomba sur lui avec une fureur qui semblait devoir le mettre en pièces : il n'en parut pas ému, et ses bourreaux étaient embarrassés à lui trouver quelque endroit sensible, lorsqu'un d'eux s'avisa de lui cerner la peau de la tête et de la lui arracher avec violence. La douleur le fit tomber sans aucune marque de connaissance. On le crut mort, et chacun se retira. Un moment après, il revint de cet évanouissement, et, ne voyant plus personne autour de lui, il prit des deux mains un gros tison de feu, rappela ses bourreaux, et les défia de s'approcher. Sa résolution les surprit ; ils poussèrent d'affreux hurlements, s'armèrent, les uns de tisons ardents, les autres de fers rougis au feu, et fondirent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une vigueur qui les fit reculer : le feu lui servit de retranchement d'un côté : il s'en fit un autre avec les échelles dont on s'était servi pour monter sur l'échafaud, et, cantonné dans son propre bûcher, il fut quelque temps la terreur d'une bourgade entière. Un faux pas qu'il fit en voulant éviter un tison qui lui fut lancé le fit tomber au pouvoir de ses ennemis, et ces furieux lui firent payer bien cher la frayeur qu'il venait de leur causer. Après avoir épuisé leurs propres forces à le tourmenter, ils le jetèrent au milieu d'un grand brasier, et l'y laissèrent, dans l'opinion qu'il y serait bientôt étouffé. Ils furent trompés : lorsqu'ils y pensaient le moins, ils le virent descendre de l'échafaud, armé de tisons, et courir vers le village comme s'il y eût voulu mettre le feu. Tout le monde en fut glacé d'effroi, et personne n'eut la hardiesse de se présenter à lui pour l'arrêter. Mais, à quelques pas des premières cabanes, un bâton qu'on lui jeta de loin entre les jambes le fit tomber, et l'on alla sur lui avant qu'il eût pu se relever. On lui coupa d'abord les pieds et les mains ; on le roula sur des charbons embrasés ; enfin on le mit sur un tronc d'arbre tout en feu. Alors toute la bourgade fit un cercle autour de lui, pour goûter le plaisir de le voir brûler. Son sang, qui coulait de toutes parts, éteignait presque le feu. On n'appréhendait plus aucun effort d'un mourant ; cependant il en fit un dernier qui renouvela le trouble. Il se traîna sur les coudes et sur les genoux avec une vigueur et un air menaçant, qui écartèrent les plus proches, moins de frayeur, à la vérité, que d'étonnement, car il était trop mutilé pour leur nuire. Dans ce moment, les missionnaires qu'on donne ici pour témoins s'étant approchés de lui et lui ayant remis devant les yeux les sentiments de religion qu'ils lui avaient inspirés, il les écouta tranquillement, et ne parut plus occupé d'autres soins. Bientôt un Huron le prit par derrière et lui coupa la tête.

Il est assez étonnant que des missionnaires aient pu être témoins de pareilles horreurs, et, s'ils en ont eu le courage, ce n'était certe pas au patient que leurs exhortations devaient s'adresser.

Négociations de paix Calumet. Éloquence.

Mais si ces peuples font la guerre en barbares, on assure que dans leurs traités de paix et dans toutes leurs négociations ils ont autant de noblesse que d'habileté. Jamais il n'est question, parmi eux, de conquérir et d'étendre les bornes de leur pays; la plupart ne connaissent pas même de véritable patrie, et ceux qui se croient maîtres de leurs terres n'en sont point jaloux jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de gêner leur liberté. Il ne s'agit donc, dans leurs traités, que de se faire des alliés contre des ennemis qu'ils redoutent, de finir une guerre qui devient ruineuse aux deux partis, ou plutôt de suspendre les hostilités : car on a déjà fait observer que les guerres nationales sont éternelles entre les sauvages, et qu'il faut peu compter sur un traité de paix, lorsqu'un des deux partis recommence à donner de la jalousie à l'autre.

On a parlé des ligues qui se font pour la guerre. Quoique le calumet y serve aussi, son usage, surtout chez les nations du sud et de l'ouest, est plus commun pour les négociations de paix. Il passe pour un présent du soleil. C'est proprement une pipe dont le tuyau est fort long, et dont la tête a la figure de nos anciens marteaux d'armes. Cette tête est ordinairement composée d'une sorte de marbre rougeâtre fort aisé à travailler, qui se trouve en abondance dans le pays des Ajoués. Le tuyau est d'un bois léger, peint de différentes couleurs, orné de têtes, de queues et de plumes des plus beaux oiseaux. L'usage est de fumer dans le calumet quand on l'accepte, et cette acceptation devient un engagement sacré, dont tous les sauvages sont persuadés que le grand esprit punirait l'infraction. Si l'ennemi présente un calumet au milieu d'un combat, il est accepté; on doit mettre sur-le-champ les armes bas. Il y a des calumets pour toute sorte de traités. Dans le commerce on n'est pas plus tôt convenu de l'échange, qu'on présente un calumet pour le cimenter. S'il est question de guerre, non seulement le tuyau, mais les plumes même doivent être rouges. Quelquefois elles ne le sont que d'un côté, et, suivant leur disposition, on reconnaît à quelle nation ceux par lesquels il est présenté veulent déclarer la guerre. Il ne paraît pas douteux que l'intention des sauvages, en faisant fumer dans le calumet ceux dont ils recherchent l'alliance ou le commerce, ne soit de prendre le soleil pour témoin et pour garant de leurs traités, car on assure qu'ils ne manquent jamais d'en pousser la fumée vers

cet astre. La grandeur et les ornements des calumets qu'on présente aux personnes de distinction, et dans les occasions importantes, n'ont pas vraisemblablement d'autre motif que le respect qu'on doit aux supérieurs et aux grandes affaires. C'est aux Panis, nation établie sur les bords du Missouri, et qui s'étend assez loin vers le Nouveau-Mexique, que le soleil, suivant la tradition des sauvages, a donné le calumet; mais apparemment les Panis, comme beaucoup d'autres peuples, ont voulu relever par le merveilleux un usage dont ils étaient les auteurs; et tout ce qu'on peut conclure de cette opinion, c'est qu'étant peut-être les premiers de cette partie du continent de l'Amérique qui aient rendu un culte au soleil, ils sont aussi les premiers qui aient fait du calumet un symbole d'alliance.

Avant l'ouverture et pendant toute la durée des opérations, le principal soin des sauvages est d'éloigner l'idée qu'ils fassent les premières démarches, ou du moins de persuader à leurs ennemis que la crainte et la nécessité n'y ont aucune part. Un négociateur ne rabat rien de sa fierté dans le plus fâcheux état des affaires, et souvent il a l'adresse de faire croire aux vainqueurs dont il veut arrêter les succès que leur intérêt les oblige de faire finir les hostilités. Il lui importe à lui-même de mettre en usage tout ce qu'il a d'esprit et d'éloquence, car, si ses propositions ne sont pas goûtées, il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Non seulement il est obligé d'abord de se tenir sur ses gardes, mais, après s'être garanti de la première surprise, il doit compter d'être poursuivi, et brûlé s'il se laisse prendre. Ces violences sont toujours colorées de quelques prétextes, tels que ceux de vengeance et de représailles. Plusieurs jésuites qui demeuraient dans les bourgades sauvages, sous la sauvegarde publique, et comme les agents ordinaires de la colonie française, se sont vus exposés à devenir les victimes du moindre ressentiment. D'un autre côté, on ne lit pas sans admiration que des peuples qui ne font pas la guerre par intérêt, qui portent le désintéressement jusqu'à ne se charger jamais de la dépouille des vaincus, et ne pas toucher même aux habits des morts, en un mot qui ne prennent les armes que pour la gloire ou pour se venger de leurs ennemis, soient exercés dans le manége de la plus fine politique. Ils entretiennent, dit-on, des pensionnaires chez leurs ennemis, et l'on assure que, par l'effet d'une autre prudence, qui les porte à se délier des avis intéressés, ils n'en reçoivent point de ces ministres secrets, s'ils ne sont accompagnés de quelque présent.

C'est ici l'occasion de donner un exemple de leur éloquence. Entre plusieurs traits de cette nature qui se trouvent répandus dans nos relations et dans celles des Anglais, on en choisit un qui représente à la fois le caractère d'éloquence des sauvages, et la méthode que les Européens emploient, à leur

nutation, pour s'expliquer avec eux. En 1684, La Barre, gouverneur général de la Nouvelle-France, craignant quelque irruption de la part des Iroquois, qui s'étaient rendus plus redoutables que jamais, et qui avaient aussi leurs sujets de plainte, engagea d'Iberville (gentilhomme canadien, d'un grand mérite, très brave, et si considéré de cette fière nation, qu'elle lui avait donné par estime et par amitié le nom d'*Akouessan*, qui signifie la perdrix) à lui amener quelques anciens auxquels il se flattait encore d'inspirer le goût de la paix, ou d'imposer par sa fermeté. Il s'était avancé jusqu'au fort de Catarocoui, avec un corps de troupes qu'il voulait faire passer pour une simple escorte, et d'Iberville revint en effet avec un des principaux chefs des Onontagues, qui se nommait Grangula, suivi de trente jeunes guerriers. Mais dans l'intervalle, une partie des troupes françaises fut affligée de diverses maladies. Cette disgrâce ne put être cachée aux sauvages, parce que plusieurs d'entre eux qui entendaient un peu le français se glissèrent pendant la nuit derrière les tentes, où les discours inconsidérés de quelques soldats leur firent connaître l'état des malades. Cependant, deux jours après leur arrivée, le chef fit dire à La Barre qu'il était prêt à l'entendre, et l'assemblée se tint entre les deux camps.

Grangula s'assit à la manière orientale, au milieu de ses guerriers, qui prirent la même posture. Il avait la pipe à la bouche, et le grand calumet de paix était vis-à-vis de lui, avec un collier. La Barre, assis dans un grand fauteuil, avait des deux côtés une file d'officiers français. Il ouvrit ainsi la conférence à l'aide de son interprète :

« Le roi mon maître, informé que les cinq nations iroquoises contreviennent depuis long-temps à la paix, m'a donné ordre de me transporter ici avec une escorte, et d'envoyer Akouessan au village des Onontagués, pour engager les principaux chefs à s'approcher de mon camp. L'intention de ce grand monarque est que nous fumions ensemble, toi et moi, dans le grand calumet de paix, pourvu que tu me promettes, au nom des Tsonontouans, des Goyoguans, des Onontagués, des Oneyouths et des Agniés, de donner une entière satisfaction à ses sujets, et de ne rien faire à l'avenir qui puisse causer une fâcheuse rupture.

» Les cinq nations iroquoises ont pillé, ruiné et maltraité tous les coureurs de bois qui allaient en traite chez les Illinois, les Ouamis, et les autres peuples enfants de mon roi. Comme ils ont agi, dans ces occasions, contre les traités conclus avec mon prédécesseur, je suis chargé de leur en demander réparation, et de leur signifier qu'en cas de refus ou de récidive, j'ai l'ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

» Les guerriers des cinq nations ont introduit les Anglais dans les lacs du

roi mon maître, et chez les peuples ses enfants, pour détruire le commerce de ses sujets, et pour obliger ces nations à se soustraire à l'obéissance qu'elles lui doivent. Ils les y ont menés malgré les défenses du dernier gouverneur de New-York, qui prévoyait les risques où il exposait les uns et les autres. Je veux bien oublier ces démarches, mais si elles se renouvellent, j'ai ordre exprès de vous déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

» Ces mêmes guerriers ont fait plusieurs incursions barbares chez les Illinois et les Otamis; ils y ont massacré hommes, femmes et enfants; pris, lié et emmené un nombre infini d'Américains de ces deux nations qui se croyaient en sûreté dans leurs villages, au milieu de la paix. Ces peuples, qui sont enfants de mon roi, doivent cesser d'être vos esclaves. Il faut leur rendre la liberté, et les renvoyer dans leur pays. Si les cinq nations le refusent, j'ai ordre de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

» Voilà ce que j'avais à dire à Grangula, à qui je m'adresse pour rapporter aux cinq nations la déclaration que le roi mon maître m'a donné ordre de leur faire. Il ne voudrait pas qu'ils l'obligeassent d'envoyer une puissante armée pour entreprendre une guerre qui leur serait fatale. Il serait fâché aussi que ce fort de Cataracoui, qui est un ouvrage de paix, servît de prison à vos guerriers. Empêchons de part et d'autre que ce malheur n'arrive. Les Français, qui sont frères et amis des cinq nations, ne troubleront jamais leur repos, pourvu qu'elles donnent la satisfaction que je leur demande, et que les traités soient désormais observés. Je serais au désespoir que mes paroles ne produisissent pas l'effet que j'en attends, car je serais alors obligé de me joindre au gouverneur de New-York, qui, par l'ordre du roi, son maître, m'aidera à brûler les cinq villages, et à vous détruire. Ce collier affermit ma parole. »

L'interprète ayant cessé de parler, Grangula, qui, pendant ce discours, ne regardait que le bout de sa pipe, se leva, fit cinq ou six tours dans le cercle, composé de sauvages et de Français, revint à sa place, se plaça debout devant le général, et, le regardant d'un œil fixe, lui répondit en ces termes :

Onnontio (*grande montagne*, titre d'honneur que les sauvages donnaient aux gouverneurs français), Onnontio, je t'honore. Tous les guerriers qui m'accompagnent t'honorent aussi. Ton interprète a fini son discours, je vais commencer le mien. Ma voix court à ton oreille, écoute mes paroles.

[illegible] en partant de Québec, que l'ardeur du soleil [illegible] qui rendent notre pays inaccessible aux Français, [illegible] inondées, que, [illegible] cabanes se trouvant [illegible] Oui, [illegible]

il faut que tu l'aies cru, et que la curiosité de voir tant de pays brûlés ou submergés t'ait porté jusqu'ici. Tu es maintenant désabusé, puisque moi et mes guerriers venons t'assurer que les Tsonontouans, les Goyoguans, les Onneyouths et les Agniés n'ont pas encore péri. Je te remercie, en leur nom, d'avoir rapporté sur leurs terres ce calumet de paix que ton prédécesseur a reçu de leurs mains. Je te félicite en même temps d'avoir laissé sous terre la hache meurtrière qui a rougi tant de fois du sang des Français. Ecoute, Onnontio: je ne dors point, j'ai les yeux ouverts, et le soleil qui m'éclaire me fait découvrir à la tête d'une troupe de guerriers un grand capitaine qui parle en sommeillant. Il dit qu'il ne s'est approché de ce lac que pour fumer dans le grand calumet de paix avec les Onontagués; mais Grangula sait, au contraire, que c'était pour leur casser la tête, si tant de vrais Français ne s'étaient affaiblis. Je vois qu'Onnontio rêve dans un camp de malades à qui le grand esprit a sauvé la vie par des infirmités.

» Ecoute, Onnontio. Nos femmes avaient pris les casse-têtes, nos enfants et nos vieillards portaient déjà l'arc et la flèche à ton camp, si nos guerriers ne les eussent retenus et désarmés, lorsque ton ambassadeur Akouessan parut dans mon village. C'en est fait, j'ai parlé.

» Ecoute, Onnontio: Nous n'avons pas pillé d'autres Français que ceux qui portaient des fusils, de la poudre et des balles aux Otamis et aux Illinois, nos ennemis, parce que ces armes auraient pu leur coûter la vie. Nous avons fait comme les jésuites, qui cassent tous les barils d'eau-de-vie qu'on porte dans nos villages, de peur que les ivrognes ne leur cassent la tête. Nos guerriers n'ont point de castors pour payer toutes les armes qu'ils ont pillées, et les pauvres vieillards ne craignent point la guerre. Ce collier contient ma parole.

» Nous avons introduit les Anglais dans les lacs pour y trafiquer avec les Otaouais et les Hurons, de même que les Algonquins ont conduit les Français à nos villages, que les Anglais disent leur appartenir. Nous sommes nés libres; nous ne dépendons ni d'Onnontio, ni de *Corlar*, nom que les sauvages donnent aux gouverneurs anglais. Il nous est permis d'aller où nous voulons, d'y conduire qui bon nous semble, d'acheter et de vendre, et à qui il nous plaît. Si tes alliés sont tes esclaves ou tes enfants, traite-les comme des esclaves ou comme des enfants, ôte-leur la liberté de recevoir chez eux d'autres gens que les tiens. Ce collier contient ma parole.

» Nous avons fait la guerre aux Illinois et aux Otamis, parce qu'ils ont coupé les arbres de paix qui servaient de limites à nos frontières. Ils sont venus faire de grandes chasses de castors sur nos terres, et ont enlevé mâles et femelles, contre la coutume de tous les sauvages. Ils ont attiré les Chaou[illegible] dans leur pays et dans leur parti. Ils leur ont donné des armes à feu, qui [illegible]

de mauvais desseins contre nous. Nous avons moins fait que les Anglais et les Français, qui, sans droit, ont usurpé les terres qu'ils possèdent sur plusieurs nations qu'ils ont chassées de leur pays, pour bâtir des villes, des villages et des forteresses. Ce collier contient ma parole.

» Écoute, Onnontio : Ma voix est celle des cinq cabanes iroquoises. Voilà ce qu'elles te répondent. Ouvre encore l'oreille pour entendre ce qu'elles te font savoir. Les Tsonontouans, les Goyoguans, les Onontagués, les Oneyouths et les Agnies disent que, quand ils enterrèrent la hache à Catarocoui en présence de ton prédécesseur, au centre du fort, ils plantèrent au même lieu l'arbre de paix, pour y être conservé; qu'au lieu d'une retraite de guerriers, ce fort ne devait plus être qu'une retraite de marchands; qu'au lieu d'armes et de munitions, il n'y aurait plus que des marchandises et des castors qui pussent y entrer. Écoute, Onnontio; prends garde à l'avenir qu'un aussi grand nombre de guerriers que celui qui paraît ici, se trouvant enfermé dans un si petit fort, n'étouffe cet arbre. Ce serait dommage qu'ayant aisément pris racine, on l'empêchât de croître, et de couvrir un jour de ses rameaux ton pays et le nôtre. Je t'assure, au nom des nations, que nos guerriers danseront sous ses feuillages la danse du calumet, qu'ils demeureront tranquilles sur leurs nattes, et qu'ils ne déterreront la hache, pour couper l'arbre de paix, que quand leurs frères Onnontio et Colar, conjointement ou séparément, entreprendront d'attaquer des pays dont le grand esprit a disposé en faveur de nos ancêtres. Ce collier contient ma parole; et cet autre, le pouvoir que les cinq nations m'ont donné. »

Enfin, Grangula, s'adressant à d'Iberville, lui dit : « *Akouessan*, prends courage. Tu as l'esprit : parle, explique ma parole; n'oublie rien, dis tout ce que tes frères et tes amis annoncent à ton chef Onnontio par la voix de Grangula, qui t'honore, et t'invite à recevoir ce présent de castors, et à te trouver tout à l'heure à son festin. Ces autres présents de castors sont envoyés à Onnontio de la part des cinq nations. »

L'Iroquois ayant cessé de parler, d'Iberville, et quelques jésuites présents, expliquèrent sa réponse à La Barre, qui rentra dans sa tente, fort mécontent de la fierté de Grangula. C'était la première fois qu'il traitait avec les sauvages. Mais, sur les représentations qu'on lui fit, il dissimula son ressentiment, et l'effet de cette conférence fut de suspendre du moins les hostilités.

Jongleurs. Remèdes. [illegible] des morts. Conservation des cadavres.

Leurs jongleurs, du moins ceux qui font profession de n'être en commerce

qu'avec les génies bienfaisants, ont beaucoup de part aux délibérations publiques, parce qu'ils sont regardés comme les interprètes des volontés du Ciel. Mais leur principale occupation, et celle dont ils tirent le plus de profit, c'est la médecine. On a vu que leur art est fondé sur la connaissance des simples, à laquelle on peut joindre, dans tous les pays du monde, l'expérience et les conjectures; mais ils y mêlent beaucoup de charlatanerie et de superstition. Il leur en coûte peu pour tromper les sauvages, quoiqu'il n'y ait point d'hommes au monde à qui la médecine soit moins nécessaire. Non seulement ils sont presque tous d'une complexion saine, mais on assure qu'il n'ont connu la plupart de nos maladies que depuis qu'il nous ont fréquentés. Ils ne connaissaient point la petite vérole, lorsqu'ils l'ont reçue de nous. La goutte, la gravelle, la pierre, l'apoplexie, et quantité d'autres maux si communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du nouveau monde, parmi les naturels du pays.

On reconnaît généralement que les excès auxquels ils se livrent dans leurs festins, et leurs jeûnes outrés, leur causent des douleurs et des faiblesses de poitrine et d'estomac qui en font périr un grand nombre, et que la phthisie, suite naturelle des grandes fatigues et des exercices violents auxquels ils s'exposent dès l'enfance, enlève quantité de jeunes gens; mais on traite d'extravagance et d'erreur l'opinion de ceux qui leur croient le sang plus froid qu'à nous, et qui rapportent à cette cause leur apparente insensibilité dans les tourments. On prétend, au contraire, qu'ils l'ont extrêmement balsamique; ce qui vient, dit-on, de ce qu'ils n'usent point de sel, ni de tout ce que nous employons pour relever le goût de nos viandes.

Rarement ils regardent une maladie comme naturelle, et, parmi les remèdes dont ils font usage, ils en reconnaissent peu qu'ils croient capables de les guérir par leur unique vertu. Leurs simples sont ordinairement employés pour les plaies, les fractures, les dislocations, les luxations et les ruptures. Ils blâment les grandes incisions qu'ils voient faire à nos chirurgiens pour nettoyer les plaies. Leur méthode est d'y exprimer le suc de plusieurs plantes, et cette composition, dont ils se réservent la connaissance, attire, dit-on, non seulement le pus, mais jusqu'aux esquilles, aux pierres, au fer, et généralement tous les corps étrangers qui sont demeurés dans la partie blessée. Ces mêmes sucs sont la seule nourriture du malade, jusqu'à ce que sa plaie soit fermée. Celui qui la panse en prend aussi avant de sucer la plaie, lorsqu'il y est obligé; mais c'est une opération rare, et le plus souvent on se contente de seringuer ce jus dans la plaie. Jusque là tout est dans les voies de la nature; mais, comme il faut toujours du merveilleux à ces peuples, un jongleur applique les dents sur la plaie, et, montrant ensuite un petit mor-

[illegible] de bois ou quelqu'autre corps qu'il feint d'en avoir tiré, il persuade au malade que c'est le charme qui mettait sa vie en danger.

Les sauvages ont des remèdes [illegible] et souverains contre la paralysie, l'hydropisie et les maux vénériens. La râpure [illegible] et du sassafras sont leurs spécifiques pour les deux dernières de ces maladies ; ils en font une liqueur dont le continuel usage préserve et guérit. Dans les maux aigus, tels que la pleurésie, ils opèrent sur le côté opposé par des cataplasmes qui empêchent le dépôt ou qui l'attirent. Dans la fièvre, ils usent de lotions froides, avec une décoction d'herbes qui préviennent l'inflammation et le transport. Ils vantent surtout la diète ; mais ils ne la font consister que dans la privation de certains aliments qu'ils croient nuisibles. Avant que l'usage de la saignée leur fût connu, ils y suppléaient habilement par des scarifications aux parties où le mal se faisait sentir ; ensuite ils y appliquaient une sorte de ventouse, avec des courges qu'ils remplissaient de matières combustibles, auxquelles ils mettaient le feu. Les caustiques et les boutons de feu leur étaient familiers ; mais, ne connaissant point la pierre infernale, ils employaient à sa place du bois pourri. Aujourd'hui la saignée leur tient lieu de tous ces secours. Dans les quartiers du nord, l'usage des lavements était fort commun ; une vessie servait de seringue. Ils ont, contre la dyssenterie, un remède dont l'effet est presque toujours certain : c'est un jus qu'ils expriment de l'extrémité des branches de cèdre, après les avoir bien fait bouillir.

Mais leur principal remède, et leur préservatif ordinaire contre toutes sortes de maux, est la sueur, qu'ils excitent dans leurs étuves ; et lorsque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont se jeter dans une rivière, ou, si elle est trop éloignée, ils se font arroser de l'eau la plus froide. Souvent ils se font suer uniquement pour se délasser le corps et l'esprit. Un étranger arrive-t-il dans une cabane : on lui fait du feu, on lui frotte [illegible] de l'huile, pour le conduire ensuite dans une étuve, où son hôte lui tient compagnie. Ils ont une autre manière de provoquer la sueur, qui s'emploie dans certaines maladies. Elle consiste à coucher le malade sur une petite estrade, sur laquelle on fait bouillir, dans une chaudière, du bois d'épinette et des branches de sapin. La vapeur n'en est pas moins salutaire par l'odeur que par la sueur abondante qu'elle excite ; au lieu que la sueur de l'étuve, qui n'est procurée que par la vapeur de l'eau versée sur des cailloux, n'a pas le premier de ces avantages.

Dans l'Acadie, une maladie ne passe pour sérieuse que lorsqu'elle ôte absolument l'appétit, et la plus violente fièvre n'empêche point qu'on ne donne à manger aux malades qui en demandent. D'autres les tuent pour les empêcher de languir, lorsque la maladie est désespérée. Dans le canton d'Onnon-

tagué, on donne la mort aux petits enfants qui perdent leur mère avant que d'être sevrés, et la manière de les tuer est de les enterrer vifs avec elle. Enfin quelques autres se contentent d'abandonner un malade lorsque leurs médecins n'en espèrent plus rien, et le laissent mourir sans secours. Plusieurs nations méridionales ont des maximes plus humaines : on n'y récompense le médecin qu'après la guérison ; mais si le malade meurt, celui qui l'a traité n'est pas en sûreté pour sa vie. Suivant les Iroquois, toute maladie n'est qu'un désir de l'âme, et l'on ne meurt que parce que le désir n'est pas rempli.

Lorsque les sauvages ont perdu l'espérance de guérir, ils prennent leur parti avec beaucoup de résolution, et souvent, comme on vient de le remarquer, ils voient avancer la fin de leurs jours par des personnes chères, sans marquer le moindre chagrin. A peine l'arrêt de mort est prononcé, qu'un moribond recueille ses forces pour haranguer ceux qui sont autour de lui. Si c'est un chef de famille, il donne de fort bons avis à ses enfants, et, pour faire ses adieux à toute la bourgade, il ordonne un festin, où tout ce qu'il y a de provisions dans la cabane doit être employé. Ensuite il reçoit de sa famille les présents qui doivent l'accompagner au tombeau. On égorge autant de chiens qu'on en peut trouver, dans l'opinion que les âmes de ces animaux vont donner avis dans l'autre monde que le mourant est prêt à s'y rendre, et l'on met tous les corps dans la chaudière, pour augmenter les mets du festin. Après le repas, les pleurs commencent ; on les interrompt bientôt pour souhaiter au mourant un heureux voyage, le consoler de la perte qu'il va faire de ses parents et de ses amis, et l'assurer que ses descendants soutiendront sa gloire. Tous les voyageurs parlent avec admiration du sang-froid avec lequel ces peuples envisagent la mort. C'est partout le même principe et le même fond de caractère. Quoique les usages funèbres varient beaucoup dans les différentes nations, elles s'accordent néanmoins sur les danses, les festins, les invocations et les chants. Mais, dans toutes ces cérémonies, c'est toujours le malade qui est le plus tranquille sur son sort.

On n'admire pas moins l'affection et la générosité des vivants pour leurs morts. Il n'est pas rare de voir des mères qui gardent pendant des années entières les cadavres de leurs enfants, et qui ne peuvent s'en éloigner. D'autres se tirent du lait des mamelles, et le versent sur la tombe. Dans les incendies, la sûreté des corps morts est le premier soin dont on s'occupe. On se dépouille de ce qu'on a de plus précieux pour les parer. De temps en temps on découvre leurs cercueils pour les revêtir de nouveaux habits. On se prive d'une partie de ses aliments pour les porter sur leur sépulture et dans les lieux où l'on s'imagine que leurs âmes se promènent. En un mot, on prend

plus de soin des morts que des vivants. Aussitôt que le malade a rendu l'esprit, tout retentit de gémissements, et cette scène dure autant que la famille est en état de fournir à la dépense, car, dans tout l'intervalle, on ne cesse point de tenir table ouverte. Le cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, ses armes et tout ce qu'il possédait à côté de lui, est exposé à la porte de la cabane, dans la même posture qu'il doit avoir au tombeau, et c'est, en plusieurs endroits, celle d'un enfant dans le sein de sa mère. L'usage, dans quelques nations, est que les parents du mort jeûnent pendant le cours des funérailles. Ce temps est donné aux pleurs, aux compliments, aux éloges de la personne qu'on a perdue. Chez d'autres, on loue des pleureuses, qui exercent fort bien cet office : elles chantent, dansent et pleurent en cadence. On porte le corps sans cérémonies au lieu de la sépulture; mais lorsqu'il y est déposé, on le couvre avec tant de précautions, que la terre ne puisse le toucher. Sa fosse est une cellule tapissée de bonnes peaux, et beaucoup plus riche qu'une cabane. On dresse ensuite sur la tombe un pilier de bois, auquel on attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisait du mort. Quelquefois on y grave son portrait, et d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Chaque jour on y porte de nouvelles provisions, et ce que les bêtes enlèvent, on est persuadé, ou peut-être feint-on de croire que c'est l'âme qui s'en accommode pour sa réfection. Charlevoix raconte que, des missionnaires demandant un jour à leurs néophytes pourquoi ils se privaient de leurs nécessités en faveur des morts, ils répondirent que c'était non seulement pour témoigner à leurs proches l'affection qu'ils leur portaient, mais encore pour éloigner de leurs yeux tout ce qui avait été à l'usage du mort, et qui pouvait entretenir leur douleur. C'est par la même raison qu'on s'abstient assez long-temps de prononcer son nom, et que, si quelque autre personne de la famille le porte, elle le quitte pendant toute la durée du deuil. On ajoute que le plus sanglant outrage qu'on puisse faire à un sauvage, c'est de lui dire : Ton père est mort.

Ceux qui meurent pendant le temps de la chasse sont exposés sur un échafaud, et demeurent dans cette situation jusqu'au départ de la troupe, qui les emporte comme un dépôt sacré. Quelques nations ont cet usage pour tous leurs morts, et Charlevoix s'en assura par ses propres yeux chez les Missisagués du détroit. Les corps de ceux qui périssent en guerre sont brûlés, et leurs cendres sont rapportées au tombeau de leur famille. Ces sépultures, parmi les nations sédentaires, sont une espèce de cimetière à peu de distance du village. D'autres enterrent leurs morts dans les bois, au pied d'un arbre, ou les font sécher et les gardent dans des caisses jusqu'à la fête des morts, dont on verra bientôt la description. Mais, pour ceux qui sont morts de froid

ou noyés, le cérémonial est bizarre. Les sauvages, persuadés que les accidents ne viennent que de la colère des esprits, et qu'elle ne s'apaiserait point si les corps ne se retrouvaient, commencent par des pleurs, des danses, des chants et des festins, pendant qu'on cherche le corps. S'ils le retrouvent, ils le portent à la sépulture; mais, si l'on en est trop éloigné, il est déposé, jusqu'à la fête des morts, dans une large fosse, où l'on allume d'abord un grand feu; plusieurs jeunes gens s'approchent du cadavre, coupent les chairs aux parties qui ont été crayonnées par un ancien, et les jettent dans le feu avec les viscères; ensuite ils placent le corps dans le lieu qu'on a préparé. Pendant toute cette opération, les femmes, surtout les parentes du mort, tournent sans cesse autour de ceux qui travaillent, les exhortent à remplir bien leur office, et leur mettent des grains de porcelaine dans la bouche, comme on y met des dragées aux enfants. On ne donne aucune explication de cet usage.

L'enterrement est suivi des présents qui se font à la famille affligée, ce qui s'appelle *couvrir le mort* : ils se font au nom de la bourgade, et quelquefois de la nation entière. Les alliés en font aussi, mais c'est seulement à la mort des personnes considérables, et la famille doit auparavant avoir fait au nom du mort un festin, accompagné de jeux, pour lesquels on propose des prix. C'est une espèce de joûte. Un chef jette sur la tombe trois bâtons de la longueur d'un pied; un jeune homme, une femme et une fille en prennent chacun un, et ceux de leur âge et de leur sexe s'efforcent de leur arracher des mains : la victoire est à ceux qui les emportent. Il se fait aussi des courses, et l'on tire quelquefois au blanc. Enfin l'action la plus lugubre est terminée par des chants et des cris de victoire. Mais jamais la famille du mort ne prend part à ces réjouissances. On observe même un deuil sévère dans sa cabane : chacun doit s'y couper les cheveux, s'y noircir tout le visage, se tenir souvent debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder personne, ne faire aucune visite, ne rien manger de chaud, se priver de tous les plaisirs, et ne se pas chauffer au cœur même de l'hiver. Après ce grand deuil, qui est de deux ans, on en commence un second, mais plus modéré, et qu'on peut adoucir par degrés. Pour le premier, on ne se dispense de rien sans la permission de la cabane, et ces dispenses sont toujours accompagnées d'un festin.

Un mari ne pleure point sa femme, parce que les larmes ne conviennent point aux hommes; mais les femmes pleurent leur mari pendant une année entière, l'appellent sans cesse, et remplissent le village de cris, surtout au lever et au coucher du soleil, lorsqu'elles vont au travail et qu'elles en reviennent. Le deuil des mères a le même terme pour leurs enfants; les chefs ne l'observent que six mois pour leurs femmes, et peuvent ensuite se remarier. Enfin, le premier et souvent le seul compliment qu'on fasse aux amis [illegible]

aux étrangers qu'on reçoit dans sa cabane, est de pleurer les proches qu'ils ont perdus; on leur met la main sur la tête, en leur faisant comprendre qui l'on pleure, mais sans le nommer.

La *fête des morts*, qu'on nomme aussi le *festin des âmes*, est une partie fort remarquable de la religion des sauvages. On commence par fixer le lieu de l'assemblée; ensuite on choisit un chef de la fête, dont le devoir est de régler toutes les cérémonies et de faire les invitations aux villages voisins. Au jour marqué, tous les sauvages s'assemblent et vont deux à deux en procession au cimetière. Là, chacun s'emploie d'abord à découvrir les cadavres, ensuite on demeure quelque temps à considérer en silence un si lugubre spectacle. Les femmes sont les premières qui interrompent ce religieux silence par des cris lamentables.

Le second acte consiste à prendre les cadavres, c'est-à-dire à ramasser leurs ossements secs et décharnés, qu'on met en monceaux; et ceux qui sont nommés pour les porter les chargent sur leurs épaules. S'il se trouve des corps qui ne soient pas tout à fait pourris, on les lave, on en détache les chairs corrompues et toutes les ordures, et l'on travaille à les envelopper dans des robes neuves de castors. Ensuite on retourne à la bourgade dans le même ordre, et chacun dépose dans sa cabane le fardeau dont il était chargé. Pendant la marche, les femmes continuent leurs gémissements, et les hommes donnent les mêmes marques de douleur qu'au jour de la mort. Cet acte est suivi d'un festin dans chaque cabane, à l'honneur des morts de la famille. Les jours suivants, il s'en fait de publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, des danses, des jeux et des combats ordinaires, pour lesquels il y a des prix proposés. On jette par intervalles des cris perçants, qui s'appellent *les cris des âmes*; on fait des présents aux étrangers, parmi lesquels il s'en trouve qui sont quelquefois venus de fort loin, et l'on en reçoit d'eux; on profite même de ces occasions pour traiter des affaires communes, ou pour procéder à l'élection d'un chef. Tout se passe avec beaucoup d'ordre et de modestie, et jusqu'aux danseurs, tout semble respirer quelque chose de lugubre. Peu de jours après, on se rend, par une troisième procession, dans une grande salle dressée pour cette nouvelle cérémonie; on y suspend aux murs les ossements et les cadavres dans le même état qu'on les a tirés du cimetière, et l'on y établit les présents destinés aux morts. Si parmi ces tristes restes il se trouve ceux d'un chef, son successeur donne un grand repas en son nom et chante sa chanson. Dans plusieurs endroits, les corps sont promenés d'une bourgade à l'autre, et sont reçus dans chacune avec de vives démonstrations de douleur et de tendresse. Toutes ces marches se font au son des instruments, accompagnés des plus belles voix, et chacun y marche en cadence.

Enfin, les restes des morts sont portés dans la sépulture où ils doivent être déposés pour toujours : c'est une grande fosse qu'on tapisse des plus belles pelleteries, et de ce qu'il y a de plus précieux dans chaque famille. Les présents y sont placés à part. A mesure que la procession arrive, chaque famille se range sur des échafauds dressés autour de la fosse, et, lorsque les corps sont déposés, les femmes recommencent leurs pleurs et leurs cris ; ensuite tous les assistants descendent dans la fosse ; chacun y prend un peu de terre qui se conserve précieusement. Les corps et les ossements sont placés par ordre, couverts de fourrures neuves, et par dessus d'écorces, sur lesquelles on jette du bois, des pierres et de la terre. Enfin, toute l'assemblée se retire ; mais pendant quelques jours les femmes reviennent verser de la sagamité dans le même lieu.

On a déjà vu que les peuples plus méridionaux ont une méthode particulière pour conserver les corps de leurs chefs : ils fendent la peau le long du dos, et l'arrachent entièrement ; ensuite, ils décharnent les os, sans offenser les nerfs et les jointures. Après avoir fait un peu sécher les os au soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide avec un peu d'huile ; les vides sont remplis de sable ; ensuite la peau est recousue avec tant d'adresse, qu'il ne paraît pas qu'on en ait ôté la chair. On porte le cadavre, qu'on croirait alors entier, dans la tombe commune des personnes de ce rang ; on l'étend, à côté de ses prédécesseurs, sur une grande table nattée, qui s'élève un peu au dessus du sol, où il est couvert d'une natte, comme les autres, pour le garantir de la poussière. La chair, qu'on a tirée du corps, est exposée au soleil sur une claie, et lorsqu'elle est tout à fait sèche, on l'enferme dans un panier bien cousu qu'on met aux pieds du cadavre.

Danses et jeux

Après avoir parlé si souvent des danses sauvages, nous croyons devoir donner la description des plus célèbres. Charlevoix en rapporte deux, dont il fut témoin ; mais il avoue qu'elles varient beaucoup dans les différentes nations. Celle qu'il vit chez les Othagras était la fameuse *danse du calumet*. C'est proprement une fête militaire dont les seuls guerriers sont les acteurs. « Tous ceux, dit le judicieux voyageur, que je vis danser, chanter et jouer du tambour ou du chickikoué, étaient des jeunes gens équipés comme ils le sont en se mettant en marche pour la guerre ; ils s'étaient peint le visage de toutes sortes de couleurs ; leurs têtes étaient ornées de plumes, et chacun en tenait quelques unes à la main ; le calumet même en était paré, et placé dans le lieu le plus apparent ; l'orchestre et les danseurs formaient un cercle à l'entour,

tandis que les spectateurs étaient répandus de tous côtés en petites troupes, les femmes séparées des hommes, tous assis à terre et vêtus de leurs plus belles robes; ce qui offrait, à quelque distance, un fort beau coup d'œil.

Entre l'orchestre et le commandant français du fort, qui était assis devant sa maison, on avait dressé un poteau sur lequel, à la fin de chaque danse, un guerrier venait frapper un coup de sa hache d'armes. Ce signal était suivi d'un profond silence, et le guerrier racontait à haute voix quelques unes de ses plus belles actions : il en recevait des applaudissements; ensuite il allait prendre sa place et le jeu recommençait. Il dura deux heures, et le voyageur avoue qu'il y prit peu de plaisir. Non seulement la musique lui parut d'une monotonie ennuyeuse, mais les danses se réduisaient à des contorsions qui n'exprimaient rien. « Quoique cette fête se fît en l'honneur du commandant, il n'y reçut aucun des honneurs qu'on trouve décrits dans d'autres relations. On ne vint pas le prendre pour le placer sur une natte neuve; on ne lui passa point de plumage sur la tête; on ne lui présenta point le calumet; il n'y eut point d'hommes nus, peints par tout le corps, tenant un calumet à la main. Peut-être ces usages sont-ils d'une autre nation. Je remarquai seulement que, par intervalles, tous les assistants jetaient de grands cris pour applaudir les danseurs. »

L'autre danse, qui se nomme *danse de la découverte*, a beaucoup plus d'action, et représente mieux la chose dont elle est le sujet et la figure. C'est une image fort naturelle de tout ce qui s'observe dans une expédition de guerre; et, comme les sauvages ne cherchent qu'à surprendre leurs ennemis, il y a beaucoup d'apparence que c'est de là qu'elle tire son nom. Un homme y danse toujours seul. D'abord il s'avance lentement au milieu de la place, où il demeure quelque temps immobile; après quoi, il représente le départ des guerriers, la marche et les campements : il paraît aller à la découverte; il fait les approches; il s'arrête comme pour reprendre haleine, et, tout d'un coup, il entre en fureur; on dirait qu'il veut tuer tout le monde. Revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un dans l'assemblée, comme s'il le faisait prisonnier de guerre; il feint de casser la tête à un autre; il en couche un troisième en joue; enfin il se met à courir de toutes ses forces. Il s'arrête ensuite, et reprend ses sens : c'est la retraite, d'abord précipitée, ensuite plus tranquille. Alors il exprime, par divers cris, les différentes situations où son esprit s'est trouvé dans la dernière campagne, et, pour conclusion, il raconte ses exploits.

Si la danse du calumet a pour objet, comme il arrive souvent, un traité de paix ou d'alliance contre un ennemi commun, on grave un serpent sur le tuyau, et l'on met à côté une planche sur laquelle sont représentés deux hommes des deux nations qui s'allient, et, sous leurs pieds, la figure de l'en-

nemi, désignée par la marque de sa nation. Dans tous ces traités, on se donne mutuellement des gages, tels que des colliers de porcelaine, des calumets, des esclaves, et quelquefois des peaux de cerfs et d'élans bien passées et ornées de figures. C'est sur ces peaux que se font les représentations, avec du poil de porc-épic et de simples couleurs.

Il y a des danses moins composées, dont l'unique but est de donner aux guerriers l'occasion de raconter leurs belles actions, car la vanité leur rend cette occupation si douce, qu'ils ne s'en lassent jamais. Celui qui donne la fête y fait inviter toute la bourgade au son du tambour, et c'est autour de sa cabane qu'on s'assemble. Les guerriers y dansent tour à tour; ils frappent sur le poteau pour demander un silence qu'on leur accorde, et pendant lequel ils vantent leurs actions. Les applaudissements ne sont point épargnés aux vrais exploits; mais si quelqu'un altère la vérité, il est permis aux autres de l'en punir par quelque insulte. On lui noircit ordinairement le visage, et cette flétrissure est accompagnée d'un reproche assez fin : « C'est pour cacher ta honte, lui dit-on; la première fois que tu verras l'ennemi, ta pâleur fera disparaître cette peinture. » Les chefs même ne sont pas exceptés.

Dans les nations occidentales, le plus commun de ces joyeux exercices est celui qu'on nomme la *danse du bœuf*. Les danseurs forment plusieurs cercles, et la symphonie, toujours composée du tambour et du chickikoué, est au milieu de la place. On y observe de ne pas séparer les sauvages d'une même famille; on ne s'y tient jamais par la main; chacun y porte ses armes et son bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés, et, quoiqu'on saute fort vivement, on ne perd jamais une certaine mesure. De temps en temps un chef de famille présente son bouclier, sur lequel tous les danseurs viennent frapper; il rappelle quelqu'un de ses exploits, et, s'il n'est pas contredit, il va couper un morceau de tabac dont on a pris soin d'attacher une bonne quantité au poteau; mais s'il manque quelque chose à la vérité de son récit, celui qui le prouve a droit de lui enlever le tabac qu'on lui a laissé prendre. Cette danse est suivie d'un festin, et son nom lui vient apparemment des peaux de bœuf dont les boucliers sont composés.

Les jongleurs ordonnent souvent des danses pour la guérison des maladies. Il y en a de pur amusement qui n'ont rapport à rien. La plupart se font en rond, au son du tambour et du chickikoué, et les femmes sont toujours séparées des hommes. Quoiqu'on ne se tienne point, jamais on ne rompt le cercle. Au reste, il n'est pas surprenant que la mesure soit bien gardée, parce que dans leur musique les sauvages n'ont que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse.

Les jeux de hasard sont une autre passion qu'on est surpris de voir porter

à l'excès parmi les sauvages. Ils en ont plusieurs. Celui qui les attache le plus se nomme le *jeu du plat*. On assure qu'ils en perdent souvent le repos et la raison, puisqu'ils y risquent tout ce qu'ils possèdent, et qu'ils ne le quittent qu'après avoir perdu leurs habits, leurs cabanes, et quelquefois leur liberté pour un temps.

Ce jeu ne se joue qu'entre deux personnes : chacun prend six ou huit osselets, à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc qui tire sur le jaune. On les fait sauter en l'air, en frappant la terre ou la table avec un plat rond et creux dans lequel ils sont, et qu'on a d'abord fait tourner plusieurs fois. Si l'on n'a point de plat, on se contente de jeter les osselets en l'air avec la main. Lorsque, étant tombés, ils présentent tous la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points. La partie est en quarante, et les points gagnés se rabattent à mesure que l'adversaire en gagne de son côté. Cinq osselets d'une même couleur ne donnent qu'un point la première fois ; mais à la seconde, on fait rafle de tout ; à moindre nombre on ne gagne rien. Celui qui gagne la partie continue de jouer, et le perdant cède sa place à un autre qui est nommé par les marqueurs de sa partie : car on se partage d'abord, et souvent tout le village s'intéresse au jeu ; quelquefois même un village joue contre un autre. Chaque partie choisit son marqueur ; mais il se retire quand il veut. A chaque coup, surtout aux coups décisifs, il s'élève de grands cris ; on croirait les joueurs hors d'eux-mêmes, et les spectateurs ne sont guère plus tranquilles : les uns et les autres font mille contorsions, parlent aux osselets, chargent d'imprécations les génies de la partie adverse, et tout le village retentit d'affreux hurlements. Si la chance n'en devient pas plus heureuse, les perdants peuvent remettre la partie au lendemain ; il ne leur en coûte qu'un petit festin pour les assistants. On se prépare, dans l'intervalle, à retourner au combat. Chacun invoque son génie et prodigue le tabac en son honneur ; on lui demande surtout d'heureux songes. Dès la pointe du jour, on se remet au jeu ; mais s'il tombe dans l'esprit aux perdants que ce soient les meubles de leur cabane qui leur aient porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes parties durent ordinairement cinq ou six jours, et souvent la nuit ne les interrompt pas.

Ces parties de jeu se font quelquefois à la prière d'un malade ou par l'ordonnance d'un médecin : il ne faut qu'un rêve de l'un ou de l'autre. Alors les parents s'assemblent pendant plusieurs nuits, pour s'essayer et pour choisir la plus heureuse main. On consulte son génie, on jeûne, les personnes mariées gardent la continence ; le tout pour obtenir un heureux songe. Le matin, on raconte ce qu'on croit avoir vu pendant la nuit, et celui qu'on juge favorisé par son génie est placé près du joueur.

Les missionnaires sont quelquefois pressés d'assister à ces spectacles, parce que leurs génies protecteurs passent pour les plus puissants. L'expérience leur apprend à s'en défendre. Ils ne sont point écoutés dans la confusion, et lorsqu'ils veulent prendre occasion de quelque incident pour faire sentir aux sauvages la vanité de leur culte, on leur répond froidement : « Vous avez vos dieux et nous avons les nôtres; il est malheureux pour nous que les nôtres soient les plus faibles. »

Un autre jeu est celui *des pailles*. Ce sont de petits joncs de la grosseur des tuyaux de froment, et de la longueur de deux pouces. On en prend un certain nombre, qui est ordinairement de deux cent un, et toujours impair. Après les avoir bien remués, en invoquant les génies avec mille contorsions, on se sert d'un os pointu pour les séparer en petits monceaux de dix. Chacun prend le sien à l'aventure, et le monceau de onze gagne une certaine quantité de points. Il y a d'autres manières de jouer le même jeu, et c'est quelquefois le nombre neuf qui gagne la partie. Charlevoix, qui vit jouer aux pailles chez les Miamis, avoue qu'il n'y comprit rien; mais on lui assura, dit-il, qu'il y avait autant d'adresse que de hasard à ce jeu; que les sauvages y sont très fripons; qu'ils s'y acharnent pendant les jours et les nuits, et que les plus acharnés ne le quittent que lorsqu'ils sont nus, et qu'ils n'ont plus rien à perdre.

Ils en ont un qui les pique peu du côté de l'intérêt, et qui ne mérite même que le nom d'amusement, mais dont les suites sont favorables à l'amour. A l'entrée de la nuit, on forme, au milieu d'une grande cabane, un cercle de plusieurs poteaux. Les instruments sont au centre. Chaque poteau est couronné d'un petit tas de duvet, dont les couleurs doivent être différentes. Les jeunes gens des deux sexes dansent à l'entour, et toutes les filles ont aussi quelque ornement de duvet de la couleur qu'elles aiment. Un jeune homme se détache par intervalles, et va prendre, sur un des poteaux, quelques flocons de duvet de la couleur qu'il remarque à sa maîtresse. Il se les met sur la tête, il danse autour d'elle, et, par divers signes, il lui donne un rendez-vous. Après la danse, un grand festin suit, et dure tout le jour. On se retire le soir, et, malgré la vigilance des mères, les filles trouvent le moyen de se rendre auprès de leurs amants.

Les sauvages ont deux autres jeux, dont l'un se nomme la *crosse*. Il se joue avec une balle et des bâtons recourbés, qui se terminent en raquette. On élève deux poteaux pour servir de bornes, et leur distance est proportionnée au nombre des joueurs; s'ils sont quatre-vingts, l'éloignement des poteaux est d'une demi-lieue. Les joueurs sont partagés en deux bandes, dont chacune a son poteau. Il s'agit de faire parvenir la balle à l'un des adversaires sans

qu'elle tombe à terre et qu'elle soit touchée avec la main : car, dans l'un ou l'autre cas, on perd la partie, à moins que la faute ne soit réparée en poussant la balle au bout d'un seul trait, ce qui se trouve souvent impossible. L'adresse des sauvages est si singulière à prendre la balle avec leurs crosses, que ces parties durent quelquefois plusieurs jours. L'autre jeu n'est pas fort différent, mais il a moins de danger. On marque aussi deux termes, et les joueurs occupent toute la distance. Celui qui doit commencer jette une balle en l'air, le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il lui soit aise de la reprendre pour la jeter vers le but; mais tous les autres ont le bras levé, et celui qui peut la saisir la jette à quelqu'un de la troupe, qui ne la reçoit que pour la jeter à un autre. Il faut, avant d'arriver au but, qu'elle ne soit jamais tombée des mains de personne, et la troupe dont l'un des acteurs la laisse tomber perd la partie. Les femmes s'exercent aussi à ce jeu, mais elles ne forment qu'une seule bande, qui est ordinairement de quatre ou cinq, et la première qui laisse tomber la balle est celle qui perd.

Chasse aux castors. Industrie de ces animaux. Chasse aux ours. Autres chasses.

Leurs chasses mériteraient le nom de divertissements, par le plaisir qu'ils y prennent, si leur utilité et mille travaux pénibles dont elles sont toujours accompagnées ne devaient les faire regarder d'un autre œil. La plus célèbre, quoique la moins difficile, est celle du castor. Nous ne pouvons faire ici l'histoire naturelle du castor, mais il ne serait pas aisé d'expliquer les circonstances de la chasse aux castors, si l'on ne commençait par donner quelque idée de leur domicile, et de la manière dont ils sont établis. Tout le monde sait que les castors sont des amphibies qui vivent comme en société. On en trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cents, qui forment une espèce de bourgade. Ils savent choisir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres soient en abondance, surtout l'eau ; et s'ils ne trouvent point de lac ou d'étang, ils y suppléent en arrêtant le cours d'un ruisseau ou d'une petite rivière par une digue qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est d'aller couper des arbres au dessus du lieu qu'ils ont choisi pour bâtir. Trois ou quatre castors attaquent un gros arbre, et parviennent à l'abattre avec leurs dents; leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que, pour s'épargner un peu plus de peine à le voiturer après l'avoir mis en pièces, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau ; il ne leur reste ensuite qu'à rouler ces pièces vers l'endroit où elles doivent être placées. Elles sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, suivant la nature et la situation du lieu, car l'instinct de ces architectes s'étend à tout. Quelquefois ils

emploient de gros troncs d'arbres, qu'ils portent à plat; quelquefois les pieux dont ils composent leur digue n'ont que la grosseur de la cuisse, ou sont même plus menus; mais alors ils sont soutenus de bons piquets, et entrelacés de petites branches, et, de toutes parts, les vides sont remplis d'une terre grasse, si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes que les castors préparent cette terre, et leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce mortier, ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derrière. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents, et pour l'employer, ils se servent alternativement de leurs pattes et de leur queue. Les fondements de ces digues ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, et vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées. Le côté du courant d'eau est toujours en talus, et l'autre côté parfaitement d'à-plomb. Nos meilleurs ouvriers ne feraient, dit-on, rien de plus solide ni de plus régulier.

Le même art est observé dans la construction des cabanes. Elles sont ordinairement construites sur pilotis, au milieu des petits lacs que les digues ont formés, quelquefois sur le bord d'une rivière, ou à l'extrémité d'une pointe qui s'avance dans l'eau. Leur figure est ronde ou ovale; elles sont voûtées en anse de panier, et les parois ont deux pieds d'épaisseur. Les matériaux ne sont pas différents de ceux des digues, mais ils sont moins gros, et l'enduit intérieur de terre glaise n'y laisse pas entrer le moindre air. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie que chaque castor a sa place marquée; il prend soin de la revêtir de feuillages ou de petites branches de sapin; jamais on n'y voit d'ordures. Outre la porte commune, et une autre issue par laquelle ces animaux sortent, il y a plusieurs ouvertures par lesquelles ils se vident dans l'eau. Les cabanes ordinaires servent de logement à huit ou dix castors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent jusqu'à trente. Elles sont toujours assez près les unes des autres pour avoir entre elles une communication facile.

Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de septembre, et jamais l'hiver ne surprend les castors dans leur travail. Chacun fait ses provisions. Tandis qu'ils vivent dans la campagne ou dans les bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorce et de feuilles d'arbres; ils pêchent aussi des écrevisses et quelques poissons. Mais lorsqu'ils commencent à se pourvoir pour un temps où la terre couverte de neige ne leur fournit rien, ils se bornent au bois tendre, tel que le peuplier, le tremble et d'autres de la même qualité, ils le mettent en piles, disposées de manière qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. On observe constamment que ces piles sont plus ou moins grandes,

suivant que l'hiver doit être plus ou moins long; c'est pour les sauvages un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un castor le découpe en petites pièces fort menues, et les apporte dans sa loge : car chaque castor n'a qu'un magasin commun pour toute la famille. Comme la fonte des neiges cause de grandes inondations lorsqu'elle est dans sa force, ces animaux quittent alors leurs cabanes; mais les femelles y reviennent aussitôt que les eaux sont écoulées, et c'est alors qu'elles mettent bas. Les mâles continuent de tenir la campagne jusqu'au mois de juillet, temps auquel ils se rassemblent tous pour réparer les brèches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices; si leurs cabanes ou leurs digues ont été détruites par les chasseurs, ils en font d'autres. Cependant plusieurs raisons les portent souvent à changer de demeure, comme le défaut de vivres, les fréquents ravages des chasseurs et ceux des animaux carnassiers, contre lesquels ils n'ont point d'autre défense que la fuite; mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que, malgré les inquiétudes qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent les quitter. Le père Charlevoix observe que, sur le chemin de Montréal au lac des Hurons, par la grande rivière, on trouve tous les ans un logement de castors, et qu'ils le réparent ou le bâtissent chaque été dans le même lieu, puisque le soin constant des voyageurs qui y passent les premiers après l'hiver est de rompre la digue, pour se procurer l'eau nécessaire à leur navigation, sans quoi ils seraient obligés de faire un portage. Du côté de Québec, d'autres castors, aussi réguliers, fournissent d'eau un moulin à planches, par leur travail annuel.

La prodigieuse quantité de ces animaux que les premiers Français trouvèrent au Canada fait juger qu'avant leur arrivée l'ardeur des sauvages n'était pas grande pour cette chasse. Elle était néanmoins en usage, le temps et la méthode en étaient réglés; mais des peuples qui se bornaient alors aux pures nécessités de la vie ne faisaient pas la guerre à d'innocents animaux jusqu'à les détruire. C'est de nous qu'ils ont reçu des passions qu'ils ignoraient, et qu'ils ont appris à les satisfaire aux dépens de leur repos. La chasse du castor ne paraît pas difficile. L'industrie qu'il déploie dans la préparation de son logement et de sa subsistance semble l'abandonner lorsqu'il s'agit de pourvoir à sa sûreté. C'est pendant l'hiver qu'il est exposé aux persécutions des chasseurs, c'est-à-dire depuis novembre jusqu'à avril, parce qu'alors, comme tous les autres animaux, il a plus de poil et la peau plus mince. Les sauvages ont quatre méthodes, les filets, l'affût, la tranche et la trappe; ils joignent ordinairement la première à la troisième, et rarement ils emploient la seconde : le castor a les yeux si perçants, et l'oreille si fine, qu'il est difficile de s'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau, où il plonge d'abord, et dont il ne s'é-

carte pas beaucoup en hiver; on le perdrait même quand il aurait été blessé d'un coup de flèche ou de balle avant que de s'être jeté à l'eau, parce qu'il ne revient point au dessus lorsqu'il meurt d'une blessure. Ainsi, les méthodes communes sont celles de la trappe et de la tranche.

Quoique ces animaux aient amassé leurs provisions pour l'hiver, ils font cependant quelques excursions dans les bois pour y chercher une nourriture plus fraîche et plus tendre. Les sauvages dressent des trappes sur leur chemin, à peu près telles que nos 4 de chiffres, et mettent pour amorce de petits morceaux de bois tendre et fraîchement coupé. Le castor n'y a pas plus tôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse bûche qui lui casse les reins; et le chasseur, qui survient, l'achève sans peine. La tranche demande plus de précaution. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi-pied, on y [illegible] une ouverture avec la hache. Les castors ne manquent point d'y venir pour respirer avec plus de liberté : on les y attend; on remarque même leur approche au mouvement qu'ils donnent à l'eau, et rien n'est plus facile que leur casser la tête au moment où on la découvre. Si l'on ne veut point être aperçu de l'animal, on met sur le trou de la bourre de roseaux ou des épis de typha; et, lorsqu'il est à portée, on le saisit par une patte, on le jette sur la glace, et quelques coups l'assomment avant qu'il soit revenu de son étourdissement. Si la cabane est proche de quelque ruisseau, il en coûte encore moins. On coupe la glace en travers pour y tendre un grand filet, ensuite on va [illegible] la cabane. Tous les castors qu'elle contient ne manquent point de se sauver dans le ruisseau, et se trouvent pris dans le filet; mais on les y laisse peu, parce qu'ils s'échapperaient en le coupant.

Ceux qui bâtissent leurs cabanes dans les lacs ont, à quelques cents pas du rivage, une autre retraite qui leur tient lieu de maison de campagne, pour respirer un meilleur air. Alors les chasseurs se partagent en deux bandes, une pour briser la cabane des champs, l'autre pour donner en même temps sur celle du lac. Les castors d'une cabane veulent se réfugier dans l'autre, et [illegible] peu à tuer dans le passage. En quelques endroits on se contente de [illegible] une ouverture aux digues; les castors se trouvent bientôt à sec, et de[illegible] sans défense. S'ils n'aperçoivent point les auteurs du mal, ils accou[illegible] pour y remédier; mais comme on est préparé à les recevoir, il est rare [illegible] manque, ou du moins qu'on n'en prenne pas plusieurs. Quelques [illegible] assurent que, s'ils [illegible] les chasseurs ou quelques unes des [illegible] qui leur font la guerre, ils plongent avec un si grand bruit [illegible] l'eau de leur queue, qu'on les entend d'une demi-lieue, apparem[illegible] pour avertir tous les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat [illegible] que, dans l'eau même, ils sentent de fort loin les canots; mais [illegible]

qu'ils ne voient que de côté, et que ce défaut les livre souvent aux chasseurs qu'ils veulent éviter. Enfin on assure qu'un castor, après avoir perdu sa femelle, ne s'accouple point avec une autre. Les sauvages empêchent soigneusement que leurs chiens ne touchent aux os des castors, parce qu'ils sont d'une dureté à laquelle il n'y a point de dents qui résistent.

Avant l'arrivée des Européens, c'était la chasse de l'ours qui tenait le premier rang dans l'Amérique septentrionale. Elle était précédée d'anciennes cérémonies, qui s'observent encore dans les nations qui n'ont point embrassé le christianisme. C'est toujours un chef de guerre qui en règle le temps, et qui se charge d'inviter les chasseurs. Cette invitation est suivie d'un jeûne de huit jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau, car les jeûnes des sauvages consistent dans une privation absolue de toutes sortes de boissons et d'aliments. L'extrême faiblesse que cette excessive abstinence doit leur causer n'empêche point qu'ils ne chantent pendant tout le jour. Ils jeûnent, et plusieurs se découpent même la chair en divers endroits du corps, pour obtenir des esprits la connaissance des lieux où les ours seront cette année en plus grand nombre. Ce sont leurs rêves qui les déterminent, c'est-à-dire que, pour les faire bien augurer de leurs chasses, il faudrait que chacun eût vu en songe des ours dans le même canton. Mais, pourvu que cette faveur soit accordée plusieurs fois à quelque habile chasseur, tout le monde feint d'avoir eu le même rêve, et l'on ne balance plus sur la marche.

Après le jeûne et le choix du lieu, il se fait un grand festin pour ceux qui veulent être de l'expédition; mais personne ne doit s'y présenter sans avoir pris le bain, qui consiste à se jeter dans une rivière, quelque temps qu'il fasse, pourvu qu'elle ne soit pas glacée. Ce festin n'est pas de ceux dont il ne doit rien rester; au contraire, la longueur du jeûne n'empêche point qu'on n'y soit fort sobre. Le chef qui en fait les honneurs ne touche à rien; et pendant que les autres sont à table, il s'occupe à vanter le succès de ses anciennes chasses. Ensuite la troupe se met en marche dans l'équipage de guerre, au milieu des acclamations de toute la bourgade. Aussi la chasse ne passe-t-elle pas pour un exercice moins noble que la guerre, et l'alliance d'un bon chasseur est même au dessus de celle d'un guerrier, parce que la chasse fournit toutes les nécessités qui bornent les désirs des sauvages. Mais, pour obtenir la réputation d'habile chasseur, il faut avoir tué douze grandes bêtes en un jour. On observe que ces peuples ont deux avantages singuliers pour cet exercice. D'abord, rien ne les arrête; buissons, fossés, ravines, étangs, rivières, il n'y a point d'obstacle qui les empêche d'avancer par la plus droite ligne. En second lieu, il n'y a point d'animaux qu'ils n'égalent à la course:

on assure que, ramenant quelquefois des ours qu'ils ont lassés, ils les conduisent devant eux avec une houssine, comme on mène un troupeau de moutons.

Cette chasse se fait en hiver. Les ours sont alors cachés dans des creux d'arbres; ou s'ils en trouvent d'abattus, ils se font, dans leurs racines, une tanière dont ils bouchent l'entrée avec des branches de sapin. Si ces deux secours leur manquent, ils font un trou en terre capable de les contenir, avec beaucoup de précaution pour en fermer l'ouverture. Quelquefois ils se cantonnent si bien au fond d'une caverne, qu'il faut être fort près d'eux pour les découvrir. Mais, quelque retraite qu'un ours ait choisie, il ne la quitte point de tout l'hiver. On n'est pas moins sûr qu'il n'y porte aucune provision, d'où l'on doit conclure qu'il y est sans boire et sans manger. Ceux qui assurent qu'il tire de ses pattes, en les léchant, une substance qui le nourrit, ont eu sans doute l'occasion de vérifier un fait si singulier. Quoi qu'il en soit, il n'est pas besoin de courir pour la chasse de l'ours en hiver; il n'est question que de reconnaître les lieux où ils se tiennent à couvert. Dès que les chasseurs s'en croient sûrs, ils forment un cercle d'une grandeur proportionnée à leur nombre; ensuite ils avancent en se resserrant, et chacun cherche un de ces animaux devant soi. Des furets tels que des sauvages n'en laissent guère échapper; et, tapis comme ils les trouvent, il ne leur est pas difficile de les tuer. La même scène se répète le lendemain à quelque distance, et se renouvelle chaque jour pendant toute la chasse. Dès qu'un ours est tué, le chasseur lui met entre les dents le tuyau de sa pipe, souffle dans le fourneau, et, lui remplissant ainsi de fumée la gueule et le gosier, il conjure l'esprit de cet animal de ne pas s'offenser de sa mort; mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le chasseur, pour savoir si sa prière est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'ours, et le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans la bourgade, et toute la troupe y jette ses filets avec une grande cérémonie. S'ils y pétillent et se retirent comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des ours sont apaisés. Autrement on se persuade qu'ils sont irrités, et que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, si l'on ne prend soin de se les réconcilier par des invocations et de nombreux présents.

Quoique le principal objet de cette chasse soit la peau de l'ours, non seulement les sauvages se nourrissent de leur chair pendant l'expédition, mais ils en rapportent assez pour traiter leurs amis et pour nourrir long-temps leurs familles. Les missionnaires ne vantent pas beaucoup cet aliment. Dans la belle saison, les ours, qu'on ne tue alors qu'au sommet des arbres, où ils grimpent pour manger le raisin et les fruits, s'engraissent et deviennent

de fort bon goût; cependant ils sont toujours un peu huileux; mais on assure que la chair d'un oursin ne le cède guère à celle d'un agneau.

L'accueil qu'on fait aux chasseurs, après une chasse heureuse, ferait juger qu'ils reviennent victorieux d'une longue et sanglante guerre. On chante dans toute la bourgade, et les chasseurs chantent eux-mêmes qu'il faut être homme pour vaincre des ours. Ces applaudissements sont suivis d'un grand festin, dont on ne doit rien laisser, et, pour premier service, on présente le plus grand ours qu'on ait pris. Il est servi tout entier avec ses entrailles, sans être écorché; mais la peau est assez grillée pour ne pas résister beaucoup aux dents des sauvages. Ils croiraient s'attirer l'indignation des esprits s'il en restait quelque chose. Le bouillon de la chaudière, ou plutôt la graisse fondue et réduite en huile, les os, les nerfs, tout doit disparaître. Aussi quelqu'un des convives en crève-t-il toujours, et la plupart en sont fort incommodés.

Tous les voyageurs assurent que ces animaux ne sont dangereux que lorsqu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ils ont reçu quelque grave blessure; cependant on ne s'en approche point sans précautions. Rarement ils attaquent; ils fuient même à la vue d'un homme, et celle d'un chien suffit pour les faire courir bien loin. Observons que les chiens dont les sauvages mènent un grand nombre à leurs chasses, et qu'ils élèvent soigneusement pour cet usage, paraissent tous de la même espèce. Ils ont les oreilles droites et le museau allongé, à peu près comme les loups. On vante leur attachement et leur fidélité pour leurs maîtres, qui les nourrissent néanmoins assez mal, et qui ne les caressent jamais.

La chasse de l'orignal plaît d'autant plus aux sauvages, que cet animal a la chair d'un excellent goût, et la peau forte, douce et moelleuse. On ne le croit pas différent de l'élan d'Europe; mais il est ici de la grosseur d'un cheval ou d'un beau mulet. Une tradition commune à toutes ces nations barbares leur fait croire qu'entre tous les orignaux de leurs forêts, il en existe un d'une monstrueuse grandeur, auprès duquel tous les autres ne paraissent que des fourmis. On lui donne des jambes si hautes, que huit pieds de neige ne l'embarrassent point dans sa course; sa peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes. La nature l'a pourvu d'une espèce de bras qui lui sort de l'épaule, et dont il se sert comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'autres orignaux qui forment sa cour, et qui lui rendent tous les services qu'il exige d'eux. Les Japonais et les Chinois même ont de pareilles chimères. L'orignal aime les pays froids; il broute l'herbe en été, et l'hiver il ronge les arbres. Pendant que les neiges sont hautes, ces animaux s'assemblent en troupes sous les plus grands arbres des fo-

rêts, pour s'y mettre à couvert du mauvais temps, et ne quittent point cette retraite aussi long-temps qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'on leur donne la chasse, ou lorsque le soleil prend assez de force pour fondre la neige. Dans ce dernier temps, la gelée de la nuit formant comme une croûte sur la surface de la neige fondue pendant le jour, l'orignal, qui est pesant, la casse du pied, s'écorche la jambe, et ne se tire pas aisément des trous qu'il se creuse. Mais lorsqu'il est libre, ou qu'il y a peu de neige, on ne l'approche point sans danger : la moindre blessure le rend furieux ; il se précipite sur les chasseurs, et les foule aux pieds. L'expérience ne leur a pas fait trouver d'autre moyen pour s'en garantir que de lui jeter leur habit, sur lequel il décharge toute sa fureur, tandis que, se tenant cachés derrière quelque arbre, ils prennent leurs mesures pour l'achever. Sa marche ordinaire est un grand trot, qui égale presque la course d'un bœuf sauvage ; mais les chasseurs sont encore plus légers que lui.

Dans les parties septentrionales du Canada, cette chasse est sans danger. Les chasseurs se divisent en deux bandes : l'une s'embarque dans des canots, qui, se tenant à quelque distance les uns des autres, forment un demi-cercle assez grand, dont les deux bouts touchent au rivage ; l'autre demeure à terre, embrasse d'abord un grand terrain, et lâche les chiens, pour faire lever tous les orignaux qui sont renfermés dans cet espace. Il devient facile de les pousser en avant jusqu'à la rivière ou au lac ; ils s'y jettent, et l'on tire dessus de tous les canots. Mais la méthode commune des sauvages est d'enfermer un espace de forêt d'une enceinte de pieux entrelacés de branches d'arbres. On n'y laisse qu'une ouverture assez étroite, où ils tendent des lacets de peau crue. Cet espace est de forme triangulaire ; et de l'angle d'entrée, ils tirent un autre triangle beaucoup plus grand. Ainsi les deux enclos communiquent entre eux par un de leurs angles, et ne diffèrent qu'en un point : c'est que le second demeure ouvert à sa base, et c'est par là que les chasseurs font entrer les bêtes en les poussant devant eux. Lorsqu'ils les y ont engagées, ils continuent d'avancer sans rompre la ligne, en se rapprochant toujours et jetant des cris. Les bêtes, renfermées des deux côtés, et poussées par derrière, ne peuvent fuir que dans l'autre enclos. Plusieurs, en y entrant, se trouvent prises par les cornes ou par le cou, et font de grands efforts pour se délivrer. Les unes emportent les lacets, d'autres s'étranglent, ou, du moins, donnent aux chasseurs le temps de les tirer. Celles qui s'échappent n'en demeurent pas moins captives dans un trop petit espace pour éviter les flèches qu'on leur décoche de toutes parts.

La Hontan décrit quelques chasses curieuses, auxquelles il assista. « Je partis, dit-il, au commencement de septembre, pour aller à la chasse en ca-

not, sur les rivières et les etangs qui se déchargent dans le lac Champlain. J'étais avec trente ou quarante sauvages, fort habiles pour cet exercice. On commença par se poster sur le bord d'un marais de quatre ou cinq lieues de circuit; nos cabanes furent dressées, et les sauvages firent sur l'eau, en divers endroits, des huttes de feuillage. Ils ont des peaux d'oies, d'outardes et de canards, séchées et remplies de foin, attachées par les pieds avec deux clous sur un petit bout de planche légère, qu'ils laissent flotter aux environs des huttes, où ils se renferment trois ou quatre, après y avoir amarré leurs canots. Dans cette posture, ils attendent les oies, les canards, les outardes, les sarcelles, et d'autres espèces d'oiseaux dont le nombre est surprenant. Ces animaux viennent se poser près des pieges. Les sauvages tirent alors dessus, et ne manquent point d'en tuer beaucoup. Ensuite ils se jettent dans leurs canots pour les prendre.

» Après quinze jours de cette chasse, las de ne manger que des oiseaux de rivière, nous fîmes la guerre aux tourterelles, dont le nombre est si prodigieux que, pour sauver les biens de la terre, l'évêque de Québec a pris plus d'une fois le parti de les excommunier. Nous nous postâmes à l'entrée d'une prairie où les arbres étaient plus couverts de ces oiseaux que de feuilles. C'était le temps où elles passent du nord au midi. Mille hommes auraient pu s'en rassasier pendant vingt jours. J'étais au bord d'un ruisseau, où je tirai aussi sur des bécasses, sur des râles, et sur certains oiseaux fort delicats, de la grosseur d une caille, qu'on nomme battants ou faulx. Nous tuâmes quelques rats musqués, dont les testicules jettent en effet une forte odeur de musc. Soir et matin on les voit sur l'eau, le nez au vent. Les fouteriaux, qui sont de petites fouines amphibies, s'y prennent de même. Je vis encore d'autres quadrupèdes qu'on nomme siffleurs, parce que, dans les beaux jours, ils sifflent au bord de leurs terriers. Leur grosseur est celle du lièvre, avec moins de longueur. On estime peu leur chair; mais la peau en est curieuse. Mes sauvages me donnèrent le plaisir d'en entendre siffler un, qu'ils tuèrent ensuite d'un coup de fusil. Ils cherchèrent avec soin des tanières de carcajoux, et bientôt ils en découvrirent quelques unes. Avant la pointe du jour, nous nous plaçâmes aux environs, ventre à terre, pendant qu'on tenait les chiens derrière nous à cinquante pas. L'aurore n'eut pas plus tôt paru, que les carcajoux sortirent, et les sauvages, se jetant sur les tanières pour les boucher, appelèrent en même temps les chiens. Je ne vis que deux carcajoux, quoiqu'il en fût sorti plusieurs autres. Le combat ne dura pas moins d'une demi-heure; mais enfin ils furent étranglés. Je les comparerais au blaireau, s'ils n'étaient plus gros et plus méchants. Nos chiens furent moins courageux contre un porc-épic. Nous le découvrîmes sur un arbris-

seau, que nous coupâmes pour l'en faire tomber. Jamais les chiens n'osèrent en approcher; ils se contentèrent d'aboyer à l'entour, dans la crainte de ses poils, ou plutôt de ses dards longs et pointus, qu'il lance à trois ou quatre pas. A la fin il fut assommé, et on le jeta sur le feu pour brûler toutes ses pointes, comme on brûle un porc. On le fit rôtir; mais, quoique fort gras, il ne me parut pas d'aussi bon goût qu'on me l'avait représenté.

» Nous remontâmes de là dans un petit lac, où quelques sauvages pêchèrent des truites, tandis que les autres s'occupaient à tendre des piéges pour la pêche des loutres. Ces piéges sont composés de petits piquets plantés en carré long, qui forment une petite chambre dont la porte est soutenue par un autre piquet, au milieu duquel on attache une truite. La loutre, attirée par cette amorce, passe plus de la moitié du corps dans la cage, pour saisir sa proie. Mais à peine y touche-t-elle, que le piquet, tiré par une petite corde qui tient la truite, tombe et fait tomber aussitôt la porte qu'il soutenait. Elle est si pesante que l'amphibie est écrasé par sa chute. Nous en primes plus de deux cent cinquante. Leurs peaux sont incomparablement plus belles au Canada que dans les pays septentrionaux de l'Europe. Les meilleures se vendaient alors en France jusqu'à dix écus, surtout les noires bien fournies de poil.

» On me fit passer alors sur un isthme d'environ cent cinquante pas, qui séparait le petit lac d'un plus grand. Je fus étonné d'y trouver quantité d'arbres abattus les uns sur les autres, et soigneusement entrelacés de branches, qui formaient comme un pont, au bout duquel les sauvages avaient établi un carré de pieux, dont l'entrée était fort étroite. Ils me dirent que c'était le lieu où ils faisaient tous les ans la chasse du cerf, et qu'après l'avoir un peu réparé, ils me donneraient cet amusement. En effet, ils me menèrent à deux ou trois lieues de l'isthme, par des chemins bordés de marais et d'étangs bourbeux. Là, s'étant dispersés, chacun suivi de son chien, ils me firent bientôt voir quantité de cerfs qui allaient et venaient en pleine course, cherchant des passages pour se sauver. Un sauvage qui ne m'avait pas quitté m'assura que, dans le lieu où j'étais avec lui, nous seuls ne serions pas obligés de courir à toutes jambes. Il se présenta en effet devant nous plus d'une douzaine de cerfs, qui prenaient le chemin de l'isthme, plutôt que de se précipiter dans des lieux couverts de fange, d'où ils n'auraient pu se dégager. Enfin nous retournâmes au parc, près duquel plusieurs sauvages étaient demeurés ventre à terre pour fermer la porte du carré, lorsque les cerfs y seraient en assez grand nombre. Nous y en trouvâmes trente-cinq, et, si le parc eût été fermé avec plus de soin, nous en eussions pris le double, car les plus légers n'eurent pas de peine à sauter par dessus les pieux. Le carnage fut très

grand, quoique les femelles fussent épargnées, parce qu'elles étaient pleines.

» Cette chasse fut suivie de celle des ours. J'admirai beaucoup l'espèce d'instinct qui faisait distinguer aux sauvages les troncs d'arbres où ces animaux se nichent. En marchant dans les forêts à cent pas les uns des autres, ils criaient : *Voici l'ours*. Les moins éloignés s'assemblaient autour de l'arbre. Un d'eux donnait quelques coups de hache au pied du tronc, et l'animal, sortant de son trou, était aussitôt criblé de balles.

» J'eus le plaisir, en cherchant des ours, de voir sur des branches d'arbres quantité de martres et de chats sauvages. On tire à la tête de ces animaux farouches pour ne pas nuire à leur peau. Mais ce que je trouvai de plus plaisant fut la stupidité des gelinottes de bois, qui, perchées en troupes sur les arbres, se laissaient tuer à coups de fusil les unes après les autres. Nos sauvages les abattent ordinairement à coups de flèches, parce qu'elles ne valent pas, disent-ils, une charge de poudre, qui peut arrêter un orignal ou un cerf. J'ai fait cette chasse pendant l'hiver, avec une espèce de chiens qui, les sentant sans les voir, se mettent à japer au pied de l'arbre. Je m'approchais, et je n'avais pas de peine à découvrir ces oiseaux. Après le dégel, je fis avec quelques Canadiens deux ou trois lieues exprès dans le lac, pour le seul plaisir de voir et d'entendre le battement de ces gelinottes. C'est une chose des plus curieuses : on entend de toutes parts un bruit qui ressemble à celui du tambour, et qui dure une minute. On est ensuite un demi-quart d'heure sans rien entendre, pendant qu'on s'avance vers le lieu d'où le bruit paraît venir; il recommence, et l'on continue d'avancer jusqu'à la vue d'un arbre ordinairement abattu, pourri et couvert de mousse, où l'on découvre la malheureuse gelinotte, qui appelle vraisemblablement son mâle en battant les ailes l'une contre l'autre. On ne peut profiter de ces indications que pendant les mois d'avril, de mai, de septembre et d'octobre. On observe que c'est toujours sur le même arbre qu'elles perchent pour faire leurs tendres appels, commençant le matin à la pointe du jour, finissant à neuf heures, et recommençant le soir une heure avant le coucher du soleil, pour ne finir qu'à la nuit. »

Le même voyageur donne aussi la description d'une chasse d'orignaux dont il fut témoin. « Elle se fait sur la neige, avec des raquettes qui ne ressemblent pas tout à fait à celles que décrit Charlevoix. Leur longueur est de deux pieds et demi, et leur largeur de quatorze pouces. Leur tour est d'un bois fort dur, épais d'un pouce, qui retient les mailles, comme dans nos raquettes de paume, excepté que celles-ci sont des boyaux, et les autres de petits lacets de peau de cerf ou d'orignal. Deux petites barres de bois les traversent pour les rendre plus roides et plus fermes. La pointe du pied entre dans un trou auquel tiennent deux courroies, qui enferment le pied par une ligature au dessus du

talon ; ainsi à chaque pas qu'on fait sur la neige, le bout du pied s'enfonce dans le trou lorsqu'on lève le talon. On marche plus vite sur la neige avec ces machines qu'on ne ferait avec des souliers dans un chemin battu. J'ai fait ainsi trente à quarante lieues dans les bois à la chasse des orignaux. La première fois, après avoir fait quarante lieues au nord du fleuve Saint-Laurent, nous trouvâmes un petit lac de trois ou quatre lieues de circuit, où nous cabanâmes en écorces d'arbres, avec la peine d'ôter la neige qui couvrait le terrain. Nous tuâmes en chemin autant de lièvres et de gelinottes de bois que nous en pûmes manger. Les cabanes finies, quelques sauvages allèrent à la découverte des orignaux, les uns aux nord, d'autre au sud, jusqu'à deux et trois lieues. Celui qui découvrait des pistes fraîches se détachait pour nous en donner avis. Nous suivions ces pistes, et nous trouvions quelquefois dix, quinze ou vingt orignaux ensemble, qui, prenant la fuite ensemble ou séparément, s'enfonçaient dans la neige jusqu'au poitrail. Si la neige était dure ou couverte de quelque verglas, nous ne manquions pas de les joindre dans l'espace d'un quart de lieue; mais lorsqu'elle était molle, ou tombée la dernière nuit, nous les poursuivions trois ou quatre lieues, sans en pouvoir approcher, à moins qu'ils ne fussent arrêtés par les chiens dans quelque passage plus difficile. Nous en tuâmes soixante-six. Cette chasse dure jusqu'au dégel, et la chair de ces animaux tient lieu de provisions. Dès que les rivières sont libres, on travaille à faire des canots de leurs peaux, qui sont faciles à coudre; on couvre les coutures de terre grasse, au lieu de goudron; et ces canots servent à revenir aux habitations avec le bagage.

» La nature, ajoute le même voyageur, a mis une si forte antipathie entre les loutres et les castors, que ces deux espèces d'animaux se font une guerre continuelle. Les sauvages assurent que vers le mois de mai on voit quantité de loutres rassemblées qui ont l'audace d'aller attaquer les castors jusque dans leurs cabanes, mais qu'ordinairement elles sont repoussées avec perte. Un castor, à coups de dents et de queue, peut se défendre aisément contre trois loutres. »

Dans les parties méridionales et occidentales de la Nouvelle-France, la chasse ordinaire est celle du bœuf sauvage. Voici comment elle se fait. Les chasseurs se rangent tous sur quatre lignes, qui forment un grand carré; et leur première opération est de mettre le feu devant eux aux herbes, qui sont alors sèches et fort hautes. A mesure que le feu gagne, ils avancent en se resserrant. Les bœufs, que le feu épouvante beaucoup, fuient toujours, et se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres, qu'on les tue jusqu'au dernier. On assure qu'un corps de chasseurs ne revient jamais sans en avoir abattu quinze cents ou deux mille. Mais dans la crainte de se rencontrer et

de se nuire, les différentes troupes conviennent de leur marche et du lieu des chasses. Il y a des peines établies contre ceux qui violent ce règlement, et contre ceux qui, s'écartant de leur poste, donnent moyen aux bœufs de s'échapper; elles consistent à dépouiller les coupables, à leur ôter leurs armes, et même à renverser leurs cabanes. Les chefs ne sont pas exceptés de ces lois.

La plupart des autres animaux dont les sauvages aiment la chasse, soit pour leurs peaux, qui sont recherchées dans le commerce, soit pour se nourrir de leur chair en hiver, se prennent sur la neige avec des trappes et des collets. Tels sont les chevreuils, les chats-cerviers, les fouines, les écureuils, les porcs-épics, les hermines, les lièvres, les lapins et quelques espèces particulières au pays, qui sont comprises dans ce qu'on nomme la menue pelleterie.

Cette peinture du caractère et de la vie des habitants de l'Amérique septentrionale paraît suffire pour les faire connaître et pour faire juger à quel point ils méritent le nom de *sauvages*. Charlevoix, qui ramène toutes ses recherches et ses réflexions à cette idée, convient que l'opposition de leurs usages aux nôtres a pu leur faire donner d'abord le nom de *barbares*, dans le sens que les Romains le donnaient à tous les peuples qui n'étaient pas Grecs ou Latins; mais il ne cesse point de répéter qu'à l'exception de la guerre, que ces Américains ont toujours faite avec la dernière inhumanité, ils n'avaient autrefois rien de méprisable, puisque, dans leur grossièreté naturelle, ils étaient sages et heureux. C'est depuis l'arrivée des Européens qu'ils ont commencé réellement à se dépraver. L'usage des liqueurs fortes leur a causé plus de mal que toutes les guerres; il les a rendus intéressés; il a troublé la douceur qu'ils goûtaient dans leurs sociétés domestiques et dans le commerce de la vie. Cependant, comme ils ne sont frappés que de l'objet présent, le même voyageur ajoute que les maux qu'ils ressentent de l'ivrognerie n'ont pas encore tourné en habitude. « Ce sont, dit-il, des orages qui passent, et dont la bonté de leur caractère, jointe au fond de tranquillité d'âme qu'ils ont reçue de la nature, leur ôte presque le souvenir aussitôt qu'ils sont passés. »

Il représente fort vivement l'effet de l'eau-de-vie sur ces peuples. Dans son voyage sur la rivière de Saint-Joseph, il vit arriver, avec une grande provision de cette liqueur, les députés des Miamis et des Pouteouatamis, deux nations établies sur cette rivière, qui revenaient de vendre leurs pelleteries aux colonies anglaises. « Le partage de l'eau-de-vie se fit à la manière ordinaire, c'est-à-dire que chaque jour on en distribuait autant qu'il en fallait à chacun pour s'enivrer, et tout fut bu en moins de huit jours. On commençait à boire dans les deux villages dès que le soleil était couché, et toutes les nuits la campagne retentissait de cris et d'horribles hurlements. On eût dit qu'une escouade de dé-



mons s'était échappée de l'enfer, ou que les deux bourgades étaient acharnées à s'entr'égorger; plusieurs hommes furent estropiés. J'en rencontrai un qui s'était cassé le bras en tombant, et je lui dis que sans doute il serait plus sage une autre fois; il me répondit que cet accident n'était rien, qu'il serait bientôt guéri, et qu'il recommencerait à boire aussitôt qu'il aurait de l'eau-de-vie.

Quoique ces peuples mènent une vie dure, ils ne sont pourtant pas si à plaindre qu'on pourrait se l'imaginer; on peut même dire qu'ils sont heureux, parce qu'ils croient l'être, et que, contents du peu qu'ils possèdent, ils ne désirent pas même de connaître d'autres biens. La vue de nos commodités, de nos richesses et de nos magnificences, les a peu touchés. Quelques Iroquois qui firent le voyage de Paris en 1666, et qu'on promena non seulement dans cette grande ville, mais dans toutes les maisons royales, n'y admirèrent rien; ils auraient préféré leurs villages à la capitale du plus puissant royaume de l'Europe, s'ils n'y eussent vu des boutiques de rôtisseurs, qui leur plurent beaucoup, parce qu'ils les trouvaient toujours garnies de toutes sortes de viandes. Au reste, on ne doit pas dire que, s'ils sont enchantés de leur vie grossière, c'est qu'ils ne connaissent point les agréments de la nôtre. Beaucoup de Français ont vécu comme eux, et s'en sont si bien trouvés, que plusieurs, quoique fort à leur aise dans la colonie, n'ont pu prendre le parti d'y retourner, tandis qu'au contraire on n'a pas l'exemple d'un seul sauvage qui ait pu se faire à notre manière de vivre. Les missionnaires rendent témoignage qu'on a pris des enfants sauvages au berceau, qu'on les a fait élever avec beaucoup de soin, qu'on n'a rien épargné pour leur dérober la connaissance des usages de leurs pères, et que toutes ces précautions ont été sans fruit. La force du sang l'a toujours emporté sur l'éducation. A peine se sont-ils vus en liberté, qu'ils ont mis leurs habits en pièces et qu'ils sont allés au travers des bois chercher leur nation, dont ils ont préféré le genre de vie à celle qu'ils avaient menée parmi nous.

Charlevoix rapporte « qu'un Iroquois, qu'on avait nommé *la Plaque*, célèbre par sa bravoure, vécut plusieurs années avec les Français, et que, pour le fixer, on le fit même lieutenant dans nos troupes; que cependant il n'y put tenir, et qu'il retourna dans sa nation, n'emportant de nous que nos vices, et n'ayant corrigé aucun de ceux qu'il y avait apportés. Il aimait éperdument les femmes; il était bien fait; sa valeur et ses actions lui donnaient un grand relief; il avait beaucoup d'esprit et des manières fort aimables. Ses désordres allèrent si loin avec les femmes, qu'on délibéra dans le conseil de son canton si l'on ne s'en déferait pas; mais on conclut, à la pluralité des voix, de le laisser vivre, parce qu'étant extrêmement courageux, il peuplerait le pays de bons guerriers. »

ISLANDE.

Découverte. Anciens Islandais. Mythologie. L'Edda. Odin.

Nous nous sommes arrêtés long-temps sur l'histoire des découvertes et des premiers établissements, parce que nous l'avons jugée d'un puissant intérêt. On ne peut suivre, en effet, sans une vive curiosité, cette longue lutte de la civilisation contre la nature, et nous ne pouvions passer légèrement sur les mœurs des premiers Américains, si différentes de ce que nous connaissons, si curieuses jusque dans leurs moindres détails. Bientôt nous reviendrons sur nos pas, et nous parcourrons ces mêmes contrées avec quelques voyageurs modernes. Mais auparavant, et pour ne point entraver plus tard notre marche, nous ferons une courte halte à deux pays que nous aurons occasion d'aborder plus d'une fois avec les explorateurs des mers polaires : ce sont l'Islande et le Groenland. Bien que ces pays aient toujours dépendu de quelques puissances européennes, ce qui, sans doute, les a fait rattacher à l'Europe par presque tous les géographes, ils appartiennent évidemment à l'Amérique par leur position, et c'est appuyé sur l'opinion de Malte-Brun que nous les rangeons dans cette partie de notre ouvrage.

Arngrim Jonas, auteur islandais, est le seul qui ait jeté sur la découverte de l'Islande quelques lumières, qu'il dit avoir puisées dans les annales de sa patrie. Son récit est assez curieux pour trouver place ici. Il nous apprend qu'un certain Maddoc, allant aux îles de Feroé, fut jeté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de *Snœland*, à cause des hautes neiges qu'il y trouva. Ce fut le premier navigateur du continent qui prit terre en Islande ; mais il ne s'y arrêta pas. Gardar, Suédois, entendit parler de cette découverte : il partit pour aller chercher l'Islande. Il y passa l'hiver en 864, et lui donna le nom de *Gardars-Holm*, c'est-à-dire île de Gardar.

Un troisième, nommé Flocco, pirate fameux de Norvége, voulut aussi reconnaître cette île, dont il avait entendu parler. On lui attribue une invention très heureuse qu'il employa pour diriger sa route, au défaut de boussole et de compas, qui étaient alors inconnus. Comme il parcourait les îles des mers septentrionales, sans découvrir celle qu'il cherchait, il prit trois corbeaux en partant de l'île de Hetland, l'une des Orcades, et en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer. Il reconnut qu'il n'était pas si éloigné de terre qu'il l'avait cru, puisque le corbeau reprit la route de Hetland. Il avança toujours, et lâcha un second corbeau, qui revint dans le vaisseau après avoir beaucoup tourné de côté et d'autre sans voir terre. Un troisième corbeau, lâché encore plus en avant en mer, découvrit l'Islande et s'y envola. Flocco remarqua la direction de son vol, le suivit des yeux et de ses voiles, et arriva heureusement à la partie orientale de Gardars-Holm, où il passa l'hiver. Au printemps, se voyant assiégé de glaces qui venaient du Groenland, il donna le nom d'*Island* à cette île, et elle l'a toujours conservé. Flocco passa un second hiver dans la partie méridionale de l'Islande; mais apparemment il ne s'y trouva pas bien, car il revint en Norvége, où il fut appelé *Rafnaflocco*, c'est-à-dire Flocco le corbeau, en mémoire des corbeaux dont il s'était servi pour faire sa découverte.

Les annales islandaises ne marquent point si ces trois navigateurs trouvèrent des habitants en Islande. Elles citent comme la source des peuples de cette île un certain Ingulfe, Norvégien, qui se retira dans cette île avec son beau-frère Hior-Leifs, pour avoir tué deux grands seigneurs de leur pays. Comme c'était une coutume que les bannis de Norvége arrachassent les portes de leurs maisons et les emportassent avec eux, Ingulfe, qui n'avait pas oublié les siennes, les jeta dans la mer dès qu'il fut à la vue de l'Islande, en se proposant d'aborder au hasard où les flots le pousseraient. Cependant il prit terre à un autre endroit, et ne trouva ses portes que trois ans après; ce qui l'engagea à fixer son séjour où elles s'étaient arrêtées. C'est à l'an 874 qu'est fixée l'époque du séjour d'Ingulfe en Islande. Les annales assurent qu'il trouva cette île inculte et déserte lorsqu'il y arriva, et qu'il reconnut néanmoins que des marins anglais ou irlandais avaient autrefois pris terre dans cette île, par quelques cloches, par certaines croix et quelques ouvrages faits à la mode d'Irlande et d'Angleterre, qu'on voyait sur le rivage. Cependant on ne peut pas conclure de ce récit que l'Islande ne fût point habitée avant l'arrivée d'Ingulfe, mais seulement que le canton où il se fixa ne l'était point. Les mêmes annales rapportent que les anciens Islandais appelaient ces Irlandais *Papas*, et la partie occidentale de leur île *Papey*, parce que les étrangers avaient coutume d'y aborder comme à la plus proche et à la plus commode.

Or, les anciens Islandais parmi lesquels vraisemblablement Flocco passa les deux années qu'il demeura en Islande doivent être regardés comme les habitants primitifs de l'île; mais leur origine se perd dans la nuit des temps, et leur source se confond avec celle des Celtes, dont il y a beaucoup d'apparence qu'ils faisaient partie.

Il paraît encore, par leurs annales, que dans ces temps reculés ils adoraient entre autres dieux *Thor* et *Odin*. Thor était comme Jupiter, et Odin comme le Mercure des anciens Grecs et Latins. C'est de là que le jeudi porte encore parmi les Islandais modernes, comme chez les peuples Scandinaves, le nom de *torsdag*, et le mercredi celui d'*odensdag*: ce qui répond au *dies Jovis* et au *dies Mercurii* des Latins. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, et on y plaçait un vase d'airain pour recevoir le sang des victimes, qui servait à arroser les assistants. A côté de ce vase était un agneau d'argent du poids de vingt onces, qu'on frottait de ce même sang et qu'on empoignait quand on voulait faire un serment solennel. Ces idolâtres sacrifiaient des hommes à leurs idoles. Ils les écrasaient sur un grand rocher ou les jetaient dans des puits profonds, creusés exprès à l'entrée des temples. Le rocher était au milieu d'un cirque, suivant les fastes d'Islande. Cette coutume barbare ayant été abolie, le rocher retint plusieurs siècles après la couleur du sang humain qui y avait été répandu.

On représente ces anciens Islandais comme des hommes spirituels et curieux qui conservaient avec soin la mémoire non seulement de tout ce qui se passait dans leur patrie, mais même de tous les événements remarquables qui arrivaient dans les royaumes de l'Europe. Aussi leur compatriote Arngrim Jonas leur applique-t-il ce qu'Hérodote et Platon ont dit des Égyptiens, *ad totius Europæ res historicas Lyncei*. En effet, Saxon le grammairien, dans la préface de son *Histoire danoise*, avoue qu'il s'est servi très utilement des annales islandaises. La Pereyre dit que le docteur Wormius, qui en avait une copie, lui en avait expliqué différents endroits, et qu'il y avait remarqué plusieurs traits d'histoire relatifs à la Norvége, au Danemark, à l'Angleterre et aux îles Orcades, et entre autres le récit de l'irruption des Normands en France, lequel était sans date. Il parle aussi de la descente d'Ingulfe. Or, cette première irruption des Saxons étant de l'an 845, sous Charles le Chauve, c'est une nouvelle preuve que l'Islande était habitée depuis long-temps, puisqu'elle avait déjà des historiens et des poetes, car une partie de ces annales est écrite en vers, et les Islandais ont toujours joui parmi leurs voisins d'une grande réputation pour leurs poésies.

Les Islandais ont une mythologie tres ancienne, dont la collection se nomme *Edda*. Voici l'idee qu'en donne La Pereyre dans sa lettre déjà citée: « Les

auteurs de l'Edda, dit-il, posent pour principe éternel un géant qu'ils appellent *Imer*. Il sortit du chaos, selon eux, de petits hommes qui se jetèrent sur le géant et le mirent en pièces. De son crâne ils firent le ciel, de son œil droit le soleil, de son œil gauche la lune, avec ses épaules les montagnes, avec ses os les rochers, avec sa vessie la mer, les rivières avec son urine, et ainsi de toutes les autres parties de son corps; de sorte que ces poëtes appellent le ciel *le crâne d'Imer*; le soleil *son œil droit*; la lune *son œil gauche*. Les rochers, les montagnes, la mer, les rivières n'ont de même point d'autre nom que ceux d'*os*, d'*épaules*, de *vessie* et d'*urine d'Imer*.

Personne n'a répandu plus de lumière sur la mythologie islandaise, et en particulier sur l'Edda, que Mallet, auteur de la meilleure histoire de Dannemark que nous ayons. A la suite de son introduction à cette histoire, on trouve la traduction de l'Edda ou de la Mythologie celtique, et nous y renvoyons les lecteurs curieux de connaître cet ouvrage.

On sait que les prêtres des Celtes, nation dont les Islandais faisaient partie, avaient, comme les anciens prêtres d'Egypte, ou comme les brames modernes de l'Inde, deux espèces de doctrines, l'une qu'ils se réservaient comme un secret inviolable, et qui a péri avec eux; l'autre, qui n'était qu'un mélange informe de fables et de dogmes politiques transmis de génération en génération par tradition orale. Ces vers se perdirent chez les Gaulois et les Bretons, lorsque la forme de leur gouvernement changea; mais probablement les Islandais les conservèrent avec soin jusqu'au milieu du onzième siècle, époque de la première collection faite par Sæmund, sous le nom d'*Edda*. Ce nom d'Edda, appliqué au corps de la mythologie islandaise, a donné la torture aux étymologistes; mais comme, selon Mallet, il vient d'un terme de l'ancien gothique qui signifie *aïeule*, « il est, dit-il, dans le génie des anciens philosophes celtes d'avoir voulu désigner ainsi l'antiquité de leur doctrine. »

Il ne reste aujourd'hui de l'Edda que trois poëmes entiers, et l'abrégé qu'en fit en prose, au commencement du douzième siècle, Snorro Sturleson. Ces trois poëmes sont les plus anciens qui existent en langue gothique. L'un est intitulé *Voluspa* ou *Prophétie de la Sybille*; le second, *Havamaal*, et il contient la morale d'Odin, qui passe pour en être l'auteur; le troisième a pour titre : *Chapitre runique*. Il renferme le détail des prodiges que l'auteur se croyait ou voulait se faire croire capable d'opérer par le moyen de la magie, et surtout des runes ou caractères runiques, dont le même Odin est cru l'inventeur.

Cet Odin, suivant les annales islandaises, était un prince asiatique dont les états étaient situés entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. Vaincu et soumis

par les armées romaines que Pompée commandait dans la Phrygie mineure, Odin prit la route du nord, s'établit d'abord en Saxe, et passa successivement dans la Suède, la Scandinavie et l'Islande, avec les Phrygiens qui l'avaient suivi.

On place cette migration environ soixante-dix ans avant Jésus-Christ, et à cette époque, la scène de ces régions septentrionales change tout à coup. Odin y apporte l'usage des lettres; il enseigne l'art de la poésie; il persuade à ces peuples qu'il a mille secrets divins; qu'il peut, par des paroles et de certains caractères, apaiser les querelles, chasser la tristesse et guérir toutes les maladies, enchaîner les vents, enfin exciter ou apaiser les flots. Cet Odin, qui parlait ainsi aux Scandinaves, nation pauvre et sauvage, était accompagné d'une cour dont l'éclat les éblouissait. Il ne leur parut pas moins qu'un dieu. Le prince asiatique sut bien profiter de leur étonnement pour répandre une histoire merveilleuse accommodée à leurs idées, et qu'il fit composer par ses poètes. La crédulité des hommes est toujours en raison de leur ignorance. Les Scandinaves, aisément trompés, déifient l'homme qu'ils avaient reçu pour maître. Ce souverain établit pour juges de la nation douze seigneurs de sa suite; bientôt on en fit autant des dieux; leurs femmes et leurs filles participèrent aux mêmes honneurs. Après avoir vu mourir toutes ces divinités humaines, on continua de les invoquer comme si elles présidaient encore aux emplois qu'elles avaient exercés pendant leur vie.

Aspect du pays. Température. Portrait des habitants. Habillement des hommes et des femmes. Habitations. Nourriture.

L'islande entière, selon Mallet, ne doit être regardée que comme une vaste montagne parsemée de cavités profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, des matières vitrifiées et bitumineuses, et s'élevant de tous côtés, du milieu de la mer qui la baigne, en forme d'un cône court et écrasé; sa surface ne présente à l'œil que des sommets de montagnes blanchis par des neiges et des glaces éternelles; et plus bas, l'image de la confusion et du bouleversement. C'est un énorme monceau de pierres et de rochers brisés et aigus, quelquefois poreux et à demi calcinés, souvent effrayants par la noirceur et les traces du feu qui y sont encore empreintes. Les fentes et les creux de ces rochers ne sont remplis que d'un sable rouge, noir et blanc; mais, dans les vallées qui séparent les montagnes, on trouve des plaines vastes et agréables, où la nature, qui mêle toujours quelque adoucissement à ses fléaux, laisse un asyle supportable à des hommes qui n'en connaissent point d'autre, et au bétail une nourriture abondante et très délicate.

On croit, avec assez de fondement, que c'est la vue de ces glaces dont le sommet des montagnes et la plus grande partie des côtes de l'île sont presque perpétuellement couverts qui lui a fait donner le nom d'*Is-Land*, mot norvégien qui signifie pays de glace.

Le climat de cette île est en général le même qu'en Suède et en Danemark; les quatre saisons y sont très distinctes, contre l'opinion générale, qui n'admettait en Islande que l'été et l'hiver.

Le printemps y est doux et agréable; l'été n'incommode point par des chaleurs excessives; l'automne est mêlé de temps pluvieux et de beaux jours; l'hiver commence au mois de décembre, et amène quelquefois beaucoup de neige; mais les plus grands froids se font sentir communément au mois de février ou de mars.

Aux rigueurs de l'hiver se joint encore le désagrément de la courte durée des jours; mais il n'est pas vrai que les ténèbres y règnent plusieurs mois de suite, comme tous les géographes le débitent. On doit faire attention d'abord que les jours ne peuvent être égaux dans toute l'île; mais qu'ils sont plus courts en hiver et plus longs en été, suivant que les lieux sont plus septentrionaux, et plus longs en hiver et plus courts en été, suivant que les lieux sont plus méridionaux.

Horrebow nous assure, d'après le témoignage des gens habiles et lettrés qui ont habité la partie septentrionale de l'île, que, dans le jour le plus court de l'hiver, le soleil paraît environ une heure sur l'horizon, et que la clarté y règne près de quatre heures. Il peut se faire aussi que, dans les extrémités les plus septentrionales, comme, par exemple, à la pointe du Norden-Strand et de Kiseflords-Syssel, le soleil ne se montre pas pendant quelques jours; mais cependant on n'y reste point dans l'obscurité : au moyen de la réfraction, on y a des crépuscules qui éclairent pendant plusieurs heures.

En été, la longueur des jours dédommage l'Islande de la brièveté de ceux d'hiver : le soleil ne reste que deux ou trois heures sous l'horizon, et depuis la mi-mai jusqu'au mois de septembre il n'y a plus de nuits, ou du moins elles sont toujours accompagnées d'une clarté assez grande pour qu'on puisse lire très aisément.

Les Islandais sont en général d'une stature médiocre, mais bien faits, assez semblables aux Norvégiens par la figure et par les traits. Ils ont les dents blanches et bien saines, d'où l'on doit conclure que leur constitution est excellente, le climat sain et leur nourriture assez bonne : aussi leur tempérament est-il vigoureux.

Les femmes sont d'une figure passable, et, quoique d'une constitution moins robuste que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est jamais

altérée que par les accidents fâcheux dont leurs accouchements sont ordinairement suivis.

L'habillement des Islandais, ou du commun de la nation, est assez semblable à celui de nos matelots. Il consiste, pendant l'été, en une veste et une culotte de toile, et, pendant l'hiver, l'une et l'autre sont faites de vadmal. Chaque homme a encore un habit fort long, fait comme un surtout, qui s'appelle *hempe*. On s'en sert lorsqu'on sort de la maison, lorsqu'on voyage, ou qu'on va à l'eglise.

Les femmes ont des robes, des camisoles et des tabliers de vadmal ou d'autre drap. Par dessus leur camisole, elles mettent ordinairement une robe tres ample qui monte jusqu'au cou, enveloppe bien la poitrine, et dont les manches étroites leur couvrent les bras jusqu'au poignet; c'est à peu près la forme de celles qu'on appelle en France robe en amadis.

Cette robe, chez les Islandaises, ne traîne pas à terre, mais elle laisse dépasser les vêtements de dessous d'environ six pouces. Elle est toujours noire, et porte le nom de *hempe*, ainsi que le surtout des hommes. Elle est bordée par en bas d'un ruban de velours ou d'une garniture qu'elles font elles-mêmes, et qui ressemble à de la dentelle. Le tout est cousu très proprement, et cet habillement est d'assez bon air.

Les personnes aisées portent, le long du devant de la hempe, plusieurs paires de boucles d'argent agréablement travaillees et presque toujours dorees. Elles ne servent uniquement que pour la parure, et composent la garniture de la robe. Le bas du tablier est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut de ce tablier sont trois grands boutons de filigrane d'argent, qui sont ordinairement dorés, et quelquefois de cuivre; ils servent à attacher le tablier à une ceinture garnie de petites plaques et bossettes d'argent ou de cuivre, dans lesquelles sont pratiquées de petites ouvertures pour recevoir les boutons. Cette ceinture se ferme par devant avec un crochet de même travail.

Les camisoles, qui sont toujours de la même couleur que la hempe, et justes à la taille, avec des manches étroites qui vont presque au poignet, sont aussi garnies par derriere et aux côtés, sur toutes les coutures, de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, et tout le devant est couvert d'une étoffe de soie pareille aux rubans. Il y a au bout de chaque manche quatre ou six boutons d'argent qui servent à la tenir ouverte ou fermée. Ces camisoles ont un collet fermé, large de trois doigts, et un peu saillant. La robe de dessus se joint très exactement à ce collet, qui est d'une belle étoffe de soie ou de velours noir, bordée d'un cordon d'or ou d'argent.

La coiffure des Islandaises est un grand mouchoir de toile blanche et fort

roide. Une autre bande de toile plus fine couvre la première. Elle est arrangée sur la tête en forme pyramidale, en sorte que ces femmes semblent porter sur la tête un pain de sucre de la hauteur de trois pieds. Autour du front, elles mettent un autre mouchoir de soie qui leur enveloppe la tête et le front de la largeur de trois doigts.

Outre ces habillements ordinaires, la coquetterie et le luxe en ont fait inventer d'autres pour les femmes qui veulent se distinguer; elles font usage de différents petits ornements d'argent proprement travaillés, et surtout de filigrane doré, tels que de gros boutons montés de pierres diversement colorées, ou de petits anneaux et de plaques à jour. On met trois ou quatre de ces gros boutons au dessus du front en forme d'aigrette, et c'est là le plus riche ornement de la coiffure.

L'habillement des jeunes mariées est singulier : le jour de la noce, elles ne portent point de hempe, mais seulement leur camisole telle qu'on l'a décrite. Elles ont sur la tête une couronne d'argent doré, qui s'étend jusque sur le front. Deux chaînes aussi d'argent doré sont disposées en sautoir sur la camisole, y forment des festons et se croisent par devant et par derriere. Leur cou est entouré d'une pareille chaîne, à laquelle est attachée une petite cassolette d'odeur, ou à baume, comme ils l'appellent, qui leur tombe sur la poitrine. Cette boite s'ouvre des deux côtés, et a communément la forme d'un cœur ou d'une croix. « Je puis assurer, dit Horrebow, que la parure et les ornements des femmes d'Islande sont d'assez bon goût, et ne manquent pas de grâce, par la disposition de l'arrangement qu'on leur donne. » Les femmes les plus aisées en ont pour trois ou quatre cents écus.

A l'égard des riches Islandais, des officiers de justice, et autres personnes employées à l'administration publique, ils s'habillent de la même façon qu'en Danemarck; on leur voit des habits de beau drap et fort propres.

Les femmes font elles-mêmes leur chaussure et celle des hommes. Cette chaussure est sans beaucoup de façon : elle est faite de cuir de bœuf ou de peau de mouton, dont on a gratté le poil ou la laine. On les ramollit dans l'eau, on les fait sécher ensuite, puis on les coud de manière que les souliers emboîtent exactement le pied et n'ont point de talons. On les assujettit encore au moyen de quatre courroies fort minces de peau de mouton : deux de ces courroies, attachées au derrière du soulier, se lient par devant au dessus du coude-pied; les deux autres partent des deux côtés, nommés communément oreilles, et, après avoir fait un tour par dessous la chaussure, se lient de même au bout du pied.

L'usage des chemises n'est point inconnu à ces insulaires, mais il n'est pas général. On en porte de flanelle légère ou de grosse toile. Lorsque les

hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils mettent par dessus leurs habits ordinaires, et qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très désagréable.

Les habitations des Islandais, sans être ni magnifiques ni élégantes, sont commodes, et renferment toutes les aisances qui conviennent à leur simplicité. On trouve dans notre auteur danois la description d'une maison ordinaire de paysan, dont quelques détails suffiront pour montrer combien ces insulaires sont éloignés de l'état de barbarie dans lequel on les a toujours représentés : car rien ne prouve mieux qu'une nation est civilisée que son industrie à se vêtir, à se loger et à se nourrir le plus avantageusement qu'il lui est possible.

La première pièce est un corridor long et étroit, de la largeur d'une toise, lequel est couvert par un toit porté sur des soliveaux de traverse. On pratique de distance en distance au toit, pour donner passage à la lumière, des ouvertures en forme d'œils-de-bœuf, fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communément par de petits cerceaux, sur lesquels est un parchemin fortement tendu. Ce parchemin est de la fabrique de nos insulaires; ils le font avec les membranes de bœufs et de vaches; ils l'appellent *hinne*, et il est fort transparent. Lorsqu'il neige ou qu'on est menacé d'orage, les petites fenêtres se couvrent avec des espèces de contre-vents. A l'un des bouts du corridor est l'entrée commune; l'autre enfile une pièce de vingt-quatre ou trente pieds de long sur douze ou quinze de large, laquelle fait face à l'entrée. Les Islandais appellent cette salle *badstube* ou *eture* ; c'est ordinairement la salle de travail où les femmes causent et font les ouvrages du ménage, où l'on prépare la laine, etc. Derrière cette badstube est une chambre à coucher pour le maître de la maison et sa femme, et au dessus couchent la plupart des enfants et des servantes.

Aux deux côtés de cette salle de travail sont quatre autres pièces ou petites chambres, deux de chaque côté de l'entrée commune ; elles n'ont d'issue que dans le corridor. Une de ces pièces sert de cuisine, l'autre de garde-manger, la troisième de laiterie; la quatrième est la chambre à coucher des domestiques, et l'on y fait coucher aussi les étrangers et les voyageurs de cette classe. Elle porte le nom de *skaale*.

Ce bâtiment, qui renferme dans son entier six chambres, dont chacune paraît détachée, n'a d'autre entrée que celle du corridor ; de façon que, cette porte étant fermée, les chambres n'ont plus de communication au dehors. On pratique dans le toit de chaque chambre, comme dans celui du corridor, des ouvertures pour y introduire la clarté, au moyen de quelques vitraux

ou châssis de hinne; mais la salle de travail est ordinairement éclairée par une couple de fenêtres en vitrage, afin d'y recevoir plus de jour.

Dans quelques bâtiments, outre les six chambres, il y a une pièce du côté de la skaule, c'est-à-dire à l'entrée du corridor, destinée à recevoir les étrangers et les voyageurs de distinction. C'est, à proprement parler, la chambre des hôtes, et en même temps la chambre de parade ou d'honneur des Islandais; c'est aussi la seule de la maison qui ait une porte particulière en dehors, indépendamment de celle du corridor.

Vis-à-vis, ou du côté de la skaule, il y a d'autres réduits appelés *skinner*. Les habitants y serrent leur poisson sec et toute espèce de provisions pour l'hiver, ainsi que les harnais des chevaux et toutes sortes d'ustensiles.

Près de là ils ont une cabane ou maisonnette qu'ils appellent la forge. C'est là qu'ils fabriquent leurs ouvrages en fer et en bois. Près de ces bâtiments sont les étables ou les bergeries, suivant l'espèce de bétail que nourrit le paysan. Il y a toujours une étable à vaches, une écurie pour les chevaux, et une ou plusieurs bergeries, où l'on tient les agneaux séparés des moutons. On ne serre pas le foin dans des bâtiments, mais on l'entasse dans un endroit que l'on entoure d'un fossé, et dans lequel on le met par petites meules séparées l'une de l'autre et de la hauteur d'une toise. Ces tas de foin sont recouverts de gazon, qui sert à les assujettir et à les garantir de la pluie.

L'étuve, la chambre à coucher du maître et l'appartement des étrangers sont entièrement boisés pour la plupart, et au dessus de ces pièces il y a de petits cabinets où l'on serre les coffres, les habits et les effets. Ordinairement ces mêmes chambres ont de petits châssis composés de cinq ou six carreaux de verre; mais les autres n'ont point d'autre plafond que le toit, et point d'autres fenêtres que les ouvertures couvertes de parchemin dont on a parlé.

Les meubles de ces maisons ne sont pas en général d'une grande valeur. Des lits faits de vadmal et de plumes, que la quantité d'oiseaux aquatiques ne rend ni rares ni chères; des tables, des chaises, des bancs, des armoires, c'est à peu près tout ce qui compose l'ameublement des Islandais. Mais si ces meubles ne sont pas fort délicatement travaillés, ils n'en sont pas moins commodes, et le soin que prennent les femmes de les tenir propres compense ce qui leur manque du côté de l'élégance.

Au reste, tout ce qu'on vient de dire ne regarde que les maisons des paysans et des autres habitants de la campagne. A l'égard des personnes distinguées, des habitants riches, ils sont très bien meublés : les glaces, les commodes, tous les autres meubles utiles, ou simplement de luxe, ne leur manquent pas plus qu'ailleurs.

Quant à l'architecture et à l'apparence extérieure des maisons, on conçoit qu'il n'y a rien de bien recherché. Comme tous les matériaux se tirent de Copenhague, et coûtent par conséquent fort cher en Islande, on y bâtit avec la plus grande économie. Par cette raison, les maisons n'ont ni fondements ni poutres. Les pièces d'appui, les corniers, les angles des édifices reposent sur de grosses pierres. Les murs sont construits de pierres mêlées avec de la terre et du gazon. Ils peuvent avoir à leur base environ quatre pieds d'épaisseur, et sont terminés en talus larges de deux pieds. Les toits sont formés de planches arrangées les unes sur les autres comme des ardoises; et chez les pauvres c'est de la bruyère recouverte simplement de gazon. Ces maisons, telles qu'on les voit par ce détail, sont très fraîches en été, et assez chaudes en hiver pour que quelques habitants n'aient pas besoin de faire du feu dans la badstube ou salle de travail. D'autres ont des poêles de terre cuite ou de brique. Telle est l'idée qu'on doit se faire de toutes les habitations des métayers ou fermiers d'Islande.

Il n'y a proprement en Islande ni villes ni bourgs : on n'y trouve que des villages, ou plutôt ce que nous appelons des hameaux. Cependant on y donne le nom de ville ou de lieu d'étape à l'assemblage de trois ou quatre maisons, dont dépendent autant de bâtiments qui servent de cuisines et de magasins. Aux environs de ces prétendues villes, qui sont communément bâties près d'un port, on voit çà et là quelques habitations de pêcheurs qui trafiquent leur poisson sec avec les négociants danois; aussi les côtes et le voisinage des lieux d'étape sont-ils beaucoup plus peuplés que l'intérieur du pays.

Dans toute l'île, chaque ferme ou métairie est bâtie isolément au milieu des prairies qui en dépendent. Il réside dans ces prairies autant de locataires ou fermiers que le propriétaire peut s'en procurer en leur louant des pâturages, ou simplement une maison. Quelquefois un seul propriétaire a autour de lui cinq ou six fermiers qui font valoir son fonds.

Ces métairies ainsi bâties séparément, et quelquefois à une grande distance les unes des autres, forment un hameau ou un village, car il y a de ces métairies qui, en y comprenant les locataires, ont depuis douze jusqu'à cinquante bâtiments. Au reste il ne faut pas regarder comme un inconvénient cette méthode de bâtir au milieu de ses fonds une maison isolée. On en a plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne, moins d'embarras pour la récolte, et plus de sûreté contre les incendies ou les autres accidents qui peuvent provenir de la négligence des voisins.

Après le poisson frais ou sec cuit à l'eau de la mer, et accommodé à force de beurre, la principale nourriture des Islandais est le lait de vache ou de brebis. Ils font usage aussi de gruau ou de farine de froment cuite dans du

lait. La soupe faite avec de la viande fraîche et du gruau est encore un de leurs mets favoris. Comme ils ont peu d'épiceries, c'est le gruau qui en tient lieu, et ils le mêlent dans toutes leurs sauces. Le rôti ne leur est pas inconnu; mais ils ont l'habitude de faire cuire à l'eau toutes les viandes qu'ils mangent, même celles qui sont destinées à être rôties. Au surplus, chacun règle la manière de se nourrir sur ses facultés, et les gens aisés se nourrissent en Islande aussi bien qu'ailleurs.

Les divertissements des Islandais sont aussi simples que la vie qu'ils mènent. Toutes leurs récréations, dans les moments de loisir qu'ils ont en hiver, pendant les temps orageux, et les dimanches et les fêtes, consistent à se rassembler en famille, à converser ensemble, à jouer aux échecs, et à chanter d'anciennes chansons guerrières de leurs ancêtres. Ils ont une grande quantité de ces chansons, et ils les chantent sur des airs assez grossiers, parce qu'ils ne connaissent ni mesure, ni musique, ni aucune sorte d'instruments. La danse étant également ignorée chez eux, ils n'en font aucun usage, ils n'ont même aucun exercice qui en approche; c'est en quoi ils diffèrent particulièrement de tous les habitants des pays septentrionaux, et peut-être de tous les peuples du monde.

Les Islandais ont un goût marqué pour le jeu d'échecs, et il paraît que de tout temps ils ont passé pour d'habiles joueurs, comme ils en ont encore la réputation. Le jeu des échecs est donc fort en usage chez eux, et il n'est pas rare de trouver, même parmi le petit peuple, des gens qui le jouent très bien. La Pereyre dit qu'il n'y a point de si misérable paysan qui n'ait chez lui son jeu d'échecs fait de sa main, et d'os de poisson. La différence qu'il y a de leurs pions aux nôtres, c'est que leurs fous sont des évêques, parce qu'ils pensent que les ecclésiastiques doivent être près de la personne des rois; leurs rocs, aujourd'hui les tours, sont de petits capitaines représentés l'épée au côté, les joues enflées, et sonnant d'un cor qu'ils tiennent des deux mains. Le jeu d'échecs est ancien et commun non seulement chez les Islandais, mais encore dans toutes les contrées du nord. La chronique de Norvége rapporte que le géant Drofont, qui avait élevé Harald le Chevelu, ayant appris les grands exploits de son élève, lui envoya, parmi des présents d'un grand prix, un très beau jeu d'échecs. Ce Harald régnait vers l'an 870.

Pêche de la baleine.

On conçoit qu'une des premières occupations et des principales industries des Islandais, comme de tous les peuples du nord de l'Amérique, doive être la pêche, et l'une des plus curieuses est sans contredit celle de la baleine.

La baleine est un animal aquatique de monstrueuse grandeur, dont l'ensemble représente une forme de cordonnier renversée : elle n'a que deux nageoires, placées derrière les yeux et d'une grandeur proportionnée à son corps, couvertes d'une peau épaisse, noire et marbrée de raies blanches. Cette marbrure ressemble aux veines du bois; et ces raies sont croisées par d'autres veines d'un blanc jaunâtre, mélange qui donne un aspect agréable à la baleine. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au dessous de la peau, des os qui ressemblent à une main d'homme ouverte dont les doigts sont étendus. Les intervalles de ces jointures offrent des nerfs très roides, qui rebondissent lorsqu'on les jette à terre avec force. On en peut couper des morceaux de la grosseur d'une tête d'homme; et leur ressort se conserve longtemps si vif, qu'ils rejaillissent non seulement fort haut comme un ballon, mais avec la vitesse d'une flèche. La baleine, n'ayant que deux nageoires, s'en sert comme d'avirons, et nage à peu près comme une chaloupe à deux rames. Sa queue n'est pas verticale comme dans la plupart des autres poissons; elle est disposée horizontalement comme celle du marsouin et des autres cetacés, et sa longueur est entre trois et quatre brasses. La tête forme le tiers de toute la masse du corps; elle est plus grande dans les unes que dans les autres; le devant est garni, en dessus et en dessous des lèvres, de poils assez courts. Les lèvres sont unies. L'ouverture de la gueule est extrêmement vaste, un peu recourbée, à peu près dans la forme d'un *S*, et se termine sous les yeux, en avant des nageoires. Au dessus de la lèvre supérieure il y a des raies noires, et quelques unes d'un brun obscur, qui sont recourbées de même. Les deux lèvres sont fort noires, lisses, rondes, et s'emboîtent l'une dans l'autre. C'est à la mâchoire supérieure qu'est attaché ce que l'on nomme les *fanons de baleine*, ou les barbes, qui lui tiennent lieu de dents, de couleur brune, noire et jaune, avec des raies de diverses couleurs. Il se trouve des baleines qui ont les fanons d'un bleu clair; ce qui les fait croire jeunes. Au devant de la lèvre inférieure on remarque une cavité où la lèvre supérieure s'emboîte comme dans un étui. Martens, d'accord avec d'autres navigateurs de la même expérience, juge que c'est par ce trou que la baleine prend l'eau qu'elle rejette.

Le fanon est garni partout de longs poils, assez semblables au crin du cheval, qui, pendant de deux côtés, entourent toute la langue. On voit des baleines qui ont le fanon un peu courbé en forme de cimeterre, et d'autres qui l'ont en demi-croissant. Les plus petits fanons sont sur le devant de la gueule, ceux du milieu sont les plus gros et les plus longs; ils ont quelquefois la longueur de deux ou trois hommes. La gueule est garnie de chaque côté d'une rangée de deux cent cinquante fanons, ce qui fait cinq cents, sans en compter de plus petits qu'on ne tire point, parce que, l'endroit où les deux lèvres

se joignent étant fort étroit, il serait trop difficile de les en arracher. Chaque rangée de fanons est un peu courbe en dedans, et prend vers les lèvres la figure d'une demi-lune. Le fanon est large dans l'endroit où il tient à la mâchoire, et garni de nerfs durs et blancs vers la racine; on peut mettre la main entre deux fanons. Les nerfs blancs peuvent se manger dans leur fraîcheur: ils ne sont pas coriaces, et se rompent facilement; mais, en vieillissant, ils prennent une fort mauvaise odeur. Dans les parties les plus larges du fanon, qui sont vers la racine, il croît d'autres petits fanons, comme on voit de petits et de grands arbres entremêlés dans une forêt. Le fanon se rétrécit en pointe vers son extrémité inférieure; une cavité qui règne en dehors lui donne quelque ressemblance avec une gouttière, et sert à l'enchâssement des fanons, qui se joignent les uns aux autres, comme les écailles d'une écrevisse ou les tuiles d'un toit, ce qui empêche que les lèvres inférieures n'en soient blessées. On fait divers usages des fanons de baleine; mais, le poil n'étant point employé, Martens juge qu'il pourrait être préparé, comme le lin ou le chanvre, pour en fabriquer de grosses toiles, des cordages et d'autres objets de cette nature. Il n'est pas facile de couper les fanons de baleine, et l'on y emploie divers instruments de fer.

La partie inférieure de la gueule est ordinairement blanche. La langue est entre les fanons, attachée à la mâchoire d'en bas; elle est blanche, comme tout ce qui la soutient, mais bordée de taches noires. C'est une masse de graisse molle et spongieuse, qu'on a beaucoup de peine à découper. Cette raison la fait jeter ordinairement dans les flots, quoiqu'on en pût tirer cinq ou six barils d'huile, et c'est la proie du poisson à scie, qui la cherche fort avidement.

Sur la tête de la baleine, devant les yeux et les nageoires, s'élève une bosse qui a deux trous, un de chaque côté, et l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en manière d'S. C'est par ces deux ouvertures, nommées évents, que l'animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent lorsqu'il souffle dans une caverne. La baleine ne rejette jamais l'eau avec plus de force que lorsqu'elle est blessée, et le bruit qu'elle fait alors ressemble à celui d'une mer agitée ou du vent dans une tempête. Immédiatement derrière la bosse, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut, elle est un peu plate, avec une pente sensible jusqu'à la lèvre inférieure, à peu près comme le toit d'une maison. Cette lèvre est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu: car le devant et le derrière sont un peu plus étroits, suivant la forme de la tête. Les yeux sont entre la bosse et les nageoires, et ne sont pas plus gros que ceux d'un bœuf: ils sont bordés de poils, qui forment une

espèce de sourcil. La prunelle n'est guère plus grosse qu'un poids, et le cristallin a la blancheur, la transparence et la clarté du cristal; cependant quelques baleines ont tout le globe des yeux de couleur jaunâtre : ils sont placés fort bas, presqu'à l'extrémité de la lèvre inférieure.

Les oreilles de la baleine sont fort avant dans la tête; aussi n'entend-elle point lorsqu'elle rejette son eau, et c'est le temps qu'on saisit pour la darder. La partie antérieure du ventre et le dos sont tout à fait rouges; mais le bas du ventre est ordinairement d'une grande blancheur, quoique, dans quelques unes, il soit de la noirceur du charbon. Au soleil, la couleur de ces animaux est fort belle, et les petites ondes qu'ils ont sur le corps leur donnent l'éclat de l'argent; quelques unes sont marbrées sur tout le dos et sur la queue. Martens assure qu'il trouva sur la queue d'une baleine le nombre de 1222, aussi nettement tracé que s'il l'eût été par un peintre. Dans les endroits où elles ont été blessées, il reste toujours une cicatrice visible; mais il y a peu d'uniformité dans leur couleur. On en voit de toutes blanches, de demi-blanches, de jaunes et noires, c'est-à-dire marbrées de ces deux couleurs, et de toutes noires. Ces dernières ne sont pas même d'un noir égal : c'est tantôt un noir de velours, tantôt un noir de charbon, et tantôt la couleur d'une tanche. Une baleine qui se porte bien n'a pas la peau moins glissante et moins unie que l'anguille; cependant on peut se tenir sur son corps, parce que sa chair est si molle qu'elle s'enfonce sous le poids d'un homme. Celle de la superficie est aussi mince que le parchemin, et peut être arrachée facilement, du moins lorsque la chair s'échauffe avec une espèce de fermentation qui paraît venir plutôt d'une chaleur intestine que de celle du soleil. Les baleines harponnées, qui se sont échauffées à force de nager, jettent une fort mauvaise odeur lorsqu'on les prend. On peut leur enlever alors des lambeaux de peau de la longueur d'un homme, ce qu'on tente en vain lorsqu'elles sont moins échauffées. A celles qui sont mortes depuis quelques jours, et qui ont essuyé les rayons du soleil, on enlève aisément la plus grande partie de la peau; mais en même temps on sent un horrible puanteur causée par la fermentation de la graisse qui s'échappe par les pores. Quelques femmes du nord se servent de cette peau pour fixer le lin à leurs quenouilles. En séchant, la baleine perd ses couleurs; le blanc devient sale, et le noir, qui servait à lui donner de l'éclat, tire sur le brun. Si l'on étend la peau contre le jour, on en voit le tissu et les petits pores qui sont le passage de la sueur.

La partie génitale des baleines est un nerf dont la force et la grandeur sont proportionnées à celles de l'animal; il est long de sept à huit pieds, entouré d'une double peau, qui le fait ressembler à un couteau dans sa gaîne, dont on ne voit que l'extrémité du manche. La partie de la femelle ne diffère

point de celle des animaux terrestres à quatre pieds. De chaque côté, on distingue une mamelle avec des pis semblables à ceux d'une vache. Quelques baleines ont les mamelles toutes blanches; d'autres les ont marquetées de taches noires et bleues. On assure que, pour s'accoupler, les baleines se tiennent droites, la tête hors de l'eau, et que les femelles ne portent jamais plus de deux baleines à la fois; mais on ignore combien dure leur portée.

Les os des baleines sont aussi durs que ceux des animaux terrestres à quatre pieds, quoiqu'ils soient aussi poreux qu'une éponge, fort creux et remplis de moelle. L'intérieur ne ressemble pas mal aux rayons d'une ruche. La lèvre inférieure est soutenue par deux os grands et forts, placés vis à vis l'un de l'autre, qui ont ensemble la forme d'une demi-lune; mais chacun à part ne représente que le quart d'un cercle; leur longueur est d'environ vingt pieds. Les matelots emportent ceux qui se trouvent secs à leur départ; mais un os fraîchement tiré d'une baleine jette une odeur insupportable aussi longtemps qu'il conserve sa moelle.

La chair des baleines est grossière et coriace; elle ressemblerait assez à celle du bœuf, si elle n'était entremêlée de quantité de nerfs. Bouillie, elle paraît sèche et maigre, parce que la graisse n'est qu'entre la chair et la peau. Quelques parties deviennent bleues et vertes comme le bœuf salé, surtout dans les endroits où les muscles se rencontrent, et pour peu qu'on tarde à les apprêter, elles noircissent et se corrompent. La chair de la queue est moins dure et moins sèche; c'est celle que les matelots mangent en gros morceaux, et qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

La graisse dont on tire l'huile, et qui ne se trouve, comme aux phoques, qu'entre cuir et chair, a le plus souvent six pouces d'épaisseur sur le dos et sous le ventre, quelquefois un pied sur les nageoires, et jusqu'à deux à la lèvre inférieure, qui est toujours l'endroit le plus gras. Mais il en est des baleines comme de tous les autres animaux; les unes ont plus de graisse que d'autres. C'est dans les petits nerfs qui s'y trouvent mêlés que l'huile se rassemble. On l'exprime comme l'eau d'une éponge.

La queue d'une baleine lui servant de gouvernail pour se tourner, et ses nageoires d'avirons, son mouvement ne diffère point de celui d'une barque; elle nage avec autant de vitesse qu'un oiseau vole, en laissant après elle un vaste sillon, comme les vaisseaux qui sont à la voile. Les baleines du Cap-Nord, auxquelles on donne ce nom, parce qu'elles se prennent entre le Spitzberg et la Norvége, ne sont pas si grosses, et rendent moins de graisse que celles du Spitzberg; elles n'en donnent ordinairement que depuis dix jusqu'à trente barils, au lieu que celles du Spitzberg en rendent jusqu'à quatre-vingt-dix. Il n'est pas rare au Spitzberg de prendre des baleines de cinquante

ou soixante pieds de long. Martens en vit prendre une de cinquante-trois pieds, dont la graisse remplit soixante-dix barils; sa queue avait trois brasses et demie de largeur. Une autre navire tira d'une baleine morte, que le hasard lui avait fait rencontrer, cent trente barils de graisse. Ces animaux ont une mesure de longueur qu'ils ne passent point, et Martens fait entendre que, pour les plus grands, c'est environ soixante pieds; mais leur épaisseur n'est pas si bornée, de sorte qu'une baleine peut être à la fois moins longue et plus grosse qu'une autre.

On croit que la baleine se nourrit de petits limas de mer; mais Martens ne peut se persuader que ces insectes soient capables de lui donner tant de graisse. Il condamne encore plus ceux qui ne la font vivre que de vent, et la fiente jaune qui se trouve dans ses intestins lui paraît une objection sans réplique. D'ailleurs, un pêcheur célèbre lui assura qu'il en avait pris une, aux environs de Hitland, dans laquelle on avait trouvé près d'un baril de harengs. Les baleines étant plus petites dans cette mer que celles du Spitzberg, leur pêche est beaucoup plus dangereuse; elles sont si légères et si vives, que, ne faisant que bondir dans l'eau, et tenant presque toujours la queue au dessus, on n'ose s'en approcher pour leur lancer le harpon

Cependant le courage de cet animal marin ne répond point à sa force, ni à sa grosseur. Dès qu'il aperçoit un homme ou une chaloupe, il se cache sous l'eau pour prendre la fuite. On ne connaît même aucun exemple d'une baleine qui ait fait volontairement du mal aux hommes, c'est-à-dire sans y être comme forcée par son propre danger; mais alors les hommes ou les chaloupes ne lui causent pas plus d'embarras qu'un grain de sable; elle les fait sauter en mille pièces. Toute la force d'une infinité d'autres poissons, pris ensemble ou séparément, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une baleine. Elle fait quelquefois filer des milliers de brasses de corde, et nageant avec plus de vitesse qu'un oiseau ne vole, elle étourdit ceux qui la poursuivent. Cependant on a toujours observé qu'elle ne peut nuire aux grands vaisseaux; lorsqu'elle leur donne un coup de sa queue, elle se fait plus de mal qu'au bâtiment.

Le plus mortel ennemi des baleines est le poisson à scie, nommé à tort l'espadon ou l'épée. Jamais ils ne se rencontrent sans combat, et c'est la scie qui est toujours l'agresseur. Quelquefois deux de ces animaux se joignent contre une baleine. Comme elle n'a pour arme offensive et défensive que sa queue, elle plonge la tête, et, lorsqu'elle peut frapper son ennemi, elle l'assomme d'un coup; mais il est fort adroit à l'esquiver, et, fondant sur elle, il lui enfonce son arme dans le dos. Souvent il ne la perce point jusqu'au fond du lard, et la blessure est légère. Chaque fois qu'il s'élance pour la frapper,

elle plonge; mais il la poursuit dans l'eau, et l'oblige de reparaître; alors le combat recommence et dure jusqu'à ce qu'il la perde de vue. Elle bat toujours en retraite, et nage mieux que lui à fleur d'eau. Les baleines qui ont été tuées par des scies sentent si mauvais que l'odeur s'en répand fort loin.

Aussitôt qu'on aperçoit une baleine, ou qu'on l'entend souffler ou rejeter l'eau, on crie d'abord : *Fall! fall!* c'est-à-dire, en bas, en bas, et tous les pêcheurs se jettent dans leurs canots. Chaque canot contient ordinairement six hommes, et quelquefois sept, suivant sa grandeur. Ils s'approchent de la baleine à force de rames. Le harponneur, qui est sur l'avant, se lève et lance le harpon qu'il a devant lui. Le monstre n'est pas plus tôt frappé, que, voulant aller à fond, il tire la corde avec tant de force, que l'avant du canot se trouve au niveau des flots, et qu'il l'entraînerait même au fond, si l'on n'avait une extrême attention à filer continuellement la corde. La méthode pour lancer le harpon est de tenir la pointe du fer vers la main gauche, avec la première des deux cordes auxquelles il est attaché. Cette corde a six ou sept brasses de long; son épaisseur est d'un pouce. On a pris soin de la disposer en rouleau lâche, afin qu'elle ne retienne pas le harpon lorsqu'on le lance; elle doit être plus souple que l'autre corde qui la retient, et qui est à l'autre bout du harpon, pour suivre le poisson dans sa fuite : aussi la fait-on du chanvre le plus doux et le plus fin, sans la goudronner. Le harponneur lance son instrument de la main droite. Lorsque la baleine est frappée, tous les canots virent de bord. L'on porte les yeux en avant, et l'on se hâte de placer les avirons de chaque côté des canots. Un d'entre eux a pour unique fonction le soin de veiller sur la grande corde. Chaque canot est fourni d'un monceau de cordes, divisé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient depuis quatre-vingts jusqu'à cent brasses. Le premier tient à la corde du harpon. A mesure que la baleine s'enfonce, on lâche plus de corde, et si le canot n'en a point assez, on prend celles des autres. Ces cordes sont plus grosses et plus fortes que celle qui tient au fer du harpon; elles sont d'un chanvre bien goudronné. Le pêcheur dont on vient de désigner l'emploi, et tous ses compagnons, doivent prendre un soin extrême qu'au moment où la baleine s'enfonce, leur grande corde ne se mêle, ou n'avance trop d'un côté : sans cette attention, le canot chavirerait infailliblement. La corde doit filer directement par le milieu du canot, et le harponneur mouille sans cesse avec une éponge le bord qu'elle touche en passant, dans la crainte qu'un mouvement si rapide n'y mette le feu. Les autres y ont aussi l'œil, tandis qu'un matelot expérimenté, qui est sur l'arrière pour gouverner le canot avec son aviron, observe de quel côté la corde file, et se règle sur son mouvement, car on croit pouvoir assurer sans exagération que le canot va plus vite que le vent.

On tâche de frapper la baleine à l'oreille, au dos ou aux parties génitales ; on s'efforce aussi de la percer avec des lances pour lui faire perdre plus de sang. La tête est l'endroit où le harpon a le moins de prise, parce que les os y sont fort durs et qu'il y a peu de graisse. On juge même que l'animal se connaît cette propriété, car, lorsqu'il se voit en danger et qu'il ne peut se garantir du harpon, il y expose la tête plus ordinairement que le dos. Le fer du harpon a la forme d'une flèche par le bout, avec deux tranchants. L'extrémité qui est le plus près du manche est épaisse comme le dos d'un couperet, afin qu'il ne puisse ni couper par là, ni se détacher. Le manche est plus gros par le haut que par le bas, et creux jusqu'à la moitié, pour y faire entrer le fer, qu'on fixe ensuite avec une grosse ficelle. La petite corde qu'on a nommée la première tient au fer, près du manche. Le plus grand poids du fer doit toujours être en bas, afin que, de quelque manière que le harpon soit lancé, il tombe toujours sur la pointe. Les meilleurs harpons sont ceux qui ne sont pas trop trempés et qui peuvent plier sans se rompre.

Quand la baleine fuit, tous les canots vont de l'avant, suivent des yeux la corde pour en connaître la direction, et la tirent quelquefois pour connaître à sa roideur le degré de force qui reste à l'animal. Lorsqu'elle paraît lâche et qu'elle ne fait pas pencher l'avant de la chaloupe plus que le derrière, on pense à la retirer. Un des pêcheurs la remet en rouleau à mesure qu'on la tire, pour être en état de la filer avec la même facilité, si la baleine recommençait à fuir. On observe aussi de ne pas trop lâcher la corde à celles qui fuient au niveau de l'eau, parce qu'en s'agitant elles pourraient l'accrocher à quelque roche et faire sauter le harpon. Des baleines mortes, ce ne sont pas les plus grasses qui s'enfoncent aussitôt ; on remarque, au contraire, que plus elles sont maigres, plus elles vont vite à fond, quoiqu'elles reviennent sur l'eau quelques jours après. Mais on n'attend point que celles qui disparaissent ainsi remontent d'elles-mêmes, et l'effort de tous les pêcheurs se réunit pour les conduire au vaisseau. A la vérité, si la mer était assez calme pour permettre de s'arrêter long-temps dans le même lieu, ils auraient moins de peine à les prendre au niveau des flots. Mais, outre les obstacles du vent et des courants, une baleine morte depuis quelques jours est d'une saleté et d'une puanteur insupportables ; sa chair se remplit de vers longs et blancs. Plus elle demeure dans l'eau, plus elle s'élève ; la plupart se découvrent d'un ou deux pieds. A quelques unes on voit la moitié du corps ; mais alors elles crèvent avec un bruit extraordinaire. Leur chair fermente ; il se fait de si grands trous au ventre, qu'une partie des boyaux en sort. La vapeur qui s'en exhale enflamme les yeux et n'y cause pas moins de douleur que si l'on y avait jeté de la chaux vive. Des baleines qui remontent en vie sur l'eau,

les unes paraissent seulement étonnées, d'autres sont farouches et furieuses. On a besoin alors d'une extrême précaution pour s'en approcher, car, pour peu que l'air soit serein, une baleine entend le mouvement des rames. Dans cet état, on lui lance un nouveau harpon, quelquefois deux, suivant l'opinion qu'on a de ses forces. Ordinairement elle replonge. Cependant quelques unes se mettent à nager au niveau de l'eau, en agitant la queue et les nageoires. Si, dans ce mouvement, la corde s'entortille autour de la queue, le harpon en est plus ferme et l'on ne craint pas qu'il se détache.

Les baleines blessées rejettent l'eau de toutes leurs forces, on les entend d'aussi loin que le bruit du gros canon; mais lorsquelles ont perdu tout leur sang ou qu'elles sont tout à fait lasses, elles ne rejettent l'eau que faiblement et comme par gouttes. Leur bruit ne ressemble plus qu'à celui d'un flacon vide qu'on tiendrait sous l'eau pour le remplir : ce changement prouve qu'elles vont mourir. Quelques unes, après avoir été blessées, font rejaillir leur sang jusqu'à la mort, en couvre les chaloupes et les pêcheurs, et rougissent la mer dans un vaste espace. Celles qui sont blessées mortellement s'échauffent par leur agitation jusqu'à se couvrir d'une sorte de sueur qui attire les oiseaux de mer : ils viennent les béqueter pendant qu'elles vivent encore. Avec l'eau qu'elles font rejaillir par leurs naseaux, elles jettent aussi une espèce de graisse qui nage sur l'eau, et que les mallemuckes avalent fort avidement.

S'il arrive qu'un harpon se brise ou se détache, les pêcheurs d'un autre vaisseau qui s'en aperçoivent ne manquent point de lancer leur propre harpon, et s'ils frappent la baleine, elle leur appartient. Quelquefois une baleine est frappée en même temps de deux harpons, lancés par deux vaisseaux différents. Alors les deux vaisseaux y ont un droit égal, et chacun en obtient la moitié. Tous les canots qui accompagnent celui d'où le harpon est lancé attendent que la baleine remonte, et la pressent à coups de lances. Ce moment est toujours le plus dangereux, car le canot qui a lancé le harpon, quoique entraîné par la baleine, s'en trouve ordinairement fort éloigné; au lieu que les autres, qui viennent la frapper de leurs lances, sont comme sur elle, ou du moins a ses côtés, et ne peuvent guère éviter d'en recevoir des coups très rudes, suivant la violence de ses mouvements. Sa queue et ses nageoires battent si furieusement l'eau, qu'elles la font sauter et retomber comme en poussière. Ce choc peut briser un canot; mais on a déjà remarqué que les grands vaisseaux n'en reçoivent aucun dommage, et qu'au contraire l'animal en souffre beaucoup; il en saigne si fort, qu'il achève de perdre ses forces, et le vaisseau demeure tout rouge de son sang.

Les lances sont composées d une hampe d'environ dix pieds de longueur, et d'un fer pointu long de cinq pieds, qui doit être médiocrement trempé,

afin qu'il puisse plier sans se rompre. Après avoir enfoncé la lance, on la remue de divers côtés pour élargir la blessure. Il arrive quelquefois que les lances de trois ou quatre canots demeurent enfoncées dans le corps d'une baleine.

Aussitôt que l'animal est mort, on lui coupe la queue, parce qu'étant transversale, elle retarderait la marche des canots. Quelques pêcheurs allemands gardent la queue et les nageoires, et les suspendent au côté du vaisseau pour le garantir des glaces lorsqu'il s'en trouve assiégé. Les canots étant amarrés à la queue les uns des autres, on attache la baleine à l'arrière du dernier, et l'on retourne au vaisseau dans cet ordre. En y arrivant, la baleine y est amarrée avec des cordes, la tête vers la poupe, et la queue vers la proue. Ensuite deux canots se placent de l'autre côté de l'animal, et se maintiennent dans cette situation par une longue gaffe qu'un matelot ou un mousse appuie contre le navire. Le harponneur de chaque canot est sur l'avant ou sur la baleine même, vêtu d'un habit de cuir, et quelquefois en bottes. On fiche des crampons de fer dans le corps de la baleine pour se tenir ferme sur sa peau, parce qu'elle est si glissante, qu'on s'y laisse tomber comme sur la glace. Deux pêcheurs, chargés de couper le lard, reçoivent pour leur peine quatre ou cinq rixdalers. La première pièce qu'ils doivent couper est celle du derrière de la tête, près des yeux, dont elle est l'enveloppe : c'est la plus grosse; toutes les autres se coupent en tranches le long du corps. La longueur de cette première pièce, lorsqu'elle est posée debout, s'étend depuis la surface de l'eau jusqu'à la hune du grand mât. Ensuite on coupe d'autres pièces, qu'on tire aussi sur le pont, et les matelots qui sont à bord les découpent en morceaux carrés d'un pied de grandeur. Leurs couteaux, avec les manches, sont à peu près de la longueur d'un homme. A mesure qu'on détache des pièces de la baleine, on la lève avec des poulies pour se donner plus de facilité à la dépecer; les morceaux carrés sont découpés en morceaux beaucoup plus petits, qu'on jette dans les tonneaux. Durant cette opération, on a soin de se tenir éloigné du lard autant qu'il est possible, parce qu'on pense qu'il pourrait causer une contraction de nerfs capable de rendre perclus des mains et des bras......


Longitud de Meridien de Paris
Pole Arctique
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
GROENLAND
AMÉRIQUE RUSSE
NOUVELLE BRETAGNE
HUDSON BAIE
MER DE BAFFIN
ÉTATS UNIS
MEXIQUE
MER DES ANTILLES
AMÉRIQUE MERID.
GRAND OCÉAN BORÉAL
GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL
OCÉAN
MER DE BERING
CARTE
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
SOUS LA DIRECTION
Mr. J. G. Barbié du Bocage
1845



CARTE
DE
L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
SOUS LA DIRECTION
DE
Mr J. G. Barbié du Bocage
1843
OCÉAN ATLANTIQUE ÉQUINOXIAL
MER DES ANTILLES
GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL
GRAND OCÉAN AUSTRAL
OCÉAN ATLANTIQUE AUSTRAL
GUATEMALA
RÉP. DE LA NOUVELLE GRENADE
RÉP. DE VENEZUELA
GUYANE ANGLAISE
GUYANE FRANÇAISE
GUYANE BRÉSILIENNE
RÉP. DE L'ÉQUATEUR
RÉP. DU PÉROU
RÉP. DE BOLIVIE
EMPIRE DU BRÉSIL
PARAGUAY
RÉP. DE LA PLATA OU BUENOS AYRES
RÉPUBLIQUE DU CHILI
RÉP. DE L'URUGUAY OU CISPLATINE
1843

TABLE DES MATIÈRES.

AMÉRIQUE.



31



